

DR. FRANÇOIS BAYLE

Médecin en chef de 2ème classe de la Marine  
Spécialiste de neuro-psychiatrie des hôpitaux  
Docteur ès-lettres

---

PSYCHOLOGIE  
ET  
ETHIQUE  
DU  
NATIONAL-SOCIALISME

ETUDE ANTHROPOLOGIQUE DES DIRIGEANTS S.S.

Préface de Pierre OUDARD, de l'Académie de médecine

Ex libris de Marc Jéro



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, Boulevard Saint-Germain - PARIS

---

1953



*Du même auteur :*

Beethoven vu par les médecins (Thèse de médecine)		Hors commerce
Sélection des spécialistes de la Marine	1937-38	„
Traité de sélection des pilotes d'avion	1939	„
Une méthode clinique d'investigation de la personnalité (Cent cours)	1942-43-44	„
Croix gammée contre caducée (Les expériences humaines en Allemagne pendant la deuxième guerre mondiale)	1950	Imprimerie Nationale 1521 pages

Le présent ouvrage contient l'essentiel  
de la thèse soutenue le 1<sup>er</sup> juillet 1952  
à la Sorbonne pour le Doctorat d'Etat ès-lettres

*Thèse principale :*

Psychologie de la S. S.  
Une méthode de synthèse clinique avec appoints  
morphologiques et graphologique.  
(Permis d'imprimer le 30. IV. 1952)

*Thèse complémentaire :*

La conception morale de l'homme selon le national-socialisme  
(Permis d'imprimer le 13 mai 1952)

DEPOT LEGAL

1<sup>re</sup> édition ..... Premier trimestre 1953

TOUS DROITS

de traduction, de reproduction et d'adaptation  
pour tous pays

COPYRIGHT

by Presses Universitaires de France, 1953



AU GÉNÉRAL JEAN GANEVAL



## PRÉFACE

Le nouveau livre de M. BAYLE complète la belle étude qu'il fit de l'éthique des médecins nazis inculpés à Nuremberg, dans son important ouvrage « Croix gammée contre caducée ».

Avec l'étude de la psychologie du national-socialisme, il pose maintenant le problème de l'éthique des S.S., dont il définit la monstrueuse mentalité à l'aide d'une méthode d'investigation très personnelle.

Psychiatre des Hôpitaux maritimes, il fut un des premiers à rechercher, au Centre d'Etudes de la Marine, les procédés psychologiques applicables, d'une part au dépistage des marins indésirables et à leur élimination des équipages de la flotte, d'autre part, à la sélection et à l'orientation des engagés vers les spécialités de la Marine militaire.

C'est après une expérience théorique et pratique de plus de douze années que BAYLE a été amené à appliquer ses techniques aux inculpés d'un procès retentissant.

L'homme n'est connaissable que par synthèse, et celle-ci, pour être valable, doit reposer sur une analyse s'exerçant sur tous les éléments de la personnalité.

La reconstruction de la personnalité, pour être exacte, doit tenir compte des éléments obscurs de la résistance organique, des signes de la vitalité et de l'étude approfondie de signes apparemment mineurs : caractéristiques du visage et des mains, mensurations des segments du corps, écriture, etc. . . .

« Par le truchement de ce fil d'Ariane qu'est la notion de température, ma méthode vise à l'interprétation molaire de la personnalité « sous ses aspects multiples ».

BAYLE semble bien avoir tracé de chacun des inculpés S.S. un portrait mental, intellectuel et moral, véridique.

Objecterait-on que cette méthode semble vouer les inculpés à une sorte de déterminisme rigoureux exprimé par leurs caractéristiques morphologiques et graphologiques ?

BAYLE répond que chaque homme a sa part de liberté qu'il peut utiliser selon son degré d'évolution, pour le bien comme pour le mal. L'esprit, l'âme peuvent et doivent dominer la nature.

Quiconque s'est penché sur l'énigme de la mentalité des S.S. et sur celle du national-socialisme hitlérien, trouvera dans la riche documentation rassemblée par BAYLE, tous les éléments qui lui permettront de les comprendre.



L'étrange et terrible histoire de l'Allemagne des vingt dernières années va s'éclairer et prendre sa place naturelle dans l'évolution cohérente et inéluctable de la dictature.

Hitler a surgi à cette période tragique où l'Allemagne s'abandonnait, effondrée et désemparée. Il répondait à toutes les aspirations d'un peuple inquiet de son perpétuel devenir, et il en personnifiait « la soif de puissance ».

« Si un peuple ou un homme apparaît capable de dominer les autres, c'est manifestement l' élu et le représentant de Dieu sur la terre. Il parle et agit en son Nom. Dieu décide du bien et du mal.

« C'est avec la certitude d'un somnambule que je suivrai la voie que la Providence m'a montrée. Au-dessus de tout juge terrestre, se tient Dieu tout puissant. C'est à lui de décider ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Dans ce cas, la voix de Dieu est la voix du Peuple ».

Groupés autour de lui, les S.S. constituaient une élite dont les normes étaient rigoureusement fixées ; ils possédaient de réelles qualités de bravoure, de dévouement, de sentiment du devoir, mais ils gardaient tous des tendances exaspérées vers la violence et l'insensibilité, et aggravées par une formation doctrinale intensive, qui poussa leur goût de l'obéissance jusqu'au fanatisme.

Dominés par Hitler et par Himmler, ce « sombre exécuter des hautes œuvres », ils accomplirent ainsi les plus effroyables crimes, avec la conscience d'un devoir envers leur Führer.

Himmler a pu dire, dans un des ses discours aux Chefs S.S. : « Que dix mille femmes russes crèvent d'épuisement en creusant un fossé antitank ne m'intéresse qu'autant que le fossé sera prêt pour l'Allemagne ».

Ainsi, l'éthique nationale-socialiste aboutit à une sinistre mesure ; se heurtant à notre humanisme gréco-latin et chrétien, elle renoua avec les vieilles conceptions que les Germains avaient de la civilisation.

Fermée aux apports extérieurs, orgueilleuse de ce qu'elle croyait sa pureté barbare, elle évolua vers une exaltation du culte de la force.

Cette conception avait trouvé depuis près de deux siècles son expression dans les méditations de certains des grands philosophes allemands.

Hegel affirmait déjà que les individus ne sont que les accidents et les moments de la substance générale de l'Etat : « Ils n'ont droit à rien, sinon à faire partie de la machine immense dans laquelle ils ne sont que des rouages infimes, dépourvus d'autonomie ».

Nietzsche va proclamer la doctrine qui répond aux instincts profonds de la race, et réalise déjà le programme du national-socialisme allemand :

« Le fort doit avoir tout, parce qu'il est fort, le faible doit n'avoir rien, parce qu'il est faible. Le fort c'est le noble, le conquérant, tous les jours enclin à la guerre et au pillage, qui ne redoute ni le meurtre, ni l'incendie, ni le vol, ni le viol. Il doit exalter dans son âme l'orgueil de lui-même, se faire un cœur dur, être fier de ne pas avoir été fait pour la pitié ».

« On n'a de devoirs qu'envers ses égaux ; à l'égard des êtres de rang inférieur, à l'égard de tout ce qui est étranger, l'on peut agir à sa guise, comme le cœur nous en dit, et de toute façon en se tenant par delà le bien et le mal ».

Aujourd'hui, ces pensées vénéneuses et leur application par le national-socialisme, ont disparu ; seuls, des efforts de bonne foi, une longue pénétration d'idées, des liens éducatifs, culturels, économiques, de plus en plus étroits entre les peuples, permettront d'espérer qu'un véritable humanisme harmonisera leurs tendances, et évitera le retour des massacres et des destructions. Ainsi, BAYLE put citer comme une conclusion infiniment valable, le vœu émis par Sa Sainteté Pie XII le 2 juin 1945 : l'Allemagne s'élevant à une dignité et à une vie nouvelles, une fois le spectre satanique du national-socialisme extirpé, et les coupables ayant expié leurs crimes.

Il faut féliciter BAYLE d'avoir affronté ces problèmes redoutables en définissant avec une telle maîtrise l'éthique d'un groupe, et de nous avoir ouvert des perspectives aussi vastes. Il faut souhaiter que son livre magnifique, si richement documenté, soit lu par tous ceux qui s'occupent de construire l'Europe nouvelle.

Pierre OUDARD

Membre de l'Académie de Médecine.



## INTRODUCTION.

### Exposé méthodologique succinct

C'est, après mes études médicales, au cours des six années pendant lesquelles j'ai eu l'honneur d'être l'élève et l'assistant du médecin général Hesnard, que j'ai commencé de recourir à l'étude des formes corporelles et de l'écriture. Pendant deux ans à la clinique neuro-psychiatrique de Toulon, puis pendant quatre ans au service de psychologie appliquée du Centre d'Etudes de la Marine, j'ai pu étudier plusieurs milliers de jeunes gens à l'occasion d'un avis à fournir sur leurs aptitudes professionnelles, intellectuelles et caractérielles, avant leur entrée dans une école de spécialité.

La pratique psychiatrique, « qui reste aujourd'hui la meilleure école de psychologie clinique »<sup>(1)</sup>, et la psychologie clinique elle-même, enseignées par Hesnard, étaient sans défaut. Si je fus conduit vers la recherche des éléments de l'intelligence et du caractère dans les formes corporelles et l'écriture, c'est par le pressentiment de l'unité de la personnalité, et la volonté de ne rien négliger de ses expressions, où qu'elles fussent, afin de faire œuvre scientifique valable. En effet, à côté du caractère rigoureux de l'étude de l'hérédité et de l'histoire personnelle des sujets, qui ressortissait bien à une analyse comparable à l'analyse dans les sciences de la nature, le caractère totalitaire, molaire de ses conclusions, me paraissait le fait d'un humanisme irrationnel, d'une intuition d'autant plus divinatoire, et d'une généralisation d'autant plus hâtive, que l'interrogateur était plus doué. La subjectivité et la variabilité de « l'armchair psychology » me frappa vivement.

D'autre part, si de nombreux tests psycho-moteurs, bien adaptés, sans cesse perfectionnés, et appliqués pendant des années à des milliers de jeunes engagés, m'avaient conquis pour l'étude du geste professionnel, les tests d'intelligence et de caractère m'avaient profondément déçu. Ils m'avaient paru mesurer l'intelligence acquise, sous sa forme scolaire, qui ne fait pas absolument corps avec la personnalité du sujet, l'enseignement étant en surface, non en profondeur ; la personnalité dans son ensemble, et en particulier les éléments du caractère, leur échappaient ; trop éloignés des manifestations de la vie habituelle, ils ne représentaient rien de significatif en ce qui concerne le comportement de l'individu, simplement décomposé en une série de composantes sans vie, et sans signification ; à force de vouloir mesurer des qualités déterminées, et d'être objectifs, ils s'éloi-

<sup>1)</sup> D. Lagache, Psychologie clinique et méthode clinique (Evolution psychiatrique Avril—Juin 1949).



gnaient de l'objectivité ; enfin, ils avaient une influence certaine, échappant à la mesure, sur le sujet testé.

Ces failles ne me paraissaient pas trouver une contre-partie suffisante dans leurs supériorités sur les autres modes d'examen : standardisation, et objectivité de la notation. Enfin, il m'apparut clairement dès cette époque, « qu'il n'est aucun test, aucune batterie de tests, qui puisse donner une connaissance adéquate de la personnalité dans sa multiplicité et son unité ; ce ne sont que des sondages plus ou moins nombreux, ordonnés et profonds ».<sup>(1)</sup>

De plus, frappé par le cachet d'individualité de chaque visage, de chaque écriture, et mû par la curiosité de savoir s'il était possible d'établir des correspondances entre ces indices visibles et susceptibles d'être soumis à l'étude, et la personnalité intérieure, je commençai d'observer, de dessiner et de photographier des visages, et d'analyser des écritures. J'acquis les connaissances théoriques dans la littérature spécialisée de cette époque, directement située avant la guerre, dans les ouvrages anglais, américains, allemands, italiens, espagnols et français. Ces connaissances livresques, épaulées par mes observations de chaque jour sur les plus caractéristiques des vingt engagés qui constituaient la moyenne quotidienne, me permirent de vérifier l'individualité des caractères morphologiques.

Pendant cette période initiale, je me limitai aux visages et aux écritures déjà traités dans quelques ouvrages ; c'est beaucoup plus tard que je pus mesurer avec profit les segments corporels dont les études existantes trop parcellaires m'avaient éloigné ; finalement, après avoir été tenu à l'écart de l'étude des mains, trop souvent livrée aux absurdités de la chiromancie, je pratiquai également leur examen clinique succinct.

J'étudiai ainsi avec un empirisme qui s'organisait chaque jour davantage des signes concrets et fixes. Au début, je m'en tins, pour la physiognomonie, à l'inspection du visage et à ses indications sur les dominances ou les faiblesses d'intelligence, de vitalité, de matérialité, les signes de finesse ou de brutalité, sans toutefois oublier que Socrate empêcha ses disciples de malmener un homme qui lui attribuait des défauts, inscrits, disait-il, sur sa physionomie ; ces dispositions innées existaient bien en lui, leur dit Socrate, mais il les avait dominées peu à peu jusqu'à les rendre inopérantes.

Pour le corps et ses segments, je m'en tins aux données essentielles de la bio-typologie de l'école italienne ; pour la graphologie, les ouvrages de Crépieux-Jamin m'avaient appris comment chacun matérialise sur le papier, d'une façon toute personnelle, les caractéristiques de sa mentalité, ses modes d'activité et de volonté, ses supériorités et ses infériorités, ses travers et ses qualités, ses impulsions et ses inhibitions. Sans doute, étais-je plus en avance dans ce domaine

plus accessible à une analyse scientifique. En dernier lieu, j'en arrivai aux mains, dont j'étudiai laborieusement les formes et les signatures, en particulier les signes si nombreux de la vitalité organique naturelle, et certaines particularités du caractère. Je pris aussi de courts fragments de films des visages ; je projetai ainsi le segment céphalique tout entier, au repos, face et profil, puis en mouvement, sur un écran de grandes dimensions. Je pris à cette époque l'habitude de faire rédiger à mes sujets des pages d'écriture, dans des conditions différentes ; je me limitai peu à peu à un certain nombre de mensurations importantes, que je rapportai à la taille, ainsi que le recommandait Carton ; enfin, sans négliger l'étude morphologique des mains, je pris régulièrement des empreintes avec de l'encre d'imprimerie, ayant bien soin d'enregistrer la forme géométrique grâce à un contour dessiné.

Pendant des années, je constituai ainsi des dossiers qui, grâce aux quelques livres spécialisés conservés, me permettaient d'interpréter les principaux signes du caractère et de l'intelligence, que je recoupai ensuite par les indications provenant des instructeurs, dans les écoles d'apprentis. Mais chaque dossier n'avait pas plus de valeur que celle des signes isolés dont le signalement m'avait été fourni par les livres. Des signes très forts, particulièrement remarquables au niveau du visage ou du crâne, m'apparaissaient sans correspondance dans l'écriture, les mensurations ou les mains, alors que je pressentais l'unité de la personnalité dès les premières années de psychologie clinique ; les particularités individuelles indiscutables, visibles dans la morphologie et dans l'écriture, m'apportaient un complément substantiel, vérifié par l'expérience ; mais, après les premières années de pratique, je me trouvai seulement un peu plus riche de connaissances et de moyens empiriques. Les antinomies des caractères m'apparaissaient plus clairement, certaines qualités et certains défauts plus crûment, et sans doute, étais-je mieux armé pour une investigation du caractère ; le lien pressenti entre les grandes fonctions de l'esprit, entre le mental et le physique, cette unité de la personne annoncée par les philosophes, semblait me fuir d'autant plus vite que la multiplicité de ses aspects m'apparaissait.

Cependant, marqué par un sceau indélébile interdisant l'identité, l'homme me semblait de moins en moins une entité indépendante, sans origine et sans but, ne disposant que de forces matérielles. La forme matérielle me sembla réagir, certes, aux contacts matériels extérieurs, aux milieux et aux nourritures, au sens multiple de Corman, mais compte tenu des puissants éléments de détermination inclus dans l'hérédité, elle m'apparut profondément influencée par l'énergie mentale interne qui la modifie constamment vers un but d'évolution et de progrès. Contenant qui exprime un contenu, elle me sembla soumise à une action interne comportant une certaine part de liberté. C'est ainsi que je crus pouvoir trouver un sens à ces formules : « Le corps porte

1) D. Lagache. Unité de la psychologie ; leçon inaugurale à la Sorbonne, le 28 Novembre 1947.



l'empreinte des forces intérieures qui l'animent »<sup>(1)</sup>, et : « Le physique de l'homme n'est pas une fonte simplement coulée dans le moule du milieu extérieur ; c'est avant tout un repoussé, martelé à grands coups frappés du dedans, par les instincts individuels et l'énergie mentale personnelle »<sup>(2)</sup>.

J'arrivai à discerner et à étudier les expressions psychologiques, morphologiques, anatomiques et physiologiques, qui différencient les individus ; le lien entre elles m'était obscur. La dualité corps et âme des théologiens m'apparaissait peu satisfaisante parce que trop incomplète, et la soudure des éléments matériels visibles et des éléments immatériels invisibles m'était inconnue. A cette phase de l'observation clinique de signes innombrables négligés par la plupart des cliniciens, souvent méprisés par eux, et abandonnés aux empiriques et aux charlatans, je ne pouvais guère imaginer d'explication satisfaisante.

Je retournai aux textes des Anciens, qui estimaient que l'homme est triple dans sa constitution. Marc-Aurèle dit : « Ta personne se compose de trois substances : d'un corps, d'une âme animale, et d'une âme raisonnable. La matière commune est une, bien que répartie dans une multitude de corps distincts les uns des autres. La vie est une, bien que répartie dans une infinité de natures particulières. L'âme intelligente est une, bien qu'elle semble diversement partagée ».

De même, dans une épître aux Thessaliens, Saint-Paul déclare : « Spiritus vester, et anima et corpus ». Enfin le cardinal Cajétan, commentateur de Saint-Thomas, annonçant l'unité de la personne sous un aspect triple, dit : « Caro, anima et Verbum, tria hæc, in Unam Personam divinam cœunt ».

Les médecins de la tradition naturiste enfin, enseignent depuis plusieurs siècles, l'existence d'un principal vital, distinct de l'esprit et du corps. L'unité de la personne pourrait donc être obtenue par la fusion au sein de l'unité individuelle, de ses trois éléments constitutifs : les deux extrêmes, corps et âme, y seraient unis grâce à l'élément intermédiaire, mi-immatériel, mi-matériel, vital. La notion de constitution uni-trinitaire de l'homme est bien synthétisée par la pyramide triangulaire ou tétrade de Pythagore, décrite par lui comme l'emblème de la création universelle. Son sommet représente l'unité créatrice, d'où naissent les trois plans triangulaires de l'esprit, de la force vitale et de la matière qui viennent se constituer en unité individuelle dans la face basale.

C'est l'étude de la constitution uni-trinitaire de l'homme qui me conduisit tout naturellement au quaternaire, et à la notion de tempérament dans l'interprétation quaternaire d'Hippocrate et de Galien, reprise par Carton, après les interprétations matérialistes de la fin du

seizième siècle, la réaction de l'école vitaliste de Montpellier, avec Barthez, et les théories chimiques et morphologiques qui suivirent. En réalité, l'homme est conduit par quatre instincts dominants : un instinct matériel, nutritif, reproducteur et abdominal, un instinct vital, respiratoire ou thoracique, un instinct cérébral, ou psychique, un instinct moteur ou unificateur. Ces quatre instincts correspondent à quatre appareils anatomiques dominants, et chaque homme participe des quatre tempéraments, avec des inégalités de développement qui résultent de l'exercice de la liberté individuelle dans la fatalité de l'évolution.

Cette constitution quaternaire de l'homme, basée sur les quatre éléments formateurs a été connue de toute antiquité, et s'est exprimée dans la représentation du Sphinx antique, synthétique et symbolique.

Ainsi, les distinctions de tempérament sont formées par les expressions psychologiques, morphologiques, anatomiques et physiologiques, et c'est de leur étude qu'on obtient les particularités de chacun dans le domaine de l'intelligence, du caractère, de la vitalité et de la résistance organique. Dorénavant, je pus rapporter chacun des principaux signes recueillis au niveau d'un des grands centres d'expression et au cours de l'interrogatoire, à l'un des quatre tempéraments fondamentaux, unitaire, nerveux, sanguin ou lymphatique. De plus, lorsqu'une pratique suffisante m'eut appris une distribution correcte, je pus enfin imaginer l'existence d'un fil conducteur dans l'investigation de la personnalité, en établissant une hiérarchie des quatre ou trois tempéraments trouvés.

Les cinquante à soixante combinaisons possibles, essayées sur des milliers de cas, s'avérèrent capables de servir de cadre général à l'ensemble des cas, les particularités individuelles inclassables subsistant pour maintenir les différences. J'arrivai ainsi à la conception du tempérament, « tendance mentale, à la fois innée et acquise, à faire dominer en soi un ou plusieurs des quatre instincts fondamentaux de la vie humaine, et consécutivement, à faire se développer davantage l'appareil anatomique correspondant, et ses particularités physiologiques »<sup>(1)</sup>.

Les différences individuelles me parurent alors expliquées par la façon dont chacun construit son tempérament, compte tenu de son hérédité, de son pays d'origine, de son éducation, de son hygiène, de sa profession, etc. . . M'appuyant ainsi sur la tradition, dans ce qu'elle a de plus ferme et de plus constant, je me livrai pour chaque cas à une analyse minutieuse, véritablement scientifique et rigoureuse de toutes les expressions et signes, qualitatifs et quantitatifs, contenus dans le visage et le crâne, les segments corporels, les mains et l'écriture ; une fois l'analyse portée sur tous les champs d'investigation, d'une façon patiente, minutieuse et méthodique, le sujet fragmenté et décom-

1) Jacob Boehme — Les tempéraments.

2) Eugène Carrière.

1) Dr. Paul Carton. Diagnostic et conduite des tempéraments.



posé, et ses différentes tendances et manifestations rattachées aux tempéraments de base, intervient la reconstruction. Celle-ci, faisant entrer en ligne de compte aussi bien les matériaux qualitatifs que les matériaux quantitatifs, avec leurs intensités respectives et leurs modes de réaction réciproques, est une œuvre de synthèse qui fait intervenir au plus haut point le sens clinique de l'art médical.

La nature de l'homme étant ainsi faite que sa construction unitaire comprend des éléments immatériels et des éléments matériels, il est inévitable de n'en pouvoir assurer la reconstruction à partir des données fondamentales, qu'à l'aide de l'intuition qui s'ajoute à l'observation, au raisonnement, et au jugement. Je parvins ainsi à combiner les différentes dominances tempéramentales en un certain nombre de grands cadres généraux susceptibles de contenir l'immensité des cas individuels. Les nombreux signes relevés tout au long de l'économie se rattachent à leur dominance particulière, les signes unitaires se distinguant par l'allongement des membres et l'harmonie vigoureuse des formes (visage et mains rectangulaires, écriture dynamogénée, centripète, virile), les signes nerveux par l'amincissement des formes (figure et mains triangulaires, doigts coniques, membres grêles), et dans l'irrégularité des manifestations (visage asymétrique, main dés-harmonique et plissée, caractère inégal, écriture inégale), les signes sanguins dans l'élargissement des formes (figure large, thorax large, paume large, doigts larges, écriture élargie, mouvementée), les signes lymphatiques dans l'alourdissement (abdomen long, face massive, membres et mains massifs, écriture lente et égale, parler lent, caractère lent).

Enfin, l'introduction de cette donnée nouvelle dans l'appréciation de la personnalité ne diminuait pas, au contraire, l'intérêt et l'importance de l'interrogatoire ; celui-ci servait comme par le passé à mettre en valeur, directement auprès du sujet et de son entourage, les antécédents héréditaires et personnels, et l'histoire individuelle ; il constituait en outre un puissant moyen de recoupement, une fois l'analyse et la synthèse des signes terminées, pour la vérification de la concordance des dominances tempéramentales avec les tendances et manifestations du sujet examiné. Celui-ci doit s'expliquer librement sur son propre caractère, ses instincts dominants, ses qualités et ses travers, de façon à corroborer le diagnostic imposé par les faits matériels. Il arrive qu'un fait surgisse alors, qui, par son intensité, fait changer le diagnostic établi. De sorte que l'interrogatoire, muni de jalons, conserve en l'occurrence toute sa force passée, et acquiert même un pouvoir de contrôle.

Sans insister sur les difficultés à construire correctement un tempérament, en raison des variations d'expression et d'intensité des dominances, entre autres, qui font que dans le même tempérament mixte à plusieurs éléments, on peut observer des sujets qui possèdent

des signes nombreux et forts dans chaque dominance, à côté d'autres dont les signes sont rares et peu intenses, il est permis de préciser l'appoint considérable de ce mode d'investigation pour la connaissance de l'homme.

C'est là une recherche concrète, qui fait appel à l'esprit clinique et à la méthode clinique ; elle est par conséquent faillible, comme tout ce qui émane du jugement humain. Mais elle a le grand mérite, indépendamment de sa contribution à l'investigation de la personnalité, de montrer que l'homme n'est tout entier dans aucune de ses expressions, fut-elle très significative. Outre que cette nécessité absolue d'une analyse scientifique suivie d'une reconstruction synthétique rigoureuse écarte les abus, les déviations et les erreurs grossières des prétendues sciences de l'homme, depuis la physiognomonie jusqu'à la chiromancie, en passant par la graphologie, cette méthode de synthèse clinique fournit une explication valable du déroulement de l'acte mental intérieur, et une preuve intéressante de l'unité de la personnalité sous ses multiples aspects.

Pour ma part, je n'ai eu que le seul mérite du médecin psychiatre qui a examiné et suivi un très grand nombre de sujets. Cette méthode de synthèse clinique appliquée ici à un certain nombre d'exemples particulièrement révélateurs, n'a pas pris pour moi, dans son utilisation de la morphologie et de la graphologie, une place prédominante ou exclusive. Elle m'a seulement permis, compte tenu de l'existence d'un sérieux examen de psychologie clinique classique jamais abandonné, d'utiliser des manifestations extérieures de la mentalité individuelle qu'il me paraissait contraire à l'esprit de recherche scientifique de négliger ; elle m'a également mis sur la voie d'une interprétation de l'uni-pluralité de la personnalité, dont la base expérimentale, en ce qui me concerne, bien qu'établie sur des milliers d'examen, correspond à des observations plus approfondies que multipliées. Cependant, je ne saurais dire qu'elle ait déjà établi sur des bases véritablement scientifiques, des connexions entre les écritures ou les formes corporelles, et les traits de comportement.

Les chapitres qui suivent, aboutissant de quinze ans de recherche, me semblent permettre l'espoir d'élever au-dessus des « techniques auxiliaires », une méthode d'investigation encore très imparfaite, mais éminemment perfectible, qui, par l'utilisation rigoureuse de l'analyse et de la synthèse, tend à rompre les barrières artificielles qui séparent l'humanisme de la science véritable.



## CHAPITRE I

## Généralités sur la S.S.

## I. — S.S.

La « Schutzstaffel der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei », troupe de protection du parti nazi, connue habituellement sous le nom de S.S., fut créée en 1925 par Hitler, en vue de constituer une section d'élite des S.A. ou troupes d'assaut. Elle servait à des buts politiques qui furent considérablement développés après la prise du pouvoir : maintien de l'ordre, surveillance du public pendant les démonstrations de masse, et « sécurité intérieure ». Himmler fut nommé Reichsführer S.S. en 1929 ; il disposait à cette époque de 280 hommes, particulièrement jugés dignes de confiance. En 1933, il avait sous son commandement 52.000 S.S. recrutés dans toutes les classes sociales.

A partir de 1933, il se fit une fusion graduelle entre la Police et la S.S. En 1934, Himmler devint chef de la Police allemande, et établit un système suivant lequel les chefs S.S. et les chefs de la Police, lui servaient de représentants personnels, et coordonnaient l'activité de la Police d'ordre, de la Police de sûreté, du S.D., et des Allgemeine S.S. dans leurs domaines respectifs. En 1939, on fusionna les S.S. et la Police, en incorporant aux S.S. tous les fonctionnaires de la Police de Sûreté et de la Police d'ordre, avec assimilation de grade.

La formation appelée « Allgemeine S.S. » avait atteint en 1939 le chiffre de 240.000 hommes, organisés militairement ; pendant la guerre, l'Allgemeine S.S. tomba à moins de 40.000 hommes. Au début, la S.S. comprenait deux formations : « SS. Verfügungstruppe », composée d'engagés volontaires pour un service militaire de quatre ans, et les « S.S. Totenkopf Verbände », qui arboraient la tête de mort, et constituaient des troupes spéciales utilisées pour la garde des camps de concentration. En été 1939, la « S.S. Verfügungstruppe », organisée militairement, fut constituée en division motorisée, et fournit le noyau des forces qui, en 1940, devinrent la « Waffen S.S. », avec cent mille hommes. A la fin de la guerre, les Waffen S.S. comptaient

« Lorsque l'armée allemande pénétra en Russie, j'étais le chef de l'Einsatzgruppe D dans le secteur Sud ; pendant l'année de mon commandement, ce groupe a liquidé environ 90.000 hommes, femmes et enfants ».

Déclaration de Ohlendorf avec corrections manuscrites et initiales.



près de quarante divisions, avec 580.000 hommes, et avaient eu plus de trois cent mille hommes hors de combat. La Waffen S.S. était soumise à la Wehrmacht du point de vue tactique, mais elle était ravitaillée et équipée par la S.S., qui en assurait également la surveillance du point de vue disciplinaire.

Jusqu'en 1940, tous les S.S. étaient volontaires, mais à partir de cette date, il y eut de plus en plus d'affectés d'office dans la Waffen S.S.

S'il est juste de reconnaître qu'avec la guerre, les S.S. fournirent des divisions qui se comportèrent héroïquement au feu, et essayèrent des pertes s'élevant au tiers de leurs effectifs, il faut admettre que les S.S., du fait de leur formation politique, et du choix qui s'exerça dans leur recrutement, prirent une part importante aux crimes perpétrés par le S.D. et la Gestapo, dans la garde des prisonniers de guerre et des internés, dans les opérations d'extermination des Einsatzgruppen à l'Est directement soumises aux ordres du service central S.S., dans des massacres comme ceux d'Oradour et de Lidice, commis par des divisions de Waffen S.S., dans la garde et l'administration des camps de concentration, enfin.

Ces activités criminelles furent la conséquence logique des principes de discipline, mais aussi du mépris des autres races, et d'indifférence devant les pires excès. Himmler dit à propos des S.S. : « Je sais qu'il y a des gens, en Allemagne, que la vue de ces uniformes noirs rend malades. Nous en comprenons la raison, et nous ne nous attendons pas à être aimés de beaucoup ». Il encouragea sans relâche, et particulièrement dans ses grands discours de 1943, ses hommes à être sans pitié. Il leur prêcha l'extermination de la race juive, et leur inculqua l'idée qu'ils étaient l'élite de la nation, et qu'il leur appartenait de faire de l'Europe un continent germanique.

Les S.S. avaient joué le rôle de bourreaux le 30 Juin 1934, lors de la purge sanglante de l'affaire Röhm ; Himmler dit alors : « Tout le monde est terrifié ; cependant tout le monde est certain qu'ils recommenceront si ces ordres leur sont à nouveau donnés, et si c'est nécessaire ». La S.S. constitua vraiment un état dans l'état, dont les hommes, physiquement choisis et entraînés, étaient politiquement endoctrinés et voués à une obéissance aveugle à Hitler et Himmler, qui disait : « Les ordres doivent être sacrés ». Ils furent endoctrinés au point d'accepter comme une gloire, la forme la plus massive de l'assassinat : « L'extermination des Juifs que vous avez accomplie est une page de gloire de notre histoire », leur dit leur chef. S'adressant aux généraux S.S., celui-ci devait dire, parlant de leur corps : « Un bloc, un corps, une organisation ».

Faisant allusion à leur uniforme noir, Himmler appelait souvent les S.S. le corps noir ; l'organe officiel de ce corps s'appelait d'ailleurs « Das Schwarze Korps ». En entrant dans les « Allgemeine S.S. » le futur membre prêtait le serment suivant : « Je te jure, Adolf Hitler,

Führer et Chancelier du Reich, de t'obéir jusqu'à la mort, à toi et à ceux que tu m'auras désignés pour me commander ». « Il n'est pas jusqu'au diminutif saisissant de la « Schutzstaffel », dont les deux lettres stylisées se prononcent et s'écrivent si facilement, sans provoquer de représentation claire de leur contenu, qui n'ait ajouté un sens mythique auquel le romantisme historique de l'Allemagne ait été particulièrement sensible. »<sup>(1)</sup>

Les défenseurs de cette organisation unique en son genre ont essayé de montrer qu'il était erroné de considérer tous les domaines essentiels de l'activité de Himmler comme des activités des S.S. ; ils ont prétendu que les Allgemeine S.S., les Waffen S.S., le Service de Sécurité, la Police, les camps de concentration, les affaires du Commissaire du Reich pour l'affermissement de la race allemande, l'administration des prisonniers de guerre, ne sauraient être fondus dans cette unité imaginaire, la S.S., et que c'est seulement jusqu'à 1933 ou 1934, qu'il est exact de dire que l'activité de Himmler a été l'activité des S.S. Ensuite, Himmler aurait suivi son propre chemin à côté des S.S., et Heydrich l'aurait surtout orienté vers le domaine des affaires de l'Etat, vers la politique de force, à laquelle il accéda en 1943 avec le Ministère de l'Intérieur.

C'est par sa propre personne, et la confiance totale qu'il avait réussi à inspirer à Hitler, que Himmler se serait élevé jusqu'au poste où il groupait de si importantes fonctions ; la S.S. n'y serait pour rien. En réalité, toutes les subdivisions et formations de la S.S. furent jusqu'à la fin sous le commandement du Reichsführer S.S., administrées et contrôlées par les principaux services du commandement suprême S.S. Au front même, la subordination des Waffen S.S. à la Wehrmacht ne dépassait pas le cadre de l'utilisation tactique.

D'ailleurs, quand bien même les différentes formations de la S.S. auraient été complètement indépendantes entre elles, ce qui n'était pas le cas, elles retrouvaient leur unité dans la personne de Himmler, dont elles avaient accepté les directives, et exécuté les ordres, « ces ordres qui devaient être sacrés ».

Quelles que soient les modalités administratives inhérentes au système S.S., et si étroit qu'ait été le cercle des généraux S.S. clairement avertis des intentions du Reichsführer, l'obéissance sans phrase étant réservée à la troupe, il n'en reste pas moins que la S.S., création de Hitler, passa rapidement et resta sous l'autorité de Himmler ; celui-ci fit de cette « élite raciale mâle », l'un des principaux instruments de sa puissance, et à ce titre, la S.S. vaut d'être considérée comme un tout bien représentatif du meilleur et du pire de ce pays.

On trouvera dans cette étude les signes cliniques dont la synthèse a permis la reconstruction de la mentalité des principaux chefs S.S. Himmler, qui se suicida à sa capture, n'y figure qu'avec son visage

<sup>(1)</sup> Sir Maxwell David-Fyfe, à Nuremberg.



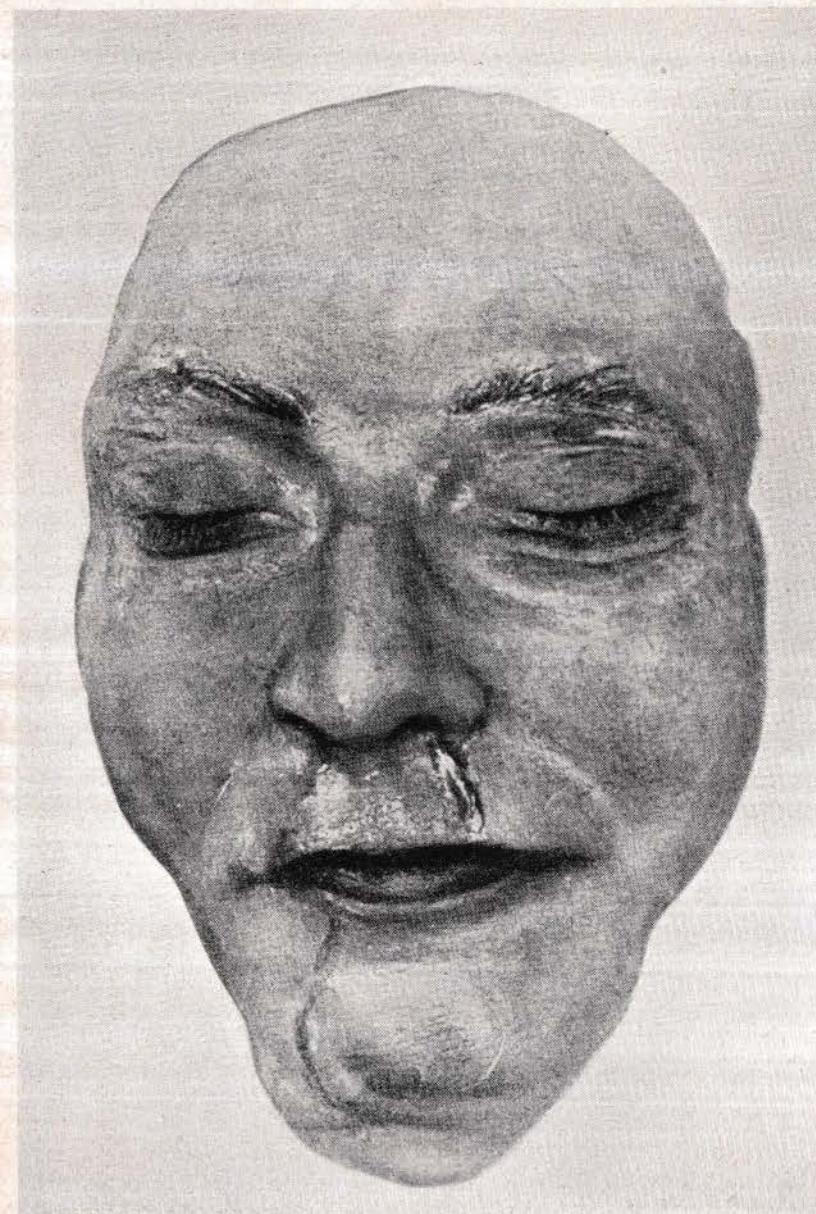
et son écriture, ainsi que le général des Waffen S.S. Karl Wolf, officier de liaison auprès de Hitler, le Dr. Conti, Secrétaire d'Etat à la Santé de la S.S. et le Dr. Grawitz, chef du Service de Santé de la S.S. Mais tous les autres officiers généraux qui figurent ici, commandants des Einsatzgruppen, chefs des services centraux comme Pohl, Berger et Lorenz, Commissaire du Reich à la Santé comme le Dr. Karl Brandt, chef du Service de Santé de la Waffen S.S. comme le Dr. Genzken, ou remplaçant du Führer comme Rudolf Heß, ont été personnellement et longuement examinés.

## II. — HIMMLER.

Heinrich Himmler, naquit à Landshut, en Bavière, le 7 Octobre 1900, onze ans après Hitler. Fils d'un sévère maître d'école, il étudia l'agronomie, dont il obtint un diplôme dans une école régionale. Il rencontra Hitler à Munich, dès les premières années de l'après guerre, participa au putsch de la Feldherrnhalle de 1923, et fut séduit par l'homme, qui commençait son agitation politique.

Le foyer mental puissant de Hitler trouva chez lui un terrain réceptif ; un des premiers à subir le pouvoir magnétique de Hitler, Himmler lui voua dès lors une fidélité qui ne se démentit jamais, puisqu'aux derniers jours de la guerre, il ne put se décider à mettre fin au combat dont les conséquences désastreuses pour l'Allemagne lui apparaissaient nettement ; il confia alors au comte Bernadotte que, même dans cette situation désespérée, il ne pouvait rompre sa fidélité envers Hitler.

Dès Munich, cette paire se constitua des rapports personnels puissants ; l'un animé par l'autre, mais se complétant et s'épaulant mutuellement, Hitler fournissant l'étincelle et Himmler le bras séculier, ces deux hommes furent à l'origine de l'Etat nazi, qu'ils construisirent de toutes pièces, et auquel ils donnèrent finalement leur image. Bien davantage que d'autres hauts dignitaires nazis, Himmler s'identifia absolument à son maître, auquel il inspira une confiance absolue ; il fut le seul à réunir en sa personne autant de pouvoirs, sans jamais entrer en conflit avec l'homme auquel il devait être fidèle jusqu'à la mort. Au cours des vingt-cinq années de leur étroite activité commune, Himmler resta si bien à sa place, et sentit si bien sa position exacte sous un chef dont tout émanait, qu'il n'imagina pas, même à la fin, pouvoir se dissocier de lui ; il accepta tout de lui sans discussion, le comprit à mimot, et s'en alla vers les tâches redoutables et obscures qui lui convenaient ; jamais l'idée de faire cavalier seul ne lui vint ; au milieu des conflits les plus aigus qui opposèrent la S.S. à d'autres grands corps constitués, comme la Wehrmacht, par exemple, Himmler finit toujours



Himmler: masque mortuaire



par triompher. Il avait dès le début subi l'ascendant souverain de Hitler sur son âme tortueuse et avide du maniement secret des hommes ; il avait compris les besoins de son chef dans le domaine de l'exécutif, de la police et de la sécurité intérieure, toutes activités vitales pour l'Etat nazi totalitaire.

Devenu Polizeipräsident en 1933, Himmler avait été nommé à Munich ; il devint bientôt chef de la police politique en Bavière, puis dans d'autres régions de l'Allemagne, à l'exception de la Prusse, où Göring était à la tête de la Gestapo. Himmler le remplaça finalement, et Heydrich devint chef du service central de la Gestapo à Berlin. En 1936, il était devenu chef de la Police allemande, et avait ainsi réuni entre ses mains tous les pouvoirs de la police du Reich, jusqu'alors confiés aux différents Länder. Il fut vraiment alors à un poste de première importance. En 1939, il devint commissaire du Reich pour l'affermissement de la race allemande, et chargé du rapatriement. En 1943, il fut nommé ministre de l'Intérieur, puis commandant de l'Armée de réserve.

Himmler était très industrieux ; son activité s'appliqua à tout : médecine, où il fit réaliser les expériences les plus cruelles que le monde ait connues, nourriture, vêtements camouflés et fourrés, or, porcelaine, voitures amphibies, vraies balles qui firent de vrais morts au cours des exercices S.S. Mais son activité la plus particulière s'exerça dans le domaine de la police, du renseignement et de la sécurité intérieure de l'Etat nazi. Il devint le maître incontesté de ce domaine, en Allemagne.

Dès l'aube du nazisme, à l'époque de l'indiscipline et de la demi-anarchie qui régnaient dans le pays, il voulut recréer une sorte d'aristocratie de la fidélité à tout prix et de l'obéissance aveugle ; c'est ainsi qu'il fit la S.S. qu'il soumit à une discipline de fer ; aux hommes, à la troupe, il vanta l'idéal le plus élevé ; aux chefs, aux généraux, il dévoila crûment mais beaucoup plus tard, ses projets d'extermination massive et de domination, après la destruction ou l'annihilation de toute opposition intérieure en Allemagne : « Nous ne nous amollirons jamais ; nous deviendrons 250 à 300 millions d'hommes ; nous engloberons des pays considérables ; nous nous étendrons jusqu'à l'Oural . . . . Nous n'abandonnerons jamais cette arme redoutable, notre réputation, qui nous précède dans les batailles. Qu'on nous appelle comme on voudra, l'important c'est que nous demeurions les hommes loyaux, obéissants, fermes et indomptables du peuple allemand et du Führer, les S.S. du Reich allemand ». (Posen : 1943 ; Discours aux généraux S.S.).

Il est important d'étudier cliniquement l'homme de ces paroles ; malheureusement, capturé par les Britanniques dans le Nord-Ouest de l'Allemagne, au cours des derniers jours de la guerre, sous un uniforme de sous-officier S.S., Himmler avala la capsule d'acide cyan-

hydrique toute préparée, dès qu'il fut reconnu, le lendemain de sa capture.

Sa personnalité est généralement interprétée, en Allemagne, comme s'il avait caché en une seule et même personne deux êtres totalement contraires. Prêchant et recommandant d'un côté les valeurs humaines les plus pures, exerçant de l'autre les monstruosité de son action policière. « Himmler avait deux visages, dit le 26 Juin 1946 au Tribunal, von Neurath ; une véritable tête de Janus ; il était très difficile de connaître ses sentiments » . . . Ou bien l'aspect public de Himmler était-il seulement le paravent de son aspect caché ?

Les indices qui subsistent, photographies et écritures, permettront de déceler sa nature véritable.

#### A — ETUDE MORPHOLOGIQUE.

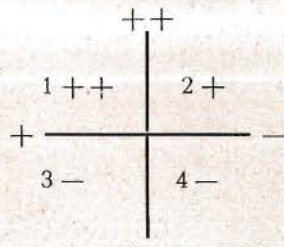


Le Reichsführer S. S.



Les nombreuses photographies qui nous sont parvenues, prises sous tous les angles, fournissent des renseignements valables sur le segment céphalique du sujet. L'ensemble céphalique semble en rapport d'harmonie avec l'ensemble corporel, de même que le développement du crâne et le développement du visage sont en harmonie au sein d'un segment céphalique régulièrement développé.

Le crâne est haut et large, rond et harmonieux. Vu de profil et par rapport au tragus auriculaire, le segment tout entier se présente ainsi :



La partie située au-dessus du plan horizontal passant par le tragus l'emporte considérablement sur la partie située au-dessous de ce plan ; la partie située en avant d'un plan vertical passant par le tragus, l'emporte nettement aussi, mais sans prépondérance aussi forte, sur la partie postérieure. Le segment antéro-supérieur l'emporte considérablement sur les autres segments ; le segment postéro-supérieur vient ensuite, également très développé, puis le segment antéro-inférieur, assez faiblement développé, et enfin le segment postéro-inférieur.

Le visage vu de face, répond à un rectangle court à extrémité supérieure élargie, qui associe la construction unitaire à une forte dominance nerveuse. Le front est haut, large et bombé à sa partie médiane ; son étage moyen est particulièrement développé ; son étage supérieur est fuyant, et son étage inférieur est plat ; dans l'ensemble, le front est vaste et de proportions harmonieuses ; les sourcils sont rectilignes. L'œil est attentif et froid ; l'expression est légèrement ironique, impénétrable. Le nez est plutôt petit, la lèvre supérieure haute et débordante, la bouche petite et oblique par rapport à la ligne des yeux. Dans cet ensemble robuste, le menton est bien dessiné, mais paraît relativement petit et peu proéminent. Les oreilles sont petites, décollées et obliques, et les cheveux bruns.

L'ensemble facial est large ; bien que l'étage supérieur l'emporte nettement sur les deux étages inférieurs, et spécialement sur l'étage mandibulaire, l'étage moyen est large ; cet ensemble annonce une très forte dominance unitaire, puis nerveuse, et enfin sanguine. Le lymphatisme n'est pas absent, puisque le contour géométrique n'est pas rigoureusement rectangulaire, et présente un certain degré d'ovalisation.

Les mains apparaissent sur plusieurs documents, courtes et rectangulaires, avec des paumes épaisses et creuses, des éminences thénars fortes, et des doigts assez longs, surtout les cinquièmes, ronds et coniques. Elles présentent donc des signes unitaires et sanguins dominants, et quelques signes nerveux.



1940: quarantième anniversaire

Les signes morphologiques accessibles, déjà très limités, et qui ne permettent pas d'apprécier les dimensions respectives des segments corporels, permettent au plus d'établir une hiérarchie des signes tempéramentaux, les signes unitaires venant les premiers, puis les signes nerveux, enfin les signes sanguins, et en dernier lieu les signes lymphatiques. Ils seront associés aux signes fournis par l'écriture pour l'essai d'une reconstruction tempéramentale.



## B — ETUDE GRAPHOLOGIQUE.

Elle a été pratiquée sur une demi-douzaine de feuilles manuscrites, dont trois sont reproduites ici, avec une signature complète et plusieurs griffes.

I. **Genres et espèces**: 7 genres, 43 espèces.

1. **Vitesse** :

Abrégée, accélérée, cadencée, dynamogénée, embrochée, inhibée lancée, mouvementée.

2. **Pression** :

Acérée, appuyée régulièrement, baveuse, épaisse, ferme, masquée, nette, spasmodique.

3. **Forme** :

Anguleuse, cruciale, discordante, en coup de fouet, gonflée, à harpons, inharmonieuse, jointoyée, en lasso.

4. **Dimension** :

Dilatée, égale, exagérée, grande, serrée, surélevée.

5. **Direction** :

Centrifuge, centripète, en recul, rigide, sinistrogire.

6. **Continuité** :

Automatique, instable, peu organisée, suspendue.

7. **Ordonnance** :

Espacée, stéréotypée.

1. **Vitesse** :

Abrégée : Bien qu'il s'agisse de brouillons, les nombreuses abréviations existantes, où les seules initiales remplacent les mots, marquent l'excitation et la précipitation habituelles.

Accélérée : C'est un bon signe d'activité.

Cadencée : d'une rapidité régulière, faite de gestes uniformes, réglée comme les mouvements d'un pendule, c'est l'écriture du naturel viril, actif, travailleur et endurant.

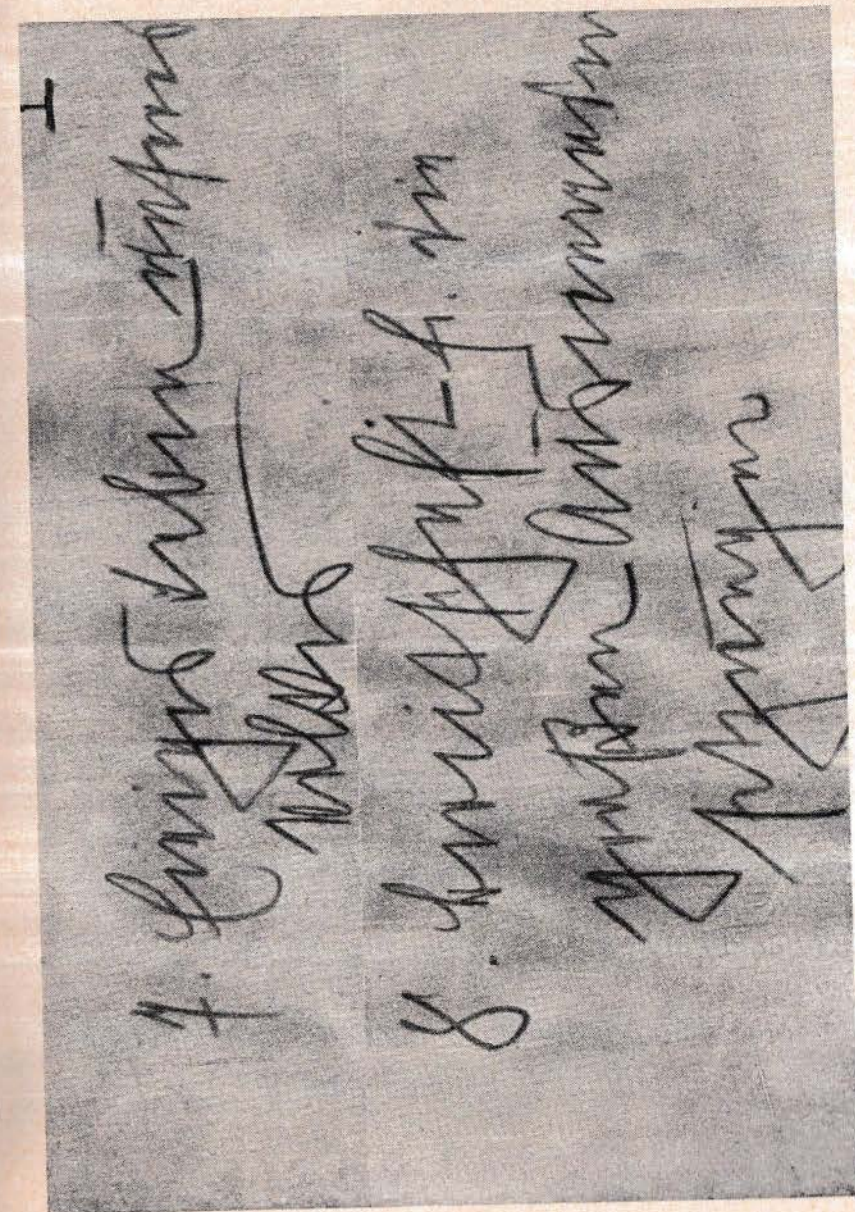
Dynamogénée : c'est l'écriture énergique et vive à la fois.

Embrochée : espèce très fréquente dans ces textes, où les jambages gonflés et triangulaires embrochent souvent d'autres lettres, et dans les griffes ; c'est l'indice d'agression et de destruction, lorsqu'elle se trouve dans un milieu franchement mauvais comme celui-ci.

Inhibée : Les manifestations de l'activité psychomotrice sont plutôt exagérées dans cette écriture ; il leur arrive d'être diminuées ; on obtient alors les espèces qui se rattachent à l'inhibition : par retenue, avec les écritures serrée et spasmodique, et par dissimulation avec l'écriture jointoyée. Ces espèces seront étudiées avec leurs genres.

Lancée : On trouve cette espèce au niveau du long geste du début de nombreux mots, après la majuscule toutefois ; c'est une variété d'impulsion qui indique dans ce milieu graphique la tendance agressive.

Mouvementée : C'est l'écriture qui amplifie et qui déforme.



Ecriture de Himmler: exemple No. 1  
(Grandeur naturelle)



## 2. Pression :

Acérée : Très visible sur beaucoup de finales, elle indique dans ce milieu l'agressivité méchante.

Appuyée régulièrement : C'est un bon signe d'énergie dans l'écriture, et de tempérament unitaire.

Baveuse : La reproduction ne permet pas toujours de voir cette espèce ; l'écriture est baveuse dans sa totalité, comme on peut le voir sur la signature ; c'est l'indice du naturel fougueux.

Epaisse : Même signification dans ce milieu graphique.

Ferme : C'est un indice d'énergie, d'intrépidité.

Massuée : Visible sur plusieurs finales dextrogyres, cette espèce annonce les actes volontairement brutaux. (Finale de « Leben », deuxième mot, première ligne, exemple 1.)

Nette ou en relief : C'est l'espèce de la volonté agissante.

Spasmodique : On peut voir de nombreux spasmes sur les jambages, ou même de longs spasmes finaux comme sur le « s » du mot « Volkes », à la deuxième ligne de l'exemple 1. Irrégulièrement distribués, les spasmes de ce milieu éminemment moteur, indiquent la surexcitation violente d'un sujet qui projette ses forces avec explosion mais aussi inhibition. L'abondance des spasmes dans ces textes montre le degré important des réactions plus instinctives que volontaires atteint par le scripteur, grand impatient crispé qui vit dans un état de surexcitation perpétuel, et procède par décisions brusques, violentes et destructrices.



Griffe

## 3. Forme :

Anguleuse : Espèce extrêmement marquée, qui indique l'entêtement, la raideur et l'égoïsme dans un milieu de cette sorte.

Cruciale : Bien marquée au niveau des griffes, cette espèce indique l'agressivité.

Discordante : Ce milieu graphique est discordant par ses excès : trop anguleux, trop mouvementé, trop en recul, trop centripète, trop centrifuge, etc. . . . C'est un signe très grave pour l'équilibre de l'esprit.

En coup de fouet : Très visible sur les griffes, annonce la rétivité indomptable.

Himmler: signature grandeur naturelle



**Gonflée :** De nombreuses lettres, majuscules et jambages sont gonflés, indiquant l'orgueil.

**A harpons :** Voir les harpons de la signature, indices du naturel intraitable, et ceux du « T » de « Tölz », deuxième ligne, exemple 2.

**Inharmonieuse :** Possède le même sens péjoratif que l'espèce discordante.

**Jointoyée :** L'écriture est fortement jointoyée : voir surtout les « a » et « o » latins, comme les deux « a » de « Narva », deuxième mot, troisième ligne, exemple 3, et le « ö » de « Tölz », deuxième mot, deuxième ligne, exemple 2 ; cette espèce aussi fréquente, dans ce milieu graphique, indique le mensonge.

**En lasso :** Les lassos abondent dans ces textes, dans les lettres citées à l'espèce ci-dessus, et dans de nombreux lassos sinistrogynes ; dans ce milieu, ils indiquent l'habileté trompeuse, la fourberie, et les idées fixes.

#### 4. Dimension :

**Dilatée :** C'est l'indice de la vigueur.

**Egale :** L'égalité en hauteur annonce ici l'état d'esprit obsédé.

**Exagérée :** Les nombreuses exagérations trouvées annoncent l'amplification du moi, et l'exagération motrice des réactions.

**Grande :** C'est un signe d'intrépidité.

**Serrée :** Certaines lettres très serrées indiquent le naturel inhibé, égoïste, prudent (« a » et « e » gothiques et « o » de « Volkes », deuxième ligne, exemple 1).

**Surélevée :** Plusieurs majuscules sont surélevées, par exemple le « L » gothique de « Legion », premier mot, deuxième ligne, exemple 3 ; c'est le signe pathognomonique de l'orgueil.

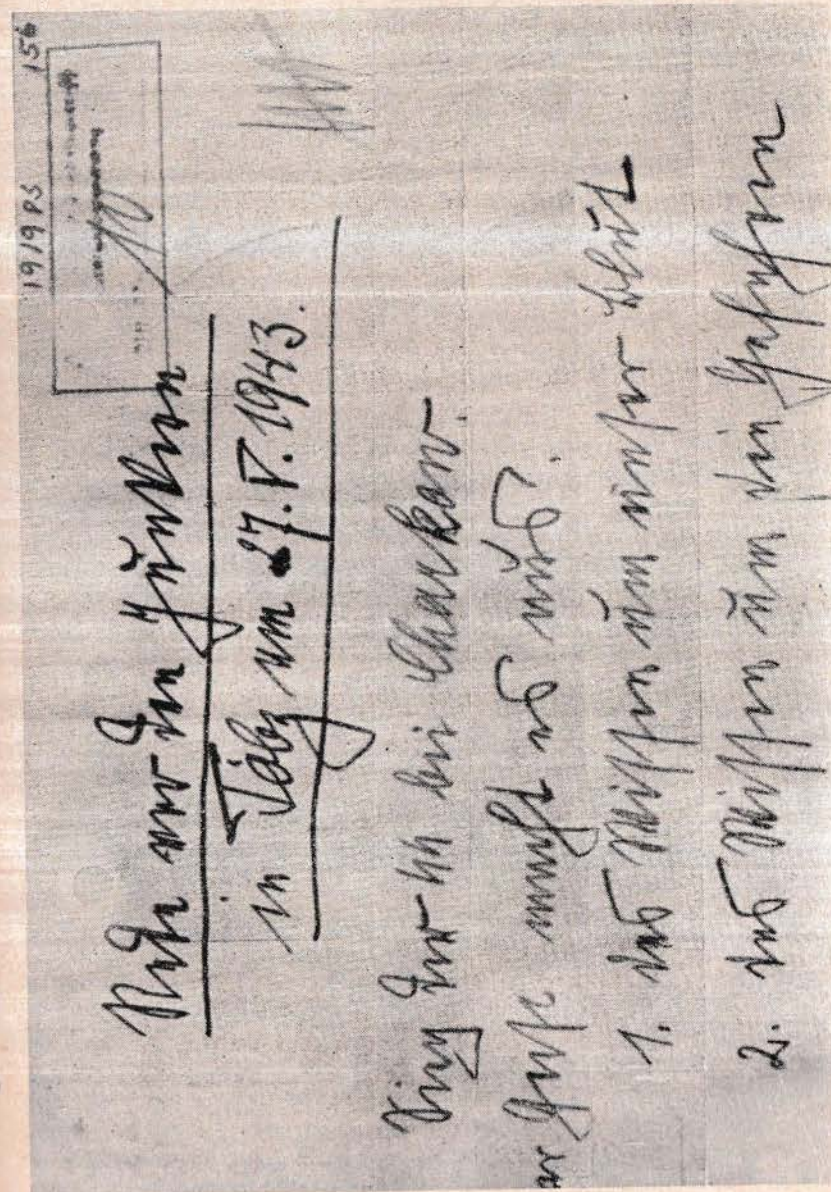
#### 5. Direction :

**Centrifuge :** Beaucoup de signes, sur les « u » par exemple (U-Bogen), sont fortement centrifuges, et de nombreuses finales ; c'est dans ce milieu, un signe supplémentaire d'agressivité.

**Centripète :** De nombreux jambages sont fortement centripètes, le dernier jambage de chaque griffe, le harpon qui termine le trait final d'une griffe, la terminaison fortement centripète du « s » gothique de « aus », quatrième mot, quatrième ligne, exemple 2, et plusieurs accents. Cette espèce aussi marquée, dans ce milieu graphique, indique la surexcitation motrice.

**Elancée :** Cette espèce fréquente annonce l'esprit imagitatif.

**En recul :** Sans doute la plus fréquente dans ces textes, cette espèce, seule ou associée à d'autres, prend une grande valeur ici ; elle est particulièrement visible sur les jambages des « z », « h », « j » et « g » ; elle indique la grande rétivité.





Rigide : Très marquée ici, indique un naturel dur, mauvais.

Sinistroyre : Très marquée également dans ces textes, cette espèce indique le naturel égoïste.

## 6. Continuité :

Automatique : Le caractère automatique de nombre de mots annonce le naturel impénétrable, le calme calculé.

Instable : Ce manque de régularité dans le débit, ou de constance dans la direction de l'activité psychomotrice, apparaît ici dans les genres :

Pression : avec l'espèce spasmodique : nous avons vu qu'elle annonçait la surexcitation violente, et une profonde instabilité mentale.

Hauteur : des mots et des lignes entières sont tout à coup plus petits ; c'est un signe d'impulsion, et l'annonce d'une mauvaise stabilité physique.

Peu organisée : Toutes les lettres du même mot sont liées entre elles, ce qui serait l'indice d'une grande activité cérébrale si cette liaison n'était pas très souvent constituée par des reprises nombreuses qui soudent à angle droit deux lettres voisines, ou même le corps d'une seule lettre comme le « z » final de « Einsatz », premier mot, sixième ligne, exemple 4. Ce défaut d'organisation indique la nature particulière du raisonnement utilitaire, contraint et paralogique.

Suspendue : Voir le « k » de « Volkes », mot de la deuxième ligne de l'exemple 1 ; c'est l'espèce qui annonce l'accapareur égoïste et sans scrupules, dans ce milieu graphique.

## 7. Ordonnance :

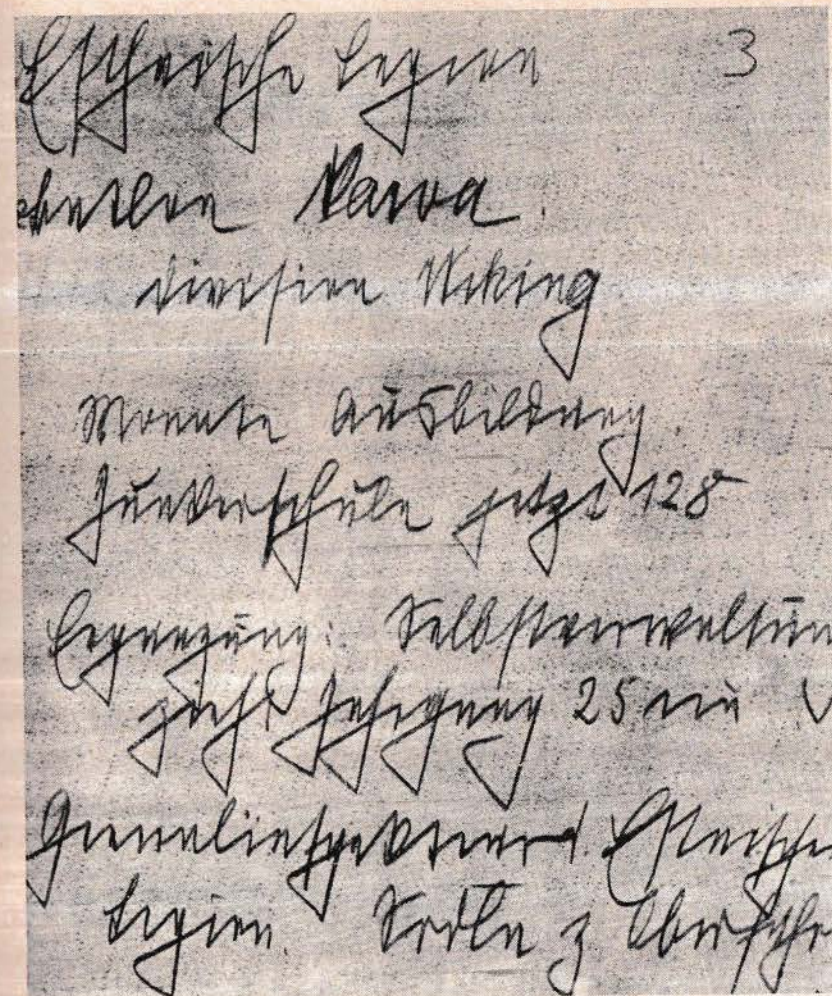
Espacée : Indique le désir de clarté.

Séréotypée : Les nombreuses stéréotypies qui apparaissent dans ces différents textes annoncent le caractère artificieux.

## II. Résultantes.

1. Jointoyée et en lasso: Résultante très fréquente (« a » de « Narva », « ö » de « Tölz », exemple 2) qui indique dans ce milieu discordant, la fourberie et le caractère impénétrable.

2. Spasmodique ; appuyée et inhibée : Voir le « n » de « Leben », deuxième mot, troisième ligne, exemple 1 ; la finale de « Abtransport », troisième mot, cinquième ligne, exemple 4 ; et de nombreux autres traits ; c'est la résultante du naturel venimeux, violent, tenace et irréductible.



Exemple No. 3  
(réduction échelle 1/2)

3. En recul, anguleuse et cruciale : Résultante très fréquente, sur tous les jambages des « g », « j », « z » et « y », qui indique dans ce milieu, le naturel tyrannique et épuisant, avec des entêtements absurdes.

4. Mouvementée, gonflée, discordante et en recul : Résultante très visible sur les mêmes jambages que ci-dessus, elle indique une amplification de l'instinct érotique.



5. Anguleuse et cadencée : exprime un naturel égoïste, cassant, entêté et toujours en mouvement.

6. En lasso, anguleuse et en recul : Voir les « k », en particulier celui de « Volkes », deuxième ligne, exemple 1, les « L » majuscules : « Landesschild », premier mot, première ligne, exemple 4 ; « Legion », premier mot, dernière ligne, exemple 3, deuxième « s », de « grossen », premier mot, quatrième ligne, exemple 1 : résultante très fréquente dans ce texte auquel elle donne un aspect très particulier ; étant donné le milieu graphique franchement mauvais, elle indique un sujet absolument obsédé par le souci d'accaparer avec ténacité, hostilité et mauvaise foi, dissimulation et fourberie.

7. Longuement spasmodique et acérée : « s » de « Volkes », deuxième ligne, exemple 1 : C'est l'agressivité méchante.

8. Centripète, sinistroyre, anguleuse, centrifuge, spasmodique et acérée : Cette longue résultante, particulièrement visible sur les griffes, indique le naturel violemment excité, et désireux de subjuguer, sans souplesse, avec une brusquerie de mauvais aloi, sans scrupules et sans douceur.

9. Acérée et baveuse : Cette résultante très fréquemment rencontrée, annonce le combattant rageur, depuis la méchanceté jusqu'à la férocité violente, d'après l'aspect général et la qualité du milieu graphique.

10. Centripète, spasmodique et discordante : particulièrement visible au niveau des griffes, cette résultante indique une surexcitation extraordinaire et tenace, sans souplesse ni modération.

### III. Signes de supériorité et d'infériorité.

+	—
rapide, liée, dynamogénée, en relief	exagérée, surélevée, gonflée trop lancée, à grands mouvements, discordante, égale, automatique, inharmonieuse, trop anguleuse, sinistroyre.

### IV. Aspect mental.

1. Le caractère se révèle supérieur par de rares simplifications, et combinaisons originales, et surtout par la vigueur du tracé ; il pèche fortement par les multiples discordances que le graphisme révèle.

2. L'intelligence est peu sensible, et soumise à une excitation intense qui la contraint impitoyablement.

Landesschild mit 1. rufen einmal  
ginge ~~mit~~ d. Front  
Gründung aller Ehren  
denn hier sein  
In 14 Tagen Abmarsch  
Einführung am Norden  
Gründung Ostlands.  
Krieg in Gafurum  
Gefüge der Art  
Columbus

Exemple No. 4  
(réduction échelle 1/2)



3. L'activité est mise en valeur par la cadence vive et le mouvement, d'une façon souvent excessive ; elle se trouve mise en défaut par l'intense rétivité.

4. La volonté prend une forme d'entêtement harcelant extraordinaire.



Griffe

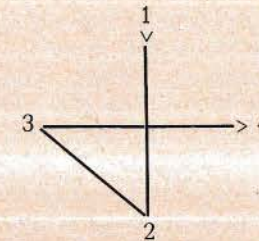
### C — ESSAI DE SYNTHESE CLINIQUE.

Les éléments fournis par les signes morphologiques, principalement au niveau du segment céphalique, ont montré la prépondérance d'un tempérament unitaire qui viendrait assez loin en première dominance, et serait vraisemblablement suivi du tempérament nerveux, puis du tempérament sanguin, et du tempérament lymphatique en dernière dominance. Cette hiérarchie supposée correspond à la construction synthétique du tempérament masculin classique.

Dans l'écriture, les signes du tempérament unitaire viennent franchement en tête, avec un véritable luxe d'espèces unitaires : dynamogénée, embrochée, acérée, appuyée régulièrement, en relief, ferme, massuée, anguleuse, cruciale, à harpons, surélevée, centripète, en recul et rigide. Les espèces du tempérament sanguin viennent ensuite : mouvementée, spasmodique, gonflée et élancée. En troisième lieu, celles du tempérament nerveux, lancée et instable, puis celle du tempérament lymphatique : égale en hauteur.

En l'absence des signes des mensurations et des principaux signes des mains, sans parler de l'insuffisance des signes du segment céphalique provenant de photographies, les signes relevés au niveau des différentes pages d'écriture apportent une forte contribution à la reconstruction de la hiérarchie tempéramentale supposée. Bien que les signes sanguins l'emportent légèrement dans l'écriture sur les signes nerveux, les signes nerveux très forts relevés au niveau du segment céphalique, du fait du fort développement crânien et de la prépondérance de l'étage supérieur dans le visage, ainsi que la surabondance

des signes unitaires relevés, permettent d'envisager la hiérarchie dite normale, cruciale, masculine et synthétique : Unitaire, Nerveuse, Sanguine et Lymphatique, 1 2 3 4 :



On trouve dans cette hiérarchie l'énergie volontaire en première dominance ; elle s'exprime ici par le naturel extraordinairement affirmatif, vigoureux et rétif ; le tempérament nerveux est surtout représenté par l'excitation, le tempérament sanguin par la violence et le besoin de rude dépense, le tempérament lymphatique enfin par le contrôle absolu, et la maîtrise totale des réactions extérieures.

Dans son ensemble, la personnalité, très énergique sous les apparences de la simplicité, est dominée par une excitation psycho-motrice intense, qui régit toute l'économie ; avec une intelligence vigoureuse mais peu sensible, et grevée de lourds travers, et un caractère profondément rétif et agressif, elle est dysharmonique et destructrice.

### Sur le plan intellectuel :

L'impressionnabilité cérébrale et la sensibilité intellectuelle sont médiocres ; les idées ont de la force et de la simplicité, mais peu de sensibilité ni d'originalité ; elles ne sont ni supérieures, ni nombreuses. Limité à un certain nombre de concepts élémentaires, et ne s'en laissant jamais détourner, l'esprit ne manifeste ni curiosité ni intérêt pour quoi que ce soit d'autre, et se trouve orienté vers un centre d'intérêt unique recouvert par une ambition personnelle dévorante ; il en résulte une pensée quasi-automatique, qui se meut dans un cercle étroit d'habitudes rigoureuses, fixées, et non adaptables, où elle se trouve rigoureusement soumise à de fortes obsessions qui la contraignent fortement.

Le contenu de ces obsessions est alimenté par une volonté inexorable d'accaparement et de domination, et par des aspirations beaucoup trop absolues pour le degré d'évolution générale et intellectuelle du sujet, dont la vie intérieure est profondément altérée par les préoccupations obsédantes. La vie cérébrale est soumise à une excitation intense, qui intervient directement sur son ardeur et son activité, sans interruption ni répit. L'ordre matériel et l'application forcée ne sauraient fournir à cet esprit naturellement peu sensible, les qualités in-



nées de sensibilité, de clarté et de compréhension qui lui manquent. Le sujet a en effet tendance, dans sa recherche désespérée vers un absolu hors de la portée de ses moyens, à se considérer en règle avec l'ordre naturel des choses, lorsqu'un certain ordre matériel est atteint. Il en profite alors pour faire régner avec despotisme son autorité, quitte à recourir à la plus experte et naturelle dissimulation.

Les associations des idées sont dépourvues de richesse et de rapidité ; elles n'échappent pas à la contrainte qui leur donne une allure automatique. Le raisonnement est empreint d'un paralogisme inexorable, qui résulte à la fois de la contrainte exercée puissamment sur les rares concepts qui régissent toute la vie de l'esprit, et de l'inhibition scrupuleuse et phobique provenant de la contention des idées obsédantes. Le raisonnement procède déductivement et rigoureusement, à partir des maigres prémisses fournies par les rares concepts acceptés, et l'observation insuffisante d'un esprit peu sensible, profondément rétif et opposant.

L'imagination est elle-même limitée et contrainte, avec un caractère utilitaire, déformant et accaparant. L'intuition et le bon sens ne s'élèvent pas au-dessus des nécessités de la vie matérielle quotidienne. Le jugement est absolument intransigeant, d'une objectivité rigoureusement limitée aux intérêts matériels du moment avec un sens extraordinaire de l'essentiel immédiatement profitable ; la hiérarchie réelle des valeurs lui est profondément étrangère, l'esprit n'étant sensible qu'à un très petit nombre d'entre elles, à l'exclusion de toutes les autres.

L'entêtement irréductible sur les positions établies une fois pour toutes, maintient dans l'erreur autre que matérielle un esprit peu ouvert à la vérité. L'obstination délibérée dans l'erreur, la tournure négative de l'esprit, l'objection préalable et systématique, l'entêtement inflexible sur les positions prises, contribuent à former un jugement faux. Ce gros travers intellectuel n'est pas compensé par une éducation intellectuelle suffisante ; s'ajoutant à l'ambition et à l'orgueil, il altère toute la vie de l'esprit.

#### Sur le plan du caractère :

Le caractère est dominé par une forte hyperkinésie psycho-motrice dont les effets sont d'autant plus péjoratifs que la valeur qualitative de l'ensemble est plus médiocre et éloignée de sa valeur quantitative et physiologique.

Cet état de surexcitation habituelle aboutit à une agitation tout interne mais profondément discordante et indomptable. Le caractère est impénétrable, profondément trompeur et dissimulé, avec une mauvaise foi insigne, une volonté de froideur absolue, une ambition et une soif d'autorité obsédantes. N'avouant jamais ses raisons profondes, tenace et fermé, le sujet est venimeux et virulent, avec une excitation à froid

qui ne se départit jamais ; en contrepartie, il possède une véritable amplification de l'instinct érotique, avec un besoin intense de caresses et d'ambiance affectueuse, paradoxalement lié à une profonde indifférence affective.

L'extrême surexcitation aboutit à des décisions brusques, irrémédiables et inflexibles. La volonté farouche d'avoir le dernier mot, l'entêtement et la dissimulation extraordinaires, l'aptitude insigne à une fourberie magistrale, s'allient à la nature inflexible et tyrannique, à la grande activité laborieuse, à l'automatisme routinier, à l'indifférence affective et à l'égoïsme forcené. L'apparence extérieure simple contribue à accentuer le côté trompeur du personnage.

La surexcitation et la crispation habituelles, le caractère indomptable et destructeur, les impulsions violentes associées à l'orgueil, à la contradiction et à l'agressivité permanentes et surnois, en font un être insociable, déraisonnable et dangereux. Le caractère négatif et dissimulé de l'action marque une appréhension forte, qui amène des réactions d'autant plus destructrices, par défense instinctive, chez un sujet virulent mais inférieur. La rétivité a gagné chez lui le domaine conscient de la volonté ; l'entêtement est devenu irréductible et inflexible, dominateur, agressif et proprement insociable.

Dans l'ensemble, le caractère est donc très franchement mauvais.

En conclusion, la personnalité, vraisemblablement vigoureuse sur le plan organique et pourvue d'une forte vitalité naturelle, est dominée par un esprit vigoureux, mais commun, peu sensible, insuffisamment évolué et éduqué intellectuellement ; elle est pourvue d'une force brute élémentaire, tout entière appliquée à une action vigoureuse, despotique et dissimulée, parfaitement accordée au caractère profondément agressif, obsédé, venimeux et secret.

#### D — CONCLUSION.

Hitler était le maître incontesté du III<sup>ème</sup> Reich, celui qui se proclama devant ses généraux, le 23 Novembre 1939, « irremplaçable et convaincu de la force de son cerveau, et de sa puissance de décision ». Il s'identifia ce jour-là à l'Allemagne, dont le destin, dit-il, dépendait de lui seul. A ce chef tout puissant d'un grand pays, il fallait des lieutenants capables et dévoués, susceptibles de faire passer sa pensée dans la réalité quotidienne. Himmler fut le meilleur de ces lieutenants, un admirable instrument d'exécution s'il en fut, qui, dans son domaine particulier, si absolument nécessaire au bon fonctionnement d'un Etat totalitaire, construisit et contrôla l'appareil policier.

Profondément industriel et travailleur, sensible aux seuls mots



d'ordre lancés par son maître : « Le sang, la race », parfaitement dépourvu et incurieux de toute autre éthique, il organisa minutieusement la terreur et le secret qui convenaient à sa nature. Il possédait le testament de Frédéric-le-Grand, et il appliqua à la lettre le passage où le vieux Fritz, comme l'appellent ses compatriotes, exposa sa conception du commandement : « Un ordre ne doit pas laisser percer les intentions de celui qui le donne, de façon à empêcher l'exécutant d'approuver ou de fournir, son avis, dans le sens qu'il croit désiré. » (Sein Jawohl oder seinen Rat nicht von vornherein auf die Absicht einstellt.)

De même, appliquant à la lettre les concepts de Hitler, il brisa les résistances et les oppositions de toutes sortes, sans jamais se laisser arrêter par une considération autre que le but final à atteindre. Il avait d'ailleurs en lui une grande force de persuasion ; un de ses familiers me dit un jour : « Ce qui constituait sa bonne part, ou sa part catastrophique, c'est qu'il croyait toujours ce qu'il disait, au moment qu'il le disait, et tout le monde le croyait, quand il parlait. » Sa nature était celle d'un prodigieux exécutant ; il avait grandi dans l'ombre de Hitler, et il n'avait pas en lui d'autre originalité que cette force brute d'exécution, comme une guillotine qui tombe.

Son ami le professeur de clinique chirurgicale de Berlin, le Dr. Karl Gebhardt, dit de lui : « Himmler s'estimait le général d'un ordre qui ne possédait qu'une règle : Adolf Hitler ». C'était parfaitement vrai ; sa mécanique bien réglée possédait une mise de feu électrique, et c'est Hitler qui fournissait le courant. Le même Gebhardt dit aussi : « Chaque époque révolutionnaire possède son deuxième homme typique, qui prend sur lui le caractère odieux de la sévérité ; Mahomet sourit, et le Calife exécute ». (So ungefähr wie Mohammed lächelt und der Kalif dann ausführt.)

C'est ramener Himmler au rôle évidemment sinistre, mais nécessaire, et somme toute honorable, de bras séculier de la société. Dans la réalité, Himmler dépassa considérablement ce rôle de gardien de l'ordre, que ses plus hautes fonctions lui attribuaient. Du fait de sa totale insensibilité morale, de son indifférence affective, et de sa féroce agressivité, il se trouva rigoureusement accordé avec son maître, dont il pénétra jusqu'au plus profond des désirs secrets. Il se rua à l'action exterminatrice, qu'il réalisa jusque dans ses plus minutieux et atroces détails, avec une précision inouïe. La maîtrise absolue qu'il avait de lui-même, et la rétivité véritablement infernale qui était le ressort puissant, et caché, de sa nature profonde, ont pu laisser croire qu'il avait une nature double, et deux visages.

« Si nous laissons de côté ces indicibles cruautés, dit aussi Gebhardt, Himmler était un être comme les autres, très travailleur et industriel, et jamais intéressant. » Mais justement, ces « indicibles cruautés », non seulement se sont soldées par des millions d'assassinats bien réellement perpétrés, mais elles étaient l'aboutissant logi-

que, la réalisation obligée, d'une telle personnalité. Que son masque ordinaire ait été impassible, et qu'il ait recouvert ses desseins destructeurs aussi aisément, ne saurait justifier cet abus des deux visages, pour ses familiers. Car si le visage est impénétrable, l'écriture ne l'est pas, et elle est impitoyable.

De même, le visage de la mort, dont on peut juger par le masque, est suffisamment expressif pour qu'à cette heure de la vérité, le mythe des deux visages disparaisse. Celui qui subsiste est bien celui des masques et des tortures, et celui de l'écriture dont la rétivité, en seconde nature, avait un caractère diabolique.



## CHAPITRE II

## Les groupes d'extermination

## INTRODUCTION.

Lorsque les Armées allemandes entrèrent en Russie, le 22 Juin 1941, une organisation unique en son genre, les Einsatzgruppen, s'ébranla avec elles, et derrière elles. Elle avait été créée par un accord entre le Service de Sécurité (Reichssicherheitshauptamt) ou RSHA), le Haut Commandement des Forces Armées (Oberkommando der Wehrmacht ou O.K.W.), et le Haut Commandement de l'Armée (Oberkommando des Heeres ou O.K.H.). Cet accord spécifiait qu'un chef de la Police de Sécurité et du Service de Sécurité (Sicherheitsdienst ou S.D.) serait affecté à chaque armée ou groupe d'armées, et disposerait d'unités mobiles nommées Einsatzgruppen, elles-mêmes subdivisées en Einsatzkommandos et Sonderkommandos.

Il y eut quatre groupes A, B, C, et D, formés, équipés, et prêts à marcher avant l'attaque contre la Russie.

Le groupe A, commandé par Stahlecker, puis par Jost, opéra en direction de l'Est, en Lettonie, en Lithuanie et en Estonie.

Le groupe B, commandé par Nebe, puis par Naumann, opéra en direction de Moscou, dans une région qui borda le sud de la région couverte par le groupe A.

Le groupe C, commandé par Rasch, puis par Thomas, opéra en Ukraine, à l'exception de la partie sud de cette région, qui fut couverte par le groupe D commandé par Ohlendorf puis par Breikamp ; le groupe D contrôla également la péninsule de Crimée, et plus tard le Caucase.

Ces groupes, composés de 800 à 1.200 hommes, furent formés sous l'autorité de Reinhardt Heydrich, chef de la Police de Sécurité et du S.D. Les officiers provenaient généralement de la Gestapo, du S.D., de la S.S., ou de la police criminelle. Les hommes provenaient de la Waffen S.S., de la Gestapo, ou de la police recrutée sur place. En campagne, ils étaient autorisés à réclamer des hommes à la Wehrmacht, qui les accordait régulièrement.

C'est à des réunions tenues dans le plus grand secret, à Pretzsch et à Dueben, en Saxe, en Mai 1941, que les chefs des groupes et des commandos reçurent de Heydrich et de son chef du personnel,

Streckenbach, les instructions concernant leur mission, et qu'ils prirent connaissance du fameux « ordre du Führer ». Sous le prétexte d'assurer la sécurité politique des territoires conquis, dans les zones occupées par la Wehrmacht, et à l'arrière de ces zones, les groupes devaient détruire sans merci toute opposition passée, présente et future, au national-socialisme.

Des catégories entières de personnes devaient être tuées, sans enquête ni pitié, y compris les femmes et les enfants, ceux-ci en particulier, étant susceptibles de venger, un jour, leurs parents. Une des principales catégories visées, était celle des Juifs, sans plus d'explications. C'est ainsi qu'une peuplade méditerranéenne, parlant le turc, et émigrée en Crimée, les Krimtschaks, fut exterminée, parce qu'après demande d'enquête à Berlin, il fut répondu qu'elle avait du sang juif.

Les Tziganes également, devaient être exterminés, sans autre explication discriminative. Les aliénés aussi, qui avaient fait en Allemagne même l'objet d'un décret de Hitler daté du 1<sup>er</sup> Septembre 1939, décret qui permit d'exterminer en grand nombre des sujets estimés racialement inférieurs par le III<sup>ème</sup> Reich.

Les « Asiates inférieurs » furent destinés aussi à l'extermination, cette désignation laissant beaucoup de choix aux chefs des groupes, qui furent également autorisés à fusiller les « asociaux, les personnes marquées politiquement, et les éléments racialement et mentalement inférieurs ».

Enfin, tous les fonctionnaires bolcheviques devaient être fusillés, sans que cette dernière catégorie fut mieux précisée.

L'histoire des groupes et des commandos fut rédigée en termes militaires, par leurs chefs eux-mêmes, qui rendaient compte à Berlin, au Service de Sécurité. Ces rapports étaient compilés, et diffusés à une liste de personnes choisies. Par exemple, un détachement du commando 4 a, à Poltawa, indiqua pour le 23 Novembre 1941 : « En tout, 1538 Juifs fusillés ».

L'Einsatzkommando 6, indiqua pour Dnepopetrovsk, le 13 Octobre 1941 : « Des 30.000 Juifs restants, 10.000 environ furent fusillés ».

A Riga, le 30 Novembre 1941, l'Einsatzkommando 2 indiqua : « 10.600 Juifs ont été fusillés ».

Les expressions : « liquider », « exécuter », sont parfois transformées en : « rendre inoffensifs, se débarrasser de, prendre soin de, traiter ». Par exemple : « Le problème juif a été résolu à Nikolajew et à Cherson ; environ 5.000 Juifs ont été traités à chaque endroit. »

Rendant compte de 51.000 exécutions, le groupe D déclara : « Les raisons de ces exécutions par les commandos sont les suivantes : fonctionnaires politiques, voleurs, saboteurs, représentants politiques, Juifs libérés grâce à de fausses déclarations, agents du NKWD, personnes ayant aidé à la déportation d'Allemands, sadisme et vengeance juifs, éléments indésirables, dangers d'épidémies, de peste, appar-



tenance à des bandes insurgées armées, agitateurs, recruteurs de jeunes, Juifs en général. »

Un rapport du 19 Septembre 1941 indiqua que des pamphlets avaient été distribués par des Juifs qui n'avaient pu être trouvés. En conséquence, 1.303 Juifs, dont 875 Juives de plus de douze ans, ont été fusillés.

A Maxim-Gorki, le 25 Octobre 1941, le travail donné aux Juifs ayant été accompli sans enthousiasme, neuf cent quatre-vingt-seize Juifs et Juives ont reçu le « traitement spécial ».

Le 9 Octobre 1941, à Topola, 2.100 Juifs et Tziganes furent exécutés pour la mort de vingt-et-un soldats allemands.

A Minsk, le 4 Septembre 1941, sept cent trente-trois civils furent exterminés, en tant « qu'éléments absolument inférieurs, avec une forte mixture de sang asiatique ».

A Radomyschl, le groupe C rendit compte qu'en raison du manque de nourriture, et du danger d'épidémies, 1107 Juifs adultes et cinq cent soixante-et-un enfants avaient été fusillés. Au 6 Septembre 1941, le commando a « pris soin » de 11.328 Juifs.

A Yanowitschi, le 23 Septembre 1941, une menace de maladie contagieuse « accompagnée de fièvre » provoqua la mort par fusillade de 1.025 Juifs. « L'opération fut exécutée par douze hommes et leur chef ».

En Octobre 1941, à Witebsk, le chef d'un commando fusilla 3.000 Juifs en raison d'un « danger imminent d'épidémie ».

Passant à Tschernijow, le commando 4 a liquida deux cent soixante-dix malades de l'asile.

A Poltawa, le commando 4 b, craignant de manquer de lait entier pour les trois hôpitaux militaires allemands établis là, fusilla cinq cent soixante-cinq malades de l'asile, qui possédait une ferme.

Un rapport russe déclara : « Le 22 Août 1941, les malades mentaux de l'hôpital psychiatrique de Daunapilsk, sept cents adultes et soixante enfants, furent fusillés à Aglon. Parmi eux, se trouvaient vingt enfants sains qui se trouvaient provisoirement à l'asile, en provenance d'une maison d'enfants ».

Les rapports du commando 5 donnèrent le détail des exécutions pour la période du 2 au 8 Novembre 1941 :

- 15 fonctionnaires politiques
- 21 saboteurs
- 414 otages
- 10.650 Juifs.

Le même commando annonça l'exécution, pour la période du 16 Novembre au 15 Décembre 1941, de :

- 17.645 Juifs
- 2.504 Krimtschaks
- 824 Tziganes
- 212 communistes et partisans.

Simferopol, dit le rapport, Jewpatoria, Aluschta, Karasubasar, Kertsch, Feodosia et d'autres districts de la Crimée occidentale, ont été débarrassés des Juifs.

Un rapport de Crimée septentrionale indiqua : « Entre le 1<sup>er</sup> et le 15 Février, 1.451 personnes furent exécutées, dont : neuf cent vingt Juifs, quatre cent soixante-huit communistes, et douze saboteurs et asociaux. Le total actuel est de 86.632 ».

Le groupe D rendit compte que du 1<sup>er</sup> au 15 Octobre 1941, 4.091 Juifs et quarante-six communistes avaient été exécutés, amenant le total à 40.699.

Un rapport de Simferopol, du 9 Janvier 1942, dit : « 3.176 Juifs, quatre-vingt-cinq partisans, douze pillards, cent vingt-deux officiels communistes, ont été fusillés, portant le total à 79.276 pour la région ».

D'autres extraits de rapports ne fourniraient que des données identiques. Lorsqu'un groupe ou un commando entrait dans une ville, il réunissait immédiatement le Conseil des Anciens, dix à vingt personnes suivant l'importance de la ville ; ceux-ci, toujours avec les Juifs les plus importants, et avec eux un rabbin, recevaient l'ordre d'enregistrer la population juive, pour l'installer ailleurs. Les listes établies, les Juifs étaient convoqués ou pris à domicile, transportés dans les bois, et tués. Alors, le Conseil des Anciens était expressément remercié pour sa coopération, invité à monter dans les camions, et fusillé aussi. Un rapport de groupe s'exprime ainsi :

« Les Juifs de la ville furent rassemblés pour être enregistrés. 54.000 se présentèrent avec les femmes et les enfants. Après avoir été débarrassés de leurs vêtements et de leurs objets de valeur, ils furent tués ; cela prit plusieurs jours ».

A Winnica, le commando 4 b, détruisit en trois fois l'intelligentsia juive, dont il faisait convoquer les représentants par les principaux rabbins.

A Kiew, un rapport dit que la méthode extrêmement habile employée (convocation par affiches sur les murs), permit à plus de 30.000 Juifs de croire, jusqu'à l'exécution, à un transfert. De nombreux Juifs furent exécutés sous le prétexte de prévenir des épidémies.

Le seul commando 4 a, au 6 Septembre 1941, avait « pris soin » de 11.328 Juifs. Le groupe A, au 15 Octobre 1941, annonça 30.000 Juifs exécutés en Lithuanie. Le groupe D, au 25 Septembre 1941, annonça 13.315 exécutions. De Nikolajew, au 5 Novembre 1941, ce même groupe annonça un total de 31.767. Pour le mois d'Octobre 1941, le groupe B annonça la « liquidation » de 37.180 personnes. Le groupe C, annonçant les opérations à Kiew, au 12 Octobre 1941, déclara que son commando 4 a avait dépassé 51.000 exécutions.

Le commissaire général pour la Ruthénie Blanche, déclara qu'au 10 Août 1942, il avait « liquidé » environ 55.000 Juifs pendant les dix



premières semaines ». Le même annonça les tueries de Minsk et de Baranowitschi. Au 15 Octobre 1941, le groupe A annonça 80.311 exécutions de Juifs en Lithuanie, 30.025 en Lettonie, et quatre cent soixante quatorze en Esthonie, sans compter les victimes des pogroms, et des liquidations par la Gestapo et le S.D.

Le groupe D, celui de Ohlendorf, annonça fin Mars 1942: « Nombre total de fusillés à cette date : 91.678. Le groupe A, opérant dans la région de Leningrad, annonça la disparition de la population civile juive. Un rapport spécial du groupe A, destiné à Berlin, rendit compte, dans les territoires de l'Est, à l'exception de la Russie blanche, de la complète disparition des Juifs, avec 229.052 exécutions à l'époque du rapport (Janvier 1942). Le rapport signala « les grandes distances à parcourir, le mauvais état des routes, les quantités réduites de véhicules et d'essence, et les nombreux rapports à Berlin pour rendre compte des exécutions ».

Un rapport du 14 Janvier 1942, déclara qu'à Andrini, le village avait été brûlé, et ses 301 hommes fusillés publiquement sur la place du marché de la ville voisine, Rossitten. Le rapport précisa que toutes ces actions avaient été réalisées « sans incident ». C'est aussi « sans incident » que les 29 et 30 Septembre 1941, le commando 4 a, aidé par deux unités de la Police, tua 37.771 Juifs à Kiew.

Le chiffre total des exécutions dépassa largement le million. Les chefs de groupe eux-mêmes, comme Ohlendorf, Schubert et Blume, exposèrent avec quelle exactitude, les comptes rendus des exécutions étaient adressés à Berlin. Villes et villages furent ainsi « débarrassés des Juifs », de même que des pays entiers comme l'Esthonie, ou de vastes territoires comme la Crimée.

Il y eut aussi tous les Juifs enfermés dans des conditions misérables, sans nourriture, qui périrent, et les enfants épargnés par le peloton, mais voués à la mort. Il y eut encore les innombrables Juifs astreints au travail forcé, et qui en moururent, les pogroms déclenchés à l'instigation des Einsatzgruppen. Ainsi, en Lithuanie, Stahlecker annonça que les 25 et 26 Juin 1941, les partisans lithuaniens tuèrent plus de 1.500 Juifs, et firent flamber plusieurs synagogues, sans que l'intervention allemande ait pu être perçue de l'extérieur. Il en alla de même avec d'autres partisans rangés du côté allemand, la milice ukrainienne par exemple.

Bien entendu, l'argent et les objets de valeur étaient confisqués : « Au 14 Novembre 1941, le commando 8 a confisqué 2.511.226 roubles ». A Wilna, en Juillet 1941, un million et demi de roubles fut saisi dans les bureaux des syndicats et leurs comptes en banques. Les vêtements, et spécialement les vêtements fourrés d'hiver, étaient rassemblés, et destinés à l'association d'entraide du parti nazi. Les montres aussi étaient confisquées. Les biens, meubles et immeubles des exécutés,

étaient attribués aux habitants d'origine allemande, en Russie du Sud, par exemple.

Le 17 Juillet 1941, Heydrich donna aux Einsatzgruppen l'ordre de s'emparer, dans les camps des prisonniers de guerre, en violation flagrante de règles centenaires, des fonctionnaires russes, des membres influents du parti, des dirigeants de l'économie, des intellectuels, et de tous les Juifs. Tous ceux-là furent exécutés. Les chefs de groupes eurent la responsabilité des exécutions et donnèrent les ordres en conséquence à leurs commandos. Même des prisonniers de guerre blessés furent ainsi exécutés, comme en témoigna un rapport de Novembre 1941, du groupe C.

Un chef de commando, Blobel, qui, dit-il, exécuta 10 à 15.000 personnes, décrivit sa méthode : les pelotons comprenaient chacun trente hommes ; quinze victimes étaient conduites au bord de la tombe déjà creusée, et devaient s'agenouiller. L'ordre de tirer était donné par un des chefs subalternes. Chaque peloton fonctionnait pendant une heure. Les personnes à fusiller étaient à proximité, gardées par les membres du peloton.

D'autres groupes employaient le coup de feu dans la nuque, certains firent entrer leurs victimes dans la tombe préparée. Il n'y avait presque jamais de médecin. On s'assurait seulement que les corps ne bougeaient plus. Un chef de commando admit qu'il y eut des enterrés vivants. Cependant, tous ceux qui passèrent en jugement déclarèrent que les exécutions avaient toutes un caractère humain, et militaire. Certains reconnurent cependant de « l'excitation et de la désobéissance chez les victimes, qui durent être réduites par la violence ». Mais si elles moururent bravement, les victimes n'eurent généralement pas de réactions, et moururent en silence.

Les exécutions furent ponctuellement et exactement réalisées ; l'horreur des milliers de victimes résignées, tuées méthodiquement, avec les femmes et les enfants, ne compte pour rien aux yeux des exécuteurs ; un rapport dit : « Jusqu'à présent, le mauvais temps a rendu les exécutions difficiles ». Chacun faisait son travail avec conscience ; il s'agissait d'exterminer pour toujours, Juifs, Tziganes et soi-disant asociaux. Cependant, des hommes, parmi les exécuteurs, donnèrent des signes d'une certaine sensibilité, qui émut Berlin ; sans doute avaient-ils chez eux femme et enfants. On fit venir alors des camions à gaz, qui ressemblaient à des remorques. Les exécutions y prirent une allure ultra-moderne, et les victimes « autant que possible », ne s'aperçurent de rien. Les camions venaient de l'intérieur de l'Allemagne ; leurs conducteurs avaient suivi des cours spéciaux.

Les rapports des groupes ne peuvent être mis en doute quant à leur authenticité ; elle fut confirmée par les chefs de groupe eux-mêmes, par exemple Ohlendorf, à qui fut montré un rapport de Stahlecker, chef du groupe A, qui déclarait avoir tué 135.000 personnes pen-



dant les quatre premiers mois du programme. Ohlendorf dit simplement : « Je connais personnellement Stahlecker, et j'estime que le document est authentique. »

Les rares protestations de chefs SS contre l'atteinte au prestige du Reich causée par les exécutions, ou plus prosaïquement encore le défaut de main-d'œuvre juive, pour conduire des camions chargés de munitions, provoquèrent des réponses comme celle du Ministre du Reich pour les territoires de l'Est : « Les considérations économiques n'ont rien à voir au règlement de la question juive ».

Vingt-quatre chefs de groupes ou de commandos furent jugés à Nuremberg au cours du procès dit des « Einsatzgruppen » qui s'étendit du 25 Juillet 1947 au 9 Avril 1948. Tous étaient des S.S. dont :

Six généraux :

Otto Ohlendorf, Général de Division, membre du S.D., et commandant de l'Einsatzgruppe D.

Heinz Jost, Général de Brigade, membre du S.D., commandant de l'Einsatzgruppe A.

Erich Naumann, Général de Brigade, membre du S.D., commandant de l'Einsatzgruppe B.

Otto Rasch, Général de Brigade, membre du S.D., et de la Gestapo, commandant de l'Einsatzgruppe C.

Erwin Schulz, Général de Brigade, membre de la Gestapo, commandant de l'Einsatzkommando 5 de l'Einsatzgruppe C.

Franz Six, Général de Brigade, membre du S.D., commandant du Vorkommando Moscou de l'Einsatzgruppe B.

Cinq colonels :

Paul Blobel, membre du S.D., commandant du commando 4 a de l'Einsatzgruppe C.

Walter Blume, membre du S.D. et de la Gestapo, commandant du commando 7 a de l'Einsatzgruppe B.

Martin Sandberger, membre du S.D., commandant du commando 1 a de l'Einsatzgruppe A.

Willi Seibert, membre du S.D., adjoint au commandant de l'Einsatzgruppe D.

Eugen Steimle, membre du S.D., commandant du commando 7 a de l'Einsatzgruppe B, puis commandant du commando 4 a de l'Einsatzgruppe C.

Six lieutenant-colonels :

Ernst Biberstein, membre du S.D., commandant du commando 6 de l'Einsatzgruppe C.

Werner Braune, membre du S.D. et de la Gestapo, commandant du commando 11 b, de l'Einsatzgruppe D.

Walter Haensch, membre du S.D., commandant du commando 4 b de l'Einsatzgruppe D.

Gustav Nosske, membre de la Gestapo, commandant du commando 12 de l'Einsatzgruppe D.

Adolf Ott, membre du S.D., commandant du commando 7 b, de l'Einsatzgruppe B.

Eduard Strauch, membre du S.D., commandant du commando 2 de l'Einsatzgruppe A.

Quatre commandants :

Emil Haussmann, membre du S.D., commandant du commando 12 de l'Einsatzgruppe D.

Waldemar Klingelhöfer, membre du S.D., et du commando 7 b de l'Einsatzgruppe B, commandant du Vorkommando Moscou.

Lothar Fendler, membre du S.D., adjoint au commandant du commando 4 b, de l'Einsatzgruppe C.

Waldemar von Radetzky, membre du S.D. adjoint au commandant du commando 4 a, de l'Einsatzgruppe C.

Trois officiers subalternes :

Felix Ruehl, capitaine, membre de la Gestapo, officier du commando 10 b, de l'Einsatzgruppe D.

Heinz Schubert, lieutenant, membre du S.D., Officier de l'Einsatzgruppe D.

Mathias Graf, membre du S.D., officier du commando 4 de l'Einsatzgruppe C.

Au cours du procès, le commandant Haussmann se suicida, le général Rasch fut atteint de parkinsonisme grave, et le lieutenant-colonel Strauch, atteint de crises convulsives, fut hospitalisé. Il resta donc vingt-et-un inculpés, accusés de crimes contre l'humanité, de crimes de guerre et d'appartenance à une organisation criminelle : S.S., S.D., et Gestapo.

Ces vingt-et-un figurent ci-dessous, rangés d'après leur grade dans la S.S.

## I. — Otto OHLENDORF.

Le général S.S. Ohlendorf, figure de proue de cette nef de mort, à la fois le plus élevé en grade et le plus jeune de ses co-accusés, se constitua immédiatement leur chef, leur conseiller et leur porte-parole. Il subit de nombreux interrogatoires avant le début de son propre procès, et rédigea plusieurs affidavits. Il servit de témoin à l'accusation dans plusieurs procès importants comme le procès international contre Göring et consorts, le procès contre l'I.G. FARBEN, et le procès contre le Haut Commandement de la Wehrmacht.

Interrogé et contre-interrogé publiquement au cours de plusieurs journées d'Octobre 1947, je l'interrogeai et l'examinai au cours d'au





Otto Ohlendorf (1948)

moins quinze séances d'environ deux heures chacune, à la fin de l'année 1947, et pendant l'année 1948. Après l'avoir dûment interrogé, dessiné et mesuré, après lui avoir fait rédiger devant moi de nombreuses pages d'écriture, après avoir enregistré les empreintes de ses mains enfin, je fis une synthèse du tout, que j'enrichis et recoupai grâce à de nouveaux interrogatoires.

Je lui remis mon étude, qu'il n'apprécia que pour la critiquer vivement, et, après de nouvelles entrevues qui se poursuivirent longtemps après sa condamnation à mort, au printemps de 1948, il quitta Nuremberg pour la prison de Landsberg, et je n'éprouvai pas le besoin de poursuivre mes interrogatoires plus avant.

Après de longues controverses juridiques, et recours à la Cour Suprême américaine, il fut finalement exécuté par pendaison à la prison de Landsberg, le 6 Juin 1951.

Cette étude est composée de neuf parties ; la première est consacrée à l'interrogatoire direct ; Ohlendorf, y expose librement son existence, son sentiment et ses motifs ; la deuxième a trait au contre-interrogatoire des procureurs ; la troisième à la déclaration finale de Ohlendorf ; la quatrième à l'examen morphologique ; la cinquième à l'examen graphologique ; la sixième au test de Rorschach, la septième à la construction du tempérament ; la huitième à la synthèse de la personnalité et la neuvième à la conclusion.

## PREMIERE PARTIE.

### INTERROGATOIRE DIRECT.

Le 8 Octobre 1947 à 9 h. 30, Ohlendorf s'installa au siège des témoins, qu'il devait occuper pendant plusieurs jours, et soutint d'abord l'interrogatoire de son avocat, le Dr. Aschenauer. Guidé par lui, il exposa à la Cour ses origines, sa naissance en 1907 dans le Hanovre, ses luttes politiques, à peine franchie l'adolescence, son entrée au S.D., enfin son commandement en Russie. L'extrait qui suit condense en quelques pages plusieurs centaines ; il est forcément concis, mais il est véridique ; rien n'a été imaginé ni extrapolé. Avec une lucidité et une précision dignes d'une meilleure cause, Ohlendorf retraça sa carrière politique, ses conceptions philosophiques, mais surtout cette ligne idéologique dont il s'appliqua à montrer la hauteur et la pureté, mais qui devait l'amener aux massacres inexorables.

Après une vive critique du fascisme, auquel ce fils de protestant reprocha surtout d'avoir négligé l'observance des lois catholiques, et d'avoir détruit la communauté des fidèles, il s'attaqua aux déviations



du national-socialisme, qui, d'après lui, amenèrent seules, le régime totalitaire et la défaite. Il fit des concessions à la démocratie, en admettant que le drame de la dernière guerre tenait dans le conflit de deux philosophies qui ne s'étaient pas comprises.

Il marqua les désobéissances, les déviations et les trahisons qui se produisirent au-dessous du chef de l'Etat, et prétendit que Hitler n'avait pas voulu cet état totalitaire. En somme, pur entre les purs, mais serviteur fidèle du Führer, il se mit sur un plan idéologique à part, et, Saint-Just germanique, il lança les plus âpres critiques contre les hommes au pouvoir. D'abord contre l'entourage immédiat de Hitler : Göring, Goebbels, Ley, Bormann, mais ensuite et surtout, contre ses propres chefs : Himmler, Heydrich et Pohl. A l'en croire, orienté vers les questions culturelles et économiques, davantage que vers les questions politiques, il nagea sans cesse à contre-courant, pour maintenir intacte au-dessus de l'onde, la flamme des grands principes.

En somme, tout ce qui fut fait dans la pratique n'éveilla que sa critique, et il poursuivit en pleine guerre son opposition à Himmler, « particulariste bavarois » qui ne comprenait rien à cet « insupportable prussien, remueur professionnel d'idées, et défaitiste ». Il qualifia de « coquille vide », le pouvoir de Himmler, qui, « pourtant, avait en main tous les instruments pour bien faire ». Il essaya de montrer que son souci de dire la vérité, fut-ce de façon brutale, soit dans ses rapports du S.D. pour dénoncer des fragilités internes, soit à l'occasion des réactions provoquées par un discours de Goebbels, ce souci déplut toujours, et le rendit suspect.

Dans son exposé de son activité en Russie, il se montra sous un jour assez contradictoire, objectant d'abord contre l'ordre d'extermination du Führer, puis l'appliquant ensuite avec la dernière rigueur, sans préoccupation morale apparente, et se défendant même de le juger et de le discuter. Il s'essaya à faire entrer les exterminations à l'Est dans la rubrique générale des « exécutions pour buts de guerre », afin de leur appliquer la même échelle de valeurs. Mais il s'essaya surtout à tout ramener à la victoire du bolchevisme, et à ses vecteurs, les Juifs.

Il insista sur le caractère « humain et militaire » des exécutions, et voulut entraîner avec lui l'Armée, qui « connaissait et aidait » le programme. Il affirma que pour refuser d'exécuter l'ordre, il manquait à la fois du sentiment de l'illégalité de cet ordre et de la possibilité de faire appel à une plus haute autorité.

Il s'essaya également à montrer que les exécutions n'étaient pas la tâche essentielle des Einsatzgruppen, mais que leurs tâches « positives » étaient nombreuses, de même qu'il s'efforça de présenter le fameux S.D. comme un service avant tout préoccupé de faire se développer « la conscience et la liberté intérieure » :



A trente-six ans, en 1943, général SS et adjoint au Secrétaire au commerce

« Je suis né le 4 Février 1907 à Hohen-Engelsen, dans le Hanovre. Mon père, vieux libéral protestant, possédait une ferme, et j'étais le plus jeune de quatre frères et sœurs. Après la fin de mes études secondaires, j'étudiai le droit et l'économie politique à Leipzig et à Göttingen.

Je me suis marié en 1940, et j'ai cinq enfants. Je me suis inscrit au parti en 1925 et, dès l'âge de seize ans, j'ai dirigé un groupe de jeunes du parti national allemand ; mais je n'étais pas suffisamment bourgeois pour ne pas me retirer rapidement de ce parti, et d'autre part, j'étais tout de même trop imprégné de la culture religieuse et philosophique de la bourgeoisie traditionnelle, pour devenir marxiste. C'est à cette époque que je reconnus que les besoins sociaux constituaient un problème national concernant le peuple tout entier, et que les besoins nationaux constituaient également un problème social.

Le national-socialisme me parut exprimer le mieux ces deux points de vue. De plus, j'étais très attiré par le fait que les gens actifs contribuent à construire un Etat national-socialiste, symboliquement ex-



primé dans le parti des travailleurs. L'idée nationale-socialiste m'attirait, je veux dire les conceptions indépendantes des peuples qui veulent résoudre eux-mêmes leurs propres problèmes.

En 1933, j'étais chargé de questions juridiques à la Cour de Hildesheim, tout en dirigeant des cours de formation. Il était impossible d'empêcher des sujets non nationaux-socialistes d'adhérer au parti, et je me spécialisai à l'époque dans les discussions qui opposaient les doctrines fasciste et nationale-socialiste. En Octobre de cette année, et afin de contribuer à fournir une base réelle au national-socialisme, j'acceptai du Pr. Jessen de devenir son adjoint, et de former à l'Institut Economique de Kiel, un département consacré à l'étude scientifique du national-socialisme et du fascisme. Je désirais combiner le politique et l'économique, et étudier la philosophie et l'économie politique. Je restai à Kiel jusqu'à l'automne de 1934, mais m'étant opposé nettement aux tendances nationales bolcheviques du parti, je fus arrêté et renvoyé de Kiel, sous prétexte que je troublais l'ordre.

J'essayai sans succès, avec Jessen, de fonder un Institut économique à Berlin, où je dirigeai une bibliothèque à l'Institut d'économie appliquée, tout en tenant des réunions avec des étudiants. En Mai 1936, Jessen m'offrit un poste au Service de Sécurité dont le chef de l'époque, le Pr. Höhn, me déclara penser comme moi. Je fus chargé de monter un service de renseignements économiques, afin de corriger les erreurs de la philosophie nationale-socialiste dans ce domaine.

A cette époque, le S.D. n'existait pratiquement pas, et vivait de la personnalité de son chef, spécialiste d'économie politique. Je m'efforçai de trouver des spécialistes capables d'analyser et d'évaluer les tendances économiques. Mon travail plut, et, en 1937, je devins chef d'Etat-Major du chef du S.D., avec mission d'étendre mon système aux autres domaines. Ce fut le noyau du département III du Service de Sécurité du Reich.

Des difficultés survinrent lorsque Himmler apprit ce que je faisais en matière culturelle et économique. A cette époque, le développement du plan de quatre ans et le succès de la politique de l'alimentation du parti, avaient exercé une forte influence sur les classes moyennes, et dans un très grand nombre d'usines ; je m'élevai contre ces mesures, et m'essayai à montrer à Himmler leur danger. Le premier conflit surgit lorsque Darré, qui appliquait dans le domaine de l'alimentation, les idées de Himmler, s'opposa vivement à mes rapports, ainsi qu'à ma critique des jeunes opportunistes appelés à remplacer les vieux professeurs. Himmler m'appela, et me traita de pessimiste, ce qui devait me rester. Puis le chef du S.D. fut renvoyé sur intervention de Streicher ; je fus moi-même renvoyé ou plus exactement limité à la question économique. J'offris ma démission, que Heydrich refusa, mais je réussis en 1939 à quitter le S.D., et j'obtins un poste qui m'amena, en Novembre 1939, à la direction du département du commerce ; je ne

travillais plus que de loin en loin pour le S.D. J'estime que le national-socialisme avait pour mission de dissoudre la collectivité, mais sans prolétarianiser la classe moyenne, ni faire disparaître les usines indépendantes.

En 1938, le Bureau Central du Commerce du S.D. fut dissous, car, dans l'intervalle, la Police d'Etat, du fait de la centralisation de la police politique entre les mains du Reichsführer S.S., s'était également emparée du S.D. De plus Himmler s'essayait par tous les moyens, à monter un organisme de protection de l'Etat ; mais il devait garder ses plans secrets vis-à-vis du parti, dont le S.D. était un service de renseignements, de sorte que le Service de Sécurité demeura une organisation fondée par le Reichsführer S.S., sans devenir une organisation officielle de l'Etat ou du parti. Et c'est parce que le S.D. n'était pas considéré par Himmler et par Heydrich comme une affaire vraiment sérieuse, que je devins directeur du Bureau National du Commerce. En Novembre 1939, je fus nommé officiellement chef du Service III, et je fus mis ainsi à la tête d'une organisation de 900.000 membres, tout en restant directeur honoraire du Service de Sécurité. Heydrich m'envoya en tournées officielles avec Himmler ; j'eus avec celui-ci de telles disputes qu'il me fit dire à Varsovie par son adjoint Karl Wolf, qu'une entente entre nous étant impossible, je devais quitter le service.

Il me reprochait d'avoir empêché, du fait de mon éducation, les membres du S.D. en Pologne d'appliquer aux Juifs le traitement qu'il avait ordonné. Heydrich fut très heureux de cette mésentente avec le Reichsführer, car de cette façon je ne pouvais plus menacer sa propre situation, et il fit abandonner à Himmler l'idée de me renvoyer. En 1940, de nouvelles disputes eurent lieu ; Ley se plaignit à Himmler, et réclama mon renvoi ; Himmler lui-même critiqua mes rapports, qu'il me renvoyait déchirés, et qu'il trouvait défaitistes et pessimistes. Puis Heydrich s'étant rendu compte qu'il avait perdu son pouvoir sur moi, il voulut me faire prendre du service dans l'Armée. Mes divergences avec Himmler provenaient de nos différences de tempérament et de conceptions politiques. Il me traita de prussien insupportable et sans humour, de défaitiste, d'antimilitariste, et de remueur professionnel d'idées.

Si je suis revenu à Berlin en Juin 1942 pour reprendre le Service III du S.D., c'est qu'à cette époque Heydrich avait succombé à un attentat ; Himmler avait pris en mains la direction du S.D. pour affaiblir cet organisme, car Heydrich était le seul chef S.S. qui l'avait dépassé. Himmler enleva au S.D. tout pouvoir économique, et le transféra à Pohl, directeur du service administratif de la S.S. ; il transféra également l'autorité du service du commerce au Service du Personnel de la S.S. Je me trouvai ainsi le seul à pouvoir diriger le Service III. A mon retour de Russie, je reçus l'ordre de me présenter à Himmler, qui me



reçut très amicalement. Je fus promu Brigadeführer, et il me dit qu'il avait l'intention de faire de moi un Général de la police. Je lui demandai de n'en rien faire, et il me reprocha vivement d'essayer de lui donner des leçons.

Lorsque Kaltenbrunner succéda à Himmler en Janvier 1943, celui-ci parla ironiquement du Service III et de son chef, disant que nous étions les gardiens du national-socialisme, et il nous dénonça comme défaitistes et pessimistes. Après Stalingrad, les rapports du Service de Sécurité s'aggravèrent avec les conditions générales en Allemagne, et Himmler exploita les plaintes contre le S.D.

A cette époque, au printemps de 1943, Goebbels avait théâtralement essayé de s'attribuer le pouvoir politique intérieur, dans son fameux discours du Sportpalast sur la guerre totale. Ayant demandé au S.D. l'effet produit sur la population, il lui fut répondu que son discours avait été fortement désapprouvé. Goebbels interdit alors les rapports du S.D. en raison de leur défaitisme. Le Gauleiter Koch, Commissaire du Reich pour les territoires de l'Est, se plaignit également du S.D. à Himmler, qui écrivit à Kaltenbrunner de dissoudre le Service III, et de menacer d'arrestation si ces rapports n'étaient pas arrêtés. Il fut suivi par Bormann et Ley. La lutte avec Bormann continua pour nous jusqu'en Avril 1945.

Kaltenbrunner me demanda de camoufler mes rapports. Ceux qui tombèrent aux mains des Alliés montrèrent qu'il était possible d'écrire vigoureusement sur les dirigeants du Reich, sur la dissolution interne du commandement et l'effondrement de l'Armée de l'Air, et de soumettre le tout à Hitler par une voie détournée. Les rapports du S.D. furent les seuls que connut Hitler.

Ma formation politique et économique me fit tout naturellement entrer au Ministère de l'Economie, et, dès 1939 et 1940, depuis le service commercial du S.D., je fus chargé des questions politiques et économiques, et combattis les tendances collectivistes et socialistes de l'entourage de Speer et de Bormann. Frank m'approuvait dans mon opposition à l'autorité des dirigeants économiques, dont les luttes intestines devaient amener la corruption, et la perte de la guerre, sur le plan économique. Himmler s'opposa à ma nomination de sous-secrétaire d'Etat à l'Economie, et n'accepta que plus tard, après l'effondrement du Ministère de l'Economie. Nos rapports s'altérèrent encore lorsque j'essayai d'obliger Pohl à jouer cartes sur table, pour mettre fin à la dissolution de la structure de la S.S. Je fus en lutte avec Himmler et Bormann jusqu'à la fin. Quinze jours avant l'effondrement, j'eus avec Himmler de grandes discussions à Flensburg ; je m'efforçai de lui faire dissoudre le Wehrwolf et la S.S., et de l'amener à se rendre aux Alliés. Il refusa, et partit sans me dire au revoir. C'était le 9 Mai 1945, et les Alliés avaient reconnu le gouvernement de Flensburg.

Himmler, grâce aux conversations de Schellenberg avec le comte

Bernadotte, Churchill et d'autres, crut jusqu'au bout que les Alliés négocieraient avec lui, et feraient de lui leur homme de confiance en Europe.

**Le Pt :** Mais vos discussions pour vous rendre aux Alliés, c'est la souris discutant de se rendre au chat ?

**O :** Je voulais empêcher les S.S. de former des mouvements clandestins, et obliger Himmler à prendre la responsabilité de ce qui s'était passé. Je vis Himmler chaque jour, du 8 au 21 Mai ; il me dit que je craignais pour ma vie, mais je voulais prendre la responsabilité des activités du S.D., et je provoquai mon arrestation le 25 Mai.

Lors de la campagne en Russie, je refusai deux fois avant d'obéir à l'ordre de m'y rendre. Les Einsatzgruppen et leurs commandos constituaient des unités militaires principalement formées de membres de la Police. Ceux-ci recevaient des ordres précis, émanant de Heydrich et de Himmler, disant que les Einsatzgruppen avaient pour mission de protéger l'armée en tuant les Juifs, les Tziganes, les fonctionnaires bolcheviques, et toutes les personnes mettant la sécurité en danger.

Nous protestâmes immédiatement ; Streckenbach, qui nous avait transmis l'ordre, nous dit qu'il avait aussi protesté, mais que Himmler lui avait dit qu'il s'agissait d'un ordre du Führer, qui devait être obéi, afin de détruire le communisme pour toujours.

Quant aux inculpés de mon groupe qui se trouvent ici, ils dépendaient de moi ; quiconque aurait refusé quoi que ce soit sur le front, aurait été immédiatement mis à mort ; les ordres étaient formels, et valables pour tous les Einsatzgruppen de Russie. Mon devoir consistait à m'assurer que l'ordre général des exécutions était exécuté aussi humainement que les conditions le permettaient. C'est ainsi que j'ordonnai de ne conduire au lieu de l'exécution que le nombre de victimes que le commando pouvait exécuter. Toute action individuelle était interdite. Les exécutions avaient lieu seulement sur ordre, et d'une façon militaire ; aucun objet personnel ne pouvait être pris, et toute publicité était interdite. Un homme qui montrait du plaisir à ces exécutions était renvoyé. Il était défendu de pratiquer des exécutions en dehors du territoire occupé par l'Armée allemande ; ceci fut nécessaire à Czernoviz et à Odessa.

Je ne pouvais absolument pas empêcher ces exécutions ; il n'y aurait eu qu'un résultat : un martyr dépourvu de sens, par le suicide. Rien n'eut été changé, car il ne s'agissait pas d'un ordre de la S.S., mais d'un ordre du commandant en chef suprême et du chef de l'Etat. Himmler et Heydrich ne furent pas les seuls à exécuter cet ordre : l'Armée l'exécutait aussi, dont les commandants à l'Est et au Sud-Est, étaient les supérieurs des Einsatzgruppen et des Einsatzkommandos. Si j'avais pu imaginer la possibilité théorique d'un refus, il n'aurait pu se produire qu'à l'échelon le plus élevé de la hiérarchie, par un appel au chef de l'Etat. L'utilisation d'unités de la S.S. et de la Police pour ces exécutions



tions, n'avait qu'une raison : la garantie de l'exécution rigoureuse de ces ordres, ce qui n'était pas sûr avec l'armée, où l'on redoutait une certaine démoralisation.

D'ailleurs, l'Armée connaissait ce programme d'exécutions et l'aidait ; par exemple à Simferopol, les exécutions de l'Einsatzgruppe 11 b furent pratiquées sur l'ordre de l'Armée, qui fournit les camions, l'essence et les conducteurs pour amener les Juifs au lieu de l'exécution. Les arrestations d'otages furent pratiquées sur l'ordre du commandant en chef de mon Armée. A Nikolajew, d'accord avec l'Armée, nous avions exclu un grand nombre de fermiers juifs de l'exécution ; Himmler, se trouvant à Nikolajew le 4 ou le 5 Octobre, me reprocha cette mesure, et me donna l'ordre de réaliser toutes les exécutions. Il rassembla tous les commandants de mon groupe, et leur dit qu'il portait seul la responsabilité devant le Führer. Après dîner, je montrai à Himmler le fardeau inhumain de ces exécutions de civils ; il ne me répondit même pas.

En ce qui concerne les exécutions, j'y participais de trois façons ; d'abord, avant les grandes exécutions, je m'inquiétais sur place de savoir si les conditions avaient été réalisées, puis je faisais toujours aider le commando par d'autres commandos éloignés ; enfin, je pratiquais toujours personnellement, ou grâce à mes hommes, des inspections inopinées pendant les exécutions.

Si l'on ne considère pas l'ordre de base des exécutions, la tâche des Einsatzgruppen était une tâche positive. Un groupe d'environ cinq cents hommes en moyenne, était chargé d'une surface de 3.000 à 4.000 km<sup>2</sup>, de sorte que le groupe ne pouvait pas terroriser toute cette région, et je développais des tâches positives ; par exemple, je fus chargé par l'armée de faire la moisson en Transistrie ; je m'occupai alors de l'administration des Kolkhozes et des municipalités, de la reconnaissance de la propriété privée, et du paiement des gages. De plus, nous remîmes en état des centres culturels ; tout cela amena la population de notre côté, et la sécurité du territoire put ainsi être garantie ; les mouvements de résistance furent formés par des éléments extérieurs et artificiellement étendus. Même en Crimée, où la situation était beaucoup plus difficile, je pus établir une sorte de confiance entre la population et les services du S.D. Lorsque la Crimée fut en danger, les Tartares et les Ukrainiens se mirent volontairement à notre disposition pour servir dans nos forces armées. Je refusai les Ukrainiens, mais acceptai 10 % de la population mâle des Tartares. De même, l'administration des communautés était toujours confiée à des représentants de chaque communauté : un maire ukrainien pour une communauté ukrainienne, un maire tartare pour une communauté tartare, un Grand Russe, un grec, de sorte que nos tâches étaient surtout positives mais, par la suite, toute la Crimée se remplit d'agents ennemis et d'espions, et j'eus à combattre ces bandes armées.

Mon travail consistait essentiellement à exécuter les ordres du chef du S.D., de la Police de Sécurité et de l'Armée, et de les ajuster les uns aux autres. Quant au chiffre de 90.000 personnes, comprenant les hommes, les femmes, et les enfants, que j'ai indiqué comme celui des personnes tuées au cours d'une année par mon groupe, je l'ai obtenu en additionnant un certain nombre d'autres chiffres ; si j'ai ajouté « approximativement », c'est que je n'en étais pas sûr. Aujourd'hui, politiquement parlant, on manie les chiffres d'une façon irresponsable ; la valeur de l'homme semble être devenue si peu importante qu'on joue avec des millions sans y ajouter une importance particulière. Je suis persuadé que ces chiffres furent exagérés par les dirigeants du S.D., et que de toutes façons, ils devraient être comparés avec d'autres chiffres de personnes assassinées pour d'autres raisons, mais d'une façon inhumaine ».

## DEUXIEME PARTIE.

### CONTRE-INTERROGATOIRE.

Après l'interrogatoire de l'avocat, vint le contre-interrogatoire des procureurs ; le président posa lui-même de pertinentes questions. Le premier procureur voulut montrer combien était inexistante, la base discriminative entre les personnes à exécuter et les autres, en prenant l'exemple des malheureux Krimschacks, tués bien que non juifs, mais de religion sémite. Ohlendorf répliqua brutalement que ses seuls critères étaient les ordres qu'il recevait. Il tenta encore d'exalter les intentions de Hitler, qui, en pleine guerre, voulait édifier un Sénat, alors que du propre aveu de l'inculpé, il n'y avait même pas de séances du cabinet.

Ohlendorf rapporta toute son action à l'ordre reçu, sans vouloir expliquer en quoi les Juifs, les Tziganes, avec leurs femmes et leurs enfants, constituaient un danger présent et à venir, pour la sécurité du Reich. Il prétendit que les bombardements des grandes villes étaient à mettre sur le même plan moral que les exterminations à l'Est, et finalement, ramena tout au danger du bolchevisme, et à la proximité de celui-ci de l'Allemagne. Pour lui, l'ordre du Führer était parfaitement légal.

Quant à savoir si un tel était Juif, Tzigane, ou communiste, « c'était l'affaire des commandos ». Un supérieur doit pouvoir se fier à ses subordonnés, et cette question aussi, avait été réglée par un ordre de Hitler à Keitel. Les rapports des Einsatzgruppen avec l'armée étaient étroits, et d'ailleurs, les Einsatzgruppen figuraient au décret Barbe-



rousse. Les exécutions avaient toujours un caractère militaire, et c'est seulement pour diminuer la tension morale des hommes des commandos que Himmler, au printemps de 1942, fit tuer les femmes et les enfants par gaz, sur des camions. L'inculpé ne laissa aucun point dans l'ombre, et expliqua tout fort crûment.

Une grande discussion s'engagea sur le point de savoir s'il conférerait un caractère moral à l'ordre du Führer, à cet ordre qu'il ne voulait pas discuter ; finalement, après avoir dit que l'ordre ne constituait qu'un épisode « logique », dans le déroulement des faits qui avaient suivi l'encerclement de l'Allemagne, l'inculpé rappela encore les bombardements terribles qu'avait subis son pays, et affirma qu'on ne pouvait isoler de cet ensemble un fait particulier comme les exécutions de l'Est. Pressé de questions, il finit par admettre qu'il eut tué sa propre sœur, sur ordre de Hitler.

En terminant, il précisa que s'il n'avait pas quitté son commandement, c'était seulement pour préserver ses hommes d'une « ruine spirituelle ». Quant à l'avocat, il déclara que la Russie avait en somme justifié par avance les exterminations, en ne souscrivant pas à la Convention de la Haye.

**Procureur Heath :** Mettons de côté l'ordre du Führer, pour qui tout Juif mettait en danger la sécurité de la Wehrmacht, et parlons de votre propre expérience en Russie ; à votre avis, chaque Juif que vous avez tué était-il un facteur d'insécurité ?

**Ohlendorf :** Je ne puis répondre sans rappeler l'ordre du Führer, qui s'appliquait non seulement à un danger présent, mais aussi à un danger futur. Je n'ai pas étudié la question en détail ; je sais seulement que beaucoup des Juifs tués, constituaient un danger, car ils faisaient partie d'organisations de partisans, ou ils aidaient ces partisans. Bien entendu, il y avait des personnes dont on pouvait dire qu'elles ne constituaient pas un danger immédiat, mais cela ne changeait rien au fait que pour nous, elles étaient susceptibles de constituer un danger ; mais aucun entre nous n'a étudié la question de savoir si, à ce moment, ou dans l'avenir, ces gens constituaient un danger réel ; ceci n'était pas notre tâche. Pendant mon séjour en Russie, tout a été déterminé par l'ordre du Führer.

**H :** Himmler vous a rendu visite en Crimée au début d'Octobre 1941 ; dans cette région, vous aviez un nombre considérable de fermiers juifs, et vous aviez décidé de ne pas les faire mettre à mort.

**O :** Oui, il était préférable pour la Wehrmacht de leur faire rentrer la moisson.

**H :** De sorte qu'il était plus sage pour vous de leur faire rentrer la récolte, et de les mettre à mort ensuite.

**O :** Oui, car ils auraient pu donner asile à des partisans, et j'étais conscient de ce danger. Mais Himmler me donna l'ordre de tuer ces Juifs, selon l'ordre du Führer, sans aucune autre considération.

**H :** Et les Tziganes, constituaient-ils une menace pour la sécurité de la Wehrmacht ?

**O :** C'était la même chose que pour les Juifs ; ma connaissance de l'histoire européenne me permet d'ajouter que pendant les guerres, les Juifs pratiquaient l'espionnage des deux côtés.

**Le Président :** On vous a posé une question sur les Tziganes.

**O :** Il n'y avait aucune différence entre les Juifs et les Tziganes ; les Tziganes font également partie d'organismes d'espionnage pendant les guerres ; il suffit de se rappeler les descriptions de la guerre de trente ans. En Russie, les Tziganes se sont livrés à l'espionnage dans les montagnes Gilay.

**H :** N'est-il pas connu que les nationaux de n'importe quel pays envahi font du renseignement ; les Américains, les Allemands et les Russes font du renseignement pour leur pays, quand ils sont en guerre.

**O :** Les Allemands, les Américains, habitent en permanence dans des maisons, alors que les Tziganes ne sont pas fixés.

**H :** Monsieur Ohlendorf, qu'arriva-t-il aux enfants juifs et aux enfants tziganes ?

**O :** On exécutait les ordres reçus ; ils furent tués comme leurs parents.

**H :** Voulez-vous expliquer au Tribunal quelle menace imaginable constituait un enfant pour la sécurité de la Wehrmacht ?

**O :** Je n'avais pas à apprécier le danger, mais à appliquer l'ordre disant que tous les Juifs, y compris les enfants, constituaient un danger pour la sécurité.

**Procureur Walton :** Avez-vous jamais pensé que l'ordre du Führer dont il a été tellement question ici, était illégal ?

**O :** Non.

**W :** Vous avez entendu parler des conventions de Genève et de la Haye ; vos études de droit et votre rang élevé dans une organisation soumise à la loi militaire, ne vous ont-ils pas permis de savoir que la mise à mort sans jugement, de civils en territoire occupé, est considérée comme un vulgaire meurtre, à la fois par la loi internationale, et par les lois et coutumes de la guerre ?

**O :** Oui.

**W :** Qui décidait si un tel était juif, tzigane, ou communiste ?

**O :** C'était l'affaire des commandos. On demandait habituellement au Conseil des Anciens, qui était juif ou non. Le chef de groupe devait évidemment se reposer sur ses subordonnés ; cette question avait déjà été décidée avant la guerre, par un ordre du Führer à Keitel. Pour les Tziganes, il est arrivé d'avoir recours à deux témoins. C'était difficile, car beaucoup étaient musulmans ; je me rappelle surtout une grande exécution, à Simferopol.

**W :** Vous avez dit n'avoir jamais donné d'ordres d'exécutions ?



**O :** Ces ordres avaient été donnés dès le début ; les commandos estimaient acquis qu'à leur arrivée dans une grande ville, la première question à résoudre était la question juive. Depuis le départ, le seul ordre donné était l'ordre de tirer.

Mon groupe dépendait de la onzième armée, maréchal von Manstein. J'eus des contacts assez fréquents avec celui-ci, qui m'invita plusieurs fois à sa résidence. Un soir, je passai la nuit chez lui, et le lendemain matin, avant de partir, je pris le petit déjeuner avec lui. Une autre fois, le maréchal m'invita à l'occasion de la célébration de la chute de Sébastopol. Le contact avec l'armée était constant. Quant à la responsabilité des exécutions, ceux qui en donnaient l'ordre étaient responsables de son exécution. L'ordre originel avait été donné une fois pour toutes aux chefs des groupes et des commandos, à Pretsch. Les chefs de commandos disposaient d'une certaine indépendance ; je ne les avais pas choisis.

**W :** Quelles étaient les tâches spéciales que l'Armée vous avait assignées, en application du décret Barberousse ?

**O :** Les tâches fondamentales consistaient à fournir des renseignements à l'armée, et à assurer la sécurité ; en plus, l'armée me chargea d'un certain nombre de tâches, comme la moisson en Juillet et en Août, les enquêtes sur les partisans, et les luttes contre eux en Novembre et en Décembre. Les Einsatzgruppen sont mentionnés dans le décret Barberousse ; d'une part, les commandos spéciaux devaient accomplir leurs missions sous leur propre responsabilité, c'est-à-dire en application des ordres du S.D., mais d'autre part, les commandos n'échappaient pas à l'autorité de l'armée. Le décret Barberousse dit plus loin que les opérations pouvaient nécessiter des instructions de l'armée ; le terme « responsabilité propre des commandos » ne veut pas dire que cette responsabilité s'exerçait au delà de l'autorité de l'armée. J'ignore si les ordres d'exterminations ont figuré au décret Barberousse. D'autre part, lorsque l'armée donnait un ordre écrit à un commando dépendant de moi, je recevais une copie.

Lorsqu'il s'agissait de sélectionner des communistes et des fonctionnaires communistes pour les exécutions, les sélections étaient faites grâce à un officier interrogateur de la police, qui opérait habituellement avec le chef du commando ; les deux déterminaient si l'homme mettait en danger la sécurité, et prononçaient alors un jugement sur lui ; habituellement, un membre du parti communiste ou un fonctionnaire du parti bolchevique était considéré comme une menace précise pour la sécurité des forces armées allemandes.

Quant aux Juifs, le prétexte pour les rassembler était généralement celui d'une réinstallation. On comparait les noms des personnes rassemblées avec les noms figurant sur les listes d'enregistrement ; et on transportait les personnes désignées sur le lieu de l'exécution par camions. A Simferopol et à Nikolajew, l'armée avait décidé que les



A l'audience, à la première place, à côté du général de la S.S. et de la police, Jost

exécutions devraient avoir lieu à une certaine distance de la ville. L'exécution avait toujours un caractère militaire, les victimes debout ou à genoux. Les cadavres étaient enterrés sur place, de façon à ne pas laisser de traces. Les biens personnels étaient confisqués, et les valeurs remises au Ministère des Finances, ou plutôt à la Reichsbank. Au printemps de 1942, Himmler donna l'ordre de tuer les femmes et les enfants par gaz, sur des camions ; les petits camions pouvaient contenir quinze personnes, et les grands trente ; la mort se produisait en dix minutes. La première fois qu'on utilisa un camion, je m'assurai que les gens mouraient sans difficultés, et je partis. Je pense que l'ordre de Himmler était destiné à diminuer la tension morale sur les hommes des commandos.

Je me rappelle que c'est à l'époque du commandement du Maréchal von Manstein, que je reçus l'ordre d'exécuter des aliénés, en même temps que des Juifs, des fonctionnaires bolcheviques, des partisans, des sociaux, des Tziganes et des saboteurs.

**W :** Je trouve dans un document, le rapport suivant adressé à Berlin : « Les commandos ont continué de libérer la région des Juifs et des éléments communistes ; en particulier, les villes de Nikolajew



et de Cherson ont été débarrassées des Juifs, et les fonctionnaires restants ont reçu un traitement approprié. Du 16 au 30 Septembre, 22.467 Juifs et communistes ont été exécutés, en Août 35.782 ». Que voulez-vous dire lorsque vous rendez compte à Berlin qu'une ville a été débarrassée des Juifs ?

**O :** Qu'il n'y avait plus de Juifs dans cette région.

**W :** Où étaient alors les anciens habitants juifs ?

**O :** Ils avaient été tués.

**W :** Puis-je supposer que « traitement approprié » veut dire liquidation ?

**O :** Oui, certainement. D'autre part, l'armée avait formellement interdit à ses membres de participer aux liquidations. Dans les commandos, nombre d'officiers et d'hommes ne pouvaient supporter la tension morale qui leur était imposée. De plus, certaines unités rattachées aux états-majors des groupes, étaient chargées, avant le début des opérations, de s'assurer des archives et dossiers des organisations, associations ou groupes hostiles au Reich. Il était très important de connaître les conditions prévalant en Union Soviétique.

**Le Pt :** Vous avez déclaré hier que la seule raison vous empêchant de désirer quitter votre commandement, était la crainte que votre successeur ne prenne pas soin comme vous de vos hommes ? S'agissait-il de leur installation militaire, de leur nourriture, de la façon dont ils devaient accomplir leur tâche ?

**O :** Il s'agissait plutôt des plaintes que j'ai exposées à Himmler à Nikolajew ; par exemple, le chef de la S.S. et de la Police, Jeckel, avait organisé des détachements spéciaux qui n'étaient chargés que des exécutions. Il est compréhensible que ces gens étaient ruinés spirituellement et devenaient de véritables brutes. C'est un exemple de ce que je voulais dire.

**Dr. Aschenauer :** Avez-vous jamais eu une responsabilité propre au cours de ces missions, y compris les exécutions, responsabilité qui fut allée plus loin que celle du Commandement Suprême de l'Armée ?

**O :** Non, cette activité a été exécutée sous la responsabilité du commandant suprême. Lui seul avait le pouvoir de disposer de la vie et de la mort, et cette responsabilité n'a jamais été limitée.

**Dr. A :** De sorte que votre propre responsabilité était limitée à la nature de l'exécution de l'ordre reçu, et à la façon de l'exécuter ?

**O :** Oui, c'est exact.

**Dr. A :** Dans l'acte d'accusation, on parle constamment de la Convention de la Haye, et des coutumes générales de la guerre. Je suppose que ces conventions sont également valables pour l'Union Soviétique. Or, cette dernière n'a pas souscrit à la Convention de la Haye, de sorte que les accusés ont eu à compter sur des conditions de guerre à l'Est, différentes des conditions morales imposées par la loi internationale. La guerre de partisans citée par l'accusation peut être suivie

jusqu'à l'attitude du commandement suprême de l'armée russe vis-à-vis de la loi internationale.

**Le Pt :** De sorte que vous voulez justifier l'ordre du Führer par l'attitude de la Russie vis-à-vis de l'Allemagne et de tous les pays en guerre.

**Dr. A :** Je désire montrer que l'ordre du Führer était une mesure préventive du commandement en chef allemand ; finalement, l'ordre du Führer n'est que la conséquence de l'attitude russe avant 1941.

**Le Pt :** Il semble que vous soyiez à ce moment, Dr. Aschenauer, le défenseur de Hitler plutôt que celui de Ohlendorf. Si vous prouvez que Hitler avait le droit de donner cet ordre, vous établissez que tout ce qui a été fait, était en accord avec la loi internationale ; ceci s'opposerait d'ailleurs à l'objection que Ohlendorf lui-même prétend avoir opposée à l'ordre.

**Dr. A :** Je décris seulement l'état présumé d'urgence dans lequel les inculpés se sont trouvés, et qui peut être expliqué par la loi internationale. Je dois prouver comment les inculpés furent convaincus de la nécessité d'exécuter l'ordre du Führer, et une partie de cette preuve est constituée par l'attitude du commandement russe vis-à-vis de la loi internationale. On ne peut apprécier légalement les activités de ces inculpés en Russie, si l'on n'examine pas les circonstances de l'époque, et leurs propres connaissances et expérience.

## TROISIEME PARTIE.

### DECLARATION FINALE.

Lorsque les débats furent terminés, au printemps 1948, les procureurs ayant soutenu l'accusation, les avocats présentèrent la défense, les inculpés ayant été interrogés et contre-interrogés ainsi que les témoins de la défense et de l'accusation, les inculpés furent admis à se faire entendre une dernière fois, avant la suspension d'audience de plusieurs semaines qui devaient précéder le jugement et le verdict.

En fait, ce fut Ohlendorf qui prit surtout la parole, lisant pendant près d'une heure sa déclaration finale, alors que ses co-accusés se contentèrent de quelques minutes chacun, certains même se bornant à exprimer leur complet accord avec leur avocat. S'essayant à élever le débat, et désireux de fournir une base philosophique, et même métaphysique, à son action, Ohlendorf rapporta l'apparition du national-socialisme à la crise spirituelle des siècles derniers. Poussant son argument, il maintint son exposé à une hauteur qui ne fléchit pas, et bien qu'il m'ait confié avoir été pris de court, et l'avoir rédigé très



rapidement dans sa cellule, il me parut ne présenter que l'apparence de la confusion du discoureur improvisé, et avoir au contraire soigneusement pesé ses termes, et construit ses séquences.

Liant tous les problèmes spirituels et religieux, politiques et sociaux, il appliqua une logique apparemment fort rigoureuse à montrer comment l'idée chrétienne avait été éliminée de l'histoire par une faille retentissante, qui retira aux hommes les raisons profondes de leurs actes. Le chrétien fut un peu chrétien du dimanche, et pas du tout dans la semaine. Et ajouta-t-il, dans une formule saisissante, « de ce côté de la tombe, dans notre univers temporel, on perdit tout concept de la fin dernière de l'homme ». La société manqua, de son côté, de valeurs uniformes, et les groupes opposés se combattirent, ayant perdu toute réalité politique métaphysique.

La jeune génération fut particulièrement consciente de cette décadence, au milieu de conditions matérielles exécrables, et sans l'ombre d'un espoir. Elle se tourna vers les valeurs spirituelles, mais resta suffisamment réaliste pour rechercher un ordre totalitaire qui influencerait sur chacun, sans trop se préoccuper de l'état social provoqué. C'est ainsi que naquit le national-socialisme, son ordre nouveau, et son Reich de mille ans, car les grands développements de l'humanité sont longs à mûrir, et l'histoire se forge avec des valeurs éthiques pures.

Ohlendorf rappela habilement que si l'accusation et la défense avaient à juste titre rappelé les dix commandements de Moïse, il ne fallait pas pour autant oublier les aspects effrayants de cette grande époque de l'humanité, et que d'ailleurs, rien n'étant nouveau sous le soleil, les idées discutées aujourd'hui l'avaient été de tous temps et en tous pays, avec de seules modifications extérieures. De tous temps, l'homme, sujet et objet de l'histoire, a lutté pour réaliser son idéal ; il a vaincu ou a été entraîné. Il brossa un tableau de l'homme-type, religieux et moral, dont l'action provoque toujours une tension tragique entre les concepts les plus élevés, et leur application. C'est Dieu qui agit dans l'histoire. Et c'est parce que l'homme, au cœur de cette tension, ne s'est plus senti relié aux autres hommes par un idéal commun, qu'est apparue la contre-idée du bolchevisme, idole, force et martyr. Avec la fin du national-socialisme, la crise persista puisque l'échelle des valeurs métaphysiques continua de manquer. Identifiant inconsciemment le national-socialisme au christianisme, Ohlendorf montra l'opposition inexorable de celui-ci avec l'individualisme, pour qui l'homme est seule mesure et seul objet.

Puis il passa à une vive critique de la démocratie, idée formelle dépourvue d'obligation métaphysique. Enfin, s'il reconnut les excès des dirigeants du III<sup>ème</sup> Reich, et s'il en fut torturé, il ressentit encore plus vivement cette torture devant les excès de la politique d'aujourd'hui. Depuis deux ans et demi à Nuremberg, il a vu le mensonge érigé en principe, et de bons citoyens privés par les vainqueurs, des fonde-

ments de leur morale. Mais l'histoire ne s'arrêta pas pour autant, et contredit les vainqueurs.

Ohlendorf s'essaya alors à montrer dans quel développement historique prodigieux, ses co-inculpés, avaient été irresponsablement projetés, ces co-inculpés qui avaient toujours été convaincus de l'existence derrière eux, dans leur pays en danger de mort, d'une volonté pure et justifiée. Ce sont des citoyens honnêtes comme il en existe partout des millions, et ils n'ont jamais même pensé, à une activité criminelle. D'ailleurs, ils protégeaient aussi les autres peuples, et ils n'avaient aucun moyen de juger des méthodes de cette guerre, ce qui eut au surplus été en contradiction avec les coutumes millénaires des états.

Ohlendorf réaffirma sa croyance en la présence de Dieu dans l'histoire, et sa certitude d'un sens à la vie et à la mort des hommes. Il attaqua vivement, en terminant, la condamnation par les puissances victorieuses, de l'éthique de l'Allemagne, et demanda au Tribunal de maintenir ses compatriotes dans la réalité historique, sous peine de les mener au désespoir.

## QUATRIEME PARTIE.

### EXAMEN MORPHOLOGIQUE.

Dès les premiers mois du procès, à l'automne de 1947, je vis Ohlendorf seul, dans une chambre d'interrogatoire, en la seule présence d'un gardien balte. Je lui expliquai mon but, une étude rigoureusement scientifique de la personnalité ; il accepta volontiers, et se montra intéressé par l'examen, et très désireux de parler. Après les premiers échanges, je relevai soigneusement tous les signes et indices morphologiques, tout en maintenant une conversation beaucoup plus destinée à garder éveillée son attention, pour ne pas le lasser, qu'à provoquer des réponses caractéristiques.

C'est ainsi que je relevai successivement les mensurations corporelles, la triade symptomatique, les principaux signes fixes du segment céphalique et du visage, enfin, les principaux signes des mains dont je pris plusieurs empreintes.

#### A — Mensurations.

Taille : 1 m.72		
Tête et cou : 0.32	31.13	+ 0.87
Poids : 54 Kgs.		



Envergure	: 1 m.72	1.72	0
Membres supérieurs	: —5 cm. des deux côtés, médiobras		
Membres inférieurs	87.	81.70	+ 5.30
Thorax	: 24.	20.98	+ 3.02
Abdomen	: 26.	29.24	— 3.24
Hauteur sternale	140.		
Buste	85.	90.12	— 5.12

La taille, qui totalise les quatre segments corporels, et sert surtout à établir les rapports, étant ici de 1 m.72, se trouve être exactement de même valeur que l'envergure. Celle-ci, mesure à la fois vitale et motrice, se trouve très faible chez le sujet, puisque chez l'homme, l'envergure dépasse habituellement la taille de plusieurs centimètres.

Cette petite envergure indique dans ce cas un manque d'endurance, et une certaine inaptitude aux efforts trop monotones et trop prolongés, car elle n'est pas suffisamment compensée par la longueur des membres supérieurs. Ceux-ci, à —5 de chaque côté, s'inscrivent seulement en effet dans les médiobras, ce qui n'ajoute pas de vitalité.

Les membres inférieurs, qui atteignent 0 m.87, sont très longs, puisqu'ils dépassent de 5 cm.30 la moyenne, qui se tient, pour une taille de 1 m.72, à 81 cm.70. Ce signe est ici d'autant plus fort qu'il ne s'accompagne pas de membres supérieurs longs, ni d'une haute taille. C'est l'indice d'un sujet excessif, aussi bien sur le plan mental que sur le plan moteur, toujours en mouvement, ne cessant de circuler et de voyager, et présentant sur le plan mental une excitation en tous points comparable à son excitation motrice physique.

La longueur de la tête et du cou, qui s'obtient en retranchant la hauteur sternale de la hauteur totale, dépasse faiblement, de 0 cm 87, la moyenne de cette longueur pour les sujets de 1 m.72, qui est de 31 cm.13. Bien que sensiblement à la moyenne, et ne dépassant pas de 10 cms. la longueur du sternum pourvu de son appendice xiphoïde, en l'occurrence 24 cms., la longueur de la tête et du cou indique cependant une dominance nerveuse, car elle est beaucoup plus grande que la longueur de l'abdomen, qui est de 26 cms.

La hauteur du thorax, 24 cms., dépasse de 3 cm.02 la hauteur moyenne du thorax pour cette taille, qui est de 20 cm.98. C'est l'indice d'une forte dominance sanguine. Quant à l'abdomen remarquablement court, puisqu'avec 26 cms., il est inférieur de 3 cm.24 à la moyenne des abdomens de cette taille, il indique non seulement une dominance sanguine du fait que la hauteur sternale, ou thoracique (24 cms.) se rapproche considérablement de sa propre hauteur, mais annonce une forte présomption d'une carence lymphatique. En l'absence de signes lymphatiques par ailleurs, cette carence est ainsi doublement annoncée par les hauteurs similaires du thorax et de l'abdomen, et par la brièveté de l'abdomen.

En bref, les mensurations annoncent à la fois une grande excitation mentale et motrice, une dominance des tempéraments nerveux et sanguin, c'est-à-dire de la sensibilité, de l'affectivité et de la vitalité, une carence lymphatique, c'est-à-dire une absence de sang-froid, de maîtrise et de régularité, enfin un certain manque d'endurance.

### B — Triade symptomatique.

- { Appendice xiphoïde gros, osseux, médian, recourbé en arrière,
- 2 lunules (pouces)
- { Pas d'indépendance de la céphalique et de la vitale.

Tel quel, cet ensemble indique une intense dévitalisation chez un sujet épuisé par un surmenage intensif, dont la nature reste à préciser; la lame a usé le fourreau. C'est déjà là une indication extrêmement précieuse pour la connaissance de la construction organique du sujet, et de ses possibilités d'utilisation vitale; mais la triade peut être complétée, et considérablement enrichie par des signes très forts, au niveau du visage ou des mains, signes dont l'utilisation permet une appréciation rapide de l'ensemble. En effet, précisé par certains autres signes de dévitalisation, et surtout par les anomalies remarquables de la mentale dans chaque main, il accuse le caractère susceptible, et indomptable à l'excès, principalement du fait d'une sensibilité d'une nature très particulière.

Le capital vital, donc, exprimé par un appendice xiphoïde fort et dur, est grand, mais son revenu disponible, exprimé par une seule lunule à la base de l'ongle de chaque pouce, est très faible; avec d'autres signes de dévitalisation, comme la dépilation de la face externe des mollets par exemple, ce très faible nombre de lunules exprime une usure organique déjà avancée. Cependant, les exécutions commandées par l'esprit se font sans indiscipline, et l'activité psycho-motrice leur est adaptée sans obstacles de cet ordre; en effet, dans chaque main, la vitale et la céphalique sont longuement fusionnées à leur origine commune, et par conséquent non indépendantes.

C'est donc un autre signe capital relevé au niveau des mains, ces mentales si curieusement atypiques, et qui seront étudiées en détail plus tard, qu'il faut chercher la signature de cette forme particulière d'une sensibilité intense et véritablement dévoyée, dont l'action néfaste a fortement contribué à user l'ensemble.

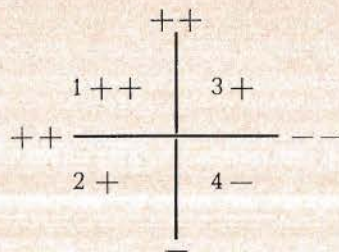
En résumé, la triade indique que, malgré la forte vitalité naturelle, les revenus et le capital ont été entamés d'avance, chez un sujet surmené dont la lame a usé le fourreau.



## C — Segment céphalique.

L'étage dominant, en hauteur, largeur et profondeur, est l'étage supérieur, ou cérébral ; le crâne est volumineux, harmonieusement développé, large et haut ; son diamètre le plus long est le diamètre occipito-mentonnier. Examiné de profil, le segment céphalique présente un seul point de repère fixe, le conduit auditif externe. Deux plans imaginaires passant par lui, l'un vertical, l'autre horizontal, permettent un certain nombre de divisions utiles à l'observation clinique. En l'occurrence, la partie située au-dessus du plan horizontal l'emporte nettement sur la partie située au-dessous, de même que la partie située en avant du plan vertical l'emporte nettement aussi sur la partie située en arrière.

Ces deux plans, en se coupant, délimitent quatre segments. Le segment antéro-supérieur est de très loin le plus développé ; après lui



viennent le segment antéro-inférieur, puis le segment postéro-supérieur, et enfin le postéro-inférieur.

D'ores et déjà, on peut déduire de ces signes une forte prédominance du tempérament cérébral ou nerveux, bien marquée par le développement du crâne, en même temps qu'une dominance forte mais cependant moins marquée du tempérament sanguin ; celle-ci s'exprime par l'avancée du visage moyen et par la forte prédominance de la partie située en avant du plan vertical passant par le conduit auditif externe, sur la partie située en arrière de ce même plan.

Vu de face, le visage est sensiblement rectangulaire court, mais aussi légèrement hexagonal, sans arêtes longues, avec une prédominance de l'étage supérieur ou frontal, en hauteur, et de l'étage moyen en largeur ; ces dimensions confirment les dominances nerveuse et sanguine, et, annoncent, avec le cadre rectangulaire, la dominance unitaire. L'absence de signes lymphatiques annonce un self-control insuffisant. L'étage inférieur est moins développé, le menton est bien dessiné, mais moyen. Ces deux gros signes laissent présager un domaine de l'action assez réduit.



Première photographie à l'arrivée au Palais

Le nez est légèrement recourbé, martien, assez étroit, dur, long et pointu ; il indique une combativité assez altière, l'hostilité, et la cruauté. Le front est développé, surtout dans ses étages moyen et inférieur ; son étage moyen est le plus développé, avec des bosses très marquées. L'étage inférieur présente lui-même un bourrelet très marqué à la partie médiane du front, prolongé de chaque côté par l'avancée des arcades sourcilières. Les yeux sont assez profondément enfoncés dans les orbites. A la base du nez le front est profondément creusé par deux traits verticaux ; il ne présente pas d'autres plis, et en particulier pas de plis transversaux. Ces signes annoncent une prédominance de la vie cérébrale, mais sans limitation stricte à la spéculation pure, avec un sens aigu de l'observation et une obstination intense, mais aussi avec un instinct développé ; l'ensemble permet de conclure à une grande concentration de l'esprit sur des problèmes humains et concrets, et à une aptitude intense à la réflexion et à l'effort intellectuel.

Les oreilles longues, obliques et pointues sont un signe d'agres-



sivité, et secondairement de cruauté. Les sourcils assez fortement arqués, en haut et en dehors, laissent présager un esprit diabolique. Les yeux très bleus, avec des cheveux brun châtain annoncent un naturel irritable mais fatigable, indomptable et inadaptable.

La lèvre supérieure déborde légèrement la lèvre inférieure, annonçant une certaine intrépidité ; la bouche plutôt grande, serrée, avec des lèvres de dimension moyenne, exprime une sensualité réduite, en même temps qu'une décision facile et peu clémente.

L'expression du visage est très changeante ; elle va du masque sérieux et concentré habituel, au sourire détendu non dépourvu de charme, en passant par une gamme d'expressions franchement dures, cruelles ou même sinistres. L'expression du visage de 1943 est à comparer avec celles des visages de 1948 ; elle montre un visage fermé et



Portrait d'audience

dur, un œil lourd de proconsul inflexible. Il n'est pas douteux que les expressions de 1948 sont humaines, en comparaison.

L'ensemble du visage, comme celui du segment céphalique tout entier, est assez harmonieux, malgré le profil très découpé, et l'avancée aiguë du nez. En particulier, les proportions du crâne sont en rapport harmonieux avec celles du visage, malgré les proportions assez restreintes du crâne postérieur, par rapport au développement marqué du crâne supérieur et du massif facial moyen. En conclusion, les proportions d'ensemble du crâne et du visage, ainsi que les signes particuliers, orientent vers une vie à prédominance cérébrale et réfléchie, bien que non limitée à la spéculation, avec des tendances hostiles, sinon cruelles, et un naturel irritable, voire diabolique, et dépourvu de contrôle.

L'ensemble présente des signes de solidité et d'équilibre, de dureté et d'obstination, sans maîtrise véritable. Le visage respire une cruauté naturelle ; c'est celui d'un petit animal intelligent et cruel.

#### D — Mains.

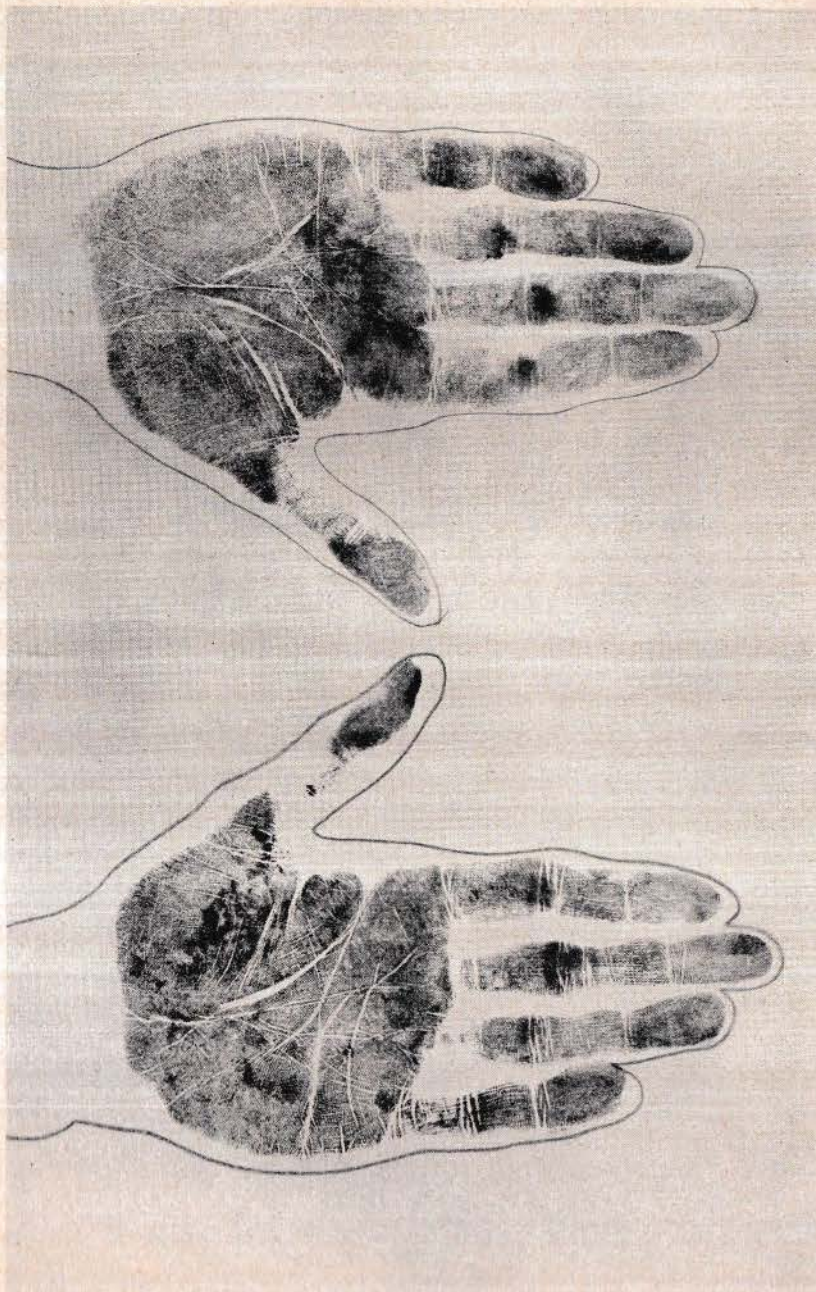
Les mains, en rapport suffisamment harmonieux avec le visage, sont triangulaires, à la fois larges de la paume, modérément pointues, et de grandeur moyenne ; les doigts sont ronds. Il existe bien une certaine concordance entre la morphologie du visage à prédominance supérieure, et celle de la main triangulaire à paume forte. Cette dernière indique un sujet extrêmement nerveux et excitable, coléreux, irréductible et insociable.

La paume large, avec une éminence thénar développée, est un signe prononcé de tempérament sanguin. La courbe régulièrement renflée du bord cubital est un sûr indice de tendance combative, martienne. Ferme et dure au toucher, la paume révèle un signe supplémentaire d'énergie et de combativité ; elle confirme encore ce signe par le creux qu'elle présente, et par sa raideur, lorsqu'on veut ramener les doigts en arrière sur elle, en hyperextension.

Les doigts sont assez longs et nouveaux signes d'une dominance nerveuse du tempérament. Les phalanges des doigts qui se maintiennent raides quand on essaie de les pousser en hyperextension, montrent un nouveau signe de dominance unitaire, motrice. Les doigts ronds indiquent aussi une dominance unitaire ; ce sont les doigts qu'on rencontre chez les sujets qui croient par la raison et par l'expérimentation, plus que par le sentiment ou l'intuition.

La longueur des doigts montre des signes d'équilibre : médius débordant franchement, index et auriculaires plus courts et de même longueur, extrémité de l'auriculaire atteignant le pli de l'articulation de la phalangine avec la phalange de l'annulaire ; extrémité du





pouce, ramené en extension au devant de la face palmaire de l'index, maintenu en extension, atteignant le pli de la phalange avec la phalange de l'index.

Nous avons vu que le sujet n'avait qu'une lunule à la base de chaque pouce, montrant ainsi des réserves épuisées prématurément au cours d'une existence trop fatigante.

Les plis ou lignes de la main, présentent chez Ohlendorf des anomalies remarquables. Rouges et larges, et relativement peu profondes, elles indiquent une dominance sanguine. La vitale gauche est assez longue, bien que se terminant d'une façon plutôt grêle ; elle est renforcée sur sa moitié terminale. La vitale droite est plus courte, et légèrement renforcée à sa partie terminale ; les deux indiquent, du fait de leurs renforcements, une dominance sanguine, et ne présentent pas d'anomalies, en dehors de l'indication d'une certaine limitation dans l'emploi de la vitalité naturelle.

La céphalique est courte à gauche, et légèrement bifide, un peu plus longue à droite, et assez plongeante, avec un rameau de liaison dans les deux mains avec la mentale inférieure ; les deux sont intimement fusionnées à leur origine commune avec la vitale. Elles indiquent une volonté de réalisation moyenne, avec certaines alternances et hésitations qui se résolvent d'une façon assez paradoxalement intrépide.

La mentale, qui exprime l'intelligence et le sentiment, présente dans chaque main de graves et rares anomalies. A gauche elle se présente de prime abord comme un coin enfoncé dans la paume. En réalité il s'agit de deux mentales ; la plus inférieure, reliée par un raccord avec la céphalique, se prolonge d'une façon hachée et fragmentaire, d'abord, depuis l'espace situé entre la base de l'index et celle du médus, jusqu'au rebord cubital de la paume ; la supérieure, d'abord peu apparente au départ, traverse ensuite d'un net trait horizontal, la moitié cubitale de la paume.

A droite, il y a deux mentales complètes et fortement tracées : la supérieure débute à la base interne de l'index pour se rendre jusqu'au rebord cubital sous la base de l'auriculaire ; l'inférieure commence à la hauteur de la base du médus, pour se terminer, après un parcours bien marqué d'abord, puis tressé, sur l'extrême bord cubital.

La disposition extrêmement atypique et remarquable des mentales, indique à n'en pas douter une sensibilité prodigieuse mais dévoyée, qui retentit sur le caractère en le rendant indomptable par excès de susceptibilité, insociabilité et d'une dureté d'apparence paradoxale.

Les plis secondaires ne présentent rien de très frappant : à gauche une motrice qui apparaît double à droite, accuse les fortes tendances motrices ; à gauche et à droite, une apollinienne bien tracée indique un certain sens esthétique ; un assez grand nombre de plis secondaires







On peut observer aussi la brièveté de la finale de chaque mot ; une fois le mot tracé, le courant est coupé, et les forces maintenues en réserve.

**Précipitée :** C'est l'extrême rapidité des décisions, mentales et physiques, marquée par le p disloqué et écartelé de « metaphysische » de l'échantillon 3.

**rapide :** C'est un indice d'activité, de mise en valeur, comme l'écriture accélérée.

**retenue :** elle indique ici, de même que l'écriture droite, une inhibition due à l'épuisement et à l'asthénie, et une contention due au calme voulu.

### 2. Pression :

**à encoches :** on peut voir des encoches sur un certain nombre de points sur les i ; elles constituent un signe supplémentaire d'inhibition.

**massuée :** on ne trouve un trait massué qu'au niveau du jambage du f final de la signature, surtout dans le troisième échantillon ; il indique la violence brutale.

**spasmodique :** on trouve des spasmes au niveau de toutes les lettres, particulièrement au niveau des majuscules, des hampes, des jambages, et surtout dans la signature ; il s'agit de contractions spasmodiques faites à la fois d'appui vigoureux et de raidissement freinateur, qui cherchent à inhiber sans y réussir pleinement. C'est un geste fait autant d'explosion que d'inhibition ; il matérialise en l'occurrence une projection intempestive de forces nerveuses.

Le nombre et l'importance des contractions spasmodiques dans cette écriture, surtout remarquables dans la signature, où l'on trouve un spasme fort à chaque lettre, indiquent un grand impatient crispé, et surtout un grand instable, qui vit dans un état de surexcitation et de crispation perpétuel, susceptible de l'épuiser. De plus, surexcité, déraisonnable et combatif, le sujet est amené à prendre des décisions absurdes et destructrices.

Les contractions spasmodiques, plus réflexes et instinctives que volontaires, expriment la réaction nerveuse de sujets hypersensibles et hyperréagissants. Le spasme peut alimenter bien autre chose que l'énergie motrice, mais en l'occurrence, il s'agit de l'instabilité profonde d'un nerveux impatient et crispé.

**pochée :** Certaines boucles et certains jambages sont remplis comme par une tache d'encre ; c'est un indice certain de fatigue. La main a de la peine à se soulever du papier, pour tracer la boucle.

### 3. Forme :

**anguleuse :** L'écriture est dans son ensemble plus anguleuse qu'arrondie, et certaines lettres, comme le h de la signature du deuxième échantillon, sont même entièrement anguleuses ; c'est l'indice de l'entêtement, de la raideur, de l'égoïsme et de la brusquerie.

**basse :** Dans certains mots, les hampes dépassent à peine le corps des lettres ; c'est un signe de surmenage et de fatigue.

**cruciale :** Le z de « gleichzeitig », à la quatrième ligne du troisième échantillon, est barré crucialement, de même que le f final du nom, dans chaque signature. C'est l'indice certain d'esprit combatif, qui, en l'occurrence revêt, du fait de son importance dans la signature, la signification du combat d'une grande excessivité, à la fois dans le domaine des idées, et dans le domaine matériel.

**à harpons :** Il s'agit d'un petit geste en retour sur le f final de la signature, dans les échantillons 2 et 3, qui exprime l'extrême entêtement.

**simple, simplifiée et sobre :** L'écriture de Ohlendorf présente un certain degré de sobriété et de simplicité, cependant entravées par la signature massuée, triangulaire et cruciale, et par l'écriture à la fois surhaussée et centripète ; la simplicité existe cependant, car l'écriture, dans le texte, n'est pas ornée, surélevée, sinistrogyre ou compliquée. C'est une bonne caractéristique de l'intelligence.

**typographique :** Les majuscules sont généralement typographiques, ce qui est un signe supplémentaire d'écriture simplifiée, c'est-à-dire de culture et d'esthétisme.

### 4. Dimensions :

**basse :** c'est un signe de fatigue, d'asthénie.

**gladiolée :** c'est l'écriture dont les lettres d'un même mot vont diminuant de hauteur ; on trouve ce signe uniquement à la signature, où il constitue, en l'absence de signes de jointoiement et de lasso, et en raison de nombreux autres signes d'asthénie, un signe supplémentaire de fatigue.

**inégal :** l'inégalité s'exerce d'abord dans cette écriture sur la direction, et indique en cela le degré de sensibilité cérébrale et d'impressionnabilité intellectuelle. Les inégalités de ce genre sont suffisamment originales, simplificatrices et harmonieuses, pour exprimer une intelligence élevée.

L'inégalité en dimension est assez marquée pour faire diagnostiquer certains emportements, mais ce sont les inégalités de pression qui prévalent. Nous avons vu qu'elles s'exercent d'une façon irrégulière, subite et forte, plus instinctive que volontaire, et qu'elles constituent l'écriture spasmodique, témoin de la grande instabilité d'un sujet surexcité et crispé. Il existe aussi des inégalités de continuité, avec certaines liaisons anormales. (Dans l'échantillon 3, au mot « gleichzeitig », le point de l'avant-dernier i sert à former le t). C'est l'écriture anormalement liée de l'activité cérébrale.

**surhaussée :** L'écriture surhaussée s'observe sur les majuscules dont le pivot central déborde beaucoup en haut (Echantillon 1 : S, M, 2<sup>e</sup> ligne ; S, K, A, 5<sup>e</sup> ligne ; échantillon 2 : L, W, 1<sup>ère</sup> ligne, S, 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> lignes ; échantillon 3 : W, 1<sup>ère</sup> ligne ; S, V, 2<sup>e</sup> ligne ; B, 5<sup>e</sup> ligne ; dans



Kinder hat den Weibermutter wieder eingeweiht. Die Weib-  
 gleichzeitig mit meiner Jener Mütter den Jener sel-  
 Mütter. Und die Jener Jener wird wieder nicht gemacht.  
 Die wird wieder nicht die unterstündig. Mütter und nicht-  
 nicht nur nicht unterstündig hat.

Otto Ohlendorf

Exemple 2

les trois signatures, sur le pivot central des initiales du prénom et du nom.) Le surhaussement s'observe également sur des minuscules dont la totalité surgit au dessus du corps des mots : les s au début de : schaden, singender, sind, et still, 3<sup>e</sup> ligne, échantillon 2.

L'écriture surhaussée indique l'exaltation, dont l'activité déborde dans le plan vertical en haut ; c'est un signe important du tempérament nerveux ; elle exprime l'exaltation de l'orgueil, de l'imagination ou du mysticisme. C'est là un puissant ressort de la personnalité ; dans l'écriture de Ohlendorf, ce ressort se détend souvent dans le corps des mots, où les hampes raccourcies de l'écriture basse, expriment un des signes de l'asthénie.

En l'occurrence, le surhaussement, qui s'exerce principalement sur les hampes des majuscules et sur certaines minuscules comme le « s », dénote une grande exaltation à la fois dans le domaine de l'intelligence et dans celui de l'émotivité. D'une part, le bon sens, le jugement et la mesure font défaut, et d'autre part, la stabilité émotionnelle.

##### 5. Direction :

**centrifuge** : Il s'agit en l'occurrence d'un petit trait bref, ascendant en haut et à droite, placé automatiquement au début de certains « a » (allgemeine, 4<sup>e</sup> ligne de l'échantillon 3), de certaines majuscules (V de Verstand, 2<sup>e</sup> ligne, échantillon 3 ; les O du prénom et du nom dans la signature ; de minuscules comme le g de « gleichzeitig », 2<sup>e</sup> ligne, échantillon 2 ; le e de « erschrocken », 4<sup>e</sup> ligne, échantillon 2 ; le a de « allein », 2<sup>e</sup> ligne, échantillon 3).

C'est le signe d'un réflexe agressif d'opposition chez un sujet qui veut toujours avoir raison, et qui s'entête indéfiniment et par système, dans ses erreurs.

**centripète** : a) Cette espèce est très visible sur le geste vertical qui tire fortement vers la poitrine du scripteur le jambage du f de la signature. Il indique l'excitation à la lutte, l'ardeur au travail et à la mise en valeur d'une idée. Fréquent chez les intellectuels, c'est le seul signe d'excitation visible dans les écritures supérieures. Comme il est en même temps massué, il s'aggrave de violence et de brutalité ; de plus, barré en croix, il indique aussi le caractère crispé et combatif.

b) En dehors de la signature, l'écriture ne présente l'espèce centripète que dans la ponctuation, par exemple, les points sur les « i » de la première ligne de l'échantillon 3 ; les points sont figurés par des traits centripètes qui expriment l'intensité de l'excitation cérébrale.

**descendante** : elle indique la fatigue.

**chevauchante** : dont chaque mot repart au dessus de la fin descendante du mot précédent, elle indique également la fatigue.

**en recul** : il n'existe qu'un seul signe d'écriture en recul, au niveau de la signature, et il sera étudié avec les autres composantes du geste triangulaire dont il est un élément.



**tordue** : c'est une sorte d'inflexion des traits, bien visible sur un grand nombre de hampes, qui se montrent incurvées, à concavité droite ; par exemple les deux t de « Individualitäten », 4<sup>e</sup> ligne, échantillon 3.

C'est le signe d'un épuisement vital global dont l'origine devra être précisée par des signes cliniques provenant de l'étude du reste de l'économie.

#### 6. Continuité :

**combinée** : L'écriture de Ohlendorf présente un certain nombre de combinaisons originales et simplifiées qui dénotent, en même temps que l'intelligence, l'activité, la culture et la souplesse intellectuelles.

**inachevée** : Certaines lettres inachevées (o, p, en particulier) indiquent davantage la fatigue que la précipitation, en raison des nombreux signes d'asthénie.

**liée** : L'écriture liée indique l'activité cérébrale.

**nuancée** : C'est l'indice d'une grande sensibilité intellectuelle.

**organisée** : La bonne organisation de cette écriture indique la valeur des idées et de leurs associations, c'est-à-dire la valeur des ressources intellectuelles, qui apparaît ici, élevée.

**suspendue** : Cette espèce apparaît rarement ; elle est bien marquée sur le « B » de « Basis », 5<sup>e</sup> ligne, échantillon 3. Il semble qu'elle soit dans ce graphisme un signe d'inhibition par fatigue.

#### 7. Ordonnance :

**ordonnée** : L'écriture de Ohlendorf est suffisamment simple et sobre, avec des marges suffisantes et régulières, pour être dite ordonnée ; elle ne présente pas en effet de grandes discordances ni de grandes dysharmonies, et constitue en cela, grâce à ses qualités propres, une écriture supérieure.

#### 8. Conclusion :

Ainsi, les sept genres de cette écriture, groupent trente-quatre espèces. Ces espèces ont été présentées dans la mesure du possible avec leur signification isolée de celle des autres espèces, et non comme les éléments d'une résultante, sauf quand l'espèce exprime à elle seule une résultante de plusieurs autres, comme l'espèce « inhibée » par exemple, ou « combinée ». Cependant, et afin de bien qualifier sans erreur possible, la signification d'une espèce donnée, chaque espèce a été étudiée en fonction du milieu graphique particulier de Ohlendorf, et le sens qui a été indiqué ici pourrait être dans beaucoup de cas fort différent pour une espèce identique, dans un milieu graphique différent.

On peut résumer comme suit, les données de l'examen des espèces prises séparément :

Il s'agit d'un sujet très actif mais très fatigué dont les opérations mentales et physiques sont rapides, les unes exaltées, les autres excitées, mais toutes les deux freinées par l'inhibition due à la retenue

Die Welt ist uns gegeben, aber wir werden  
mit dem Verstand allein nicht zurechnen können.  
Energie wird nur zum Kampf gebraucht, wenn es eine vorher-  
individuelle Wahl und einen gleichzeitigen Widerstand gegen  
unabhängige Basis gibt.  
An Ohlendorf



et à la fatigue ; hypersensible et hyperréagissant, combatif et même agressif, extrêmement entêté, il possède une intelligence supérieure, de la culture, et de la souplesse intellectuelle.

Son intelligence est cependant altérée par l'exaltation, l'absence de mesure, par une certaine opposition, issue de son agressivité naturelle, et par l'entêtement ; de même, son caractère est altéré par une excitation intense à forme parfois violente. Les opérations intellectuelles sont cependant brillantes, et les idées ont de la valeur, mais elles sont altérées par l'exaltation, comme le caractère par l'instabilité.

#### B — Etude des résultantes :

Les principales résultantes, c'est-à-dire, les associations de plusieurs espèces, sont les suivantes :

a — d'une part l'écriture droite, sobre, serrée et spasmodique ; d'autre part l'écriture à encoches, basse, descendante et inachevée, qui concourent toutes les deux à exprimer l'inhibition par asthénie chez un grand nerveux.

b — l'écriture simple, simplifiée, liée et combinée, exprime l'activité et la culture intellectuelles, sans toutefois faire intervenir l'espèce harmonieuse du genre « forme », qui indiquerait une élévation de pensée absolument inexistante.

c — l'écriture en recul, anguleuse, cruciale, centripète et à harpon qui aboutit au superbe tracé triangulaire de la fin de la signature, constitue la résultante type. Elle exprime d'autant plus admirablement le naturel inflexible et irréductible, tyrannique et épuisant du sujet, que ses constituantes se trouvent situées au niveau de cet acte essentiel d'affirmation de la personnalité, que constitue la signature.

d — l'écriture précipitée, puis disloquée et inachevée, (p de « meta-physische », 5<sup>e</sup> ligne de l'échantillon 3), exprime l'impulsion, la précipitation ; il faut noter que le signe se retrouve rarement.

e — au niveau de la signature, en plus du geste triangulaire déjà étudié qui la termine, il faut noter sa correspondance d'inclinaison avec le texte ; en général, le caractère correspond, dans son intimité, à ses façons extérieures.

La signature plus grande que le texte indique en l'occurrence un orgueil modéré.

f — l'écriture surhaussée, lorsqu'elle coexiste, comme c'est le cas, avec l'écriture centripète, provoque un sérieux déséquilibre du caractère, du fait de l'exaltation mentale de l'une avec l'excitation psychomotrice de l'autre. L'exaltation est un signe du tempérament nerveux, et l'excitation un signe du tempérament unitaire ; les exaltés crèvent le plafond mental, et les excités le plancher physique. Associées, l'exaltation et l'excitation rendent le caractère indomptable.

#### C — Indices de supériorité et d'infériorité :

+	—
simple, simplifiée, sobre, retenue, ordonnée, organisée, combinée, inégale, nuancée, rapide, liée, progressive, spontanée,	inhibée, pochée, surhaussée, légèrement précipitée, descendante, tordue, chevauchante,

#### D — Aspect mental :

##### 1 — Hiérarchie du caractère :

Le caractère est supérieur par un certain ordre et une certaine organisation du tracé, limités par les signes discordants de l'exaltation et de l'excitation ; ceux-ci, malgré les combinaisons originales et simplifiées, contribuent à fragiliser et à instabiliser le caractère.

##### 2 — Degré d'intelligence :

L'intelligence atteint un degré élevé, grâce à la sensibilité cérébrale et à l'impressionnabilité intellectuelle exprimées par les vives inégalités du graphisme, qui indiquent aussi le renforcement des qualités proprement intellectuelles, par l'ardeur et l'activité cérébrales. Ces deux dernières qualités de l'esprit s'expriment d'ailleurs d'une façon très exagérée qui accusent une exaltation démesurée, et une excitation intense, qui faussent les données d'une pensée de qualité.

L'hypersensibilité mentale permet cependant des vues d'ensemble ; les associations des idées sont rapides, et la compréhension a de la clarté, de même que la pensée est activement exprimée, et exactement calculée, compte tenu bien entendu, de l'altération de son contenu.

L'intuition existe, mais elle est strictement limitée, l'imagination est ardente, et même exaltée. Quant au jugement, il porte la marque d'un manque d'objectivité, de mesure et d'équilibre total, qui conduit à des décisions d'un radicalisme excessif, exécutées avec une intransigeance et un entêtement extraordinaires et irréductibles.

##### 3 — Degré d'activité :

L'activité psycho-motrice est intense, mais elle est profondément altérée par l'asthénie déjà installée, qui retentit dangereusement sur l'ensemble des opérations de l'économie, aussi bien mentales que physiques.

##### 4 — Degré de volonté :

La volonté n'est pas ici souveraine ; cette véritable synthèse des qualités et des défauts de la personne, est faite en l'occurrence d'une sensibilité, grande mais altérée, d'une activité considérable mais rongée par l'asthénie, d'une énergie d'expression spasmodique et instable, d'une intelligence enfin, élevée mais dépourvue de mesure.



En fait, la volonté n'est pas tellement développée et forte, que mal orientée et dévoyée.

5 — **En manière de conclusion** de cette étude d'écriture, il faut bien considérer, avant de l'utiliser pour l'étude générale de la personnalité, l'intensité, le nombre et la hiérarchie des signes, le jeu des résultantes, les renforcements de signes qui font se conjuguer des qualités ou des défauts de même ordre, ou s'opposer des tendances contradictoires. De cette façon, seuls seront conservés pour le portrait final, des signes bien pesés qui pourront concourir tout naturellement, chacun à sa place, à l'édifice terminal.

## SIXIEME PARTIE.

### TEST DE RORSCHACH.

Le 13 Mars 1948, je demandai à Madame Edrita Fried, américaine, docteur en philosophie, de bien vouloir appliquer à Ohlendorf la méthode des taches d'encre de Rorschach. Le prisonnier se prêta de bonne grâce à l'examen, qu'il ne prit visiblement pas au sérieux, faisant des mines de sapajou, et m'adressant des signes d'intelligence pendant que son interrogatrice écrivait.

Celle-ci me remit plus tard son interprétation, où l'intelligence du sujet apparut très élevée, du type analytique, plutôt que du type synthétique, organisée mais dépourvue cependant de grande originalité. Ohlendorf s'y montra conventionnel et peu imagitatif, sans failles mentales, extroverti, sensible et réagissant à l'entourage, doué pour la connaissance d'autrui, mais très contrôlé et freiné. L'examen mit en valeur une certaine anxiété bien systématisée, qui ralentit les réactions sans en altérer la qualité :

Les résultats du test indiquent un degré d'intelligence élevé, dont la nature peut être caractérisée comme essentiellement analytique ; le sujet obtient en effet les meilleurs résultats lorsqu'une pensée de nature analytique est exigée, plutôt qu'une pensée de nature synthétique et créatrice. C'est un organisateur plutôt qu'un penseur. En fait, ses aptitudes d'organisateur atteignent un niveau très élevé.

D'après les réactions aux taches d'encre, il apparaît que le général ait lui-même conscience de ses limites dans le domaine de l'originalité et de la pensée créatrice, et qu'il essaie de les corriger. L'élévation de son intelligence l'amène à désirer des réalisations parfaites, que la qualité de son esprit ne lui permet pas d'atteindre. Il en résulte une certaine tension, en même temps qu'une mentalité artificielle et une grande ambition.

Il fournit un certain nombre de réponses vagues qui s'appliquent à la tâche tout entière, avec l'espoir d'atteindre un niveau de création originale supérieur à celui qui lui est naturellement accessible. Parmi ses réponses s'appliquant à des tâches entières, quelques unes seulement possèdent cette qualité supérieure qui révèle une activité mentale à la fois originale, précise et sûre, et dépourvue de contrainte. Le général ne possède pas cette combinaison de richesse de vie intérieure, d'imagination et de maîtrise accomplie qui, en l'absence de toute convention, conduit aux suprêmes réalisations.

Il n'existe aucun signe d'une forme quelconque d'altération de l'esprit ; au contraire, les opérations intellectuelles, et comme nous le verrons, les émotions, possèdent un ordre strict, et indiquent une mentalité bien organisée et absolument normale.

Le général est nettement du type extroverti, ainsi que le montrent le nombre et la bonne organisation des réponses provenant des taches d'encre colorées ; il possède une grande aptitude à répondre parfaitement aux stimuli extérieurs. L'un des facteurs qui lui permet de répondre aussi parfaitement aux sollicitations extérieures est constitué par la parfaite connaissance des gens, et son aptitude à sentir les opérations mentales et émotionnelles des autres (ceci est indiqué par le nombre de bonnes réponses aux indices de texture des cartes : il voit des fourrures, des lainages, etc.). Le sujet est sensible à son entourage, mais ses réactions sont toujours contrôlées. Il a plutôt moins que plus d'impulsions qu'un sujet moyen.

En fait, il y a des indices d'un certain degré de contrôle à forme de contrainte. Les signes n'en sont pas suffisamment marqués pour attribuer au caractère une étiquette de contrainte ; mais le souci extrême de l'exactitude des formes indiqué par les remarques du sujet lorsque certains détails des formes n'apparaissent pas clairement, montre qu'il utilise des freins puissants chaque fois qu'il éprouve la sensation du danger de se laisser aller. (Whenever the subject feels the danger of letting himself « run away »).

Il existe un certain degré d'anxiété, et la bonne systématisation de cette anxiété est à nouveau caractéristique de la façon efficiente dont cette responsabilité est organisée.

L'anxiété ne flotte pas librement (free floating), mais elle est bien contrôlée, et n'intervient pas notablement dans le comportement du sujet. Elle s'exprime par un ralentissement des réactions, plutôt que par une altération de leur qualité.



## SEPTIEME PARTIE.

## CONSTRUCTION DU TEMPERAMENT.

L'interrogatoire et les déclarations du sujet, mais surtout l'étude morphologique et graphologique ont déjà fourni d'importantes indications sur les dominances de tempérament, et sur les grands traits de l'intelligence et du caractère. Cependant, les données obtenues sont demeurées fragmentaires, correspondant en cela à la décomposition de l'individu en ses différentes composantes et manifestations. Mais, pour bien connaître la constitution individuelle du tempérament, il faut maintenant reconstruire synthétiquement, à l'aide des matériaux obtenus analytiquement, c'est-à-dire faire intervenir non seulement la quantité, mais la qualité de ces matériaux, établir leurs intensités respectives, et leurs modes de réaction réciproques.

C'est ainsi qu'il faut établir une fiche synthétique, qui ne comporte que des signes positifs ; grâce à elle seulement, la hiérarchie du tempérament pourra être construite. Chaque colonne comporte de haut en bas, les indications positives à signification tempéramentale précise, d'après le rangement suivant : signes de mensuration, signes du segment céphalique, signes des mains, signes de l'écriture, et éventuellement du comportement.

C'est en pesant le nombre, l'intensité et la qualité des signes de dominances, et en laissant de côté provisoirement les signes négatifs de carence, que la hiérarchie tempéramentale apparaîtra, fournissant la clef du grand cadre de la personnalité, dans son unité retrouvée.

On trouvera de gauche à droite, les signes du tempérament unitaire (I), du tempérament nerveux (II), du tempérament sanguin (III), et du tempérament lymphatique (IV).

Le nombre des signes positifs importants est élevé dans chaque tempérament, sauf pour le tempérament lymphatique, où n'existe aucun signe. Il s'agit donc d'un tempérament à trois éléments, où la richesse des signes annonce une personnalité différenciée.

Les signes du tempérament nerveux l'emportent assez nettement sur les signes des deux autres tempéraments ; de plus, la connaissance fragmentaire mais déjà solide que nous avons du sujet, permet de penser à un nerveux, c'est-à-dire un émotif hyperimpressionnable et très intellectuel, beaucoup plus qu'à un être foncièrement énergique (unitaire), ou à un sanguin bouillonnant, exagéré et mobile.

En second lieu, les manifestations sanguines l'emportent sur les manifestations unitaires, de sorte que, compte tenu de la carence lymphatique, la hiérarchie tempéramentale s'établit selon un geste tracé à rebours, qui passe par le détour de l'exagération sanguine, d'où un emportement excessif dans l'action, la réaction et la contradiction.

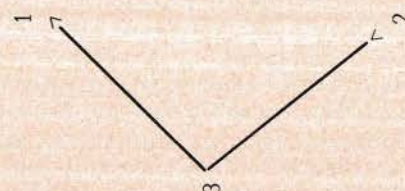
IV	
III	<p>Thorax + 3,02 Appendice xiphoïde gros.</p> <p>Limite des brévi-bras</p> <p>Visage hexagonal 2</p> <p>Etage moyen large 1</p> <p>Iris bleus</p> <p>Paumes larges Thénars forts Lignes { larges rouges Vitales renforcées.</p> <p>Ecriture spasmodique.</p>
II	<p>Tête et cou + 0,87</p> <p>Etage crânien le plus large</p> <p>Visage asymétrique</p> <p>Nez long pointu</p> <p>Brun avec iris bleus</p> <p>Mains triangulaires Doigts { noueux longs</p> <p>Mentales doubles</p> <p>Ecriture { rapide inégalement surhaussée</p>
I	<p>Macroscèle fort + 5,30</p> <p>Visage rectangulaire 1.</p> <p>Paumes { dures creuses Carpes raides Doigts ronds Motrices Rebords martiens</p> <p>Ecriture { centripète cruciale</p>

Tableau du tempérament.

Construction 231 (Nerveux, Sanguin, Unitaire)



Les caractéristiques psychiques de ce tempérament sont typiques. La nervosité est très grande et se dépense en actes ou en réactions brusquement exagérés, avec une énergie et un entêtement irréductibles et sans frein. Les sujets de cette appartenance se martyrisent généralement à rechercher des conditions d'existence qui ne les satisfont jamais parce que trop absolues. Beaucoup sont d'une instabilité pathologique. Ils pèchent par le jugement, leur construction de tempérament les faisant se projeter en décisions insurgées ou à rebours ; ils ont besoin d'une véritable discipline de leurs nerfs, et d'une organisation judicieuse et régulière de leur existence.

Ce que nous savons déjà de la personne de Ohlendorf ne s'oppose pas à ce tableau. Il est juste d'ajouter que je ne suis pas parvenu aussi rapidement et facilement à la construction de son tempérament, que l'exposé ci-dessus pourrait le laisser croire. Une fois le travail personnel d'analyse et de synthèse terminé, je n'ai pas conclu d'emblée à la hiérarchie trinaire à début nerveux, et à terminaison unitaire par le détour sanguin. De plus, au contrôle de la réflexion, j'ai ajouté celui de l'interrogatoire ; j'ai laissé s'expliquer le sujet sur son propre caractère, ses instincts dominants, ses qualités et ses défauts, en toute liberté. Les faits ainsi relevés sont venus corroborer les signes matériels obtenus grâce aux données morphologiques et graphologiques.

Alors, fort de l'appoint considérable du tempérament ainsi reconstitué, j'ai pu établir la synthèse clinique de la personnalité, en faisant entrer dans le cadre du tempérament, pour l'enrichir et le préciser, les données de la morphologie, de la graphologie et de l'interrogatoire, qui n'avaient pas encore participé directement à l'édification du geste tempéramental.

## HUITIEME PARTIE.

### SYNTHESE CLINIQUE DE LA PERSONNALITE.

Il s'agit d'une personnalité très richement douée sur le plan mental, comme sur les plans vital et physique. Mais les éléments de la mentalité sont disposés d'une façon hiérarchique incorrecte, et l'un des quatre éléments fondamentaux se trouve en carence totale. De plus, la forte vitalité naturelle est considérablement affaiblie, et ses réserves sont fortement réduites ; de même, il existe un faible degré relatif, d'endurance physique. Ces quatre données constituent un ensemble dépourvu d'unité et de stabilité efficiente et harmonieuse ; une grande exaltation et une forte excitation psycho-motrice y dominant, asso-

ciées à une sensibilité prodigieuse mais dévoyée, à un naturel inflexible et tyrannique, et à un jugement radical et sans mesure.

La **mentalité** obéit à un mouvement à rebours fortement exagéré initialement, et non contenu par un frein naturel. Il en résulte une effervescence et un emportement excessifs dans l'action, la réaction et la contradiction. Le naturel impressionnable et irritable se dépense en actes et en réactions brusquement exagérés, avec une énergie et un entêtement irréductibles et sans frein. Le sujet se martyrise à rechercher des conditions d'existence qui ne le satisfont jamais parce que trop absolues.

L'intelligence est très sensible, active et cultivée ; elle est de nature analytique, avec un jugement radical et dépourvu de bon sens.

Le caractère est exalté, hypersensible et hyperréagissant ; spasmodique, instable et irritable.

La **vitalité** naturelle est considérable mais très entamée.

L'**instrument** corporel est vigoureux mais peu résistant, et présente un degré avancé d'usure organique.

L'ensemble possède une grande richesse disproportionnée, au sein d'une construction à rebours et inachevée.

### A — Sur le plan mental.

#### a) Intellectuellement :

La prééminence de l'esprit est manifeste ; la personnalité est en effet dominée par la vie intellectuelle et sensible ; l'impressionnabilité cérébrale et la sensibilité intellectuelle sont développées ; mais l'esprit est exalté d'une façon telle, que ses meilleures dispositions et aptitudes en sont profondément altérées.

De plus, l'ardeur et l'activité cérébrales sont soumises à un fort degré d'excitation, qui renforce les qualités proprement intellectuelles, mais qui, uni à l'exaltation, déséquilibre l'esprit. Celui-ci est cependant soumis à des obsessions supérieures et impérieuses, et l'hypersensibilité mentale générale permet des vues d'ensemble. Il s'ensuit une véritable originalité spéculative, sinon créatrice, avec de la culture, une grande curiosité intellectuelle, et une sorte d'esthétisme.

C'est ainsi que les idées ont de la force et de l'originalité, et qu'elles se haussent aisément jusqu'au plan des idées générales. Elles sont nettes, brillantes et précises. Leurs associations sont aisées et rapides, de même que leur conception est prompte, nette, nuancée et exacte.

Le raisonnement est méthodique, déductif, analytique, ordonné et très soucieux d'exactitude et de précision. L'expression de la pensée est calculée, exacte et précise.

L'intuition est médiocre et inconstante, souvent prise en défaut. L'imagination est ardente et extraordinairement exaltée. Quant au



jugement, il présente des failles considérables ; en effet, il subit inexorablement le contre-coup de la grande exaltation intellectuelle et imaginative, de la tension de l'esprit et de la grande excitation psychomotrice permanente d'une part ; d'autre part, soumis à la nature spasmodique des réactions, à l'émotivité profonde et à la grande instabilité, comme à une certaine tendance à l'opposition critique, il manque d'objectivité, d'équilibre et de mesure. Enfin, l'extraordinaire entêtement de la volonté lui fait maintenir contre vents et marées, des décisions parfois déraisonnables, et souvent destructrices et absurdes.

Le jugement déficient n'est suppléé par aucun bon sens ; la préférence va d'emblée aux solutions radicales, maintenues avec intransigeance. En fait, la supériorité de l'esprit tient plutôt à une grande aptitude à spéculer et à critiquer, à dissocier et à établir des rapports entre des points fort éloignés, en apparence, les uns des autres, qu'à reconstruire les événements et les faits au sein d'un ensemble véridique.

Le pouvoir d'analyse est grand, et même pénétrant, mais le pouvoir de synthèse, le pouvoir constructif, est faible. Avec beaucoup de finesse, de sens des nuances, d'activité et de souplesse d'esprit, le sujet exerce un sens critique aigu et tranchant. Il possède un don de l'analyse rigoureuse, pénétrante et impitoyable, poussé jusqu'à une froide et incisive désarticulation des symptômes et des causes ; mais son pouvoir s'en tient là, et il manque d'aptitude réelle à rassembler, à unifier, et à construire.

En définitive, l'esprit est distingué, et puissant analyste des causes, mais absolument dépourvu de force constructrice. Croyant par la raison plus que par l'intuition, le sentiment ou l'expérimentation, le sujet est impuissant à faire passer dans la réalité, autre chose que les visions déformées de sa propre imagination, où l'analyse fragmentaire et limitée où il excelle, ne sert de rien pour l'établissement d'une action positive véritable. En fait, les forces qui s'exercent sur cette brillante intelligence au moment où elle exprime l'acte final du jugement, l'amènent à formuler l'expression glacée et inhumaine d'une pensée d'apparence rationnelle et rigoureusement logique.

#### b) **Caractériellement :**

Le caractère est déterminé par la très forte prédominance tempéramentale nerveuse, par la nature très particulière de la sensibilité générale et de la résistance organique, par la construction inversée du tempérament, par la carence de frein enfin.

Il est essentiellement soumis à deux forces qui le tirent irrésistiblement vers des directions opposées : l'exaltation vers le haut, l'excitation vers le bas ; l'exaltation de l'esprit d'une part, qui lui fait crever le plafond, et l'excitation psychomotrice d'autre part, qui lui fait crever le plancher. Ce tiraillement de forces non complémentaires

aboutit à un sérieux déséquilibre, qui contribue à rendre le caractère indomptable, insociable et instable.

Mais l'instabilité est aggravée par la nature même des réactions psychomotrices, qui prennent une forme spasmodique à base de contractions passagères, plus instinctives que volontaires, chez un sujet hypersensible et hyperréagissant. Le débit de son énergie procède en effet par saccades brusques, courtes violentes et irrégulières, qui proviennent de la projection constante et intempestive de ses forces nerveuses, par un mécanisme mettant en jeu une force initiale vigoureuse, puis un raidissement freinateur. Ce mode de réaction est fait d'autant d'explosion que d'inhibition.

Profondément impressionnable, grand impatient crispé, agressif mais vite affolé, le sujet est avant tout un grand instable, en déséquilibre interne permanent, d'autant plus marqué et pénible qu'il ne dispose pas d'un frein suffisant. Les facteurs puissants qui agissent sur lui se contrarient en effet sans s'unifier, et, lui ôtant toute stabilité mentale et physique véritable, le font vivre dans une discordance perpétuelle d'autant plus pénible qu'il exerce sur lui-même une contrainte martyrisante. Celle-ci contribue à l'épuiser par surmenage nerveux intensif, et, par voie de conséquence directe, à le désunir.

Le déséquilibre et l'instabilité du caractère ont conduit le sujet à un état de surexcitation permanente qui le rend exagérément critique, voire exaspérant et déraisonnable. Indomptable et intransigeant, il présente, dans la mise en pratique des principes auxquels son intelligence analytique et déductive l'a conduit, une insensibilité paradoxale en apparence, qui trouve son origine dans la dominante intellectuelle et nerveuse de son tempérament, en même temps que dans un certain degré d'inconscience et froide cruauté naturelle.

La volonté qui résulte de cet ensemble est moins active, réalisatrice et constructive, qu'inflexible et entêtée, arrêtée sur des positions fournies par des principes froidement élaborés. Il résulte de l'action et de l'interaction de ces éléments du caractère, une nature inflexible et irréductible, tyrannique et épuisante, qui s'exerce comme dans un cercle vicieux, avec une sorte d'inexorabilité diabolique.

#### B — Sur le plan vital.

La vitalité naturelle est développée, mais les revenus disponibles sont fortement entamés et hypothéqués par l'intense surmenage nerveux intellectuel.

Le sujet présente en effet de nombreux signes de dévitalisation et d'épuisement.



### C — Sur le plan physique.

L'instrument corporel est construit vigoureusement, mais ne possède pas une résistance et une endurance très grandes. La forte dépendance naturelle d'un sujet excessivement moteur le fatigue, et son mode particulier de construction tempéramentale le rend incapable d'efforts monotones et prolongés ; de même, son type de réactions et l'absence de frein naturel, ont amené l'organisme à un état d'usure et d'asthénie prématuré et grave.

**En conclusion :** si la personnalité est faite d'un assemblage d'éléments d'une grande richesse, ceux-ci sont fort mal hiérarchisés, mal dosés, incomplets, et partiellement détériorés. L'ensemble est mal orienté, franchement mauvais, sans harmonie, équilibre, ni unité.

## NEUVIEME PARTIE.

### CONCLUSION.

Le jugement rendu au printemps de 1948 contre Ohlendorf dit en substance ceci :

« Ce n'est pas un, mais deux Ohlendorf, qui ont apparu au cours des débats. D'une part, l'étudiant, le conférencier, l'administrateur, le sociologue, l'analyste scientifique, l'humaniste enfin. Cet Ohlendorf là, né dans une ferme, étudia le droit et l'économie politique à Leipzig et à Göttingen, fut juriste, tint un poste important à l'Institut d'économie appliquée de Kiel et de Berlin, puis devint en 1936 conseiller économique du S.D. Dans ce dernier service, il se préoccupa de réunir des faits, s'opposa aux tendances totalitaires et dictatoriales dans la vie culturelle allemande, défendit les classes moyennes, et lutta contre Himmler, et le chef de la Gestapo Mueller. Cet Ohlendorf là ne voyait pas de races supérieures et de races inférieures, mais des races différentes.

D'autre part, il y a le général S.S. Ohlendorf, qui dirigea en Crimée les exterminations raciales de l'Einsatzgruppe D.

Or, si l'humaniste et le chef d'Einsatzgruppe doivent être fondus en une seule et même personne, il s'agit d'une personnalité du type décrit par Robert Louis Stevenson dans son « Dr. Jekyll et Mr. Hyde ». Malgré l'intérêt de spéculer sur cette double nature, le tribunal doit s'en tenir à cet Otto Ohlendorf, qui, de son propre aveu, extermina quatre vingt dix mille personnes, en violation flagrante des lois et coutumes de la guerre.

On ne saurait lui reprocher d'avoir manqué de franchise : il raconta exactement comment il reçut l'ordre, et comment il l'exécuta ; c'était un ordre supérieur, l'Allemagne était obligée d'attaquer la Russie, et la sécurité de l'Armée dépendait des opérations des Einsatzgruppen.

Le dossier de Ohlendorf, chef du département III du Service de Sécurité du Reich, et chef du Groupe D, est complet. Le dossier et l'analyse de cet Ohlendorf qui montra de telles promesses dans le domaine de la philosophie et de l'esprit, devront être constitués ailleurs. Ici, le Tribunal estime Ohlendorf coupable, et le condamne à mort pendaison. »



La condamnation à mort

En m'efforçant de reconstituer ici la personnalité de Ohlendorf à partir de ses expressions principales, j'ai été amené à étudier les différents aspects de cet homme, dont l'humaniste et le chef d'Einsatzgruppe ne constituent que deux des plus importants. Ces différents aspects ne peuvent être étudiés qu'à la lueur de la constitution intime de l'homme, dont le tempérament dévoile les ressorts, les forces et les faiblesses.

Ainsi faut-il remonter, de signe en signe, d'élément en élément,



d'appareil en appareil, de fonction en fonction, jusqu'à l'unité de l'être qui, sous des aspects multiples, est la clef de la personnalité. Grâce à la synthèse clinique, la connaissance de cette unité suprême peut seule permettre de comprendre la coexistence au sein d'une même personne, de deux aspects aussi opposés que ceux de l'humaniste et du tueur, qui ont intrigué les juges de Nuremberg, au point de leur faire invoquer la figure double du personnage de Stevenson, à la fois Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Aussi contrasté qu'ils apparaissent, les aspects d'un même être complexe se fusionnent dans le creuset de la personnalité, où l'esprit, la vie et la chair prennent leur unité. Les moyens d'accéder à cette unité ont été exposés dans les pages qui précèdent, grâce à l'exemple vivant fourni.

Il convient maintenant d'assigner sa valeur propre et sa place à chaque élément constitutif de la synthèse finale, en séparant soigneusement les signes subjectifs, contingents et variables comme les discours et les interrogatoires, et les signes objectifs, fixes et invariables, comme les grands signes morphologiques et l'écriture. Pour cette dernière, il est admis que plusieurs échantillons recueillis à des époques différentes, dans des conditions différentes, assurent un caractère non variable.

Les signes objectifs fixes permettent la construction du cadre général de la personne, grâce au tempérament, et les signes subjectifs viennent garnir ce cadre. Mais pour que le contenu de la pensée issue des expressions subjectives puisse prendre un sens véritable, et témoigner pour son auteur, il lui faut immanquablement un contenant individuel, si je puis m'exprimer ainsi.

Ce contenant, témoigne, lui, des exubérances ou des carences mentales, de la force ou de la faiblesse de l'intelligence, de la puissance de la vitalité, des dominances et de la hiérarchie tempéramentales, du degré de résistance, de capacité et d'adaptation, des qualités et des défauts du caractère enfin, c'est le grand cadre général de la personnalité, fourni par le tempérament.

Seule, la connaissance du contenant et du contenu peut permettre une appréciation objective et valable.

Parmi les expressions subjectives, contingentes et variables, figurent ici l'interrogatoire direct, le contre-interrogatoire, la déclaration finale, mes propres interrogations et le test de Rorschach. Parmi les expressions objectives, fixes, non contingentes : Les mensurations corporelles, la morphologie du visage, du crâne et des mains, l'écriture, et le tempérament. Ces dernières expressions réunies en synthèse, fournissent le cadre personnel où les expressions contingentes viennent prendre leur vraie place et leur réelle signification.

Aussi, ferai-je un rapide retour en arrière pour exprimer de façon concise, le sens des unes et des autres, et pour marquer que les unes sans les autres ne sont viables dans aucun sens. C'est donc à la connais-

sance de l'homme total qu'aboutira cette étude, cet homme total que les juges envisagèrent sous les traits assez littéraires prêtés par Stevenson à son équivoque héros.

L'interrogatoire direct permit un exposé libre et facile, en grande partie sincère ; Ohlendorf s'y présenta bien entendu à son avantage, courbé sous la contrainte, mais il n'essaya pas de dissimuler son accord profond avec son maître.

Il montra dès l'abord son goût de formules bien déduites, et d'une solide mais toute apparente logique ; il se présenta comme un esprit indépendant, un pur entre les purs, toujours à la chasse des déviations, et révolté par le grossier pragmatisme des réalistes et des opportunistes. Par l'exposé de sa mission en Italie, il révéla quelque chose du contenu de sa doctrine : le national-socialisme s'opposant au fascisme et recréant la communauté des fidèles, pour donner à chaque être sa valeur propre en le replaçant au sein d'un ensemble. Il affirma que c'était là le point de vue de Hitler lui-même, mais laissa entendre que ses discours sur ce sujet ayant été écartés au profit de ceux de Goebbels, Hitler avait en somme été trahi par les siens. Il n'est pas rare d'entendre cette opinion, même aujourd'hui en Allemagne.

C'était le désir avoué des nazis, de recréer par le national-socialisme grâce à l'action concertée de son chef et de ses fidèles, une communauté naturelle basée idéologiquement sur la pureté du sang et de la race, et matériellement sur une aristocratie : la S.S. Cette communauté était destinée à remplacer cette religion vermoulue, le Christianisme, sous quelque confession que ce fut.

En fait, croyant dans son genre, Ohlendorf adorait un seul Dieu, Adolf Hitler, auquel il n'adressa jamais qu'une critique, un affectueux reproche tout au plus ; celui d'avoir laissé les mains libres aux Ley, Goebbels et autres Göring. C'est là sans doute qu'il faut rechercher la nature de la mystique particulière de cet homme, et nul passage ne l'exprime plus clairement. Pour lui, tous ceux qui firent la politique allemande quotidienne ne furent jamais que des grossiers et des indignes. Aucun d'entre eux ne comprit jamais rien à cette communauté dont les principes immuables ont été de tous temps à la base de la tradition germanique et dont la rénovation fut le fait de Hitler. Mais ses seconds ne le comprirent pas, et c'est ce qui amena l'état totalitaire.

Il n'est pas nécessaire de préciser ce que cette théorie a de spécieux. Hitler portait en lui jusqu'aux germes les plus éloignés de ce lugubre développement historique, et il n'était nul besoin d'avoir recours à l'intervention d'un quarteron de demi-fous pour expliquer son échec et l'excuser. En fait s'il y eut des désobéissances et des trahisons c'est parce que le régime, plus encore que des déviations et des insuffisances de ses dirigeants, souffrait de sa nature inhumaine, et provoqua des réactions dont beaucoup furent nobles et courageuses.



Mais Ohlendorf ne le vit pas ainsi, et, vestale du temple, il n'admit pas que les grandioses principes posés par le Führer aient pu être erronés ; ces sont les hommes qui ont failli, et non les principes ; il se posa là en doctrinaire fanatique, à qui la plus affreuse défaite ne dessilla pas les yeux.

Toute son existence semble axée sur la défense de l'intangibilité du dogme ; s'il entra au Service de Sécurité, ce fut pour corriger les erreurs du national-socialisme dans le domaine économique. A partir de ce moment, dit-il, commença la lutte qui l'opposa à Himmler. A ce sujet, et si la nature de Ohlendorf nous paraît fort éloignée de celle de Himmler, il n'est pas douteux que, malgré leurs divergences certaines, dues à leurs natures très différentes, le premier a cependant passé sa vie politique dans un service dépendant du second. Ceci indique un degré de dépendance, au moins matérielle.

Les divergences entre les deux hommes, telles que les présente Ohlendorf, et s'appliquant par exemple à la mansuétude de celui-ci à l'endroit des Juifs de Pologne, prêtent au doute ; malgré les différences essentielles entre eux, Ohlendorf n'était nullement tenu dans un organisme soumis à un homme dont tout, dit-il, le séparait. Ce point accuse quelque faiblesse dans le comportement ; il ne doit pas surtout retenir notre attention, mais bien le jugement porté sur Himmler, « parasite du peuple allemand, dont le pouvoir était une coquille vide, alors que tous les pouvoirs entre ses mains eussent dû lui montrer ce qui n'allait pas, et l'amener à créer des conditions viables ».

Ce jugement est parfaitement inexact, et accuse chez notre sujet une forte faille de cette fonction essentielle de l'esprit, une grande inaptitude à juger objectivement les autres, et à pénétrer leur mentalité. Celle de Himmler, ce maître fourbe, véritable âme policière et damnée de Hitler, n'était pas celle d'un homme n'ayant entre les mains qu'une « coquille vide ». Son pouvoir n'était que trop réel ; d'un trait de plume, dit son ami le médecin général Gebhardt, il avait le pouvoir de supprimer des milliers d'êtres humains. De même les conversations avec Himmler, les derniers jours, montrent combien le jugement de Ohlendorf avait peu d'objectivité et de sens.

Parlant de l'ordre d'extermination, il déclara ne pouvoir imaginer que le commandant en chef ait pu commettre un crime en donnant un ordre, ce qui revient à dire que la fonction suprême de l'Etat est entachée d'infailibilité, et qu'elle ne comporte aucune critique morale ; qu'il s'agisse de la personnalité de Himmler, ou de l'infailibilité de Hitler, failles grossières du jugement, et véritable anesthésie morale.

Il est normal que Himmler et Ohlendorf se soient trouvés en lutte ; Himmler réaliste cynique, n'avait que faire d'un Ohlendorf rationnant, à partir du moment où celui-ci, quittant le domaine doctrinal, se mêlait d'agir, dans un service dépendant du chef S.S. Mais que dire encore de l'aberration de Ohlendorf, désireux d'amener le Reichs-

führer SS. à se rendre aux Alliés, à la tête de ses généraux, une fois le désastre consommé ? Himmler fut plus réaliste certes, et, prévoyant son sort, il préféra le cyanure, lorsqu'après sa capture, il fut reconnu.

Malgré sa prétendue protestation, Ohlendorf s'essaya longuement et très sérieusement à justifier l'ordre de Hitler prescrivant aux Einsatzgruppen de tuer les Juifs, les Tziganes, les Asiates, les fonctionnaires communistes, et toutes personnes mettant en danger la sécurité de la Wehrmacht. C'était un cas de légitime défense, devant les exactions des Russes en Finlande, en Pologne et dans les pays baltes. « Le subordonné n'a pas à se préoccuper de l'autorité qui donne un ordre, mais seulement de Dieu et de l'histoire ». Cette formule assez vague, que nous retrouverons plus détaillée dans la déclaration finale, soutient la validité de l'obéissance aveugle. Nous verrons dans la conclusion générale de ce chapitre ce qu'on peut en penser dans le cas précis de l'Allemagne.

Dans son souci majeur de tout ramener au grand cadre du développement historique, Ohlendorf ne voulut pas séparer les excès des S.S. de la guerre totale, et même du conflit à venir. Il montra à l'envie le cadre tout fait, où son esprit subtil faisait entrer les événements, les hommes et l'avenir même, chacun à sa place, et tel qu'un génie clairvoyant les pouvait dévoiler à nos yeux. Ce grand cadre, c'est celui de l'idéalisme, et depuis Kant, il n'a pas beaucoup varié au moins en Allemagne. Dès lors, tous les prétextes furent bons pour constituer des raisons : l'expropriation des koulaks, le grand nombre des Juifs pourvus de fonctions importantes par rapport au petit nombre des Juifs de Russie, et ainsi de suite.

Il ne restait plus qu'à exécuter l'ordre le plus humainement possible ; ceci consista à renvoyer les hommes qui montraient du plaisir aux exécutions. Et Ohlendorf d'accumuler les bonnes raisons d'un impossible refus, « alors que la Wehrmacht elle-même connaissait l'ordre, et l'aidait ». D'ailleurs, il lui eut fallu avoir le sentiment de l'illégalité, et il ne l'avait pas. Exposant son point de vue sur les jeunes Polonaises soumises à d'atroces expériences, le Dr. Gebhardt dira aussi : « Tout cela était aussi légal que possible sous le III<sup>e</sup> Reich ». C'est bien là le point essentiel : tout était en ordre, puisque c'était légal.

La seule responsabilité que Ohlendorf se reconnaisse, est celle des cinq cents hommes de son groupe, et, diablerie suprême d'un paralogisme inexorable, c'est justement pour protéger ces cinq cents hommes là qu'il resta avec eux jusqu'au bout. Ces discours révèlent le caractère fausseté rationnel d'une pensée incapable de déductions véridiques, et soumise au cercle vicieux infernal de sa logique interne, amputée, borgne, et prisonnière d'un système à penser à déroulement fatal.

Il serait fastidieux de poursuivre, et d'ajouter des signes supplé-



mentaires, comme la tâche positive des Einsatzgruppen par exemple, « si l'on ne tient pas compte de l'ordre de base des exécutions », ou le but du Service de Sécurité, cette pépinière d'humanistes, préoccupée du « développement de la liberté intérieure ». De quelque côté qu'on se tourne, tout sert à renforcer les raisons de détruire des civils innocents, dans ce jeu cruel où les victimes désignées devaient de toutes façons mourir, comme dans une histoire de brigands où tout concourt à dépouiller les victimes : promesses, menaces, coups, bons traitements ou chantage. Tout ce qui survint était « la volonté évidente de Dieu, dans la nature et dans l'histoire ».

Ohlendorf omit cependant de dire que son Dieu avait pris forme, qu'il s'appelait Hitler, et qu'il ressemblait davantage à quelque démon.

Quant au contre-interrogatoire, il précisa la nature et la forme de cette pensée : le don d'analyse, la vivacité, la netteté, la souplesse et la précision des opérations de l'esprit ; mais aussi l'incapacité foncière à construire, à rassembler les matériaux réunis, l'imagination erratique, le jugement faux. L'idéalisme nazi fut encore magnifié, ainsi que les intentions de Hitler, ces bonnes intentions dont l'enfer, dit-on, est pavé.

Ohlendorf rappela sans cesse que son seul critère était l'ordre qu'il avait reçu, cet ordre dont il n'avait ni la possibilité, ni la volonté, de nier la légalité. Le procureur le mit aisément en contradiction avec lui-même, et même en difficulté sans même qu'il s'en doutât, lui faisant dire par exemple qu'un de ses griefs contre le nazisme, était dû à tous les psychopathes, comme Franck, et les irresponsables, parvenus au pouvoir. Singulière accusation, dans la bouche d'un héraut du national-socialisme. La cruauté naturelle de l'inculpé s'exposa aussi librement, quand il dit n'avoir pas eu à apprécier le danger présenté par les enfants, mais seulement à les exécuter aussi, selon l'ordre.

Quant à son essai de vouloir mettre à égalité les morts d'enfants dues aux bombardements alliés, avec les exécutions systématiques et de sang-froid des enfants en Russie, le procureur montra que les deux ne se trouvaient pas sur le même plan moral, et mit le doigt sur l'anesthésie morale de l'inculpé. L'autre rappela alors le proche voisinage, et le danger, du bolchevisme, et somme toute, la « bonne voie » suivie précocement par l'Allemagne ; il se garda cependant de justifier idéologiquement l'invasion de la Pologne, de la Norvège, des Pays-Bas, de la France, de la Yougoslavie et de la Grèce, la mise au pas de la Roumanie et de la Bulgarie. Mais il décrivit avec précision le mécanisme des exécutions et des sélections, avec une froide insensibilité.

Ohlendorf fut très long à donner son avis sur la nature morale de l'ordre reçu. Il est juste de penser qu'après les claires explications fournies par lui sur cet ordre « légal et légitime », il se fit longuement et instamment prier pour exprimer un avis « moral », sentant bien que

son insensibilité morale lui nuirait aux yeux de la Cour américaine. Il finit cependant par dire qu'il aurait fait exécuter sa sœur, le cas échéant, voulant signifier par là son entière soumission à l'ordre reçu. Mais il montra bien que les préoccupations morales n'étaient pas siennes, en disant au procureur qu'il voulait lui faire analyser moralement un développement historique, et qu'il refusait, « pour autant que sa propre conscience était en cause ». De toute évidence, les déroulements historiques ont des exigences qui n'ont que faire des préoccupations morales des individus ; c'est là une solution commode, spécialement quand ces préoccupations n'ont rien d'excessif.

Une des réponses données est intéressante : Avant de répondre affirmativement à la question de savoir s'il aurait fait exécuter sa propre sœur, Ohlendorf refusa en prétendant que c'était mêler deux événements sans aucun lien entre eux, une affaire privée et une affaire militaire, comme s'il y avait deux morales en matière de tuer ; mais il ne s'agissait pas de la guerre ; les victimes étaient des civils désarmés.

La déclaration finale de l'inculpé apporte quelques éléments supplémentaires d'appréciation de sa pensée. Pour lui, le national-socialisme est venu à point nommé, combler le vide laissé par la disparition de l'idée chrétienne dans le monde ; grâce à lui, et face au communisme qui se posait en héritier, l'homme retrouva des « valeurs absolues et uniformes ». Transposant les événements d'Allemagne à l'échelle du monde, Ohlendorf voulut montrer que le nazisme avait surtout, à son origine, des préoccupations spirituelles, et qu'il n'avait fait que relever le flambeau échappé au christianisme. C'est bien ce qu'avait annoncé le maître à philosophe du III<sup>e</sup> Reich, Alfred Rosenberg : « Une nouvelle foi se lève : le mythe du sang, la foi que le sang nordique représente ce mystère qui a remplacé et surpassé les vieux sacrements ».

C'est l'étude du développement historique qui l'a conduit aux vérités politiques originellement contenues dans la doctrine nazie, et ce n'est pas sa faute à lui, Ohlendorf, si l'idée et la doctrine furent trahies par les gens au pouvoir. S'il rappela le caractère effrayant de l'histoire « telle qu'elle fut ordonnée par le Dieu même qui transmet à Moïse les dix commandements », et compara le nazisme aux plus grands âges de l'humanité, en rappelant les martyrs de chaque grande époque, il laissa supposer que le nazisme aussi avait eu ses martyrs. Ils furent plutôt chez l'adversaire ; la balance n'était pas égale.

Il signala l'isolement tragique du penseur entre les données religieuses, éthiques et morales, et leur application ; ce faisant, il accusa la nature spéculative de sa pensée, et sa propre inaptitude à l'action.

Comment donc établir un lien entre sa pensée et ses actes, si l'on s'en tient à la sorte d'humanisme, discutable mais non sanguinaire, qu'il exposa tout au long de ces journées du procès, et dans les conver-



sations privées ? Comment concilier ces deux Ohlendorf décrits par la Cour dans son jugement, l'humaniste et l'assassin ?

Désireux de remplacer la religion chrétienne périmée, par une religion déiste qui s'opposerait à l'individualisme et à sa déification de l'homme, Ohlendorf fut conduit à l'assassinat collectif ; il recouvrit doctrine et réalité du large et commode manteau de l'histoire ; sa critique de l'idée démocratique, et la préférence qu'il donna à la doctrine nationale-socialiste, si l'on s'en tient à elles, ne permettent pas d'expliquer rationnellement les actes qu'il commit. La forme de sa pensée, la conformation de son intelligence vive, précise, analytique, inapte à rassembler et à constituer, mais très apte à désarticuler, ne permettent pas d'imaginer le fil conducteur de son action.

Sa hantise même, d'une conception totalitaire de l'univers et de l'homme, ne permet pas de distinguer les discriminations à venir, et leur caractère radical. De plus, la connaissance de la nature réelle de ses maîtres : le Führer et le Reichsführer S.S. permet seulement de se demander si Ohlendorf possède bien la sorte de mentalité qui se pliera aux exigences de ces deux là. Ils sont criminels, mais un tel humaniste, un pareil étudiant curieux de l'homme et de son aventure dans le monde, quel front présentera-t-il à leurs objurgations ? Ceci ne ressort pas de ces journées de libres exposés idéologiques.

Un jeu de l'esprit permet de se reporter en pensée à ces conférences que le jeune Ohlendorf prononça à l'âge où ses pareils usent encore leurs culottes sur les bancs de l'école. Sans doute, chez ce jeune garçon intelligent et travailleur, n'avaient-elles pas une tournure si différente de celles d'aujourd'hui ? Qui eut pu annoncer à l'époque, les actes à venir du conférencier ? Est-il humainement possible de prévoir, à partir de tels exposés, et grâce à certains examens, la ligne probable qui sera suivie ? C'est ce que cette étude clinique vise à établir.

Et que penser de cet homme torturé par les excès (Hybris) en actes et en paroles, des dirigeants allemands « responsables du développement historique » ? Que penser de celui pour qui le « mépris de la vie humaine et l'ignorance des idées fondamentales des conceptions religieuses et morales a transformé les conséquences attendues de ces excès en une peur torturante ? » Que penser de celui dont la peur est encore plus grande, des « excès visibles de la politique d'aujourd'hui ? »

Ces excès ont en particulier consisté à pendre un quarteron de criminels ; il est juste de considérer que la peur de Ohlendorf n'était pas sine materia, puisque cette fois, il devait être du mauvais bord. C'est ainsi qu'il fit connaissance avec la réalité de l'histoire, qu'il avait si généreusement et impavidement appliquée aux autres. Il l'accepta d'ailleurs très mal, disant à un procureur américain, le jour de sa condamnation à mort : « Vous n'allez tout de même pas m'exécuter ». En effet, développant jusqu'à l'extrême limite ce que d'aucuns nommeraient sa folie raisonnante, il avait servi de témoin à l'accusation

américaine contre Göring et consorts, contre l'I.G. Farben, et contre l'O.K.W.

Il ne put s'empêcher de spéculer jusqu'au bout, et d'annoncer le déroulement inexorable de l'histoire, et de cette tension qui « s'enfonce profondément dans le passé, très loin au delà du peuple allemand et de sa volonté ». Finalement, portant sur ses compagnons un jugement éminemment favorable, il les montra « totalement dépourvus de pensées criminelles, jetés dans une guerre inévitable, dans laquelle ils se trouvaient être le bouclier des autres peuples contre un ennemi commun ».

Quels furent donc au juste ces compagnons si nobles ; que dirent-ils de leurs actes ; quels éléments avons-nous pour les apprécier ?

Au terme de sa déclaration finale, Ohlendorf renforça l'impression qu'il donna d'une intelligence rigoureusement analytique, inapte à unir, c'est-à-dire à construire un pont entre les « deux forces fondamentales de l'histoire » arbitrairement séparées : « l'aspiration vers la réalisation d'idées morales et éthiques d'une part, et d'autre part, la puissance de l'histoire réelle avec sa force écrasante ». Ainsi mit-il en évidence une fois de plus la nature fragmentaire de sa brillante intelligence, inapte aux vues constructrices, et très limitée dans ses applications.

Il y ajouta une note quasi mystique disant que ses compagnons avaient « senti le besoin de paix des hommes, et la sensation métaphysique de l'obligation de sauvegarder l'existence de leur peuple ». De même, il mit en garde la Cour contre un verdict qui précipiterait ses compatriotes dans le désespoir, en « plaçant leur existence en dehors de la réalité historique ». Ce faisant, et logique jusqu'au bout, mais à partir de prémisses fausses, il ne demanda rien moins aux juges américains que d'entériner par un acquittement, les « développements historiques » qui avaient abouti entre autres choses, à l'assassinat de millions de victimes civiles. Comment expliquer de pareilles déclarations, qui jurent si cruellement avec la sombre réalité ? Ces discours sont-ils susceptibles d'une claire compréhension et d'une interprétation véritable, dépassant les habituelles digressions philosophiques sur cette forme d'idéalisme ? Je ne le crois pas, et c'est pourquoi je pense qu'ils doivent être éclairés par la connaissance de la construction personnelle de leur auteur.

Aux cours de mes entretiens avec Ohlendorf, il se montra préoccupé essentiellement de questions philosophiques et religieuses ; il me posa de nombreuses questions sur Dieu et la création, l'Evangile et l'histoire, l'appropriation de l'Evangile à l'époque actuelle, dont il doutait, la charité, le panthéisme et Saint Thomas. Je lui fournis des livres et des brochures en langue allemande sur ces questions. Je ne le quittais jamais sans avoir à préparer pour la prochaine interrogation, un véritable sujet, dont je retrouve aujourd'hui les brouillons.



Il m'exposa un jour son opinion sur Himmler. Il voyait en lui trois aspects essentiels : un côté religieux et humain, d'abord avec une forte influence due à l'éducation reçue, un côté timide ensuite qu'il expliquait par la faiblesse de sa formation morale, un côté officiel enfin ; le service d'Etat qui était le sien, avait développé en lui l'esprit tactique et l'intrigue ; il le tenait pour un peureux devenu méchant.

Quelles que soient les vérités de détails contenues dans cette description, il était difficile de n'en pas voir le côté élémentaire et enfantin.

Le test de Rorschach accusa la nature analytique de l'intelligence reconnue élevée, une mentalité « artificielle » et une grande ambition, mais peu d'aptitude à la création originale. L'esprit fut estimé intact et le caractère du type extroverti, peu impulsif, avec une forte contrainte, des freins puissants, et une anxiété légère bien contrôlée.

En définitive, exposés publics ou privés, libres ou dirigés, réponses spontanées ou contraintes, tests, mirent en valeur une intelligence brillante mais analytique et limitée, soumise à une sorte d'humanisme idéaliste avec des aspects de fanatisme. Dans quelle mesure ces deductions sont-elles corroborées par l'examen clinique ; que leur apporte celui-ci, et en particulier, de quel appoint est-il pour expliquer la transformation de l'humanisme idéaliste en fanatisme forcené et meurtrier ?

Les différentes expressions positives, objet de l'étude morphologique et graphologique, ont été étudiées en détail ; réunies en synthèse clinique, elles confirment généralement les différentes deductions tirées des expressions subjectives, et en cela, elles constituent un bon moyen de recoupement ; mais surtout avec la hiérarchie tempéramentale et la force, ou la faiblesse, de chacun de ses éléments, elles fournissent la clef de la personnalité.

Les éléments de la mentalité sont en effet disposés d'une façon hiérarchique incorrecte, à rebours, et l'un des quatre éléments fondamentaux manque totalement. D'où l'excès d'action, de réaction et de contradiction, dans un naturel impressionnable, irritable et sans frein, chez un sujet qui se martyrise à rechercher des conditions d'existence trop absolues, très vitalisé au départ, mais très affaibli par ses propres excès. De plus, d'autres signes considérables montrent l'extrême sensibilité dévoyée, le naturel inflexible et tyrannique, la sensibilité, mais la fausseté de l'intelligence, et pour l'ensemble, le défaut d'unité, de stabilité et d'harmonie.

Il apparaît que ce cadre puisse fournir un légitime contenant à ce contenu déjà exprimé. C'est trop peu dire que les données de l'investigation clinique et celles des éléments dits subjectifs se complètent. Les uns, les éléments objectifs, fixes, préexistent aux autres, qui viennent s'insérer exactement à l'intérieur de ce réceptacle naturel, préparé pour eux. Il n'est pas exagéré de dire, en effet, que les éléments

constitutifs du tempérament, pour nous en tenir à ce grand cadre de la personnalité, ces éléments si divers en partie innés comme l'hérédité, en partie acquis comme l'influence du climat, du milieu, du métier, ont véritablement préexisté aux éléments du discours ou du comportement, et qu'ils les ont pour une grande part déterminés.

En faisant la part de tout ce qui ne dépend pas, en nous, du libre choix, et des influences imposées de l'extérieur, il est logique de rattacher le contenu de nos pensées et le sens de nos actes, à la nature même de notre personne, telle qu'elle s'exprime essentiellement par le tempérament. A partir de la naissance, et des influences héréditaires, qui nous échappent, un grand nombre d'influences agissent sur nous avant que nous ayons pu atteindre l'âge de la responsabilité, et compte doit en être tenu. Mais à partir de l'âge de raison, très variable selon les individus, notre part libre apparaît de plus en plus grande, bien que rigoureusement liée à notre tempérament, dont la totalité ne nous est pas redevable.

La connaissance du tempérament, avec l'approfondissement de l'intelligence, du caractère et de la résistance organique que permet l'étude de synthèse clinique, rend possible une certaine prévision des grandes lignes du comportement d'un individu donné, de même que la confrontation du tempérament et du comportement, permet sans erreur possible, en complétant le premier par le second, d'attribuer un sens exact, aux actes, aux paroles et aux écrits.

Il n'est certes pas exclu que parmi les tenants du tempérament mixte à trois éléments de Ohlendorf, de nombreux autres poursuivent une existence et des buts honnêtes, sans entraînement particulier vers le meurtre collectif ; il n'est pas douteux cependant que leur conformation particulière les rend en somme semblables à ce triste héros, pour une part très essentielle de leur construction. Mais l'identité tempéramentale n'implique aucunement l'identité de la personnalité, dont le cadre seul est identique, le contenu pouvant être fort différent ; aucun homme ne ressemble d'ailleurs complètement à un autre, et les signes d'individualité sont toujours nombreux, sans parler des prédestinations natives. Tel Nerveux — Sanguin — Unitaire bien orienté, peut utiliser à des activités fort louables les excès de sa nature hypersensible, hyperréagissante et mal freinée.

La limite du tempérament apparaît ainsi plus clairement ; elle s'arrête en quelque sorte aux caractères acquis dus aux influences venues de l'extérieur ; ce sont ces influences que Ohlendorf exprima dans ses discours ; il réagit à sa façon, qui lui était bien particulière, mais s'il leur fut aussi sensible, c'est qu'il présentait en lui des aptitudes, révélées ou potentielles, et des résonances, en accord avec elles, et sortant du cadre tempéramental. L'examen morphologique rendit compte aussi de cet aspect là.

Ensuite, compte tenu du tempérament, les données de la vitalité et



de la résistance organique ont également joué un rôle assez considérable ; à l'origine très différentes, l'une très forte et l'autre plutôt médiocre, elles devinrent presque semblables, du fait de l'affaiblissement des réserves vitales disponibles. Cet affaiblissement concomitant accentua le naturel irritable et crispé, et concourut à la mauvaise orientation d'un ensemble voué à un véritable cercle vicieux, chez un sujet jamais satisfait, et se martyrisant à rechercher l'absolu, avec, en somme, de médiocres moyens.

L'inversion de la construction tempéramentale, et son début dans la zone nerveuse, expliquent la nature analytique de l'intelligence, et la forme particulière du caractère, à la fois exalté et excité.

L'intelligence spéculative, incisive et critique, le caractère déséquilibré et instable, sont à rapporter, certes, à la construction particulière du tempérament, mais aussi pour une bonne part à l'éducation, à l'instruction, et aux influences qui se sont exercées sur un tel tempérament. De sorte que l'ensemble que nous avons aujourd'hui sous les yeux est dû aux interactions d'un grand nombre d'éléments extérieurs, sur une base fixe donnée.

La doctrine nazie s'exerçant sur ce terrain de choix, éminemment sensible à pareille construction totalitaire et absolue, détermina un fanatisme qui se manifesta électivement dans le domaine des idées. De plus, le fond cruel de Ohlendorf, qu'il faudrait suivre jusqu'à de lointaines origines, et dont témoignent de nombreux signes morphologiques, a donné le ton d'une action peu originale mais bien réelle, chez un être peu doué pour agir.

En un mot, la synthèse clinique a rendu compte d'une personnalité potentielle, à laquelle les discours et les actes ont donné la vie ; ainsi, la base permanente dûment établie, les événements, les actes et les paroles sont venus prendre un sens grâce à elle.

C'est pourquoi on ne saurait parler de deux Ohlendorf, et d'un doublement de la personnalité, mais d'un Ohlendorf, qui fut humaniste certes, mais aussi assassin. Ces deux aspects ne s'opposent pas, comme inclinerait à le croire un crédule public, mais ils se complètent, et s'éclairent l'un l'autre. Seule, la reconstruction synthétique peut rendre compréhensible la coexistence d'aspects apparemment si opposés, au sein de l'unité retrouvée.

## II. — Heinz JOST.

Le général de brigade S.S. Heinz Jost, avait rang de général de division dans la police ; âgé de 43 ans en 1948, il étudia le droit et l'économie aux Universités de Giessen et de Munich. Il exerça le droit au Tribunal de Darmstadt, s'inscrivit au parti nazi en Février 1928, et devint membre de la S.A., de la S.S., et du S.D. Pendant la campagne de Pologne, il servit en qualité d'officier S.S.



Heinz Jost  
général de division dans la police, général de brigade dans la S.S.

Commandant de l'Einsatzgruppe A, il invoqua pour sa défense des arguments d'auto-défense, de nécessité et d'urgence nationales. Il déclara que pendant son commandement du groupe A, il commandait également la police de sécurité et le S.D. ; le quartier général du groupe A était à Krasnogwardeisk, alors que la police de sécurité et le S.D. se trouvaient à Riga. En gros, les tâches des trois organisations étaient les mêmes.

Le dossier montre que le Einsatzgruppe A extermina des centaines de milliers de personnes, et que Jost fut également responsable de la déportation, pour le travail forcé de Sauckel, d'un grand nombre de civils.

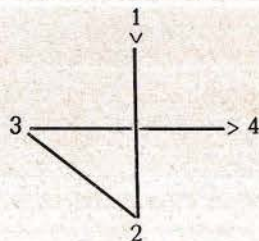
Jost exposa qu'il avait rendu visite à Heydrich et à Himmler, pour demander son rappel, et à Rosenberg pour s'opposer au programme d'extermination. Plus tard, il fut rappelé par ses chefs, et soumis à une peine disciplinaire.



Il conserva, dit-il, son rang d'officier général dans la police, mais fut envoyé au front comme sergent dans la Waffen S.S. Tous les témoins de cette affaire sont morts ; la chose est possible, mais la maladie de Jost à l'époque, joua un rôle au moins partiel, dans le renversement de sa situation militaire.

Le Tribunal estima Jost coupable, et le condamna à la prison à vie. Le 31 Janvier 1951, sa peine fut commuée en dix ans de prison.

Le tempérament répond à la construction cruciale, typique, masculine, synthétique et équilibrée UNSL, hiérarchiquement disposée. 1 2 3 4 :



Ses caractéristiques psychiques le montrent successivement énergique et autoritaire, puis muni d'une bonne compréhension, mais avec de l'impatience et de l'excitation, puis passionné et violent, enfin pourvu d'un grand sang-froid, qui lui permet de contrôler les premiers moments excessifs, et de s'orienter vers des décisions plus réfléchies. C'est un sujet assez richement doué, qui garde un certain sentiment d'équilibre, et un besoin d'ordre.

Un certain nombre de signes très caractéristiques permettent d'enrichir le cadre tempéramental, et de l'illustrer. Le visage sensiblement rectangulaire, à grosse protubérance supérieure, avec une expression souvent dure et cruelle, le nez fort, busqué, les yeux très bleus avec nombreuses taches feu chez un sujet brun, le thorax d'au moins 25 centimètres pour une taille de 1 m.66 seulement, les membres longs ; le gros appendice xiphoïde dur et médian, les mains rectangulaires, dures, à paumes creuses, les doigts ronds presque carrés, les céphaliques très longues, les mentales rectilignes, et la présence d'anneaux de sensibilité, l'écriture dynamogénisée, énergique et acérée, anguleuse cruciale et baveuse, ont déterminé la construction tempéramentale. Mais l'intensité des signes a ajouté encore à ce tempérament vigoureux, cependant fortement tempéré par l'usure organique et une certaine forme d'appréhension (Gros appendice xiphoïde avec deux lunules seulement, pas d'indépendance à l'origine, des céphaliques et des vitales, et anneaux de sensibilité).

Joh. Hoffe einige Tage Urlaub zu erhalten  
um meine kleine erkrankte Frau besser  
zu können.

erhalten, um meine kleine  
erkrankte Frau besser zu können  
Sie liegt im Krankenhaus in  
Göttingen.  
Heinz Jost



**Synthèse :**

Sujet vigoureux, énergique et intrépide, tempéré par une certaine inquiétude latente, et diminué par une dévitalisation par surmenage, mais pourvu d'une grande maîtrise de lui-même.

**Sur le plan intellectuel :**

L'intelligence possède des idées claires et simples, assez bien agencées et exprimées ; elle manque de souplesse et de culture ; bien que trop intransigeant, et porté aux extrêmes, le jugement a de la sûreté, et le sens de l'essentiel.

Dans l'ensemble, l'esprit possède de la force et de la simplicité.

**Sur le plan caractériel :**

La caractéristique est foncièrement combatif, parfois violent, et d'une façon générale mauvais ; brusque, cassant, autoritaire avec un entêtement irréductible.

Le sujet est passionné mais vigoureux, assez rageur et susceptible, n'en faisant qu'à sa tête.

Il possède une certaine habileté ; son énergie habituelle s'exprime fougusement, et contraste parfois avec une crainte mal exprimée.

**Sur le plan organique :**

Bien que muni d'une très forte vitalité naturelle, il est fortement hypothéqué par surmenage, et présente des signes importants d'usure organique.

**Dans l'ensemble** le sujet possède une personnalité forte bien qu'élémentaire, mais contrastée par adjonction d'inquiétude latente et d'usure organique.

**III. — Erich NAUMANN.**

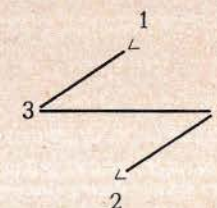
Le général de brigade de la S.S. Erich Naumann, âgé de 42 ans en 1948, quitta l'école à 16 ans, et obtint un emploi dans une maison de commerce de sa ville natale, Meissen, en Saxe. Il s'inscrivit à la S.A. en 1933, et devint fonctionnaire de la police. Il entra au S.D. en 1935. De Novembre 1941 à Février 1943, il commanda l'Einsatzgruppe B.

Il déclara qu'avant de prendre son commandement, il fut convoqué par Heydrich, qu'il reçut de lui des ordres précis pour la Russie, et tout d'abord l'ordre du Führer concernant l'extermination des Juifs, des Tziganes, et des fonctionnaires soviétiques.

A la barre, il ne trouva aucun grief de nature morale à opposer à l'ordre du Führer : « J'estimais le décret correct, dit-il ; il faisait partie de notre but de guerre ; par conséquent, il était nécessaire ». Comme on lui faisait bien préciser qu'il ne voyait rien à redire à un ordre qui comportait la mise à mort d'êtres humains sans défense, il confirma sa réponse antérieure.

Le Tribunal estima Naumann coupable, et le condamna à mort. Il fut pendu le 6 Juin 1951.

Le tempérament répond à un geste de force matérielle exagérée (unitaire — sanguin) qui hésite, et passe en zigzaguant à la lourdeur lymphatique et à la faiblesse nerveuse. C'est un assemblage de force et de faiblesse, hiérarchiquement rangé U S L N, (1 3 4 2) :



C'est un sujet énergique, mais de construction matérielle alourdie et en zigzag, qui le rend irrégulier et instable, avec un jugement dépourvu de rapidité et de sûreté.

Les principaux signes sont les suivants : C'est un sujet assez petit et construit en largeur, avec un visage rectangulaire large à grosse protubérance supérieure, et un diamètre bi-goniale très large ; brun avec des sourcils rectilignes abondants, il a un crâne postérieur plat, un menton lourd, un front lisse et une expression dure, des membres courts, un très gros appendice xiphoïde avec neuf lunules pâles sans indépendance à l'origine, des céphaliques et des vitales, des mains très larges au niveau de la paume, pointues, molles et chaudes, avec des éminences thénars fortes, des doigts coniques le pouce droit long, un petit raccord entre céphalique et mentale droites, une écriture mouvementée, centripète, jointoyée et en lasso, tordue, en recul et à encoches, égale en hauteur.

**La personnalité** est composée d'éléments assez riches, mais lourds et communs.

**Sur le plan intellectuel :**

L'esprit est matérialisé, mais ardent et actif, capable de créations et de réalisations ; les associations des idées sont rapides ; le raisonnement est mal organisé, le sujet se fiant à son intuition qui est forte ;





Erich Naumann  
général de brigade dans la S.S.

l'imagination est amplificatrice, assez déformante bien qu'habile, de sorte que le jugement manque finalement de mesure et d'objectivité.

Dans l'ensemble, l'intelligence est habile et pratique, mais elle manque de clarté, d'ordre et d'élévation.

#### Sur le plan caractériel :

Le sujet est très actif, voire agité et brouillon, avec une fougue lourde, susceptible de devenir violente ; il est intrépide, emporté et énergique, avec un fond combatif très important ; sa ténacité est très grande ; il tient solidement à ses positions, veut toujours avoir raison, et s'acharne même parfois à reculer et à objecter après coup.

Extrêmement habile, retors et manœuvrier, il s'avère souvent dissimulé et menteur, très susceptible et indépendant, n'en faisant absolument qu'à sa tête.

Il résulte de la combinaison de ces différents éléments, une certaine démesure, dont le caractère se trouve atteint.

Brücker will gelant sein.  
 „Ja, ein Gottes millen! Föten wir gessen  
 den Frau in Tollen zu einem fischen  
 pagen, „fahen den neuen Kauer jüde.“  
 „Na! was die Antrost, wir Brücker, aber  
 zige fahen trotzdem!“  
 Nürnberg, den 4. Februar 1942.  
 f. Naumann.



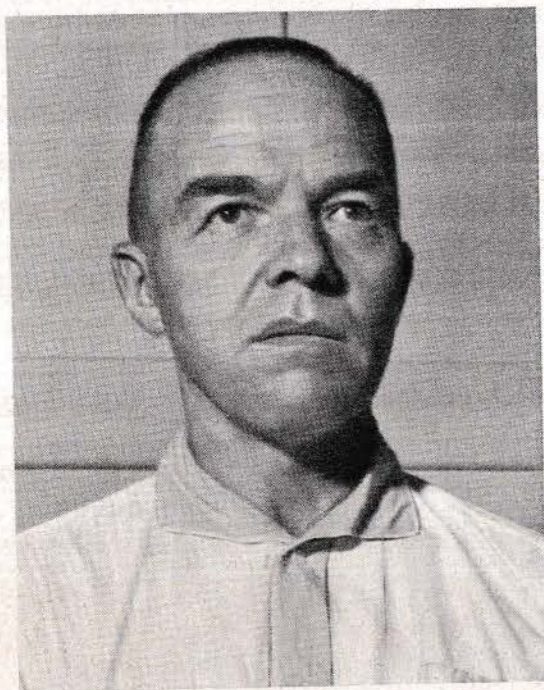
**Sur le plan organique :**

La vitalité naturelle est très grande, à peine entamée par le surmenage professionnel et nerveux.

**En définitive**, il s'agit d'un sujet extrêmement vigoureux, avec une intelligence instinctive et peu claire, un caractère emporté et batailleur ; le degré d'évolution de cet ensemble assez riche, est encore peu élevé.

**IV. — Otto RASCH.**

Le général de brigade S.S. Otto Rasch, âgé de 57 ans en 1948, fut enseigne de vaisseau pendant la première guerre mondiale ; il étudia le droit, la philosophie et l'économie politique à Kiel, Berlin, Halle et Leipzig, et obtint le doctorat en droit et en économie politique. Avocat à Leipzig et à Dresde, il devint conseiller au Ministère de l'Intérieur,



Otto Rasch  
général de brigade dans la S.S.

dirigea la Gestapo de Francfort-sur-le-Main, puis le Service de Sécurité en Haute-Autriche, à Prague et à Königsberg.

Enfin, de Mai 1941 à Octobre de la même année, il commanda l'Einsatzgruppe C, et le quitta à la suite de différends avec Himmler. Il dirigea alors jusqu'à la fin de la guerre la Kontinentale Oel A.G. à Berlin.

Membre du parti en 1932, du S.D. et de la S.S. en 1933, il tomba gravement malade à Nuremberg. Atteint de parkinsonisme grave, il fut hospitalisé et ne fut pas jugé.

**V. — Erwin SCHULZ.**

Le général S.S. Erwin Schulz âgé de 47 ans en 1948, entra dans l'armée en 1918 ; il étudia ensuite le droit à l'Université de Berlin, fut employé à la Banque de Dresde, et entra à la police de sécurité, dont il devint inspecteur en 1940, en même temps qu'inspecteur du S.D.

Il commandait l'école des chefs de la police de sécurité de Berlin-Charlottenburg, quand il reçut le commandement de l'Einsatzkommando 5, qui faisait partie de l'Einsatzgruppe C. Il quitta Pretzsch pour Lemberg, avec son commando, le 23 Juin 1941, et participa immédiatement à des exécutions. Puis son commando se rendit à Dubno, à Zhitomir, et à Berditschew. Le 10 Août, étant à Zhitomir, le chef de groupe lui dit que les femmes et les enfants devaient aussi être exécutés, comme les hommes.

Schulz se rebella, dit-il, et se rendit à Berlin aussitôt ; il y demanda à Streckenbach de le relever de son poste, ce qui lui fut promis. Il remit le commando à son successeur le 25 Septembre. Il exposa que les exécutions qui avaient eu lieu pendant son commandement, concernaient des personnes effectivement condamnées à mort pour sabotage et autres raisons précises.

Le Tribunal reconnut qu'il avait fait quelque chose pour s'opposer à la situation « intolérable » qui lui était faite, l'estima cependant coupable, et le condamna à vingt ans de prison.

Le 31 Janvier 1951, sa peine fut commuée en quinze ans de prison.

**Principaux signes morphologiques et graphologiques :**

Ils s'agit d'un sujet de grande taille, fortement charpenté, avec un remarquable développement du thorax en hauteur ; celui-ci dépasse, en effet, vingt-cinq centimètres, pour une taille de 1 m.76. La triade symptomatique, avec un gros appendice médian et dur, dix lunules et l'absence d'indépendance à l'origine des céphaliques et des vitales, atteste la robustesse et la résistance organiques.

Le visage est rectangulaire, large, avec une légère prédominance de l'étage supérieur ; malgré une certaine lourdeur de l'étage mandi-



bulaire, il est bien équilibré et harmonieux. Le crâne est bien développé en hauteur et en largeur, mais la protubérance occipitale est peu marquée, et rejoint en ligne droite, la nuque, qui se trouve assez forte.



Erwin Schulz  
général de brigade dans la S.S.

Les oreilles sont longues, pointues et décollées ; les yeux sont gris-bleu, avec des cheveux châtain clair.

Les mains rectangulaires et harmonieuses, sont assez fortement plissées, et les doigts sont fuselés ; les éminences thénars sont très développées ; les vitales sont doublées, et les saturniennes prennent leur origine sur l'éminence hypothénar, de chaque côté.

L'écriture est dynamogénée, inégale, simplifiée et harmonieuse ; elle est cruciale et acérée, pochée et descendante.

**La personnalité** a de la force et de la cohésion, malgré les failles caractérielles, et l'usure organique prématurée.

die Papst Krumm mit Freund mit, weil sie so sehr  
nach geschickel sein, mit der Takt zu Offener.  
Es warf sie so mit der besten Takt, aber auf diese  
1891 mit sehr ja. Es glogte mit einer Brücke mit  
manche Takt zu Offener.  
Auf die erste Takt soll sehr warf sie massen.  
Die Offener mit etwas Augenwunden.

Erwin Schulz.



**Sur le plan intellectuel :**

La sensibilité cérébrale est développée, ainsi que l'activité et la souplesse intellectuelles.

Le sujet possède des idées de bonne qualité, liées par des associations riches et rapides ; le raisonnement est méthodique et rapide, parfois imprécis ; l'expression de la pensée est active et exacte.

L'intuition et l'imagination sont développées.

Le sujet possède le sens de l'essentiel ; malgré les impétuosités contenues par une habile prudence et des entêtements, le sujet a de la sûreté et de l'objectivité.

Dans l'ensemble, l'intelligence est assez vigoureuse et équilibrée.

**Sur le plan caractériel :**

Le caractère est énergique et combatif, assez cassant, avec des phases de surexcitation spasmodique amenant des décisions brusques et excessives ; le fond caractériel est assez sombre et tourmenté. L'humeur habituelle est plutôt mauvaise ; le naturel est indépendant, inflexible, avec un orgueil modéré et des entêtements irréductibles.

Le sujet ne manque pas d'habileté manœuvrière et discrète ; son activité a de la force et de la continuité.

**Sur le plan organique :**

La vitalité naturelle est très forte ; elle est entamée par un certain degré d'usure et d'asthénie.

**Dans l'ensemble**, il s'agit d'un sujet vigoureux et énergique, prématurément usé et fatigué.

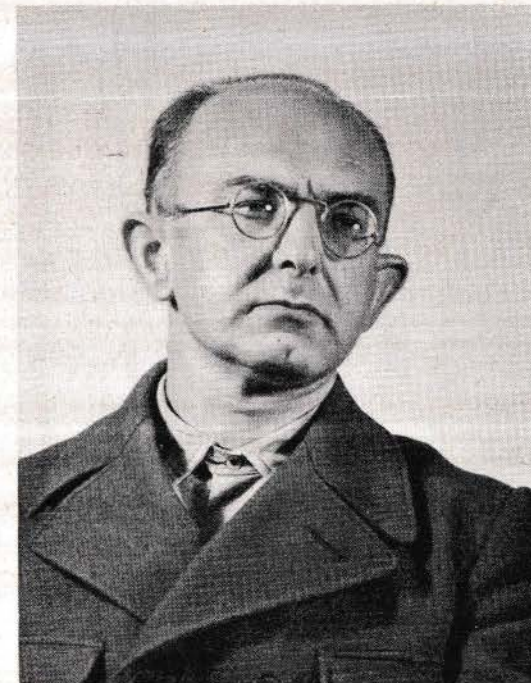
**VI. — Franz SIX.**

Franz Six âgé de 38 ans en 1948, et père de deux enfants, étudia à Mannheim et à Heidelberg, où il obtint le doctorat en philosophie en 1934. Nommé Privat-Dozent en 1936, il enseigna à l'Université de Königsberg, à la Faculté de Droit et aux Sciences politiques. Professeur en 1938 à Königsberg, il fut nommé en 1939 professeur de politique étrangère à l'Université de Berlin ; il y fut le premier doyen de la Faculté politique étrangère. En 1942, il dirigeait le service culturel du Ministère des Affaires Etrangères, et il avait rang d'ambassadeur.

Il expliqua ainsi comment il fut amené à s'inscrire au parti nazi : « Pendant quatre ans d'études, à Heidelberg, je vécus avec vingt marks par mois, et me demandai si la société qui permettait une chose pareille était encore saine ; je me donnai la réponse en m'inscrivant au parti ». En fait, il était nazi en 1930, avant d'entrer à l'Université de Heidelberg.

Six devint membre des S.A., en 1932, et des S.S. et du S.D. en 1935 ; au S.D. il fut général de brigade. Le 20 Juin 1941, il fut nommé commandant du Vorkommando Moscou, et ce commando pratiqua un certain nombre d'exécutions.

Il admit que l'incendie des Synagogues, en Novembre 1938, était honteux et scandaleux, mais il fit une différence avec l'extermination



Franz Six  
général de brigade dans la S.S.

des Juifs telle qu'elle ressortait de l'ordre du Führer. Les synagogues avaient été brûlées sans ordre ; c'était honteux et scandaleux ; mais l'ordre du Führer, d'avoir à détruire des êtres humains, émanait du Chef de l'Etat ; il ne pouvait par conséquent être ni honteux ni scandaleux.

Pour lui, l'exécution des femmes et des enfants était déplorable, mais celle des adultes était correcte, car les Juifs adultes mâles étaient des porteurs d'armes en potentiel.



Nach dem beschaffte sie ein Kistchen, das Michael  
und die Anstalt besahen. Es war eine kleine Kiste  
aus Holz, die er ihm brachte und die er ihm  
gab. Er sah es an und sagte: "Das ist ein  
Kistchen, das ich für dich gekauft habe."

W. J. W.

Love this T. Haven. It's so pure & the Cinchona Country  
Dandelions & the A. P. seeds with them the first

Six: écriture, grandeur naturelle

Six se présenta comme un pur savant. Toutefois un compte rendu d'Avril 1944, à Krimhubel dit : « L'ambassadeur Six parla de la structure politique de la Juiverie mondiale. L'élimination physique de la Juiverie de l'Est priverait la Juiverie de ses réserves biologiques. La question juive doit être résolue non seulement en Allemagne, mais sur le plan international. »

A la même réunion le conseiller d'ambassade von Thadden parla du stade auquel étaient arrivées les mesures antijuives ; ces mesures devant être tenues secrètes, elles ne figurent pas au protocole.

Hitler promut Six au grade de colonel dans la S. S. en ces termes : « Vous êtes promu S.S. Oberführer à dater du 9 Novembre 1941, pour vos services remarquables dans les Einsatzgruppen ». Le 21 Janvier 1945, il fut promu général de brigade.

Le Tribunal estima qu'il ne pouvait conclure avec une certitude scientifique à la participation active de Six au programme d'extermination, mais le jugea coupable d'avoir fait partie d'une organisation convaincue d'atrocités et d'actes inhumains sur des populations civiles, et le condamna à vingt ans de prison.

Le 31 Janvier 1951, cette peine fut commuée en dix ans de prison.

### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet de grande taille (1 m.80) très vigoureusement construit sur le plan organique, ainsi qu'en témoigne la triade symptomatique : gros appendice xiphoïde dur et long, avec dix hautes lunules claires, sans indépendance, à l'origine des vitales et des céphaliques.

Le visage est rectangulaire, avec un certain degré d'ovalisation, et asymétrique, avec une grosse protubérance supérieure ; les iris sont bleu gris, et les cheveux châtain clair ; les sourcils sont rectilignes et abondants, le front lisse et fuyant ; la bouche serrée, et les oreilles fortement décollées. Les mains sont triangulaires, à base large, avec des paumes très larges et des éminences thénars fortes, les doigts sont carrés, les lignes larges et rouges, les mentales longues et tressées, et les céphaliques longues, avec une céphalique gauche bifide.

L'écriture est renversée, égale en hauteur, jointoyée et en lasso, pochée, basse, anquleuse et en recul, centripète, appuyée et acérée.

### Synthèse :

La constitution organique est vigoureuse, mais la mentalité est lourde, commune, et peu évoluée.

**Sur le plan intellectuel :**

Il existe une nette médiocrité intellectuelle, avec des préoccupations inférieures à forme obsessionnelle.



Le sujet possède une sottise prétentieuse, sans clairvoyance ni bon sens ; les idées sont insignifiantes, sans clarté ni précision ; la compréhension est lente et lourde, le raisonnement est embrouillé, sans organisation ni méthode.

L'imagination est vagabonde et accaparante. Le jugement est faible, avec un discernement médiocre et peu d'objectivité.

Dans l'ensemble, l'esprit est médiocre, brouillon, commun et matérialisé.

#### Sur le plan du caractère :

Le sujet possède un caractère essentiellement négatif, rétrograde, difficile à convaincre, et inapte à toute idée claire ou nouvelle. Il est en effet atteint d'une rétivité indéracinable et d'un entêtement absurde, qui empêchent tout progrès. Il ne manque pas d'une certaine bienveillance, et, à l'occasion, de serviabilité.

Il avoue difficilement ses raisons profondes ; il est insinuant et flatteur pour obtenir, et dissimulé, avec une tendance paradoxale à se lancer sans réflexion suffisante.

Accaparant et outrancier, il se raconte et bavarde avec exubérance ; son ambition est exagérée et absurde.

Dans l'ensemble, c'est un caractère négatif, rétif, et entêté.

#### Sur le plan organique :

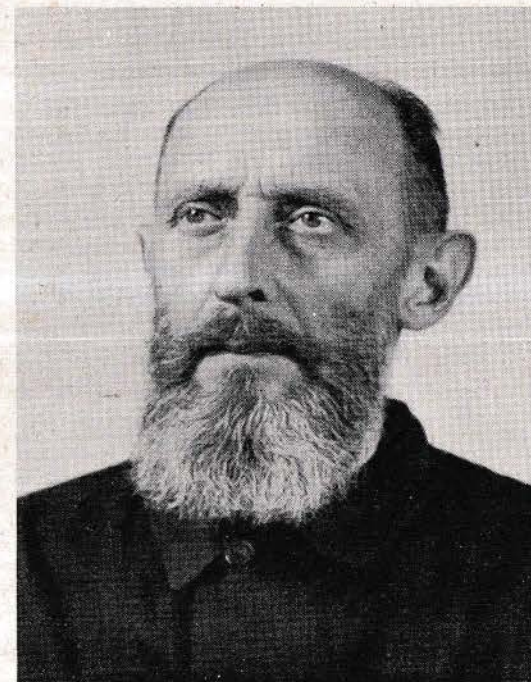
Il existe une certaine usure prématurée, mais les revenus disponibles sont élevés.

**En définitive**, il s'agit d'un sujet vigoureux organiquement, mais pourvu d'un esprit commun et sot, avec un caractère négatif et peu sensible.

### VII. — Paul BLOBEL.

Le colonel S.S. Paul Blobel, âgé de 52 ans en 1948, et père de six enfants, avait été pionnier dans l'infanterie à Cambrai et à Verdun, pendant la première guerre mondiale. Par la suite, il exerça le métier d'architecte indépendant. Il s'inscrivit à la S.A. et à la S.S. dès les premières années du nazisme, et, en 1933, devint l'architecte d'un service S.S. à Düsseldorf. Puis il devint chef de section du S.D. dans cette ville, et y resta jusqu'en Juin 1941, date à laquelle il fut envoyé en Russie à la tête du Sonderkommando 4 a, avec le grade de colonel.

L'accusation prétendit que pendant son commandement, de Juin 1941 à Janvier 1942, il s'était rendu coupable de l'assassinat de 60.000 personnes. Son avocat affirma que le maximum de personnes exécutées par le commando de son client ne dépassait pas dix mille à



Paul Blobel  
colonel dans la S.S.

quinze mille personnes, et que Blobel se trouvait directement sous les ordres du Maréchal von Reichenau, qui était au courant de chaque cas.

Cette proposition n'est pas acceptable. Il suffit de se rapporter au massacre de 33.771 Juifs à Kiew, en deux jours, sous prétexte d'un prétendu incendie. Le commando de Blobel prit une part active à ce massacre. Blobel expliqua d'ailleurs que les exécutions ordonnées par lui, étaient en complet accord avec la loi internationale, du fait qu'il s'agissait « d'agents, partisans, suspects, espions ou saboteurs, tous gens nuisibles à l'armée allemande ». Ainsi, pour Blobel, la Loi internationale permet de fusiller des suspects. Or, seize rapports concernent l'activité de son commando :

Une opération de ce commando fit tellement de victimes qu'il fallut cent-trente-sept camions pour emporter les vêtements des fusillés.

Le 9 Novembre 1941 : 7.243 personnes sont exécutées, le 12 Novembre 1941 : le rapport dit qu'à ce jour, le commando 4 a exécuté 55.432 personnes.



Le 30 Novembre 1941, le rapport indique qu'à ce jour, le commando de Blobel a exécuté 59.018 personnes.

En Juin 1942, Blobel fut chargé de faire disparaître les traces des exécutions des Einsatzgruppen ; il fit ainsi brûler pendant deux jours une fosse commune à Kiew, pour faire disparaître les cadavres ; il fit même dynamiter les fosses, mais sans succès. Ce sont des équipes juives venues de Auschwitz, qui s'essayèrent à faire disparaître les traces des exécutions ; une fois leur travail terminé, elles furent elles-mêmes anéanties.

Blobel était entre autres choses chargé de diriger les exécutions. Comme on lui demandait si les condamnés, conduits à leurs tombes fraîchement creusées, n'essayaient jamais de fuir avant d'être fusillés, il répondit qu'il n'y eut jamais de résistance, et que cela l'avait grandement surpris : « Ces gens n'attachaient pas à l'existence la même valeur que nous ; ils ne connaissaient pas la valeur de leur propre vie. Ils étaient résignés à leur sort ; c'est ce qu'il y a d'étrange chez ces gens de l'Est. Nous n'avons jamais éprouvé de résistance. Tout se passait très tranquillement. Cela prenait du temps, et je dois dire que nos hommes qui participaient aux exécutions souffraient davantage d'épuisement nerveux que ceux qui allaient être fusillés. Ils ont fait là une dure expérience, du point de vue psychologique. »

Ainsi, l'exécuteur obtient davantage de pitié que la victime.

L'avocat expliqua le comportement de son client par sa ruine, après la crise économique de 1928-29, alors qu'il avait pu réaliser son rêve d'avoir une maison à lui.

Questionné sur la justification de la mise à mort de 1.160 Juifs pour l'assassinat de dix soldats allemands, Blobel répondit : « Cent seize Juifs pour un Allemand ? Je ne sais pas, je ne suis pas un militaire ; on ne peut juger que d'après le sentiment public et sa propre idée. Si ce sont des ennemis, la question vaut d'être discutée ».

Le Tribunal estima Blobel coupable, et le condamna à mort. Il fut pendu le 6 Juin 1951.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet d'assez grande taille, solidement construit et très fortement vitalisé, comme l'indique entre autres la triade symptomatique avec un appendice xiphoïde énorme et dur, six lunules de hauteur moyenne sans indépendance à l'origine, des vitales et céphaliques, ainsi qu'un thorax dont la hauteur atteint vingt-six centimètres pour une taille de 1 m.74.

Le visage est rectangulaire, allongé et étroit, à grosse protubérance supérieure ; le front est assez bas et fuyant, et présente des plis verticaux centraux ; le crâne est peu développé par rapport à l'ensemble céphalique, surtout dans sa partie postérieure, où la protubérance occipitale est extrêmement peu développée. Les yeux sont gris bleu,

Herr Dr. Heine. D. 528. Mastbau.  
 Ich gestalte bei Einverständnis mit meinem  
 Schöpfer und Freischmied, den ich  
 noch bei Ihnen befehle.  
 G. Jäh. 1948.  
 Ich erwerbe demnach meinen Vater  
 den Braut und sein Werk auf einen  
 Thiergarten.  
 Blobel.



avec de temps à autres, un éclat métallique remarquable. Les oreilles sont très pointues, obliques et décollées. La lèvre supérieure dépasse considérablement la lèvre inférieure.

Les mains sont pointues, avec des paumes très larges, d'énormes éminences thénars, de gros pouces longs et forts, des index très gros, et une céphalique gauche bifide.

L'écriture est grande, inclinée, spasmodique, acérée et centripète, très jointoyée et en lasso, cruciale, égale en hauteur, anguleuse et à harpons.

**La personnalité** est commune et peu évoluée, mais formée d'éléments vigoureux et bien assemblés.

#### Sur le plan intellectuel :

L'esprit est essentiellement grossier, lourd et matérialisé.

Les idées sont d'une médiocrité absolument dépourvue d'originalité ; elles sont lentes et toujours pareilles à elles-mêmes ; le raisonnement possède une méthode élémentaire, l'intuition est nulle, et l'imagination est grossièrement déformante.

Le jugement manque de souplesse et de mesure ; son intransigeance et son extrême obstination lui enlèvent toute objectivité.

Dans l'ensemble, l'intelligence est inférieure, routinière, et médiocrement organisée.

#### Sur le plan caractériel :

Avec un fond habituel et lourd, le sujet est excessif, passionné, fougueux, sensuel et matériel ; son esprit de lutte intransigeant se fait jour au cours d'épisodes de surexcitation discordante et destructrice.

Il possède une ténacité extraordinaire, un esprit vindicatif et de mauvaise foi, captateur, impénétrable et trompeur, avec des réactions brusques et cassantes.

Son émotivité assez grande est habituellement peu apparente, avec certaines alternances et hésitations, en même temps qu'une placidité terminale forte.

Dans l'ensemble, le caractère est franchement mauvais.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est considérable, bien qu'entamée légèrement, et la constitution physique est très vigoureuse.

**En conclusion**, il s'agit d'un sujet peu évolué intellectuellement et de caractère franchement mauvais auquel l'extrême vigueur organique confère une force dangereuse.

#### VIII. — Walter BLUME.

Le colonel S.S. Walter Blume obtint le doctorat en droit à l'Université de Erlangen. Fonctionnaire de la police secrète de l'Etat de Prusse, il reçut en Mai 1941, à Dueben, le commandement du Sonderkommando 7 a, qu'il exerça pendant quelques mois. Il avait 41 ans en 1948 ; marié, il était père de cinq enfants.



Walter Blume  
colonel S.S.

Un certain nombre de rapports rendent compte des exécutions de ce commando, et Blume reconnut avoir dirigé lui-même des exécutions. Il prétendit avoir été opposé à l'ordre du Führer, et s'être efforcé de ne pas l'exécuter ; mais, comme on lui demandait s'il n'aurait pu annoncer de fausses exécutions, il répondit qu'il eut été indigne de lui de mentir. De sorte que son sens de l'honneur s'appliquait davantage à l'exactitude statistique, qu'à l'exécution d'innocentes victimes.



Bien qu'opposé à l'ordre, il avait coutume de dire aux pelotons qui venaient de fusiller dix victimes : « Ce n'est pas le métier de soldats allemands, de fusiller des gens sans défense ; mais le Führer l'a ordonné, car autrement ces gens tireraient sur vos camarades, vos femmes, vos enfants, et sur vous mêmes. Nous devons nous rappeler cela en exécutant cet ordre. »

Il fit fusiller des hommes qui avaient simplement conseillé à des paysans de ne pas rentrer la moisson ; il défendit son point de vue à l'audience, et conclut : « L'ordre du Führer constituait ma règle de guerre ». Il proclama son admiration pour Hitler, » qui, non seulement avait relevé l'Allemagne à l'intérieur, mais avait vaincu la Pologne, la France, la Belgique, la Hollande, la Norvège, la Yougoslavie, la Grèce, le Luxembourg, et d'autres pays encore. Hitler était chargé d'une grande mission vis-à-vis du peuple allemand ».

Ayant donné un ordre, Hitler ne pouvait commettre un crime. Blume regretta seulement de n'avoir pas exécuté l'ordre complètement : « J'avais le sentiment de culpabilité d'un homme incapable d'exécuter parfaitement l'ordre du Führer ».

L'avocat de Blume ayant recueilli un très grand nombre de témoignages en faveur des qualités morales de son client, le Tribunal regretta qu'une personne aussi bien douée soit tombée sous l'influence de Hitler, qui aurait été bien inoffensif s'il n'avait pas eu à sa disposition des exécutants aussi résolus. Le Tribunal estima Blume coupable, et le condamna à mort. Sa peine fut commuée en vingt-cinq ans de prison le 31 Janvier 1951.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

L'ensemble corporel est mince mais cependant vigoureusement construit malgré un certain degré d'usure, ainsi que l'atteste la triade symptomatique avec un très gros appendice xiphoïde, très dur et très osseux, cinq à six lunules très pâles, et pas d'indépendance à l'origine, des céphaliques et des vitales.

Le visage est rectangulaire court, et asymétrique, dans un segment céphalique petit, où le crâne est lui-même petit par rapport à l'ensemble. Le front est cependant assez développé mais fuyant, avec de profondes rides transversales ; l'étage bi-goniaque ou mandibulaire du visage est le plus large ; le nez est pointu, et les oreilles sont obliques et pointues. L'expression du visage est particulièrement insolente et cruelle. La bouche est forte, et n'est pas parallèle à une ligne transversale passant par les yeux.

Les mains sont courtes, plutôt carrées, avec des doigts carrés. La main gauche est particulièrement plissée, avec un cinquième doigt court ; une céphalique double et deux saturniennes. La main droite est moins plissée, avec des lignes motrices bien marquées, et une saturnienne hypothénarienne.

Ich weiß, von dem ich  
 sprach. Aber ich  
 bin  
 zu  
 un  
 Welter



L'écriture est très mouvementée et dynamogénée, avec des simplifications et des combinaisons ; elle est fortement centrifuge et centripète à la fois, surhaussée, à rebours, acérée, cruciale et baveuse.

On peut rapprocher l'expression insolente et cruelle du visage du « d » de « und » à la première ligne (écriture à rebours et acérée qui marque l'esprit d'indépendance féroce défendue avec méchanceté) et du « s » de « das », également à la première ligne (écriture extrêmement surhaussée de l'insolence).

En entrant dans la salle d'interrogation, Blume me dit : « Je ne pense pas que vous trouviez de signes négatifs ».

**La personnalité** est extrêmement vigoureuse et douée, mais profondément altérée par les failles du jugement, les travers caractériels, et le vieillissement organique prématuré.

#### Sur le plan intellectuel :

L'esprit est vigoureux mais déformé. La force et la sensibilité intellectuelle s'accompagnent d'ardeur et d'activité, avec rapidité des associations des idées, vivacité impérieuse des opérations cérébrales, vues d'ensemble, faculté de création et de réalisation. Il n'existe cependant pas de méthode rigoureuse, ni d'organisation véritable. Les réelles qualités sont mal reliées entre elles ; l'intuition et l'imagination, qui sont grandes, ont un caractère amplificateur et déformateur ; le raisonnement est embrouillé et la conception manque de clarté.

Le jugement a de la force, mais il est faussé par une effervescence, un esprit critique et un radicalisme excessifs.

Dans l'ensemble, l'intelligence a de grandes supériorités, qui sont fortement compromises par des excès et des déformations.

#### Sur le plan caractériel :

Le sujet est essentiellement énergique, combatif et autoritaire ; son esprit de lutte va de pair avec beaucoup de zèle et d'activité. Violent, emporté, rageur et autoritaire, il se montre chicanier et querelleur, et atteint même un degré d'hostilité permanente et insolente.

Très indépendant, il défend son indépendance avec férocité ; il est pourvu d'une grande ambition susceptible et orgueilleuse, avec une forte amplification du moi, et une exagération motrice des réactions.

Son état d'esprit orgueilleux et agressif altère gravement le jugement.

Dans l'ensemble, le caractère, qui a de la vigueur et de l'activité, est franchement mauvais et insociable.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est forte, la constitution physique est vigoureuse ; le surmenage professionnel et nerveux, et l'excessive ambition orgueilleuse, ont amené un vieillissement prématuré.

**En conclusion :** la personnalité est forte et dangereuse.

#### IX. — Martin SANDBERGER.

Le colonel S.S. Martin Sandberger, âgé de 36 ans en 1948, et père de trois enfants, étudia le droit aux Universités de Munich, Fribourg, Cologne et Tübingen ; docteur en droit, il fut nommé juge suppléant, et devint conseiller gouvernemental en 1937 ; chef du Centre d'immigration en 1939, il reçut en 1941 le commandement du Sonderkommando 1 a du Groupe A. Il partit pour l'Esthonie le 23 Juin 1941, de-



Martin Sandberger  
colonel S.S.



vint commandant de la Police de Sécurité et du S.D. en Esthonie le 3 Décembre de la même année, et retourna en Allemagne en Septembre 1943.

Il eut connaissance de l'ordre du Führer à Pretzsch, et il l'appliqua tout au long de ces vingt-six mois en Esthonie, où les rapports de son commando décrivent la destruction des synagogues. Le chef de son Einsatzgruppe était Stahlecker. Sandberger avait sous son autorité la garde esthonienne. Un rapport décrit l'arrestation de tous les Juifs âgés de plus de seize ans, et leur exécution par le commando 1 a, à l'exception des médecins et des Anciens.

Le 9 Juillet 1941, un rapport annonce la capture de 14.500 communistes dont 1.000 furent fusillés, et 5.377 envoyés dans des camps de concentration. Il n'accepta d'ailleurs devant le Tribunal la responsabilité de la mise à mort que de trois-cent-cinquante de ceux-là.

Le 10 Septembre 1941, il fit interner quatre-cent-cinquante Juifs au camp de Pleskau, afin de les protéger, dit-il. Mais ces Juifs furent exécutés plus tard, et Sandberger admit, au cours du contre-interrogatoire, que ces Juifs avaient de grandes chances d'être exécutés après avoir été rassemblés. A ce sujet, il reconnut que les quatre-cent-cinquante condamnés furent exécutés par la Police esthonienne qui lui était subordonnée.

Au cours du contre-interrogatoire, il déclara qu'il était opposé à l'ordre du Führer, mais qu'il le considérait comme légal, puisque Hitler représentait l'autorité législative la plus élevée ; bien que cet ordre ait offensé son sens moral, il devait être obéi. Il déclara un jour à la barre que « lorsqu'il se rendit compte des entorses faites à la loi au cours des années précédentes, dans les pays baltes, il n'eut plus d'inquiétude sur la légalité des mesures qu'il devait prendre ».

Le Tribunal l'estima coupable, et le condamna à mort ; sa peine fut commuée le 30 Janvier 1951, en emprisonnement à vie.

### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

La taille est élevée, et le sujet est fortement charpenté, avec une grande envergure et des membres supérieurs longs.

La triade symptomatique, avec un appendice xiphoïde de dimension moyenne, mais nettement dévié à droite, 8 lunules hautes et pâles, et une forte indépendance, à l'origine de la vitale et de la céphalique droites, indique un naturel indiscipliné, excessif en tout, déjà dévitalisé partiellement.

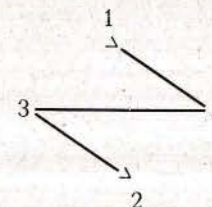
La tête est très large et forte, tendant vers le carré. L'étage inférieur mandibulaire est le plus développé : le front est surplombant, le nez court, le menton proéminent, et la bouche épaisse. Les yeux et les cheveux sont châains.

Les mains sont assez massives, fortement triangulaires, avec des paumes et des éminences thénars très développées ; les doigts sont ronds.

L'écriture est mouvementée et combative, baveuse, acérée et cruciale, parfois filiforme, excitée et bouillonnante.

Les caractéristiques psychiques montrent que l'énergie domine d'abord, sous une forme moins spécifiquement volontaire que combative ; une phase de ralentissement suit, avant de faire place à un caractère très excessif et circulant, et à une phase terminale d'excitation à froid. Il est en effet difficile d'imaginer que sous son aspect placide, ce sujet puisse avoir l'esprit aussi combatif. Finalement, le naturel est assez sauvage et contrariant.

Il s'agit en somme d'un naturel essentiellement soumis à des phases alternées d'indolence et d'exagération dues au tracé en zigzag du tempérament Unitaire — Lymphatique — Sanguin — Nerveux. Le sujet est tour à tour combatif et inerte, calme et bouillonnant, excité et abattu. (1. 4. 3. 2.)



**La personnalité** est essentiellement lourde et matérielle, soumise aux instincts de violence et d'agitation désordonnée.

### Sur le plan intellectuel :

Il s'agit d'un esprit grossier fortement matérialisé. Les idées sont confuses, brouillonnes et mal enchainées, sans méthode ni organisation.

La conception est floue ; une absence générale d'ordre et de mesure accompagne le manque de clarté et de sens de l'essentiel. L'intuition et l'imagination sont mal utilisées ; un bouillonnement désordonné annihile le jugement.

Dans son ensemble, l'intelligence est obstruée et annihilée par une lourdeur matérielle et brutale.

### Sur le plan caractériel :

Il s'agit d'un sujet essentiellement grossier, dominé par des instincts de violence, de désordre, de brutalité et d'indiscipline.

Lourd et sensuel, il est animé d'une frénésie motrice intense qui va jusqu'à l'agitation coléreuse et virulente ; individualiste à l'excès,



vil tri in Zeit. 1948, als sei d  
 von den 27, 1948, 1948, 1948, 1948  
 in 1948.

Wernersche 1948, 1948, 1948, 1948  
 in der 1948, 1948, 1948, 1948  
 nach der 1948, 1948, 1948, 1948  
 in der 1948, 1948, 1948, 1948

Wernersche 1948, 1948, 1948, 1948

Sandberger : écriture g. n.

n'en faisant qu'à sa tête, indomptable et irréductible, il se montre excessif, coléreux et sans mesure.

Il est par contraste, en retard, menteur, inhibé et lent, et il est obsédé d'action brutale. Rageur, susceptible et de mauvaise foi, il est capable d'une exaltation extravagante et indomptable. Quand il se livre à ses instincts de violence, il le fait avec fougue, combativité et méchanceté.

#### Sur le plan organique :

Le sujet est muni d'une vitalité naturelle forte, et d'une constitution physique vigoureuse, mais les deux sont fortement atteintes par l'indiscipline et l'inadaptation générales.

**En conclusion :** Il s'agit d'une grosse force matérielle dépourvue d'ordre et de frein, prête aux débordements les plus redoutables.

#### X. — Willy SEIBERT.

Agé de 40 ans en 1948 et père de deux enfants, épris d'architecture et de musique, passionné de sport, le colonel S.S. Willy Seibert obtint un diplôme d'économie en 1932, à l'Université de Göttingen ; il servit dans l'armée jusqu'en 1935, puis devint expert d'économie au S.D. Il y devint chef du groupe économique, et comme tel, adjoint de Ohlendorf ; par la suite, il resta son adjoint à l'Einsatzgruppe D.

Spécialement chargé des rapports au service central, Seibert reconnut que les rapports d'activité du groupe D, transmis par radio, n'étaient connus que de Ohlendorf, du télégraphiste, et de lui-même. Il admit qu'il se chargeait de tout ce qui concernait le groupe, lorsque Ohlendorf était absent, et qu'il savait très bien ce que signifiait la phrase employée par lui dans un rapport : « La Crimée est vide de Juifs ». Il reconnut également que les victimes n'avaient subi ni enquête ni jugement.

Lorsqu'il prit la barre, son avocat lui demanda s'il connaissait un proverbe sur un empereur d'Allemagne, et les ordres qu'un soldat doit exécuter. Le défenseur faisait sans doute allusion à ce dicton qu'on entend fréquemment en Allemagne : « Un soldat allemand exécute les ordres reçus, même si le ciel doit lui tomber sur la tête ». Seibert répondit : « Je sais qu'un empereur, Guillaume 1<sup>er</sup> ou Guillaume II, avait coutume de dire que si la situation militaire l'exigeait, un soldat devait exécuter l'ordre de tirer sur ses propres parents ».

L'avocat lui demanda alors s'il exécuterait cet ordre ; Seibert demanda à réfléchir jusqu'au lendemain. Il déclara alors qu'il n'exécuterait pas cet ordre ; tout au plus, accepterait-il de tirer sur un village où se trouveraient ses parents, s'il y avait nécessité absolue. Le Tribunal lui ayant demandé s'il tirerait sur des parents d'enfants juifs





Willi Seibert  
colonel S.S.

connus de lui, Seibert répondit qu'il ne tirerait pas. Il sembla indiquer par là que selon sa propre interprétation de la loi militaire allemande, il avait le choix d'exécuter ou non un ordre supérieur.

Le Tribunal estima Seibert coupable, et le condamna à mort. Le 31 Janvier 1951, sa peine fut commuée en quinze ans de prison.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet assez vigoureusement construit, mais très impulsif et déjà fortement dévitalisé, comme en témoigne sa triade symptomatique, qui montre un appendice xiphoïde de grosseur moyenne, fortement dévié à gauche, avec 9 lunules très basses et pâles, sans indépendance à l'origine des vitales et des céphaliques.

Au niveau du segment céphalique, il y a prédominance du développement du visage par rapport à celui du crâne ; le visage est triangulaire, large et asymétrique, avec une grosse protubérance supérieure ; le front assez large, est lisse et fuyant ; les arcades sour-

*Wenke in Tinte, denn Taler scheint besser zu gehen  
Nach 3 Jahren die erste Schrift mit Tinte!*

*Willy Seibert*

*Mein Name ist Willy Seibert, ich befinde mich seit  
fast 3 Jahren in Haft, mein größter Wunsch ist, meine  
Frau und meine beiden Kinder einmal zu sehen*  
*Willy Seibert*



cilières sont surplombantes ; les lèvres sont serrées et minces, la lèvre supérieure nettement débordante ; les sourcils sont rectilignes, le nez long et pointu ; le visage a une expression très dure, rusée et cruelle ; les mâchoires sont bien dessinées, et le profil fortement en pignon accuse les tendances impulsives. Le crâne postérieur est plat. Les cheveux sont blonds et les yeux sont bleus.

Les mains sont fortement triangulaires, avec des paumes dures et larges, et des éminences thénars fortes ; les carpes sont raides, les pouces courts, les 2<sup>èmes</sup> et 5<sup>èmes</sup> doigts coniques, les lignes rouges, la céphalique droite bifide et fortement isolée, et la vitale droite rompue.

L'écriture est très lancée et acérée, centrifuge et à rebours, en recul et en lasso, fortement embrochée, descendante et liée.

Les impulsions peuvent être retrouvées dans le profil en pignon (front et menton fuyants), l'appendice xiphoïde fortement dévié, le crâne postérieur plat, la lèvre supérieure débordante, les thénars forts et les pouces courts, l'écriture lancée et embrochée.

Amateur d'architecture et de musique (violon et chant), le sujet est passionné de sport (cheval et ski).

#### Synthèse :

La constitution organique est vigoureuse, mais partiellement usée et accidentable ; l'intelligence et le caractère présentent des failles graves.

#### Sur le plan intellectuel :

Les idées sont peu originales, bien qu'il existe une certaine sensibilité intellectuelle, mais surtout de l'ardeur et de l'activité cérébrales ; le bon sens est fortement compromis par une forte tendance innée à l'obstruction et à l'opposition systématiques et irréductibles, qui va jusqu'à l'absurde.

Les opérations intellectuelles ont de la vivacité, mais le raisonnement souffre du mauvais enchaînement des idées ; il existe un certain degré d'intuition, avec une imagination forte et assez dérégulée.

Le jugement a de la rapidité, mais il souffre du manque d'ordre et de mesure, de l'opposition latente forte et de l'impétuosité.

Dans l'ensemble, l'intelligence a certaines qualités de sensibilité et de vivacité, mais elle est annihilée par l'opposition absurde et l'impulsion irréfléchie.

#### Sur le plan caractériel :

Le caractère n'est pas dépourvu de sensibilité, mais il présente un fond d'hostilité et d'opposition latentes qui l'altèrent gravement.

Absurde et opposant, le sujet se rebiffe à propos de tout, veut toujours avoir raison, se montre prétentieux et susceptible, parfois insolent, toujours insurgé et entêté.

Il a des réactions vives et dangereuses ; il est en effet impulsif et intrépide, soumis à des impulsions déraisonnables. Agité, imaginaire et sensible, il est embrouilleur et épuisant.

Cet ensemble de travers contribue à déséquilibrer le caractère.

#### Sur le plan organique :

Le sujet est vigoureusement construit, mais ses revenus disponibles sont fortement hypothéqués et usés par l'impulsion, et l'agitation irréfléchie ; il est extrêmement accidentable.

En définitive, il s'agit d'un sujet présentant certaines qualités de sensibilité, mais dont la personnalité est profondément altérée par les travers intellectuels et caractériels.

### XI. — Eugen STEIMLE.

Le colonel SS. Eugen Steimle étudia les langues germaniques et le français aux Universités de Tübingen et de Berlin. Il passa deux ans dans l'enseignement, puis entra au S.D. en 1936 ; il y dirigea la formation régionale de Stuttgart.

Du 7 Septembre au 10 Décembre 1941, il commanda le Sonderkommando 7 a, qui exécuta cinq cents personnes pendant cette période, puis d'Août 1942 à Janvier 1943, le Sonderkommando 4 a, qui participa à des exterminations. Steimle se défendit en prétendant qu'il s'agissait d'actions de représailles.

Il fit fusiller trois jeunes filles soupçonnées d'être sur le point de former un groupe de partisans, et commanda lui-même le peloton d'exécution. Pour un certain nombre d'exécutions, il rejeta sur ses subordonnés la responsabilité des enquêtes. De même, il reconnut que les deux commandos dont il fut le chef, avaient pratiqué des exécutions sous l'autorité de ses prédécesseurs : Blume, Blobel et Weinmann.

Le Tribunal se déclara convaincu que Steimle, qui avait parfaitement eu connaissance de l'ordre du Führer, fit exterminer des Juifs, à la fois pour des raisons raciales, et sous divers prétextes, sans enquête ni investigation, et le déclara coupable. Condamné à mort, il vit sa peine commuée en vingt ans de prison, le 31 Janvier 1951.

#### Construction du tempérament et principaux signes :

Il s'agit d'un sujet de haute taille (1 m.83), fortement charpenté, avec une grande envergure, et des membres longs, la tête et le cou également longs.

Le visage est rectangulaire à grosse extrémité supérieure, le teint est rouge, les cheveux sont blonds, les yeux bleus, le thorax est très long (il dépasse 26 centimètres). La triade symptomatique indique la





Eugen Steimle  
colonel S.S.

force mentale et physique (gros appendice dur et long, avec dix hautes lunules sans indépendance, à l'origine des vitales et des céphaliques).

La main est grande, forte mais assez harmonieuse, rectangulaire légèrement en pointe, avec des paumes larges et molles, de gros thénars, des céphaliques isolées, une mentale brisée à droite, et à gauche, une belle saturnienne.

L'écriture est dynamogénisée, simplifiée, hyperliée, surélevée et massuée, baveuse, à harpons et acérée, égale en hauteur, anguleuse, en lasso et en recul, et descendante.

Les signes unitaires l'emportent de loin sur tous les autres, en nombre et en intensité ; ensuite, viennent les signes sanguins, enfin les signes nerveux, et en dernier lieu, et très rares, les signes lymphatiques. Le tracé circulaire qui en résulte commence par une constitution forte et masculine (U S) qui s'oriente ensuite en une partie antinomique, plus sensible (N L).

Les caractéristiques psychiques qui en découlent, indiquent d'abord un naturel énergique, intransigeant, autoritaire et emporté,

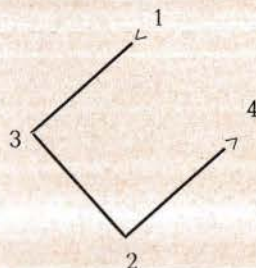
Es ist nicht nur in der Person  
eine solche Unternehmung zu er-  
leben. Der Resultat unserer  
nicht sehr interessanten

Abhängigkeit der körperlichen  
Merkmale von dem psychischen  
Faktum ist äusserst

Steimle



avec tendance à la lutte violente, mais tempéré par une forme particulière d'inquiétude et une certaine lourdeur.



**La personnalité** est assez évoluée et douée, malgré les travers caractériels qui nuisent à son équilibre.

#### Sur le plan intellectuel :

L'intelligence possède de l'activité et de la souplesse, avec une certaine culture.

Les idées sont parfois originales, bien que peu renouvelées, et aboutissent souvent à des pensées obsédantes. Leurs associations sont rapides, mais la vivacité des opérations intellectuelles est supérieure à leur netteté et à leur précision.

En effet, malgré une intuition et une imagination fortes, le raisonnement n'est pas clair, et l'expression de la pensée peu exacte.

Le jugement a de la vigueur, mais l'effervescence psychique et le manque de souplesse nuisent à ses qualités.

Dans l'ensemble, l'intelligence est réelle, mais dépourvue de précision et de clarté.

#### Sur le plan caractériel :

Le sujet est très sensible et très réagissant, avec une surexcitation laborieuse et batailleuse forte ; indépendant et critique, apte à la lutte et au travail, il est pourvu d'un orgueil marqué et autoritaire, sous des allures simples ; atteint d'un arrivisme qui s'exprime parfois avec violence, il se dépense à l'habitude d'une façon fouguese et désordonnée.

Extrêmement tenace, il est très rusé et habile, et très capable de dissimulation et de mensonge.

Instabilisé par l'exagération de l'excitation et de la sensibilité, il est difficile à mener.

Dans l'ensemble, le caractère est compliqué et peu sociable.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est très forte, et la constitution physique très vigoureuse.

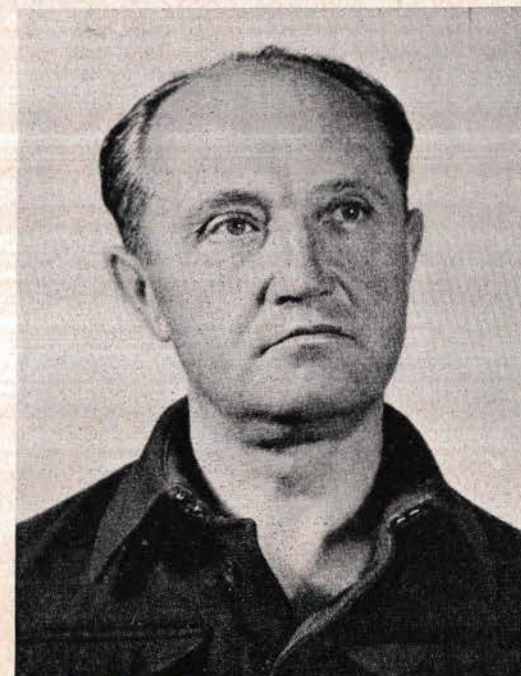
**En conclusion :** Sujet doué et assez évolué, dont les travers altèrent l'harmonie générale.

## XII. — Ernst BIBERSTEIN.

A l'origine pasteur de l'Eglise luthérienne de Kating, dans le Schleswig-Holstein, le colonel S.S. Ernst Biberstein s'appelait d'abord Szymanowsky ; entré en 1935 au Ministère des Cultes, il était devenu conseiller ministériel en 1936. Il abandonna l'Eglise en 1938, jeta son froc d'ecclésiastique, fonda une religion nouvelle basée sur l'amour d'autrui, et devint chef d'une formation de la Gestapo à Oppeln, le 20 Octobre 1940.

C'est comme chef du Sonderkommando 6 qu'il fut envoyé en Russie, de Septembre 1942 à Juin 1943, où son commando tua deux à trois mille personnes. Il admit avoir assisté à deux reprises à des exécutions, l'une avec des gaz, l'autre par fusillade. Il s'agissait pour lui de connaître la sensation éprouvée. « Je devais voir quel genre d'effet cela me ferait ».

Biberstein prétendit que toutes les victimes de son commando firent l'objet d'une investigation suffisante. Il ajouta qu'un pasteur



Ernst Biberstein  
colonel S.S.



devait « aider les âmes, mais non les juger ». Mais il avait déjà dénoncé son église et sa religion ; comme on lui demanda s'il avait essayé d'apporter le réconfort de la religion à ceux qui allaient mourir sur son ordre, et en sa présence, il répondit que le bolchevisme ayant développé l'athéisme, il ne fallait pas jeter de perles aux cochons.

Il admit que les victimes avaient une âme, mais étant athées, il ne pouvait encourir le risque de provoquer l'ironie, en leur apportant la parole de Dieu. Et comme on lui demandait s'il avait manifesté son amour pour autrui, en laissant ces hommes mourir sans une parole de réconfort religieux, il répondit : « Je n'ai pas péché contre les commandements de Dieu ».

Après avoir assuré que les conditions avaient été soumises à enquête, il déclara que pour les soixante-cinq qu'il avait vus mourir de ses propres yeux, il n'avait pas vu leurs dossiers. Le Tribunal l'estima coupable, et le condamna à mort. Le 31 Janvier 1951, sa peine fut commuée en emprisonnement à vie.

Je vis deux fois Biberstein seul, dans une chambre d'interrogatoire. Il refusa l'examen, refusa même de s'asseoir, et me déclara que j'avais dû remarquer en quelle réprobation il me tenait, au fait qu'à chacune de mes entrées dans la salle d'audience, il me tournait le dos. Je ne l'avais pas remarqué, mais je ne pus rien obtenir d'autre.

Cependant, le Dr. Bergold, son avocat, que j'avais connu lors de sa défense du Maréchal Milch, me remit fort aimablement une lettre que venait de lui adresser Biberstein à l'occasion de son anniversaire. C'est seulement grâce à cette lettre, et à la morphologie visible de Biberstein, que j'ai pratiqué l'examen très incomplet suivant.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet de grande taille, à membres apparemment longs, avec un segment céphalique développé. Le crâne et la face sont en rapport d'harmonie. Le crâne est large et haut, et la protubérance occipitale est proéminente. Le front est haut et large, mais lisse ; les yeux sont gris bleu, le nez long, pointu et tombant, la mâchoire forte. Le visage est rectangulaire large, avec une grosse protubérance supérieure ; de profil, le massif facial avance fortement.

L'écriture est centrifuge, arquée et lancée, cruciale, à harpons et en lassos sinistrogynes, surhaussée, surélevée et centripète, inégale, combinée, liée, vive et simplifiée, imprécise et ascendante.

On peut noter le contraste entre la construction assez belle à grosse protubérance supérieure du visage, et l'expression insolente du regard et assez ignoble, de la bouche, qui fait qu'on imagine sans peine sous ces traits, ceux d'un prêtre défroqué. De même, le contraste, dans l'écriture, entre l'aspect simplifié, combiné et vil de l'ensemble, et l'aspect surélevé, surhaussé, centripète arqué et centrifuge dans certains mots caractéristiques, comme dans la signature, illisible, très surélevée, surhaussée et centripète.

als einer feindigen Lebensbeziehung zum Siegel zu  
verhelfen.

Hoffe Ihnen das neue Lebensjahr, das ein halbes  
Jahrhundert Ihres Lebens vollenden soll, diese Ihre  
von mir bewunderte Bereitschaft zum Leben  
oder das Recht stehenden Menschen, Ihre Bemühung  
heißt sind das Glück eines jungen Familienlebens  
erhalten und vermehren.

Das wünscht Ihnen, Herr Dr. Bergold, von  
Herten

Dr. Bergold



La **personnalité** est profondément dysharmonique, contrastée, insociable et dangereuse.

#### Sur le plan intellectuel :

L'intelligence a l'apparence de l'activité, de la culture et de la souplesse ; elle est en réalité profondément altérée par la suractivité déréglée mais d'apparence ordonnée, de l'esprit, et par les graves travers intellectuels et caractériels.

L'impressionnabilité cérébrale et la sensibilité intellectuelle sont indéniables ; pour une raison à rapporter vraisemblablement à la construction tempéramentale, l'ardeur et l'activité organiques générales s'appliquent électivement au mécanisme intellectuel, auquel ils impriment une vivacité impérieuse et exagérée, qui en altère le fonctionnement naturel.

Les idées atteignent en effet un niveau supérieur non dépourvu d'originalité, mais leur mécanisme associatif est profondément perturbé, en même temps que la qualité et les opérations du raisonnement.

Les opérations de l'esprit, sont en effet soumises à une excitation organique du type hypomaniaque ; débordées par le nombre et la vitesse des apports idéatifs, elles ne peuvent les adapter raisonnablement au mécanisme cérébral, ni enregistrer, canaliser, ordonner et hiérarchiser, les apports innombrables des sens, de l'intuition, et de l'observation.

L'imagination elle-même est ardente et exaltée ; elle s'empare des données élémentaires qui lui parviennent, les déforme profondément en les hypertrophiant, et les rapporte aux données inexacts de l'observation, et à la conscience boursouflée et caricaturale que le sujet possède de lui-même.

Les travers caractériels, et surtout l'orgueil et l'ambition ronçante, un état d'esprit de révolte et d'agressivité profonde mais cachée, joints à l'exaltation désordonnée de l'esprit, à l'intransigeance et à la carence du sens de la hiérarchie, aggravent la forte anomalie du mécanisme intellectuel, et aboutissent à un jugement faux.

**En définitive**, l'intelligence, sous une apparence brillante de haute valeur spéculative, sinon créatrice et réalisatrice, est profondément discordante et perturbée.

#### Sur le plan caractériel :

Sous des apparences simples et mêmes doucereuses, il s'agit d'un sujet extrêmement exalté, et susceptible d'une grande combativité dans la défense et la propagation des idées.

Il est muni d'une ténacité douce mais extraordinaire, qui lui tient lieu de volonté ; il a en effet davantage d'élan, puis de ténacité rétive, que de volonté active et continue.

Le caractère est très impressionnable, nerveux, agité et agressif, accaparant et intéressé, sous des dehors abandonnés et dévoués.

Précipité et mécontent, assaillant et bavard, il parvient habituellement à imposer une personnalité apparente, assez bénigne, masquant une personnalité profonde, réelle, franchement mauvaise.

Il dissimule en effet un orgueil et une ambition susceptibles et démesurés, sous une apparence doucereuse d'autant plus dangereuse.

Il y a chez lui une volonté d'impénétrabilité, une crainte d'afficher le tréfonds de sa personnalité, qui le fait se livrer souvent à une gestulation anonyme.

C'est en réalité un fou d'orgueil, agressif, discordant et dangereux, qui dissimule habituellement, soigneusement et surnoisement son hostilité et son animosité, pour la faire éclater brusquement, à l'improviste, d'une façon destructrice.

Audacieux, habile accapareur et marchandeur, sous des dehors bénins, il est incapable de se plier à un ordre rigoureux et de s'y maintenir.

**Dans l'ensemble**, le caractère est extrêmement mauvais et profondément insociable.

**En définitive**, la personnalité, sous des apparences intellectuelles brillantes, et des façons doucereuses et bienveillantes, est profondément discordante, venimeuse et destructrice.

### XIII. — Werner BRAUNE.

Agé de 39 ans en 1948, et père de quatre enfants, le colonel S.S. Werner Braune obtint un diplôme de droit à l'Université de Iéna en Juillet 1932, et le doctorat l'année suivante. Il s'inscrivit au parti nazi en 1931, à la S.S. et au S.D. en 1934, et travailla au S.D. à partir de cette date ; en 1939, il fut nommé conseiller au Ministère de l'Intérieur ; à la déclaration de guerre, il était assesseur de la Gestapo à Coblenche. En 1940, il devint chef de la Gestapo de Wesermünde, et, en Octobre 1941, il fut nommé au commandement de l'Einsatzkommando 11 b avec le rang de colonel dans la S.S.

Il connaissait parfaitement l'ordre du Führer, et le mit exactement en pratique. C'est lui qui commanda le massacre de Noël de Simferopol : « Ceci eut lieu sous ma responsabilité, dit-il, je me rendis sur place avec Ohlendorf, et nous nous assurâmes que l'exécution avait bien lieu selon les directives données antérieurement par lui. Je revins là plusieurs fois pour contrôler le tout, et mon adjoint Schulz fut constamment présent ».





Werner Braune  
colonel S.S.

On demanda à Braune pourquoi l'opération devait être finie avant Noël. « Il y avait l'ordre du Führer, répondit-il, et l'Armée avait dit : « Nous voulons que ce soit fini avant Noël. Je n'en connaissais pas toutes les raisons de l'époque : stratégiques, militaires, peut-être territoriales, ou pour des questions de nourriture. L'Armée craignait la famine pour des centaines de milliers de personnes pendant cet hiver là ».

Braune reconnut également la part active qu'il prit à l'exécution, après Noël, d'éléments suspects (partisans, saboteurs, troupes ennemies, parachutistes en civil, Juifs, dirigeants communistes, etc...). Comme on lui demandait ce qui arrivait aux Juifs qui tombaient dans le filet tendu par lui, il répondit : « Lorsqu'il y avait des Juifs, ils étaient fusillés, Monsieur le Procureur, comme les autres Juifs ». Le procureur lui ayant demandé si les Juifs étaient passés en jugement : « Je crois, répondit-il, que l'absence du souci de faire passer les Juifs en jugement, a été exactement démontrée ici ».

Parlant des exécutions d'Ewjaatoria, il exprima sa conviction que toutes les victimes avaient participé à des activités illégales, mais il admit la possibilité théorique que certains des 1.184 exécutés n'aient pas participé au meurtre des soldats allemands, ou n'aient pas été des tireurs embusqués.

Le Tribunal estima Braune coupable. Condamné à mort, il fut pendu le 6 Juin 1951.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet ne possédant qu'un faible potentiel natif, et toujours en déséquilibre budgétaire, du fait de son défaut de vitalité naturelle et d'une mentalité combative et violente. La triade symptomatique, montre en effet l'absence d'appendice xiphoïde et la présence de huit lunules claires et basses, sans indépendance, à l'origine des céphaliques et des vitales.

La taille est élevée ; dans le segment céphalique, le visage l'emporte nettement sur le crâne ; il est ovale, large et lourd, avec son plus grand développement au niveau de l'étage inférieur ou mandibulaire ; le crâne au contraire, est de dimensions réduites, surtout au niveau de la protubérance occipitale. Les cheveux sont blonds, les yeux gris bleu, et le teint rosé.

Les mains sont grandes et triangulaires, avec des paumes vastes, molles, hautes et peu creuses ; les céphaliques barrent toute la main, la mentale gauche est rectiligne, et les deux mentales sont fortement tressées.

L'écriture est commune, épaisse et pochée, discordante, sinistrogyre, centripète et disloquée, massuée et acérée.

La personnalité est commune et lourde, ni riche ni évoluée, sans force ni harmonie.

#### Sur le plan intellectuel :

L'esprit est lourd, matériel et grossier ; les idées sont médiocres, sans originalité ni vivacité ; le raisonnement est embrouillé, la conception confuse.

L'intuition est médiocre, l'imagination lourde et lente ; le jugement n'a aucun sens de l'essentiel, ni de la hiérarchie des valeurs ; il est soumis à des emportements qui contribuent à le déformer davantage, et à lui faire accepter les pires erreurs.

En conclusion, la lourdeur et la torpeur cérébrales dominant, et s'opposent à tout progrès.

#### Sur le plan caractériel :

Le sujet est dominé par une matière pesante d'où émerge une volonté d'action violente ; il est extrêmement sensuel, avec de forts ins-



Das deutsche Volk soll heute gezwungen sein die Opfer  
 Volk aus der Erde zu sein. <sup>Verstärkung</sup> Volk: ein jüdisches  
 Volk politisch und geistig nicht aufzubauen.  
 Aus dem Volk soll eine neue Bewegung kommen die  
 das Volk zu sich zieht und die jüdische Welt zu vernichten  
 veranlassen.

H. Haensch

Braune : écriture g. n.

tincts matériels ; il agit d'une façon désordonnée, avec une extrême excitation motrice ; il est précipité et même combatif, avec des réactions lourdes et brutales.

Ses ambitions sont exagérées et absurdes ; il est vaniteux, susceptible et important, et en même temps délibérément trompeur et faux ; redoutant de se livrer et de montrer le tréfonds de sa personnalité, il marque une volonté très nette d'impénétrabilité.

Accaparrant et marchandeur, il a un esprit très positif et intéressé.

Dans l'ensemble, le caractère est disgracieux et commun.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est médiocre et la constitution organique moyennement vigoureuse.

**En conclusion**, il s'agit d'une nature épaisse et basse, dépourvue d'harmonie et de force, qui trouve sa satisfaction dans l'action brutale et violente.

#### XIV. — Walter HAENSCH.

Le Lieutenant-Colonel S.S. Walter Haensch étudia le droit à l'Université de Leipzig, et subit le dernier examen en Décembre 1934. Il obtint un emploi administratif à Döbeln en Février 1935, et à l'automne, entra au S.D. Au début de 1942, il fut nommé chef du Sonderkommando 4 b.

L'accusation prétendit qu'il exerça son commandement dès sa nomination, le 16 Janvier 1942. Haensch affirma qu'il ne prit son commandement que le 15 Mars 1942, et présenta des alibis pour prouver qu'il était dans l'intervalle à Berlin (soins dentaires, compte bancaire, photographies, fête d'anniversaire), pendant une période de grande activité de son commando.

Même en acceptant ces alibis, il est prouvé au delà d'un doute raisonnable que le commando sous son autorité, pratiqua des exécutions après le 15 Mars 1942, en particulier à Zhitomir et à Gorlovka.

Haensch prétendit ignorer toute exécution de Juifs en tant que Juifs, alors que son commando en avait fait de véritables massacres ; c'est à Nuremberg qu'il apprit que les Juifs avaient été exécutés pour des raisons raciales ! Il admit cependant avoir exécuté les directives du chef de la Gestapo, Mueller, et du chef de l'Einsatzgruppe C, Thomas, qui avait pris soin de lui préciser, au moment de sa prise de commandement, que les tâches de son commando étaient inchangées.

Un grand nombre de rapports de son commando rendent compte de l'exécution de Juifs, de saboteurs, de fonctionnaires politiques, et



même de cinq-cent-quatre-vingt-dix-neuf déficients mentaux. Haensch appliqua donc à la lettre l'ordre du Führer. Bien qu'incapable de fixer le chiffre total des exécutions, il exposa, dans un long rapport du 21 Juillet 1947, les modalités de ces exécutions : la distance, les armes : mitraillettes et fusils, les soins pris pour empêcher les victimes de souffrir, moralement et physiquement, etc., avec l'insouciance d'un expert.



Walter Haensch  
Lt.-colonel S.S.

La hâte avec laquelle toutes les victimes furent exécutées, écarte toute idée d'une investigation préalable, que l'ordre du Führer ne prévoyait d'ailleurs pas. Selon ses propres termes, le Tribunal fut frappé par « l'énormité des mensonges proférés par Haensch », et le déclara coupable. Condamné à mort, sa peine fut commuée en quinze années d'emprisonnement, le 31 Janvier 1951.

Je ne puis fournir d'examen mental de Haensch ; il refusa en effet mon étude, à la suite de l'expertise en écriture dont je fus chargé par

le Tribunal. Il s'agissait de savoir si la fiche de dentiste présentée comme alibi par l'inculpé pour démontrer sa présence à Berlin à l'époque où son commando se livrait à des exécutions à l'Est, était bien véridique. La venue à Nuremberg de l'assistante du dentiste, et la confrontation de son écriture avec celle de la fiche, me permit d'établir qu'il y avait faux.

Après la rédaction de l'expertise, je comparus devant le Tribunal pour l'exposer en détail, et je fus soumis au contre-interrogatoire des avocats. Par la suite, Haensch, que je vis dans une chambre d'interrogation, devait refuser l'examen. L'étude d'écriture ne se rapportant pas à la sienne, il n'y a pas d'intérêt à la reproduire ici.

#### XV. — Gustav NOSSKE.

Le Lieutenant-Colonel S.S. Gustav Nosske, âgé de 44 ans en 1948, étudia le droit, la banque et l'économie, et fut employé au Palais de Justice de Halle. Employé au Ministère de l'Intérieur en 1935, à Aix-la-Chapelle, il fut transféré à la Gestapo. Du 19 Juin 1941 au mois de Mars 1942, il commanda l'Einsatzkommando 12.

Il prétendit n'avoir jamais été dans le cas d'appliquer l'ordre du Führer, qu'il aurait cependant appliqué, dit-il, si son chef de groupe l'avait réprimandé pour désobéissance. Plus tard, il admit que, placé dans le cas de fusiller cinq cents personnes innocentes : hommes, femmes et enfants, il l'aurait probablement fait.

En fait, les rapports de son groupe montrent qu'il fut placé dans des situations qui n'avaient rien d'hypothétique, et que son groupe fusilla de grandes quantités de Juifs, de partisans, de Tziganes, d'« asociaux » et de saboteurs. Il fit partie de l'expédition qui reconduisit en territoire roumain, de l'autre côté du Dniestr, six à sept mille Juifs, dont le sort fut incertain ; les Roumains les avaient envoyés en territoire allemand, pour que « nous ayons la peine de les fusiller, mais nous ne voulions pas faire le travail pour eux », ajouta-t-il.

Nosske mentionna de nombreuses exécutions pratiquées par son groupe, et la part prise aux exécutions de l'Einsatzgruppe D. Par la suite, en Septembre 1944, le chef de la S.S. et de la Police de Düsseldorf lui ayant demandé de rassembler et de fusiller tous les Juifs et demi-Juifs de la région, il refusa, et fut renvoyé. Le Tribunal tint compte de ce fait, mais l'estima coupable, et le condamna à l'emprisonnement à vie, peine qui fut commuée en dix ans de prison, le 31 Janvier 1951.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet de grande taille, avec des membres assez courts ; vigoureusement charpenté, et très vitalisé, il possède une assez bonne





Gustav Nosske  
Lt.-colonel S.S.

résistance organique, ainsi qu'en témoigne la triade symptomatique avec un appendice xiphoïde long et dur, dix lunules très hautes, sans indépendance à l'origine des vitales et des céphaliques.

Le segment céphalique est de grande dimension par rapport à l'ensemble corporel, avec prédominance toutefois du visage et de son massif médian. Le crâne supérieur est moyennement développé, et la protubérance occipitale est peu apparente ; elle rejoint la nuque par une ligne verticale.

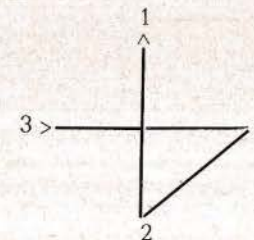
Le visage est large et massif, et l'étage mandibulaire est le plus fort ; son diamètre bi-goniaque est le plus grand. Le front est étroit, assez bas, fuyant et lisse ; les sourcils sont abondants et rectilignes, le nez est pointu, les yeux sont marrons et les cheveux bruns. Le menton est rond et plutôt petit.

Le thorax est très long (25 cms pour une taille de 1 m.75). Les mains sont fortes et légèrement triangulaires, à paume massive, avec des doigts arrondis, à l'exception des 2<sup>èmes</sup> et 4<sup>èmes</sup> qui sont coniques. Les

éminences thénars sont très fortes, les paumes sont très larges, et les lignes sont rouges ; les vitales sont renforcées et les mentales rectilignes ; à gauche, une ligne de raccord relie l'origine de la céphalique à la mentale.

L'écriture est égale en hauteur, avec des discordances, lente monotone, lourde, descendante et affaissée.

Les signes sanguins l'emportent de loin sur tous les autres, puis viennent les signes lymphatiques, puis les signes nerveux, et enfin les signes unitaires. La construction du tempérament est exprimée par un geste crucial, mais mal orienté. C'est un tracé négatif et matériel S L, qui commence, pour s'achever à rebours N U, exprimant ainsi une grosse force matérielle qui s'exerce à rebours.



Les caractéristiques psychiques montrent d'abord un naturel impulsif sur un grand fond de mollesse, puis une certaine exaltation sensible qui s'achève en caractère entêté et tenace, mais sans volonté bien organisée.

#### Synthèse :

La constitution organique est très vigoureuse, mais la mentalité, bien que pourvue d'une certaine simplicité, est lourde et commune.

#### Du point de vue intellectuel :

Le sujet possède un esprit médiocre, commun et matérialisé, avec des idées insignifiantes, peu de vivacité, de clarté et de compréhension.

L'imagination est romanesque avec un jugement faible, sujet à des impétuosités brusques et très exagérées.

#### Du point de vue du caractère :

Sur un fond habituel et lourd, grevé d'instincts matériels importants, on trouve des exagérations qui se manifestent à la fois par des enthousiasmes excessifs et des impulsions fortes, avec une exaltation parfois indomptable.



*Alles was mijne vrienden met hem  
 uit hem zal die schuld. hi zegt,  
 wijns als wat hem komme met  
 zegt, als wat je die Duitsche veldrijen,  
 met dien als die vrienden immer die  
 Jansen Breda met.*

*Jansen Breda veldrijen*

Nosse : écriture, grandeur naturelle

Une certaine intrépidité naturelle tourne court assez vite ; vaniteux et satisfait de lui, le sujet possède un certain fond de combativité ; il est entêté, et aisément fermé. Avec des emballements parfois surprenants par leur intensité, il ne laisse pas de posséder une sorte de bonhomie simple.

#### Sur le plan organique :

Très vigoureusement construit, avec cependant des signes de fatigue et d'usure.

En définitive, sur une base organique très forte, et légèrement entamée, une intelligence commune et un caractère impulsif avec un fond assez agressif, mais non dépourvu de simplicité.

#### XVI. — Adolf OTT.

Le Lieutenant-Colonel S.S. Adolf Ott ne fit pas d'études ; âgé de 43 ans en 1948, il commença par un poste administratif au front du Travail de Lindau, mais son métier ne lui plaisait pas ; il voulait être paysan, ou forestier. Il s'inscrivit au parti en 1922, à la S.S. en 1931, et au S.D. en 1935.

Le 15 Février 1942, il fut affecté au Sonderkommando 7, et il arriva à Bryansk le 10 Février, pour prendre son commandement, qu'il garda pendant dix mois environ.

Pendant ce laps de temps, ce commando exécuta un grand nombre de personnes ; Ott reconnut qu'il avait, en exécution de l'ordre du Führer, donné à ses subordonnés la consigne de fusiller les Juifs capturés, et n'appartenant pas à une organisation de partisans ou de saboteurs.

La question lui fut posée à plusieurs reprises, et amena la même réponse ; les investigations faites avaient uniquement pour but de s'assurer des membres des organisations, de leurs liaisons, de leur nombre, et de leurs activités. Ceux qui refusèrent de parler furent d'ailleurs fusillés tout pareil, quand ils étaient Juifs. Ott montra une remarquable uniformité dans ses explications : « Une seule chose compte, dit-il, ou bien, je dois fusiller tous ceux que j'ai capturés, ou bien je dois les relâcher tous ».

Ayant ouvert un camp d'internement à Orel, parce qu'il estimait « ne pas devoir fusiller des gens pour de petits méfaits », il ajouta qu'il arrivait que des prisonniers fussent relâchés ».

Déclaré coupable, Ott fut condamné à mort ; sa peine fut commuée en emprisonnement à vie le 31 Janvier 1951.





Adolf Ott  
Lt.-colonel S.S.

### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet pourvu d'une très forte vitalité naturelle, mais surmené et épuisé, bien qu'assez adaptable, ainsi qu'en témoigne le très gros appendice xiphoïde bifide, la présence de quatre lunules seulement, très pâles et presque inexistantes, sans indépendance à l'origine, des céphaliques et des vitales.

Le visage est assez large du côté cérébral, plutôt court et carré, avec des pommettes saillantes et un étage mandibulaire développé. Les cheveux sont châtain, et les yeux très bleus. Le profil bien découpé montre un front fuyant et un crâne supérieur assez haut. L'expression du visage et le rire sont nettement discordants.

Les mains sont de force moyenne, avec aspect triangulaire, paume large et un peu en pointe vers l'extrémité des doigts. La main gauche est dans son ensemble plus harmonieuse que la droite, où se trouvent entre autres de fortes lignes motrices, et une vitale rompue.

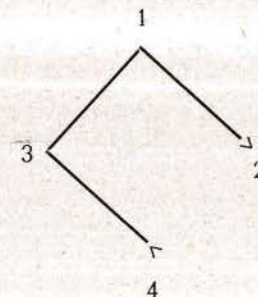
L'écriture est inégale, descendante, molle et lâchée, centrifuge et

lancée, en recul et en lasso, à rebours et acérée, discordante, anguleuse, en lasso et en recul.

Le sujet se dit grand dessinateur, et aquarelliste.

### Construction du tempérament : NSUL (2 3 1 4)

Le tempérament se rapporte à une figure circulaire, passive, dont le départ s'effectue avec une grande exagération, mais qui, après un effort d'énergie, ne se poursuit pas et tourne court.



Il s'agit d'un sujet assez terne, à rebours et inconstant. Le déroulement de l'acte mental montre d'abord une sensibilité excessive, puis un caractère très impulsif et impatient, puis une grande énergie à atteindre ce qui passionne, et enfin un grand laisser aller, qui fait régner l'indécision, l'abandon et l'irrégularité dans la vie courante.

La personnalité est assez terne et peu vigoureuse, sans force ni équilibre véritables.

### Sur le plan intellectuel :

Il existe une certaine sensibilité générale et cérébrale, mais les travers de l'esprit n'ont pas permis à cette sensibilité d'être organisée et cultivée.

En effet, une tendance forte à l'obstruction indéracinable, susceptible d'aller jusqu'à l'absurde, existe, qui compromet les opérations intellectuelles ; celles-ci bénéficient cependant d'une certaine activité : le raisonnement manque de méthode et d'enchaînement ; l'intuition et l'imagination sont fortes mais inorganisées ; le jugement est faible, annihilé par l'objection préalable, l'entêtement et les emportements fréquents.

Dans l'ensemble, l'intelligence a de la sensibilité, mais elle est complètement inorganisée, et annihilée par les travers.

### Sur le plan du caractère :

Le sujet est pourvu d'une sensibilité excessive et de beaucoup d'enthousiasme à poursuivre les buts qui lui plaisent, mais son entête-



aus der egyptischen Zone. Ich war im Lager  
Neimünster/Holstein bzw. Soelcheide & Biettern,  
Ich bin angestellt im Lager gegen die  
Einsparungen (Kleinst. Lager),  
Ich wollte nichts in Holstein (Vermögens  
Anstelle),  
Ich soll noch eine Weile arbeiten mit  
dem sofort meine Unterschrift darunter setzen.

Karl H. H. H.

Ott : écriture, g. n.

ment et sa ténacité lui constituent une forme tout à fait secondaire, passive et peu agissante ni persévérante, de la volonté.

Très habile, retors et dissimulé, il est aisément emporté, critique et même méchant, avec un sens excessif de son indépendance, qu'il défend avec âpreté ; il est en effet individualiste à l'excès, objecteur systématique autant qu'irréductible, dans l'entêtement et la désobéissance.

Sur un fond d'hostilité latente permanente, il a des idées fixes auxquelles il s'accroche, et qui constituent un obstacle infranchissable à tout progrès ; il est susceptible d'être de très mauvaise foi.

Insouciant et lent, après des emportement initiaux, il se laisse aisément aller au désordre et à la négligence.

Dans l'ensemble, le caractère est franchement mauvais et peu harmonieux.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est très forte, et la constitution physique est très vigoureuse ; cependant, de nombreux signes de surmenage et d'épuisement existent, qui compromettent le rendement organique.

**En conclusion**, la personnalité est très inégalement douée, sans vigueur ni unité.

#### XVII. — Eduard STRAUCH.

Le Lieutenant-Colonel S.S. Eduard Strauch obtint le doctorat en droit, entra à la S.S. en 1931, et au S.D. en 1934. Il prit le commandement de l'Einsatzkommando 2, en Lithuanie, le 4 Novembre 1941, et en Février 1942, devint le chef de la Police de Sécurité et du S.D. à Minsk, en Ruthénie blanche, jusqu'en Juillet 1943 ; puis jusqu'à son départ de Russie, il servit d'officier de renseignements dans une unité de combat contre les partisans.

La culpabilité de Strauch a été établie par de nombreux documents, en particulier lors de la mise à mort de 10.600 Juifs à Riga, le 30 Novembre 1941, et de quinze mille Juifs à Tscherven le 27 Mars 1942. Dans un rapport au Commissaire du Reich à Riga, du 31 Juillet 1941, le commissaire général de Ruthénie blanche déclara : « Au cours des consultations détaillées avec le général S.S. Zenner, et le très capable chef du S.D., le lieutenant-colonel S.S. docteur en droit Strauch, nous avons établi la liquidation en Ruthénie blanche, au cours des dix dernières semaines, de cinquante-cinq mille Juifs ».

Les propres écrits de Strauch montrent comment il persécuta sans merci les Juifs. Dans une lettre du 25 Juillet 1943, il parla en termes violents d'une indiscretion qui avait appris à cinq mille Juifs du ghetto





Eduard Strauch  
Lt.-colonel S.S.

de Minsk, que « réinstallation » signifiait « exécution », et conclut : « Nous n'eûmes pas d'autre alternative que de rassembler les Juifs de force ». De même, le 20 Juillet 1943, il raconta dans une lettre comment il avait fait exécuter soixante-dix Juifs, et exprima son ressentiment à l'occasion des plaintes auxquelles avait donné lieu l'extraction, avant la mise à mort, des couronnes en or de la bouche des victimes.

Un de ses anciens sous-officiers, Adolf Ruebe, décrivit par écrit une opération d'extermination, sous le commandement personnel de Strauch.

Ce dernier déclara à l'audience que l'ordre du Führer devait être exécuté, en Ruthénie blanche, comme ailleurs. A la suite d'une demande de main-d'œuvre, il obtint de Heydrich, de retarder l'exécution d'un certain nombre de Juifs jusqu'après la moisson.

Il évalua à dix-sept mille, le nombre de Juifs tués pendant son commandement, et reconnut avoir assisté à soixante à quatre-vingt-dix exécutions.

Le Tribunal l'estima coupable, et le condamna à mort ; son cas ne fut pas révisé, car, extradé en Belgique, il y fut également condamné à mort pour meurtres.

Je n'ai pu examiner Strauch, qui présenta des crises convulsives épileptiformes dès le début du procès, et fut transporté à l'hôpital. J'ai cependant tenu à le faire figurer dans cette étude, avec le compte rendu de ses actes, l'indication de sa maladie, et la photographie de son visage.

#### XVIII. — Emil HAUSSMANN.

Le commandant S.S. Emil Haussmann, chef du commando 12, de l'Einsatzgruppe D, se suicida dès le début du procès.



Emil Haussmann  
commandant S.S.



## XIX. — Waldemar KLINGELHOFER.

Né à Moscou d'un père directeur de cimetière également né à Moscou, le commandant S.S. Klingelhöfer passa les quinze premières années de sa vie en Russie ; âgé de 47 ans en 1948, et père de quatre enfants, il fréquenta l'école de Kassel, étudia la musique et le chant, et devint chanteur d'opéra en 1935.

En 1937, il fut chargé du service culturel du S.D. à Kassel. En 1941, il fut affecté en qualité d'interprète de russe à l'Einsatzgruppe B, qui, dès Novembre 1941, selon ses propres rapports, avait déjà tué 45.467 personnes. Klingelhöfer occupa diverses fonctions, commanda même le commando Moscou pendant plusieurs mois, puis fut affecté à une section d'Etat-Major du groupe B, jusqu'en Décembre 1941.

Pendant l'exercice de ses fonctions, ces unités tuèrent un grand nombre de personnes ; le 13 Septembre 1941, commandé par Klingelhöfer, le commando Moscou tua cent personnes ; au 28 Septembre 1941, ce commando et la section de l'Etat-Major du groupe, avaient tué 2.029 personnes, au 26 Octobre 1941, 2.457 personnes, et ainsi de suite.

Klingelhöfer montra dans sa description des exécutions, combien celles-ci lui étaient familières. Il raconta comment il avait fait fusiller trente Juifs qui étaient sortis du ghetto sans permission, et trois femmes qui étaient soupçonnées d'avoir eu des contacts avec des partisans, et avaient eu des conversations avec ces Juifs. Il est vrai que ces trois malheureuses eurent le privilège d'avoir les yeux bandés, et d'être inhumées chacune dans une tombe.

Pendant ses fonctions d'interprète, Klingelhöfer n'ignorait pas, et le reconnut, que les personnes qu'il nommait sur les listes qu'il établissait, seraient fusillées quand elles seraient prises. Ses fonctions d'interprète le cédèrent aux fonctions de commandement réel qu'il exerça ; c'est ainsi qu'il rendit compte de l'ordre donné par son chef, le général S.S. Nebe, lorsqu'il fut nommé à la tête du commando Moscou : « Nebe m'ordonna de me rendre de Smolensk à Tatarsk et à Mistislawl, afin d'obtenir des fourrures pour l'armée allemande, et de liquider une partie des Juifs qui s'y trouvaient. Les Juifs avaient déjà été arrêtés, et les exécutions eurent lieu sous mon autorité ».

Avant de quitter la barre, il déclara qu'il aurait été heureux de la victoire de Hitler, même si celle-ci avait coûté deux millions de morts allemands, la ruine de la nation, et la dévastation de l'Europe.

Le Tribunal l'estima coupable, et le condamna à mort ; sa peine fut commuée en emprisonnement à vie le 31 Janvier 1951.

**Principaux signes morphologiques et graphologiques :**

Il s'agit d'un sujet de haute taille, et fortement charpenté, avec des membres très longs, mais dépourvu de vitalité native, et d'autant plus gêné par son faible potentiel natif et sa mentalité enfantine, qu'il pos-

sède un naturel crispé, combatif et rageur. La triade symptomatique associée à un ensemble de signes très particuliers nettement marqués dans la main droite, témoignent en effet de ce déséquilibre budgétaire, et du contraste entre une vitalité à capital et revenus très faibles aggravée d'une mentalité hypersensible, puérile, impulsive et agressive, avec une forte charpente organique masculine (Axiphoïdien, huit



Waldemar Klingelhöfer  
commandant S.S.

lunules pâles très basses, pas d'indépendance à l'origine des vitales et des céphaliques, et à droite, fusion à l'origine de la mentale, de la céphalique et de la vitale, avec anneau de sensibilité).

Le segment céphalique est plutôt petit par rapport à l'ensemble (Taille de 1 m.83). Le visage est court et sensiblement carré ; l'étage moyen est prédominant, avec des traits accentués et des yeux légèrement bridés ; les cheveux sont châains et les yeux gris bleu.

Les mains sont grandes, longues, triangulaires et dures ; les paumes sont larges, les thénars forts, les carpes raides. Les lignes sont rouges ;



So ich Langenauer war habe ich mit totide  
 Seubel, wot uns ministe lieder gesungen.  
 Viel Freude hatte ich auch an den Orationen von  
 Paul, Kandel uns Hayden. Di Oper lag uns  
 jense nicht in den Mann, wie das Lied uns  
 das Orationen.

Walter Klingelhöfer

Klingelhöfer : écriture, g. n.

à gauche une belle saturnienne à point de départ hypothénarien. A droite, fusion à l'origine, des trois lignes principales, avec anneau de sensibilité, et belle ligne motrice.

L'écriture est inégale, liée et combinée, surélevée, à rebours et acérée, arquée, mouvementée et centrifuge, baveuse et pochée, descendante et discordante.

#### Synthèse :

Sujet pourvu d'une intelligence sensible mais lacunaire, d'un caractère agressif et insociable, d'une vitalité insuffisante, avec une mentalité enfantine.

#### Sur le plan intellectuel :

Il existe une certaine sensibilité cérébrale ; l'esprit a de la distinction et de la culture, mais son originalité avoisine le déséquilibre.

La conception et le raisonnement manquent de netteté ; la clairvoyance est faible ; l'intuition et l'imagination sont développées, mais le jugement présente de grandes failles, à la fois par exaltation excessive, indécision, et manque de mesure.

Dans l'ensemble, l'intelligence qui est réelle, n'est ni harmonieuse ni équilibrée.

#### Sur le plan caractériel :

Le caractère est discordant ; le sujet est susceptible d'une exaltation extravagante et imprudente ; il est individualiste à l'excès, avec un esprit d'indépendance féroce, qu'il défend avec méchanceté.

Très sensible, impulsif, téméraire, et toujours prêt à se lancer dans des aventures impossibles, il est profondément hésitant et instable, avec un côté enfantin.

Il a un fond de combativité et de révolte qui déforme sa sensibilité en susceptibilité vaniteuse, le rend agressif et insurgé, avec un jugement faux et un caractère insociable.

Dans l'ensemble, le caractère est franchement mauvais.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est très faible, et ses revenus disponibles entamés.

En définitive, il s'agit d'un sujet doué mais mal équilibré, avec un naturel dur, mais hésitant et profondément discordant.

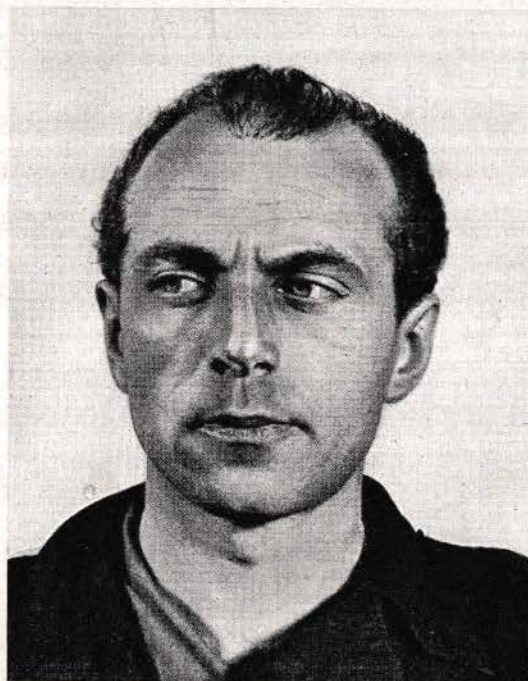


## XX. — Lothar FENDLER.

Le commandant S.S. Lothar Fendler âgé de 35 ans en 1948, étudia l'art dentaire de 1932 à 1934, servit dans la Wehrmacht de 1934 à 1936, puis entra au S.D. Il fut affecté au commando 4 b du groupe C, de Mai à Octobre 1941. Il prétendit avoir ignoré le rôle principal de son commando, et s'être limité au service de renseignements, et en particulier à l'établissement de rapports sur le moral de la population.

Or, les rapports du commando 4 b rendent compte de nombreuses exécutions, et, bien que personnellement pas en cause, Fendler connut le massacre de six cents personnes au cours du pogrom de Tarnopol. Aussi bien, n'est-il pas accusé d'avoir ordonné des exécutions, ou d'y avoir participé, mais il a appartenu pendant plusieurs mois à un commando qui s'est livré à de nombreuses exécutions, et il ne s'y est opposé en aucune façon.

Le Tribunal l'estima coupable, avec le bénéfice des circonstances atténuantes, et le condamna à dix ans de prison ; cette peine fut réduite à huit ans le 31 Janvier 1951.



Lothar Fendler  
commandant S.S.

**Principaux signes morphologiques et graphologiques :**

Il s'agit d'un sujet de très grande taille, très fortement charpenté, avec des membres longs, et la tête et le cou longs ; autrefois très sportif, avec de bons résultats en athlétisme et en tennis, le sujet a subi plusieurs accidents, en particulier à la main gauche, déchirée par une scie. La triade symptomatique témoigne de la vigueur de la construction organique et des réserves disponibles, comme du naturel terriblement excessif, indiscipliné et indomptable (Appendice xiphoïde gros et long, 10 lunules hautes et claires, indépendance bilatérale forte à l'origine des vitales et des céphaliques).

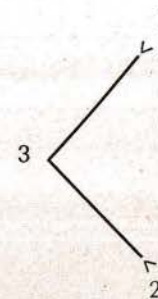
Le visage est large, d'un type rectangulaire tendant vers le carré, légèrement asymétrique, avec des sourcils abondants et arqués, un front assez haut et fuyant, muni de plis transversaux et verticaux ; l'étage prédominant est l'étage moyen, avec des pommettes saillantes ; l'étage mandibulaire est lui-même bien développé. Les cheveux sont bruns avec des iris bleus très clair. L'expression est animée et agressive.

Les mains sont fortes, longues et triangulaires, avec de larges paumes et de grosses éminences thénars ; les paumes sont dures et épaisses, les doigts moyens ; les vitales sont renforcées et il existe des lignes motrices ; à gauche, la céphalique est profondément bifide, et à droite elle barre toute la main.

L'écriture est appuyée, centrifuge, lancée et mouvementée, anguleuse et cadencée, liée, baveuse, acérée et à harpons, massuée, disloquée, cruciale et surélevée, centrifuge, massuée et centripète.

**Construction du tempérament :**

C'est un tempérament affirmatif, avec une folle exubérance, à cause du détour en zone sanguine, du geste positif d'affirmation, et de l'absence de frein lymphatique : U S N ou 1 3 2



Les caractéristiques psychiques montrent un sujet moteur, excessif, sensible et sans frein. Le déroulement de l'acte mental fait se succéder une grande énergie combative avec aptitude aux travaux de force,



Ich wurde am 13. August 1913 in  
 Brest-Litovsk geboren. Ich besuchte die  
 ersten vier Klassen der elementaren  
 Schule. Im Jahr 1932 wurde ich  
 in die hiesige Schule eingeschrieben.  
 Ich war nicht sehr gut  
 dabei, ich war sehr zurückhaltend  
 und schüchtern. Ich war  
 nicht sehr aktiv und  
 hatte keine besonderen  
 Interessen.

Rendler : écriture, g. n.

aux exercices violents et aux excès sportifs, un naturel indomptable, emporté et infatigable, puis une irritabilité impatiente et parfois violente enfin.

#### Synthèse :

La constitution organique est très vigoureuse ; l'intelligence et le caractère sont dépourvus d'équilibre et de mesure.

#### Sur le plan intellectuel :

Avec des opérations intellectuelles rapides, des idées peu originales sont amassées dans un cercle étroit de pensées et d'habitudes fixes et peu adaptables, constituant finalement des obsessions très inférieures et des projets sans envergure.

Il existe une activité et une curiosité intellectuelles qui, malgré le désir d'ordre et de clarté du sujet, n'arrivent pas à un degré suffisant de clairvoyance, en raison de l'agitation excessive et de la tendance à objecter.

Malgré sa vivacité en effet, le jugement manque d'ordre, de mesure et d'équilibre, en raison de l'exaltation excessive et du manque de souplesse des opérations de l'esprit.

Dans l'ensemble, l'intelligence est active, mais l'agitation, la rigidité et la démesure, compromettent les résultats.

#### Sur le plan caractériel :

Le caractère est terriblement exagéré en tout, indiscipliné, irritable et indomptable.

Le sujet est impulsif, tenace, combattant et vindicatif, excessif et sans juste milieu, fortement opposant et venimeux, avec des réactions violentes ; son exaltation prend parfois un tour extravagant et indomptable ; au tout, s'ajoute un orgueil autoritaire et même despotique.

Volontaire, dur au travail et à la souffrance, il aime les moyens radicaux ; dans l'ensemble, le caractère est mauvais.

La constitution organique est vigoureuse mais accidentable.

En définitive, il s'agit d'un sujet vigoureux, dont l'activité avoisine l'agitation, et, dont le jugement trop rigide et le caractère excessif et indiscipliné, compromettent tout rendement mesuré, et même tout équilibre de l'ensemble.

#### XXI. — Waldemar von RADEZKY.

Né à Moscou en 1910, père de cinq enfants, Waldemar von Radezky étudia à Riga, et entra dans l'armée lithuanienne en 1932 ; démobilisé en 1933, il fut employé jusqu'à 1939 dans une firme d'importation. En Novembre 1939, il se rendit à Posen, où il fut employé jusqu'en Mai 1941 au service des émigrants, puis au rapatriement des



habitants d'origine allemande. En Mai 1941, il fut affecté au Service de Sécurité, puis à Pretzsch, au commando 4 a, en qualité d'interprète.

Il suivit le commando à Hrubgoschow, à Ludzk, à Charkow, servit d'officier de liaison entre les Einsatzgruppen et les unités des armées allemande et hongroise, et retourna à Berlin pendant l'hiver 1943. Il admit ne pas avoir ignoré que son commando s'était livré à des exécutions, mais dénia toute participation de sa part.



Waldemar von Radetzky  
commandant S.S.

Il nia aussi avoir été utilisé comme interprète, en particulier au cours des interrogatoires ; de nombreux rapports montrent que les interprètes du groupe connaissaient très bien toutes les activités des groupes et des commandos.

Blobel, qui commanda le Sonderkommando 4 a, déclara que von Radetzky l'avait remplacé pendant son absence ; ce dernier le nia, de même qu'il nia la signification réelle de l'accord passé le 10 Septembre 1941, entre les officiers du Sonderkommando 4 a et le quartier général

de l'armée, à l'effet de liquider « complètement et radicalement » les Juifs de Zhitomir. De plus, lors d'opérations de représailles menées par un détachement du Sonderkommando 4 a, Radetzky reconnut qu'il était l'officier du grade le plus élevé de ce détachement, mais nia en avoir exercé le commandement pendant cette expédition, bien que reconnaissant sa présence à Ludzk, à ce moment.

Le Tribunal jugea que Radetzky savait fort bien que les Juifs exécutés par son commando étaient tués parce que Juifs, qu'il avait pris une part consentante à ces exécutions, mais qu'il avait permis à de futures victimes de s'échapper d'un camp.

Von Radetzky fut condamné à vingt ans de prison, et libéré par commutation de peine, le 31 Janvier 1951.

### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet de taille dépassant légèrement la moyenne, mince, sans charpente vigoureuse, présentant une usure prématurée du revenu vital par surexcitabilité avec appoint héréditaire, ainsi qu'en témoigne une triade symptomatique avec un appendice xiphoïde de dimension moyenne très fortement dévié, huit lunules pâles et basses, sans indépendance à l'origine des vitales et des céphaliques, qui sont elles-mêmes très longues et rectilignes.

Le crâne est bien développé, même au niveau de la protubérance occipitale ; le visage est triangulaire et ovalisé, à grosse protubérance supérieure ; les cheveux sont très blonds et les iris très bleus ; les oreilles décollées, et les sourcils très fortement arqués. L'expression est sensible.

Les mains sont triangulaires, allongées et assez dysharmoniques. Les carpes sont réversibles, les paumes sont molles, les cinquièmes doigts longs, les lignes rouges, la vitale droite est rompue ; les mentales et les céphaliques sont longues et rectilignes, la vitale droite est isolée, et les saturniennes sont nettement hypothénariennes.

L'écriture est inclinée, égale en hauteur, automatique et cadencée, cruciale, lancée, centrifuge et arquée, à harpons, surélevée, basse, imprécise et en lasso, légèrement ascendante tordue et stéréotypée.

Le sujet a souffert de maladies et d'accidents ; il a été sportif (voile sur la Baltique), et musicien (piano et musique de chambre).

### Construction du tempérament :

Les signes nerveux l'emportent considérablement sur tous les autres, et déterminent la première dominante ; les autres dominantes sont moins riches ; l'unitaire vient d'abord, puis la sanguine et enfin la lymphatique. Le geste tempéramental se construit à contre-sens, puis s'apaise en construction plus normale et mieux équilibrée mais l'ensemble manque de stabilité en raison de l'excessivité trop grande du sujet construit de façon inversée.







**Sur le plan organique :**

La vitalité naturelle assez forte et la constitution organique assez vigoureuse s'accompagnent aujourd'hui d'une usure prématurée du revenu vital, due à la construction tempéramentale et personnelle particulières, ainsi qu'à un appoint héréditaire probable.

**En conclusion,** la personnalité est fortement dysharmonique, sans unité, efficience ni équilibre véritables.

**XXII. — Felix RUEHL.**

Le capitaine S.S. Felix Ruehl, âgé de 37 ans en 1948, fit des études de droit administratif, et fut d'abord employé de commerce. Il s'incrimina à la Gestapo en 1933 ; en Mai 1941, alors qu'il suivait des cours à Berlin, il fut convoqué à Pretzsch, et affecté au Sonderkommando 10 b de l'Einsatzgruppe D. Il arriva en Roumanie à la fin de Juillet 1941, et revint à l'école à Berlin, le 1<sup>er</sup> Octobre 1941. Le Tribunal reconnut que le rôle administratif de Ruehl, s'il ne l'avait pas empêché de connaître les



Felix Ruehl  
capitaine S.S.

activités criminelles de son commando, l'avait éloigné des exécutions proprement dites, de même que son grade ne lui avait pas conféré de grandes responsabilités.

Condamné comme membre d'organisations criminelles : S.S. et Gestapo, à dix ans d'emprisonnement, Ruehl fut libéré par commutation de peine, le 31 Janvier 1951.

**Principaux signes morphologiques et graphologiques :**

Il s'agit d'un sujet de haute taille, assez vigoureusement charpenté, dont la triade symptomatique et d'importants signes des mains annoncent le naturel crispé, hypersensible et obsédé (Gros appendice xiphoïde médian, long, avec dix hautes lunules claires, sans indépendance à l'origine, des céphaliques et des vitales, avec fusion à gauche des trois lignes principales, anneau de sensibilité, et saturnienne hypothénarienne à droite).

Le visage est triangulaire court à grosse protubérance supérieure ; la tête est en toupie ; le crâne est bien développé ; les cheveux sont châtain, et les iris sont feu, verts et légèrement gris. L'étage cérébral est de beaucoup le plus développé, les oreilles sont fortement décollées, le regard est fixe, et l'expression obsédée.

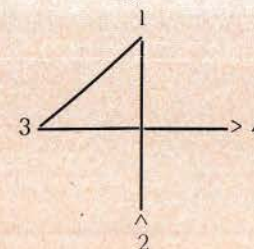
Les mains sont grandes, fortes, triangulaires et assez dysharmoniques ; les paumes sont larges, et les éminences thénars fortes ; les lignes sont toutes tressées fortement ; à gauche les trois lignes principales sont fusionnées à l'origine et il existe un anneau de sensibilité ; à droite, la saturnienne est franchement hypothénarienne, et il existe un raccord entre l'origine de la céphalique et l'extrémité distale de la mentale.

L'écriture est lente, égale en hauteur, monotone, automatique et stéréotypée, imprécise, bizarre, arquée et suspendue.

Le sujet a pratiqué autrefois l'athlétisme, la marche, le ski et le patinage.

**Construction du tempérament :**

Le geste tempéramental s'exerce à contre-sens, et ne trouve guère d'apaisement ni d'équilibre raisonnable, en raison du naturel excessif. Les signes de dominance nerveuse l'emportent sur les autres, et le tempérament s'inscrit à l'inverse du geste crucial, synthétique, typique :





- icher noch dass große sind ungenügend -  
 haben nicht, der nicht nur sich immer from  
 sprechen bekümmert, sondern auch selbst immer from  
 dem tolle ungenügend sind dem selbst nicht  
 nicht nur von mir Individualitäten  
 gegeng, sondern auch ungenügend von dem di-  
 gegeng, nicht zu immer dem Partikular  
 sondern tolle Antikont wird. Seine R.

Ruehl : écriture, g. n.

Les caractéristiques psychiques voient d'abord dominer une extrême impressionnabilité, puis une certaine opposition, puis des réactions discordantes et exagérées, enfin un certain ralentissement qui tient lieu de frein. Sous des apparences sensibles, le fond demeure fortement objecteur.

La personnalité est constituée par une mentalité profondément déséquilibrée, et construite sur un mode inversé, sur une base organique vigoureuse pourvue d'une forte vitalité naturelle.

#### Sur le plan intellectuel :

Les idées sont insignifiantes ou médiocres, monotones et sans originalité, avec de nombreuses idées baroques et irréalisables, à caractère obsédant.

L'esprit est dépourvu de bon sens et de vivacité ; une imagination exaltée coexiste avec un jugement très insuffisant, et une absence totale du sens de la hiérarchie des valeurs.

Dans l'ensemble, l'esprit est médiocre et bizarre, avec des obsessions inférieures et quasi-pathologiques.

#### Sur le plan du caractère :

Le sujet est impressionnable et hypersensible, victime d'obsessions irrésistibles ; vaniteux et susceptible, avec des ambitions absurdes, il est impulsif et sans juste milieu ; dépourvu de freins, il est à la fois déséquilibré par l'émotion et paralysé par l'inhibition.

L'hyperémotivité est cependant contenue profondément, et peu visible extérieurement ; mais la contention des pensées monotones, des désirs puérils, des projets sans envergure et des aspirations trop absolues, rend le sujet scrupuleux, inhibé et phobique ; de plus, égoïste, accaparant et susceptible, hargneux et récriminateur, il est inadaptable aux conditions de vie normale.

**Sur le plan organique :** il est extrêmement vigoureux.

#### Dans l'ensemble :

Il s'agit d'un grand déséquilibré paranoïde, présentant d'ailleurs de nombreux stigmates de dégénérescence.

#### XXIII. — Heinz SCHUBERT.

Le lieutenant S.S. Heinz Schubert, âgé de 33 ans en 1948, fut employé pendant plusieurs années chez un avocat, dès l'âge de dix-sept ans ; il appartient à la jeunesse hitlérienne, puis s'inscrivit au parti le 1<sup>er</sup> Mai 1934, et à la S.S. en Octobre 1934. Il appartient au S.D. de 1934 jusqu'à la fin de la guerre. D'Octobre 1941 à Juin 1942, il servit d'ad-joint à Ohlendorf, chef de l'Einsatzgruppe D.





Heinz Schubert  
Lieutenant S.S.

Il assura qu'il était surtout chargé des affaires personnelles de Ohlendorf, de sa correspondance et de ses visiteurs, mais, dans un affidavit de trois pages, le 24 Février 1947, il accepta d'autres responsabilités. Il reconnut en particulier la surveillance de la mise à mort de sept à huit cents personnes en Décembre 1941, à Simféropol, l'embarquement sur des camions, de Tziganes condamnés à mort, puis leur exécution de la façon « la plus militaire et humaine », après la collecte, « dans l'ordre », de tous les objets de valeur.

Plus tard, Schubert précisa qu'il s'agissait de l'exécution que la onzième armée avait ordonnée avant Noël 1941. Tout ce qu'il savait de ces gens, dit-il, c'est qu'ils tombaient sous le coup de l'ordre du Führer.

Estimé coupable, Schubert fut condamné à mort ; sa peine fut commuée en dix ans de prison le 31 Janvier 1951.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Il s'agit d'un sujet de grande taille, mince mais bien charpenté, qui s'est épuisé par surmenage, et a hypothéqué revenus et capital, ainsi

qu'en témoigne la triade symptomatique, avec un appendice xiphoïde mince, long et dévié, et une seule lunule, sans indépendance à l'origine des vitales et des céphaliques.

Le crâne est bien développé, et le visage est triangulaire à grosse protubérance supérieure, et par conséquent forte dominance de l'étage cérébral. Les cheveux sont très blonds et les iris gris bleu ; les oreilles sont décollées, les sourcils très arqués, le nez long et pointu, et le menton fort et bifide. L'expression est têtue.

Les mains sont grandes, allongées et triangulaires, froides, avec des paumes assez larges et plissées. Les éminences thénars sont fortes, les ongles sont petits, courts et triangulaires, les saturniennes sont hypothyroïdaires des deux côtés, les céphaliques sont longues, et la céphalique gauche isolée.

L'écriture est monotone, égale en hauteur, centrifuge et inclinée en recul, disloquée et surélevée, anguleuse, en lasso, en recul et à harpons.

#### Construction du tempérament :

La dominante principale est nerveuse, et le geste tempéramental se déroule comme les deux tempéraments précédents, suivant un mode inversé, qui fait successivement apparaître les tempéraments N U S L, soit 2 1 3 4.

Chez lui comme chez les deux sujets précédents, le geste est donc à contre-sens, mais la construction s'achève d'une façon plus normale et mieux équilibrée, car le naturel n'est pas trop excessif.

D'abord sensible, le sujet présente ensuite un extrême entêtement, puis des exagérations ; mais en dernier lieu, un frein et une retenue suffisants s'exercent pour mieux équilibrer l'ensemble. Cependant, malgré cette terminaison modérée, le sujet n'est pas loin de se ranger parmi les névropathes qu'on trouve toujours très nombreux dans cette catégorie tempéramentale.

**La personnalité** est construite à partir d'un geste à contre-sens sur une base organique hypothéquée par surmenage chez un sujet d'intelligence médiocre et de caractère rétif, trop volontaire pour sa faiblesse relative de constitution.

#### Sur le plan intellectuel :

L'esprit est médiocre, avec des idées insignifiantes et des obsessions inférieures, avec monotonie de la pensée.

Le raisonnement est méthodique sans vivacité, la compréhension faible ; l'intuition est nulle, l'imagination procède par à-coups désordonnés. Le jugement possède un discernement médiocre ; il manque d'objectivité par entêtement et opposition.



Es wurde mir erlaubt, dass  
 diese Feststellungen nicht mit  
 dem Forscher, der sie haben, ich  
 habe erlaubt, dass ich auf alle  
 Fälle nicht nur eine feste sichere  
 Handchrift zu geben.

Mathias Graf

Schubert : écriture, g. n

Dans l'ensemble, l'intelligence est médiocre et inorganisée, avec des aspects quasi-pathologiques.

#### Sur le plan caractériel :

Le caractère est à la fois exagéré et enfantin, avec un naturel et une simplicité qui masquent une rétivité profonde et des entêtements inconcevables. Le sujet est parfois enclin à des impulsions discordantes qui le font agir sans queue ni tête ; assez fortement combatif, parfois violent, son application méthodique est gâtée par son extrême rétivité. Le caractère est profondément instable et tourmenté.

Dans l'ensemble, il est peu harmonieux, et mal équilibré.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est réduite, les revenus disponibles ont presque complètement disparu ; le sujet est dévitalisé et épuisé.

Dans l'ensemble, la personnalité est peu harmonieuse, avec une intelligence peu sensible dominée par des pensées obsédantes, un caractère discordant et rétif, et une grande faiblesse organique par surmenage nerveux ; elle avoisine le déséquilibre.

#### XXIV. — Mathias GRAF.

Agé de 44 ans en 1948, Mathias Graf avait fait des études d'ingénieur, et s'était spécialisé dans le froid. Il n'avait pas, en Russie, rang d'officier ; attaché à l'Einsatzkommando 6 pendant treize mois, il n'y exerça jamais aucun commandement ; en Septembre 1942, il fut nommé chef d'un sous-commando, mais il refusa, fut arrêté et renvoyé en Allemagne.

Après s'être inscrit à la S.S. en 1933, il en fut expulsé en 1936 pour indifférence. Homme d'affaires depuis Octobre 1935, il fut recruté en Janvier 1941 comme employé du service extérieur du S.D. de Kempten. Il essaya d'ailleurs de quitter le S.D.

Le Tribunal estima suffisant l'emprisonnement déjà subi, et le fit relâcher le jour du jugement.

#### Principaux signes morphologiques et graphologiques :

Sujet de grande taille, fortement charpenté, très vigoureux et muni d'une très forte vitalité naturelle, mais pourvu d'une grande sensibilité, qui diminue la vigueur organique, ainsi qu'en témoigne la triade symptomatique accompagnée de signes caractéristiques des mains (Enorme appendice xiphoïde médian, 7 lunules claires sans indépen-





Mathias Graf  
de l'Einsatzgruppe C.

dance à l'origine des céphaliques et des vitales, avec mentales rectilignes longues et anneaux).

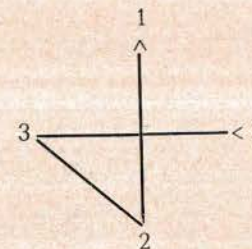
Le visage répond à un rectangle ovalisé, légèrement évasé en haut, avec un étage mandibulaire fort. Les cheveux sont très blonds, les yeux sont bleus, et le teint coloré. L'expression est calme et sensible.

Les mains sont grandes, larges, longues et en pointe, avec des paumes très larges et très molles, et de fortes éminences thénars. Les paumes sont plates mais très plissées ; les mentales sont longues et rectilignes, et il existe de chaque côté un anneau de sensibilité.

L'écriture est lente, égale en hauteur, arrondie, liée, inorganisée, monotone et tremblée.

#### Construction du tempérament :

Le geste tempéramental va lourdement de L en S, puis s'affaisse en tendance N pour se relever négativement jusqu'à U. (L S N U)



Les caractéristiques psychiques montrent un sujet lent et en retard, puis ayant tendance à voyager et à se déplacer, puis d'une émotivité extrême pour un homme, enfin de tendance autoritaire, mais de faible puissance volontaire, la volonté n'intervenant qu'en dernier ressort. C'est un sujet de bonne volonté, mais d'esprit compliqué avec tendance à envisager les questions à rebours.

**La personnalité** présente un fort contraste de force organique et de fragilité mentale chez un sujet successivement lent, voyageur, émotif et peu volontaire.

#### Sur le plan intellectuel :

Les idées sont banales, le cerveau est faiblement organisé, puéril et routinier.

Le sujet éprouve un grand désir d'ordre et de clarté, mais il manque de force et de vivacité.

L'intuition et l'imagination sont limitées ; le jugement est faible, scrupuleux et indécis.

Dans l'ensemble, l'intelligence est médiocre, sans originalité ni culture.

#### Sur le plan caractériel :

Il s'agit d'un sujet exagérément impressionnable, lent à réagir, avec un véritable besoin de déplacement, mais avec beaucoup de difficultés à se bien diriger. La nature de son émotivité ne permet qu'un relèvement lent, dans une réaction difficile, volontaire et directrice.

C'est un hypersensitif, avec une exagération du sentiment au point d'en être jouet, ou victime.

Il est extrêmement peu volontaire, et pourvu d'une ténacité douce mais forte ; discret et fermé, il est même susceptible d'être trompeur.

#### Sur le plan organique :

La vitalité naturelle est très forte, et ses revenus sont encore élevés.

**En conclusion :** l'ensemble est mal équilibré et passif.



Enden ist nicht immer möglich man muß bedenken  
 zur Kunst Bildung sind können erst haben.  
 Es ist notwendig, daß wir alle sich auch die Freiheit  
 eines Menschen wendet

28. 2. 1948

M. Graf

Es ist möglich, daß ich durch die Takte nicht so  
 schnell wie gewöhnlich.

Mathias Graf : écriture, g. n.

## CONCLUSION

« Les faits que le Tribunal a eu à apprécier vont tellement au delà de l'expérience humaine habituelle, et de la portée des phénomènes dus à l'homme, que seuls l'enquête la plus complète et le procès le plus poussé, pouvaient les vérifier et les confirmer. L'homicide a atteint ici des proportions tellement fantastiques, que les preuves ont dû en être fournies d'une façon répétée.

Jamais dans l'histoire, vingt-trois hommes n'ont été réunis dans un prétoire pour répondre de la destruction de plus d'un million d'êtres humains, non de loin, mais de près, et prenant une part active à cette moisson sanglante. Pour se rendre compte de la monstruosité de la chose, il faut se représenter l'exécution de dix personnes : hommes, femmes et enfants, et penser que cette scène a été répétée cent mille fois.

Il n'est pas exagéré de dire que le monde entier s'intéresse aux problèmes posés à Nuremberg. Les décisions doivent être comprises à la lueur des circonstances qui les ont amenées. Pourquoi l'Allemagne, dont les chefs voulaient faire la plus riche et la plus puissante nation de tous les temps, est-elle aujourd'hui une coquille brisée ? Pourquoi l'Europe, bureau de la civilisation moderne, est-elle dévastée, et le monde entier déséquilibré ? Les procès de Nuremberg répondent à ces questions, et en particulier le procès des Einsatzgruppen ».

Ainsi s'exprima le jugement contre les chefs des groupes d'extermination, dont nous venons d'étudier la mentalité en même temps que les actes. Dans quelle mesure ces connaissances permettent-elles d'établir leurs responsabilités, et de répondre aux questions posées par ce procès ?

Ohlendorf, qui fut le plus longuement étudié, fut sans aucun doute le plus doué, le plus criminel, et par conséquent le plus responsable. Du fait de son attachement inflexible à une construction idéale abstraite, jusqu'au crime cent mille fois répété, du fait de son inadaptation foncière au réel et de son absence de conscience morale, il pose à lui seul un tragique problème : celui de sa place dans la nation allemande, et de sa personnification du moi allemand divinisé par Fichte. Peu désireux de courir le risque de voir l'arbre me cacher la forêt, je n'essayerai pas d'établir s'il fut un des principaux artisans de « cette intelligente et savante « malédiction de la Germanie », et m'en tiendrai rigoureusement à la synthèse clinique pour remettre cet homme dans son cadre personnel, sans extrapolation ni généralisation.

Cette synthèse donne toutes les raisons de comprendre comment celui-là fut amené à obéir strictement, sans discussion, faiblesse ou pitié, aux ordres de son maître. Aucune faille dans la construction rigoureuse de son plan abstrait, aucun souci des contingences terres-



tres, aucune inquiétude morale, aucune sensibilité humaine. Les seuls obstacles furent fortuits : le vent, la pluie, les défaillances des fusilleurs. Mais tout était légal, et fut réalisé dans l'ordre. Les victimes d'ailleurs, ne firent rien pour échapper à leur sort ; et quand ce ballet tragique et bien réglé fut fini, le chef de l'Einsatzgruppe D retourna à Berlin s'occuper à nouveau des questions économiques du Service de Sécurité. Encore trois années pendant lesquelles le souvenir de ses exécutions ne dut pas l'obséder, si l'on en juge par les explications placides et comme allant de soi, qu'il fournit lorsqu'il eut à rendre des comptes.

A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de comparer le visage vraiment terrible et proconsulaire de 1943, au visage détendu et souriant, de 1948. En 1943, ce visage redoutable était-il donc celui de Mr. Hyde, et le visage souriant de 1948, celui du Dr. Jekyll ? Non certes, mais en 1943, Ohlendorf tuait, ou avait tué, tandis qu'en 1948, il avait à rendre compte de ses tueries passées, justifiables selon lui ; il devait à son personnage de le faire avec la sincérité et la franchise qui sont l'apanage des cœurs purs et des consciences tranquilles, et qui s'expriment par des visages souriants. Ce visage là n'était d'ailleurs pas un masque seulement ; on ne saurait avoir le même visage quand on est occupé à tuer et quand, par le discours répété, on vide son cerveau de l'apport justificateur des années de doctrine et de passion métaphysique et politique.

De plus, et c'est à mon sens aussi très important, l'influence magnétique de Hitler ne s'exerçant plus organiquement, peut-on dire, sur son système nerveux central en quelque manière désintoxiqué et libéré de la partie la plus pesante du fardeau qui l'oppressait, Ohlendorf avait aussi une raison physiologique de présenter ce visage. Seules subsistaient au plus profond de ses cellules nerveuses, les rémanences des impressions déposées très longtemps auparavant par l'émetteur puissant du dictateur, sur un organisme pareillement prédisposé. Tout en lui, en effet, était en accord de tonalité avec son maître, qui dut apprécier, en son temps, ce petit raisonneur qui savait si bien sa leçon, et n'avait pas hésité à la réciter et à l'appliquer jusqu'à ses conséquences dernières. C'est encore là un cas très net d'influence, comme il arrive quand un foyer émetteur puissant impressionne un organe aussi réceptif. On peut chercher vainement dans les longs discours, exposés et déclarations de Ohlendorf, la moindre critique contre Hitler, le moindre grief contre lui.

Etroitement comparable en cela au Dr. Brandt, dont le maître du III<sup>ème</sup> Reich fit à quarante ans le commissaire général d'Allemagne à la Santé publique, et qui n'exhala jamais la moindre plainte ni la moindre critique contre celui qui l'avait fait condamner à mort en Mars 1945 pour défaitisme, Ohlendorf ne formula jamais, ni publiquement ni au cours de vingt interrogatoires privés, la moindre

critique contre Hitler. Tous les dirigeants du III<sup>ème</sup> Reich virent leur action ou leur personne passée au crible de son acerbe critique, mais Hitler ne fut jamais en cause ; même dans l'adversité, il resta celui dont les principes et l'action avaient marqué pour toujours un adepte définitivement acquis.

L'influence de Himmler, cependant beaucoup plus directement relié à Ohlendorf, ne s'exerça jamais sur ce dernier ; ils étaient trop différents, et très certainement désaccordés, et sans rapport de tonalité entre eux. L'action secrète de Himmler, qui se contentait d'appliquer à la lettre les principes et les directives de Hitler sans y apporter autre chose qu'une fureur d'exécution exacte, ne pouvait, même organiquement, malgré le degré de dépendance entre les deux hommes, trouver à s'exercer sur le foyer mental de Ohlendorf. Ceci explique leur mésentente relative qui se prolongea jusqu'à la fin, lorsque Ohlendorf, aussi dépourvu en cela du sens des réalités qu'un Pr. Gebhardt, proposa au Reichsführer S.S. de se rendre aux alliés à la tête de ses généraux.

Personnalité en somme passive et tronquée, avec une merveilleuse sensibilité intellectuelle dévoyée, Ohlendorf fut un instrument mineur de Hitler, dont il répandit la doctrine dans les milieux universitaires, et dont il appliqua les pires directives avec une cruauté et une anesthésie morale égales. C'est ainsi qu'il ne craignit pas de participer d'une façon hautement responsable et sans risque, aux effroyables hécatombes qui découlaient de ses principes idéologiques, sans envisager même de lutter à armes égales contre un ennemi, qui cependant ne manquait pas. Entraîné dans un système qui toute sa vie le détermina, il n'imagina jamais, et pour cause, d'en sortir, car il se trouvait à l'aise à l'intérieur, et en accord avec sa conscience.

Tout fut en ordre jusqu'à la fin, exclusivement. Ce furent les juges qui ne jouèrent pas le jeu, et qui faussèrent le développement de l'histoire. On le croirait d'ailleurs, à lire aujourd'hui la presse dans nombre de pays.

Ohlendorf se fit, dès le début du procès, le porte-parole et le conseil de ses compagnons ; il ne cessa de les présenter comme des hommes pareils aux autres, et comme on pourrait en trouver des millions. Voyons un peu.

Heinz Jost, général qui étudia le droit et s'affilia précocement au parti, avait trente-six ans au temps de son commandement de l'Einsatzgruppe A ; sa protestation contre les exterminations auprès de Himmler, de Rosenberg et de Heydrich, lui valut d'être envoyé au front comme sergent dans la Waffen S.S. —

La connaissance de sa personnalité révélée par l'examen clinique, ne s'oppose pas à cette détermination honorable ; le caractère assez fortement marqué implique que ce professionnel de la police dut faire rudement son métier, mais la vigueur, l'équilibre, et la simplicité de



l'ensemble, sa construction synthétique, et sa bonne orientation, plaident en sa faveur, et l'écartent de la voie criminelle. Sa nature exceptionnellement vigoureuse et ferme lui permet, grâce à la simplicité de sa nature, d'interrompre pour son compte le cours horrible des événements, et d'orienter ailleurs son destin.

Il n'en va pas de même avec Erich Naumann, également général, âgé de trente-cinq ans au temps de son commandement de l'Einsatzgruppe B. Sa nature vigoureuse et énergique, mais de construction matérielle alourdie et zigzagante, les failles de son intelligence pratique à jugement dépourvu de rapidité et d'objectivité, l'extrême entêtement de son caractère enfin, l'ont maintenu sans qu'il s'insurgeât, dans son commandement.

Par la suite, il devait garder jusqu'au bout une position intransigeante ; il ne se rétracta jamais, marquant ainsi son accord avec ses actes, et avec ceux qui les avaient inspirés ; sa nature lourde et brutale fut accordée à son destin.

On se rappelle que le commandement de l'Einsatzgruppe C échut au général de brigade Rasch, qui avait alors cinquante ans. Il exerça pendant cinq mois son commandement, puis regagna Berlin à la suite d'un désaccord avec Himmler. Le système nerveux gravement atteint, il ne fut pas jugé, et je ne pus l'examiner. La chose est regrettable, puisqu'avec lui, les quatre chefs de groupes eussent pu être comparativement étudiés. On ne peut que noter l'atteinte grave du système nerveux chez un ancien chef de groupe.

Erwin Schulz, également général, avait quarante ans au temps de son commandement de l'Einsatz-Kommando 5, du groupe C. De constitution vigoureuse, intelligent mais de caractère mauvais, prématurément usé organiquement, il abandonna son commandement quand il reçut l'ordre d'exécuter les femmes et enfants. On se rappelle comment il justifia les exécutions jusqu'à ce moment ; ce comportement à deux phases peut être rapporté à sa nature à la fois indépendante et inflexible, mais intelligente, et par conséquent sensible.

Avec Six, également général, âgé de trente et un ans au temps de son commandement du Vorkommando Moscou, on se trouve devant un double contraste ; d'une part entre la vigueur de la constitution organique et la faiblesse de la qualité mentale dans sa partie intellectuelle, ensuite entre la formation de ce doyen de Faculté qui avait rang d'ambassadeur, et le commandement d'un groupe d'extermination. Ces contrastes ne sont qu'apparents ; d'une part, la vigueur organique s'étendit bien au contenant de l'esprit, dans son anatomie et sa physiologie, qui étaient vigoureuses ; c'est le contenu, à savoir la pensée, qui était pauvre, et ceci est banal quand le fond est médiocre, la doctrine misérable, et seule la physiologie vigoureuse ; d'autre part, le doyen ambassadeur devenu pour un temps chef de groupe d'extermination, c'était d'abord dans la ligne du régime, mais aussi dans la ligne d'un

indigent de l'intelligence, dont l'ardeur au travail eut été digne d'un meilleur sort.

De sorte que son faible degré d'évolution mentale, et sa faible sensibilité intellectuelle, ne permirent à ce travailleur acharné mais absurde, qu'un témoignage ignoble de son attachement aux idées du règne. Si l'extrême médiocrité de son intelligence constitue un certain affaiblissement de sa responsabilité, les postes successivement occupés par Six à la tête d'une Faculté et d'un groupe d'extermination, permettent de juger de la qualité d'un universitaire S.S., et de l'usage que le régime en faisait.

Avec Blobel, cet architecte « indépendant » dont l'avocat accepta dix à quinze mille, mais non pas soixante mille victimes, ainsi qu'en témoignaient ses propres rapports, il s'agit d'un colonel âgé de quarante cinq ans à l'époque de son commandement du Sonderkommando 4 a. Le réalisme cynique dont Blobel devait faire preuve tout au long des débats ne fut qu'un signe supplémentaire de la grossièreté de cette nature à l'intelligence médiocre et au caractère combatif et intransigeant, dont la vigueur organique accentua le côté dangereux. Aussi horrible que cela soit, Blobel décrivait les massacres de ces milliers de civils désarmés, avec leurs femmes et leurs enfants, comme s'il eut raconté la mise à mort d'animaux pestiférés.

Ce n'est pas par hasard qu'il fut fait appel à lui pour faire disparaître jusqu'aux traces visibles de ces abjections. Ses chefs avaient sans doute décelé en lui la profonde insensibilité morale, et l'aptitude aux besognes les plus répugnantes. Empêché d'ailleurs en cela, comme l'assassin d'une seule victime aux prises avec des restes misérables, Blobel ne parvint pas à supprimer les témoignages de ses crimes innombrables et de ceux de ses pareils.

Il restera pour nous le visage même de la brute inexorable.

Walter Blume, également colonel, avait trente quatre ans à l'époque de son commandement du Sonderkommando 7 a. Ce docteur en droit de l'Université de Erlangen ne manquait pas de sensibilité intellectuelle, mais son jugement était trop altéré par son naturel orgueilleux et agressif, pour qu'il pût bien orienter sa vigueur intellectuelle et organique. C'est un cas type d'état d'esprit hostile et insolent sur fond d'orgueil, chez un sujet vigoureux et doué. En l'occurrence, les meilleures qualités comptent pour rien, et l'extrême ambition orgueilleuse fait accepter les pires moyens d'arriver avec une facilité d'autant plus grande, que le caractère querelleur et hostile est plus marqué.

Il n'eut qu'un regret, celui d'avoir été incapable d'exécuter parfaitement l'ordre du Führer. C'est à son sujet que le Tribunal fit, dans son jugement, la remarque que Hitler eut été bien inoffensif sans exécutants aussi doués. Blume est certainement l'un des plus responsables parmi les chefs de commandos.



Après lui, le colonel S.S. Martin Sandberger, qui avait vingt-neuf ans au temps de son commandement du Sonderkommando 1 a du Groupe A, était aussi docteur en droit. En tant que tel, il considérait l'ordre du Führer légal, ce dernier représentant l'autorité législative la plus élevée. Son autre assertion, qu'il n'eut plus d'inquiétudes sur la légalité des mesures à prendre, à partir du moment où il se rendit compte des entorses faites à la loi dans les pays baltes (par les Russes), ne peut être comprise qu'à la lueur de sa construction tempéramentale.

En effet, c'est un sujet essentiellement agressif, ce qui lui tient lieu d'énergie, lourd et circulant, mais très excité à froid, hostile et contrariant. Si on ajoute à ce tableau, le goût de l'action violente, et la vigueur organique, il est aisé d'imaginer que les études universitaires n'ont guère influencé un tel sujet, et que les crimes commis se trouvent dans la ligne générale de sa nature.

Egalement colonel, Willy Seibert était l'adjoint de Ohlendorf, au Groupe D, à l'âge de trente-trois ans ; cet économiste, dont la constitution vigoureuse était la meilleure qualité, possédait de telles failles de l'intelligence et du caractère : désordre, opposition et impulsion, qu'on ne saurait s'étonner de le trouver imbriqué dans une telle affaire. Il joua là un rôle qui ne fut subalterne que dans sa sujétion à Ohlendorf, mais qui en fait fut considérable ; ce rôle convint particulièrement à cet acteur, dont le fond hostile, rebiffeur et méchant, trouva amplement à se manifester.

Très jeune colonel également à l'époque de ses commandements des Sonderkommandos 7 a et 4 a, Eugen Steimle, ancien professeur d'Ecole Supérieure, vit ses plus belles qualités d'intelligence et de caractère compromises par l'impulsion, la surexcitation, la violence et l'ambition. Ces travers fournissent l'explication de son comportement.

Quant à l'ex-pasteur luthérien Biberstein, colonel S.S, et chef du Sonderkommando G, qui refusa les plus légers secours religieux à ceux qui mouraient par lui et devant lui, la profonde altération de sa personnalité telle qu'elle apparaît à l'examen synthétique, permet seule de comprendre pareil cas de satanisme, sous une apparence benoîte et cultivée. L'homme a réponse à tout ; au cours de ses massacres, qu'il reconnaît, il n'a pas péché contre les commandements de Dieu ; en effet, ne faisait-il pas exécuter des athées, des ennemis de Dieu ?

D'aucuns voudraient voir dans le cas de cet homme, une certaine forme d'aliénation mentale, de folie qui seule donnerait la clef de sa personne. Mais ce fond d'orgueil, avec la gesticulation anonyme de sa fausse intelligence, et son rôle ignoble d'exécuteur, a simplement trouvé à exercer là son hostilité profonde, venimeuse et destructrice. On peut dire qu'il a déterminé son destin par les puissances du mal qu'il recélait en lui, depuis l'époque de son abandon de l'Eglise, et de son entrée à la Gestapo, jusqu'à son commandement de fusilleurs. Ce n'est pas là une forme d'aliénation mentale, mais une détérioration des

éléments de qualité d'une personnalité douée, au profit de leur contrepartie négative, et proprement diabolique ; c'est l'altération des parties saines, par la perversion habile des éléments les plus supérieurs, dont la nouvelle personnalité ne garde que les apparences. C'est ainsi qu'il faut voir cet homme du mal, un de ceux à qui Dieu retire la raison, quand il veut les perdre. (Quos vult perdere Jupiter dementat).

Docteur en droit, et colonel, âgé de trente deux ans au temps de son commandement de l'Einsatzkommando 11 b, Werner Braune se montra dans son comportement et dans sa personne, essentiellement dominé par une matière pesante d'où émergeait une volonté d'action brutale et violente, où il trouvait sa satisfaction. Il passa tout naturellement, peut-on dire, de la Gestapo aux Einsatzgruppen, où il ne sembla pas avoir eu le moindre scrupule ni la plus petite inquiétude, à faire ce qu'on y attendait de lui. Sa construction répond de ses actes, et les études supérieures qu'il fit n'y changèrent rien.

Du Lieutenant-Colonel Walter Haensch, le visage et l'expression, seuls signes en ma possession, ne contredisent pas le Tribunal, qui se déclara frappé par « l'énormité de ses mensonges ».

Quant au lieutenant-colonel Gustav Nosske, âgé de trente sept ans au temps de son commandement de l'Einsatzkommando 12, où il prétendit n'avoir pas eu une grande activité, il se racheta en refusant, en 1944, de procéder à des exterminations. Ce comportement cadre assez avec ses caractéristiques psychiques d'impulsion, de mollesse et de sensibilité, sur un certain fond de simplicité. Ainsi, la bonne part en lui a prévalu, lors des exécutions de Dusseldorf, qu'il refusa.

Agé de trente-six ans à l'époque de son commandement du Sonderkommando 7, le lieutenant-colonel Adolf Ott, s'il fut un chef consciencieux, se montra moins radical que la plupart des chefs de commandos spéciaux, et ouvrit même un camp d'internement ; ce comportement convient à sa nature impulsive et sensible, indécise et irrégulière sur un fond bien marqué d'hostilité, où l'intelligence est annihilée par l'objection.

La maladie du lieutenant-colonel Eduard Strauch, docteur en droit qui fut chef de l'Einsatzkommando 2, en Lithuanie ne permit pas l'examen ; mais il n'est pas superflu de savoir que l'assassin de milliers de Juifs de Lithuanie, également condamné à mort en Belgique, avait, outre le visage qu'on peut voir ici, une atteinte assez grave, semble-t-il, du système nerveux central.

Du commandant Emil Haussmann, qui se suicida, nous n'avons que le visage sans aménité.

Le commandant Waldemar Klingelhöfer, ancien chanteur d'opéra, âgé de quarante ans au temps où il était chef du commando Moscou, du nom de la ville où son père et lui-même étaient nés, marqua par son comportement de l'époque, et ses déclarations extravagantes à l'audience, combien son naturel dur, pouvait être mal équilibré et dis-



cordant. Il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs que dans la nature impulsive et téméraire de ce caractère sensible mais fortement heurté et sans mesure, les causes profondes de son action dans les sonderkommandos. Le déséquilibre interne suppose parfois du talent, mais toujours une défectueuse orientation.

Agé de vingt-huit ans au moment de son affectation au commando 4 b du Groupe C, le commandant Lothar Fendler, n'ordonna pas d'exécutions et ne participa à aucun massacre. Il fut assez légèrement condamné, pour avoir fait partie d'un commando se livrant à des exécutions connues de lui sans qu'il s'y fut opposé ; on peut établir un lien entre sa nature énergique, combattive et sans frein, mais dépourvue de signes franchement péjoratifs, et son comportement au commando 4 b. L'absence de frein, de maîtrise suffisante dans une pareille nature cependant positive, rend assez bien compte de ce qui a pu se passer.

Commandant au Sonderkommando 4 a, Waldemar von Radetzky, âgé de trente et un ans en 1941, n'exerça pas de grandes responsabilités, qui se fussent opposées à la faiblesse et au peu de cohésion de sa personnalité.

Officier du Sonderkommando 10 b, le Capitaine Félix Ruehl, âgé de trente ans en 1941 s'avéra de mentalité trop profondément déséquilibrée pour exercer de grandes responsabilités.

L'adjoint de Ohlendorf, âgé de vingt-six ans en 1941, de construction tempéramentale analogue à celles de Radetzky et de Ruehl, fut comme eux, bien qu'à un degré moindre, trop peu vigoureux et trop déséquilibré, pour exercer de grandes responsabilités.

Enfin, Mathias Graf, âgé de trente sept ans lors de son affectation à l'Einsatzkommando G, non seulement n'eut pas rang d'officier, mais ses refus d'exercer un commandement, et son indifférence, valurent son renvoi. Ceci cadre avec sa construction lente et passive, sa mentalité sensible et sa bonne volonté.

Après avoir étudié les hommes et leurs actes, il convient maintenant d'exposer brièvement la base de leur défense.

Le Dr. Aschenauer, avocat de Ohlendorf, déclara que son client et ses co-inculpés avaient agi en vue de la défense présumée d'un tiers (Putativnothilfe), et dans des conditions de nécessité présumée pour la sauvegarde de ce tiers, qui était l'Allemagne. L'avocat affirma que des actes provoqués par la nécessité sont admissibles sans restrictions, lorsqu'il s'agit de protéger des intérêts supérieurs ; lorsque l'existence de l'Etat est menacée, n'importe quel citoyen peut agir pour le protéger ; si des erreurs sont commises au cours de ces actes, on peut conclure alors à un acquittement, ou à des circonstances atténuantes. Pour lui, le problème des Juifs de l'Est constituait une obsession pour les inculpés, en tant que partie du problème bolchevique ; or la solution de celui-ci ne pouvait être résolue que par la solution

du problème juif, c'est-à-dire par l'exécution intégrale de l'ordre du Führer.

Quant aux inculpés qui admirent leur participation à ces tueries, ils déclarèrent avoir été placés sous commandement militaire, et n'avoir pas eu, par conséquent, de volonté propre.

En fait, rien, dans les lois de la guerre, ne permet de tuer des civils, même supposés dangereux, et à plus forte raison, de fusiller des femmes et des enfants. Les dix commandements du soldat allemand, extraits de la Loi Internationale, se trouvaient à la première page du livret de solde de chaque soldat. L'article 7 précise que les populations civiles ne doivent pas être malmenées, et que le soldat n'est autorisé ni à piller ni à détruire.

En ce qui concerne l'obéissance d'un soldat (mais en fait ne s'agissait-il pas comme dit le jugement, d'un « S.D. en voyage et d'une Gestapo sur roues ? »), elle n'est pas celle d'un automate ; elle implique un choix moral, que le code militaire prussien reconnu dès 1845. Un subordonné ne doit pas exécuter un ordre contraire à la loyauté due au Prince, ou qui comporte une intention manifestement criminelle, dit le Code pénal militaire autrichien de 1855.

En 1872, le Reichstag rejeta la proposition de Bismarck de délimiter la responsabilité du subordonné, mais adopta l'article suivant : « Si l'exécution d'un ordre provoque la violation d'une loi pénale, le supérieur seul est responsable ; cependant, le subordonné sera puni comme complice :

1/ : s'il a été au delà de l'ordre donné,

2/ : s'il savait que l'ordre avait un but criminel.

La loi ne fut jamais changée ; en 1940, le Pr. Schwinge écrivit : « Dans la vie militaire, le principe de l'obéissance aveugle n'existe pas ».

Chacun doit donc assumer la responsabilité et les conséquences de ses actes, à moins qu'il ne soit prouvé qu'il n'ait pas agi librement. Dans le cas des Einsatzgruppen, on ne saurait dire qu'il y ait eu contrainte, c'est-à-dire menace imminente, réelle et inévitable. Il est même prouvé que seules des sanctions disciplinaires : déplacements et rétrogradations, frappèrent les chefs de groupes ou de commandos qui refusèrent d'exécuter l'ordre d'extermination. Quant aux hommes des commandos jugés trop doux et dont la conscience n'acceptait pas l'ordre du Führer, comme les subordonnés de Thomas, chef du Groupe B, ils furent simplement renvoyés en Allemagne.

En réalité, non seulement il n'y eut pas contrainte, mais pour la plupart des inculpés, l'ordre d'extermination du Führer était légal, et non criminel. Comment en aurait-il pu être autrement chez des hommes qui avaient accepté les principes nazis dès leur apparition ? Comme le dit avec simplicité le général S.S. Bach Zelewsky, à qui on demandait d'expliquer les tueries des Einsatzgruppen : « Quand, pendant des



dizaines d'années, on a prêché l'infériorité des Slaves, et la nature de sous-hommes des Juifs, de tels événements sont inévitables ». Le Tribunal devait dire de son côté : « Un marin qui navigue sous le pavillon noir où les tibias s'entre-croisent sous le crâne, ne saurait dire qu'il ne s'attend pas à tirer sur un bâtiment de commerce ».

Plusieurs des chefs des Einsatzgruppen invoquèrent des représailles ; il ne saurait en être question pour eux ; tous les codes militaires sont d'accord, chez tous les peuples chrétiens, pour limiter les représailles au degré même des pratiques illégales de l'ennemi. Dans un cas de représailles exercées par un Einsatzgruppe, à Topola, 2.100 Juifs furent fusillés pour l'assassinat de 21 soldats allemands ; 859 d'entre eux avaient été prélevés dans un camp de Yougoslavie, à plusieurs centaines de kilomètres de là. Au surplus, les groupes ne pratiquaient pas de représailles à proprement parler ; de plus, leur action dévastatrice, réalisée de sang froid sur des civils désarmés et leurs familles, n'eut jamais de caractère militaire.

Les inculpés furent également convaincus de crimes contre l'humanité, définis le 11 Juillet 1947 par le Conseiller du Vatican, à la huitième conférence pour l'unification du droit pénal : « Les droits essentiels et inaliénables de l'homme ne peuvent varier dans le temps et dans l'espace. Ils ne peuvent être interprétés et limités par la conscience sociale d'un peuple ou d'une époque particulière, car ils sont essentiellement immuables et éternels. Tout dommage, infligé, avec une intention d'extermination, de mutilation ou d'esclavage, contre la vie, la liberté d'opinion, l'intégrité morale ou physique de la famille, ou la dignité d'un être humain, en raison de son opinion, de sa race, de sa caste, ou de sa famille, est un crime contre l'humanité ».

Il est aisé de constater que ces vingt quatre hommes, à l'exception peut être du seul Graf, présentent en commun certains travers intellectuels et caractériels qui vont, suivant les individus et les tempéraments, de la lourdeur commune à l'hostilité violente.

Presque tous sans exception présentèrent ce fond d'hostilité qui les conduisit aux Einsatzgruppen et les fit y demeurer.

Trois d'entre eux, bien que de caractère assez mauvais échappèrent au pire, grâce au fond de simplicité vigoureuse de leur nature ; ce sont Jost, Schultz et Nosske ; à un degré moindre, Fendler.

Tous les autres présentèrent une véritable débauche d'infirmités intellectuelles ou de graves travers caractériels. Il serait facile de conclure que ces hommes furent des anormaux, et ceci vaut une explication. Les particularités de leurs mentalités furent telles en effet, qu'elles éveillèrent parfois l'idée d'anomalies de l'esprit. Tel n'est pas mon avis. A l'exception de Radetzky, Ruehl, Schubert et même Graf, petits déséquilibrés paranoïdes, d'ailleurs confinés par ce fait même à des rôles très subalternes, tous les autres, s'ils furent profon-

dément mauvais, hostiles, méchants, impulsifs et durs, ne présentèrent aucun symptôme d'une maladie mentale organisée ou évolutive.

Que l'évolution naturelle de leur esprit ait trouvé sa pente vers une maladie mentale lointaine, ne saurait être écarté du point de vue clinique, car les maladies mentales n'apparaissent que sur des terrains dûment prédisposés, héréditairement et de façon acquise ; mais il serait faux d'imputer les actes de ces hommes à des anomalies mentales, ou à des maladies mentales. Il convient de faire là une discrimination radicale entre travers et maladie ; ces hommes n'étaient pas des aliénés ; et si l'on doutait même de l'exactitude d'un diagnostic clinique, leur action organisée, concertée et de sang-froid, écarterait, à elle seule, toute idée d'aliénation.

Ces hommes étaient tout au plus des tarés de l'intelligence et du caractère, malgré leur niveau d'instruction généralement élevé ; or, toute tare mentale s'oppose à l'équilibre de la personne ; mais déséquilibre ne veut pas dire aliénation. Si l'on se reporte par la pensée au comportement de ces hommes, en le reliant à ce qu'on sait de leur constitution intime, il semble plus facile d'imaginer les rapports étroits, de cause à effet peut-on dire, qui les unissent. Est-ce à dire qu'ils étaient voués à un déterminisme rigoureux dont témoigneraient inexorablement leurs signes morphologiques et graphologiques ? Non sans doute, car chaque homme a sa part libre qu'il peut utiliser pour le bien ou pour le mal. Il n'est pas douteux que cette part libre est d'autant plus élevée que la personne elle-même est évoluée, que l'intelligence est plus claire, et le caractère plus droit et plus simple. A ce titre, bien peu d'entre eux bénéficiaient d'une grande marge de liberté.

La marge qui leur restait, toute réduite qu'elle était par un naturel mauvais et des années d'endoctrinement politique de la pire qualité, comme par la pratique quotidienne de tâches répressives et policières, existait cependant bien, et fut rarement utilisée. Les preuves abondent pour rappeler qu'un peu de courage suffisait pour dénoncer le contrat, et que les sanctions ne furent pas sévères. Un chef de groupe comme Jost, du rang de général, y perdit son rang, mais il fut le plus frappé, et sans aucun doute, chacun eut été sanctionné selon son rang.

Sans vouloir épiloguer sur le courage nécessaire, même pour repousser une activité criminelle, faut-il rappeler que justement leur activité ne leur parut point criminelle, mais seulement l'exécution militaire d'un ordre légal ? De quelque côté qu'on se tourne, on est ainsi ramené à l'essence de la mentalité de ceux qui n'hésitèrent point à renouveler des milliers de fois, l'assassinat à froid de civils désarmés et jamais armés, de femmes et d'enfants, comme si quelque horrible fatalité avait voulu ces tueries ?

Étaient-ils donc, comme le voulut Ohlendorf, des êtres comme les autres, comme on pourrait en trouver des millions ? Non certes, ils



étaient ou moins intelligents, ou plus méchants que des millions d'êtres indifférenciés, ou les deux ; mais avant tout, ils avaient appartenu pendant de longues années à des organismes politiques, où les avaient conduits et maintenus leurs insuffisances et leurs travers, et où ils s'étaient encore pervertis. C'est ainsi que l'acquis s'exerçant sur l'inné, l'inexorable s'accomplit. Car il n'est pas d'exemple que le bien puisse sortir de l'action du fanatisme sur l'insuffisance ou la perversion intellectuelles et sur la lourdeur, la brutalité, l'impulsion, l'opposition, la surexcitation ou la violence du caractère. Il est d'ailleurs remarquable de noter que c'est parmi les professionnels de la police plus que parmi les tarés et les dévoyés, que se trouvèrent les véritables protestations et refus.

Le Tribunal déclara qu'une figure invisible, celle de Hitler, se tenait auprès de tous les inculpés de Nuremberg. Ceux-ci lui attribuèrent la responsabilité de leurs actes et de leurs malheurs tout en lui restant dévoués et en déplorant son échec. Mais Hitler, malgré ses pouvoirs, n'eut pû aller très loin, sans de tels fidèles. Sans eux, cet enfer n'eut pas existé, qui fut réalisé dans les années 41, 42 et 43, en Ruthénie blanche, en Ukraine, en Lituanie, en Esthonie, en Lettonie et en Crimée.

Ces éléments n'eurent aucun caractère militaire : un soldat fait face au danger ; les hommes des Einsatzgruppen, de l'aveu de leurs propres chefs, ne coururent que le risque de la dépression nerveuse. Dans son jugement, le Tribunal rappela la charge héroïque et le sacrifice de la Brigade légère, immortalisée par Tennyson :

« Theirs not to make reply,  
« Theirs no reason why,  
« Theirs but to do, and die »<sup>(1)</sup>

Ceci se passait à Balaklava, en Crimée. Cent ans plus tard, au même endroit, les hommes de Ohlendorf firent leur métier d'assassins sans risques ; ils se réclamèrent plus tard de leur état de soldat lié à l'ordre supérieur. Ce rappel historique fait bon marché de leur allégation.

1) Leur lot fut d'obéir sans répondre, et sans demander pourquoi, d'agir, et de mourir.



## CHAPITRE III

### Quatre généraux :

Werner LORENZ

Gottlob BERGER

Oswald POHL

Karl WOLFF

#### I. — Werner LORENZ.

Werner Lorenz naquit le 2 Octobre 1891 à GNUSHOF, en Poméranie, où son père était maître des eaux et forêts. Il fut élève à l'école des Cadets, et participa à la première guerre mondiale comme officier de cavalerie, puis comme pilote d'avion. De religion protestante, il est marié et père de trois enfants.

Avant d'entrer à l'école des Cadets, en 1912, il étudia l'agriculture, dans un domaine, à Wolkersdorf, et à la fin de la guerre il retourna à la terre; c'est ainsi qu'il devint propriétaire d'une scierie, d'un moulin et d'une distillerie, dans l'état libre de Danzig. Il s'inscrivit au parti et à la S.S. en 1930, estimant qu'à l'époque, le parti constituait la meilleure solution pour l'Allemagne, qu'il était muni des meilleures intentions, qu'il préviendrait toute influence polonaise à Danzig, et toute annexion par la Pologne.

Dirigeant honoraire de la S.S. jusqu'à 1934, il devint Gruppenführer, et chef S.S. du secteur de Hambourg, de 1934 à 1936. Il quitta alors le service actif, tout en restant membre de la S.S., car, dit-il: « Je n'avais aucune raison de quitter la S.S. où je n'avais connu que des gens honnêtes et convenables ». Il fit toutefois une distinction dans ses relations avec les autres généraux S.S. et Waffen S.S. d'une part, et Himmler, d'autre part: « Nous l'avions tous rejeté, en raison de l'abandon de nos buts initiaux, et nous avons tous la conviction d'avoir été trahis ».

Le premier Janvier 1937, il fut nommé chef du service des sujets de race allemande vivant à l'étranger (Volksdeutsche Mittelstelle, plus connu sous le nom de VOMI), et particulièrement de leur rapa-



triement. Il dépendait à ce moment de l'adjoint du Führer, à l'époque Rudolf HESS. Plus tard, à la suite d'un ordre personnel de Hitler, il passa sous l'autorité directe de celui-ci.

Le premier Janvier 1938, il reçut de Himmler l'autorité de faire des promotions et de prendre des mesures disciplinaires dans son service. Il assura qu'il n'avait jamais puni personne. A partir de 1938, il devint également président d'une organisation qui groupait toutes les asso-



Le général Werner Lorenz  
Chef des « Volksdeutsche »

ciations chargées de relations amicales et culturelles avec les pays étrangers. Il avait comme adjoint et technicien, au VOMI, un Gruppenführer S.S., le Dr. Behrens.

Le 7 Octobre 1939, Himmler fut nommé par décret du Führer « Commissaire du Reich pour le renforcement du germanisme ». Quatre jours après, il ordonna que les déportations et réinstallations en Pologne fussent réalisées par la Police de Sécurité en collaboration avec Lorenz, la condition préliminaire consistant à déporter les Polonais.

Il s'agissait surtout de créer de nouvelles colonies allemandes en réinstallant à la place des autochtones déportés, des citoyens allemands et des Volksdeutsche.

Le 11 Juin 1941, Himmler mit le service de Lorenz sur un plan d'égalité avec le service central de la S.S. ; le 28 Novembre de la même année, il étendit la compétence de ce service « à tout le travail éthique pour le renforcement du germanisme, en Allemagne et dans les pays sous contrôle allemand. » Ce travail comprenait les mesures propres à faire entrer dans la communauté allemande les ressortissants étrangers considérés aptes à la germanisation.

Les conditions des camps VOMI peuvent être imaginées à la lueur d'un ordre de Himmler à Lorenz du 21 Septembre 1942 :

« La fuite d'un Slovène doit être immédiatement portée à la connaissance de la Gestapo ; sa famille doit être mise dans un camp de concentration, et ses enfants enlevés. Tous les hommes au courant de la fuite, ou y ayant aidé, seront pendus dans le camp. »

L'organisation VOMI était en fait chargée des évacuations forcées et de la germanisation des régions conquises. Pendant la guerre, des centaines de millions de personnes passèrent dans leurs camps, et Lorenz étant le chef de cet organisme, il fut accusé de la responsabilité de l'évacuation et de l'expulsion systématiques et organisées, de populations entières des pays envahis d'Europe. De plus, il fut accusé d'avoir exercé très sérieusement son autorité, et d'avoir réagi très vivement aux tentatives d'empiètement provenant d'une autre organisation. C'est ainsi que dans une lettre au Commissaire du Reich Greifeld, il dit : « Si vous voulez décharger votre service de certaines tâches, et les abandonner au mien, celui-ci amènera en Allemagne des dizaines de milliers de travailleurs. »

Les directives n'étaient pas équivoques : il s'agissait de germaniser par tous les moyens, et aussi rapidement que possible, la population non-allemande susceptible de l'être, de déporter tous les groupes étrangers non adaptables, et enfin, de les remplacer par des Allemands. Les enfants possédant une « valeur raciale » suffisante, et âgés de moins de huit à dix ans, devaient être confiés à des établissements d'éducation convenables.

Lorenz donna cette définition des « Volksdeutsche » : « des personnes se considérant de race allemande et appartenant à la communauté allemande par leur origine, leur langue et le reste, mais ne possédant pas la nationalité allemande ». C'est en Octobre 1939 qu'il fut brusquement convoqué par Hitler ; celui-ci lui donna l'ordre de réinstaller le plus rapidement possible en Allemagne, les Volksdeutsche de Lithuanie et d'Esthonie. Ceci fut terminé en 1940.

C'est également lui qui réalisa, entre Décembre 1939 et Mars 1940, la réinstallation de cent trente mille Russes et Allemands après le partage de la Pologne, et l'accord germano-russe. Il dirigea aussi la réins-



tallation des Allemands de Bessarabie, de Roumanie et de la Dobroudja, entre Janvier et Mars 1941, plus tard en 1941, de Bosnie. En 1941 et 1942, il dirigea les mêmes opérations en Bulgarie et en Slovaquie ; en 1942, en Salicie, avec des Allemands provenant du Caucase et d'Ukraine, puis au Luxembourg, et en Alsace-Lorraine ; en Janvier 1943, en Croatie. En Slovénie, Lorenz fit entrer dans la Waffen S.S. les riverains de la basse Istrie, devenus, dit-il, nationaux allemands.

En Slovénie, il prétendit s'être vivement opposé à la séparation des enfants d'avec leurs parents. Il nia toute compétence de son organisation en matière de compensation aux personnes réinstallées, de même que tout vol de biens d'églises, et toute connaissance d'exterminations des Juifs. Ayant entendu des rumeurs à ce dernier sujet, il interrogea Himmler qui lui conseilla de ne pas s'inquiéter de ce qui ne le regardait pas.

Une des charges les plus précises contre Lorenz avait trait à la conscription de nationaux étrangers dans les forces armées. Il s'agissait de Volksdeutsche, et les rapports officiels témoignent que le premier recrutement important de Roumains d'origine allemande, à destination de la Waffen S.S., eut lieu en 1940. Un autre rapport dit : « La situation politique après la dissolution de l'Etat Yougoslave, permit de réunir les Serbes d'origine allemande du Banat dans une division S.S. nommée Division Prince Eugène ». Un autre indique la répartition dans la Waffen S.S. et la Wehrmacht :

« Roumanie : Waffen S.S. = 54.000.

Slovaquie : Waffen S.S., 5590 ; Wehrmacht allemande : 257.

Le 21 Décembre 1942, un rapport adressé à Berger, qui dirigeait le service de recrutement des Waffen S.S., décida de retarder la décision concernant la conscription des Slovaques dans les Waffen S.S. jusqu'à la visite de Lorenz. Ce dernier conclut à la conscription dans la S.S. de tous les hommes valides du Service du Travail de Croatie. C'est ainsi que les milliers d'étrangers provenant principalement des camps VOMI, et versés dans les forces armées allemandes, se trouvaient sous l'autorité de Lorenz.

Au cours des différents interrogatoires, ce dernier rappela que ces Volksdeutsche, nationaux étrangers d'origine allemande, étaient généralement considérés en droit international comme des minorités allemandes vivant à l'étranger. Il assura qu'il avait personnellement veillé au caractère volontaire des rapatriements, et cita comme exemple les dix mille Volksdeutsche des pays baltes, principalement des possédants, qui ne furent pas rapatriés. Après le partage de la Pologne, cent trente mille Volksdeutsche, au lieu des soixante mille prévus, rentrèrent en Allemagne ; ils ne voulaient pas rester sous le régime soviétique, précisa Lorenz.

Ainsi en Allemagne, les rapatriés étaient obligatoirement soumis au régime des camps VOMI, et Lorenz affirma que son principal souci

avait été de s'assurer des bonnes conditions d'existence dans ces camps, où les difficultés ne provenaient pas de son organisme, mais du long délai à passer dans les camps, et de l'inaction forcée. C'est le service central de sécurité qui réinstallait les occupants des camps. Dans un rapport à Himmler du 19 Décembre 1944, Lorenz rendit compte de l'enregistrement de 307.096 Volksdeutsche en Russie, par le groupe VOMI chargé de la Russie.

Il expliqua la déportation des Slovènes, qui n'étaient pas des Volksdeutsche, déportés sur ordre de Himmler en 1941, par un grave accident d'automobile qui le maintint plusieurs mois à l'hôpital ; pendant ce temps, son adjoint, le Dr. Behrens, fut obligé, contre son gré, de prendre les Slovènes dans les camps de VOMI. Plus tard, Lorenz essaya sans succès, auprès de Himmler, de faire relâcher ces nationaux étrangers, et il déclara à l'audience qu'il s'était toujours opposé à s'occuper de nationaux étrangers d'origine non allemande.

Il nia également l'application de l'ordre de Himmler du 13 Août 1944, qui le chargeait des détenus des camps de concentration originaires de l'Est, porteurs de noms allemands. De même, en Janvier 1943, Himmler le chargea de « germaniser » les prisonniers de guerre américains, et Lorenz assura s'être borné à quelques interrogatoires. Il nia aussi tout contact avec les Einsatzgruppen. Quant à la conscription des Volksdeutsche dans les forces armées allemandes, il rappela qu'il avait proposé à Himmler d'établir d'abord une base juridique, et d'introduire dans le droit international la notion de conscription des Volksdeutsche dans les Waffen S.S. La majorité d'entre eux, dit-il, désirait servir dans l'armée allemande, et non dans les armées hongroise, roumaine, bulgare ou slovaque. Comme ils devaient accomplir du service à l'armée, du fait des lois de leurs pays respectifs, ils préféraient servir dans l'armée allemande. Mais la question devait être réglée juridiquement ; les Volksdeutsche roumains qui servaient dans la Wehrmacht avaient par exemple été considérés comme déserteurs par les cours martiales roumaines. Lorenz affirma s'être adressé au Tribunal Suprême des S.S. ; quant aux enfants se trouvant dans les camps dépendant de lui, il rappela qu'il s'agissait uniquement d'enfants slovènes et d'orphelins allemands du Banat, qu'on ne pouvait mettre ailleurs. Ces mesures avaient été décidées par Himmler lui-même après sa tournée en Roumanie.

Son organisme devant être dissous à la fin de 1944, Lorenz exerça les fonctions de général de la police presque jusqu'à la capitulation, puis fut mis à la disposition du service du personnel des Waffen S.S., fait prisonnier à Holstein, et envoyé dans un camp de prisonniers pour officiers généraux en Angleterre jusqu'en Juin 1946, date de son retour en Allemagne.

Une partie importante des interrogatoires et contre-interrogatoires fut consacrée aux rapports personnels de Lorenz avec Himmler.



« J'ai rencontré Himmler en 1930, dit Lorenz ; à cette époque, à l'instigation du gauleiter de Danzig, il me rendit visite à plusieurs reprises dans ma propriété, et finalement, il me persuada de devenir un dirigeant S.S. Je ne connaissais rien à la S.S. ; Himmler m'expliqua qu'il désirait recruter des gens efficaces dans leur métier, particulièrement pénétrés du sens social, désireux de créer une communauté populaire vivante, pourvus de grandes qualités intellectuelles, sans ambition politique, et ennemis de la corruption. Voici pourquoi j'entrai à la S.S.

J'eus d'abord des relations personnelles avec Himmler, plus tard uniquement des rapports officiels. Au fur et à mesure que son pouvoir s'étendit, il abandonna graduellement les vieux principes S.S. dont il m'avait parlé, et pendant la guerre, sa véritable nature se dévoila ; ce n'était pas un soldat. Moi, qui avais une nature simple de vieux soldat, je ne comprenais rien à ses idées fantastiques, et je le disais. Il s'éloigna de plus en plus des vieux dirigeants S.S., et nous nous sentions abandonnés par lui.

Au début de la guerre, j'essayai à plusieurs reprises de quitter la sphère d'influence personnelle de Himmler ; je demandai au maréchal Milch, que je connaissais, de me prendre à l'armée de l'air, car j'avais été pilote pendant la première guerre mondiale ; je demandai au général Wolf de me faire obtenir une place dans l'armée, mais Himmler s'y opposa. J'eus à plusieurs reprises des disputes violentes avec lui ; une fois, à l'occasion de l'arrestation de deux personnalités de Hambourg, une autre fois à la suite de l'ordre que me donna Himmler d'exercer mon influence sur les S.S. pour les amener à quitter l'Eglise. Je refusai en déclarant qu'il n'avait pas été question de cela lorsque nous nous étions inscrits à la S.S., et que ce n'était pas mon métier. Himmler ne dit rien, mais je sus plus tard que c'est à cause de ce refus que je fus relevé de mon commandement à Hambourg et contraint de quitter la S.S. Heydrich me dit un jour que je m'opposais d'une façon trop bourgeoise à Himmler.

Quand je repris plus tard du service actif, nos relations empirèrent, et je demandai à plusieurs reprises à partir ; Himmler refusa toujours. Je me rappelle en particulier un cas en Roumanie ; Himmler, sans passer par moi, permit au groupe Volksdeutsche d'exercer des fonctions politiques, ce qui était formellement interdit par le Führer ; j'interdis toute activité de cette sorte, en avertis le gouvernement roumain, et me rendis par avion à Berlin, où je dis à Himmler que j'avais contrevenu à ses ordres. Il entra dans une colère terrible, mais abandonna la question quand je lui dis mon intention de rendre compte à Hitler. La plus grande dispute que nous eûmes eut lieu à l'occasion de la confirmation de mes trois enfants, puis du mariage religieux de mes filles. C'était en 1941 et en 1942, et nous nous séparâmes définitive-

ment. Ma maison, mon téléphone, mes visiteurs même, furent dès lors surveillés.

J'assistai au discours de Posen de 1943 ; mes camarades et moi fûmes absolument convaincus que le type était un fou, et que ses idées insensées étaient de réalisation absolument impossible. Lorsque je fus convoqué par Hitler en Octobre 1939 pour m'entendre charger des Volksdeutsche, Himmler s'était montré très surpris, et m'avait déclaré que ceci dépassait ma compétence et mes aptitudes ; vingt-quatre heures plus tard, il me dit que Hitler l'avait nommé Commissaire du Reich pour le renforcement du germanisme, et que je me trouvais directement sous ses ordres en matière de réinstallation. Dans l'intervalle, Hitler m'avait déjà rappelé pour me demander ce que j'avais fait. Je m'étais mis en rapport avec le Ministère des Affaires Étrangères et le Ministère des Transports ».

Au cours du contre-interrogatoire, le procureur Schiller lui ayant demandé comment il avait rejeté Himmler, après s'être senti trahi par lui, Lorenz répondit qu'avant la guerre, Himmler avait très habilement caché son vrai visage, mais « pendant la guerre, je me rendis compte de sa véritable nature, et je le rejetai, sans toutefois agir ; c'était un maniaque et un utopiste ».

Le procureur lui ayant demandé s'il le considérait comme un visionnaire pathologique, ou simplement comme un rêveur idéaliste, Lorenz répondit : « On ne saurait dire que Himmler était un rêveur, ou un idéaliste ; au cours du discours de Posen, il se montra comme un véritable aliéné ».

**Proc. Schiller :** Vous ne considérez pas Himmler comme un rêveur ; vous saviez que c'était un homme d'action, n'est-ce pas ?

**Lorenz :** Certainement, et même un homme d'action très dangereuse.

**Proc. Schiller :** N'avez-vous rien fait lorsque vous avez constaté que Himmler était un homme dangereux, avec des plans dangereux que vous saviez devoir être réalisés ?

**Lorenz :** Avant la guerre, il nous eût été possible de partir, mais pendant la guerre, il nous tenait tous, nous les vieux dirigeants S.S. dans ses griffes ; nous ne pouvions rien faire, et il le savait bien. Nous avions l'impression d'être dans un rapide sans pouvoir en descendre. Il avait constamment des heurts incroyables avec les vieux dirigeants en raison de ses conceptions, et plus la guerre progressait, plus il devenait fou... La plupart de ses plans étaient impraticables, parce qu'ils étaient trop fous, trop fantastiques si vous voulez.

Dans son jugement, le 10 Mars 1948, le tribunal conclut que Lorenz avait activement et pratiquement participé à presque chaque phase du programme de germanisation : enlèvements d'enfants étrangers (en particulier d'enfants Slovénes dont les parents avaient été fusillés comme partisans) ; avortements de travailleuses de l'Est (un décret de



Himmler de Mars 1943 avait ordonné l'avortement de toute femme non allemande enceinte d'un allemand, sauf dans le cas où la femme était de bonne souche) ; évacuation forcée et réinstallation de populations étrangères ; utilisation de nationaux ennemis pour le travail forcé ; conscription forcée de nationaux non allemands dans la S.S. et la Wehrmacht ; pillage de biens publics et privés.

Estimé coupable en tant que chef de l'organisation des Volks-deutsche, Lorenz fut condamné à vingt ans de prison, qui furent réduits à quinze ans, le 31 Janvier 1951.

## PREMIERE PARTIE.

### EXAMEN MORPHOLOGIQUE.

#### A. — Mensurations.

Taille	: 1 m.81		
Poids	: 70 kgs	(Mx. 73)	
Envergure	: 1.78		—3
Buste	: 90	94,84	—4,84
Membres sup.	: 0 × 2	Longibras	
Membres inf.	: 91	85,97	+6,97
Thorax	: 23	22,08	+0,92
Abdomen	: 32	30,77	+1,23
Hauteur sternale	: 1 m.48		
Tête et cou	: 33	32,76	+0,24

L' envergure inférieure de trois centimètres à la taille indique une moindre endurance organique. La présence de nombreux signes unitaires d'énergie ne compense pas complètement cette déficience, et cette faible envergure chez un sujet très moteur par ailleurs, indique l'incapacité aux efforts trop monotones et trop prolongés.

La brièveté du buste, qui a près de cinq centimètres de moins que la moyenne des sujets de cette taille, indique toujours une carence sanguine ou lymphatique. L'absence de signes lymphatiques, et le développement à peine supérieur à la moyenne, de l'abdomen, montre qu'il s'agit d'une carence lymphatique.

Les membres supérieurs sont tous les deux à zéro, c'est-à-dire longs. Les longibras se trouvent d'ailleurs plus fréquemment dans les grandes tailles ; même dans ce cas, ils indiquent une grande activité motrice, et constituent un signe important du tempérament unitaire.

Les membres inférieurs sont très longs, puisqu'ils dépassent la moyenne de près de sept centimètres ; cette macrosclélie indique une forte dominance du tempérament unitaire, et en l'occurrence, un sujet excessif, mentalement et physiquement, qui fait tout avec excès, est toujours en mouvement, et ne cesse de voyager et de circuler.

Avec une longueur de vingt-trois centimètres, le thorax dépasse de un centimètre à peine la longueur moyenne, fournissant ainsi un léger signe sanguin, alors que de son côté, l'abdomen dépasse la moyenne de douze millimètres ; ce signe ne constitue pas à lui seul un signe suffisant de dominance lymphatique, car l'abdomen, avec 32 centimètres, ne dépasse pas de plus de 10 centimètres, le thorax, qui en a 23.

La longueur de la tête et du cou dépasse de trop peu la longueur moyenne, pour constituer un signe nerveux.

#### B. — Triade symptomatique.

Appendice xiphoïde fort, dur, moyen.

Huit lunules très pâles.

Pas d'indépendance à l'origine des céphaliques et des vitales.

Un anneau de sensibilité à gauche.

Cet ensemble de signes de force et de faiblesse indique un contraste de force et de crainte chez un sujet vigoureux et intrépide, mais tempéré par une grande sensibilité, et par l'usure organique.

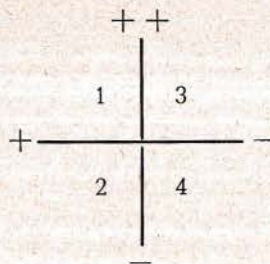
Le capital vital est grand, mais son revenu disponible est en voie de disparition ; de plus, les signes de force et d'activité psycho-motrice disciplinée se heurtent aux signes d'usure et de fragilité d'une façon telle que ce heurt produit un contraste, qui intervient d'une façon importante dans la mentalité.

#### C. — Segment céphalique.

L'observation des exagérations morphologiques des étages faciaux et de la constitution d'ensemble de la tête, permet justement de constater que ces faits architecturaux n'avantagent aucune partie par rapport à une autre. Il se dégage de l'observation de la morphologie crânienne et faciale, des mensurations pratiquées, et des données photographiques, une impression d'harmonie de l'ensemble.

Au niveau du crâne, haut et bien développé, seule la protubérance occipitale, à sa partie supérieure, semble un peu plate, indiquant par là les tendances impulsives ; dans l'ensemble, les différentes parties du crâne sont harmonieusement développées, ainsi que le montre le profil et ses différents cadrans, à partir du conduit auditif externe.





La moitié supérieure l'emporte nettement sur la moitié inférieure, de même que la moitié antérieure l'emporte sur la moitié postérieure. Le cadran antéro-supérieur est le plus grand des quatre cadrans ; après lui vient le cadran antéro-inférieur, puis le postéro-supérieur, enfin le postéro-inférieur.

L'ensemble harmonieux du segment céphalique est un bon signe d'équilibre et d'harmonie de la mentalité. Ce signe se trouve renforcé par l'observation du visage ; celui-ci apparaît en effet rectangulaire, ce qui est une forte caractéristique du tempérament unitaire ; il s'agit d'un rectangle moyennement allongé, avec égale dominance des trois étages de la face. Ce signe, très fort ici, indique toujours une volonté ferme, unitive, constructrice et virile. Sans constituer une très grosse protubérance supérieure, le développement de l'étage crânien indique cependant une bonne dominance nerveuse.

Le front en effet est large et haut, droit, avec un étage supérieur légèrement fuyant, qui annonce aussi l'impulsivité ; il est barré de plis horizontaux d'inquiétude et de deux gros sillons courts et verticaux de ténacité et d'attention obstinée. Les sourcils sont assez fortement ascendants en haut et en dehors ce qui est un signe assez péjoratif.

Les yeux sont bleus et les cheveux blonds, signes sanguins ; et les iris sont feu au centre, signe sanguin supplémentaire, indiquant le naturel ardent. Le nez fortement arqué indique à coup sûr une dominance unitaire et un caractère guerrier. La bouche, maintenue close et serrée, indique un tempérament unitaire, de même que le menton assez large et anguleux, qui marque la révolution et l'énergie. Les oreilles assez longues, légèrement obliques et pointues indiquent les tendances agressives. La lèvre supérieure qui déborde l'inférieure annonce l'impétuosité. L'expression du visage est énergique, avec une certaine nuance d'inquiétude.

Les proportions du crâne sont en rapport harmonieux avec celles du visage. En définitive, les signes relevés au niveau du segment céphalique annoncent une dominance unitaire, suivie de sous-dominances nerveuse et sanguine, et une carence lymphatique, avec une certaine harmonie, et un certain équilibre de l'ensemble.

#### D. — Mains.

Les mains étant en parfaite harmonie avec le visage, du fait de leur forme rectangulaire moyenne, ajoutent aux signes unitaires, à l'harmonie et à l'équilibre de l'ensemble. Les paumes et les doigts sont également en rapport harmonieux quant à leurs dimensions respectives.

Au sein des paumes très dures et creuses, bons signes unitaires, les éminences thénars et hypothénars sont également développées, mais ne dépassent pas chacune le quart de l'ensemble de la paume ; le rebord cubital est assez fortement renflé, signe unitaire de combativité. Les carpes non réversibles, fournissent par leur extrême raidement, un signe unitaire supplémentaire.

Les doigts sont assez longs, forts et raides, avec des pouces et des cinquièmes longs : tous signes unitaires ; ils sont coniques : signe nerveux ; la longueur des différents doigts annonce un certain équilibre, le médus débordant franchement, l'annulaire un peu plus long que l'index, et les premiers et cinquièmes assez longs.

Les lignes moyennement nombreuses, sont rouges et larges (signes sanguins) ; elles présentent dans chaque main un ensemble assez harmonieux, avec un signe particulier différent, et bien marqué de chaque côté. Les mentales sont rectilignes et tressées, signe nerveux, et les vitales sont assez courtes, annonçant une médiocre utilisation de la grande vitalité naturelle. A gauche, la céphalique est belle, rectiligne et longue, signe unitaire ; à droite, elle est assez longue mais tordue, et indique une utilisation défectueuse de la volonté. A gauche, il existe deux lignes motrices qui accusent le naturel vibrant, ardent, et à droite une seule ligne très courte. Il y a de belles saturniennes surtout à gauche, et des ébauches d'appoliniennes.

A gauche enfin on voit un anneau de sensibilité presque complet, qui crée le contraste avec les signes de force unitaire répartis tout au long de l'économie, et à droite, une ébauche de fusion des trois lignes principales, annonçant l'impulsivité. Ces deux signes assez nettement marqués, et qui ne se trouvent que dans une main, se complètent en s'opposant ; ils annoncent le naturel impulsif, téméraire et hypersensible à la fois, prêt à s'embarquer dans des aventures impossibles, avec de véritables obsessions irrésistibles. Il convient toutefois de ne pas oublier que le cadre de la main dans lequel se trouvent ces signes particuliers, par son harmonie et son équilibre bien en rapport avec l'équilibre crânio-facial, réduit les possibilités de réalisation de ces signes des lignes, qui perdent ainsi un peu de leur signification.

De même que le visage et les mensurations, les mains ne présentent pas de signes lymphatiques. En conclusion, on y trouve une grosse dominance de signes unitaires, puis des signes nerveux, et de faibles signes sanguins. L'ensemble est équilibré, et les tendances agressives et impulsives y sont tempérées par la sensibilité et l'harmonie.



## DEUXIEME PARTIE.

## ECRITURE.

## A. — Etude des genres et des espèces isolées :

1. **Vitesse** : abrégée, mouvementée,
2. **Pression** : acérée, appuyée régulièrement, nette,
3. **Forme** : anguleuse, concave, crênelée, cruciale, disloquée, simple, sobre,
4. **Dimension** : gladiolée, grande, grossissante,
5. **Direction** : centrifuge, centripète, descendante, dextrogyre, inclinée, à rebours, sinueuse.
6. **Continuité** : chancelante, inachevée, peu organisée, juxtaposée,
7. **Ordonnance** : espacée.

1. **Vitesse** :

**abrégée** : les nombreuses abréviations qu'on trouve dans le texte, indiquent la précipitation et l'excitation : « i. Pom. gebor. » pour « in Pommern geboren » ; « u » pour « und » ; « freundschaftl. » pour « freundschaftlichen ».

**mouvementée** : indice des tendances motrices, des amplifications et déformations.

2. **Pression** :

**acérée** : les finales acérées indiquent les tendances combattantes, batailleuses.

**appuyée régulièrement** : c'est un bon signe d'énergie volontaire, et du tempérament unitaire.

**nette** : signe de vigueur, d'intrépidité, de volonté.

3. **Forme** :

**anguleuse** : le signe n'est pas suffisamment marqué pour être très péjoratif ; il indique l'énergie volontaire, en même temps qu'une certaine brusquerie, et un certain égoïsme.

**concave** : c'est l'écriture de l'inquiétude et de la lutte contre la fatigue (concavité des lignes).

**crênelée** : elle s'exprime par la pause des lettres ouverte en haut, particulièrement dans les o ; le signe est fréquent et indique la bienveillance.

**cruciale** : signe très fréquent, en particulier sur tous les z : indice d'esprit combatif, batailleur.

**disloquée** : signe rare, sur les g ; indique une certaine instabilité.

**simple** : c'est l'écriture de la simplicité, depuis l'insignifiance

jusqu'aux grandes supériorités ; en l'occurrence, le degré atteint dans un milieu graphique de cette sorte, est un bon signe de supériorité mentale.

**sobre** : signe de pondération et de modestie.

4. **Dimension** :

**gladiolée** : elle se reconnaît aux lettres qui vont diminuant de hauteur dans un mot ; en raison des nombreux signes d'asthénie, cette espèce indique également la fatigue.

**Grande** : c'est l'écriture des tendances motrices, et de l'intrépidité.

**grossissante** : signe d'exagération enthousiaste, voire de naïveté.

5. **Direction** :

**centrifuge** : en l'occurrence, en raison de la place particulière du trait centrifuge, qui se place au début d'un grand nombre de minuscules qui commencent par un assez long trait lancé, ce signe indique une forte tendance à l'objection.

**centripète** : c'est l'écriture de la grande excitation sur le plan matériel, moteur.

**descendante** : elle indique l'asthénie, la fatigue.

**dextrogyre** : indique l'altruisme, la dépensivité.

**inclinée** : c'est l'écriture de la sensibilité.

**à rebours** : signe rarement trouvé (d de freundschaftlichen) indiquant l'esprit d'indépendance.

**sinueuse** : indique en l'occurrence la fatigue, et une certaine instabilité.

6. **Continuité** :

**chancelante** : signe marqué d'asthénie, de fatigue.

**inachevée** : indique ici à la fois une certaine précipitation avec asthénie.

**peu organisée** : combine l'asthénie avec une certaine sorte d'évolution mentale encore peu élevée.

**juxtaposée** : indique un certain degré d'usure nerveuse en même temps qu'un souci de clarté et de précision.

7. **Ordonnance** :

**espacée** : le signe indique en l'occurrence une certaine clarté simple de l'intelligence, avec une légère puérilité.

8. **Conclusion** :

Les sept genres de cette écriture groupent vingt-sept espèces, dont la signification séparée vient d'être exposée, avant d'être intégrée à



l'examen d'ensemble fourni par le cadre tempéramental. Certaines de ces vingt-sept espèces s'associent en résultantes, dont les principales sont les suivantes :

a) l'écriture peu organisée et juxtaposée indique une activité intellectuelle limitée, avec un grand souci de clarté et de précision, et un certain degré d'usure nerveuse, dans ce milieu graphique énergique.

b) l'écriture en recul, disloquée et inachevée, se trouve rarement et indique une certaine rétivité avec instabilité.

c) l'écriture dextrogyre, crénelée et simple, est un bon signe d'altruisme et de bienveillance, surtout lorsqu'il est répété, comme c'est ici la cas.

d) l'écriture anguleuse, en recul et cruciale, est un signe d'entêtement assez extraordinaire et de rétivité ; il ne se trouve pas dans le texte, mais seulement dans la première des deux signatures ; la seconde montre un trait final unissant les mêmes espèces, mais sous une forme différente, impliquant une rétivité un peu susceptible et hargneuse. Les espèces anguleuses et en recul se retrouvent au niveau de certains « t », et témoignent de l'entêtement.

e) l'écriture rapide, peu inégale, assez cadencée et lancée, indique le naturel impulsif et dur au travail et à la souffrance, d'un sujet souvent fatigué, mais qui poursuit son effort.

f) l'écriture régulièrement appuyée, rapide, simple et dextrogyre, indique un naturel énergique, simple et altruiste.

g) l'écriture descendante, chancelante et peu organisée, indique, en raison des signes d'énergie, une asthénie assez profonde, et par voie de conséquence, l'usure organique.

h) La signature assez nettement plus grande que le texte indique un orgueil assez fort.

### C. — Indices de supériorité et d'infériorité :

+	—
simple, claire,	peu organisée,
rapide, régulièrement appuyée,	descendante, un peu
progressive, dextrogyre,	trop anguleuse,
en relief, spontanée,	peu harmonieuse.

### D. — Aspect mental.

#### 1. Hiérarchie du caractère :

Le caractère est supérieur par les nombreux signes de simplicité et d'altruisme, cependant fortement entachés d'agressivité ; il vaut aussi par la sensibilité, mais il est inférieur par le tour entêté que prend souvent l'énergie volontaire, par la rétivité et l'orgueil.

Französischen Gesellschaft d. h. Präsident  
 Gesellschaften von fast ganz Europa. Wäre  
 so plötzliche Krieg nicht gekommen, der  
 alle überwindet hat, so hätte die Arbeit  
 der Zwischenst. Ver. Vereinigung viel so  
 beigetragen, einen Ausbruch des Kr.  
 zu verhindern.  
 Werner Lorentz  
 ehem. General der Waffen 55.



## 2. Degré d'intelligence :

L'intelligence vaut par la clarté, la précision, l'ordre matériel et la force des idées, plus que par leur originalité, leur nombre, et leurs associations. Le jugement est entravé par la tendance à objecter, et les signes d'usure organique nuisent considérablement au processus intellectuel. L'intelligence a cependant un fond de simplicité et de droiture vigoureuses, qui compense ce qu'elle a d'élémentaire et de peu original.

## 3. Degré d'activité :

L'activité psycho-motrice est considérable, spécialement dans le domaine moteur ; elle est cependant fortement diminuée par les nombreux et graves signes d'asthénie.

## 4. Degré de volonté :

La volonté est forte, avec des entêtements, des raideurs et des défaillances ; elle se trouve dominer l'ensemble des opérations de l'esprit, qu'elle contraint et fatigue ; malgré les arrêts, et parfois même certains retours en arrière, elle est, dans l'ensemble, positive et constructive.

## 5. Conclusion :

Les différents signes de l'écriture ne peuvent prendre leur valeur définitive, compte tenu de leur intensité et de leur nombre, que dans le cadre général fourni par le tempérament. C'est ainsi que leurs aspects contradictoires prendront eux-mêmes leur sens, et que cette analyse servira à la synthèse finale.

# TROISIEME PARTIE.

## CONSTRUCTION DU TEMPERAMENT.

Les principaux signes positifs servant à cette construction sont rangés dans les colonnes jointes.

La première dominance, qui décide du classement fondamental du sujet, se déduit aisément, avec évidence peut-on dire, du nombre et de l'intensité des signes unitaires = allongement des membres, forme rectangulaire du visage et des mains, signes d'énergie dans l'écriture, parmi les plus importants.

La seconde dominance se déduit assez aisément aussi, du fait de la

prédominance assez nette des signes nerveux sur les signes sanguins : grâce à la richesse des signes de sensibilité ; la troisième dominance est d'autant plus facile à déterminer que la quatrième est carencée, et qu'on ne saurait tenir comme suffisante, pour constituer à elle seule un signe positif, une longueur de l'abdomen dépassant la moyenne de douze millimètres.

Les trois éléments du tempérament s'orientent donc en 1 — 2 — 3 — Unitaire — Nerveux — Sanguin, c'est-à-dire en hiérarchie normale d'affirmation qui se redresse en construction vigoureuse, mais avec effervescence et sans frein. Les caractéristiques psychiques de ce tempérament sont typiques ; il s'agit de sujets énergiques, volontaires et autoritaires, puis hypersensibles, enfin ardents, enthousiastes et sans frein. Bien orientés, leur énergie, leur hypersensibilité et leur vigueur, les rendent courageux, clairvoyants et aptes aux plus belles créations, surtout si, grâce à l'expérience de la vie, ils acquièrent un peu de frein. Mal orientés, et s'ils s'abandonnent, ils peuvent se livrer à des actes excessifs et déraisonnables.

Le principal travers à combattre chez eux sont l'emportement et la précipitation, qui dominent par suite de la carence lymphatique. Ainsi, le cadre tempéramental étant fourni, il est aisé d'individualiser cette description en l'enrichissant, grâce aux signes plus particuliers du sujet. Les signes qui ont participé à l'édification du tempérament, ont par eux-mêmes une valeur propre qui mérite une étude plus approfondie, et qui fournit l'essentiel des signes d'individualisation. Mais de nombreux signes, au niveau du visage, de l'écriture ou des mains, n'ont pas participé à l'édification du tempérament, qui se trouvent avoir une valeur d'individualisation. De plus, des signes fonctionnels ou du comportement peuvent être retenus. En l'occurrence, les nombreux tics au niveau de la bouche et des yeux, et la pratique intensive autrefois de la gymnastique, du cheval, du ski et de la natation.

# QUATRIEME PARTIE.

## SYNTHESE.

Il s'agit d'une personnalité très richement douée sur les trois plans, et dont les éléments sont disposés d'une façon hiérarchique correcte, mais dont le quatrième manque totalement. La forte vitalité naturelle est affaiblie, les réserves disponibles commencent à s'amenuiser, et le vigoureux instrument corporel lui-même, ne possède pas une résistance très considérable.





1

Longbras  
Macroscèle fort  
Visage rectangulaire +  
Nez fort, aquilin  
Menton fort  
Expression énergique  
Mains rectangulaires  
Paumes très dures  
Carpes raides  
Fusion des 3 lignes  
princ. à droite  
1<sup>ers</sup> et 5<sup>èmes</sup> doigts longs  
Motrices × 2

Ecriture  
{ appuyée régulièrement  
cruciale  
centripète

2

Grosse protubérance  
supérieure  
Tics nombreux du visage  
Doigts coniques  
Anneau de sensibilité  
à gauche  
Mentales rectilignes  
serrées

Ecriture inégale

3

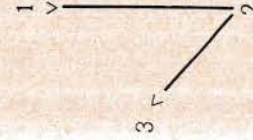
A. x. fort  
8 à 10 lun.  
Thorax : + 0.92  
Iris feu au centre  
Iris bleus  
Cheveux blonds

Lignes  
{ rouges  
larges

Ecriture mouvementée

4

Abd. = + 1.23





Cependant, malgré cet affaiblissement organique, l'ensemble est fortement positif et constructif, suffisamment stable, harmonieux et efficient ; l'énergie volontaire et combative qui domine, trouve une sorte de frein dans la grande sensibilité générale, de sorte que la grande excitation psycho-motrice ne souffre pas autant qu'elle le pourrait de sa propre intensité, et de l'absence de frein naturel. De plus, l'intelligence limitée et peu originale, est cependant droite et simple, et le caractère est, somme toute, bien orienté. L'équilibre de l'ensemble est donc suffisant, malgré les dosages défectueux.

La **mentalité** obéit à un mouvement qui fait s'orienter les trois éléments du tempérament en hiérarchie normale d'affirmation, qui se redresse en construction vigoureuse, mais avec effervescence et sans frein.

Energique et volontaire, puis hypersensible, enfin enthousiaste, ardent mais non freiné, le sujet a su acquérir suffisamment de frein pour ne pas tomber dans les excès, et pour se ménager une bonne orientation.

L'intelligence claire et simple est sans originalité, et le caractère montre un net contraste de force et de crainte.

La **vitalité naturelle** est forte mais entamée.

L'**instrument corporel** est vigoureux, peu résistant, et usé.

L'**ensemble** possède une stabilité, une efficience et une harmonie suffisantes, que vient renforcer la hiérarchisation normale du tempérament.

#### A. — Sur le plan mental :

##### a) Intellectuellement :

L'impressionnabilité cérébrale et la sensibilité intellectuelle sont bien développées, mais n'atteignent pas pour autant le niveau très élevé de la prééminence d'un esprit essentiellement intellectuel ; elles expriment la part, à la vérité assez congrue, réservée à l'intellect, par une sensibilité générale intense, mais sans caractère intellectuel spécifique ; si le champ mental est envahi par des idées obsédantes, celles-ci ne sont pas d'une qualité rare ; sans être supérieures, elles doivent davantage leur caractère obsessionnel à leur force d'évocation et de réalisation, qu'à leur aptitude à pénétrer et à spéculer.

Les idées sont en effet claires et précises, et elles ont de la force, mais elles sont peu nombreuses et faiblement originales. Leurs associations sont défectueuses, lentes et mal organisées, et leur conception, si elle a de la simplicité et de la netteté, manque de vivacité et de nuances. On peut dire que l'esprit n'enregistre pas les pensées dans des conditions d'automatisme suffisant.

Le raisonnement est lent, mais vigoureux, il fait davantage appel d'emblée à la synthèse intuitive qu'à l'analyse déductive, et son ordre est plus apparent que réel.

L'intuition est en effet extraordinairement développée, aux dépens de la connaissance rationnelle, et elle subvient aux principales opérations de l'esprit.

L'imagination est modeste, et le jugement posséderait une grande supériorité, à base de droiture, et de simplicité, s'il n'était altéré par une tendance innée et forte, à l'objection préalable systématique. Cette tendance fait obstacle aux grands progrès, en ce qu'elle annihile les meilleures réalisations d'une intelligence simple mais vigoureuse ; de plus, une forte contrainte maintient les opérations essentielles de l'esprit au sein d'un cercle assez étroit de pensées monotones et de désirs un peu puérils, avoisinant des aspirations trop absolues.

La contention vigoureuse que le sujet imprime en effet à ses pensées obsessionnelles, le rend inhibé et phobique ; finalement, sur un fonds mental sensible et simple, évoluent des pensées monotones et fortes, mal reliées entre elles, fortement contenues, et marquées par l'objection systématique d'un esprit soucieux d'ordre à tout prix. Il en résulte que la droiture l'emporte sur le bon sens, et que la volonté d'action et de décision s'exerce aux dépens de l'originalité et de la vivacité des opérations intellectuelles, doublement entravées par l'impulsion et l'objection.

Enfin, la force réelle de l'ensemble, qui vaut surtout par une simplicité de bon aloi, prend souvent un caractère radical, qui fait préférer d'emblée les solutions extrêmes, et nuit encore au bon sens. Si l'esprit vaut par son caractère positif et constructif, il est déficient du point de vue de l'association des idées, du raisonnement, et de la décision réfléchie.

En définitive, faible analyste des causes, l'esprit est du type constructif, mais ses matériaux sont élémentaires, et il les réunit avec une précipitation aggravée par l'objection et la contrainte. C'est le contraire d'un esprit rationnel et logique, bien qu'il ne pèche ni par le désordre ni par la complexité. Le fonds de simplicité et de droiture supplée pour une bonne part aux insuffisances de la pensée qui prend parfois un aspect naïf, voire infantin. Mais la grande sensibilité intuitive est par trop contrainte pour pouvoir s'exprimer avec efficience et facilité.

##### b) Caractériellement :

Le caractère est essentiellement énergique et combatif, autoritaire et sensible, impatient et enthousiaste, ardent et dépourvu de frein.

L'énergie domine aisément l'ensemble, et s'exprime dans le domaine des idées, qu'elle peut contraindre, comme dans celui de la matière. Emporté au travail, dur à la souffrance, aimant les moyens radicaux, le sujet se fatigue mais poursuit sans désespérer. Il est en effet non seulement énergique mais entêté, d'une façon inflexible et tyrannique, fatigante pour lui et pour les autres.



L'énergie prend habituellement une forme de combativité très accusée qui fait partie du fonds même de la nature du sujet ; celui-ci est en effet essentiellement viril, intrépide, profondément agressif et batailleur, avec un grand déploiement de l'énergie volontaire sous sa forme guerrière, martienne.

Le caractère se montre ensuite, avec un certain paradoxe qui fait contraste, extrêmement sensible, jusqu'à la grande hypersensibilité générale obsédante ; il est en effet obsédé par le désir de faire aboutir les entreprises déclenchées par la grande aptitude intuitive et peu consciente, à sentir et à agir. La sensibilité générale ne prend pas un tour strictement intellectuel, et bien qu'aiguë, elle reste diffuse ; elle se transforme parfois en susceptibilité un peu hargneuse.

Dans une troisième phase, qui suit rigoureusement en cela le développement du geste tempéramental, le caractère se montre enthousiaste à l'excès, impulsif, ardent et impatient, avec des exagérations parfois naïves, et des emportements soudains. La quatrième phase du déroulement caractériel manque, et l'absence de frein qui en découle correspond à un moindre maîtrise, et à un self-control très faible, qui mettent en danger les belles réalisations annoncées par un naturel aussi vigoureux, ardent et constructif. Il en découle des actes excessifs et peu raisonnables dans le comportement, qui verse parfois dans la précipitation et la discordance.

D'une façon générale, le caractère n'est pas mauvais et beaucoup de ses aspects secondaires sont favorables ; on le trouve en effet plein de naturel et de simplicité, avec de la franchise, du dévouement et de la bienveillance. Il fait cependant preuve d'un entêtement extraordinaire à l'occasion, et il est très capable d'apparaître rétif et inflexible, avec un certain goût d'indépendance. De même, la précipitation irréfléchie et non freinée provoque assez souvent de la négligence dans le travail, qui reste parfois inachevé.

Plus rarement, le sujet se montre franchement rétif, brusque et sournois, difficile à diriger et à accepter, égoïste et opposant. Ce sont là des aspects négatifs qui sont loin d'apparaître de prime abord, et dont l'étendue et l'expression le cèdent absolument aux aspects positifs du caractère. L'entêtement lui-même n'est pas sans prendre souvent une forme louable qui s'applique à bien faire. Les obsessions elles-mêmes, qui assiègent fréquemment le champ mental du sujet, s'appliquent essentiellement au désir soutenu de réalisations complètes, dont la sensibilité générale entretient le dessin.

L'orgueil modéré et l'égoïsme masculin ne prennent aucune dimension excessive, et l'exaltation réalisatrice, impétueuse et combative, ne prend jamais un caractère discordant. Le caractère obsessionnel de la pensée a tendance à s'exprimer aussi dans le domaine physique, où l'on peut parler d'une obsession du mouvement physique, qui aboutit à la fatigue, sans ralentir le sujet pour autant.

La répercussion caractérielle de la fatigue et de la lutte contre elle, est nette ; elle se traduit par l'inquiétude et par une sensation pénible d'épuisement.

Dans l'ensemble, le caractère possède de robustes supériorités dont on peut dire qu'il présente des défauts correspondants ; il est cependant supérieur par l'énergie volontaire vigoureuse et constructive, et par la sensibilité et la simplicité du naturel, qui l'emportent de loin sur les infériorités constituées surtout par la précipitation et l'emportement. Les interactions des qualités et des défauts produisent une inquiétude latente pénible qui modère les emportements.

La volonté qui résulte de cet ensemble est forte, réalisatrice et constructive ; avec des entêtements, des raideurs épisodiques, et des défaillances ; elle tend à user l'organisme par son action inlassablement soutenue et poursuivie, au sein d'une personnalité dont elle constitue l'élément de base qu'elle imprègne d'autant plus intimement qu'en l'absence de tout frein naturel, elle ne connaît plus les limites du self-control. Mais elle en connaît d'autres surprenantes à première vue, et constituées précisément par l'énorme accumulation sensible, qui fait contraste, dans un pareil ensemble. La force se trouve ainsi tempérée, l'énergie volontaire étant imprégnée d'une sorte de crainte.

#### B. — Sur le plan vital :

La vitalité naturelle est très développée, mais les revenus disponibles sont fortement hypothéqués, et les signes de dévitalisation et d'épuisement sont nombreux.

#### C. — Sur le plan physique :

L'instrument corporel est construit vigoureusement, mais présente de nombreux signes d'usure organique ; cette usure est à rapporter à l'intense énergie volontaire et motrice qui s'exerce absolument sans frein et par l'intermédiaire d'une vitalité forte à revenus faibles, sur un instrument corporel dépourvu d'une grande résistance.

#### En conclusion :

La personnalité est faite d'un assemblage d'éléments d'une grande richesse et disposés d'une façon hiérarchique correcte, mais dépourvus des éléments freinateurs. Le dosage inégal des meilleurs éléments, au sein d'un organisme relativement peu résistant, extrêmement moteur et pourvu d'un contraste de force et de crainte, aboutit à une usure organique prématurée ; mais l'ensemble de la personnalité constitue un tout positif, constructif et équilibré, malgré ses excès, ses imperfections, et son caractère incomplet, grâce à l'harmonie de son cadre.



## CONCLUSION

Il ne saurait être question de discuter les attendus du jugement du tribunal américain qui condamna à vingt ans de prison le chef des Volksdeutsche Mittelstelle, vingt ans réduits à quinze, et sans doute déjà à beaucoup moins. Il semble cependant que lorsque le tribunal parla de « nationaux étrangers » et que Lorenz répondit « Volksdeutsche » il y ait eu dans cette réponse une part de vérité. Les minorités d'origine allemande dans les pays baltes, en Russie, en Yougoslavie, en Bulgarie et en Roumanie, au cours des années 1941-1942, devaient se sentir bien proches de leur pays d'origine victorieux, sans parler de ceux de leurs pays d'adoption qui combattaient aux côtés du Reich. La réinstallation en Allemagne de ces minorités, et même leur conscription dans les forces armées allemandes, si elles furent aussi bien acceptées que Lorenz le dit, ne posait donc pas un problème aussi net que celui qui eut été posé avec de véritables nationaux étrangers. Mais bien entendu, les Volksdeutsche, ne furent peut être pas aussi volontaires que le prétendit leur chef ; il y a là un certain nombre de points de droit international qui ne concernent pas cette étude purement clinique, mais qui devaient être signalés.

Au cours des interrogatoires, et dans l'exposé détaillé de ses activités passées, Lorenz se montra d'intelligence simple et de jugement assez droit, et parfois naïf ; toujours très affirmatif certes, préoccupé d'ordre matériel et de netteté, avec un goût marqué pour les solutions radicales, il apparut comme un homme d'action vigoureuse, soutenue et combative, avant tout désireux de faire triompher des principes vieux de plus de dix ans, qu'il avait admis d'enthousiasme pour la plus grande gloire de l'Allemagne. Réalisateur efficient et sans nuances, soucieux de bien accomplir la tâche fixée, sans entrer toutefois dans le détail de son exécution, il fit confiance à ses subordonnés échelonnés de la Baltique à la Mer Noire.

Aucun acte répréhensible personnel ne lui fut reproché, en dehors ou au cours de la mise en pratique des directives générales de Himmler ; il s'entêta certainement à des opérations peu praticables, mais surtout, il s'épuisa en inspections, voyages et déplacements de toutes sortes. Ses premiers rapports avec Himmler même, le montrèrent sensible jusqu'à la naïveté à l'idéologie nazie, mais aussi à l'influence de Himmler, puis tardivement méfiant, en 1943, lorsqu'il était trop tard et que la véritable nature de son chef lui fut apparue. Il n'est pas douteux, et Lorenz ne le nia point, qu'il s'employa de toutes ses forces à la réalisation du programme fixé. L'organisation qu'il dirigeait, contrôlait quinze à dix-huit cents camps. Elle devait souvent trouver de la place pour les Volksdeutsche à réinstaller ; cela signifiait l'expulsion pure et simple des populations autochtones ; Lorenz ne montra aucune

répulsion à cette besogne, dont il avait sans doute depuis longtemps admis le principe.

Les ordres de Himmler concernant les tâches des « Volksdeutsche Mittelstelle » étant ce qu'ils étaient, les évacuations, les transferts, les sanctions dans les camps, les avortements, et la conscription dans les forces armées allemandes étant la règle quotidienne, le chef de cet organisme avait de toute évidence accepté d'avance, les tâches qui lui échurent par la suite. En ce sens, le jugement du Tribunal paraît justifié ; sans doute, Lorenz n'y apporta-t-il aucune férocité particulière, et personne ne songea à le lui reprocher. Mais en Octobre 1939, lorsque Hitler lui confia ces fonctions, il ne prétendit pas s'y être refusé, ni même quand Himmler réussit, quelques jours après, à le coiffer, et à codifier son action. Par la suite seulement, au cours des disputes entre les deux hommes, Lorenz offrit sa démission, comme il l'avait fait maintes fois avant la guerre, et dans des conditions analogues. Il marqua ainsi de plus en plus nettement son opposition à un chef qu'il avait tardivement démasqué. Mais l'essentiel de son action avait été entrepris de propos délibéré, en toute connaissance de cause, et vigoureusement poursuivi jusqu'à sa fin naturelle, avec la dissolution de son organisation, lorsqu'il n'y eut plus de Volksdeutsche à déplacer et à réinstaller.

L'examen clinique en démontant, puis en remontant, les rouages de la personnalité, a dévoilé un être foncièrement énergique, ardent et volontaire, tempéré par une grande sensibilité, mais totalement dépourvu de frein ; un être à l'intelligence simple et sans originalité, au caractère contrasté, fait d'un assemblage de force et de crainte. Qualités et défauts viennent se greffer sur ce cadre général, en l'enrichissant ou en l'altérant, selon le cas. Sans nulle pétition de principe, on peut appliquer l'examen clinique comme une grille à l'histoire de la vie de cet homme.

On peut faire entrer dans son cadre général comme dans ses indications particulières, les événements qui ont marqué cette existence, depuis l'entrée à l'Ecole des Cadets, la première guerre mondiale dans la cavalerie et l'aviation, l'entreprise rurale du temps de paix, la sensibilité au code S.S., et la direction discontinue d'une formation importante du parti, jusqu'à l'emprise de Hitler et de Himmler, les heurts avec ce dernier, et le commandement de l'organisation des « Volksdeutsche Mittelstelle ». Ainsi, Lorenz nous apparaît-il logiquement comme l'homme de sa vie, celui d'un destin somme toute préfiguré, dans un pays soumis à la dictature, et à la volonté de puissance du Führer. Homme de confiance, certes, et utilisé à d'assez rudes besognes, mais à des entreprises criminelles mineures, dont il limita les plus dangereux prolongements. Le souci de l'intérêt de son pays, ou ce qu'il croyait tel, passa chez lui avant des préoccupations plus strictes du point de vue de la morale et du droit des gens.



Sans doute n'est-il pas exagéré de dire qu'il n'eut point de sang sur les mains ; c'est bien là quelque chose pour un des auditeurs de ce fameux discours de Posen de 1943, réservé aux généraux S.S., où Himmler dévoila brutalement sa pensée la plus secrète, parlant crûment de l'utilisation jusqu'à la mort, des populations asservies par l'Allemagne, y compris les femmes, et surtout de la décision d'extermination systématique des Juifs, de tous les Juifs. Ce jour là, l'homme lui apparut aliéné, ainsi qu'à ses camarades. Mais nous ne savons que trop le crédit trouvé par ces paroles indicibles au sujet de la description des cadavres, de monceaux de cadavres, auprès de nombreux Gruppenführer ; ceux-ci ne trouvèrent pas que Himmler était fou, et l'ordre reçut davantage qu'un début d'exécution.

De cela au moins Lorenz est innocent, et son divorce d'avec Himmler semble réel. Ceci ne l'absout pas de son action véritable du temps de guerre, qui l'amena dès Octobre 1939, à se faire l'exécutant zélé du plan de conquête et de germanisation.

En cela il n'appliqua que trop aisément des principes anciennement admis, et que toute sa vie politique présupposait, de même qu'il ne mit que trop aisément en mouvement son potentiel inné. On peut cependant dire que cet apôtre d'une mauvaise cause, compte tenu du caractère de son action, il l'accomplit sans brutalité ni violence, selon sa nature simple, mais ardente, une fois le but lointain admis, d'enthousiasme et sans réflexion.

Ce n'est pas trop dire que son comportement fut calqué sur sa nature profonde, et s'il fut soumis à deux maîtres tyranniques et cruels, au moins ne fit-il pas siennes leurs méthodes, dans l'accomplissement de sa tâche. Homme d'action vigoureuse à la cervelle élémentaire, il ne fut pas choisi pour les horribles tâches confiées à ses pairs, mais il joua son rôle avec sérieux, et tint sa place avec énergie. C'est ainsi que son action peut être plus exactement appréciée et sa responsabilité déterminée.

## II. — Gottlob BERGER

### 1. — INTRODUCTION

Né à Gerstetten, près de Schwäbisch Hall en Souabe, le 16 Juillet 1896, marié et père de quatre enfants, Gottlob Berger perdit deux fils sur le front russe. Ancien professeur de gymnastique dans le Wurtemberg, et champion de course à pied, de natation et de boxe, il était Obergruppenführer S.S. et général des Waffen S.S. ; nommé chef du Service Central des S.S. le 1<sup>er</sup> Avril 1940, il conserva ce poste jusqu'à 1945.

En Juillet 1942, Himmler l'affecta comme officier de liaison au Ministère des Territoires occupés de l'Est, puis à la direction de

l'état-major politique de ce Ministère. Le 1<sup>er</sup> Octobre 1944, il fut nommé chef du service des prisonniers de guerre, à l'exception des camps de transit, et des camps situés dans la zone de combat et en Norvège. Le 31 Août 1944, il fut nommé au commandement des opérations militaires en Slovaquie, pour réduire les soulèvements de par-



Le général Gottlob Berger

tisans. De là, il fut rappelé au quartier général en campagne de Himmler.

Il dirigea également la censure postale entre 1942 et 1945 ; il était membre du Reichstag, et porteur de la médaille d'or du parti.

Inculpé avec les dirigeants des principaux Ministères, il fut jugé avec le procès dit des Ministères qui s'ouvrit le 15 Novembre 1947 à Nuremberg, et se termina en Avril 1949. Parmi ses co-inculpés se trou-



vaient von Weizsäcker, Lammers, Darré, Schwerin von Krosigk, Dietrich, Veessenmayer, Meissner, Ritter, Stuckart et d'autres.

Sa responsabilité fut mise en jeu dans un certain nombre de questions dont les principales sont les suivantes :

### 1. Assassinat du général MESNY :

Si Berger ne fut pas jugé responsable de l'ensemble des questions concernant les prisonniers de guerre, sa responsabilité partielle fut retenue dans le cas du général français Mesny.

Le général allemand Brodowski étant tombé au cours d'un engagement avec des partisans français, Hitler prit personnellement la décision de venger ce prétendu assassinat sur la personne d'un général français prisonnier. Il fut ainsi convenu que cinq ou six généraux français seraient transférés de Koenigstein vers Colditz, et que l'on en profiterait pour tuer la victime. Celle-ci fut désignée après discussions entre Hitler et Himmler d'une part, Himmler et Keitel de l'autre.

Le 20 Janvier 1945, le commandant Prawitz, chef de l'Oflag IV C avertit les autres généraux français transférés en même temps que le général Mesny, que celui-ci avait trouvé la mort au cours d'une tentative d'évasion, la veille à Dresde. Madame Mesny fut prévenue par un message officiel transmis par la Croix Rouge Internationale.

Il s'agissait là d'un assassinat délibéré et à tenir secret, d'un prisonnier de guerre sans défense et non d'une mesure de représaille destinée au public. Ce meurtre fut l'objet de longs discours préalables. C'est après un exposé de Meurer, chef d'état-major de Berger, que Keitel obtint le nom de trois généraux, dont celui de la victime à désigner.

D'après Meurer, Berger aurait été dès le début opposé à ce meurtre, et aurait dit : « Si Keitel a l'intention de fusiller ces prisonniers, qu'il le fasse lui-même ». Berger prétendit avoir réussi à faire remettre l'exécution à une date ultérieure, à la suite de discussions avec Himmler ; mais Fegelein, officier de liaison de la Waffen S.S. auprès de Himmler, lui aurait dit que ce dernier était furieux de ces discussions qui duraient depuis trois mois et qu'il avait ajouté : « J'ai su mater les généraux récalcitrants, je viendrai à bout des généraux S.S. entêtés ».

Quoiqu'il en soit, Berger partit au début de Janvier en Thuringe et apprit par Meurer, le 25 ou le 26 Janvier, la mort du général Mesny. Il fut estimé coupable dans cette affaire à laquelle son service était mêlé, non pour y avoir pris une part active, mais pour avoir refusé nettement d'y participer.

### 2. Question juive :

L'attitude de Berger par rapport aux Juifs est très claire. Il suffit de lire l'un des « Pamphlets-directives » qu'il rédigea et fit distribuer aux diverses organisations S.S.

« Nous Nationaux-Socialistes, ajoutons foi aux déclarations du Führer lorsqu'il proclame que l'issue de ce combat déchainé contre nous par notre ennemi le plus puissant, la Juiverie, ce parasite du monde, dépend de son anéantissement en Europe. Jusqu'à sa totale destruction, nous ne devons jamais oublier que notre ennemi absolu est le juif, ennemi qui pour assurer notre anéantissement, emploierait n'importe quel moyen en son pouvoir.

Notre devoir est de germaniser l'Est. De le germaniser non pas au sens de l'ancienne méthode, c'est-à-dire en amenant les populations de ces régions à parler l'allemand et à se soumettre aux lois allemandes, mais en nous assurant qu'il ne vit plus dans l'Est qu'une population de sang purement germanique ! » (Extrait du Service Central des pamphlets — Sauvegarde de l'Europe.)

Berger prétendit n'avoir pas apprécié ce pamphlet, que Himmler lui avait confié, et ne pas l'avoir diffusé. Il est cependant prouvé que dans une lettre qu'il adressa à Himmler le 31. 2. 42, il dit qu'après l'avoir communiqué à Schwarz, trésorier du parti, celui-ci souhaita le savoir diffusé dans chaque famille allemande, et promit de le faire.

Un extrait d'un autre pamphlet, que Berger reconnut avoir rédigé personnellement, prouve à quel point les idéologies antisémite et anti-bolchevique l'obsédèrent :

« Trois autres soldats et moi avons reçu, ce soir, l'ordre de fusiller deux membres de l'Armée Rouge, seule façon de nous assurer qu'ils ne puissent plus être d'aucun danger pour nous. Ils sont en loques, insensibles, et ressemblent à des animaux. Je leur ai donné une pelle ; ils ont commencé à creuser leur tombe. J'ai allumé une cigarette pour me calmer. Il n'y avait pas un bruit. Les Russes n'ont pas d'âme, ce sont des animaux ; ils le sont devenus au cours de ces dernières années. Ils ne demandent même pas qu'on protège leur vie ; ils ne rient ni ne pleurent. Trois mitraillettes furent pointées sur eux. Tout d'un coup l'un d'eux s'est mis à courir ; il n'est pas allé loin ; à peine vingt mètres, et il était mort. L'autre n'a pas bougé, il est descendu dans le trou, et il mourut lui-aussi. Deux minutes plus tard, la terre recouvrait le tout ; nous avons allumé une autre cigarette. »

Berger déclara n'avoir jamais rien su du programme d'anéantissement des Juifs avant son transfert à Nuremberg et à Dachau.

Le 19. 4. 43 il adressa une lettre à Himmler, au sujet de la formation de la « Confédération Européenne », sujet qui l'enthousiasmait particulièrement, et il commenta la situation en Hongrie de la façon suivante :

« Dans l'entourage du Gouvernement Hongrois, il règne un sentiment de peur bien fondé, dû à la crainte de ce que l'avènement de la Confédération ne soit intimement lié à la liquidation des Juifs ».

A propos du recrutement de volontaires en Hongrie, Berger expliqua dans une lettre à Müller, du Service Central de Sécurité que cette



question dépendait des subventions à accorder aux familles des volontaires, les négociations entreprises avec le Gouvernement Hongrois n'ayant pas abouti ; les Hongrois prétendaient que si Hitler voulait quoi que ce soit de plus de la Hongrie, il lui fallait envahir le pays.

Il assura de plus que la seule source de fonds serait les biens des Juifs, et qu'un certain Baron Callos proposait d'extirper des Juifs allemands vivant en Hongrie pour plusieurs millions de pengos.

Le 24. XI. 42, le Service de Sécurité fit savoir à Himmler que dans les circonstances actuelles, il était impossible d'aider Berger, et que la seule possibilité serait de vendre aux Juifs Slovaques des permis d'immigration (expérience déjà faite avec les Juifs hollandais) — le prix de ces permis étant d'environ 100.000 francs suisses par tête. C'était là le seul système permettant de disposer rapidement des 30.000.000 de pengos nécessaires au recrutement de volontaires hongrois pour la Waffen S.S.

Au cours du procès, Berger déclara que cette solution lui fut proposée trop tard, et qu'il avait pu arranger cette affaire auparavant, il a malheureusement été impossible de découvrir la fin de ce marché odieux. Même si cette solution vint trop tard, elle n'en dévoile pas moins ouvertement la mentalité de Berger.

Gasor Vanja, ancien Ministre de l'Intérieur Hongrois au temps du Gouvernement Szalavi, déclara dans un affidavit du 28 Août 1945, qu'il dut se rendre auprès de Himmler et de son Etat-Major et que, Berger étant présent, ils discutèrent de la déportation vers l'Allemagne des Juifs résidant encore en Hongrie. Himmler lui ordonna de discuter des détails de cette déportation le lendemain, avec Berger et Kaltenbrunner. A cette conférence, qui eut lieu le 16. 12. 44, Berger assigna à chacun, des tâches distinctes.

Il ne semble pas douteux que ces déportations furent entreprises, et que la majorité des victimes moururent dans les camps allemands d'extermination, ou dans les organisations de travail obligatoire dirigées par les S.S.

Berger fut déclaré coupable d'avoir pris une part active à ce programme de persécution, d'esclavage, et de meurtre des Juifs.

### 3. Unité Dirlewanger :

Dirlewanger, camarade de Berger depuis la première guerre mondiale, fut nommé au commandement d'une unité irrégulière tantôt qualifiée bataillon, tantôt régiment et même brigade, chargée de réduire les partisans sur le front russe ; c'était là une idée de Berger, qui reconnut le caractère sauvage de Dirlewanger, mais appréciait ses qualités de combattant. Himmler approuva cette idée, et donna même à Dirlewanger pouvoir de vie et de mort sur ses hommes, ce qu'aucun chef S.S. n'avait.

Cette unité était composée des pires éléments, en particulier, sol-

dats renvoyés de la Wehrmacht ou de la Waffen S.S., et criminels de droits communs condamnés, à qui on donnait de cette façon une chance de sortir de prison. Dirlewanger lui-même avait été condamné pour attentat aux mœurs, sur la personne d'un enfant mineur. Berger prétendit que ce n'avait été là qu'une vengeance de hautes personnalités nazies qui avaient eu des difficultés personnelles avec Dirlewanger, mais qu'il l'avait fait libérer. L'unité dépendait du Service Central des S.S., et donc de Berger, qui la fit équiper, et se tint en liaison avec son chef. Elle ne tarda pas à faire parler d'elle : sauvageries, pillages, corruption furent tels qu'un juge S.S. ouvrit une enquête au début 1942.

Il s'agissait de Konrad Morgen, juge à la Cour Suprême des S.S. et qui fut témoin au procès international de Nuremberg ; relevé de ses fonctions en Mai 1942 en raison de sa rigueur, il fut envoyé au front comme simple soldat. Il vint témoigner que son enquête lui avait rapidement révélé que tous les membres de l'unité Dirlewanger avaient été condamnés, et que son chef lui-même n'avait pas une réputation sûre. L'unité s'était livrée à des actes de chantage et de pillage, en particulier à Lublin, avait tué ceux qui se refusaient à donner de l'argent. Morgen décida de faire arrêter Dirlewanger, et s'adressa à l'Obergruppenführer Krüger. Celui-ci téléphona à Berger que « si cette bande de criminels ne disparaissait pas de la région en moins d'une semaine, il irait lui-même les enfermer ».

Berger ne rappela pas l'unité en Allemagne, mais l'envoya en Russie Centrale, à Mogilev ; aucune mesure ne fut prise contre elle ; dans un rapport à Himmler du 22 Juin 1942, il attribua ce transfert « à des accusations plus ou moins justifiées ».

La brigade Dirlewanger avait coutume de s'emparer des villages, d'enfermer les habitants dans les granges, d'y mettre le feu, de tirer sur les torches humaines qui essayaient de s'enfuir, et de déminer les routes en y faisant promener des paysans.

Le 13 Juin 1943, le général S.S. Bach-Zelewski, dans son rapport officiel sur l'opération Cottbus, mentionna la mort de deux à trois mille paysans au cours de ces déminages. En Août 1943, Dirlewanger fut décoré de la croix d'or du Reich : il avait supprimé 15.000 partisans, et perdu 92 tués et 8 disparus, avec 218 blessés.

Un mois plus tôt, Bramtigan avait soumis à Berger une série de rapports sur les meurtres et les actes de violence commis contre la population de la Ruthénie blanche. Le 13 Juillet 1943, il répondit : « Je regrette beaucoup que de tels rapports soient transmis sans être contrôlés ». A la même date, il avait été averti par Himmler d'avoir à prévenir le ministre des territoires occupés de l'Est, de la parfaite concordance de la lutte contre les partisans, avec le programme établi. Le 4 Mai 1944, il écrivit à Rudolf Brandt, adjoint de Himmler : « Le Reichsleiter Rosenberg a écrit au Reichsführer S.S. au sujet du nettoyage effectué par le régiment Dirlewanger... Comme bien d'autres lettres



elle ne m'a pas été communiquée, sinon je l'aurais modifiée. Veuillez suggérer au Reichsführer S.S. d'adresser au Reichsleiter Rosenberg la lettre suivante :

« En principe, je partage votre point de vue ; le genre d'incident qui s'est produit à Minsk ne me plaît pas. Vous devez cependant comprendre que je ne peux pas pour le moment mêler le SS. Standartenführer Dr. Dirlwanger à une enquête ; j'en ai trop besoin pour assurer la sécurité de cette région ».

Les modalités de cette « sécurité » figurent dans un compte-rendu officiel : « Pendant les mois d'Août, Septembre, Octobre et Novembre 1942 : 1337 « bandits » morts furent comptés après les combats ; 737 prisonniers furent immédiatement exécutés, et 828 après interrogatoire, ainsi que 14.257 suspects et 363.211 Juifs ».

Le Tribunal estima que la responsabilité de Berger dans les atrocités commises par l'unité Dirlwanger était engagée, et le déclara coupable. Il avait d'ailleurs contresigné l'ordre de Himmler du 10 Juillet 1943 transmettant aux chefs des unités luttant contre les partisans, et aux chefs S.S. et de la police d'Ukraine et de Russie Centrale, les instructions rigoureuses de Hitler sur l'évacuation totale de ces régions et l'utilisation des hommes, des femmes, et même des enfants, dans les organisations du travail forcé.

#### 4. Recrutement des gardes destinés aux camps de concentration :

« Les camps de concentration ont été conçus dans le péché et sont nés dans l'iniquité ; leurs conséquences furent le résultat naturel de ces antécédents », dirent les juges de Berger. Sous le prétexte d'enfermer les criminels, ils servirent en réalité à s'assurer des ennemis du régime.

Le service de Berger, au moins jusqu'en 1942, recruta des gardes pour les camps ; il fut prouvé qu'il fournit des gardiens à Buchenwald, Auschwitz, Oranienburg et aux camps de travailleurs juifs de l'organisation Todt. Berger assura qu'il fut seulement chargé de recruter le personnel destiné à la garde extérieure des camps, et qu'il ignore toujours ce qui se passa à l'intérieur. Sa situation dans la S.S., ses rapports avec Himmler, sa présence au discours de Posen de 1943, rend cette assertion douteuse ; la Cour lui attribua donc une part de responsabilité dans l'application du programme des camps.

#### 5. Conscription dans la Waffen S.S. :

En 1938, Berger organisa le service de recrutement de la Waffen S.S., et en devint le chef officiel le 1<sup>er</sup> Juillet 1939 ; puis tout passa au service central des S.S., qu'il dirigea du 1<sup>er</sup> Janvier 1940 jusqu'à 1945, avec la responsabilité du recrutement des unités de la Waffen S.S.

C'est ainsi qu'il fut amené à faire enrôler les « Volksdeutsche » de différents pays, dont beaucoup n'étaient nullement volontaires. Le

16 Juin 1944, il écrivit à Brandt, pour Himmler : « Il est impossible de proclamer une loi établissant le service militaire obligatoire, en Croatie et en Serbie. Cette mesure n'est du reste pas nécessaire, car lorsqu'un groupe quelconque est sous la tutelle d'une autorité passable, chacun s'engage ; quant à ceux qui refusent, leurs maisons sont détruites. Ce cas s'est produit en Roumanie ces derniers temps ».

Le Tribunal estima Berger coupable de ces enrôlements forcés.

#### 6. Recrutement de main-d'œuvre :

Berger s'occupa activement du recrutement de très jeunes gens, comme auxiliaires pour la Wehrmacht, et comme main-d'œuvre dans les industries d'armement. Au cours d'une réunion à laquelle il participa, il fut prévu que « si le chiffre de 7.000 jeunes gens n'était pas atteint par l'engagement volontaire, il appartenait à l'administration locale de compléter le nombre ».

Dans une note du 24 Juin 1944, au Ministère pour les Territoires occupés de l'Est, Berger déclara : « Le transfert (Überführung) de garçons acceptables racialement et âgés de 12 ans, et même de dix ans dans les cas de précocité, choisis en Ruthénie blanche et en Ukraine, doit être accéléré le plus possible, en application d'ordres du Führer ». Berger refusa de reconnaître que le programme fut suivi, et qu'il y prit part. Il fut cependant déclaré coupable sur ce point ; bien qu'il ait été chef du service des prisonniers de guerre en 1944 et en 1945, il ne fut pas accusé d'atteinte aux lois de la guerre sur ce point.

L'un des hommes les plus importants de la S.S. sous Himmler, et parvenu au grade le plus élevé de la hiérarchie, Berger fut donc estimé responsable d'un certain nombre des activités de cet organisme ; au moins eut-il à sa décharge d'avoir sauvé la vie, à la fin de la guerre, d'un certain nombre d'officiers alliés, généralement des aviateurs, et celle d'otages dont Hitler avait ordonné la suppression. Bien qu'estimant que ce faisant, il se soit mis dans une situation double, dont il espérait sans doute tirer profit, le Tribunal y vit une atténuation des charges soulevées contre lui, et en tint compte dans sa sentence.

Fin Avril 1949, Gottlob Berger fut condamné à vingt ans de prison ; il vit sa condamnation ramenée à 10 ans le 31 Janvier 1951, et, le 17 Décembre 1951, je pus lire dans l'*Allgemeine Frankfurter Zeitung*, que Berger, accompagné de Lammers et de Jost, Schubert et Nosske, des Groupes d'extermination, avait été libéré par anticipation la veille, 16 Décembre, « pour pouvoir fêter Noël en famille » (« Damit sie Weihnachten im Kreise ihrer Familien feiern können »).



## II. — EXAMEN MORPHOLOGIQUE.

## A. — Mensurations.

Taille	: 179	<b>Moyennes</b>	
Buste	: 91	93.79	— 2,79
Poids	: max. 88 Kgs		
	min. 56 «		
	actuel 85 «		
Envergure	: 184		+ 3
Thorax	: 26 +	21.83	+ 4,17
Abdomen	: 32	30.43	+ 1,57
Hauteur sternale	: 147		
Tête et cou	: 32	— 0.39	N
Membres supérieurs	: 1 à 2 de chaque côté	Longibras	
Membres inférieurs	: 88	85.02	+ 3

L'envergure dépasse la taille de cinq centimètres ; c'est un bon signe unitaire, sans plus, et l'indice d'une bonne résistance organique.

Le buste est court, inférieur de près de trois centimètres à la moyenne des bustes de cette taille ; le thorax est très long, dépassant de plus de quatre centimètres la moyenne ; c'est un fort signe sanguin. L'abdomen dépasse de peu la moyenne, et ne constitue qu'un signe lymphatique assez faible.

La tête et le cou se trouvent sensiblement à la moyenne et n'indiquent par conséquent aucune dominance nerveuse. Les membres supérieurs sont tous les deux en position longibras, ce qui constitue un bon signe unitaire, et les membres inférieurs dépassent de trois centimètres la moyenne ; cette macroskélie est aussi un bon signe unitaire.

En bref, les mensurations indiquent d'assez fortes dominances unitaires et sanguines aux dépens des autres tempéraments.

## B. — Triade symptomatique.

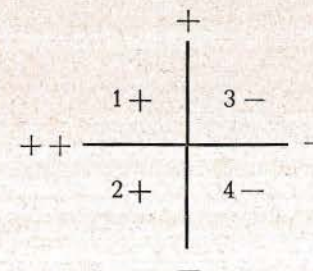
Appendice xiphoïde énorme, bifide, très dur,  
Dix lunules très hautes, très colorées,  
Pas de fusion à l'origine, des vitales et des céphaliques.

Cet ensemble indique une nature extrêmement vigoureuse, et très fortement vitalisée ; en effet, l'appendice est tellement développé que chacune des deux ailes ossifiées qui le constituent pourrait constituer un fort appendice. Les dix lunules très hautes indiquent la grande dépensivité, et leur nombre et leur couleur signifient que le capital vital possède encore des revenus disponibles intacts.

Enfin la fusion très intime de l'origine des vitales et des céphaliques exprime l'acceptation et l'obéissance faciles, et apporte une preuve supplémentaire de la cohésion vigoureuse de cet organisme, où l'activité psycho-motrice est bien adaptée aux exécutions commandées par l'esprit.

## C. — Segment céphalique.

Les secteurs délimités par les deux plans passant par le tragus auriculaire indiquent une forte prédominance du secteur antéro-supérieur ; le secteur antéro-inférieur vient ensuite, suivi du secteur postéro-supérieur, et enfin du secteur postéro-inférieur.



La partie supérieure du segment céphalique ainsi considéré de profil, l'emporte nettement sur sa partie inférieure, de même que la partie antérieure l'emporte nettement sur la partie postérieure.

Le crâne est assez volumineux, mais remarquablement plat à la partie postérieure, où l'occiput apparaît tracé au cordeau, sans l'ombre d'un renflement du haut en bas ; chez un sujet de grand format, comme c'est le cas, un pareil occiput plat indique toujours une mentalité excessive, combative et intempestive, avec un fonds quelque peu puéril.

Le visage répond à un carré assez régulier, avec un léger évasement vers le haut, qui dessine une protubérance supérieure bien développée. Le front est large et assez haut, mais alors que sa partie moyenne assez fortement bombée indique les tendances coléreuses, la partie supérieure fuyante, annonce l'impulsivité.

Le nez est assez étroit et long, pointu, ce qui est un signe assez péjoratif, mais il a reçu par deux fois une balle, en 1939 en Pologne, et en 1942 en Russie. Il existe des plis intersourciliers verticaux bien marqués, qui indiquent l'énergie et l'attention ; la bouche large avec lèvres très minces et serrées annonce un caractère viril et peu affectueux ; lorsque le sujet parle, la bouche a tendance à prendre une position oblique par rapport à la ligne des yeux.

Le menton saillant et presque carré indique l'énergie virile, le courage, mais aussi, dans un tel ensemble, la violence et l'entêtement.



Quant au visage carré, il indique l'opiniâtreté, les tendances positives, matérielles, l'énergie opiniâtre et laborieuse, susceptible de prendre un caractère d'inflexible dureté. Il répond surtout à une construction unitaire, mais sa largeur permet de lui adjoindre une sous-dominance sanguine, accrue par la hauteur et la profondeur de l'étage moyen, alors que la relative prépondérance de l'étage cérébral légèrement évasé, constitue un signe nerveux indubitable. De même, l'asymétrie légère du visage constitue également un signe nerveux, alors que les sourcils abondants, presque broussailleux, constituent un petit signe sanguin.

Les iris sont diversement colorés : légèrement gris, ils fournissent un signe unitaire ; bleus avec des cheveux bruns, un signe nerveux ; munis de taches feu, un signe sanguin, et légèrement verts, un signe lymphatique. Le visage vu de face est plus harmonieux que de profil ; sa morphologie est d'ailleurs plus harmonieuse que son expression ; le profil montre l'avancée marquée de la face, aux dépens de l'occiput entièrement plat.

L'ensemble céphalique indique donc des dominances unitaires et sanguines fortes, et des sous-dominances lymphatiques et nerveuses, avec des signes de robustesse et d'emportement, aux dépens des signes de réflexion et de frein.

#### D. — Mains.

Les mains sont grandes, fortes et larges, et s'inscrivent dans un rectangle allongé ; elles unissent donc des dominances unitaires et sanguines ; ce rectangle est cependant ovalisé, ce qui indique le lymphatisme, confirmé par la hauteur de la paume, par rapport aux doigts courts. Ceux-ci sont ronds, nouveau signe unitaire renforcé par la raideur des phalanges, quand on essaie de les maintenir en hyperextension.

Les paumes dures et creuses confirment les autres signes unitaires, ainsi que les rebords cubitaux martiens renflés et durs ; la largeur des paumes est un bon signe sanguin, ainsi que la dimension des éminences thénars.

Les pouces et les auriculaires franchement longs apportent un nouveau signe unitaire, ainsi que les index forts, et plus longs que les annulaires.

Les plis ou lignes sont rares, ce qui constitue un signe lymphatique, fines et superficielles, ce qui ressortit au tempérament nerveux, et rouges, au tempérament sanguin. Leurs dispositions ne présentent pas de signes remarquables, en dehors d'une légère bifidité de la céphalique gauche. Une balle a frappé la main gauche, et provoqué



Berger : main droite (la main gauche ne permet pas l'empreinte)

une forte rétraction tendineuse au niveau du médus, d'où l'impossibilité de prendre l'empreinte de cette main.

En conclusion, les mains présentent des signes des quatre dominances principales, où l'unitaire prévaut ; de même que les mensurations, et dans une certaine mesure le visage, elles ne possèdent pas une grande originalité.

### III. — EXAMEN GRAPHOLOGIQUE.

#### A. — Genres et espèces :

1. Vitesse :  
inhibée,



**2. Pression :**

acérée, baveuse, boueuse, à encoches, épaisse, spasmodique,  
massuée,

### 3. Forme :

commune, discordante, gonflée, jointoyée, en lasso,

#### 4. Dimension :

dilatée, égale, surélevée,

**5. Direction :**

centripète, dextrogyre, inclinée, sinueuse, tordue,

### 6. Continuité :

liée,

7. Ordonnance :

ordonnée.

1. Vitesse :

**inhibée :** L'inhibition, suppression ou diminution d'une des manifestations de l'activité psycho-motrice, s'exprime ici à la fois par retenue et par dissimulation. Par retenue, elle comprend l'écriture jointoyée et l'écriture spasmodique, qui seront étudiées séparément avec leurs genres respectifs, mais qui expriment dans un milieu graphique de cette sorte, le freinage qui cherche à enrayer les explosions d'impatience et de colère par une crispation violente, brève et freinatrice.

Quant à l'inhibition par dissimulation, elle correspond aussi à l'écriture jointoyée et à encoches qui devra être étudiée en fonction du milieu graphique. En particulier, l'écriture à encoches, quand on a vérifié qu'il ne s'agit pas d'une plume fatiguée, implique une certaine réserve de fausseté, quand le reste de l'écriture porte des indices de dissimulation : écriture tordue et en lasso. C'est le cas ici.

2. **Pression :**

**acérée :** dans ce milieu graphique assez commun, l'écriture acérée, qu'on retrouve si souvent au niveau des finales, indique les tendances agressives et hostiles ; alliée à d'autres espèces, elle aboutit à des résultantes très mauvaises.

**baveuse :** l'écriture baveuse en totalité indique les tendances fouqueuses.

**boueuse :** cette espèce a le même sens que la précédente, et introduit un élément assez commun.

Ihre ganz besondere Freude wurde uns die Geburt  
 des Nikolaus als geschehen in Aussicht gestellt. So weit steht  
 die Freude in der ersten Hälfte, dass die Kinder in der ersten  
 ist in einem kleinen Anstand.  
 Das Gnadenspiel ist ein Anstand in der ersten Hälfte,  
 so bei einem großen Teil der ersten Prinzipien. Das ist  
 die erste Hälfte der ersten Hälfte, welche die erste  
 und ganz in der ersten Hälfte.  
 die erste Hälfte der ersten Hälfte der ersten Hälfte.

München, den 5. Mai 1949. Gustav Berger.



à **encodes** : c'est le résultat d'un mouvement freiné et appuyé d'aller et retour sur place, à l'extrémité supérieure des traits verticaux des lettres, et sur les points et les accents, geste qui y détermine une encode. Voir le premier « n » de « Wiedereinbürgerung », dernier mot de la troisième ligne, les deux accents sur « Nürnberg », premier mot de la dernière ligne, et de nombreux accents et lettres.

Ce bon signe de fausseté sera encore vu lors de l'étude des résultantes.

**épaisse** : c'est un signe supplémentaire des tendances fougueuses.

**spasmodique** : cette espèce se manifeste ici par des épaississements vigoureux, irrégulièrement distribués, et qui constituent des contractions réflexes subites, faites d'autant d'inhibition que d'explosion. En l'occurrence, le spasme s'exerce surtout en réflexes moteurs, sous forme d'appui subit, violent, qu'on retrouve plusieurs fois dans chaque mot ; c'est l'indice du surexcité violent, en proie à des sursauts de colère.

Cette forme d'écriture spasmodique, associée à d'autres espèces dans ce milieu graphique, contribue à former des résultantes redoutables, et constitue un élément marqué de discordance.

**massuée** : c'est l'écriture des violents ; on la trouvera en particulier bien représentée au niveau du jambage du « g » de « grosses », avant-dernier mot de la cinquième ligne, à l'extrémité supérieure du « s » gothique du mot « das », quatrième mot de la deuxième ligne, sur le premier « s » de « selbst », troisième mot de la dixième ligne, et sur bien d'autres mots. C'est l'appui exagéré par excès de vigueur exprimé par les renflements massués de la brutalité.

### 3. Forme :

**commune** : cette espèce se révèle surtout dans cette écriture, par des discordances de dimension et d'épaisseur, où se trouvent l'excitation spasmodique, orgueilleuse et sotte ; elle indique toujours la médiocrité de l'esprit.

**discordante** : on observe une discordance de hauteur sur de nombreux mots qui sont brusquement plus grands sans motif valable ; par exemple, les quatrième et cinquième mots de la cinquième ligne « Filmes entstand », sont beaucoup plus hauts que la plupart des autres mots du texte, de même que le troisième et dernier mot de la huitième ligne : « eingestellt ». C'est l'indice d'un grand emporté, qui manque de stabilité physique.

**gonflée** : c'est l'écriture de l'orgueilleux, de l'important ; elle se rattache à l'espèce précédente ; voir surtout les majuscules gonflées.

**jointoyée** : un des signes de l'inhibition par dissimulation, elle sera, avec l'espèce suivante, mieux étudiée avec ses résultantes.

**en lasso** : même isolée, exprime l'habileté, et en l'occurrence, la tromperie.

### 4. Dimension :

**dilatée** : c'est l'écriture qui indique la vigueur, mais en l'occurrence plutôt limitée à la vigueur organique, avec une qualité intellectuelle médiocre.

**égale** : c'est l'écriture de la faible sensibilité intellectuelle.

**surélevée** : c'est l'espèce de l'orgueil ; elle apparaît nettement au niveau des majuscules des mots « Mai » et « Berger » de la dernière ligne.

### 5. Direction :

**centripète** : c'est la signature de l'excitation physique, motrice ; elle se trouve sur beaucoup de lettres du texte, en particulier sur presque tous les « s » gothiques du début ou du corps des mots, sur la deuxième branche verticale du « B » de Berger, à l'extrémité supérieure des « s » gothiques de fin de mot, comme par exemple sur le « s » final de « das », septième mot de la septième ligne. Elle participe à la formation de résultantes importantes.

**dextrogyre** : dans ce milieu graphique sans aménité, où les signes de violence et de brutalité foisonnent, c'est le signe de la grande dépensivité qu'apporte la direction dextrogyre progressive.

**inclinée** : c'est en l'occurrence un petit signe d'une certaine forme de sensibilité.

**sinueuse** : les lignes sinueuses dans ce milieu graphique assez commun fournissent un signe supplémentaire de dissimulation ; c'est un signe qui ajoute à la discordance.

**tordue** : cette espèce apparaît nettement sur de nombreuses majuscules ; par exemple sur l'initiale « V » du dernier mot de la neuvième ligne « Vogelschutz », sur l'initiale « N » du premier mot de la deuxième ligne « Nürnberg », sur l'initiale « M » du troisième mot de la dixième ligne « Mai ». L'écriture tordue existe dans une sorte d'inflexion des traits de l'écriture ; certains traits sont incurvés, en l'occurrence surtout à concavité gauche. Dans un milieu graphique comme celui-ci, où foisonnent les signes d'énergie brutale, c'est un bon signe de dissimulation, et par résultante, de mensonge. (Écriture tordue avec écriture appuyée, nourrie, assez haute).

### 6. Continuité :

**liée** : c'est généralement l'écriture d'une certaine activité cérébrale ; mais assez souvent, l'écriture est liée exagérément, comme dans le premier mot « Auf » de la cinquième ligne, où l'accent sur le « u » sert à former la lettre « f ». C'est un petit signe supplémentaire d'emportement.

### 7. Ordonnance :

**ordonnée** : cette espèce assez faiblement indiquée, marque en l'occurrence le souci d'ordre matériel.

En conclusion, les sept genres groupent vingt trois espèces, dont plusieurs se fusionnent au sein des résultantes.



## B. — Résultantes.

Les principales sont les suivantes :

a) **spasmodique et acérée :**

surtout visible au niveau des accents : dernier mot de la troisième ligne : « Wiedereinbürgerung », premier mot de la deuxième ligne : « Nürnberg ». C'est le signe dans ce milieu, de la surexcitation déraisonnable et discordante qui mène aux décisions subites et dangereuses.

b) **centripète, spasmodique et massuée :**

c'est un signe supplémentaire de surexcitation violente : le « s » final de « das », septième mot de la septième ligne : le « t » de « Recht-bund », cinquième lettre du septième mot de la neuvième ligne.

c) **baveuse, spasmodique et acérée :**

signe supplémentaire de l'agressivité méchante ; par exemple le « e » final de « erreichte », dernier mot de la quatrième ligne.

d) **jointoyée, en lasso, tordue, sinueuse et inhibée à encoches :**

cette résultante, dans un milieu graphique vigoureux, sans signes d'asthénie, est un signe de mensonge, dont l'habitude apparaît par résultante.

## C. — Indices de supériorité et d'infériorité.

+	—
ordonnée, liée dextrogyre,	surélevée, gonflée, discordante, peu harmonieuse, boueuse, commune,

## D. — Aspect mental.

1. **Hiérarchie du caractère :**

Supériorité par un certain ordre et une certaine organisation matériels du tracé ; inférieure par l'inélégance et la grossièreté.

2. **Degré d'intelligence :**

Si l'activité intellectuelle est assez grande, la sensibilité cérébrale est faible.

3. **Degré d'activité :**

L'activité psycho-motrice est forte et souvent emportée, mais de qualité médiocre.

4. **Degré de volonté :**

La volonté d'action brutale est très développée, au détriment de la volonté continue, réfléchie et organisée.

4	3	2	1
Abd. + 1,57	A. X. énorme, bifide 10 hautes lunules Thorax + 4,17	Grosse protubérance supérieure Visage asymétrique Nez long, étroit Cheveux bruns avec iris bleus.	E + 5 Longibras Macroskèle
Iris légèrement verts	Visage large Sourcils abondants Iris avec taches feu Étage moyen dominant	lignes fines, superficielles	Visage assez régulière- ment carré Bouche crispée, serrée mince Iris légèrement gris Menton fort
Mains ovalisées Lignes rares	Paumes larges Lignes rouges		Mains rectangulaires Rebords cubitaux forts 1 <sup>ers</sup> et 5 <sup>èmes</sup> très longs Paumes { dures { creuses Phalanges raides
Ecriture { inhibée à { encoches { égale	Ecriture { spasmodique { à majuscules { gonflées		Ecriture { centripète + { acérée { massuée

Tempérament Unitaire, Sanguin, Lymphatique, Nerveux  
(1 3 4 2).



### Construction du tempérament.

Les différents signes susceptibles de concourir à l'édification du tempérament ne sont ni très nombreux ni très riches.

Ce sont les signes unitaires qui l'emportent et constituent la première dominance, avec un ensemble assez fort de signes non douteux ; les signes sanguins leur succèdent, et, assez loin derrière, arrivent les signes lymphatiques et les signes nerveux. On aboutit donc à un tempérament mixte à quatre éléments dont le départ s'effectue avec une grande force matérielle très exagérée, puisqu'il unit les deux dominantes unitaire et sanguine, avec les signes principaux de la morphologie et de l'écriture. Mais le geste hésite ensuite, en passant à la lourdeur lymphatique, puis change une nouvelle fois de direction pour aboutir à la faiblesse nerveuse.

Il s'agit donc d'un tracé en zig-zag, où les deux moitiés sont d'autant plus antinomiques que la première est très forte pour la faiblesse de la seconde. Il y a donc forcément un assemblage de force exagérée et de faiblesse excessive, qui ne saurait constituer un tout harmonieux et efficient.

Comme la tête est masculine, carrée large, que les paumes sont particulièrement dures, et que l'écriture présente de nombreux signes d'une énergie excessive, c'est la tendance masculine de ce tempérament qui domine. L'énergie vient donc en premier lieu, mais s'exerce avec lourdeur, et ne se maintient pas continûment, en raison de la faiblesse de la deuxième moitié de la construction ; ceci amène une forte instabilité dans le caractère, et la difficulté à organiser rationnellement une existence trop soumise à l'influence d'impulsions fortes et mal orientées.

Il n'est pas inutile de rappeler que le sujet est un ancien fervent du sport, avec des résultats appréciables en courses de vitesse, natation et boxe ; il aime la musique des orgues, et peint des paysages et des animaux. Il a photographié un grand nombre d'animaux, et filmé les oiseaux sauvages de l'Europe Centrale, comme les aigles et les busards.

### IV. — SYNTHÈSE CLINIQUE DE LA PERSONNALITÉ.

La personnalité est composée d'éléments sans grande richesse, disposés hiérarchiquement d'une façon incorrecte, avec une antinomie marquée entre les parties forte et faible, sur un fonds de lourdeur

matérielle, avec une infrastructure organique très vigoureuse et très fortement vitalisée.

La **mentalité** obéit à un geste de force matérielle très exagéré (Unitaire-Sanguin), qui hésite et passe en zigzaguant à la lourdeur lymphatique et à la faiblesse nerveuse (Lymphatique-Nerveux). C'est l'assemblage antinomique d'une grosse force masculine alliée à une nature émotive et flottante.

L'intelligence est peu sensible et dépourvue d'originalité, avec un jugement faible.

Le caractère possède une forme d'énergie laborieuse sur un fonds d'excitation violente, orgueilleuse et trompeuse, avec un débit discontinu qui l'instabilise.

La **vitalité** organique naturelle est considérable et non entamée.

L'**instrument corporel** est très vigoureux et résistant.

Dans l'ensemble, la personnalité est assez pauvre, lourde, peu cohérente et peu stable, fâcheusement orientée vers l'hostilité et la violence.

### A. — Sur le plan intellectuel :

L'impressionnabilité cérébrale et la sensibilité intellectuelle sont peu développées ; les idées ne sont ni nombreuses ni originales, et leurs associations sont lentes et dépourvues d'aisance. L'ardeur psychomotrice générale bien qu'elle soit grande, ne prend jamais un tour spécifiquement intellectuel, que la faible impressionnabilité cérébrale ne saurait permettre ; elle provoque seulement une excitation de l'esprit, appliqué à un nombre limité de questions ordinaires, qu'elle s'emploie à traiter sous leur aspect essentiellement matériel, avec une grande rigueur dans la réalisation, mais sans réflexion ni pénétration véritables.

Le manque de netteté dans la conception, l'enchaînement médiocre des idées, un défaut général de clarté de l'esprit aboutissent à une compréhension lourde, par un raisonnement embrouillé.

On ne saurait dire cependant que le bon sens fasse défaut, mais il reste gros et dépourvu de nuances, comme l'intuition d'ailleurs, qui est assez développée, mais globale et sans finesse. L'imagination est amplificatrice. Quant au jugement, parfois précipité, parfois ralenti, il pêche essentiellement par intransigeance, manque de souplesse, et de sûreté ; souvent trop radical, il ne dispose pas de la clarté, de la réflexion et de la stabilité suffisantes, pour être en mesure de réagir autrement qu'avec brusquerie ou ralentissement, mais surtout radicalisme, à l'excitation psychomotrice générale intense.

En définitive, l'intelligence manque de richesse, de clarté et de pénétration ; elle vaut par un certain bon sens limité et altéré par la lenteur, l'irrégularité et le défaut de sûreté du jugement.



### B. — Sur le plan caractériel :

Le caractère est à base d'énergie, mais les différents aspects de cette énergie sont de nature franchement mauvaise. Très impulsif, le sujet réalise ses impulsions avec une fougue lourde et un excès de vigueur qui l'amènent fatalement à la violence et à la brutalité ; celles-ci s'exercent parfois de façon réflexe, au cours de véritables accès de surexcitation violente, avec des sursauts de colère méchante. A l'habitude, le naturel crispé, toujours prêt à des manifestations discordantes d'agressivité, et de violence, toujours sous une pression alimentée par l'orgueil et libérée par l'impulsion, manque de régularité dans le débit, et de constance dans la direction de l'activité psycho-motrice.

C'est par les saccades brusques et courtes, violentes et irrégulières, de son énergie motrice, que le sujet manifeste son excitation violente, et qu'il exprime la perpétuelle et discordante instabilité mentale dans laquelle il vit. De plus, grand impulsif sujet à des emballements irréflechis, il manque également de stabilité physique, de sorte que l'énergie volontaire qui domine en lui, ne possède pas une continuité et une stabilité suffisantes, mais tourne court aux dépens de la bonne orientation du comportement, et de l'harmonie du caractère. En effet, l'énergie volontaire, *primum movens* du tempérament, s'exerce sur une construction matérielle très alourdie en même temps que fragile ; comme elle s'exprime avec une vigueur extrême, excessive même, et que le tracé zigzaguant du déroulement tempéramental lui offre un terrain d'abord trop lourd, ensuite trop fragile, hésitant et irrégulier, l'énergie s'exprime sans régularité et sans consistance, sous la forme saccadée et violente décrite. C'est la dissemblance extraordinaire des deux parties constitutives du tempérament, la première trop forte et impulsive, la deuxième trop lourde en même temps que trop fragile, qui provoque la grande instabilité psycho-motrice ; celle-ci grève inexorablement cette nature sans richesse autre que physiologique et matérielle, et vouée à une disposition gravement incorrecte des éléments de base du tempérament.

C'est ainsi qu'on doit comprendre la forme particulièrement lourde, violente et même hostile, de l'énergie volontaire, l'irrégularité du comportement, et l'instabilité mentale et physique grave.

Si le sujet apparaît capable d'exercer autour de lui, et dans des activités mineures, une certaine action bienveillante, et de faire illusion par son ardeur et son application au travail, son esprit d'obéissance, son attention, mais aussi son défaut d'indépendance et d'originalité, il possède cependant deux travers graves qui s'ajoutent à la violence et à l'instabilité. D'un orgueil non démesuré, mais assez fort, convaincu de son importance, il possède une aptitude très nette à déformer la vérité, parfois avec habileté, parfois avec le propos délibéré de tromper et de trahir, avec une insigne mauvaise foi.

En définitive, fougueux et lourd, le caractère se manifeste souvent sous forme d'accès de violence brutale ; rapidement désuni, il est finalement hésitant, instable et irrégulier, en même temps qu'orgueilleux, trompeur et menteur.

### C. — Sur le plan vital :

La vitalité naturelle est considérable ; développée d'une façon peu commune et qui rappelle les charges vitales démesurées de certains primitifs, elle possède encore des réserves sensiblement intactes, malgré la grande dépensivité, le débit irrégulier, saccadé et violent de l'énergie motrice, et la discordante et épuisante instabilité mentale.

### D. — Sur le plan organique :

L'infrastructure organique est très vigoureuse, avec une grande endurance et résistance ; les signes d'usure limitée qui existent, sont davantage à rapporter à l'usure physiologique de l'âge, qu'à la grande dépensivité, et à la forme particulière sous laquelle elle s'exerce.

Dans l'ensemble, la personnalité est faite d'un assemblage mal hiérarchisé d'éléments sans richesse, où prédomine une force matérielle lourde et fougueuse qui contraste avec un naturel irrégulier et instable ; l'intelligence laborieuse et appliquée manque de vivacité et de clarté, et le caractère est franchement mauvais, violent, brutal même, inégal et trompeur. En définitive, il s'agit d'une personnalité commune, où la fougue lourde et l'ardeur dépendante, ne compensent pas la carence d'originalité, d'autorité et d'harmonie ; l'inaptitude à mieux peser les raisons d'agir, sur une pareille base vitale et organique, a compromis tout rendement rationnel de la vie, et favorisé les impulsions catastrophiques.

### V. — CONCLUSION.

Il convient maintenant de comparer le comportement de ce chef responsable, pendant toute la durée de la guerre, de services fort importants, à la personne apparue au bout de l'étude de synthèse.

Cet ensemble de commandements civils et militaires échurent à un homme peu préparé par la nature, à exercer une grande autorité. Peu apte à se diriger lui-même, et à s'organiser vigoureusement une existence personnelle, il était encore moins apte à conduire les autres. Tout au plus pouvait-il appliquer rigoureusement les consignes reçues, mais son initiative limitée, comme sa compréhension, ne supposaient pas la solution aisée des problèmes qui lui étaient posés. Il était sans doute loisible de compter sur son obéissance, sa conscience profes-



sionnelle et son activité, mais sa personne lourde et désunie était bien empêchée d'agir avec originalité et même discernement.

De même, son courage, s'il fut certain sur le champ de bataille, fut plus discutable sur le plan civique. Se disant opposé à l'assassinat du général Mesny, il ne prit cependant aucune mesure positive pour empêcher un meurtre qui allait frapper un prisonnier innocent dont il était responsable. Berger tint à m'affirmer avec une solennité toute particulière, lorsque l'examen fut terminé, de son innocence dans cet assassinat. L'affirmation s'adressait au compatriote du malheureux général ; mais je savais bien que sa sincérité était discutable ; nul n'a reproché à Berger d'avoir fait exécuter le général Mesny ; mais, si étranger qu'il ait pu être à cette infâme décision, son devoir lui commandait de s'y opposer de toutes ses forces, puisqu'il dirigeait le service des prisonniers de guerre. S'il ne l'a pas fait, et si, par la suite, comme il le manifesta avec moi, il protesta avec véhémence de son innocence dans cette affaire, c'est qu'il estimait à peu de chose sa responsabilité dans un meurtre ordonné par le chef de l'Etat, dont il devenait le complice. Dans une affaire aussi grave, on ne saurait se dégager d'une responsabilité que personne d'autre ne peut prendre. Berger continua bien entendu de diriger après comme avant cet événement, le service des prisonniers de guerre.

C'est dans ses instincts de violence et de brutalité, qu'il faut rechercher l'origine et la cause des pamphlets rédigés contre les Juifs et contre les Russes ; ces pamphlets ont ce caractère tragique des idées qui se transforment en actes criminels répétés à l'infini.

Sa mentalité lourde et matérielle possédait cependant cette efficacité qui est le triste apanage des sujets obéissants pourvus d'une armature organique surpuissante, mais qui ne se préoccupent guère des conséquences morales et matérielles, de l'exécution des ordres reçus. Les pires développements ne l'effrayent pas, et l'on peut voir en lui cette sorte de robot bien dressé obéissant scrupuleusement aux ordres de ses maîtres.

Son cynisme se donna libre cours pendant le procès, lorsqu'il traita des permis d'immigration à vendre aux Juifs hongrois pour une somme exorbitante, afin d'armer les unités de la Waffen S.S. Les conséquences éloignées de ses actes, malgré son médiocre entendement, ne pouvaient lui échapper, et il avait de toute évidence accepté les dernières conséquences.

Avec l'unité Dirlwanger, Berger mit aussi en lumière le côté peu scrupuleux de sa nature ; non seulement il soutint par la suite et défendit, le chef de cette bande de brigands, mais il créa cette unité, et il l'arma. Il savait mieux que personne ce qu'on pouvait attendre de son ancien camarade de la première guerre mondiale, de même qu'il savait parfaitement ce qu'on pouvait et devait attendre des hommes au passé criminel qui se trouvaient sous ses ordres ; il les défendit

jusqu'au bout, se contentant de les déplacer en Russie, lorsque leurs actes de brigandage eurent provoqué les véhémentes protestations des chefs allemands eux-mêmes. Nous retrouvons ici non seulement l'emploi mais la justification de la violence sous le couvert de l'efficacité et le prétexte de la lutte contre les partisans ; la réalité était différente ; c'était la destruction sauvage des biens, et les pires exactions contre les personnes civiles.

En cette occurrence, Berger resta rigoureusement au milieu de ce courant de la violence et de la brutalité propres à sa nature. Il ne désavoua pas ses propres tendances en les condamnant chez les autres, et cela continua jusqu'à la fin.

La question des gardes destinés aux camps, et qui montra Berger impliqué dans les programmes des camps de concentration allait de soi pour un Obergruppenführer chef des plus grands services, et dans l'intimité habituelle de Himmler. Malgré ses dénégations, et son essai de limiter sa responsabilité à la porte des camps, il faudrait lui reconnaître un niveau intellectuel inférieur à celui du plus débile des débiles mentaux, pour admettre qu'il connaissait tout ce qui se passait dans le Reich à l'extérieur des camps, et, qu'il ignorait tout ce qui se passait derrière les portes ; son service le plus quotidien le devait avertir du contenu des camps, de l'entassement des indésirables et des ennemis du régime. En acceptant de recruter pour eux des gardes, il en reconnaissait implicitement la justification.

Berger fut certes coupable des enrôlements forcés de sujets non allemands dans la Waffen S.S., puisqu'il décrivit crûment ce qui survenait aux non-volontaires, et conclut cyniquement qu'il n'était pas nécessaire de proclamer le service militaire obligatoire. C'était là pour lui chose qui allait de soi, comme le manque absolu de scrupules à l'occasion du recrutement de très jeunes gens, voire d'enfants de dix ans, dans la Wehrmacht.

Quant à l'aide apportée à des aviateurs alliés à la fin de la guerre, le Tribunal estima justement qu'il avait surtout l'intention d'en tirer profit, ce qui se produisit d'ailleurs. Son insigne dissimulation ne lui servit pas peu dans cet acte utilitaire camouflé en acte humanitaire. Comment pourrait-on juger autrement, à l'égard d'un homme qui couvrit les crimes d'une bande de criminels rassemblés par ses soins ? Et puis, le sauvetage de quelques-uns ne rachète pas la perte de tant d'autres.

En définitive, qu'était-il possible d'attendre de cet homme matériel et lourd, incapable de créer dans l'isolement, de construire avec initiative, qui mit au service du parti et de ses chefs sa fougue laborieuse et brutale, appliquée et obéissante ? En vérité, rien de plus ou rien de moins que ce qu'il fit très exactement. La pauvreté relative de sa personne fruste, où la vigueur de la construction organique et des ressources de la vitalité l'emportaient si nettement sur les élé-



ments supérieurs de l'intelligence et du caractère, ne pouvait que lui interdire autre chose qu'une passive obéissance. Hors d'un parti rigide et de directives étroites, Berger eut été un bien piètre sire ; les déclamations enflammées et fanfaronnes, parfois agrémentées de citations de devises françaises (Mon âme à Dieu, mon épée au Roi, mon cœur aux dames), de certaines de ses lettres à Himmler, sont simplement grotesques.

Sur un fonds de lourde violence, cette passivité ne le devait pas conduire ailleurs qu'à l'acceptation coupable des pires directives et de leurs sanglantes conséquences.

J'ignore les raisons qui ont incité le Board of Review américain, à réduire considérablement sa peine, et à le libérer à la veille de Noël dernier, mais sans vindicte aucune, je pense que les nombreuses victimes de cette brute assez impitoyable, en Allemagne, en France et en Russie, ont beaucoup souffert de par lui, qui sera fatalement amené à juger qu'après tout, sa conduite n'était pas tellement critiquable. Il était courant d'entendre prédire à Nuremberg, avant le verdict du procès des Ministères, que le plus coupable et le plus punissable de tous ces ministres, secrétaires d'Etat et généraux, était sans aucun doute Berger ; on prédisait pour lui une peine plus grave ; il fut le plus lourdement condamné certes, mais aujourd'hui, la magnanimité des vainqueurs l'a libéré. Son histoire est celle du « petit homme », comme on dit en Allemagne, que la structure et les besoins de la dictature ont hissé aux premières places. Ainsi figure-t-il dans sa médiocrité, dans sa violence et sa vitalité d'enragé, le visage même du « bon serviteur », dans les dictatures de tous les temps.

### III. — Oswald POHL.

#### PREMIERE PARTIE.

##### BIOGRAPHIE.

Né le 30 Juin 1892 à Duisburg, dans la Ruhr, Oswald Pohl fréquenta l'école populaire jusqu'à l'âge de douze ans, puis l'école secondaire, qu'il quitta pour s'engager dans la Marine. Après avoir fait campagne pendant la première guerre mondiale en Extrême Orient et dans le Pacifique Sud, il fut nommé commissaire de la Marine en 1918.

En 1919 et en 1920, il étudia à l'Université de Kiel, tout en appartenant à la Marine. C'est là qu'il adhéra en 1923 à l'organisation servant de prête-nom au parti national-socialiste, alors interdit, auquel il adhéra en 1926. Il devint S.A. en 1929 ; en 1934, à l'occasion d'une visite à la base navale de Kiel, Himmler le persuada de quitter la Ma-



Le général Oswald Pohl

rine ; il entra donc à la S.S., où Himmler lui confia la direction du Service administratif ; c'est ainsi qu'il resta jusqu'à la fin, le responsable en dernier ressort de toutes les affaires financières et administratives de la S.S. En 1942, il obtint le plus haut grade, celui d'Obergruppenführer ; des 1940, il était général des Waffen S.S. ; il reçut les plus hautes distinctions S.S. ainsi que l'insigne d'or du Parti ; en 1938, il avait été admis au Cercle des amis de Himmler, qui groupait le petit nombre d'intimes jouissant de la confiance du Reichsführer S.S.

Pendant onze années ininterrompues, Pohl fut donc le chef administratif de l'organisation S.S. tout entière ; son seul supérieur était Himmler. Il avait ainsi le contrôle absolu d'une organisation composée de cinq branches et de vingt-huit services groupant 1700 employés.

Le W.V.H.A. (Wirtschaft Verwaltungs-Hauptamt) était en effet composé de cinq branches ou Amtsgruppen ; l'Amtsgruppe A représentait l'autorité en matières administratives et financières ; c'est lui qui négociait avec le Ministère des Finances l'affectation des fonds destinés aux activités S.S.



L'Amtsgruppe B s'occupait du ravitaillement des S.S., de leurs uniformes, de leur équipement, des matériaux de construction des logements qui leur étaient destinés et aussi du ravitaillement et de l'habillement des détenus des camps de concentration.

L'Amtsgruppe C devait veiller aux travaux de construction de la S.S. et de la Police : construction et entretien des baraquements, emplacement des camps, fortifications et routes. C'est cet Amtsgruppe qui s'occupait de la construction des chambres à gaz et des fours crématoires. Il supervisait la main-d'œuvre forcée sur une échelle plus vaste que toute autre industrie allemande, dépassant de loin l'I.G. Farben et les Chantiers Hermann Göring. Pour la seule année 1942, plus de 44.000 détenus des camps de concentration travaillèrent sous sa direction à la réalisation de 61 projets de construction, parmi lesquels il convient de citer la construction et l'agrandissement des fours crématoires de Buchenwald et de Mauthausen. Il entreprit la construction de gigantesques usines souterraines de fabrication d'armement.

L'Amtsgruppe D était directement responsable de l'administration des camps de concentration.

Quant à l'Amtsgruppe W, il administrait les entreprises industrielles et commerciales des S.S. C'est ce groupe qui présida à toutes les opérations de spoliation dans les pays de l'Est européen.

Pohl était ainsi le chef incontesté, actif et expérimenté d'un des rouages les plus importants de la machine de guerre allemande. Son activité sera étudiée avec plus de détail à propos des camps de concentration, de la destruction du ghetto de Varsovie, des expériences médicales, et des opérations Reinhardt à l'Est, et Osti en Pologne.

#### A. — Camps de concentration.

Originellement, la tâche de Pohl consistait à veiller à l'administration intérieure des camps : tant que les détenus ne s'occupaient qu'à des travaux intéressant la vie quotidienne du camp, son champ d'activité se bornait à déterminer leurs conditions de vie et à fixer les modalités du travail dans l'enceinte même des camps ; mais l'affectation des détenus aux différentes industries d'armement, au fur et à mesure que l'échelle en devenait plus vaste, entraînait un nombre d'opérations considérables ; des considérations d'ordre économique, administratif et politique intervenaient alors, nécessitant de la part de celui qui était chargé de les régler, des interventions dans des domaines qui dépassaient singulièrement le cadre du camp de concentration considéré comme unité administrative. Les « affaires économiques » des camps de concentration, dont Pohl avait la surveillance, comprenaient donc toutes les questions touchant les conditions du travail forcé, les dé-

placements des concentrationnaires vers certains camps de travail déterminés, et la répartition de la main-d'œuvre.

Dans une lettre adressée à Himmler au mois d'Avril 1949, Pohl définissait très bien la situation :

« Le but principal n'est plus la garde des détenus pour les seules raisons de sécurité, d'éducation et de prévention ; ce qui compte de plus en plus, c'est la mobilisation de tous les détenus aptes au travail pour atteindre les objectifs de guerre que nous poursuivons en ce moment, puis pour réaliser les fins constructives qui seront celles de la paix à venir. »

Le Tribunal reconnut que le pouvoir d'ordonner les exécutions n'appartenait pas à Pohl ; c'était Himmler, qui, en relation avec la Gestapo, prenait ce genre de décisions. Le Tribunal a également convenu que les détenus qui arrivaient dans les camps étaient envoyés par la Police de Sécurité, et le S.D. : « la compétence de Pohl commençait à la porte des camps de concentration. »

De par sa position, il connaissait mieux que personne les détails de l'abominable machinerie des camps. Au cours de son interrogatoire, il donna des indications numériques sur leur nombre et sur celui des détenus qu'ils renfermaient, avec une telle précision, qu'il est permis de conclure que l'extension prise par le système concentrationnaire ne lui avait nullement échappé. Mais ce serait une erreur de croire que Pohl n'a joué dans toute cette tragédie qu'un rôle de complice. Les crimes commis par ses subordonnés n'ont pas été le fait de bandits indisciplinés, sur lesquels leurs chefs avaient perdu tout contrôle. Tous les agents d'exécution S.S. étaient soumis à une discipline très stricte ; ils obéissaient tous à des ordres reçus par la voie hiérarchique, et agissaient, pour reprendre l'expression juridique « dans l'exercice de leurs fonctions ». L'assimilation de Pohl au supérieur hiérarchique responsable est donc parfaitement justifiée ; elle l'est d'autant plus que les « fautes commises » avaient, non pas le caractère exceptionnel de la faute administrative, mais constituaient l'essence même des fonctions des membres des organisations dépendant du W.V.H.A. La responsabilité encourue par Pohl du fait des crimes commis par les S.S. est encore aggravée du fait que l'idéologie nationale-socialiste tendait à faire admettre ceux-ci comme la manifestation normale de la suprématie de la race allemande sur les autres races dites inférieures. Il faut reconnaître que Pohl et ses complices ne sont devenus entièrement et pleinement conscients de la gravité de leurs crimes qu'après la défaite.

Interrogé sur les conditions générales qui régnaient dans les camps qu'il avait visités, Pohl donna des réponses tendant à faire croire que rien d'anormal ne s'y passait. Il déclara entre autres :

« Je regardais les prisonniers travailler, car je visitais les camps



pendant le jour ; en fait, je n'ai pas observé de conditions particulièrement mauvaises ».

« Monsieur le Président, j'ignore de quel programme d'extermination vous voulez parler ».

« Tant que les conditions ont été normales en Allemagne, la nourriture des détenus était suffisante. Il en était de même de l'habillement ».

Lorsqu'on abordait devant lui la question des atrocités commises dans les camps, Pohl répondait qu'il en avait entendu parler pour la première fois à Nuremberg.

Toutefois, au cours de son interrogatoire direct, et notamment à la suite des interventions fréquentes du Président, Pohl fit des déclarations permettant de conclure qu'il était parfaitement au courant de la vérité, et que les conditions n'étaient pas aussi « normales » qu'il voulait bien le dire.

Le Président : Ainsi donc, ces détenus étaient obligés de travailler, sans que ce travail fut rémunéré ?

Pohl : Oui, Monsieur le Président, c'est exact.

Le Pt. : J'appelle cela de l'esclavage, qu'en pensez-vous ?

P. : Oui, vous pouvez employer ce mot. Je ne pouvais rien y changer.

Malgré l'habileté de son système de défense, qui, dans les grandes lignes a consisté à faire valoir, suivant le cas, tantôt qu'il occupait une position trop élevée pour connaître des détails, tantôt que ses fonctions s'exerçaient dans un cadre trop limité, pour qu'il ait pu avoir connaissance de tel ou tel plan d'ensemble, Pohl fut amené à reconnaître malgré lui qu'il connaissait bien les détails, sans perdre de vue les idées générales qui présidaient au régime des camps.

L'extrait d'interrogatoire qui suit est fort éloquent à cet égard :

Pohl : Au cours de ma visite, à Auschwitz en 1943, je me rendis au service de la construction. Je voulais connaître l'implantation générale du camp, d'après une carte qui en avait été dressée, et sur laquelle figuraient les plans des fours crématoires et des chambres à gaz.

Juge Phillips : Vous êtes venu à Auschwitz, et au cours de votre inspection, des explications vous furent données sur le plan d'agrandissement des fours crématoires, alors en cours d'exécution. Qu'avez-vous à dire là-dessus ?

Pohl : On ne m'a pas fourni d'explication sur le plan des fours crématoires. Je n'ai fait que demander des explications sur les projets généraux de construction terminés, ceux qui étaient en voie de réalisation, et ceux qui ne figuraient encore que sur le papier.

Juge Phillips : N'avez-vous pas demandé pourquoi l'on procédait à l'agrandissement des fours crématoires ?

Pohl : Non, je n'avais aucune raison de le faire parce que ce n'est pas moi qui en avais ordonné la construction.

Juge Phillips : Vous saviez que les convois de détenus s'effectuaient de plus en plus massivement, et que le four crématoire était trop petit pour contenir tous les gens qui devaient y être tués ? Cela vous le saviez ?

Pohl : J'ignorais que les transports se faisaient sur une plus vaste échelle. L'extermination des Juifs et la chambre à gaz étaient en dehors de mes attributions.

Juge Musmanno : Quand vous avez vu les chambres à gaz, vous vous êtes naturellement rendu compte du but auquel elles correspondaient ? Vous saviez que des gens allaient être tués dans ces chambres à gaz ?

Pohl : Oui, je le savais.

Or, l'établissement pénitenciaire le plus rigoureux ne dispose pas de chambres à gaz pour faire disparaître les cadavres des détenus. Supérieur hiérarchique des bourreaux, Pohl savait que ces détenus mouraient d'épuisement, de faim, ou des mauvais traitements que leur infligeaient leurs gardiens S.S., particulièrement au cours de ces fameux « transferts » qui s'effectuaient d'un camp à un autre. Il savait que les détenus travaillaient dans des conditions extrêmement pénibles, quel que soit leur âge, leur sexe ou leur état de santé, le seul élément pris en considération étant le rendement.

En ordonnant lui-même que les détenus devaient travailler six jours et demi par semaine, à raison de onze heures par jour, en se plaignant dans une lettre adressée en décembre 1943 à tous les chefs des camps de ce que les gardes S.S. n'activaient pas assez le travail, bref en se donnant pour tâche quotidienne la surveillance des camps, n'ayant de comptes à rendre qu'à Himmler, Pohl s'est présenté devant le Tribunal comme un chef d'esclaves.

## B. — Le Ghetto de Varsovie.

La destruction du ghetto de Varsovie, où vivaient, sur 320 hectares, près de soixante mille personnes, fut décrétée par Himmler au cours de l'automne 1942 ; elle entraîna la mort de dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et constitua l'un des plus marquants des crimes nazis. Le plan de Himmler consistait d'abord à évacuer tous les habitants du ghetto pour les grouper dans des camps de concentration aux environs de Varsovie et de Lublin ; de là, ils devaient être envoyés dans des camps de travail vers l'Est ; après l'évacuation, le ghetto devait être entièrement détruit ; sur les ruines, des jardins devaient être plantés.

C'est à Pohl, chef du W.V.H.A. que cette tâche gigantesque fut confiée. Les ordres de Himmler furent exécutés à la lettre. Pohl envoya régulièrement à Himmler des rapports détaillés sur les opérations prescrites : transferts des Juifs dans les camps, en particulier



dans celui de Riga, démolition du ghetto, placement des prisonniers. L'on sait de quelles exactions ces opérations ont été accompagnées : massacres collectifs, incendies, pillages.

Je rappellerai seulement qu'il fallut livrer une bataille d'une semaine pour s'emparer du ghetto, et que moins de deux ans plus tard, en Juin 1944, Pohl qui disposait d'une main-d'œuvre de plusieurs milliers de prisonniers, rendit compte de la destruction de dix millions de mètres cubes construits.



Pohl : « Vous pouvez parler d'esclavage, Monsieur le président ; je n'y pouvais rien changer »

En acceptant la mission qui lui avait été confiée, de détruire une ville entière qui se trouvait alors loin de toute zone de combat, pour en évacuer une population civile vivant déjà dans la misère, Pohl a assumé une grande part de responsabilité dans les crimes collectifs qui ont été commis à cette occasion.

C'est ici le lieu de souligner l'inanité des déclarations faites par Pohl pour essayer de se disculper :

Le Président : N'avez-vous jamais entendu dire que les populations de villages entiers ont été ramassées, jetées dans des trains et en-

voyées dans des camps de concentration, hommes, femmes et enfants ?

Pohl : Je n'ai jamais assisté à des scènes pareilles ; je n'en avais pas l'occasion.

Le Président : Vous n'en avez jamais entendu parler ? C'est pour le moins étonnant.

Pohl : Non, je n'ai jamais entendu dire que des villages entiers avaient été évacués ; non, je n'ai jamais entendu parler de cela.

Le Président : Vous n'avez jamais entendu dire que des gens qui se trouvaient dans une église, ou dans un cinéma aient été ramassés et envoyés en Allemagne pour y travailler, qu'ils soient hommes, femmes ou enfants ?

Pohl : Je l'ai lu dans les documents, mais auparavant je n'en savais rien.

Le Président : Vous voulez dire que vous n'aviez jamais entendu parler de tout ceci avant d'avoir pris connaissance des documents de ce procès ?

Pohl : Oui, je puis affirmer en toute conscience que je ne connaissais pas ces choses auparavant.

Le Président : Cela est peut-être vrai, mais c'est toutefois étonnant.

Pohl : Je le reconnais, Monsieur le Président, mais c'est la vérité.

La vérité, c'est qu'il s'agit de la destruction intentionnelle et délibérée d'une grande cité moderne et de tous ses habitants, avec les meurtres, vols et pillages que pareille opération comporte. La part que Pohl y prit est indiquée de sa propre main : « Le nombre total de Juifs en cause a été de 56.065, y compris ceux qui ont été capturés et ceux dont l'extermination peut être prouvée ».

Quant on rapproche ce compte rendu établi de la main même de Pohl, des déclarations ci-dessus, on peut comprendre la déclaration du Ministère public américain : « Il est impossible de trouver aujourd'hui un S.S. ayant appartenu ou non au Service central, qui ait été au courant de quoi que ce soit ».

### C. — Expériences médicales.

Pohl n'a pas participé aux expériences, mais il les a rendues possibles en fournissant les sujets qu'il prélevait sur l'ensemble de ses détenus. Il exposa par écrit, le 23 Juin 1946, qu'il était parfaitement au courant des expériences, qu'il assista même avec Himmler, à Dachau à une expérience dans la chambre à basse pression pour hautes altitudes, qu'il connaissait les expériences de stérilisation du Dr. Clauberg, et qu'il savait que quarante expériences différentes avaient été réalisées.

Il ajouta : « Les détenus étaient simplement pris au hasard dans les camps ; parfois, Himmler précisait qu'il devait s'agir de condamnés à mort, mais ce n'était pas toujours le cas. Les sujets n'avaient pas à être



volontaires ; si ces médecins avaient expérimenté sur des volontaires, ils n'auraient pas eu à s'adresser à Himmler. C'était là une chose bien connue de quiconque était au courant des expériences... En application des théories raciales de Himmler, les détenus étrangers étaient préférés aux détenus allemands ».

La correspondance de Himmler, de son adjoint, Rudolf Brandt, du directeur de la Société Ahnenerbe, Sievers, montre le rôle capital, joué par Pohl dans les expériences médicales : c'était le fournisseur des sujets d'expériences.

#### D. — Action Reinhard.

C'est le nom qui fut donné au plan de pillage des pays d'Europe Orientale occupés par l'Allemagne, au profit des finances du Reich. Le rôle principal, y fut joué par Pohl, en tant que Chef du W.V.H.A. Cette organisation était en effet chargée de centraliser tous les biens volés par les Allemands, de les inventorier, puis de les évaluer. Elle procédait ensuite à leur distribution.

Que Pohl ait connu l'origine de ces biens, c'est ce qui ressort très clairement d'une lettre adressée par lui le 9 Février 1944 à Maurer, lui ordonnant de remettre tous les objets précieux à l'Amtsgruppe D en caisses plombées, sans aucune indication d'origine. L'argent volé était déposé à la Reichsbank sous le nom d'emprunt de « Max Heiliger ». Le 4 Juillet 1944, Pohl, au cours d'une communication faite aux dirigeants du W.V.H.A., désigna les officiers responsables des biens confisqués dans certaines zones, et déclara : « D'une façon générale, il ne faut pas perdre de vue que tous les biens juifs doivent être incorporés au patrimoine allemand. »

Dans son affidavit du 2 Avril 1947, il expliqua que l'action Reinhard déclenchée en 1941 ou 1942, relevait directement du Gruppenführer S.S. Globoknic et que, sous la direction de Himmler, il était entré en contact avec le Président de la Reichsbank, pour mettre au point la question des livraisons d'objets précieux. C'est ainsi qu'il visita la Reichsbank, et se fit montrer ces objets précieux accumulés dans les caves : « Personne n'a jamais douté, déclara-t-il, que ce butin provenait des Juifs exterminés dans les camps de concentration. Ainsi que je l'appris en 1943, les dents et les couronnes en or des détenus leur étaient arrachées de la bouche après leur « liquidation ». Cet or était fondu, puis remis à la Reichsbank... Lorsque je reçus toutes les pièces faisant état de la fortune ainsi acquise, je réalisai l'étendue de l'opération. Je compris que la plus grande partie des textiles dont la liste figurait dans ces rapports, avaient été volés à des gens que l'on avait mis à mort, et que l'opération tendait à l'extermination des Juifs. »

#### Abgelieferte Werte aus der Aktion Reinhard

Werte aus der Aktion "Reinhard" wurden zwecks Weiterleitung an die Reichsbank, bzw. an das Reichswirtschaftsministerium, beim H-Wirtschafts-Verwaltungshauptamt, Berlin, abgeliefert und zwar:

a)	Reichsmark-Beträge im Gesamtwerte von	RM 53,013.133.51
b)	Devisen in Banknoten aus allen Hauptländern der Erde (wobei besonders 1/2 Million Dollar bemerkenswert ist) im Gesamtwerte von	" 1,452.904.65
c)	Devisen in günstigem Gold i. Gesamtwerte	" 843.802.75
d)	Edelmetalle (rund 1.800 kg Gold u. etwa 10.000 kg Silber in Barren) im Gesamtwerte von	" 5,353.943.--
e)	Sonstige Werte wie Schmuckgegenstände, Uhren, Brillen usw.-(wobei besonders die Zahl der Uhren mit oca 16.000 gebrauchsfähigen und etwa 51.000 reparaturbedürftigen bemerkenswert ist, die der Truppe zur Verfügung gestellt wurden)	" 26,089.800.--
f)	Rund 1.000 Waggons Spinnstoffe im Gesamtwerte von	" 13,294.400.--

Zusammen: RM 100,047.983.91

*U. Globoknic*  
H-Gruppenführer  
und Generalleutnant der Polizei

1 detaillierte Liste liegt bei.

Un état de cent millions de Mark au profit de l'«Aktion Reinhard»



Bien qu'ayant reconnu avoir eu connaissance des faits, Pohl ne manqua pas, au cours de son interrogatoire direct, d'essayer de faire endosser la responsabilité de l'action Reinhard, dont il avait été personnellement chargé, à ses subordonnés immédiats.

#### E. — Action Osti.

L'opération concernant les « Industries de l'Est » connue sous le nom d'« Osti », était un corollaire de l'Action Reinhard dans ce que l'on appelait la solution du problème juif à l'Est ; elle fut organisée le 1<sup>er</sup> Mars 1943 et dura un an. Son histoire est expliquée de façon très claire dans le rapport de Johann Sebastian Fischer, en date du 21 Juin 1944 :

« L'Osti » devait administrer tous les biens juifs qui se trouvaient dans le territoire du Gouvernement Général, à l'exception de l'argent, des bijoux et des vêtements, et avait plus particulièrement pour tâche d'utiliser la main-d'œuvre juive, qui, dans le Gouvernement Général, était susceptible d'effectuer des travaux profitables au Reich ».

Ce plan comportait :

a) L'utilisation de la capacité de travail des Juifs par la création d'entreprises ayant des rapports étroits avec les camps de travail juifs.

b) Le transfert d'entreprises commerciales antérieurement maintenues dans le Gouvernement Général.

c) La saisie de tous les biens mobiliers ayant appartenu à des Juifs, et particulièrement les machines et les matières premières.

d) L'utilisation de machines, d'outils et de marchandises ayant appartenu à des Juifs et devenus objets de propriétés de personnes ou de groupes non Juifs.

Cette opération se poursuivait tant qu'on put disposer de la main-d'œuvre juive des camps de concentration ; liée à l'action Reinhard, elle marqua la réalisation du plan que le Reich avait conçu pour réduire les pays occupés de l'Est Européen à de vastes étendues de terre. Le rôle de Pohl y fut encore plus direct que dans l'Action Reinhard ; il en fut le chef comme le principal exécutant. Il a présidé à son origine et a participé à toutes ses phases, jusques et y compris la liquidation.

En vertu d'une combinaison destinée à conférer un semblant de légalité à ce plan essentiellement illégal, Pohl fut nommé administrateur des biens saisis à l'Est, et dont OSTI avait la charge.

La conception établie du mandataire est celle d'un personnage qui agit aux lieux et places des mandants, et agit pour leur compte, en respectant en tous points leurs droits. En l'espèce toutefois, le manda-

taire se trouvait être au service d'intérêts adverses, et agissait à tout moment avec l'idée de servir ces intérêts aux dépens des bénéficiaires. En réalité, le mandat donné n'était qu'une pure fiction. On ne saurait croire qu'il entrât dans les intentions du Reich de restituer les biens à leurs anciens possesseurs juifs, dont la plupart avaient fui, disparu ou avaient été exterminés. La seule valeur de ce mandat fictif consiste à fournir une preuve de plus de l'association étroite qui liait Pohl aux dessins criminels de l'OSTI.

Pour se disculper, Pohl soumit un décret du 28 Février 1933 signé par le président du Reich Hindenburg, et par le chancelier Hitler, supprimant la constitution de Weimar, qui garantissait la liberté individuelle, la liberté de parole et de réunion, et protégeait la correspondance et le domicile. La police secrète d'Etat reçut des pouvoirs presque illimités sur les personnes et les biens, et devint l'autorité suprême du pays.

C'était l'affaire du peuple allemand d'aliéner sa liberté entre les mains de la police d'Etat, mais c'était violer la loi internationale que d'appliquer ce décret à des territoires et à des nationaux non allemands. C'est ainsi qu'un pouvoir supérieur à celui de Hitler surgit, lorsque les chefs nazis étendirent leur tyrannie à des pays étrangers, et tentèrent de se justifier en invoquant la loi allemande.

Oswald Pohl fut reconnu coupable de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité ; condamné à mort, le 3 Novembre 1947 il fut exécuté par pendaison le 6 Juin 1951.

## DEUXIEME PARTIE.

### EXAMEN MORPHOLOGIQUE.

Agé de cinquante ans au moment de l'examen, en 1948, Pohl me dit avoir été un grand sportif ; épris de plein air il n'avait jamais souffert d'une maladie grave ; marié deux fois, il eut trois enfants du premier mariage, et quatre du second. Il préférait les livres de philosophies et de sciences naturelles, et en musique Beethoven.

Ses yeux gris jaune lançaient parfois de brefs éclairs inquiétants ; les iris montraient à leur périphérie un gerontoxon très net. L'hémiface droite était fortement rétractée ; il existait une calvitie forte, avec canitie.



## A. — Mensurations.

Taille	: 176		
Poids	: 79 kgs	{	Max. : 85 Min. : 72
Envergure	: 1795		+ 3.50
Buste	: 95	92.22	+ 0.78
Membres supérieurs	: —4 à —5 DG		Médiobras
Membres inférieurs	: 83	83.60	— 0.60
Thorax	: 23 (fort)	21.47	+ 1.53
Abdomen	: 35	29.92	+ 5.08
Hauteur sternale	: 145		
Tête et cou	: 31	31.85	— 0.85

L'envergure dépassant la taille de trois centimètres et demi chez un sujet médiobras, est un bon signe unitaire et vital, qui n'indique cependant pas une endurance et une résistance très grandes.

Le buste légèrement plus long que la moyenne annonce le grand développement d'un ou plusieurs de ses éléments ; la tête et le cou étant plus courts que la moyenne, s'opposent à une dominance nerveuse, mais le thorax et surtout l'abdomen, dépassent franchement la moyenne, et expriment de nettes dominances sanguines et lymphatiques.

Ces dominances sont encore renforcées par les longueurs moyennes des membres, les membres supérieurs étant exactement en position médiobras, et les membres inférieurs en position mésotiskèle faible, légèrement inférieure à la moyenne.

Les mensurations annoncent donc des dominances sanguines, unitaires et lymphatiques.

## B. — Triade symptomatique.

Appendice xiphoïde moyen, long médian, dur,  
10 hautes lunules,  
pas d'indépendance à l'origine, des vitales et des céphaliques.

Cette triade indique un ensemble organique fortement vitalisé et vigoureux, avec un bon capital vital et de forts revenus disponibles.

## C. — Segment céphalique.

Vu de face, le visage est assez franchement rectangulaire, large, avec prédominance marquée de l'étage cérébral. Le front est en effet développé, et possède le diamètre transversal le plus grand du visage ; il est haut, et fuyant à son étage supérieur, surtout développé au

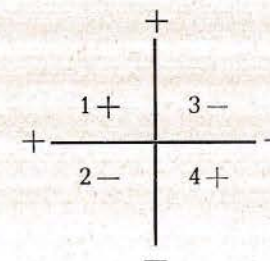
niveau de l'étage inférieur, qui surplombe des cavités orbitaires profondes.

De profonds plis transversaux barrent l'étage moyen du front et deux plis verticaux profonds sont très visibles à la base du nez.

Les cheveux, qui furent blonds, sont très rares et presque blancs ; les sourcils sont très épais ; les iris sont gris à la périphérie, avec un centre jaune et feu. Le teint est coloré. L'étage supérieur l'emporte assez nettement sur les autres. L'étage moyen est cependant bien développé dans ses trois dimensions et le nez est fort, long et assez pointu.

L'étage inférieur, ou mandibulaire, est surtout développé au niveau du menton, carré et fort, qui avance franchement. La bouche est mince, petite et serrée. L'expression du visage, dont l'hémiface droite est nettement plus petite que la gauche, marque habituellement une bonhomie que dément souvent l'éclat parfois extraordinaire des yeux, la durée d'un éclair.

Le crâne est relativement moins développé que le visage, bien qu'assez haut et large ; il pêche surtout par sa partie postérieure, assez plate, ainsi que le montre bien la répartition des cadrans à partir des plans passant par le tragus.



La partie supérieure du segment céphalique l'emporte nettement sur la partie inférieure, de même que sa partie antérieure l'emporte sur sa partie postérieure. Le cadran antéro-supérieur est le plus développé, puis vient l'antéro-inférieur, puis le postéro-supérieur, enfin le postéro-inférieur, avec une nuque forte.

L'ensemble céphalique n'est pas harmonieusement équilibré ; l'avancée du massif facial d'une part, le développement relativement faible du front supérieur et du crâne postérieur d'autre part, en sont responsables. La construction du segment céphalique met en effet davantage en valeur les dominances unitaires et sanguines, voire même lymphatiques, que les dominances nerveuses. Ces dominances se font jour puissamment, grâce à l'importance de l'appoint volontaire, mais d'une façon dépourvue de mesure et de bon sens.





Pohl : mains

## D. — Mains.

Elles présentent un rapport assez harmonieux avec le visage ; elles sont en effet larges, fortes, et terminées en pointe. Les paumes l'emportent nettement en dimension sur les doigts ; elles sont larges, hautes et dures ; assez creuses, elles possèdent de fortes éminences thénars ; rouges et chaudes, elles ont un rebord cubital, martien, renflé, surtout à droite.

Les doigts sont forts et ronds, particulièrement les index ; les cinquièmes doigts sont longs, les pouces moyens, et les auriculaires l'emportent sur les index. Dans les paumes, les plis ne sont représentés que par les quatre principaux si l'on néglige une faible ébauche bilatérale, d'anneaux de sensibilité ; ils sont rouges et larges ; les mentales et les céphaliques sont fortement tressées. Les mentales sont en plus presque rectilignes, les motrices bien tracées, surtout à gauche, et il existe une petite ébauche bilatérale de saturniennes. Les extrémités digitales présentent un tremblement menu, permanent. Les céphaliques et les vitales sont étroitement fusionnées, à leur origine, dans les deux mains.

Nous avons vu que le sujet présentait une haute lunule à la base de l'ongle de chaque doigt. En conclusion, les mains présentent de nombreux signes relevant des quatre dominances tempéramentales ; cependant, les signes sanguins et unitaires l'emportent nettement, comme le montre le tableau des tempéraments. Les mains possèdent une harmonie beaucoup plus grande que le segment céphalique, qui marque ainsi la nature réalisatrice, efficiente et pratique du sujet. Les signes de vitalité et de grande résistance organique sont particulièrement indiqués dans ces mains de grand format, et dures, mais l'utilisation vitale est légèrement sujette à caution, en raison des petits signes de fragilité nerveuse relevés au niveau des principaux plis.

## TROISIÈME PARTIE.

## EXAMEN GRAPHOLOGIQUE.

## A. — Genres et espèces.

1. **Vitesse** : abrégée, dynamogénée, embrochée, emportée, lancée, mouvementée.
2. **Pression** : acérée, baveuse, explosive, spasmodique, massuée, en relief.



3. **Forme** : anguleuse, arquée, crénelée, cruciale, discordante, à harpons, jointoyée, en lasso.

4. **Dimension** : dilatée, exagérée, grande, inégale, surélevée, surhaussée.

5. **Direction** : centrifuge, centripète, descendante, dextrogyre, élançée, inclinée, à rebours, en recul.

6. **Continuité** : barrée inutilement, liée exagérément, organisée, combinée, tremblée.

7. **Ordonnance** : soignée.

Ainsi, quarante espèces de cette écriture très riche, se répartissent dans les sept genres :

#### 1. Vitesse :

**abrégée** : dans ce milieu graphique, c'est un signe d'excitation qui annonce la discordance.

**dynamogénée** : c'est l'écriture énergique et vive de la vigueur mentale et physique.

**embrochée** : dans un tel milieu, la majuscule du nom, transpercée de part en part par un trait qui sert à former la lettre suivante, unit l'écriture lancée des impulsifs à l'écriture cruciale des combattants. Elle annonce les décisions excessives et les impulsions aveugles et déraisonnables que corroboreront de nombreux autres signes graphologiques et morphologiques.

**emportée** : indique l'impulsion, l'emportement,

**lancée** : annonce également l'impulsion.

**mouvementée** : indique le naturel amplificateur et déformateur, et décèle le tempérament sanguin, remuant et circulant.

#### 2. Pression :

**acérée** : annonce le naturel agressif, critique,

**baveuse** : c'est l'indice, dans ce milieu, de l'esprit fougueux et rageur, en même temps que sensuel.

**explosive** : ces appuis vigoureux et très courts, très inégalement répartis, brièvement croissants et décroissants, constituent une variété de l'écriture spasmodique ; ils indiquent un sujet hypersensible qui réagit par une projection de forces violente, subite, inattendue et très brève ; c'est un spasmodique bref, grand impatient, sujet à des réactions violentes, à des décisions intempestives, et des gestes imprudents, à des excès de colère très brefs.

**spasmodique** : assez souvent, les appuis sont suffisamment prolongés pour aboutir au spasme, qui est en l'occurrence le mode de réaction réflexe et instinctive d'un sujet vivant dans un état de surexcitation et de crispation perpétuel qui le rend exaspérant et déraisonnable.

**massuée** : les finales sont fréquemment massuées, en particulier au niveau des « o » et des « t » et expriment un naturel violent et indomptable.

**en relief** : c'est l'écriture nette de la vigueur intellectuelle et physique, et de l'énergie volontaire.

#### 3. Forme :

**anguleuse** : l'écriture est nettement plus anguleuse qu'arrondie, exprimant l'énergie, mais aussi l'entêtement et la raideur.

**arquée** : c'est l'écriture de la vanité et de la susceptibilité ; elle concourt à former des résultantes redoutables.

**crénelée** particulièrement visible sur les « m » et les « n » en forme de créneaux, cette espèce indique la bienveillance et le dévouement.

**cruciale** : c'est l'écriture du combattant, de l'agressif.

**discordante** : c'est l'écriture où plusieurs espèces importantes ont pris un développement excessif : écriture trop impétueuse, trop excitée, trop spasmodique, trop liée, trop surélevée ; elle exprime la grande exagération, le naturel excessif, en bien et en mal, comme c'est le cas ici.

**à harpons** : indique le naturel harponnant, qui n'en démord et ne cède jamais.

**jointoyée** : exprime le naturel secret, muré.

**en lasso** : en l'occurrence, le caractère tenace, sujet à de véritables idées fixes.

#### 4. Dimension :

**dilatée** : c'est l'écriture de la force intellectuelle et physique.

**exagérée** : indique l'amplification du moi, et l'exagération motrice des réactions.

**grande** : dans un tel milieu, c'est l'agitation indomptable et discordante.

**inégale** : c'est l'écriture de l'impressionnabilité cérébrale, de l'émotivité, et de l'intelligence ; elle atteint ici un degré appréciable.

**surélevée** : particulièrement visible et importante au niveau de la signature, où le prénom est tout entier surélevé par rapport au nom ; c'est le signe pathognomonique de l'orgueil, qui sera étudié plus en détail avec les résultantes.

**surhaussée** : c'est l'activité qui déborde en haut dans le plan vertical, et crève le plafond psychique, pour aboutir à l'exaltation. L'écriture surhaussée s'observe ici sur certaines majuscules et initiales, comme le « I » de « Ich » au premier mot de la première ligne et le « d » de « deutschen » au dernier mot de cette même ligne. Le surhaussement se remarque également sur les « s » gothiques ; souvent très accentué, il marque la grande exaltation ; associée à la précédente, cette espèce contribue à annoncer le déséquilibre du caractère, comme nous le verrons plus loin.







## B. — Résultantes.

1. Ecriture organisée, dynamogénée, inégale, avec des discordances : cette résultante indique une ardeur, une vigueur et une activité cérébrales considérables, la présence d'obsessions supérieures sur le fonds d'hypersensibilité mentale, mais elle implique des bizarreries et une originalité d'esprit qui confine au déséquilibre.
2. En lasso, rapide, mouvementée, barrée inutilement et hyperliée : cette résultante exprime la vivacité impérieuse mais excessive des opérations intellectuelles, une suractivité brouillonne, avec une imagination très exaltée et amplificatrice, une véritable effervescence psychique avec un bouillonnement nuisible au jugement.
3. Jointoyée et en lasso : cette résultante constamment renouvelée, dans un milieu graphique présentant de grandes supériorités, indique la grande habileté ; en particulier l'aptitude à ruser sur les sentiments, mais aussi le caractère impénétrable ; elle laisse prévoir l'hostilité incessante que d'autres signes viendront confirmer, la ténacité extraordinaire, de véritables idées fixes, un esprit vindicatif et de mauvaise foi.
4. A rebours, centrifuge et acérée : c'est la résultante du naturel indépendant et même insurgé, qui a horreur des contraintes et qui défend son indépendance avec férocité ; elle se complète de la résultante à rebours, hyperliée et centripète, au niveau du « d », dernière lettre du prénom dans la signature par exemple ; le sens de celle-ci ajoute à l'esprit d'indépendance une note d'exaspération, et de pétulance indomptable.
5. Anguleuse et en recul : cette résultante très mauvaise, particulièrement visible sur le « k » de « Rückschläge », quatrième lettre du deuxième mot de la onzième ligne, indique dans ce milieu supérieur mais discordant, la mauvaise foi et l'opposition, et renforce les signes d'hostilité latente.
6. Lancée, baveuse et acérée : résultante fréquente, annonçant les emportements violents et rageurs, la grande susceptibilité et l'humeur détestable.
7. Dextrogyre et liée : visible après toutes les majuscules, cette résultante indique la cordialité superficielle facile.
8. Centripète et spasmodique : cette résultante se trouve par exemple sur le « d », première lettre du premier mot de la douzième ligne ; elle indique la surexcitation par à coups subits, brusques et violents, les décisions inopinées, mais surtout excessives.
9. En recul, anguleuse, surélevée, centrifuge et disloquée, cette résultante très mauvaise est particulièrement visible au niveau du « s » deuxième lettre du prénom, dans la signature ; elle indique, dans ce milieu évolué mais discordant, le naturel harcelant d'un révolté perpétuel chimérique et déséquilibré.

10. La signature présente la résultante d'un grand nombre d'espèces importantes, encore renforcées par leur présence à ce point capital du graphisme ; elle est en effet à la fois : grande, surélevée, surhaussée, en recul, culbutée, à rebours, centrifuge, hyperliée, embrochée et spasmodique.

Elle est en effet beaucoup plus grande que le texte, et il faut noter que les signatures des années de guerre sont encore beaucoup plus grandes ; elle est surélevée, par l'érection, comme sur un piédestal, du prénom tout entier par rapport au nom ; elle est surhaussée, au niveau des majuscules et de la lettre « s » du prénom ; elle est en recul au niveau de cette même lettre, et du trait qui part de la majuscule « P » du nom, pour former le « o » ; elle est culbutée au niveau de la lettre « s » du prénom ; elle est à rebours et centrifuge au niveau de la dernière lettre « d » du prénom, et hyperliée par l'union intime du prénom et du nom ; enfin elle est embrochée par le trait en recul et crucial qui traverse le tiers inférieur du « P » majuscule du nom, et spasmodique au niveau des deux branches verticales du « O » majuscule du prénom, de la branche gauche du « a » et du « e » minuscules du prénom entre autres.

Cette importante résultante, à cet endroit crucial, dans un pareil milieu graphique, indique l'orgueil incommensurable d'un sujet doué et sensible mais déséquilibré, pourvu d'un esprit révolté et agressif, hostile et de mauvaise foi, en proie à des impulsions destructrices, avec une surexcitation discordante qui aliène les plus belles qualités de l'esprit, et une véritable inadaptabilité et insociabilité finales.

## C. — Signes de supériorité et d'infériorité.

+	—
organisée, combinée,	exagérée, surélevée,
inégale,	trop mouvementée, trop
rapide, liée, dynamogénée,	centripète et spasmodique,
dextrogyre,	trop liée,
en relief,	discordante.
spontanée,	

## D. — Aspect mental.

1. Hiérarchie du caractère :  
Supérieur par l'organisation originale, mais inférieur par les discordances.
2. Degré d'intelligence :  
Sensibilité développée, mais suractive et brouillonne, avec des failles graves.



## 3. Degré d'activité :

Activité excessive, brouillonne et discordante.

## 4. Degré de volonté :

Vraisemblablement moins élevé que ne l'indique la vigueur du tracé ; il y a sans doute davantage d'activité, d'intrépidité, de fougue et d'ardeur, que de volonté organisée et soutenue.

## QUATRIEME PARTIE.

## CONSTRUCTION DU TEMPERAMENT.

Le nombre et l'intensité des signes servant à la construction du tempérament sont élevés ; la personnalité est donc richement douée, et les colonnes des indices tempéramentaux sont bien remplies, à l'exception de la quatrième, celle du tempérament lymphatique, qui comporte seulement trois signes, et se trouve nettement en fin de construction.

Le nombre, mais surtout la qualité et l'intensité des signes des deux colonnes tempéramentales les mieux fournies : l'unitaire et la sanguine, sont assez proches ; cependant, la colonne sanguine l'emporte nettement, grâce à un ensemble de signes répartis depuis le visage jusqu'à l'écriture. Plus nombreux, ces signes sont également plus importants qualitativement que ceux de la colonne unitaire, qui vient donc en second lieu ; la colonne nerveuse arrive donc automatiquement en troisième place, et la hiérarchie s'inscrit ainsi dans l'ordre 3124, Sanguin — Unitaire — Nerveux — Lymphatique.

Sans doute n'est-il pas inutile de noter que la conformation générale du corps et des principaux centres dans le mode large et vigoureux à la fois, propre aux premières dominances sanguines et unitaires, a fourni une indication importante pour la hiérarchie tempéramentale ; cette indication a été complétée pour la fixation de la première dominance sanguine, par les longueurs moyennes des membres en position médiobras et mésatiskèle, avant même de faire intervenir l'abondance et l'intensité des signes sanguins spécifiques.

Le geste du départ de cette hiérarchie s'effectue avec une grande exagération (sanguine et unitaire), suivie d'une mise en train positive (Unitaire — Nerveux) qui tombe dans le ralentissement lymphatique après un nouveau changement d'orientation.

Au total, une grande force virile et physique (S. U.) qui finalement s'estompe dans un naturel émotif et flottant (N. L.). Les caractéristiques psychiques montrent d'abord l'extrême exagération de la vitalité dans un naturel suractif, voyageur, bouillonnant, et passionné pour

ses idées. L'énergie se manifeste par l'esprit de lutte, une activité hautement agressive et intransigeante. En troisième lieu, l'émotivité apparaît très grande, et tend à fragiliser un ensemble jusqu'alors vigoureux, mais excessif. En dernier lieu, après des flottements, une certaine émotivité terminale vient amortir les exubérances initiales, mais nuit cependant à la plénitude des réalisations.

Dans l'ensemble, l'existence se déroule ardente et fiévreuse, avec des abandons et des reprises, des emportements considérables avec tendances aux solutions extrêmes, suivies de phases beaucoup moins actives, floues, et sans beaucoup de ressort. Le sujet éprouve de grandes difficultés à faire régner le juste milieu, et à obtenir la pondération et la continuité dans l'effort.

## CINQUIEME PARTIE.

## SYNTHESE DE LA PERSONNALITE.

La personnalité est composée d'éléments d'une grande richesse, dont la disposition hiérarchique fait apparaître une antinomie entre une partie forte et une partie faible, mal soudées, au sein d'un esprit ardent, fougueux et intransigeant ; l'action de la mentalité s'exerce trop exclusivement à partir des données instinctives, et sur un mode si extraordinairement rapide que les failles intellectuelles et caractérielles l'emportent sur les réelles supériorités.

Dans son ensemble, la personnalité, qui comporte des éléments très brillants, est très mal orientée, franchement mauvaise et dangereuse, déséquilibrée et discordante.

Le geste tempéramental montre au départ une forte exagération suivie d'une mise en train positive qui passe au ralentissement après un nouveau changement d'orientation. Au total, une force certaine qui s'estompe finalement dans un naturel émotif et flottant. Les caractéristiques psychiques montrent les tendances excessives, de toutes les formes de la vitalité en première dominance, puis l'énergie sous sa forme négative d'intransigeance et de lutte ; en troisième lieu, la grande émotivité instable, qui aboutit en dernier lieu à une placidité terminale fort réduite.

Dans l'ensemble, la vie se déroule ardente et fiévreuse, avec des abandons fâcheux.

L'intelligence est sensible mais dérégulée, et son opération principale, le jugement, est fâcheusement carencée.

Le caractère est passionné, instable et agité, grevé par l'esprit de révolte et par l'orgueil.



1	Visage rectangulaire Bouche serrée Iris gris à la périphérie + Sourcils horizontaux Menton carré, fort  Paumes dures Doigts ronds forts Index forts 5 <sup>es</sup> doigts longs Motrices à D <sup>re</sup> et à G <sup>che</sup> Rebords cubitaux renflés (D +) Paumes as. creuses  Ecriture { centripète acérée embrochée			
2	Etage cérébral dominant  Vis. fortem. asymétrique  Mains triangulaires Ebauches d'anneaux Mentales rectilignes Tremblement permanent des doigts  Ecriture { surhaussée culbutée déséquilibrée			
3	Th. + 1,53 A. X. moyen, gros 10 lunules hautes  Visage large + Cheveux blonds Sourcils épais Iris jaunes foncés-feu- Teint coloré  Main large Thénars très forts + Lignes { rouges larges Paumes { larges rouges chaudes  Ecriture { spasmodique barée inu- llement mouvementée			
4	Abd. + 5.08  4 lignes principales 4 <sup>e</sup> do. beaucoup plus longs que 2 <sup>es</sup>  			

Construction des tempéraments : 3 1 2 4 — S U N L —

La **vitalité naturelle** est considérable.

L'**infrastructure physique** est vigoureuse.

Dans l'ensemble, la personnalité représente une grande force pleine de dons totalement gâchés par la mauvaise orientation, les travers et la discordance, jusqu'à la **pire aberration** et au déséquilibre.

#### A. — Sur le plan intellectuel :

L'impressionnabilité intellectuelle et la sensibilité cérébrale sont grandes ; l'esprit possède de plus une ardeur et une activité tellement intenses qu'il atteint à une suractivité véritable ; les idées sont en effet nombreuses et riches, et leurs associations sont d'une rapidité grande et si faiblement contrôlée, qu'il en résulte une sorte de confusion qui avoisine le déséquilibre de l'esprit. En effet, la conception manque de clarté et de netteté, et l'impulsion extraordinairement puissante que reçoivent les idées dès l'acte initial de leur conception, les entraîne dans un tourbillon qui dépasse la vivacité, même impérieuse, des opérations intellectuelles rapides, pour aboutir à un brassage intense fougueux et désordonné.

La méthode et l'organisation, font défaut au raisonnement, qui néglige les idées rationnelles et déductives, pour utiliser à toute vitesse et sans ordre, les éléments fournis par le monde extérieur à la puissante machine de l'instinct. Le mauvais enchaînement des idées provient en premier lieu de leur nombre, de l'extrême impressionnabilité cérébrale, et de la vive impulsion reçue, mais surtout de l'inaptitude du sujet à réfléchir, à classer et à ordonner avant de juger. Cette inaptitude foncière est à rattacher en premier lieu à la construction tempéramentale mais aussi à la construction plus particulière d'un sujet incapable d'exercer un choix, un ordre et une hiérarchie, aux multiples images mentales dont le nombre et l'intensité l'obsèdent et le trouvent sans force.

Son hypersensibilité mentale est telle en effet, qu'il existe un véritable état obsessionnel dû à l'afflux constant d'images nombreuses défilant à toute allure sur les sujets les plus divers, avec des obsessions électives à formes d'idées fixes pour certains domaines et certains sujets. Il s'ensuit un état pénible de tension obsédante qui est d'autant moins apte à rétrocéder aisément, que le champ mental est encombré par les produits d'une imagination très exaltée, vagabonde et accaparante, amplificatrice et parfois même follement exubérante.

La nature des obsessions est relativement supérieure, du fait de leur nombre et de l'originalité de leur contenu, mais l'esprit sensible qui les accueille manque de la force nécessaire pour les transmuier en décisions, puis en actions ordonnées ; de plus, nombre de ces obsessions ne trouvent accès auprès de cet esprit suractif et hypersensible,



mais dépourvu d'ordre rationnel, de réflexion et de frein, qu'en raison même de leur caractère incomplet, flou, ou même inhabituel ou étrange, qui accroche une imagination exubérante et sans frein. Il en résulte une carence générale d'ordre et de mesure, particulièrement sensible dans l'acte essentiel et terminal du jugement.

Celui-ci se montre en effet éminemment suggestible et dépourvu du sens de l'essentiel ; du fait de travers caractériels graves, et aussi par la faute d'une instruction insuffisante, ce jugement effervescent est faussé et altéré ; il montre une intransigeance et une tendance à se porter aux extrêmes, d'une façon radicale et excessive.

Dans l'ensemble, l'intelligence possède des dons considérables de sensibilité et d'impressionnabilité ; le bouillonnement et l'effervescence psychiques qui la dominent, détruisent, en l'absence d'une canalisation vigoureuse, toute netteté et clarté, tout ordre et sens de l'essentiel ; enfin les travers caractériels contribuent puissamment à altérer le jugement, de sorte que cette intelligence hypersensible se trouve livrée à la plus grande impuissance et aberration. Ceci vaut surtout pour le domaine de l'esprit et des idées ; dans la vie quotidienne, et s'appliquant au domaine de la matière, l'intelligence possède des qualités de robustesse, de travail, et d'appréciation exacte du monde matériel, qui lui permet dans ce domaine, des réalisations considérables, absolument interdites dans l'autre.

#### B. — Sur le plan du caractère :

Il s'agit d'un sujet bouillonnant, passionné pour ses idées, très individualiste, avec l'horreur des contraintes, et capable de défendre son indépendance avec férocité. Cordial et bienveillant à l'égard de son entourage immédiat, il est intraitable sur le plan des idées, même si leur application est susceptible de conséquences redoutables. Rageur très susceptible et souvent d'humeur détestable, il se montre souvent d'une insigne mauvaise foi, d'une opposition et d'une hostilité latentes et profondes. Violent à l'occasion, sensuel, très orgueilleux avec un sentiment de haute prééminence, il vit dans un état de révolte qui contribue puissamment à le déséquilibrer.

Son caractère passionné bouillonnant et coléreux, et la forte prédominance, chez lui, de l'inconscient et de la réflexivité sur le conscient et la raison, s'accompagnent d'impulsions agressives, dangereuses et déséquilibrantes, avec une grande exagération de l'activité psycho-motrice qui a conduit à un véritable surmenage intellectuel et physique. Il existe un état permanent de précipitation, d'impatience et de surexcitation discordantes, qui répand autour de lui le désordre et l'agitation. Remuant et circulant, hypersensible et hyperréagissant, le sujet vit dans un état d'excitation et de crispation perpétuel, qui le

rend exaspérant et déraisonnable, l'instabilise et lui fait prendre des décisions absurdes et destructrices.

L'énergie se manifeste davantage chez lui par l'intransigeance que par l'expression d'une volonté organisée et soutenue. Très habile à ruser sur les sentiments, vindicatif et de mauvaise foi, sachant rester impénétrable, il estime avoir toujours raison, n'en fait qu'à sa tête, n'écoute rien ni personne, et fait preuve en tous cas, d'une agitation indomptable, discordante et harcelante.

L'émotivité est elle-même très grande, à base d'une impressionnabilité et d'une sensibilité générales, développées, mais entretenue par l'extrême susceptibilité, et profondément altérée par l'agitation discordante et l'orgueil immodéré. Finalement, elle conduit à une forme grave d'instabilité, qui, alliée aux travers intellectuels proprements dits, aboutit au déséquilibre.

La placidité terminale relative du geste tempéramental vient faiblement amortir les exubérances, car elle est peu marquée, et le self-control est insuffisant.

Finalement, l'orgueil incommensurable, associé à l'état d'esprit révolté, protestataire, surexcité et discordant, sur un fonds intellectuel gravement altéré par la fausseté du jugement, aboutit à une véritable inadaptabilité et insociabilité, qui correspond à la constitution paranoïaque.

#### C. — Sur le plan de la vitalité :

La vitalité naturelle et ses revenus disponibles sont développés, et ne présentent pas de signes d'atteinte notable. Certains signes de dévitalisation organique peu accentués sont cependant décelables, mais dans l'ensemble, la vitalité naturelle disponible est encore considérable.

#### D. — Sur le plan corporel :

La vigueur organique est encore considérable, et le sujet n'a pas encore souffert de l'extrême excitation psycho-motrice ; la résistance organique est telle que les plus fâcheux excès ne l'ont pas entamée sérieusement, et que seuls, des signes secondaires que l'âge à lui seul suffirait à expliquer, viennent témoigner d'un début de souffrance de l'économie dans l'ensemble.

#### E. — Conclusion :

La personnalité, constituée d'éléments d'une grande richesse, à disposition hiérarchique plus forte dans sa partie initiale, est soumise à un certain nombre de forces contradictoires, sans ordre ni frein, que



l'énergie volontaire ne vient pas unifier ; de plus, les travers intellectuels et caractériels exercent sur le tout une influence déséquilibrante telle, que malgré la vitalité naturelle élevée, et le haut degré de résistance organique, la personnalité apparaît profondément discordante, dangereuse et insociable.

## SIXIEME PARTIE.

### CONCLUSION.

Le commissaire de la Marine Oswald Pohl n'hésita guère, semble-t-il, à quitter son corps, en 1934, pour céder aux objurgations de Himmler, et prendre la direction du service administratif et financier de la S.S. Membre du parti clandestin dès 1923, il suivait là une ligne d'action politique qui devait le conduire à l'échafaud. Son naturel excessivement enthousiaste, individualiste et même révolté, son intelligence sensible mais instinctive et brouillonne, sa grande vitalité naturelle et la vigueur de sa constitution organique, devaient fatalement le conduire sans grand scrupule à militer en faveur du parti de l'enthousiasme, mais aussi de la violence et de l'aventure.

Le contrôle absolu de l'immense organisation S.S., sous les seuls ordres, et dans l'intimité de Himmler, fut pour sa jeune et frénétique personnalité, un merveilleux champ d'expérience. Il s'y exerça et s'y appliqua sans se poser de problèmes, mû par des instincts trop puissants, mal contenu par des freins trop faibles, et mal averti par une réflexion carencée et jamais développée. Est-ce à dire qu'il ne fut qu'une merveilleuse mécanique, à peine grippée, vers la fin, par un fonctionnement trop intensément soutenu, sans âme ni aptitude à réfléchir et à bénéficier de l'expérience ? C'est sans doute l'image qu'il voulut donner de lui-même, ne livrant rien de sa pensée intime au cours des débats qui furent neutres, comme s'il n'était plus que le liquidateur de cette S.S., dont il avait été l'un des plus grands chefs, sans doute le plus grand après Himmler.

Jamais, Pohl n'accepta même d'admettre la moindre parcelle de connaissance, qui put laisser supposer qu'un peu du drame intérieur des camps, du ghetto de Varsovie, des actions Reinhard ou Osti, lui était parvenu. Il n'en accepta pas la discussion, et je suppose que Himmler lui-même, s'il eût pu être conservé vivant et interrogé, n'eût accepté que la responsabilité de l'exécution des ordres de Hitler, et eût invoqué les circonstances atténuantes inhérentes à qui exécute. Pour Oswald Pohl, il n'existait pas de buts particuliers aux opérations qu'il

finançait, aux organismes qu'il dirigeait ; ce n'était pas là son affaire, et il ne faisait qu'exécuter des ordres, en bon technicien des affaires administratives et budgétaires. Cette défense ne saurait abuser longtemps.

Sans rappeler la formation, non technique celle-là, mais spécifiquement politique, qu'il reçut dès 1923 en militant au sein du parti, et en s'élevant graduellement jusqu'à l'échelon le plus élevé, il suffit de rappeler brièvement les principaux champs d'activité où Pohl se rendit tristement célèbre. A la lueur de son examen mental, et de ses possibilités intellectuelles, qui étaient grandes, il sera aisé d'apprécier plus justement sa responsabilité, et le sens véritable de son action.

Avec les camps, dont il administrait non seulement les « affaires économiques », mais qu'il construisait et agrandissait, jusqu'aux fours crématoires, c'est de la mobilisation de tous les détenus aptes au travail, dont il était chargé. Il reconnut qu'on pouvait parler d'esclavage, à leur endroit, mais dénia qu'il eût pu y changer quelque chose. Plus tard, il reconnut tout savoir de ce qui s'y passait, mais avoir été impuissant. En vérité, l'idée d'un changement, si elle l'eût un jour frappé, n'eût pû concerner qu'un moyen d'utiliser à meilleur compte les dernières forces de ces malheureux ; toute son éducation et son activité politiques ayant été basées sur l'exploitation des races dites inférieures, et des ennemis du III<sup>ème</sup> Reich, il n'avait pas à envisager un changement quelconque, sauf dans le sens de l'aggravation et du rendement.

La fréquentation quotidienne de Himmler ne lui épargna sans doute rien de ce qu'il y avait à savoir du contenu exact des camps, et je pense qu'à partir de la guerre, il ne dut pas garder la moindre ignorance de l'origine des détenus, qui ne furent plus dès lors des criminels de droit commun, ou même des opposants politiques allemands.

Chargé de la destruction du ghetto de Varsovie, c'est de la destruction de près de soixante mille personnes, et de leurs habitations, qu'il se rendit coupable, annonçant triomphalement de mois en mois, la disparition des millions de tonnes de mètres cubes construits. Il nia là encore toute connaissance du traitement infligé aux habitants, et provoqua ainsi la déclaration qu'on sait de la part de l'accusation américaine.

Pourvoyeur des médecins expérimentateurs, et toujours cité, après Himmler, lorsqu'il fallait obtenir des sujets, Pohl se borna à déclarer cyniquement que les victimes n'étaient évidemment pas volontaires, et que c'était justement pour cette raison que les médecins s'adressaient à lui.

Avec l'action Reinhard, il reconnut l'origine des objets précieux qu'il devait collecter, mais il n'accepta pas davantage d'endosser la responsabilité de cette opération qui porta sur des sommes colossales,



et dont il fut personnellement chargé. Il en alla de même avec l'action « Osti », dont il fut le chef et le principal exécutant.

Quels que soient donc les faits reprochés et les preuves fournies, Pohl se borna à nier sa connaissance de leur nature exacte, malgré l'in vraisemblance de cette position. Il choisit de tout nier, devant les évidences accablantes. Cette dissolution de la notion de la responsabilité individuelle, à partir de l'ordre du chef suprême, n'est évidemment pas acceptable. Même dans un état dictatorial, la responsabilité existe, comme elle existe partout, et pour chacun de nous, selon nos pouvoirs et notre connaissance. Ceux de Pohl étaient considérables, et son système élémentaire et désespéré de défense, n'y retrancha rien.

Nous savons en effet, outre l'étendue extraordinaire de ses pouvoirs et des moyens mis à sa disposition, combien ses moyens personnels étaient considérables, et quelle forme ils prenaient. Profondément secret, muré et impénétrable, il n'en était pas moins fort intelligent, et parfaitement averti du moindre des détails du plus petit de ses services. Son activité débordante et brouillonne, et son hypersensibilité mentale s'accommodaient fort bien de son cynisme amoral, et s'il eut parfois à philosopher, comme il le dit, ce ne fut pas pour mettre un frein à son comportement, ou pour l'orienter autrement ; ce fut toujours pour accomplir plus fidèlement et plus exactement sa tâche. Nous sommes bien renseignés là-dessus par ses innombrables lettres à son chef, à ses pairs ou à ses subordonnés.

Il n'y eut jamais pour lui le moindre doute quant à la direction du chemin choisi depuis si longtemps, et avec tant d'enthousiasme. Homme d'instinct et d'action, longtemps avant d'être un homme de réflexion et de sang-froid, il ne fut pas influencé semble-t-il par le cours des événements ; l'expérience ne lui apprit rien, et finalement en manière d'explication et de défense, il eut recours à la négation sempiternelle et obstinée, pour se sortir d'une situation impossible, dont il ne reconnut sans doute jamais le caractère odieux pour lui. Muré et impénétrable en effet, il ne livra jamais rien du tréfonds de sa personnalité, en dehors de quelques préoccupations assez banales dans son cas, et parfois inhérentes à son état d'esprit, où le caractère émotif et flottant succédait souvent à l'emportement passionné, et à l'affirmation autoritaire et volontaire.

C'est ainsi que lors de ma première visite, il vint rapidement à moi, dès la porte franchie, et me demanda avant toute autre chose : « J'espère que ce n'est pas parce que vous m'estimez fou, et intéressant pour un psychiatre, que vous venez m'examiner ? » Au cours des examens il était facile de surprendre d'assez fréquents éclairs assez extraordinaires, dans ses yeux gris jaune, éclairs qui disparaissaient aussitôt, mais laissaient une sorte de gêne, comme si une arme eut été vivement dissimulée quelque part, prête à être utilisée. A l'habitude, l'expression du visage était bonhomme, et peu propre à des déductions

de sens péjoratif ; mais brusquement, l'œil s'éclairait avec une intensité et une dureté telles, que l'impression de danger subsistait après la disparition de l'éclat. Il était naturel de faire un rapprochement avec l'écriture jointoyée et fermée, où les signes de violente agressivité n'étaient pas dissimulés, comme ils l'étaient dans le visage qui livrait seulement sa morphologie, avec de rares et brèves manifestations d'un potentiel redoutable.

C'est pourquoi d'ailleurs, l'étude graphologique a pris chez Pohl une si grande étendue, car chez lui, cette expression de la personnalité possède une si grande richesse de signes, et une telle originalité par rapport au visage et aux mains. Mais les signes plus contingents et plus fins du visage, du corps et des mains, ont permis de fournir à cette écriture, le cadre véridique dans lequel elle devait être étudiée, sous peine d'être coupée de son contexte.

En définitive, animal d'instinct et d'action, ce sujet, malgré la détérioration provenant de la suractivité brouillonne et de la fragilité nerveuse sans doute constitutionnelle, qui ont conduit toutes les deux à une originalité avoisinant le déséquilibre, a été capable de mener à bien des tâches immenses, dont il a voulu délibérément ignorer le contenu moral ou inhumain.

#### IV. — Karl WOLFF.

### PREMIERE PARTIE.

#### BIOGRAPHIE.

Agé de 47 ans en 1948, Karl Wolff fut mobilisé pendant la première guerre mondiale, et servit de Décembre 1918 à Mai 1920, avec le grade de lieutenant au corps franc de Hesse et au trente-cinquième régiment de la Reichswehr.

Au début de 1933, il était adjoint au Reichsstatthalter de Bavière, puis, en Juillet 1933, il devint l'adjoint personnel de Himmler. Il devait rester dix ans auprès de ce dernier, dont il devint en 1936 le chef de l'état-major particulier, puis l'officier de liaison auprès de Hitler.

En Septembre 1943, il fut nommé commandant suprême de la S.S. et de la Police en Italie ; en Février 1945, il fonda la Légion italienne. Il fut fait prisonnier en Mai 1945, et obtint les honneurs de la guerre ; c'est ainsi que, témoin à Nuremberg, il fut le seul officier à conserver sur son uniforme, les insignes de son grade.



Il avait atteint le rang d'Obergruppenführer dans l'Allgemeine S.S., et celui de général dans la Waffen S.S.

A Londres, en Novembre 1946, Karl Wolff rédigea une déclaration écrite, principalement destinée à limiter son rôle au cours des expériences aéronautiques pratiquées à Dachau dès 1941, sur des détenus. Il décrivit en particulier le voyage qu'il fit avec Himmler jusqu'à Dachau, à la fin de Février 1942, et l'expérience dans la chambre



Le général Karl Wolff

à basse pression, dont ils furent témoins ; il fournit dans cet affidavit un certain nombre d'indications sur son existence passée auprès de Hitler et de Himmler. Entre autres choses, il dit ceci :

« Le 18 Février 1943, on découvrit à l'hôpital S.S. de Hohenlychen, que je souffrais de fortes hémorragies rénales avec suppuration, et d'un gros calcul. Je restai là et y fus opéré, Himmler, comme il l'avait fait après la mort de Heydrich, prit personnellement mon service.

Pendant ma maladie, un des adjoints de Himmler, l'ambitieux et peu scrupuleux Grothman, renvoya honteusement mon collaborateur, Heckenstaller, et intrigua pour me succéder... Himmler appliquait en tous points l'ordre du Führer sur le secret, à savoir que personne

ne doit connaître davantage d'un ordre important, ou le connaître plus tôt, que ne le nécessite l'exécution. C'est ainsi que malgré mes dix ans de sacrifices personnels pour lui, et d'étroite collaboration, Himmler garda secrètes, vis-à-vis de moi, les questions les plus importantes.

Je suis persuadé que le Führer n'avait pas astreint au silence le Reichsführer S.S., par la solennelle poignée de main habituelle en pareil cas, lorsque ce dernier me cacha la nature de ma maladie, et interdit au naturiste Félix Kersten, qui me soignait sur son ordre, de me rien révéler. En réalité, il savait très bien par Kersten que je souffrais de troubles graves du métabolisme, du système circulatoire et des reins, dus à l'excès de travail et à l'insuffisance de sommeil. En effet, il était bien connu que le Führer travaillait la nuit, et que l'ancien agriculteur Himmler commençait très tôt sa journée ; or, l'un et l'autre désiraient m'avoir, en tant que leur officier de liaison avec la Waffen S.S., constamment à leur disposition, soit pour des discussions, soit au téléphone, pendant leurs heures de travail.

C'est par un hasard que je connus le caractère critique de ma condition, par le Général Gottlob Berger, à qui Himmler l'avait révélé, en lui conseillant de ne pas m'adresser certaines invitations. C'est alors que je me rendis de mon propre chef auprès du Prof. Gebhardt, à Hohenlychen, qui diagnostiqua un gros calcul du rein, et m'opéra.

J'espère que ces déclarations détaillées suffiront à apporter la preuve de mon innocence personnelle. (Il s'agit en particulier de la mise en cause de Wolff dans les expériences humaines, son nom figurant sur plusieurs documents avec ceux de Himmler, du maréchal Milch, du médecin général Hippke, et du Dr. Rascher, à l'occasion des expériences aéronautiques).

Si malgré tout, certaines apparences pouvaient être retenues contre moi, je vous demande de croire que j'ai toujours agi de bonne foi et que je ne me suis jamais réellement rendu compte d'avoir été utilisé, même d'une façon éloignée, à quelque acte inhumain. Après tout, et pour prévenir toute apparence qui me serait contraire, je puis mettre en avant mes quarante-cinq années de vie exemplaire et honorable, et les deux années pendant lesquelles, de 1943 à 1945, j'ai dirigé de façon chevaleresque, les affaires militaires et administratives, sur le théâtre de guerre italien.

Si je n'avais pas eu une conscience absolument tranquille, j'aurais certainement demandé pour moi d'abord, au lieu de mon adjoint Kappler, des conditions privilégiées et un traitement honorable, lors des négociations de capitulation en Suisse, en Mars 1945. J'aurais aussi demandé le secours de l'ancien président du Conseil italien, et chef des partisans, Parri, qui était mon prisonnier, avant de le rendre volontairement aux Américains le 8 Mars 1945, alors qu'aucun général allemand ne fût relâché en contrepartie. Je puis dire la même chose des



personnalités allemandes et étrangères qui me furent confiées avant la débâcle allemande, pendant cette période si dangereuse pour elles, entre le 26 Avril et le 4 Mai 1945. Il y avait parmi eux à l'Hôtel Praner-Wildsee, près de Toblach, dans le Tyrol du Sud, Léon Blum, Schuschnigg, le pasteur Niemöller, un neveu de Molotov, un parent de Churchill, et beaucoup d'autres.



Karl Wolff à droite avec le général S.S. Eicke, à gauche

Sur la foi de mon message par radio du 2 Mai 1945, au maréchal Alexander, ils furent tous remis sains et saufs deux jours plus tard aux troupes américaines, sans que je leur aie demandé la moindre promesse, qu'ils auraient certainement donnée, d'intercession pour moi ».

Par la suite, lors de la comparution du maréchal Kesselring, comme témoin au procès international, le maréchal confirma les négociations entreprises de concert avec Karl Wolff en Suisse, avec un Américain, pour entamer des pourparlers politiques en vue de terminer la guerre. Le maréchal rappela également qu'en collaboration avec Wolff, il avait fait mettre à l'abri les trésors d'art de Cassino et de Florence.

Extérieurement, Karl Wolff était un homme de belle apparence,

ayant du savoir-vivre, spirituel et distingué, extrêmement aimable et poli. Mais il était immédiatement sur ses gardes, quand on abordait sa participation éventuelle à des crimes de guerre. Comme chef de l'état-major particulier de Himmler, dit un de ses interrogateurs, le psychiatre américain Alexander, il limitait son rôle aux questions sociales et culturelles, aux aspects positifs et nobles de l'activité de son chef, Heydrich étant exclusivement chargé des questions concernant la seconde partie de la personnalité de Himmler. Et, ajoute le psychiatre, j'ai préféré ne pas insister sur le passage d'un film retrouvé par les alliés, où l'on voit Wolff suivant Himmler dans une de ses visites au camp de Minsk, en 1941.

Au cours de ses interrogatoires, Wolff décrivit Himmler sous les traits d'un homme à deux visages successifs, le second s'étant développé sous l'influence du succès et de l'enivrement du pouvoir. Cette déloyauté commença au sommet dit-il ; il devint infidèle au vieil idéal S.S. et entraîna avec lui beaucoup d'autres membres du parti et de la S.S., dans sa recherche du succès à tout prix, et sa croyance que le droit est ce qui est utile au pays. Ce concept n'a pas évolué graduellement comme en Angleterre, et Himmler choisit pour l'aider, un petit groupe d'hommes qu'il mit dans l'impossibilité de résister à ses ordres, par des menaces implicites ou sous-entendues, parfois même dirigées contre leurs familles.

C'est ainsi, dit Wolff, que Himmler décida de mettre à exécution les plans d'extermination des Juifs, et utilisa à cette intention des hommes comme Eichmann et Hoess, et surtout celui qui lui parut le plus apte à une tâche aussi brutale, Globocnik.

Pendant sa présence au Tribunal de Nuremberg, Karl Wolff présentait des troubles mentaux qui lui valurent d'être traité par un neuropsychiatre allemand de l'hôpital de la ville. J'ai lu à l'époque le compte rendu de ce spécialiste, qui rapporte les troubles présentés à une forme de schizophrénie.

Finalement, Karl Wolff, après avoir servi de témoin à Nuremberg, fut jugé par un Tribunal britannique, légèrement condamné, puis libéré au titre de son temps passé en prison préventive. Je l'ai vu à plusieurs reprises, j'ai assisté à ses dépositions mais je ne l'ai pas personnellement examiné.



## DEUXIEME PARTIE.

## EXAMEN CLINIQUE.

## A. — Examen morphologique.

L'examen morphologique est forcément très réduit puisqu'il doit être reconstitué à partir de souvenirs, et de la seule photographie jointe. Le sujet s'y présente de trois quarts, avec un front large et haut, sillonné de profondes rides transversales, fuyant au niveau de son étage supérieur, bombé au niveau de l'étage moyen, et fortement marqué au niveau de l'étage inférieur, au-dessus de cavités orbitaires profondes. Les cheveux sont blonds, les yeux gris bleu, et le teint assez coloré.

Le nez est fort, et franchement arqué, la bouche bien fermée sur des lèvres minces, où la supérieure débord légèrement. L'étage moyen est développé, ainsi que l'étage mandibulaire, où le diamètre bi-goniale est large, et le menton bien dessiné et ferme ; le visage s'inscrit dans un rectangle assez large. L'expression est ferme et résolue.

Considéré dans son ensemble, le segment céphalique présente une dominance nette de ses moitiés supérieure et antérieure, par rapport au tragus. Le segment antéro-supérieur est de beaucoup le plus développé, puis vient le segment antéro-inférieur ; enfin les segments postéro-supérieur et postéro-inférieur viennent loin derrière. Il existe donc un développement considérable du massif facial et du crâne antérieur, avec un moindre développement de la protubérance occipitale.

Avec l'appoint considérable fourni par la forme rectangulaire du visage, ces proportions crânio-faciales sont en faveur des dominances unitaire et sanguine, au détriment des deux autres, dont seule, la nerveuse est franchement indiquée par la grosse protubérance cérébrale. Le sujet semble donc placé sous le signe morphologique dominant de l'énergie volontaire et de l'action, du déplacement et des passions. Il semble également être muni d'une forte vitalité naturelle, à en juger par les dimensions du massif facial moyen, et la largeur du visage et du thorax.

Dans ce visage rectangulaire et large, le nez fortement arqué accuse le naturel guerrier.

## B. — Examen graphologique.

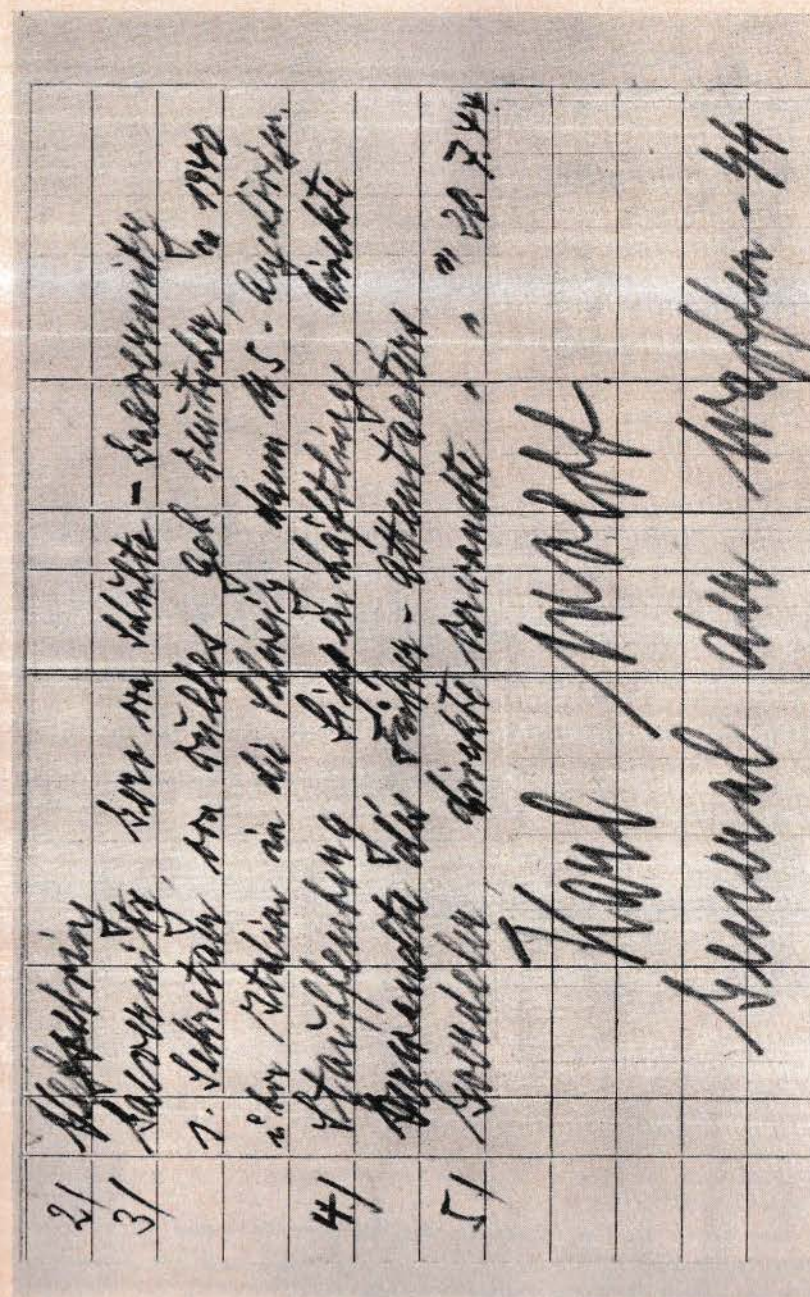
## A — Genres et espèces : 33 espèces pour les 7 genres.

## 1. Vitesse :

Abrégée, cadencée, inhibée, lente, retenue,

## 2. Pression :

Acérée, appuyée régulièrement, ferme, nette, pochée,





**3. Forme :**

Anguleuse, cruciale, jointoyée, simple,

**4. Dimension :**

Condensée, égale, étreécie, grande, grossissante,

**5. Direction :**

Centripète, dextrogyre, élancée, inclinée, en recul, rigide, tordue,

**6. Continuité :**

Chancelante, inorganisée, à reprises, tremblée,

**7. Ordonnance :**

Ordonnée, soignée, stéréotypée.

**1. Vitesse :**

abrégée : cette espèce annonce l'excitation motrice.

cadencée : naturel infatigable.

inhibée : c'est la suppression ou la diminution d'une des manifestations de l'activité psycho-motrice ; c'est un indice d'arrêt, de suspension ou de retenue par épuisement ou par freinage des mouvements graphiques. L'inhibition s'exerce ici par retenue et par épuisement. Avec l'écriture inhibée par retenue, se trouvent les espèces jointoyée, sobre et serrée ; parmi les signes d'inhibition par épuisement, on trouve l'écriture basse, tremblée et à finales courtes, où le courant est coupé par raison d'économie.

lente : peut également entrer dans l'inhibition.

retenue : — idem.

**2. Pression :**

acérée : indique le naturel combattant,

appuyée régulièrement : c'est le signe spécifique de l'énergie volontaire, du tempérament unitaire,

ferme : signe d'intrépidité,

nette : — idem —

pochée : c'est un signe d'asthénie.

**3. Forme :**

anguleuse : c'est le signe d'une volonté à forme d'entêtement,

cruciale : naturel combattant,

jointoyée : dans ce milieu graphique, cette espèce indique le naturel plus que secret, muré, et constitue un signe supplémentaire d'inhibition.

simple : c'est l'espèce qui dépend le plus du milieu ; en l'occurrence, elle indique à la fois une certaine forme de simplicité véritable, et d'insignifiance relative de la pensée.

**4. Dimension :**

Condensée : c'est l'indice d'une certaine âpreté au gain.

égale : dans ce milieu, l'égalité en hauteur du graphisme, indique la nature obsessionnelle des pensées dominantes.

étreécie : elle possède un sens très voisin de celui de l'écriture condensée,

grande : c'est ici l'écriture de l'agitation, parfois même discordante, mais aussi de l'intrépidité,

grossissante : c'est l'espèce de l'exagération enthousiaste, susceptible de comporter ici une certaine part de naïveté et même de puérilité.

**5. Direction :**

centripète : exprime ici la grande excitation psycho-motrice, l'endurance, et l'esprit excessif de lutte,

dextrogyre : indique la dépendivité,

élancée : c'est l'indication de l'esprit imaginaire, enjoué,

inclinée : c'est une certaine forme de sensibilité,

en recul : c'est la rétivité et l'entêtement,

rigide : le naturel rigide, assez franchement mauvais,

tordue : cette espèce est davantage à rapporter ici à l'asthénie, dont il existe d'autres signes, qu'au mensonge ; mais la coexistence de l'espèce jointoyée oblige à ne pas écarter complètement le mensonge.

**6. Continuité :**

chancelante : c'est un signe d'asthénie, de dévitalisation,

inorganisée : c'est ici l'indice d'un certain puérilisme, qui empêche la pensée d'être enregistrée dans des conditions d'automatisme suffisant,

à reprises : cette espèce indique à la fois ici un certain degré d'asthénie et de puérilisme. Elle est particulièrement visible au niveau du deuxième mot de la sixième ligne « Sippenhäftlinge » qui est écrit avec sept reprises, les liaisons comportant au maximum deux lettres.

Tremblée : indique ici une certaine impressionnabilité malade, liée à une déficience organique du système nerveux, vraisemblablement due à une fragilité constitutionnelle et à un surmenage acquis.

**7. Ordonnance :**

ordonnée : désir d'ordre de clarté, d'exactitude,

soignée : — idem —

stéréotypée : indique un certain degré de routine psychique.



## B. — Résultantes.

1. Centripète, en lasso, et anguleuse : cette résultante, assez rare, est visible sur la majuscule « B » du premier mot de la première ligne après le chiffre 1 : « Bloom » ; elle indique une grande aptitude à capter et à ramener à soi.

2. En recul, anguleuse et cruciale : particulièrement visible au niveau de nombreuses minuscules comme les « f » « g » « s », et sur la majuscule « S » du mot « Sippenhäftlinge », deuxième mot de la sixième ligne. Cette résultante indique évidemment une grande rétivité, mais aggravée par un naturel inflexible et même tyrannique, avec des entêtements absurdes qui prennent parfois un caractère obsédant.

3. Anguleuse, cadencée : c'est la résultante de l'entêtement brusque et désagréable.

4. Stéréotypée et tordue : l'écriture est plus stéréotypée que tordue, mais d'assez nombreuses torsions sont cependant visibles ; cette résultante indique la tendance à la persécution, en unissant la torsion, et même l'excitation (écriture centripète des accents), à l'écriture égale, automatique et stéréotypée ; le sujet invente des désagréments ou des hostilités dont il se croit victime.

5. Stéréotypée, égale et en recul : cette résultante très marquée ici, indique le caractère obsessionnel d'une pensée à tendances négativistes.

## C. — Supériorités et infériorités.

+	—
simple, sobre,	égale, lente,
retenue, ordonnée,	trop anguleuse,
dextrogyre, en relief	commune.
spontanée,	

## D. — Signature.

Bien lisible, elle annonce l'attention et la simplicité, de même que sa concordance d'inclinaison avec le texte, indique que le caractère n'est pas profondément dissimulé. On y trouve de l'orgueil, du fait de sa dimension beaucoup plus haute que le texte, et de l'uniformisation en hauteur des lettres du nom propre, par diminution des hampes et des jambages, ainsi qu'une résultante faite de l'association de l'espèce grossissante avec les espèces anguleuse et en recul (f finaux du nom).

Cette résultante montre que le naturel exagéré, un peu enfantin et naïf, mais avec un fonds bénin, est gâté par des entêtements incoercibles, et des idées fixes.

Mais la caractéristique principale de cette signature réside dans le signe quatre fois répété, où l'on voit le nom, très lisible, inscrit non

plus à titre de signature, mais comme l'énoncé d'une adresse ou d'une raison sociale, où le nom figure, suivi immédiatement de la rue et du pays, ou de la qualité.

C'est là un indice qui, ajouté aux nombreux autres signes de rétivité, dénonce une absence d'affirmation de la personnalité, une véritable dislocation du moi et son absence dans l'individualité. C'est la signature d'un grand instable, très irrégulier, et en état grave de discordance et de déséquilibre.

## E. — Conclusion.

a — Hiérarchie du caractère.

Il est supérieur par l'énergie volontaire déployée, mais pêche par défaut d'organisation véritable et de stabilité.

b — Degré d'intelligence.

La sensibilité intellectuelle est faible, et le désir d'ordre et de clarté n'y supplée pas. Il existe un certain bon sens, mais le jugement est insuffisant, et le fonds mental habituel et obsédé.

c — Degré d'activité.

Le degré d'activité atteint ne correspond pas à l'énergie déployée, en raison des obsessions et de l'asthénie.

d — Degré de volonté.

La volonté est vigoureuse, avec des défaillances.

## TROISIÈME PARTIE.

## SYNTHÈSE CLINIQUE.

Il s'agit d'un sujet à fonds mental puéril non dépourvu de simplicité, et muni d'une grande excitation psycho-motrice chez qui les faibles caractérielles et intellectuelles ont provoqué des troubles graves.

## Sur le plan intellectuel :

L'impressionnabilité cérébrale est faible ; les idées assez puériles et dépourvues d'originalité, possèdent des associations lentes. La grande excitation cérébrale, qui contraste avec la faible sensibilité intellectuelle, entraîne dans ces conditions les pensées monotones vers des obsessions inférieures, qui se meuvent dans un cercle étroit d'habitudes mentales fixées et peu adaptables.

Malgré un grand désir d'ordre et de clarté, les opérations de l'esprit se déroulent sans méthode ni vivacité, à partir d'une conception sans



netteté. Les aspirations trop absolues font intervenir un élément de contrainte épuisant à la longue dans cet esprit dépourvu de sensibilité et de souplesse ; s'il existe un certain bon sens élémentaire, le jugement est d'habitude cependant faible et puéril, dépourvu du sens de l'essentiel, et, contraint par l'extrême entêtement, dépourvu d'objectivité et porté aux extrêmes. Il lui arrive de traverser des phases dépressives intenses, à la faveur d'une asthénie organique plus marquée.

L'intelligence connaît alors des périodes de routine, avec des obsessions pénibles qui viennent se greffer sur le fonds mental habituel.

#### Sur le plan caractériel :

Le sujet est essentiellement viril, combattant et intrépide, porté à agir sans réflexion suffisante, avec une grande excitation de l'activité psycho-motrice, qui s'exerce avec rigueur et inflexibilité, mais aussi avec entêtement et rétivité. Le naturel critique et batailleur, souvent cassant et peu sociable, se livre à une telle dépensivité, et avec une telle précipitation, d'une façon si tyrannique et épuisante, et avec des entêtements tellement absurdes, que la résistance organique présente des signes de défaillances. Celles-ci s'expriment par les nombreux symptômes d'une asthénie grave, particulièrement visible au niveau du système nerveux.

Sur le plan organique, ce surmenage acquis, sous l'influence de l'excessive excitation et des failles intellectuelles, produit un épuisement vital global et un véritable fléchissement de la vitalité. Sur le plan mental, les obsessions habituelles s'accusent, la routine psychique se trouve en proie à un négativisme intense, et même à des idées de persécution.

Habituellement très discret et prudent, muré même parfois, le sujet possède une grande habileté captatrice ; les failles intellectuelles et caractérielles n'ont pas détruit une simplicité réelle, qui accuse le côté enfantin et naïf de sa nature, gâté cependant par des entêtements inconcevables, et des idées fixes de captateur tenace et agressif.

Il y a chez ce sujet une absence d'affirmation de la personnalité qui dépasse l'indice de la rétivité pour aller jusqu'à la dislocation du moi, et à son absence dans l'individualité. Associé à la puérilité relative de l'esprit, et à un sentiment très net de haute prééminence orgueilleuse, ce symptôme essentiel conduit à un déséquilibre vraiment pathologique.

En conclusion, le fonds de simplicité puérile de la personnalité a été soumis à une telle excitation discordante, qu'il en résulte une véritable dislocation du moi, et une asthénie grave chez un sujet vigoureusement construit sur les plans mental et physique, et vraisemblablement

aussi sur le plan vital, mais fragilisé à la fois constitutionnellement et de façon acquise au niveau du système nerveux central.

## QUATRIÈME PARTIE.

### CONCLUSION.

Le cas de ce général S.S., Karl Wolff, est certainement singulier, qui, dès 1933, devint l'un des intimes de Himmler, et fut, pendant les trois premières années de guerre, officier de liaison de la Waffen S.S. auprès de Hitler et de Himmler. Selon ses propres dires, il fut écartelé, pendant ces années là, entre les deux chefs du Troisième Reich, obligé d'être là pendant leurs heures de travail, l'un travaillant la nuit, et l'autre de bon matin. C'est à cette insuffisance de sommeil et à ce surmenage, qu'il attribua, non sans raison, la grave maladie du début de 1943 ; mais c'est à d'autres causes qu'il convient d'attribuer les troubles mentaux présentés en particulier pendant son séjour à Nuremberg, pendant les années d'après-guerre.

Partant du principe de l'unité morbide sous les masques multiples des symptômes, je pense que les signes de dissociation présentés à Nuremberg, reconnus par un neuro-psychiatre allemand hospitalier, et bien visibles aujourd'hui dans l'écriture de l'époque, constituaient la forme particulière de réaction d'un organisme prédisposé, soumis à des influences débilantes, au surmenage et à l'insomnie. Il n'est pas douteux qu'une fragilité organique du système nerveux central prédisposait cet organisme, soumis à un régime épuisant, et à des causes extérieures dévitalisantes, à des réactions quasi-pathologiques du domaine de l'esprit. Les causes extérieures qui ont ajouté leur poids décisif à la pression exercée sur pareille mentalité prédisposée, furent les influences directes et personnelles du dictateur et du chef S.S.

Le pouvoir magnétique de Hitler trouva chez Karl Wolff un terrain où s'exercer, non par l'extrême sensibilité de l'esprit, mais par l'absence d'affirmation de la personnalité qu'elle contribua certainement à transformer en dislocation véritable du moi. Soumis pendant la nuit à l'influence puissante et désagrégeante de Hitler, le malheureux Wolff, après un sommeil évidemment très limité, tombait au petit matin sous les coups de la volonté écrasante et véritablement martelante de Himmler. On peut dire qu'il ne s'en releva pas, et que les signes de dissociation intra-cérébrale d'allure schizophrénique présentés ultérieurement, étaient l'aboutissant naturel de pareil traitement infligé à un tel prédisposé.



Il est également logique de rechercher dans cette curieuse absence du moi dans la personnalité, la cause première qui fit instinctivement choisir Wolff par Himmler d'abord, puis par Hitler, comme agent de liaison et d'exécution. Ce garçon distingué et de bonnes manières, nourri de l'idéologie nationale-socialiste, ardent et appliqué, ambitieux certes mais non gênant, entièrement dévoué à ses chefs, et pourvu d'une sorte de passivité merveilleuse, dut offrir à l'empreinte profonde des deux dictateurs, une cire vierge incomparable. On peut estimer que les dix années passées au service de l'un et de l'autre, avec les fatigues de toutes sortes que ce service comporta, ayant eu pour effet de transformer en patient inutilisable, cette magnifique mécanique, Wolff fut confié aux médecins ; physiquement guéri, et mentalement sans doute encore utilisable, d'une certaine façon, il fut rendu à son corps, et finit ainsi la guerre en Italie, à la tête de la S.S. et de la Police, sans doute trop touché mentalement pour être d'un bon service direct aux deux tyrans.

Quelques années plus tard, soumis à l'atmosphère déprimante des prisons et des tribunaux, il devait manifester la souffrance de son système nerveux central par les troubles décrits à Nuremberg, et annoncés par les signes recueillis de sa prédisposition naturelle. Est-ce à dire qu'il ne sut rien de l'activité profondément criminelle de Hitler et de Himmler, et qu'il n'y participa point ? Il serait absurde, je pense, d'accepter telle quelle cette déclaration, et notamment en ce qui concerne Himmler, d'admettre que Wolff n'avait su de lui que l'activité louable et positive, laissant au noir Heydrich, les parties sombres et négatives. Il n'est pas douteux que Wolff connut, et il l'admit, les camps, où il se rendit à plusieurs reprises, et aussi le crime de cauchemar qui fit effectivement exterminer des millions de Juifs. Mais il n'est pas douteux non plus qu'il traversa ces monstruosité auxquelles il ne participa pas personnellement, sans se poser de questions, et comme s'il se fut seulement agi d'excès regrettables mais lointains, corollaires obligés d'une action politique dévouée aux intérêts de la nation.

Certes, l'officier de liaison de la S.S. combattante ne pouvait ignorer ce qui se passait réellement dans le département d'un homme au service intime duquel il fut attaché pendant dix ans. J'incline à croire cependant qu'incapable lui-même d'un crime personnel, il crut licite de considérer de très loin les conséquences extrêmes d'une politique voulue et ordonnée par ses chefs, et dont il ne fut pas l'exécutant.

Chef de l'état-major particulier de Himmler, il ne fut pas choisi par celui-ci, comme un Eichmann ou un Globocnik, pour l'exécution de tâches spécifiquement criminelles. Son optique très particulière, limitée, et somme toute, puérile, mais surtout cette tare très spécifique d'absence réelle d'un moi dans l'individualité, ne le mit certainement pas en face de sa responsabilité réelle vis-à-vis d'un maître criminel, comme un autre moins enfantin, plus stable et plus original. La dislo-

cation de sa personnalité, ses tendances schizophréniques, qui vont toujours de pair avec une certaine indifférence affective, ne lui permirent sans doute pas de voir et de juger les graves événements de l'époque avec les yeux clairs d'un spectateur plus conscient. C'est là une raison possible de minimiser pour le psychiatre un rôle qui devait en droit, lui avoir conféré une effrayante responsabilité.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que même les prédisposés à la schizophrénie, et à plus forte raison à la schizoïdie, comme c'est plutôt le cas, semble-t-il, ne sont pas uniment détournés du réel et de son sens, et aussi que Wolff avait en plus une tendance nette et délibérée, au secret farouchement gardé. Son long séjour chez Himmler avait sans nul doute dû le convaincre du prix du silence. En définitive, puéril, incomplet et dissocié, cet intime de Hitler et de Himmler, admirablement placé, du fait de ses fonctions, pour juger des événements et des hommes, et quelles que soient les limitations apportées à sa responsabilité, se comporta comme un parfait officier de liaison auprès des deux maîtres de l'Allemagne. La connaissance de ses particularités mentales permet de diminuer sa responsabilité, mais celle-ci, même limitée à celle d'un complice, existe indubitablement dans une proportion non négligeable.



## CHAPITRE IV

## Médecins S.S.

Les principaux postes de la médecine officielle étaient aux mains de médecins qui avaient fait une carrière politique, et atteint les grades les plus élevés dans la S.S. Or si le corps médical allemand fut dans son ensemble pur de toute compromission politique, et se comporta selon les règles d'une éthique rigoureuse, les chefs de la médecine officielle, le Commissaire du Reich à la Santé, Karl Brandt, et le Secrétaire d'Etat, Conti, étaient généraux S.S. C'est dans la S.S. et grâce à Himmler, que se recrutèrent les médecins expérimentateurs. Il n'existait d'ailleurs pas de ministère de la Santé publique, sous le Troisième Reich.

Les médecins S.S. se rendirent donc tristement célèbres en expérimentant sur des prisonniers ; la plupart d'entre eux figurent en grand détail dans mon ouvrage sur les expériences humaines en Allemagne pendant la deuxième guerre mondiale. Je rappellerai seulement très brièvement ici les signes morphologiques et graphologiques essentiels, et les caractéristiques mentales des principaux d'entre eux. Les signes cliniques et les synthèses construites grâce à eux, figurent simplement dans le livre cité en référence, sans exposé méthodologique ; de plus, en dehors de ceux utilisés à la construction du tempérament et qui figurent dans les quatre colonnes de la table tempéramentale, on doit rechercher ces signes sur les photographies, les empreintes de mains et les reproductions d'écritures, car ils n'ont fait l'objet dans cet ouvrage d'aucune description.

La mentalité de ces médecins, telle qu'elle apparut au cours des examens et des interrogatoires, provoqua des actes si violemment opposés à l'éthique médicale traditionnelle, qu'elle se doit de figurer, même sous une forme extrêmement réduite, dans une étude sur la psychologie S.S.

## I. — Karl BRANDT.

Né le 8 Janvier 1904 à Mulhouse, le Dr. Karl Brandt fit de solides études médicales, devint chirurgien, et attira l'attention de Hitler à l'occasion d'un accident d'auto, en 1933 ; dès 1934, Hitler l'attacha à sa personne. Il s'était inscrit au parti en 1932, à la S.A. en 1933, à la S.S.



Le Dr. Karl Brandt



en 1934, et à la Waffen S.S. en 1940 ; il avait le rang de général dans ces trois formations.

Dès 1938, avec Speer, il s'était attaché à construire des cliniques chirurgicales, et à partir de la guerre, des hôpitaux. En 1942, le même décret signé par Hitler, le maréchal Keitel et le ministre Lammers, qui unifia les trois services de Santé militaires, stipula que le Dr. Brandt devenait le plénipotentiaire de Hitler pour coordonner les secteurs militaires et civils des services de Santé. En 1943, un nouveau décret signé par Hitler et Lammers, renforça son autorité, et le chargea de coordonner, de centraliser et d'examiner les problèmes posés par l'activité de tous les services de Santé, y compris la science médicale, la recherche, la fabrication et la distribution du matériel. En 1944 enfin, un troisième décret signé par Hitler, Lammers, Bormann et Keitel, nomma Brandt commissaire du Reich pour toutes les questions de Santé, et l'autorisa à donner des directives dans ce domaine, aux organismes de l'Etat, du Parti et de la Wehrmacht. Il avait alors quarante ans.

Condamné à mort en Avril 1945 pour défaitisme, à la suite des intrigues de Martin Bormann, et sur l'ordre de Hitler, par un tribunal présidé par Oswald Pohl, le Dr. Brandt n'échappa in extremis, que pour être jugé à Nuremberg par un tribunal américain, tenu pour responsable des expériences, condamné à mort, et exécuté le 30 Mai 1948.

Je l'ai examiné et interrogé à plus de vingt reprises. C'était un garçon de construction athlétique, obéissant à la hiérarchie tempéramentale Unitaire — Sanguine — Nerveuse — Lymphatique, c'est-à-dire 1 3 2 4, et doué d'une personnalité très riche, très vigoureuse, efficiente et synthétique, malgré des antinomies accusées. Il avait un naturel vibrant, énergique, assez indomptable et indiscipliné, mais tempéré par une grande sensibilité. Son intelligence était vive, très instinctive, dépourvue de clarté logique, avec une imagination influençable et désordonnée. Le caractère à la fois combattant, irréductible et enfantin, était aussi influençable et suggestible, trop dur pour ce qu'il avait de sensible. Sa vitalité organique était considérable, et l'infrastructure physique robuste et résistante, bien qu'accidentable.

L'ensemble était heurté mais équilibré. Les colonnes tempéramentales, à l'exception de la lymphatique, étaient très remplies. Les signes unitaires dominaient nettement : une grande envergure, des membres longs, le visage et les mains rectangulaires, de fortes saillies cubitales, des indépendances à l'origine des céphaliques et des vitales, plusieurs lignes motrices, des paumes creuses, une écriture dynamogénée, fortement centripète et cruciale.

Les signes sanguins suivaient en deuxième position, avec un thorax très long, un appendice xiphoïde fort, dix hautes lunules, l'étage moyen du visage fort, des paumes très larges, des thénars forts, et une écriture spasmodique et mouvementée.



Karl Brandt : mains



Wenn an 8 Jahre von in  
 diesen Jahren das Schrift i  
 die Vorstufe ab 1910 und aufsteigend des  
 Symptomium. 1918 dann i) nach Versuch,  
 20 i) eine Untersuchung (Reaktionssymptomium)  
 auf demselben fette. Teil 1920 war i) oben  
 in diesen und nach dem in der  
 Landstufen 1920 mein Vater.

W. 5. 44.

Dr. Karl Brandt: écriture g. n.

Ensuite, les signes nerveux présentaient une forte protubérance supérieure au niveau du visage, des mains coniques et ovalisées en sous-dominance, des paumes très plissées, des mentales rectilignes et tressées, des anneaux de sensibilité, et une écriture inégale et culbutée. Enfin, les signes lymphatiques étaient essentiellement constitués par des iris légèrement verts, des paumes molles et hautes, et des doigts réversibles sur les carpes.

Les signes d'énergie volontaire dominaient donc, amplifiés par l'exagération sanguine de la deuxième dominance, mais les signes de sensibilité répartis sur les centres principaux d'expression: visage, mains et écriture, étaient également très nombreux, et, accolés à la faible dominance lymphatique, constituaient le deuxième terme d'une construction nettement antinomique. Ces très nombreux signes de sensibilité se complétaient en particulier d'un signe assez extraordinaire dénotant l'extrême influençabilité, la céphalique plongeant dans chaque main jusqu'au bas de l'éminence hypothénar.

Fragilisé par le développement de sa propre sensibilité, par son ambition, son orgueil et son inacceptance, par sa suggestibilité aussi et par les aspects enfantins de sa nature, avec une tare assez forte d'agressivité, Karl Brandt présentait un terrain de choix à l'influence magnétique de Hitler auprès duquel il vécut onze ans. Il ne renia jamais ce dernier, et il fut estimé responsable des expériences en général, du fait de sa position de responsabilité, et de certaines expériences ou activités particulières, comme les gaz de combat et l'euthanasie. Il reconnut pour cette dernière opération, le chiffre de soixante quinze mille personnes supprimées.

Il mourut très courageusement, convaincu de la justesse de sa cause.

## 2. — Leonardo CONTI.

Né le 24 Août 1900 à Lugano (Suisse), d'un père d'origine suisse, et d'une mère prussienne, le Dr. Leonardo Conti, fit ses études à Berlin et à Erlangen, et se lança très jeune dans la lutte politique. Il s'inscrivit à la S.A. en 1923, au parti en 1927, et en 1934, il était déjà Standartenführer S.S. Membre du Landtag de Prusse en 1932, il devint conseiller ministériel au Ministère de l'intérieur prussien en 1933.

En 1939, il fut nommé simultanément à la Direction de la Chambre des Médecins, du Service de Santé du parti national-socialiste, et de la Ligue des médecins nationaux-socialistes. Quelques mois plus tard, il devint Secrétaire d'Etat à la Santé publique, qui dépendait du Ministère de l'Intérieur, et en 1942, chef du service de Santé civil. Il conserva ses fonctions jusqu'à la fin.





Le Dr. Conti

Der Reichsgesundheitsführer

München, 1. 20. 4. 1949.

Mein Führer!

Für die Beförderung zum S.S. Obergruppenführer  
 danke ich Ihnen tief empfindend. Ich habe mich bemüht,  
 das Vertrauen, das Sie mir durch meine Ernennung schenken,  
 nachzukommen und gelobe Ihnen, mein Führer,  
 alle meine Kraft dafür einzusetzen, dieses  
 Vertrauen auch weiterhin zu verdienen.

In Dankbarkeit und Treue!

Z. Conti.

Dr. Conti : écriture



Obergruppenführer dans la S.S., ayant donc atteint le rang le plus élevé, Conti se montra un docile secrétaire d'Etat aux ordres de son ministre, qui était Himmler ; il appliqua strictement le « Führerprinzip » au Service de Santé, et, détenant tous les pouvoirs dans son domaine, il rendit la médecine étroitement tributaire du pouvoir central.

Arrêté à Flensburg le 19 Mai 1945, il fut emprisonné à Nuremberg, et réussit à se suicider avant le procès des médecins, sous le prétexte d'avoir dissimulé à l'officier interrogateur la connaissance qu'il avait des intentions d'expériences humaines de son adjoint, le Dr. Blome, à l'Institut de guerre biologique de Posen. Je n'ai pas examiné Conti, et j'ai reconstitué son état mental grâce à des photographies et de nombreuses lettres autographes.

Il m'apparut muni d'une personnalité riche et douée, mais trop contrastée, à la fois sensible et matérialisée, sur un fonds mental agressif et inquiet, sans ressort véritable. Le contraste était en effet très marqué, au sein d'un curieux assemblage caractériel de sensibilité et de lourdeur, et intellectuel, de conception claire alliée à un jugement faible et oscillant.

Des tiraillements inévitables se produisant sur ce fonds inquiet et sans énergie véritable, l'ensemble n'était ni harmonieux ni très efficient.

Le contraste tenait sans doute à ses origines germano-italiennes ; ses décisions étaient impulsives et exagérées, son jugement versatile et incertain. Très fortement excité, actif et réagissant, il se montrait impulsif et violent, autoritaire et susceptible, mais aussi peu capable d'une réaction organisée et suivie, aisément flottant et incoordonné. Habile et très capable de ruse et de dissimulation, il était plus animateur et organisateur que chef véritable, et il vivait dans un état d'instabilité mentale permanente et déprimante.

Avec une taille de 1 m73, blond roux, les yeux bleus et le teint clair, Conti présentait un visage rectangulaire, assez large et court, légèrement ovalisé, où dominaient une assez forte protubérance supérieure, et un fort étage mandibulaire. Le nez était fort, et légèrement busqué. Le visage donnait une impression de sensibilité et d'intelligence, avec de l'inquiétude, et de la lourdeur.

De profil, et par rapport au tragus, la partie supérieure du segment céphalique l'emportait nettement sur la partie inférieure, et la partie antérieure sur la partie postérieure. Le segment antéro-supérieur venait de loin le premier, puis l'antéro-inférieur, le postéro-supérieur et le postéro-inférieur. Le front était haut, large, légèrement fuyant, et plus développé au niveau de son étage inférieur. Le nez fort dominait une bouche serrée à lèvres assez fortes où la supérieure débordait légèrement. Le menton était rond, mais assez saillant.

L'écriture présentait de grandes supériorités, avec des failles ; elle était dynamogénée, inégale, simple, simplifiée et combinée, mais

fortement centripète, spasmodique et tordue, pochée et imprécise, avec de grandes discordances et une direction tantôt inclinée, tantôt redressée.

Entièrement soumis à son ministre et Reichsführer S.S., instigateur infatigable des pires expériences médicales, Conti devait se montrer lui-même l'instigateur, le réalisateur ou le responsable des mesures et des expériences les plus atroces dans le domaine de la médecine. Avant d'en arriver là, il avait réduit en servitude la Santé publique, étroitement centralisée, étatisée et politisée entre ses mains, au sein du Ministère de l'Intérieur, dont Himmler avait la charge depuis 1943.

### 3. — Ernst GRAWITZ.

Le Docteur Grawitz, âgé de quarante ans environ en 1940, avait été professeur de clinique médicale ; chef du Service de Santé de la S.S. et de la Police, depuis 1936, avec le titre de Reichsarzt S.S., et Président



Le Dr. Grawitz



de la Croix Rouge allemande, il avait rang d'officier général dans la S.S. Le commissaire du Reich à la Santé devait dire plus tard de lui qu'il était un « subordonné typique de Himmler ». Il voulait dire par là qu'il était brutal et élémentaire, et à plat ventre devant le Reichsführer S.S. Ce dernier ayant manifesté un intérêt extraordinaire pour les expériences humaines, même les plus cruelles et les plus inutiles, Grawitz ne fut pas en reste, et, par ses initiatives tumultueuses, calquées sur celles de son maître, il intervint pratiquement dans toutes les expériences.

Il avait sous ses ordres un grand nombre de médecins répartis dans les différents services de l'Allgemeine S.S. (service général), et de la Waffen S.S. (S.S. au front), cette dernière à elle seule ayant atteint à la

Dr. Grawitz : Signature

fin de la guerre trente-six divisions. Quant à l'Allgemeine S.S., elle comportait sept services médicaux séparés (Service de Sécurité, Camps de concentration, Race et colonisation, Police, Justice, Volks-deutsche, et médecins détachés auprès des chefs S.S.).

Le Dr. Grawitz se fit sauter la cervelle avant l'entrée des troupes alliées à Berlin, prévoyant les conséquences inexorables de ses actes monstrueux. Sa mentalité n'a donc pu être reconstituée qu'à l'aide de photographies et d'écritures.

Le segment céphalique présentait un développement marqué de la partie antérieure par rapport à la partie postérieure. Les cadrans antérieurs étaient fortement développés aux dépens des cadrans pos-

térieurs, dont le supérieur était particulièrement plat au niveau de l'occiput, alors que l'inférieur était relativement plus développé au niveau de la nuque.

De face, le visage présentait un rectangle court et large, où les trois étages étaient sensiblement développés d'une façon égale, avec cependant une certaine prépondérance de l'étage inférieur mandibulaire, dont le diamètre bi-goniaque était le plus grand. Le front lisse et droit était assez haut, mais sensiblement moins large que les étages inférieurs. Le nez était long, osseux et tombant, la bouche serrée, la lèvre inférieure débordante. L'expression était celle de la satisfaction et du défi.

L'écriture était mouvementée, gonflée, à la fois surélevée surhaussée et centripète, jointoyée et en lasso, et violemment massuée. La signature très grande, avec une majuscule démesurée, présentait une uniformisation des lettres en hauteur, avec une très forte surélévation, et un trait centripète final très exagéré ; elle était également gladiolée, spasmodique et peu lisible du fait de la tendance à l'uniformisation.

La personnalité du Reichsarzt S.S. était un composé dysharmonique de médiocrité intellectuelle, de gros travers caractériels, et d'excitation motrice excessive et discordante. L'ensemble était difforme et dangereux.

Dans un esprit commun et matérialisé, obsédé et peu adaptable, on trouvait une sottise agressive et prétentieuse aggravée par une surexcitation habituelle. Le caractère possédait lui-même une grande exagération motrice des réactions, et un orgueil criard et affiché. Très dissimulé, avec un fonds d'hostilité incessante, et d'arrivisme violent, Grawitz avait des réactions spasmodiques brutales et des décisions brusques et dangereuses.

En conclusion, c'était un naturel commun aggravé par une excitation démesurée.

Sa soumission aveugle à Himmler, qui le méprisait, l'entraîna à commettre d'innombrables crimes pour favoriser la fureur d'expérimentation de son maître.

#### 4. — Karl GENZKEN.

Le Dr. Karl Genzken, né en 1885, fut d'abord médecin de la Marine de 1911 à 1919, puis médecin praticien dans sa ville natale, dans le Holstein ; vers 1936, il revint à la Marine, ne put être réactivé, et passa à la Waffen S.S. ; il s'était inscrit au parti en 1926, et en 1936 à la S.S., avec le grade de commandant. Il entra au service de Santé de la S.S. sous Grawitz, puis, en 1940, devint chef du Service de Santé des Waffen S.S., poste qu'il conserva jusqu'à la débâcle.



Il avait atteint le grade de Gruppenführer dans la S.S., et de général de corps d'armée dans la Waffen S.S. dès 1943. Forte de 36.000 hommes au début de la guerre, la Waffen S.S. en comprenait 600.000 à la fin, et avait eu 320.000 hommes hors de combat. Le Service de Santé comprenait 30.000 personnes, 13 écoles de médecine, 60 hôpitaux, etc... Il fut surtout reproché à Genzken d'avoir été jusqu'en Septembre 1943, le chef responsable du Centre expérimental du



Le Dr. Genzken

typhus, à Buchenwald, où des centaines de détenus furent infectés par du typhus virulent, et moururent. Il fut condamné à Nuremberg à l'emprisonnement à vie.

Au cours de son interrogatoire, il fournit de bonnes descriptions de Himmler et de ses deux visages, ainsi que de Grawitz, « intrigant, méfiant, instable et indélicat, qui contrôlait jalousement la recherche scientifique pour se rendre indispensable à Himmler ».

Le Dr. Genzken était construit sur un mode athlétique ; sa hiérarchie tempéramentale correspondait à un type essentiellement viril, à trois éléments, se déroulant à partir du tempérament unitaire, avec une folle exubérance en zone sanguine, pour aboutir au tempérament nerveux, sans intervention de frein. (Tempérament Unitaire — Sanguin — Nerveux, 1 3 2). L'envergure longue, l'allongement des mem-

bres, le visage rectangulaire, les iris gris, le nez fortement arqué, le menton proéminent, l'expression particulièrement énergique et même dure, les mains rectangulaires et raides, avec des motrices fortes, l'écriture très dynamogénée, à crochets, acérée et fortement centripète, constituaient l'essentiel des signes unitaires, et la première dominance.

L'appendice xiphoïde très fort, les dix hautes lunules, les cheveux



Dr. Genzken : mains

blonds et les iris bleus, le thorax long, les éminences thénars fortes, l'écriture mouvementée, lancée et barrée inutilement, plaçaient la dominance sanguine en deuxième position. En troisième lieu, venait la dominance nerveuse, avec les mains allongées, des doigts coniques, des anneaux de sensibilité, et une écriture inclinée, surhaussée, et tremblée. Il y avait carence complète des signes lymphatiques.

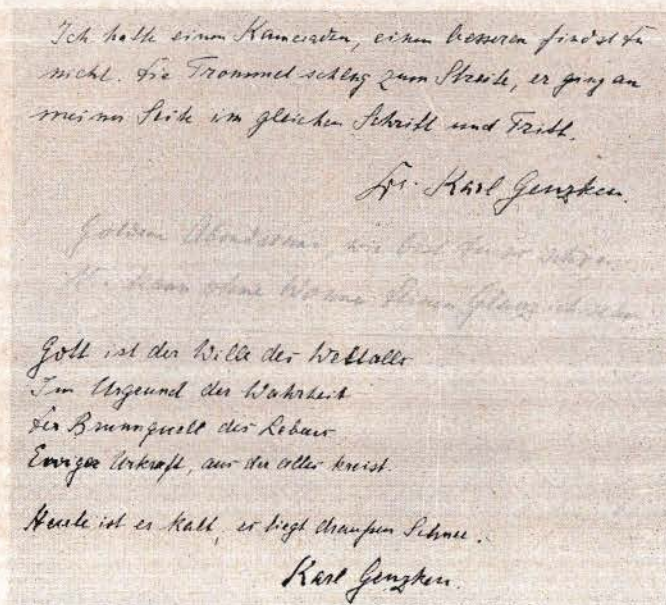
De nombreux accidents, séquelles, signes et antécédents de maladies, montraient que le sujet avait, du fait de ce terrible tempérament à trois éléments, dépassé la limite de tolérance organique.

La synthèse clinique montrait une personnalité virile, exubérante et sans frein, mais fortement usée et prématurément vieillie. La mentalité était essentiellement guerrière et impulsive avec exaltation, puis très impressionnable avec une surexcitation épuisante et angoissée, sans maîtrise ni contrôle.



L'intelligence était honnête, moyennement cultivée, sans grande clairvoyance, sans mesure ni objectivité réelles. Le caractère était très emporté, exagéré, sensible et sans frein. La vitalité organique naturelle avait été considérable, mais était fortement entamée. L'infrastructure physique était vigoureuse et résistante, mais cependant très accidentable.

L'ensemble était peu harmonieux ni efficient, malgré les éléments constitutifs très vigoureux, en raison de l'inaptitude du sujet à conduire son activité avec logique et mesure d'une part, et en raison du large dépassement des limites de tolérance organique d'autre part.



Dr. Genzken : écriture

C'était là une personnalité très riche et très vigoureuse, dont les réalisations furent ruinées par l'absence d'ordre et de maîtrise. Le Dr. Genzken préféra nettement son poste au front, à celui du Reichsarzt S.S., que lui offrit Himmler. Il n'a provoqué aucune expérience, et il n'en a pratiqué aucune, mais il était responsable de l'Institut d'Hygiène des Waffen S.S., et il reçut de ses subordonnés des rapports tels, sur les expériences du typhus à Buchenwald, qu'il ne pouvait pas ne pas connaître la nature exacte des activités qui s'y exerçaient.

Il ne fit rien pour assurer des limites légales à ces recherches, qui dépendaient de son autorité, et nécessitaient par conséquent de sa part un contrôle quant à leur nature, et à la condition réelle des sujets.

### 5. — Karl GEBHARDT.

Le Dr. Karl Gebhardt, né en 1898 à Landshut en Bavière, comme Himmler, dont il fut un ami d'enfance, fit une partie de la première guerre mondiale, avant de commencer ses études de médecine ; chargé de cours de chirurgie à Munich en 1932, il se fit une spécialité des accidents de sport, et monta une grande clinique chirurgicale à Hohenlychen. Il fut chargé de cours à Berlin en 1935, et nommé professeur en 1937. Son intimité avec Himmler lui valut d'être chargé à partir de



Le Dr. Gebhardt

1940, de missions médicales de plus en plus importantes, sur le front. En 1943, il reçut le titre de clinicien en chef de la S.S. et de la Police, qui lui permit d'assurer une sorte de coordination clinique des Waffen S.S., de la Police et des Volksdeutsche Mittelstelle, sur les différents théâtres de guerre. Il avait rang de général dans l'Allgemeine S.S. et dans la Waffen S.S.

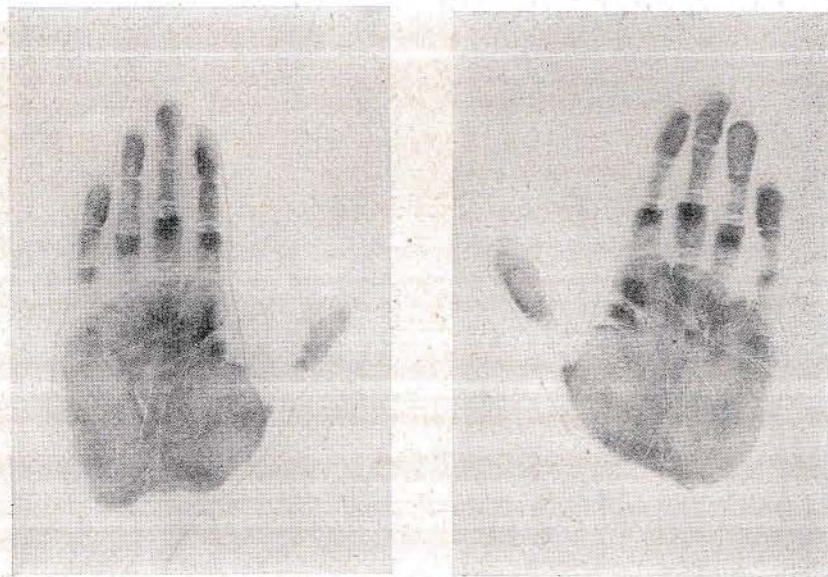
Il entra dans le jeu expérimental de Himmler, et favorisa, plusieurs types d'expériences humaines, lorsqu'en 1942, chargé de soigner Heydrich blessé à Prague d'une balle dans le ventre, le chef du S.D. mourut et Hitler hurla que la mort de Heydrich équivalait à une défaite telle que le Reich n'en avait pas encore subie, et que Gebhardt n'avait pas utilisé correctement les sulfamides, nouvelles à l'époque. Pour se



réhabiliter, Gebhardt organisa des infections artificielles sur de jeunes Polonaises déportées ; plusieurs moururent, d'autres furent fusillées après les expériences, et beaucoup demeurèrent infirmes.

Gebhardt possédait une hiérarchie tempéramentale correspondant à la construction cruciale, synthétique, virile, classique : Unitaire — Nerveux — Sanguin — Lymphatique, 1 2 3 4 ; elle avait été construite à l'aide des signes essentiels suivants :

Le tempérament unitaire était représenté par les signes d'allongement des membres, le visage fortement carré, les iris gris, des céphali-



Dr. Gebhardt : mains

ques longues, des motrices, et une écriture centripète, acérée, appuyée et anguleuse. Le tempérament nerveux était ainsi représenté : Cheveux châains avec iris bleus, étage crânien le plus développé, mains fortement triangulaires, doigts coniques, mentales rectilignes avec ébauches d'anneaux, paumes plissées, et écriture saccadée et inclinée. Le tempérament sanguin était constitué par un gros appendice xiphoïde et 6 lunules, un visage large, des thénars forts, des paumes larges, un thorax très long, et une écriture lancée, mouvementée et ornée. Quant au tempérament lymphatique, il avait pour signes principaux une forte mandibule, le nez légèrement épaté, des taches de rousseur, les paumes molles et les carpes réversibles.

L'ensemble corporel était solide et large, avec une tête très grosse,

presque énorme, où la partie supérieure l'emportait considérablement sur la partie inférieure par rapport au tragus, et la partie antérieure sur la partie postérieure. La construction extrêmement vigoureuse et équilibrée du segment céphalique s'ajoutait ainsi à la forme rigoureusement carrée, du visage. Les lobules auriculaires étaient adhérents, les sourcils fortement arqués, l'œil vif, furtif et rusé ; le front, large et moyennement haut, légèrement fuyant à sa partie supérieure, était surtout développé au niveau de l'étage moyen, qui présentait deux grosses bosses. La voix était forte, bien timbrée, facilement claironnante, l'attitude désinvolte, et les propos souvent ironiques. L'expression était habituellement dure, entêtée et murée.

Les mains présentaient un contraste net avec le visage : triangulaires, fines, avec des doigts coniques, des paumes plissées et de nombreux signes de sensibilité.

L'écriture elle-même contrastait assez vivement avec la vigueur de la construction céphalique : simple et même simplifiée, claire, nette, sobre, en relief et ordonnée, surélevée sinistroglyre et liée.

La personnalité résultant de ce tempérament et de ces signes particuliers additionnels, correspondait à une construction très vigoureuse et synthétique, mais trop contrastée et trop peu évoluée. Elle était faite de l'assemblage d'une mentalité dure et opiniâtre, sans grande intellectuel et sous tension nerveuse permanente, d'un caractère âpre, despotique et impénétrable, d'un self-control considérable, et d'une très forte vitalité organique.

L'ensemble était heurté et peu harmonieux. L'intelligence ne manquait pas de sensibilité, mais la pensée avait un caractère ambitieux obsédant, sur un fond réaliste et pratique. Le caractère était dominé par une énergie dure, sévère, avec des accès gais et ironiques, et une volonté farouche de vie pratique et de labeur obstiné. Le naturel très autoritaire et entêté, devenait parfois despotique, avec une véritable fureur d'action, mais un besoin plus ou moins conscient d'ordre, et de vie pondérée. Très habile et intrigant, dissimulé et impénétrable, le sujet avait des accès de franchise brutale, cynique et bavarde. Sa simplicité, indubitable pour certains aspects, contrastait avec son orgueil, son ambition et son besoin démesuré de domination.

La vitalité naturelle et la structure organique étaient fortes. En définitive, les contrastes de la personnalité, malgré la disposition hiérarchique, synthétique, et correcte des éléments constitutifs du tempérament, étaient trop marqués au niveau des principaux centres d'expression, où le segment céphalique s'opposait très vivement aux mains et même à l'écriture, pour qu'une certaine incoordination ne se manifestât pas au sein de l'individualité. Ces contrastes se manifestaient surtout par l'intense volonté de domination, d'ambition et d'action, la sensibilité fragilisante, la très forte vitalité et la construction organique solide, et finalement un faible degré d'évolution individuelle.



Herrn Heist Bayle

Nürnberg, 15.8.47.

Ihre geehrte Herr Heist!

Ich erlaube mir Ihnen kurz zu schreiben, um mich zu entschuldigen für meine Zuspätkommenheit heute nachmittag.

Zur Erklärung darf ich sagen, dass ich am sich ziemlich krank bin. Dazu hatte ich aber gerade kurz vorher Gelegenheit mich mit einem Franziskaner Pater, der vor 14 Jahren zu meiner Hochzeit kam, auszusprechen. Ich bitte meine, unsere Abwesenheit daraus zu verstehen.

Mit viel es leid Ihre großen Absicht und Ihren richtigen Schritten, sowie sie mir in der Übersetzung klar geworden sind, muss Ihnen entsprechen zu haben.

Glauben Sie mir Ihnen zu danken.

Freue Gebhardt.

„Versöhne sich jeder mit seiner Seele; einmal wird er mit ihr allein sein.“ (Carson) —

Ich hoffe dass Sie, Herr Heist, mein Gemüthen verstehen und auf meine Herbe „das Leid fürchterlich zu gestalten“ (Romain Rolland)

Dr. Gebhardt: écriture

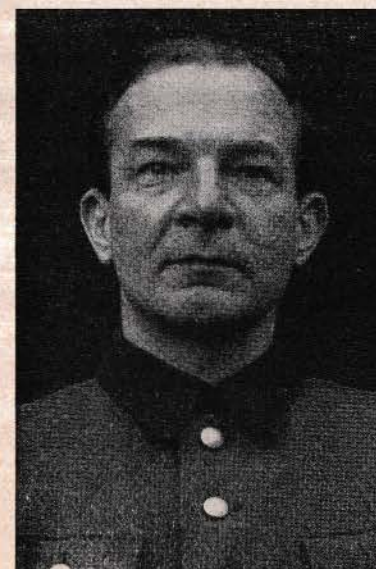
Gebhardt fit au Tribunal une apologie forcenée de la toute-puissance politique, militaire et juridique de l'Etat totalitaire, dont le deuxième homme était son ami intime. Il en découlait infailliblement l'impunité absolue pour tout médecin expérimentant en vue du bien de l'Etat, même de la façon la plus opposée à l'éthique. Mais Gebhardt, professeur à la Faculté de Médecine de Berlin, chirurgien en renom, officier général tout puissant dans la S.S., n'avait même pas reçu l'ordre de réaliser des expériences ; il avait recherché l'occasion de les faire, en vue de sa propre justification aux yeux de Hitler.

Condamné à mort le 21 Août 1947 à l'issue du procès des médecins, il fut exécuté le 30 Mai 1948.

## 6. — Joachim MRUGOWSKY.

Né à Rathenow le 15 Août 1905, d'un père tué pendant la première guerre mondiale, le Dr. Joachim Mrugowsky eut des études difficiles, qu'il interrompit pour gagner sa vie. Très travailleur, il les termina cependant en 1931, fut chargé de cours d'Hygiène et de Bactériologie à la Faculté de Berlin en 1939, et fut nommé professeur en 1944.

Il était entré très jeune au parti et, en 1931, à la S.S. où il devait atteindre rapidement le rang de colonel : il avait même travaillé au S.D.

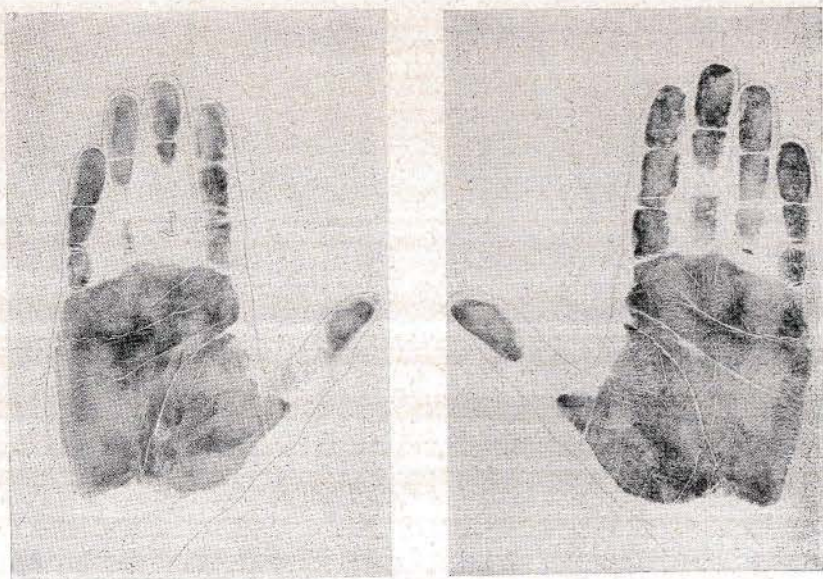


Le Dr. Mrugowsky



de 1934 à 1936. Il fit le début de la guerre dans la Waffen S.S., dont il devint l'hygiéniste en chef en 1943, après avoir seulement dirigé jusqu'alors l'Institut d'hygiène. Il avait sous son autorité le Centre expérimental du typhus à Buchenwald, dirigé par un jeune médecin S.S., le Dr. Ding ; plusieurs centaines de détenus y avaient trouvé la mort par injection expérimentale du typhus.

Le Dr. Mrugowsky participa à une expérience avec des balles à l'aconitine, tirées en sa présence sur des prisonniers de guerre Russes, qui moururent sous ses yeux ; il fit tenter d'autres expériences de poisons, à Buchenwald ; les sujets d'expériences furent étranglés et autopsiés. Il fournit à Gebhardt les bactéries gangréneuses qui servirent à



Dr. Mrugowsky : mains

infecter les jeunes Polonaises soumises à Ravensbrück, aux expériences dites des sulfamides, et il participa encore à d'autres expériences.

Il appartenait à une hiérarchie tempéramentale très particulière = Unitaire — Lymphatique — Sanguine — Nerveuse, par conséquent 1 4 3 2, où le tracé en zigzag fait passer d'un extrême à l'autre les tendances du caractère, qui est tour à tour combatif et inerté, calme et bouillonnant, excité et abattu.

Les principaux signes cliniques de ce tempérament étaient les suivants :

Pour le tempérament unitaire: le visage rectangulaire, des yeux gris, le nez arqué, le menton fort, des mains rectangulaires avec les premiers et cinquièmes doigts longs, des paumes creuses et dures, des carpes raides, une forte indépendance bilatérale à l'origine des céphaliques et des vitales, des céphaliques longues, une motrice à droite avec une ébauche de raccord, des lignes creuses, et une écriture centripète, massuée, appuyée et acérée.

Pour le tempérament lymphatique : un abdomen long, le visage légèrement ovalisé, les iris verts, une mandibule très forte, des paumes hautes avec des lignes rares, et une écriture monotone, épaisse, et inhibée à encodes.

Pour le tempérament sanguin : un appendice xiphoïde assez fort avec dix lunules, des iris feu au centre, un nez gros et large, des thénars forts, des lignes rouges, et une écriture spasmodique et élancée.

Pour le tempérament nerveux : un visage légèrement asymétrique, les deuxièmes et cinquièmes doigts coniques, les mentales tressées et rectilignes, les mains froides, des ébauches d'anneaux bilatérales, et une écriture inclinée et tremblée.

Le visage vu de face présentait un rectangle imparfait, où l'étage inférieur était nettement le plus important. De profil, l'avancée du massif facial par rapport au crâne était considérable ; malgré la dimension assez forte du menton, le profil présentait un pignon assez marqué, dû à l'avancée du nez proéminent, et du front fuyant ; associé à la protubérance occipitale plate, ce type de profil indique toujours des mentalités très mauvaises de grand impulsif se lançant de façon irréfléchie dans les pires entreprises. Les iris étaient gris-vert avec le centre feu. L'expression était dure et parfois féroce.

Quant aux mains, très rectangulaires, elles avaient une paume très haute, avec de forts rebords martiens, et se faisaient surtout remarquer, au sein de ce cadre rectangulaire, par le fort intervalle séparant l'origine des vitales et des céphaliques. L'écriture bien ordonnée, simple et simplifiée, était assez commune, épaisse et basse, spasmodique et acérée, massuée, surtout tordue et tremblée.

La personnalité résultant de ce tempérament et de ces signes particuliers, était très inégalement évoluée et dysharmonique, et le naturel vigoureux et dur, sauvage et contrariant. La mentalité était dominée par une énergie à forme excessivement combative plus que véritablement volontaire, à l'expression de laquelle succédait une phase de lenteur et de torpeur. Une grande exagération survenait alors, et finalement une forte excitation à froid.

L'intelligence procédait d'un esprit actif et minutieux, mais assez commun et matérialisé. Le caractère répondait à des tendances s'exerçant à des pôles diamétralement opposés, l'extrême combativité faisant place à l'inertie, la précipitation, l'impatience et la surexcitation discordante et destructrice, au calme, à l'apathie et à l'abattement. La



J'ai habité pendant longtemps avec mon père et mon oncle le domaine de Hohenhausen, où Alexander von Humboldt s'est occupé de la botanique et où il a été avec les autres savants de son époque, connus de tous, en particulier de Paris, bien connus. Malheureusement, ces collections, qui ont été conservées jusqu'à présent, ne sont pas encore publiées. Pendant la guerre, j'ai pu aller à Paris et voir les collections, mais je n'ai pas eu le temps de les voir. Pendant la guerre, j'ai pu aller à Paris et voir les collections, mais je n'ai pas eu le temps de les voir. Pendant la guerre, j'ai pu aller à Paris et voir les collections, mais je n'ai pas eu le temps de les voir.

Hohenhausen, am 10. Mai 1942.

Dr. Mrugowsky

Dr. Mrugowsky : écriture

volonté était mal organisée, absorbée par l'extrême combativité. Le caractère était très mauvais, lourd, brutal, venimeux, fortement indiscipliné, et donc peu sociable.

La vitalité naturelle était très forte, et l'infrastructure organique vigoureuse. Dans son ensemble, faite de parties évoluées et de parties en régression, mal dosées et mal hiérarchisées, avec une forte prédominance d'éléments très fâcheux, animés par une forte vitalité, la personnalité était dysharmonique, sans équilibre ni mesure.

Mrugowsky défendit la validité de ses expériences en se faisant le champion de la toute puissance de l'Etat, et de l'aptitude de celui-ci à endosser la responsabilité du médecin, qui n'a pas le droit de se sous-

traire à ses ordres. Sous des dehors placides, la personnalité de ce médecin était bien l'une des plus atroces qu'il m'ait été donné d'étudier ; ce que la synthèse clinique nous a appris sur elle, concorde avec les révélations des documents et des audiences.

Condamné à mort au procès des médecins, Mrugowsky fut exécuté l'année suivante.

## 7. — Waldemar HOVEN.

Né le 10 Février 1903 à Fribourg en Brisgau, le Dr. Waldemar Hoven vécut en grande partie à l'étranger entre sa quinzième et sa trentième année, dans l'agriculture et le journalisme ; il fit ses études de médecine en Allemagne, à trente ans passés, s'inscrivit à la S.S. en 1930, fut mobilisé à la guerre dans la Waffen S.S., et affecté au camp



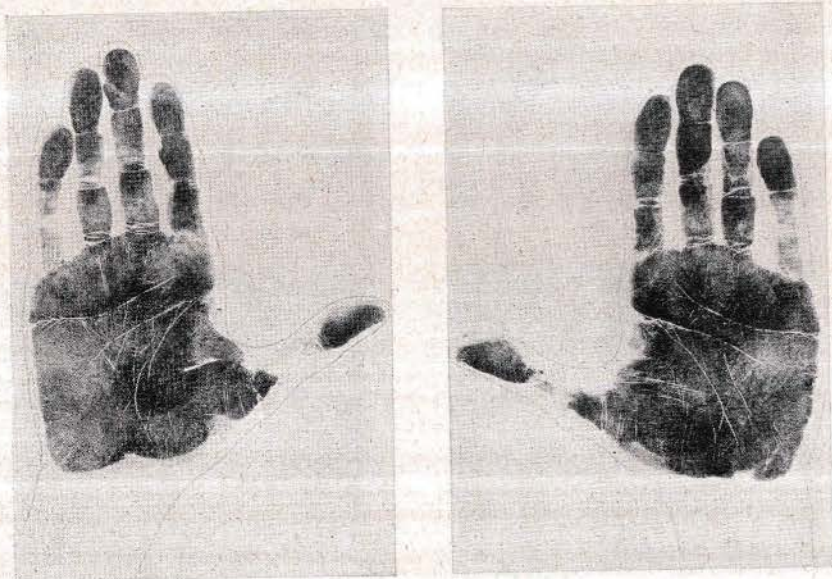
Le Dr. Hoven

de Buchenwald en 1939 ; devenu médecin-chef du camp en 1942, il fut impliqué dans plusieurs des expériences qui y eurent lieu, en particulier dans les expériences du typhus, et dans un certain nombre d'entreprises et opérations toutes plus criminelles les unes que les autres, en particulier l'élimination par injections mortelles de plusieurs centaines de détenus ; il reconnut avoir exécuté lui-même soixante



« traîtres », qui lui avaient été signalés par le comité illégal du camp, sur les cent cinquante exécutés sur son ordre.

Hoven appartenait à une hiérarchie tempéramentale orientée : Nerveux — Sanguin — Unitaire — Lymphatique, c'est-à-dire 2 — 3 — 1 — 4. Au sein de ce tempérament, les signes nerveux étaient représentés par une forte protubérance occipitale, la dominance de l'étage supé-



Dr. Hoven: mains

rieur du visage, des cheveux noirs avec des iris marrons, une forte asymétrie faciale, des mains triangulaires, des ébauches d'anneaux, des mentales tressées, des deuxièmes et cinquièmes doigts coniques, et une écriture inégale, instable, tremblée, désordonnée, surhaussée et agitée, et des mensurations moyennes.

Les signes sanguins étaient constitués par un gros appendice xiphoidé, 9 lunules, un thorax long, un étage moyen du visage développé, des paumes larges, les troisièmes doigts les plus gros, des lignes rouges, et une écriture mouvementée et inutilement barrée.

Les signes unitaires étaient constitués par des membres supérieurs longs, un visage rectangulaire en première dominance, un nez légèrement crochu, les premiers et cinquièmes doigts longs, des lignes motrices, une écriture acérée et une signature embrochée.

Enfin, les signes lymphatiques étaient constitués par un abdomen long, le diamètre bigoniaque le plus large du visage, des iris légèrement verts, des quatrièmes doigts plus longs que les deuxièmes, des

paumes molles et plates, des carpes réversibles, et une écriture lâchée, inhibée à encoches, boueuse et fuselée.

Au niveau du visage asymétrique, l'œil droit était plus bas que le gauche, et les iris marrons avaient des cercles concentriques verts ; il y avait une forte prédominance, de profil, des parties supérieure et antérieure du segment céphalique, et le visage droit était fortement rétracté. Au niveau des mains particulièrement molles et réversibles, pointues et ovalisées, la droite présentait une saturnienne hypothénarienne, et plusieurs motrices. Quant à l'écriture, agitée, lâchée, imprécise, inorganisée, descendante et tordue, malpropre, massuée, boueuse et désordonnée, elle était nettement discordante malgré sa rapidité, ses liaisons, son inégalité et ses combinaisons.

La synthèse faisait apparaître une personnalité terne, malgré des dons innés, à rebours, inconstante, et surtout profondément déséquilibrée du fait de la coexistence d'éléments évolués et d'éléments en régression. Sur le plan mental, le tempérament faisait se dérouler successivement une sensibilité dérégulée et excessive, un caractère exagéré et très instable, une grande énergie à atteindre ce qui passionne, et finalement, un grand laisser-aller terminal qui faisait régner l'indécision, l'abandon et l'irrégularité dans la vie courante.

L'intelligence se montrait sensible, bien que très médiocrement mise en valeur, mais désordonnée, incohérente et confuse ; le raisonnement était embrouillé, et le bon sens nul, malgré l'intuition ; l'imagination était très déformatrice et vagabonde, le jugement sans aucun sens de la hiérarchie des valeurs, comme sans ordre ni mesure. Les failles intellectuelles, du fait du désordre et de la paresse, réduisaient à néant les dons naturels, et concouraient à la formation d'un esprit grossier et faux.

Le caractère dominé par une sensibilité extrême et dérégulée, dépourvu de volonté organisée, était soumis à un désordre moral profond. Prétentieux et vaniteux, aimant attirer à tout prix l'attention, Hoven se montrait aussi impatient et déraisonnable, que paresseux, sensuel et lent, avec parfois des décisions aussi absurdes que brusques et destructrices. Il s'abandonnait mollement à toutes ses passions, sans retenue ni scrupule. Marchandeur cynique, hâbleur et insolent, sous des apparences enjouées, il possédait une profonde agressivité latente très dangereuse ; par contraste et pour se montrer sous un jour favorable, ou par intérêt, il était très capable de dévouement. Tout cela constituait les aspects de sa personne complexe et dépravée.

Son déséquilibre était à base d'une vanité rongearde, d'un état d'esprit de révolte avec des impulsions discordantes, et d'un jugement faussé par les travers intellectuels, l'agitation et la confusion. Il était finalement inadaptable et insociable, avec un caractère difforme et une instruction très incomplète.

Avec une très grande vitalité naturelle, déjà très hypothéquée, il



Es ist sehr für mich eine große Freude  
 und so kann ich Ihnen wieder einmal die  
 freundschaftliche Absicht zu zeigen. Alle freundschaftlichen  
 Menschen sind zu mir noch herzlich verbunden  
 bleiben im nächsten Monat. Ich werde ich  
 in der Rue de l'Université und in der  
 Rue St. Dominique im 7ème Arrondissement.  
 Wenn ich mich sehr erinnern was es - meine  
 Wohnung hinter der Chambre des députés  
 gelegen. In Paris habe ich sehr gute  
 Freunde - in Frankreich sehr bekannte Menschen -  
 die sich sehr sehr zu mir sehr verbunden  
 haben.

Ich wünsche mein Tischbuch als Bestätigung  
 und möchte die Liebe der Liebe bei der  
 Liebe und die Freundschaften, sowie  
 die heutige Liebe gar sehr verbunden -  
 habe ich die Freundschaften und die Liebe  
 haben mich den nächsten Monat das  
 Leben sehr verbunden haben. Waldemar Hoven.

Le clame un jour dit au roseau  
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature  
 Le moindre vent qui d'adventure  
 fait siffler de la face de l'eau  
 Vous oblige à baisser la tête.

Waldemar Hoven.

Dr. Hoven : écriture

présentait une infrastructure organique dépourvue de résistance, avec des signes d'usure et même de dégénérescence.

En conclusion, cette personnalité riche, complexe, et profondément pervertie, était gravement déséquilibrée ; c'était un bon exemple de constitution paranoïaque.

(A signaler le premier « A » du nom « Waldemar », écrit sous forme majuscule, et terminé par un trait en recul, anguleux, surélevé, appuyé et acéré, qui embroche les lettres suivantes). Dans un milieu graphique comme le sien, profondément discordant et fortement lâché, c'est la signature de l'inadaptable, destructeur et meurtrier.

Véritable exécuteur des basses œuvres, et serviteur de trois groupes opposés : l'administration S.S. du camp, les prisonniers politiques, et les prisonniers criminels, le Dr. Hoven, s'il favorisa par intérêt quelques détenus, utilisa ses connaissances médicales pour en supprimer des centaines ; corrompu et amoral, jouisseur cynique sans scrupules et sans vergogne, il figura l'une de ces fleurs du mal des camps, sans jamais songer au simple exercice de l'art médical, qui l'avait pourtant amené là.

Condamné à mort au procès des médecins, il fut exécuté par pendaison.

## 8. — Fritz FISCHER.

Né à Berlin, le 5 Octobre 1912, dans une famille venant de la Marche de Brandebourg, le Dr. Fritz Fischer obtint le doctorat d'Etat à Hambourg en 1936 ; âgé de vingt ans en 1933, il s'inscrivit à la S.S. en 1934, et au parti en 1939.

A la guerre, il fut mobilisé dans la Waffen S.S. et envoyé à l'hôpital de Hohenlychen, que dirigeait Gebhardt, dont la personnalité l'impressionna, ainsi que la qualité des malades du lieu : ministres, ambassadeurs et artistes internationaux. Puis il fut envoyé sur le front russe, comme chirurgien dans la division d'élite « Adolf Hitler » ; quand il la quitta, les douze mille hommes qui la composaient n'étaient plus que trois mille.

Renvoyé à Hohenlychen à la fin de l'année 1941, c'est en Juillet 1942, que Gebhardt lui transmet « l'ordre du Führer » de tester l'efficacité des sulfamides les plus modernes. C'est ainsi que des jeunes filles polonaises furent infectées, et que, sous l'autorité et la direction de Gebhardt, Fischer pratiqua la plupart des opérations. Grawitz étant venu se rendre compte des expériences, les trouva beaucoup trop innocentes ; des blessures infectées de gangrène furent alors provoquées, et des muscles liés pour diminuer l'irrigation, et reproduire les conditions du champ de bataille ; dans un groupe de douze, trois jeunes filles moururent, dit Fischer.

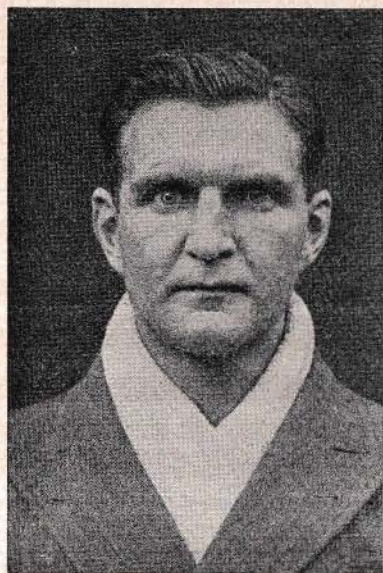
Un peu plus tard à l'occasion d'une opération de greffe sur un ma-



lade privé de Gebhardt, atteint d'une tumeur de l'omoplate, il pratiqua sur une prisonnière en bonne santé, une amputation du membre supérieur droit et de l'omoplate correspondante. L'opérée mourut. Deux ans plus tard, pendant les opérations de Normandie, Fischer reçut un éclat qui provoqua une amputation totale du membre supérieur droit.

C'était un garçon bâti en athlète, ancien champion de course à pied, et dont la construction tempéramentale répondait à la hiérarchie: 1 3 4 2, c'est-à-dire : Unitaire — Sanguin — Lymphatique — Nerveux.

Les signes unitaires l'emportaient nettement avec une envergure longue, des membres inférieurs longs, le nez fortement crochu, le menton fort, la main rectangulaire avec des index gros, des doigts forts, une indépendance de la vitale et de la céphalique, les premiers et cin-



Le Dr. Fischer

quièmes doigts longs, des lignes grises et creuses et une motrice, avec une écriture appuyée, centripète, acérée, cruciale et massuée.

Les signes sanguins étaient constitués par un énorme appendice xiphoïde bifide, un thorax long, des iris très bleus, le membre supérieur en position brévibras, un visage très large avec un étage moyen développé, une paume large et une éminence thénar forte.

Les signes lymphatiques présentaient un abdomen long, un étage mandibulaire du visage très développé, un visage fortement ovalisé, la paume molle, et le carpe réversible, une écriture monotone, égale et à renflements fuselés.

Les signes nerveux étaient constitués par des cheveux bruns avec des iris bleus, un visage ovalisé et asymétrique, et la main pointue.

Vu de profil, le segment céphalique était harmonieusement contruit, et les différents cadrans en rapports équilibrés. Vu de face, le visage présentait un développement considérable des deux étages inférieurs par rapport à l'étage supérieur. Le front était bas, avec de gros plis transversaux et un étage inférieur surtout développé, surplombant ; la lèvre supérieure débordait franchement, et le menton formait galoche. Les oreilles étaient grandes, obliques et pointues, et les lobules adhérents ; la bouche était petite, mince et serrée. La voix était



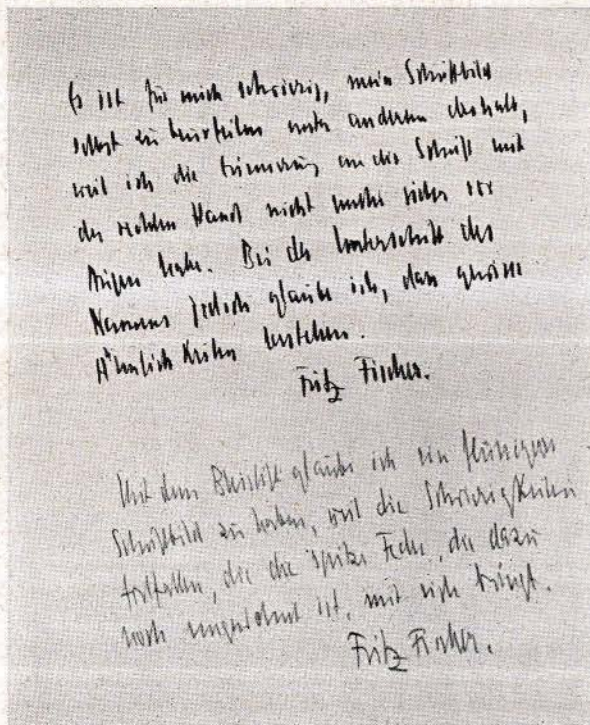
Dr. Fischer: main

assez douce, pas très bien timbrée, assez haut placée. Il n'existait que deux lunules unguéales.

L'écriture était renversée, massuée, anguleuse, spasmodique et acérée, cruciale, épaisse, peu organisée, et inharmonieuse. (Il est juste de noter que le sujet avait été contraint à réapprendre à écrire avec la main gauche.)

La personnalité résultant de ce type tempéramental et des signes particuliers d'individualisation, apparaissait constituée par une grosse force matérielle alliée à un naturel hésitant et suggestible, sur une base organique très accidentable ; dépourvue d'équilibre et de rende-





Dr. Fischer : écriture

ment rationnel, elle était soumise à des impulsions dangereuses et ruineuses.

La mentalité était essentiellement énergique et combative, mais se désunissait rapidement pour devenir hésitante et irrégulière, après de fortes impulsions. L'intelligence était peu sensible, instinctive, matérialisée, avec une compréhension lourde, un raisonnement mal organisé, un très faible bon sens, et un jugement faible, excessif, entêté et peu objectif.

Le caractère était guerrier et rebelle, avec des réactions violentes, mais influençable et inégal, sans autorité ni maîtrise véritables. L'indiscipline naturelle aggravait l'impulsivité brutale et les réactions violentes, et la lourdeur de la construction contribuait à désunir le caractère qui avait tendance à devenir de plus en plus irrégulier. Eminemment suggestible, le sujet était peu capable de se diriger seul. Avec beaucoup d'ardeur laborieuse et d'application, il était cependant profondément rebelle à l'ordre naturel et hiérarchique, malgré une discipline purement extérieure sur un fonds tenace et entêté.

L'énergie combative et l'intrépidité ne remplaçaient d'ailleurs pas la volonté faiblement organisée. L'esprit était aisément obsédé par des idées monotones à coloration affective.

La vitalité organique naturelle était considérable, mais elle avait été très hypothéquée par l'inadaptation, l'indiscipline, et la grande dépendance.

L'infrastructure organique était vigoureuse, mais elle avait subi les effets du surmenage, de la dévitalisation et des accidents multiples.

L'ensemble était peu équilibré et dangereux, pour les autres et pour lui-même.

Tout au long de ses interrogatoires et de sa défense, Fischer invoqua son éducation, qui avait pour base une tradition vieille de plusieurs siècles, au cœur de la Prusse et limitée à la croyance à l'autorité représentant Dieu, le Gouvernement et l'Etat, ce dernier ayant tous les droits. En réalité, le Dr. Fischer, qui parla constamment de l'obéissance comme un aveugle-né pourrait parler des couleurs, était beaucoup plus influençable que discipliné ; cela s'entend d'une influence provenant d'un foyer mental vigoureux, mais s'exerçant dans le même champ que le sien. Sa participation aux expériences ne cadre pas avec ce qu'il dit de lui-même, mais avec ce que l'examen de synthèse clinique a appris de lui.

Reconnu coupable, le Dr. Fischer fut condamné à l'emprisonnement à vie.

## 9. — Sigmund RASCHER.

Né en 1909, le Dr. Sigmund Rascher, médecin-capitaine dans la réserve de l'Armée de l'Air, appartenait à la S.S. ; il fit ses études à Munich, Stuttgart et Constance, et les termina à Fribourg en Brisgau ; en Mars 1939, il dénonça son père à la Gestapo et le fit enfermer ; son père était médecin, et confirma le fait à Nuremberg ; sa femme, de quinze ans son aînée, était persona grata auprès de Himmler, à qui elle présenta son mari. Après avoir été assistant de chirurgie à l'hôpital de Schwabing, à Munich, de 1936 à 1939, Rascher fut mobilisé en 1939 dans l'Armée de l'Air ; industriel et intrigant, il ne tarda sans doute pas à pressentir l'exploitation possible de la furie pseudo-scientifique et expérimentale de Himmler à qui il proposa en 1941, après un stage de médecine aéronautique, des expériences humaines. Il s'agissait à ce moment uniquement des problèmes du vol à haute altitude. Himmler accepta d'enthousiasme, et ouvrit le camp de concentration de Dachau à Rascher.

Celui-ci réalisa d'abord, bien qu'assez ignorant, des expériences dans des chambres à basse pression prêtées par l'Armée de l'Air ; au



cours d'un grand nombre d'expériences, il y tua une centaine de détenus surtout choisis pour leur bonne santé et leur résistance ; il continua par les expériences du froid, où il tua encore un grand nombre de détenus dans des conditions atroces, puis se livra à une véritable débâche expérimentale, en particulier avec des poisons et un prétendu produit anti-hémorragique, le Polygal ; il avait également un oncle médecin, qui vint aussi à Nuremberg, et qui eut connaissance des expériences de son neveu ; celui-ci lui aurait confié qu'il « n'osait pas penser » ; finalement, il éveilla l'attention des S.S. eux-mêmes par ses excès, et à l'occasion d'un troisième enfant que sa femme aurait eu à



Le Dr. Rascher

l'âge de quarante-huit ans, et qui avait été volé, comme les deux premiers, il fut emprisonné, et il disparut, ainsi que sa femme.

Il entretenait avec Himmler une abondante correspondance entre 1939 et 1944 ; cette correspondance, annotée de la main de Himmler, avec son crayon vert, comportait une bonne part de demandes d'argent, de nourriture, d'appartements, de domestiques, avec des dénonciations et des demandes de promotion. Himmler et les S.S., estimant sans doute que le couple Rascher était trop voyant et parlait trop, le fit disparaître. Rascher fut vu, à Buchenwald, où il aurait été tué dans sa cellule ; sa femme aurait été pendue à Ravensbrück.

Désireux d'être chargé de cours dans une Université, grâce à l'appui de Himmler, et avec une thèse sur les expériences humaines, il échoua complètement à Kiel et à Marburg ; il aurait peut-être réussi à l'Université de Strasbourg, où plusieurs professeurs importants étaient S.S., lorsqu'il disparut. Grâce à l'appui du Reichsführer S.S., et des secours trouvés à la Société S.S. Ahnenerbe, Rascher put poursuivre pendant des années un programme expérimental au cours duquel des facilités inouïes lui furent accordées ; il eut même à sa disposition l'expérience des spécialistes de l'Armée de l'Air, et de professeurs d'Université, et il usa des détenus des camps comme de véritables cobayes. Il fit mourir des centaines de personnes dans ces conditions.

*2fr dan K bar.  
er gebener  
S. Rascher.*

Fragment de l'écriture de Rascher

Je n'ai bien entendu pu obtenir de lui que des photographies et des écritures. C'était un homme de petite taille, mais large et trapu, avec une grosse tête au front prématurément dégarni. Le visage était large, et s'inscrivait dans un rectangle assez court, mais ovalisé, où les deux étages inférieurs étaient les plus développés ; en particulier, l'étage maxillaire était très large, avec une mandibule puissante ; les sourcils étaient rectilignes, au-dessous d'un front bombé et lisse ; la bouche mince et serrée dominait un menton lourd. L'expression était fermée, brutale et têtue. Les mains paraissaient courtes et carrées, avec des doigts courts et forts.

L'écriture était épaisse, baveuse, basse et pochée, jointoyée et en lasso, fortement arquée, massuée, imprécise et inharmonieuse, suspendue, mal organisée et tordue.

Les signes recueillis ont permis une étude élémentaire qui conclut à une personnalité matérialisée, à vitalité forte, mue par la violence et l'ambition, sans frein ni jugement.

L'intelligence avait une certaine sensibilité limitée, et elle était soumise à une activité psycho-motrice forte ; mais l'esprit était commun et lourd, avec une activité brouillonne procédant par à coups violents, une certaine habileté accaparante, et peu de jugement.

Le caractère était franchement mauvais, menteur, dissimulé et accaparant, avec une ambition exagérée et absurde. Très fortement



agressif, très susceptible et vaniteux, Rascher avoisinait la paranoïa. Brutal et cynique marchandeur, c'était un caractère matérialisé, la main lourde et l'esprit violent. Finalement, c'était un grand médiocre, chez lequel le flou de la conception et l'insuffisance du jugement faisaient le jeu des instincts d'ambition et de violence, en obscurcissant l'intelligence, et en assombrissant le caractère.

Sans formation scientifique, et certainement trop lourd, trop brouillon et trop dépourvu de jugement pour acquérir une formation scientifique véritable, Rascher avait une technique et une mentalité élémentaires, bien propres à s'accorder avec celle d'un Reichsführer S.S. tout puissant, féru de science et d'expériences, mais dépourvu de tout esprit scientifique comme de tout scrupule.

#### 10. — CLAUBERG.

Himmler mit tout en œuvre pour appliquer à la lettre les « idées » de Hitler sur les races ; il essaya d'une part, de favoriser la fécondité et de traiter la stérilité des Allemandes de race pure, et d'autre part, de trouver une méthode de stérilisation massive des races dites inférieures, et des populations voisines de l'Allemagne jugées inassimilables par le grand Reich. Hitler rêvait en effet de la lente disparition, par extinction, des races dites inférieures, au profit de la pure race nordique.

Himmler fut aidé dans son horrible tâche par un certain nombre de médecins, qui ne craignirent pas de violer ainsi l'un des passages les plus importants du serment d'Hippocrate. Parmi ces médecins indignes, l'un des plus experts et des plus zélés, fut le Dr. Clauberg, médecin-chef de la clinique des femmes des hôpitaux Knapp et Saint-Hedwig, à Königshütte, en Haute Silésie. Il avait mauvaise réputation, bien que passant pour bien connaître son métier ; il avait le titre de professeur et il avait atteint le rang d'officier général dans la S.S. Il passait pour appartenir à la Gestapo, et il se signala fâcheusement par son activité au camp de Auschwitz, où il collaborait avec le chimiste de Berlin, Goebbel, à des expériences d'où le côté commercial n'était pas exclu. Il payait d'ailleurs un certain prix pour chaque femme utilisée dans le camp.

Clauberg, spécialiste de gynécologie, se préoccupait surtout de stériliser des femmes, mais il stérilisait ou castrait aussi des détenus à l'occasion. Il s'était appliqué à cette activité à double face que le jargon nazi appelait : démographie positive ou politique raciale positive, et démographie négative ou politique raciale négative. Il s'agissait, pour la première, de traiter la stérilité féminine chez les Allemandes de race pure, et de stimuler, chez elles, la fécondité ; pour la deuxième, il s'agissait de stériliser les représentants des races dites inférieures.

Bien entendu, pour la deuxième, il s'agissait de trouver la méthode la plus facile, la moins voyante, la moins coûteuse, et la plus apte à être largement appliquée.

Clauberg, appuyé par Himmler et Grawitz, mit tout en œuvre pour aboutir à une stérilisation massive. S'il a disparu, ses lettres à Himmler nous sont parvenues, elles sont éloquentes ; il le supplie de lui donner les moyens de construire un laboratoire pourvu des possibilités d'ex-



Le Dr. Clauberg

périmentation humaine, et dépendant du seul Reichsführer S.S. Son examen a été fait à partir des photographies et écritures.

Très petit, très trapu et très fort, Clauberg avait une très grosse tête sur un petit corps pourvu de membres courts. L'écriture, dont d'excellents échantillons me sont parvenus, montre des espèces et des résultantes redoutables ; elle est en effet inégale, organisée, et même combinée, mais elle est fortement spasmodique, centripète et acérée, appuyée et inhibée, épaisse, boueuse, basse et massuée, surélevée et surhaussée, jointoyée, descendante, et explosive.

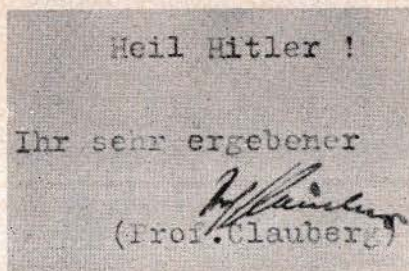
Les documents obtenus ont permis la synthèse suivante : La per-



sonnalité est profondément dysharmonique, faite d'un assemblage hétéroclite de supériorités intellectuelles, de graves travers caractériels, et d'anomalies organiques.

L'intelligence est réelle, bien que trop analytique, avec des failles sérieuses, et sans clairvoyance véritable. Les idées ont de la force et de l'originalité, mais le raisonnement est altéré par les tendances impulsives, qui l'embrouillent, et font dévier la ligne de la pensée.

De plus, une certaine lourdeur cérébrale et matérielle générale, appesantit le mécanisme intellectuel, et fausse le jugement, qui montre un discernement médiocre, une absence du sens de l'essentiel, et un manque de mesure. L'intelligence est également, bien entendu, fortement altérée par l'orgueil et les autres travers caractériels.



Du point de vue du caractère, le sujet présente une surexcitation psycho-motrice intense, à forme tantôt spasmodique, tantôt ralentie. Cet état l'amène bientôt à une exaltation extrême ; foncièrement venimeux et virulent, il se montre querelleur, méchant et déplaisant.

Sujet à de brusques colères, il a souvent des réactions très venimeuses, susceptibles d'être destructrices, et d'aboutir à une méchanceté et à une persécution organisées. Par contre-coup, il se montre ralenti, paresseux, tenace et incrusté, et même sujet à des angoisses à caractère épuisant. Il est laborieux et positif, très sensuel et matérialisé, avec une volonté d'impénétrabilité qui cède souvent à un orgueil extrême, parfois grotesque.

La haute conception qu'il a de lui-même, sa nature foncièrement déraisonnable, discordante et destructrice, son état habituel de surexcitation, en font un être insociable et dangereux.

En définitive, avec de nombreux et graves stigmates de dégénérescence, une intelligence très réelle, mais une nature profonde destructrice, c'est une personnalité essentiellement néfaste et dangereuse.

Il n'est pas étonnant de retrouver un tel médecin au service direct de Himmler, dans l'exécution la plus atroce, du programme racial hitlérien.

# 11. — August HIRT.

Le Pr. Dr. August Hirt, Directeur de l'Institut d'anatomie de la Faculté de Médecine de Strasbourg, appartenait à la S.S. avec le grade de Hauptsturmführer, et peut-être à la Gestapo. En 1941, il rédigea un rapport à l'intention de l'Institut de recherches S.S. l'Ahnenerbe, traitant de l'examen microscopique des tissus vivants, et de la suggestion d'une collection de crânes juifs, à réunir grâce à des commissaires bolcheviques à capturer vivants. L'exposé de la préparation des crânes fut soigneusement fait. En Août 1943, Hirt ayant tenu la main à faire réaliser son désir, obtint grâce à l'Ahnenerbe et à Himmler, 87 prison-



Le Dr. Hirt

niers, hommes et femmes, qui furent tués par Kramer, commandant du camp de Natzweiler, où les malheureux avaient été transportés ; Kramer utilisa des gaz que lui avait personnellement remis Hirt. A l'approche des armées alliées, les corps, dont la plupart se trouvaient encore dans les cuves de l'Institut d'anatomie, furent découpés, partiellement brûlés, mais finalement retrouvés.

En 1942, d'autre part, Himmler fut mis au courant par les S.S. de l'Ahnenerbe, des travaux de Hirt sur l'ypérite ; il mit aussitôt à la disposition de Hirt des « facilités exceptionnelles », de sorte que ce dernier expérimenta sur un grand nombre de détenus, allemands, tziganes, et prisonniers de guerre, russes, polonais et tchèques, dont beaucoup moururent. Grawitz fournit également son appui ; Hirt provoqua des expériences fatales avec du phosgène, que le professeur de



Prof. Dr. August Hirt

Strasbourg, den 9. 8. 44.  
Hert-Bersbars-Straße 7 - Telefon-Nr. 242 83

Lieber Professor!  
Ich bin Ihnen 8 Tage nicht geschrieben und  
mich selbst das dränge die da drinnen zu schreiben.  
Am Montag frage ich Sie für gewisse Arbeiten  
dann muss ich einige Zeile auf mich zu schreiben.  
Ich sollte Sie entschuldigen, dass die Sache nicht, mir  
nicht können schreiben bis jetzt ist noch  
allzeit ein Festhalten an Organisationen in  
Festhalten, nicht auf mich, sondern auf mich selbst  
und ich sollte mich nicht geben. Sie, mir werden  
für gewisse bestimmten Festhalten ist es doch  
dann man hat mich festhalten. Ich

mich ich nicht, sondern auf die Sache selbst  
festhalten, mir nicht ein festhalten zu schreiben  
mich. Und mich nicht fest? Ich bin hier.  
Sache zu schreiben, mich nicht lange Zeit?  
Festhalten dann muss ich Sie nicht festhalten  
lassen, sondern ich sollte mich nicht festhalten  
nicht zu schreiben. Ich sollte Sie, dass die  
mich nicht in irgend einer Weise die  
festhalten Sie nicht fest in der Sache bringen  
mich. Für die Sache selbst ist es nicht  
so festhalten, die Sache selbst festhalten. Ich  
mich nicht nicht. Ich sollte Sie.  
Grüß  
Ihr.

Dr. Hirt : écriture

clinique médicale, Bickenbach, accepta d'essayer sur des prisonniers de guerre russes, dont quatre moururent.

Hirt avait mauvaise réputation ; celle d'une brute et d'un nazi, dont tout le monde avait peur. Il disparut à la débacle, et personne n'entendit plus jamais parler de lui. C'est donc à l'aide de documents, que son examen a été reconstitué.

Il avait une grosse tête à visage rectangulaire, large, ovalisé et lourd, où les deux étages inférieurs étaient beaucoup plus développés que l'étage cérébral. Ce dernier était surtout développé au niveau de son étage inférieur, puis de l'étage moyen, à un degré moindre, alors que l'étage supérieur était à peu près inexistant, et très étroit par rapport à l'étage inférieur. Les yeux bruns étaient à la fois très durs et pénétrants. Le nez était fort, faisant largement avancer un massif facial moyen très développé. La bouche, déformée par une cicatrice due à une blessure de guerre, était mince et serrée. Le menton était fort ; l'étage mandibulaire ou inférieur était lourd et massif ; l'expression du visage était à la fois sérieuse, presque sauvage et même cruelle sur certains documents. Il y a dans le visage une sorte d'exagération de la lourdeur et de l'aspect matériel.

Vu de profil, et par rapport au tragus, le segment céphalique présente une légère dominance seulement, de la partie supérieure sur la partie inférieure ; au contraire, la partie antérieure est très fortement développée par rapport à la partie postérieure, où l'occiput tombe sous forme d'une ligne droite, et sans renflement sur la nuque. Les traits sont lourds, les oreilles longues, obliques et pointues.

L'écriture est inégale, organisée, rapide, simplifiée et même combinée, mais épaisse et basse, spasmodique et acérée, centripète et masquée, inhibée et à encoches, en recul, anguleuse et tremblée.

Dans ses lettres, Hirt affectionnait les termes animaux : sa fille est sa « chevrette », et il est son « ours ».

Les signes recueillis ont abouti à la synthèse suivante :

Il s'agit d'une personnalité possédant de grandes supériorités intellectuelles, qui contrastent avec une matérialisation excessive de certains éléments du caractère, avec de brutaux rappels régressifs.

L'intelligence a de la sensibilité, et des opérations vives ; les idées ont de la richesse et de l'originalité ; le raisonnement est méthodique et ordonné, l'imagination ardente et créatrice, avec une curiosité intellectuelle fougueuse. Le jugement manque cependant de mesure en raison de la grande exaltation, et de l'obstination.

Il existe une matérialisation excessive qui domine un esprit vigoureux et simplificateur pour autant qu'il s'applique à la structure matérielle du monde. L'intelligence pénétrante et entraînée est celle d'un chercheur curieux et opiniâtre, mais les instincts matériels et l'intransigeance excessive, obscurcissent et alourdissent la pensée,



qu'elles maintiennent sur des positions peu avancées, dans un désert éthique et moral.

Le caractère est brutal avec de vifs emportements qui témoignent de la violence de la nature ; le sujet se tient à ses décisions excessives et injustifiables, avec une obstination inflexible et indomptable ; il manifeste souvent une rétivité sournoise ; rarement satisfait, il lui arrive aussi de se contredire sans vergogne. Dans l'ensemble, le caractère est laborieux et opiniâtre, agressif et coléreux, rétif et sournois, sur un fonds d'excitation violente.

Il existe de nombreux signes d'une forte usure organique et vitale avec asthénie :

En définitive, la personnalité possède des supériorités incontestables, mais une matérialisation excessive, avec de brutaux rappels régressifs.

Ainsi construit, avec la rigueur et la qualité de sa pensée scientifique, contrastant avec sa nature violente, cynique et amoral, le Dr. Hirt ne pouvait que s'associer à des êtres comme Himmler et Sievers ; ce dernier était le secrétaire général de la Société S.S. Ahnenerbe ; individu d'une violence et d'une dureté inouïes, il se multiplia pour favoriser les pires expériences humaines. De la collection des squelettes aux expériences des gaz, l'action d'un Hirt s'exprima avec toute l'horreur qu'une brute savante peut apporter à des excès sur des humains.

En conclusion, et mis à part le Dr. Brandt, général S.S. qui relevait du seul Hitler, les médecins S.S. étudiés ici, de par leurs travers, parfois monstrueux, devaient fatalement tomber sous l'influence de Himmler, dont l'ambiance était favorable à l'épanouissement des tares et à leur utilisation.

## CHAPITRE V

### Rudolf Hess

#### PREMIERE PARTIE.

##### INTRODUCTION.

Cette introduction a été faite à l'aide de documents anglais, américains, français et allemands, dont quelques uns figurent dans les procès-verbaux du Tribunal Militaire international (Imprimerie Nationale, 42 volumes), et dont les autres sont dus à des travaux, études ou articles rédigés après le procès. Je me suis contenté d'exposer en quelques pages, l'essentiel de cette masse considérable de documents, de la façon la plus impartiale et la plus objective possible, avant d'exposer les détails et les conclusions de mon propre examen.

Rudolf Hess naquit à Alexandrie, le 26 Avril 1896 ; son grand-père avait émigré en Egypte, et y avait monté un commerce de gros, que reprit le père de Rudolf, Fritz. Celui-ci avait épousé une bavarroise, Klara Muench, qui lui donna quatre enfants. Un frère de Klara Hess se suicida dans des circonstances restées obscures, et une sœur de Fritz Hess passa une partie de son existence dans un hôpital psychiatrique, et mourut jeune. Rudolf fréquenta le lycée français d'Alexandrie jusqu'à l'âge de douze ans, puis il fut envoyé en Allemagne, où il fut pensionnaire pendant trois ans à l'Evangelisches Pädagogium de Bad-Godesberg en Rhénanie.

L'enfant préférait les sciences et les mathématiques, mais son père avait décidé d'en faire un commerçant ; lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, en 1911, il l'envoya à l'Ecole Supérieure de commerce de Neuchâtel, en Suisse. Quatre ans plus tard, la déclaration de guerre le trouva en apprentissage dans une firme de Hambourg ; il s'engagea avec empressement dans le 1<sup>er</sup> Régiment bavarois d'infanterie. Il fut envoyé sur le front occidental, et fut blessé deux fois ; la deuxième blessure toucha un de ses poumons.

Guéri, il entra dans l'aviation, et devint un pilote confirmé ; la fin de la guerre le trouva lieutenant. Après la guerre, il s'inscrivit à un groupement nationaliste et antisémite à Munich. C'est ainsi qu'en Mai



1919, au cours d'une échauffourée avec des sociaux-démocrates, il fut blessé à la jambe. En 1920, il s'inscrivit à l'Université de Munich, pour étudier l'histoire et l'économie politique. C'est là qu'il devint l'élève du Pr. Karl Haushofer et de son fils Albrecht, spécialistes bien connus de géopolitique, qui exercèrent sur lui une grande influence.

Depuis ses études à Munich en 1920, en effet, jusqu'à son départ en Angleterre, pendant plus de vingt ans, Hess conserva avec eux de véritables relations d'amitié. Il ne semble pas douteux que l'opinion des Haushofer sur l'Angleterre, à savoir qu'un conflit avec elle serait une catastrophe pour l'Allemagne, si elle n'influença pas immédiatement Hess, qui se montra très violemment anti-anglais pendant les premières années de la guerre, chemina dans son esprit, pour s'y faire jour lors de son vol en Angleterre, les premières années de guerre passées. Le Pr. Haushofer devait dire plus tard de lui : « Il fut l'un de mes élèves parmi tant d'autres, pas spécialement doué, de compréhension lente, et lourd dans le travail. Il était facilement conduit par ses sentiments, et poursuivait avec ardeur des idées fantastiques ; il ne pouvait être influencé que par des arguments sans importance, à l'extrême limite de la connaissance humaine et de la superstition ; il croyait à l'influence des constellations sur sa vie personnelle et politique. Et ses étoiles lui ont montré tout à coup le chemin du Nord-Ouest de l'Europe ; j'ai toujours été frappé par l'expression de ses yeux clairs, qui avait quelque chose de somnambulique. Quand il devint l'un des chefs de l'Etat nazi, nos relations restèrent les mêmes ». Après de longues fiançailles, Rudolf Hess épousa une jeune fille de Hanovre, Ilse Proehl, en 1927 ; il ne marqua jamais un intérêt très grand pour sa femme, qui ne s'occupa jamais de politique, ne s'inscrivit pas à un mouvement féminin nazi, et ne parut en public qu'à l'occasion de représentations théâtrales ou de concerts. Un fils naquit en 1937, auquel son père marqua beaucoup d'attachement.

En Juin 1920, Hess s'inscrivit à l'embryon du parti national-socialiste, et en 1921, il fut à nouveau blessé à la tête, au cours d'une bagarre avec les sociaux-démocrates. A la suite de cette journée, les troupes d'assaut nationales-socialistes furent organisées, et Hess en devint l'un des chefs. Il ne rencontra Hitler qu'en 1923 ; cette année-là, condamné à dix-huit mois de prison pour sa participation au putsch de Munich, il fut enfermé avec Hitler à la prison de Landsberg, en Bavière ; Hitler était occupé à la rédaction de « Mein Kampf », et on entend dire couramment, en Allemagne, que Hess lui servit de secrétaire. Ce dernier déclara souvent que ce n'était pas exact, et que, disciple de Karl Haushofer, il eut en l'occurrence, une coopération directe dans la rédaction de la bible nazie.

A la suite de leur vie commune en prison, Hitler et Hess se lièrent étroitement, Hess vouant à Hitler une admiration et un attachement sans limites, et Hitler mettant en lui la confiance la plus absolue. C'est



Rudolf Hess



ainsi que Hess devint consécutivement membre du parti nazi, remplaçant et représentant du Führer, ministre sans portefeuille, membre du Conseil des Ministres pour la défense du Reich, membre du Conseil secret du cabinet, successeur du Führer, général des S.A. et des S.S. En 1932, lorsque Gregor Strasser s'enfuit, Hitler organisa une commission centrale politique qui devait être chargée de réduire toute opposition. Hess fut chargé de cette organisation ; à la prise du pouvoir, il eut en main la surveillance générale du développement politique en Allemagne ; les Universités, les Eglises tombèrent sous son pouvoir ; il participa à la mise sur pied du Front du Travail, signa en 1935, les lois antijuives, et devint l'un des membres les plus influents du parti.

En 1935, Hitler décida que Hess devait participer à la rédaction de toutes les directives ministérielles, et prendre une part active à l'étude de tous les décrets. Au Conseil ministériel de la Défense du Reich, il était l'un des six membres qui détenaient le pouvoir exécutif et législatif suprême. En sa qualité de remplaçant du Führer, il dirigeait le parti, et il avait la responsabilité de tout ce qui s'y décidait, au nom du Führer. Le 16 Mars 1935, il signa la loi sur le service militaire obligatoire, et soutint la politique de Hitler, de réarmement énergique, en demandant au peuple de faire des sacrifices pour l'armement : « Nous nous préparons à l'avenir à manger moins de graisse, de porc et d'œufs ; ce petit sacrifice est déposé sur l'autel de notre liberté ; nous savons que l'épargne en devises étrangères accélère la production d'armements ». Et il développa le slogan de Göring « Les canons avant le beurre » (12 Octobre 1936).

A Stettin, le 21 Mars de la même année, il réclama des colonies pour l'Allemagne : « La voie naturelle pour assurer plus de vivres aux Allemands, consiste à élargir notre base vitale, c'est-à-dire à la compléter par des colonies. Cette question constitue une partie de la grande proposition de pacification qu'a faite le Führer ».

Le 16 Janvier 1937, il déclare : « De même qu'en Allemagne, les Allemands de l'étranger devront être influencés dans le sens du national-socialisme ; ils deviendront conscients et fiers du fait qu'ils sont allemands, et habitués, quelle que soit leur position et leur origine, à s'estimer supérieurs aux sujets des autres nations ».

A l'occasion du rattachement du parti des Allemands des Sudètes au parti nazi, Hess déclara, le 7 Novembre 1938 : « Le Führer a réarmé avec une rapidité que personne n'aurait crue possible ; il a réveillé la volonté du peuple allemand de mettre sa force au service de son droit ; voilà ce qui confère ses droits à l'Allemagne ».

Plus tard, il devait dire, dans un ordre émis par la Chancellerie du parti pour recruter des hommes pour la Waffen S.S. : « Les unités de Waffen S.S., du fait de l'éducation nationale-socialiste intensive qu'elles ont reçue dans les questions de races et de nationalités, conviennent mieux que les autres unités armées aux missions particulières à

exécuter dans les territoires occupés de l'Est ». S'il est juste de reconnaître que Hess prononça entre 1933 et 1937 des discours pacifiques, et manifesta le désir d'une coopération internationale économique, il est certain qu'il prit une part active aux opérations qui préparèrent et réalisèrent l'annexion de l'Autriche et de la Tchéco-Slovaquie, ainsi que l'agression contre la Pologne.

Après la conquête de la Pologne, Hess participa à la rédaction des décrets qui devaient être appliqués aux Polonais ; à ce sujet, le Ministre de la Justice, s'exprime ainsi : « Suivant le désir du Führer, les Polonais et les Juifs seront traités autrement que les Allemands, du point de vue pénal. J'ai rédigé un code spécial destiné aux Polonais et aux Juifs du territoire de Danzig et des provinces annexées ; dans cette législation spéciale du code pénal et de la procédure judiciaire, les idées du remplaçant du Führer ont été largement prises en considération ». Hess était donc bien informé sur la situation à l'Est.

Dans la National Zeitung du 27 Avril 1941, on trouve les lignes suivantes : « Il y a longtemps, avant le début de la guerre, Rudolf Hess fut surnommé « la conscience du parti ». La raison de ce titre indiscutablement honorable est facile à trouver : il n'y a rien, dans notre vie publique, qui ne soit du domaine des attributions du représentant du Führer. Son activité est tellement diverse qu'on ne peut la décrire en quelques mots, et c'est une des parties des obligations qui lui incombent, que de ne pas leur donner de publicité. Bien peu savent que des mesures gouvernementales, surtout dans le domaine de l'économie de guerre et du parti, mesures généralement approuvées lors de leur publication, peuvent être attribuées à l'initiative directe du délégué du Führer ».

Hitler devait désigner par décret, Hess comme son successeur, et lui donner tout pouvoir pour prendre des décisions en son nom dans toutes les questions relatives à la direction du Parti.

Dans la publication officielle du NSDAP, agenda du parti pour l'année 1941, on peut lire : « Outre ses fonctions de chef du parti, le représentant du Führer jouit de pouvoirs extrêmement étendus dans le domaine gouvernemental ». En conclusion, on peut dire que Hess, représentant, remplaçant et successeur désigné de Hitler, jouissait de toute la confiance de ce dernier. Il est probable que son état de santé, mental et physique, était suffisamment bon, à cette époque, pour continuer d'inspirer cette confiance, et de tenir le rôle important qui lui était attribué. Il était bien connu toutefois qu'il souffrait de temps à autres de troubles abdominaux, et depuis 1933, de la vésicule biliaire. Depuis longtemps d'ailleurs, ainsi que sa mère le faisait, il consultait médecins, naturistes, spécialistes de l'irido-diagnostic et de la chiropraxie et guérisseurs ; au moins depuis le début de la guerre, il consultait régulièrement des astrologues, des magnétiseurs et des occultistes. Il suivait un régime excluant les œufs, la confiture et toute nourriture



de conserve ; il buvait du thé léger, et prenait un grand nombre de drogues homéopathiques, et des remèdes prétendus naturistes.

Cependant, au fur et à mesure que la guerre s'avancait, et plusieurs mois déjà avant l'envol vers l'Angleterre, Hess voyait de plus en plus rarement Hitler. Le ministre de l'armement, Speer, qui avait de très bons rapports avec Hess, déclara que pendant l'année qui avait précédé son envol, il avait été poussé de côté par Martin Bormann, et que vers la fin, il ne rendit visite à Hitler qu'une fois en deux mois. Il



Le général S.S. Rudolf Hess

menait à cette époque une vie très retirée, et ressentait amèrement son isolement, et la demi-disgrâce où il vivait. En effet, et ceci fut confirmé récemment par Madame Hess, Bormann était l'ennemi mortel de Hess, qui l'avait découvert, et employé dans son secrétariat. Au début, alors que Bormann, chef d'Etat-Major à la Chancellerie du Parti, était l'adjoint de Hess pour tout ce qui concernait le parti, il jouait déjà auprès de Hitler le rôle de conseiller privé et d'administrateur financier. Bormann avait ainsi une influence directe sur Hitler ; Hess n'y prit point garde, et quand il s'en aperçut, Bormann avait déjà pénétré

dans le cercle de l'Obersalzberg, et s'était constitué auprès de Hitler une situation telle, qu'il était trop tard ; Hess en fut très affecté, mais il se résigna à laisser aller les choses.

Dès l'été 1940, il s'était aperçu que Bormann avait en somme pris sa place auprès du Führer, et il fut très mortifié de ne plus être tenu au courant des grandes opérations prévues. Il se rendit le 29 Juillet 1940, à l'Obersalzberg ; il n'y apprit rien de particulier, mais y fit un certain nombre de remarques qu'il rapporta à Munich, à ses amis Haushofer. Au nom de Rosenberg, ces derniers lui dirent qu'il devait se préparer quelque chose du côté de l'Est de l'Europe qui intéresserait le balte Rosenberg, et ils lui montrèrent dans « Mein Kampf » le passage où la Russie d'Europe est considérée comme le Lebensraum de l'Allemagne.

Il avait une curieuse façon de se reposer ; lorsqu'il se disait fatigué, il s'étendait de tout son long sur le plancher, sur le ventre ; il restait parfois une heure dans cette position, qu'il disait avoir apprise pendant son enfance, en Egypte.

C'est à partir de cette époque que les façons de Hess commencèrent à inquiéter son entourage. Il gardait souvent les yeux dans le vague ; il s'en rendait compte parfois, et se forçait à fixer son entourage ; ses genoux semblaient raides, dit sa secrétaire, et il joignait les mains sur la poitrine comme si ce geste devait lui donner de l'assurance, et calmer ses nerfs.

Au début de l'année 1941, le plan Barberousse d'envahissement de la Russie, constituait en Allemagne le grand secret ; il n'était connu que d'un petit cercle de ministres et de généraux, et tout porte à croire que Hess, malgré son demi-éloignement, était au courant depuis un certain temps. En effet, à l'automne de 1940, son astrologue, Schulte-Strathaus, lui ayant affirmé que son horoscope l'entraînait pour une mission heureuse, vers le Nord-Ouest de l'Europe, Hess demanda à ses amis Haushofer de se mettre en rapport avec le duc de Hamilton qu'il avait rencontré en Allemagne avant-guerre, et en qui il pensait trouver un auditeur bien disposé.

Le jeune Haushofer prit contact avec l'Angleterre par Lisbonne, et envoya la lettre. Dans l'intervalle, Hess avait passé commande à Messerschmitt d'un monoplace bi-moteur, avec des réservoirs de réserve, larguables, et un dispositif de départ perfectionné. Personne ne fut au courant en dehors de son Etat-Major.

C'est ainsi qu'en Décembre 1940, Hess crut le moment d'agir venu ; peu avant Noël, il se rendit à Augsburg, où se trouvait l'appareil, prit place à bord et s'envola ; mais le mauvais temps lui fit rebrousser chemin, et il rentra non sans difficultés. Il récidiva trois semaines plus tard ; il revint au bout de trois heures, après s'être perdu, et s'être rendu compte des difficultés de son voyage.

En Avril 1941, un incident survint qui frappa Hess. Le Pr. Burckhardt, un historien suisse, qui avait été autrefois commissaire de la So-



ciété des Nations à Danzig, et qui était alors vice-président de la Croix-Rouge internationale, avait fait parvenir de Genève, où il était retourné après un voyage à Londres, ses amitiés à Albrecht Haushofer. Venez me voir, lui aurait-il fait dire. Hess fut persuadé qu'il s'agissait de la réponse de Lord Hamilton, et il demanda à son ami Haushofer de se rendre immédiatement à Genève. Celui-ci y fut le 28 Avril, et à son retour, il aurait dit clairement à Hess que le duc de Hamilton, personnalité bien connue de Londres, et qui fréquentait les milieux dirigeants du parti conservateur et de la City, l'aurait fait encourager à poursuivre la conversation.

Hess n'en fut que plus fermement décidé à voler vers l'Angleterre. Le 4 Mai 1941, le Reichstag se réunit. A l'issue de la session, Hess, avec une grande assurance, se rendit à la Chancellerie, rencontra Goebbels et Göring qu'il toisa de son haut, et entra sans se faire annoncer chez Hitler, avec lequel il resta enfermé plusieurs heures. Le soir, lorsqu'il sortit du bureau de Hitler, il ne sembla voir aucune des personnalités qui attendaient, et se dirigea droit sur Rosenberg, à qui il parla de l'action Barberousse, montrant qu'il était parfaitement informé, et le félicitant de son prochain poste de Ministre des Territoires occupés de l'Est. Puis il planta là Rosenberg, affolé, et s'envola le soir même pour Munich ; il avait, avant de partir, averti son adjoint Leitgen, de son intention de s'envoler le surlendemain vers l'Angleterre. Mais cette fois encore le départ n'eut pas lieu, par suite d'une avarie de direction.

Finalement, Hess, qui aux dires de sa secrétaire, recevait chaque jour depuis un an, l'état du temps téléphoné par l'Armée de l'Air, fixa la date du départ au 10 Mai, en raison du temps favorable ; puis il appela personnellement les deux postes d'émission de Cologne et de Königsberg, auxquels il demanda d'inclure dans leur programme du soir, une certaine symphonie ; bien entendu, il ne dit pas à Cologne qu'il avait demandé la même chose à Königsberg, et vice-versa. Son vœu fut exaucé, et, mis en garde, par ses insuccès antérieurs il put ainsi repérer exactement sa position (seine Maschine genau einstellen).

La veille, dit sa secrétaire, je le vis dans son appartement de Munich ; il signa en blanc autant de feuillets qu'il m'avait dicté de lettres, et me dit qu'il serait de retour d'Angleterre dans quatorze jours. Nous croyions tous ici, à sa mission. Il semble que Hess ait commencé d'écrire une lettre à Hitler, avant la séance du Reichstag ; il termina cette lettre le 9 Mai ; il en dicta une partie à la secrétaire Schrödl, puis à sa secrétaire particulière, Fath, et à son adjoint Pinsch. Il écrivit lui-même la partie la plus importante, au-dessous de la partie dactylographiée. Il avait alerté l'astrologue Schulte-Strathaus dès le matin du 9, en le priant de venir le soir même avec son horoscope du lendemain ; l'horoscope disait : « Vous partirez en mission spéciale



« La conscience du parti »



vers le Nord-Ouest dans les jours qui viennent, et cette mission prendra un cours heureux ».

C'est ainsi que le 10 Mai, accompagné de son petit état-major, il se rendit à Augsburg d'où il s'envola, après avoir donné des ordres compliqués et minutieux, et confié à Pinsch une lettre à remettre à Hitler à l'Obersalzberg, s'il n'était pas de retour à sept heures. A sept heures trente, le remplaçant du Führer se posa sur le terrain ; les commandes avaient une légère défectuosité qui fut réparée ; le plein d'essence fut fait à nouveau, et, une heure et demie plus tard, Hess repartit vers l'Angleterre. Ce fut le bon départ.

Peu après le 4 Mai 1941, Martin Bormann se rendit un jour à l'Abwehr, où l'amiral Canaris se préoccupait fort du secret à conserver autour du plan Barberousse. Bormann y exprima son inquiétude au sujet de l'état de santé du remplaçant du Führer, qui figurait sur la liste des gens avertis, et il rappela que Hitler avait interdit à Hess de voler seul, bien que ce fut là sa passion ; ses nerfs étaient malades depuis qu'il fréquentait les astrologues et les magnétiseurs, il était surmené, ne prenant pas soin de sa santé. Bormann avait d'ailleurs fait surveiller Hess par la police, qui avait confirmé que Hess s'enfermait la nuit, à son domicile de Munich, avec des médiums avec lesquels il évoquait les esprits ; le rapport de police ajoutait qu'il avait une étrange lueur dans le regard.

Beaucoup plus tard, le ministre de l'armement, Speer, qui avait beaucoup de sympathie pour Hess, qu'il considérait comme un « honnête homme », mais trop sensible et instable, manquant de la fermeté nécessaire au maintien de ses décisions, et comme beaucoup de dirigeants du III<sup>ème</sup> Reich, n'ayant aucun sens de la réalité », Speer donc, raconta qu'il était au Berghof le jour de l'envol vers l'Angleterre. Il se trouvait devant la maison, lorsque deux des adjoints de Hess arrivèrent, porteurs d'une lettre personnelle pour Hitler. Leitgen entra et remit la lettre ; on entendit la grosse voix du Führer, et Bormann reçut l'ordre d'appeler Ribbentrop, Göring et Himmler au téléphone. Après une brève conversation, ils furent tous convoqués à l'Obersalzberg ; la vérité ne fut connue que plusieurs jours plus tard. Le plus grave souci de Hitler était de voir l'Angleterre exploiter l'arrivée de Hess en le représentant comme un envoyé officiel chargé de sonder les Anglais en vue d'un traité de paix. Il pensait que cela pourrait être désastreux pour les relations de l'Allemagne avec le Japon et l'Italie.

Le général d'aviation Udet fut convoqué et consulté sur les chances de Hess d'atteindre la côte anglaise, seul et sans aide de navigation à bord de son bimoteur. Udet et l'Armée de l'Air déclarèrent catégoriquement qu'il tomberait à la mer avant d'atteindre la côte anglaise. Mais Hitler insista pour faire passer un communiqué avant que les Anglais n'aient pu envoyer les premières nouvelles, et il avait raison :

le vol de Hess était certainement un exploit aéronautique, mais il avait réussi.

C'est le 13 Mai seulement que la presse allemande, sous le titre : « Rudolf Hess victime d'un accident », annonça le départ du représentant du Führer. Au soir du 10 Mai, l'amiral Canaris aurait été informé de la réception par un poste de ses services d'une nouvelle fantastique provenant de Hollande : Rudolf Hess aurait pris son vol vers le Nord, à bord d'un bi-moteur Messerschmitt. Quoiqu'il en soit, le communiqué officiel de Berlin du 13 Mai disait ceci :

« Le camarade Hess à qui le Führer avait, depuis quelques années formellement interdit de voler en raison d'une maladie évolutive, a réussi, malgré cet ordre, à entrer en possession d'un avion. Le 10 Mai à Augsburg, il a décollé pour un vol dont il n'est pas revenu jusqu'ici. Une lettre laissée avant le départ montre malheureusement des signes d'une aliénation mentale qui fait craindre que le camarade Hess ne soit devenu la victime d'hallucinations. Autant qu'on en puisse juger par les papiers qu'il a laissés, il avait l'illusion de pouvoir, grâce à une démarche personnelle auprès de personnalités anglaises, arriver à un accord entre l'Allemagne et l'Angleterre ».

Les correspondants des journaux américains à Berlin annoncèrent que l'idée de Hess était de demander à l'Angleterre de se joindre à l'Allemagne pour déclarer la guerre à la Russie, et que l'idée de traiter Hess de fou, venait de Hitler personnellement.

Après l'envol, c'est Martin Bormann qui fit arrêter l'état-major de Hess, tous ses parents et Willy Messerschmitt, à l'exception de sa femme ; il les tint enfermés dans les caves de la Prinz-Albrecht-Strasse ; en 1945, ses adjoints étaient encore en prison. Faisant allusion à la façon dont Hitler avait appris la nouvelle par Leitgen et un autre, le ministre Speer, qui les avait vus arriver, devait dire plus tard : « La coutume de punir les porteurs de mauvaises nouvelles n'était jusqu'alors pratiquée qu'en Asie. »

Cependant le 10 Mai, Rudolf Hess, n'avait pas volé seul vers l'Angleterre ; l'île était à l'époque survolée chaque jour et chaque nuit par de nombreux bombardiers allemands, et c'est miracle que le Messerschmitt ait échappé à la chasse anglaise aux aguets. Cette nuit du 10 Mai justement, Londres subit le raid le plus important que la Luftwaffe ait entrepris depuis le début de la guerre ; trente-trois appareils allemands furent détruits au-dessus de la ville. Ce soir là, à quelques kilomètres de Dungavel, propriété du duc de Hamilton dans le Sud de l'Ecosse, un paysan du nom de Mac Lean découvrit à proximité de sa maison un parachutiste blessé en uniforme de capitaine de l'Armée de l'Air allemande ; il lui donna les premiers soins, et l'amena chez lui. Le parachutiste lui dit : « Je suis le capitaine Horn, de l'armée de l'Air allemande, et je suis venu rencontrer le duc de Hamilton, que



je connais. Voulez-vous faire savoir au duc qu'un de ses amis allemands est arrivé ».

Dans l'intervalle, des membres de la garde nationale, et deux infirmiers, alertés, étaient arrivés ; Hess fut examiné, il souffrait de foulures et de contusions sans gravité ;<sup>(1)</sup> il répéta sa phrase ; après les premiers soins, il fut transporté à la caserne de Mary-Hill, utilisée par l'armée de l'air, et située près du château du duc de Hamilton, puis immédiatement à l'Hôpital militaire du Drymen, à la pointe sud du Loch Lomond, où il passa quelques jours. Il fut ensuite transporté à la Tour de Londres, puis au cours de sa troisième semaine de captivité, à Mytchett Place, près de Aldershot. En Juin 1942, il fut enfin transporté à Maindiff Court, Abergavenny, dans le sud du pays de Galles, dans un hôpital où il demeura jusqu'à son retour en Allemagne, en Octobre 1945.

A son arrivée à l'hôpital militaire de Drymen, il fut soigné par le médecin lieutenant-colonel Gibson Graham, qui le passa à la fin de Mai au médecin-commandant Dicks, psychiatre connaissant l'allemand, qui fut lui-même remplacé par le médecin-capitaine Johnston. Puis le médecin-commandant Ellis Jones s'occupa de Hess, et l'accompagna en avion jusqu'à Nuremberg, où il fut remis, le 6 Octobre 1945, aux autorités américaines, et au médecin-commandant Douglas Kelley, psychiatre de la prison. Les psychiatres ci-dessus, auxquels se joignirent à Nuremberg les psychologues Philipps et Gilbert, rédigèrent leurs observations ; elles figurèrent dans un petit livre publié en 1947 par le psychiatre anglais J. R. Rees, qui, médecin-général de l'armée anglaise pendant la guerre, fut envoyé en consultation auprès de Hess à la suite des rapports du Dr. Graham.<sup>(2)</sup>

Dès le lendemain matin de l'arrivée de Hess, qui tombait un dimanche, le duc de Hamilton se rendit auprès du prisonnier, qui lui dit : « Monseigneur, je voudrais bien vous parler sans témoins » ; et il ajouta en anglais : « Je ne sais pas si vous me reconnaissez, mais je

suis Rudolf Hess », puis il rappela au duc qu'en 1936, pendant les Jeux olympiques de Berlin, il avait pris un petit déjeuner chez lui. Hess continua : « Je suis venu jusqu'à vous dans un but humanitaire (in einer Mission der Menschlichkeit). Le Führer ne veut pas détruire l'Angleterre ; il désire mettre fin à la lutte entre nos deux pays ; mon ami Albrecht Haushofer m'a dit que vous étiez un Anglais capable de comprendre mon point de vue ; il a essayé avec beaucoup de persévérance, de vous rencontrer de ma part à Lisbonne. Je suis venu vers vous, moi Rudolf Hess, représentant du Führer et ministre du Reich pour vous apporter la preuve du désir sincère de l'Allemagne, de faire la paix. Le Führer est convaincu que l'Allemagne gagnera la guerre, peut-être bientôt, certainement d'ici deux à trois ans. Je voudrais éviter cette saignée inutile . . . Pouvez-vous me faire rencontrer des personnalités dirigeantes de votre parti, auxquelles je pourrais présenter mes propositions de paix ? »

Le duc répondit : « En temps de guerre, il n'y a dans ce pays qu'un parti ». Il ajouta qu'il n'avait guère l'espoir d'un arrangement pacifique. Hess poursuivit en demandant au duc d'obtenir pour lui du roi d'Angleterre, la liberté sur parole. Le duc se rendit à Londres, et rendit compte à Churchill, qui donna l'ordre de faire transporter Hess à la Tour de Londres. Hess eut de nouvelles visites du duc de Hamilton, accompagné de Sir Ivone Kirkpatrick, du Foreign Office, actuellement Haut-Commissaire britannique en Allemagne. Par la suite, le duc de Hamilton déclara qu'il n'avait pas la moindre idée, quand il avait reçu l'invitation de Haushofer de se rendre à Lisbonne, d'un rapport quelconque avec Hess. Sir Kirkpatrick, dans son rapport sur ses entretiens avec Hess divisa l'exposé de celui-ci en plusieurs parties :

Dans la première, Hess exposa comment il se représentait le rôle joué en Europe par l'Angleterre depuis 1904, et conclut que l'Angleterre était responsable de la guerre actuelle.

La deuxième partie tendait à démontrer que l'Allemagne devait inmanquablement gagner la guerre.

La troisième partie comprenait les raisons de son vol, et ses propositions ; Hess y assura que Hitler n'avait rien contre l'Empire britannique, dont il regretterait l'effondrement ; il essaya de mettre en valeur les vues américaines sur l'Empire, et insinua que le Canada serait absorbé par les Etats-Unis. Sir Kirkpatrick ayant demandé s'il rangeait la Russie en Europe ou en Asie, Hess répondit par ces deux mots : « Zu Asien ». L'Anglais lui demanda alors si sa proposition de laisser les mains libres à l'Allemagne en Europe laissait à celle-ci la latitude d'attaquer la Russie. Hess évita l'appât, et répondit que l'Allemagne avait certaines demandes à présenter à la Russie, qui devraient être satisfaites, soit par des négociations, soit par la guerre (die befriedigt werden müssten, entweder durch Verhandlungen oder als das Ergebnis eines Krieges).

(1) Il était porteur d'une telle quantité de drogues que le conseil de la recherche médicale, dans sa note du 29 Mai 1941, déclara :

« Il semble évident que la remarquable collection de drogues du capitaine H. avait pour but de le protéger contre les entreprises du diable, au moins dans son corps ; s'il connaissait l'usage de toutes ces drogues, il a de toute évidence manqué sa vocation, car il eut fait un remarquable praticien. Il semble s'être protégé contre :

- 1) la douleur d'une blessure, par des alcaloïdes de l'opium.
- 2) le désagrément des céphalées, par de l'aspirine.
- 3) la colique, par l'atropine.
- 4) la fatigue du vol, par la pervitine.
- 5) l'insomnie consécutive à l'ingestion de pervitine, par des barbituriques.
- 6) la constipation par une mixture salée, et contre tous les maux auxquels le corps est assujéti, par des mélanges de produits inconnus de nature homéopathique, dont la grande dilution ne permet pas l'analyse. Cette confiance en l'alopathie pour des troubles corporels réels, et en l'homéopathie pour d'autres désagréments, semble indiquer une curieuse conception de la science médicale.

(2) The case of Rudolf Hess. Londres 1947 — William Heinemann.



Hess ajouta que les bruits d'une prochaine agression contre la Russie n'étaient pas fondés. Sir Kirkpatrick s'exprima ainsi : « Hess added, however, that there was no foundation for the rumours now being spread that Hitler was contemplating an early attack against Russia. » Au moment du départ, Hess déclara qu'il avait oublié de dire que les propositions anglaises ne pourraient être prises en considération que si elles émanaient d'un autre gouvernement que l'actuel gouvernement anglais ; Churchill avait, depuis 1936, préparé la guerre, et le Führer ne traiterait ni avec lui ni avec ceux de ses collègues qui l'avaient suivi dans sa politique de guerre.

C'est un mois exactement après son vol, le 10 Juin, que Hess reçut la visite de Lord Simon, alors chancelier de l'Échiquier, accompagné de Sir Kirkpatrick. Lord Simon déclara d'abord qu'il était habilité par son gouvernement à recevoir la mission de Hess. Le document relatant cette conversation de trois heures, fut publié en Mars 1946 par l'agence Reuter. Il exprime le mélange de « persuasion, de cajolerie et de menaces », que Hess, de son propre chef, si on doit le croire, utilisa pour convaincre l'Angleterre de la nécessité d'accepter la base d'entente avec l'Allemagne exposée sur le document remis à Lord Simon.

Hess déclara en débutant que l'idée du vol en Angleterre lui était venue pendant la campagne de France, en 1940, alors qu'il se trouvait en compagnie de Hitler. « Convaincu de notre victoire sur l'Angleterre, je déclarai au Führer, poursuivit-il, que nous exigerions naturellement de l'Angleterre la restitution de la valeur de notre flotte marchande qui nous avait été enlevée par le traité de Versailles. Le Führer me contredit immédiatement. Il estimait qu'un accord pourrait être obtenu avec l'Angleterre, et que la victoire ne devait pas amener à traiter sévèrement un pays avec lequel on désirait une entente. Je pensai que si l'Angleterre pouvait avoir connaissance de ce fait, elle pourrait se montrer prête à un accord.

Je dois avouer, dit-il, que j'ai été aux prises avec la décision la plus importante de mon existence. Ceci m'est venu en voyant sans cesse des rangées de cercueils d'enfants, et des mères en larmes, et vice versa, des cercueils de mères, et des enfants en larmes.

Hess parla presque continuellement, sans être interrompu ; il rappela l'injustice du traité de Versailles, « même quand l'Allemagne était une pure démocratie », et rappela les événements de Tchéco-Slovaquie, de Pologne, de Norvège, et des Pays-Bas, en attribuant à l'Angleterre un rôle de bouc émissaire. Il prétendit que les familles des victimes des raids aériens anglais exigeaient du Führer, des représailles. Lord Simon l'interrompit, disant : « Monsieur Hess comprendra que si je ne l'ai pas contredit jusqu'alors, ce n'est pas parce que je suis de son avis, mais parce que la raison réelle de ma présence ici, est de connaître le but de sa mission. »

Hess répliqua que les dirigeants allemands étaient absolument convaincus du caractère désespéré de la situation de l'Angleterre, et cita le développement extraordinaire de l'Armée de l'air, qui avait atteint l'importance du corps expéditionnaire anglais en France ; en raison de ses relations avec Messerschmitt, ajouta-t-il, je sais ce qui arrivera tôt ou tard à l'Angleterre, et c'est pourquoi je suis venu ici ». Il décrivit ensuite complaisamment le développement futur de la guerre sous-marine, et cita la possibilité pour l'Angleterre d'être réduite à la famine faute de tonnage ; il eut alors ce mot : « Nous n'occuperions alors que quelques bases importantes, afin de ne pas montrer à nos soldats une population affamée. »

Lord Simon demanda alors si Hitler était au courant de son vol. Hess répliqua : « Non, absolument pas » (« Vollkommen ohne seine Kenntnis »), puis il se mit à rire, et dit : « Ce que j'ai écrit m'a été répété plusieurs fois par le Führer. La base « d'accord » comprenait pour l'Allemagne, les mains libres en Europe, et pour l'Angleterre la liberté d'action dans son Empire, le retour des colonies allemandes, l'évacuation de l'Irak, l'armistice et la paix avec l'Italie. En terminant, Hess dit à Lord Simon que si l'Angleterre n'acceptait pas ces conditions, le jour viendrait tôt ou tard où elle serait contrainte de les accepter. Lord Simon répondit : « Je ne crois pas que cet argument soit d'un grand poids auprès du cabinet, car ce pays ne manque pas de courage et nous n'aimons pas beaucoup les menaces ».

Le document publié par l'agence Reuter ne parla pas de la Russie. Plusieurs séries d'articles sur Hess, parus récemment dans la presse allemande (Neue Post, Welt Bild), déclarèrent avec assez de vraisemblance que l'objet principal de l'entretien avec le Chancelier de l'Échiquier avait été la Russie, et prétendirent même en fournir les termes. Ainsi, Hess aurait vivement critiqué la France et l'Angleterre, responsables de la guerre ; il aurait en particulier accusé l'Angleterre d'avoir violé le droit des peuples en Afrique du Sud lors de la guerre des Boërs, aux Indes, en Iran, en Arabie, etc. . . . Lord Simon lui ayant répondu qu'il n'était pas d'accord avec lui, et qu'il était venu pour connaître le but de sa mission. Hess aurait alors délimité les sphères d'intérêts dévolues à l'Angleterre et à l'Allemagne, et son interlocuteur aurait demandé si les intérêts allemands en Europe comprenaient une partie de la Russie ; Hess aurait répondu que bien entendu la Russie d'Europe intéressait l'Allemagne.

A partir de là, certains auteurs allemands prétendent que Hess se serait alors levé avec un grand sérieux, et aurait déclaré : « J'ai là-dessus quelque chose à dire, mais seulement à l'intention du cabinet britannique . . . » Et il aurait alors exposé l'action Barberousse, c'est-à-dire l'agression décidée pour le 22 Juin prochain contre la Russie.



Le Dr. Dicks, comme le Dr. Graham, remarqua tout de suite chez le prisonnier une tendance à se croire persécuté ; Hess croyait à un complot secret ayant pour but de l'empoisonner, ou d'ébranler son équilibre mental par le bruit ; il s'agissait en réalité d'avions, de motocyclettes et de mitraillettes, en raison de la proximité d'un terrain de manœuvres. Hess redoutant l'empoisonnement, se servait d'abord puis changeait d'assiette avec un de ses voisins, lorsqu'il déjeunait avec les officiers de la garde ; il confia au Dr. Dicks que son ennemi secret était peut-être un Juif allemand émigré qui se serait faufilé dans le personnel de la cuisine. Il ne tenait pas à mourir avant d'avoir mené à bien sa mission ; il confia un jour au médecin que le poison que lui faisait prendre son ennemi inconnu, était si savamment dosé que certains jours, il avait l'impression de se mieux porter.

Il luttait d'ailleurs contre sa gourmandise, et souvent, entraîné par l'exemple des autres convives, il mangeait voracement. Il rédigeait des protestations sur la façon dont il était traité, qu'il envoyait au gouvernement suisse ; il écrivait des lettres charmantes à son fils, alors âgé de trois ans. Ayant été soumis au « Raven's progressive Matrices Test », le prisonnier se classa dans le groupe I, parmi les dix premiers sur cent. Le Dr. Dicks était persuadé, contrairement à beaucoup d'autres, de l'intelligence supérieure de Hess.

On sait que la visite officielle, celle de Lord Simon, qu'il attendait, eut lieu de 10 Juin 1941 ; il en avait été prévenu, et devenait de plus en plus nerveux au fur et à mesure que la date approchait. Lorsque la réunion fut terminée, il manifesta un état d'extrême faiblesse, et obligea le psychiatre à boire d'abord de la boisson glucosée offerte, et à manger du cake ; les jours qui suivirent, il manifesta des signes de persécution et d'épuisement mental. A ce sujet, le Dr. Rees écrit que Hess le considérait, ainsi que le commandant, les autres officiers et le psychiatre, comme des hommes d'une grande honnêteté, et très sympathiques, malheureusement tombés sous une mauvaise influence.

Dans l'après-midi du 15 Juin, il se plaignit plus vivement qu'à l'ordinaire, et le lendemain matin de très bonne heure, ayant fait appeler le Dr. Dicks, il profita du moment où la porte de sa chambre s'ouvrait pour donner passage au médecin, se précipita et sauta par-dessus la rampe de l'escalier, se cassant le fémur gauche.

En Novembre de cette même année 1941, il se plaignit de sa mémoire, et en Décembre, il dit qu'il en était arrivé à oublier ce qu'il avait fait une heure plus tôt. A partir de 1943, ses absences de mémoire se multiplièrent ; il lui arrivait de ne plus reconnaître ses infirmiers quand ils revenaient, après quelques jours de permission.

Le 4 Février 1945, il annonça qu'il avait retrouvé sa mémoire, et qu'il avait une importante déclaration à faire au monde ; dans une note adressée à diverses personnalités, et entre autres au roi d'Italie, au maréchal Badoglio, à Mr. Churchill et au maréchal von Paulus, il

déclarait que les Juifs avaient un « pouvoir spécial pour hypnotiser les gens sans changer la personnalité de leurs victimes ». Après avoir rédigé cette note, il demanda un couteau pour faire des toasts, enfila son uniforme d'aviateur, revint dans son salon, et se donna un violent coup de couteau dans la poitrine, au niveau du sixième espace intercostal gauche ; il en fut quitte pour deux agrafes.

Le lendemain, il déclara qu'il avait voulu se tuer parce qu'on ne le laisserait jamais quitter l'Angleterre, et que l'Allemagne allait être envahie par les Russes, qui viendraient ensuite bolcheviser l'Angleterre.

Le surlendemain, il dit que le couteau avait été placé là par des Juifs pour le forcer à se suicider, parce qu'il était le seul à avoir deviné leur pouvoir d'hypnotisme. Il refusa alors de manger jusqu'au 15, c'est-à-dire pendant neuf jours, et demanda que son corps fut envoyé en Allemagne, dans son uniforme d'aviateur ; là, on réaliserait bien qu'il avait été empoisonné petit à petit.

En Avril 1945, il fit des progrès sensibles quant à la mémoire et à l'humeur ; le 8 Octobre, il fut amené à Nuremberg.

Dans ses mémoires, Mr. Winston Churchill, volume 3 « La grande alliance », raconte que le dimanche 11 Mai il passait le week-end à Ditchley, lorsque le duc de Hamilton insista pour le voir et lui raconta l'arrivée de Hess dans son domaine.

Le Premier Ministre britannique raconte alors qu'à son avis, Hess connaissait parfaitement la pensée intime de Hitler, sa haine de la Russie soviétique, son désir de détruire le bolchevisme, son admiration pour l'Angleterre et son désir d'amitié avec l'empire britannique, et son mépris pour beaucoup d'autres pays. Personne ne connaissait Hitler mieux que lui. Avec la guerre, tout changea et l'adjoint se trouva éclipsé. Churchill estima que Hess, jaloux de ne plus partager exclusivement l'intimité de Hitler, se décida à un acte héroïque pour faire la paix avec l'Angleterre et surpasser tous les autres. Il exposa que Hess avait le désir de faire connaître à l'Angleterre les sentiments véritables de Hitler, mais non pas à l'Angleterre officielle dirigée par le fauteur de guerre Churchill, mais l'Angleterre du roi et de la haute aristocratie... Churchill pensait que le cas de Hess était autre chose qu'un cas purement médical car Hess croyait passionnément à l'image qu'il se faisait de l'esprit de Hitler.

Churchill rappelle que trois ans plus tard, à Moscou, Staline lui ayant demandé la vérité sur la mission de Hess, il eut l'impression que le maître de la Russie était persuadé de l'existence de sérieuses négociations, ou même d'un complot entre l'Allemagne et l'Angleterre en vue de l'invasion russe. Churchill lui expliqua, dit-il, ce qui s'était passé mais il se fâcha lorsqu'il se rendit compte que Staline ne le croyait pas. Ce dernier répondit alors qu'il existait en Russie beaucoup de choses que le service secret ne lui racontait pas.



Churchill conclut qu'il était heureux de ne pas avoir de responsabilités dans le traitement passé et présent de Hess. Quelle que soit la culpabilité d'un allemand, dit-il, de l'entourage aussi immédiat de Hitler, Hess racheta sa culpabilité par cet acte de dévouement frénétique et de folle bonne volonté (Hess had, in my view, atoned for this by his completely devoted and frantic deed of lunatic benevolence). Il vint à nous de son propre gré et, bien que sans autorité, c'était une sorte d'ambassadeur. C'était un cas médical et non criminel, qui devrait être considéré ainsi.

Rudolf Hess avait rédigé un journal, pendant ses quatre années et demie passées en Angleterre ; il y dit entre autres choses : « A mon atterrissage, à dix pas d'une petite ferme, j'ai été bien soigné, puis emprisonné, puis hospitalisé ; il y avait un factionnaire baïonnette au canon de chaque côté de mon lit ; telle a été ma réception officielle en Angleterre . . . . On me donnait de la nourriture et des boissons que d'autres n'eussent pas acceptées ; un jour, ayant bu un peu de lait, je fus pris de vertiges et de maux de tête terribles ; à partir de ce jour, j'emportai mon lait et mon fromage dans ma chambre, pour faire croire que je les consommais chez moi . . . . On me posa des questions de plus en plus précises sur mon passé ; l'amnésie que je simulai les rassura ; finalement, je fus dans un tel état que je leur donnai l'impression d'être incapable de me souvenir d'aucun détail d'un passé de plus de quelques semaines.

Lorsqu'en Juin, je me cassai la jambe (en réalité c'était la première tentative de suicide), le médecin, sous prétexte de morphine, m'injecta un poison du cerveau ; je le dis au Dr. Rees, qui m'assura que je souffrais de la psychose des prisons, et que j'étais très bien soigné ; il revint le lendemain ; je fus frappé par le changement de son regard, depuis la veille . . . Tous ces gens (son entourage), étaient hypnotisés ; à cette époque j'ignorais l'existence d'un pouvoir d'hypnotisme aussi fort, et aussi persistant. Un jour, les officiers se rassemblèrent pour me donner leur parole d'honneur que rien n'était ajouté à ma nourriture ; le fait que des officiers puissent faussement donner leur parole d'honneur, me parut un comble.

Lorsque le poison n'eut plus d'effet, on m'obstrua la vessie, qui ne fonctionna plus qu'une fois toutes les vingt-quatre heures. En plus du sel, on assaisonna ma nourriture avec des épices très fortes pour attiser ma soif ; à cette époque j'ai terriblement souffert. Pendant trois ans, j'ai eu les intestins bloqués par des produits dissimulés dans ma nourriture . . . . Un représentant du gouvernement suisse me rendit visite, je me plaignis des poisons qu'on me faisait prendre, et des bruits continuels. L'envoyé passa la nuit à l'hôpital, mais elle fut parfaitement calme ; le tintamarre reprit de plus belle dès qu'il fut parti.

Une grève de la faim n'aurait eu pour effet que de me faire prendre du poison de force.

Peu à peu, je m'habituai aux bruits incessants des environs ; lorsqu'on s'en aperçut, on arrêta les bruits extraordinaires . . . .

Tous mes colis de Noël furent perdus. Le Dr. Jones, m'apporta un jour de Noël une douzaine de pommes enveloppées dans du papier fantaisie, le tout dans un joli carton. Les pommes montraient les traces du poison qu'on y avait injecté. »

A son arrivée à Nuremberg, au soir du 10 Octobre 1945, Hess fut accueilli par le médecin-commandant Kelley, qui nota une bonne santé physique, malgré la perte de poids, et une dépression légère avec amnésie. Le test de Rorschach révéla des réactions névrotiques, mais pas de psychose évolutive » il indiqua une « psycho-névrose du type hystérique greffée sur une base paranoïde ; Hess était un introverti très soupçonneux ». Le Dr. Kelley ajouta que les réponses au test n'indiquaient pas un processus paranoïde évolutif.

Le 30 Octobre, on trouva dans ses bagages quantités de petits paquets cachetés à la cire, contenant chacun des fragments de nourriture : chocolat, pain ; sur chacun, l'effet du poison était soigneusement indiqué ; Hess sourit et dit : « C'était une bonne façon de tuer le temps ». Quand le procès commença, Hess se plongea dans un livre pendant les audiences ; ses co-accusés estimaient presque tous qu'il était fou, en particulier Göring, qui insista sur son côté mystique, et son intérêt pour les horoscopes et les cures naturistes.

Le 30 Novembre 1945, alors qu'il avait jusqu'alors invoqué son amnésie pour ne pas participer au procès, Hess déclara soudainement qu'il avait simulé l'amnésie pour des « raisons tactiques », et qu'il se rappelait parfaitement tous les événements de son existence ; ce fut une sorte de coup de théâtre au Tribunal. Le Dr. Kelley, qui le vit après l'audience, dit que ce jour là, il lui parla longuement, rappela de nombreux souvenirs d'Allemagne et d'Angleterre, reconnut que sur certains points, sa mémoire lui faisait encore défaut, et se montra plus accueillant qu'il ne l'avait jamais été et ne le fut jamais.

Göring fut étonné et surpris, et von Schirach fit remarquer qu'une telle attitude ne pouvait être celle d'un homme normal. Dans les semaines qui suivirent, Hess fut plus ouvert, mais refusa de discuter de sa vie et de ses sentiments personnels. En Décembre, il redevint de plus en plus préoccupé par sa nourriture. Il confia plusieurs fois sa peur de finir empoisonné, et s'en ouvrit au Dr. Kelley, à qui il demanda un jour si ce n'était pas là un commencement de folie ; il précisa qu'il était obsédé par cette idée depuis son arrivée en Angleterre, et que, lorsque cette peur le prenait, il était sûr de souffrir, peu après, de crampes d'estomac. Un jour, il confia à Göring que des machines



avaient été montées sous les cellules pour détraquer les nerfs des prisonniers ; Göring se moqua de lui.

Le psychologue non médecin américain, Gilbert, auteur du *Journal de Nuremberg*(<sup>1</sup>), confirma qu'après sa déclaration de fausse amnésie, Hess, quelques semaines plus tard, se plaignit de fatigue mentale, fit allusion à des révélations qu'il ferait au procès et dit : « Si je n'avais pas eu de véritables périodes d'amnésie, j'aurais été bien incapable de si bien les contrefaire ; par ailleurs, on arrive à ne plus savoir soi-même si on simule l'amnésie, ou si on en est véritablement victime ». Il admit de véritables amnésies fin Janvier 1946. Le 14 Mars 1946, Göring dit à Gilbert : « Hess a complètement perdu la mémoire ; on ne me fera plus croire que la première fois il avait simplement simulé l'amnésie ». L'avocat de Hess plaida en son absence, sous le prétexte que son client ne reconnaissait pas la validité de la Cour, mais il confia à Gilbert que la véritable raison était l'amnésie de Hess.

Le psychologue américain exposa dans son ouvrage les résultats du test de Rorschach : « Les quinze réponses sont caractérisées par : l'absence de vie des images indiquées, montrant le défaut de vie intérieure ; la tendance à former des images d'ensemble superficielles, indiquant une tendance à la généralisation superficielle ; les préoccupations élémentaires et sans vie vis-à-vis du monde animal et végétal ; l'instabilité émotive montrée par le faible emploi des couleurs, rompu par une réponse hystérique rouge-sang à un moment donné ; les seuls endroits où une forme humaine et une forme animale sont vues, restent des dessins plutôt que la représentation de choses vivantes. Le seul mouvement vu dans l'ensemble des séries, est un objet mécanique. Tout ceci indique l'impuissance et le manque de vitalité de la vie mentale, un défaut d'adaptabilité et de résistance se transformant parfois en réponses dépourvues de contrôle émotif rapidement rationalisées. L'environnement consiste essentiellement en formes dépourvues de vie, et il n'existe ni projection ni contact au sens dynamique. Le test montre une intelligence légèrement au-dessus du niveau moyen de l'adulte, avec une affectivité sévèrement retenue, et le défaut de contact émotionnel qui caractérisent la personnalité schizoïde. »

Vers la fin du procès, il est arrivé à Hess de rester une semaine entière sans paraître à l'audience ; Gilbert reconnut qu'il était très bas, souffrait de l'estomac et des reins, avec un mauvais état général. Après avoir déclaré à plusieurs reprises qu'il ne ferait pas de déclaration finale, Hess en fit une ; au début, il parla normalement, puis devint incohérent ; le président le prévint au bout de vingt minutes que la limite du temps auquel il avait droit était dépassée ; Hess conclut alors avec clarté. Il mangea de bon appétit au repas qui suivit, fut bavard, gai et cohérent. Cette attitude ébranla sérieusement les pronostics du médecin, dit Gilbert, qui vit le prisonnier dans sa cellule ; celui-

ci lui demanda d'aller boire de l'eau à un robinet autre que celui auquel on prenait de l'eau pour lui ; et il montra un robinet ; c'était un robinet d'eau non potable ; on le lui expliqua ; il se mit à rire et dit : « Ceci prouve bien que mon eau est empoisonnée, puisqu'on me refuse d'aller en boire ailleurs ».

L'examen physique de l'époque ne montra aucun signe clinique anormal ; le 5 Septembre 1945, Gilbert nota que tous les accusés, à l'exception de Hess, attendaient de pouvoir revoir leur famille. Au cours d'une conversation avec Ribbentrop, le psychologue américain dit : « Pourquoi avez-vous violé le pacte de Munich, pourquoi Hitler était-il un tel menteur ? » Hess l'interrompit et s'avança sur lui, « ses yeux creux étincelants », et défendit Hitler, puis retourna s'asseoir dans son coin ; l'amiral Raeder lui tapa sur l'épaule et lui dit : « Vous avez parfaitement raison ; je n'ai pas entendu, mais vous avez raison ». Une autre fois, comme Gilbert lui demandait ce qu'il pensait de Hitler maintenant, Hess répondit : « Je ne sais pas ; derrière chaque génie se cache un démon ; vous ne pouvez pas l'en blâmer ; c'est ainsi . . . . C'est une affaire véritablement tragique ; au moins, j'ai la satisfaction de savoir que j'ai essayé de faire quelque chose pour mettre fin à cette guerre ». Il refusa toujours d'aller à l'office religieux, disant qu'il ne s'était jamais livré à aucun acte religieux, et qu'il n'allait pas modifier son attitude pour la seule raison que sa vie était en danger du fait du procès.

Ses co-inculpés le considéraient comme un excentrique doué d'une grande sensibilité, avec une croyance fanatique en Hitler et dans le national-socialisme. Comme Gilbert lui annonçait la mort de von Blomberg, il ne réagit pas ; Gilbert insistant, il répondit : « C'était un de nos généraux » ; le psychologue lui annonça alors le suicide de Haushofer et de sa femme ; Hess répondit : « Je me souviens que Haushofer a témoigné en ma faveur, mais je ne sais rien de plus de cet homme ; j'espère qu'aucun autre de mes témoins à décharge ne me laissera dans le pétrin en choisissant la mort ».

Le psychologue Gilbert conclut, dans une note au secrétariat général du Tribunal, sur la compétence de Hess, « que celui-ci était sain d'esprit, qu'il avait recouvré la mémoire pendant un temps suffisant pour aider à la préparation de sa défense, que s'il ne l'avait pas fait, c'était en raison de sa particularité personnelle négative, et non par inaptitude, que rien ne permettait de conclure qu'il n'était pas sain d'esprit lorsqu'il s'était livré aux activités pour lesquelles il était jugé aujourd'hui, que son comportement au procès l'avait montré assez perspicace pour qu'il n'y ait aucun doute sur son état d'esprit, qu'il montra des signes de persécution sans proportions psychopathiques, qu'aucun autre examen n'apporterait de lumière supplémentaire sur son cas, qu'en conclusion, Hess était sain d'esprit, mais souffrait d'amnésie hystérique ».

(1) Nuremberg diary — Farror, Strauss and Co. New-York — 1947.



En Novembre 1945, le Tribunal militaire international désigna une commission afin de répondre aux questions suivantes :

1. Hess est-il capable d'assister aux débats ?
2. Est-il, ou non, sain d'esprit ; s'il ne l'est pas, a-t-il la possibilité de suivre les débats, de s'y défendre personnellement, et de comprendre les détails des témoignages ?

La commission fut composée des membres suivants :

Eugene Krasnushkin, Professeur de psychiatrie à l'Institut Médical de Moscou.

Eugene Sepp, Professeur de Neurologie à l'Institut Médical de Moscou. Membre de l'Académie des Sciences Médicales.

Nicolas Kurshakov, Professeur de Médecine à l'Institut Médical de Moscou.

Lord Moran, Président du Collège Royal des médecins à Londres.

Dr. J. R. Rees, Directeur Médical de la Clinique Tavistock, Londres. Psychiatre consultant de l'Armée.

Dr. George Riddoch, Directeur du Service de Neurologie à l'Hôpital de Londres, Neurologue consultant de l'Armée.

Dr. Nolan D. C. Lewis. Professeur de Psychiatrie à l'Université de Colombie.

Dr. Ewen Cameron, Professeur de Psychiatrie à l'Université Mac. Gill. Col. Paul Schröder, Médecin Neuropsychiatre consultant, Université de l'Illinois.

Dr. Jean Delay, Professeur de Psychiatrie à la Faculté de Médecine de Paris.

Quatre procès-verbaux furent rédigés. Le premier, établi par les trois médecins anglais, dit en substance :

« 1. Pas d'anomalies psychiques.

2. L'accusé appartient au type mixte ; c'est un instable, une personnalité psychopathique ; l'un d'entre nous, qui l'a soigné en Angleterre, a mentionné que pendant ces quatre années, Hess a souffert d'illusions d'empoisonnement, et d'autres idées similaires du type paranoïaque. C'est en partie à cause de l'échec de sa mission que ces anomalies ont empiré avec le temps, et ont provoqué deux tentatives de suicide.

De plus, il avait une tendance marquée à l'hystérie qui fut à l'origine de symptômes variés, notamment les amnésies qui durèrent de Novembre 1943 à Juin 1944, et résistèrent à tout traitement. Ce symptôme amnésique disparaîtra probablement lorsque le cours des événements sera modifié. Pour le moment, Hess n'est pas fou, au sens strict du terme. Son absence de mémoire ne l'empêchera pas complètement de suivre la procédure, mais le gênera dans sa défense, et dans la

compréhension des détails de sa vie passée. Nous conseillons la narco-analyse pour essayer d'obtenir des preuves supplémentaires, et un nouvel examen psychiatrique au cas où la Cour déciderait de poursuivre le procès.

signé : Moran, Rees, Riddoch  
19 Novembre 1945.

Le deuxième procès-verbal, établi par les trois médecins américains et le psychiatre français, dit en substance :

1. « A la suite des examens physiques, neurologiques et psychologiques pratiqués dans la cellule de Hess les 15 et 19 Novembre 1945, et après l'étude de son histoire personnelle, de sa carrière, des rapports concernant son séjour en Angleterre, qui ont été étudiés à fond, et des rapports donnant les résultats des examens psychologiques et psychométriques spéciaux, et des remarques du médecin psychiatre de la prison, nous estimons que Hess souffre d'hystérie caractérisée en partie par son absence de mémoire.

La nature de cette absence de mémoire ne gênera pas ses possibilités de compréhension de la procédure, mais sera un obstacle lorsqu'il devra répondre aux questions ayant trait à son passé, et le gênera dans sa défense personnelle. De plus, Hess exagère sciemment ses absences de mémoire, et essaye de les exploiter.

2. Nous considérons que le comportement hystérique existant, que l'accusé reconnaît avoir exploité initialement comme une défense contre les circonstances de son séjour en Angleterre, est devenu un état habituel qui subsistera aussi longtemps qu'il se sentira sous le coup d'un châtiment immédiat, même si cette attitude doit l'empêcher de se défendre plus efficacement.

3. Les soussignés conclurent unanimement que Rudolf Hess n'était pas fou pour le moment au sens strict du terme ».

signé : Dr. Ewen Cameron  
Jean Delay  
Paul Schröder  
Nolan D. C. Lewis.

Les trois médecins russes remirent leurs conclusions le 17 Novembre 1945 ; elles s'exprimaient ainsi :

« D'après les renseignements obtenus au cours de l'interrogatoire de Rosenberg, le 16 Novembre 1945, accusé qui a vu Hess juste avant son départ pour l'Angleterre, Hess ne donnait aucun signe d'anomalie ni en apparence ni au cours de la conversation. Il était, comme toujours, calme et tranquille. Il ne laissait même pas transparaître qu'il puisse être nerveux. Avant cette date, c'était un être calme, souffrant généralement de troubles de l'estomac.



Comme on peut en juger par les rapports du psychiatre anglais Rees, qui fut chargé de Hess à son arrivée en Angleterre, l'examen, après le parachutage, ne révélait aucune trace de blessure au cerveau ; mais dès son arrestation et son incarcération, il donna l'impression d'être victime d'une folie de la persécution ; il avait peur d'être empoisonné ou tué, et sa mort transformée en suicide ; tout ceci aurait été l'œuvre d'un sujet britannique soumis à l'influence hypnotique des Juifs. Cette folie de la persécution dura jusqu'au moment des catastrophes allemandes devant Stalingrad, période à laquelle cette folie fit place à des crises d'amnésie.

Les conclusions suivantes furent tirées de l'examen du 14 Novembre 1945 : Hess se plaint fréquemment de crampes d'estomac. Celles-ci sont indépendantes de l'alimentation absorbée et des maux de tête dans les lobes frontaux à la suite d'une période de fatigue mentale, maux de tête qui sont généralement suivis de crises d'amnésie.

Lorsque l'accusé est dans cet état, la pâleur du visage et la réduction d'appétit le trahissent. On n'a pourtant noté aucun autre changement dans les autres organes. Au point de vue de l'aspect neurologique, on n'a décelé aucun symptôme de délabrement organique du système nerveux. Au point de vue psychologique, Hess est dans un état de conscience nette ; il sait qu'il est enfermé à la prison de Nuremberg, et accusé d'être un criminel de guerre ; il a lu l'acte d'accusation, et reconnaît lui-même savoir exactement ce qu'on lui reproche. Il répond rapidement et exactement aux questions posées. Les raisonnements sont cohérents et précis, et leur exactitude est accompagnée de mouvements suffisamment expressifs. Il n'y a donc aucune preuve de paralogisme. Il convient d'ajouter encore que dans cet examen médical dirigé par le Lieut. Gilbert, docteur en philosophie, celui-ci estime que l'intelligence de Hess est normale, et plutôt au-dessus de la moyenne. Ses gestes sont naturels et ne paraissent nullement forcés. Il n'a laissé paraître aucun symptôme de folie, pas plus qu'il n'a donné d'explication extravagante de ses maux d'estomac ou de ses absences de mémoire, comme l'avait précédemment déclaré le Dr. Rees, lorsque Hess attribuait ses souffrances à des empoisonnements. Pour le moment, lorsqu'on lui demande quelles sont les origines de ces troubles, il répond que c'est au médecin de le savoir. D'après ses déclarations personnelles, il ne se rappelle pratiquement rien de son passé. Lorsqu'il se souvient de détails, c'est que, d'une façon ou d'une autre, on vient de les lui remettre en mémoire.

Le 14 Novembre, Hess refusa les injections de narcotique qu'on lui demandait d'accepter pour essayer de faire une analyse de son état psychologique. Le 15 Novembre il expliqua son refus au Pr. Delay, disant qu'il ne tenait pas à être guéri de son amnésie avant la fin du procès. Tout ce que nous venons de mentionner ci-dessus, nous per-

met, nous en sommes convaincus, d'interpréter de la façon suivante les déviations des normes de la conduite de Hess.

1. La personnalité psychologique de Hess ne révèle pas de changements typiques d'aggravation progressive d'une schizophrénie, et par conséquent les illusions dont souffrit périodiquement Hess en Angleterre, ne peuvent pas être considérées comme des manifestations de « schizophrénie paranoïaque » ; on doit reconnaître en elles l'expression d'une réaction paranoïaque psychogène, qui est une réaction compréhensive chez une personnalité psychologiquement instable, devant la situation : échec de sa mission, arrestation et emprisonnement.

2. L'absence de mémoire de Hess n'est pas due à une maladie mentale, mais à une amnésie hystérique basée tant sur une inclinaison subconsciente qu'à une tendance délibérée et consciente à une self-défense. Une telle conduite change généralement lorsque le sujet est contraint par les événements à se conduire correctement. Donc, l'amnésie de Hess prendra sûrement fin lorsqu'il devra faire face au procès.

3. Avant son envol vers l'Angleterre, Hess ne montrait aucun indice de folie, pas plus qu'il n'en souffrait. Actuellement, il fait preuve d'un comportement hystérique révélant des signes d'un caractère intentionnel et conscient (simulé) qui ne l'exemptent pas par rapport à l'acte d'accusation.

signé : Pr. Krasnushkin  
Pr. Sepp  
Pr. Kurshakov  
17 Novembre 1945.

Le quatrième procès-verbal disait :

« Les soussignés (les trois médecins russes), après examen de Rudolf Hess, sont arrivés aux conclusions suivantes :

1. Mêmes remarques que le procès-verbal No. 3.

2. Les conclusions tirées le 14 Novembre, par les médecins de la délégation britannique, Lord Moran, Dr. S. R. Rees et Dr. G. Riddoch, et ceux de la délégation soviétique, professeurs Krasnushkin, Sepp, et Kurshakov furent acceptées par le représentant de la Délégation Française, le Pr. Jean Delay le 15 Novembre.

Le 15 Novembre, après un examen du Dr. Rees, les soussignés, Professeurs et experts de la Délégation Soviétique, Krasnushkin, Sepp et Kurshakov et le Pr. Jean Delay, expert de la Délégation Française, ont décidé de rédiger le compte-rendu suivant :

Mr. Hess a catégoriquement refusé de se soumettre à une « narco-analyse » et à tout autre traitement proposé ayant pour but de traiter son amnésie, et a déclaré qu'il n'accepterait d'entreprendre de tels traitements qu'après le procès. La conduite de M. Hess empêche donc l'essai des méthodes suggérées dans le paragraphe 4 du rapport du 14 Novembre.



Dans la conclusion du livre qu'il consacra, avec la collaboration des sept autres médecins ou psychologues, au « Cas de Rudolf Hess », le Dr. Rees exposa son avis personnel d'une façon détaillée et extrêmement intéressante. Il déclara que du point de vue constitutionnel, Hess présentait un certain nombre de stigmates de dégénérescence : formation très primitive du crâne, oreilles difformes, palais arqué et étroit, dentition mal formée, charpente de corps asthénique, cœur étroit placé au centre, physique displastique, trait caractéristique que Kretschmer associerait à des tendances schizophréniques.

Il rappela l'hérédité mentale, l'obéissance à un père autoritaire, la façon dont il se chercha des substituts paternels avec Haushofer et Hitler, les goûts communs avec la mère, sa conduite « féminine », sa hantise d'être mauvais et inférieur, le besoin de jouer un rôle héroïque en purifiant une Allemagne contaminée, l'union à un groupe rejetant une culpabilité attribuée à des éléments impurs, parce qu'étrangers : Juifs, communistes, Vatican, Franc-Maçonnerie internationale et tous les boucs émissaires de la paranoïa. D'après lui, Hess, certainement au fait des actes brutaux de la S.S. et de la Gestapo, en fut stimulé dans son sens latent de culpabilité, et conduisit à un état d'irritation d'aspect hypocondriaque, de sa folie de la persécution. Il devint jusqu'à un certain point la risée de ce milieu qui avait repris le mot de Hitler : « Résistant comme le cuir, ferme comme l'acier de Krupp, souple comme le lévrier ».

Le Dr. Rees pense qu'une des raisons qui décida Hess à partir pour l'Angleterre, fut un sentiment grandissant d'isolement et de diminution de son pouvoir. De plus, Hitler n'admit pas Madame Hess, qui n'était pas en bons termes avec Eva Braun. L'idée de Hess d'être un « peacemaker » et un héros, composante de système paranoïaque, aurait reçu un coup terrible à l'arrivée en Angleterre ; au lieu de la réception enthousiaste d'un pays ému par ce geste, et du roi lui-même, il fut traité en prisonnier... Puis, l'isolement grandissant et la tournure de la guerre exigèrent de lui un surcroît de tension dans sa défense contre une réalité insupportable.

Pendant les attaques par les V2 et les succès allemands dans les Ardennes, sa mémoire revint. Le Dr. Rees envisagea aussi que Hess, s'étant rendu compte du caractère déplacé de son admiration pour Hitler, pensa mettre sa confiance dans le duc de Hamilton, aristocrate et représentant du roi, l'ennemi pouvant continuer d'être les Juifs et les Bolcheviques.

Le Dr. Rees diagnostiqua finalement d'une façon indiscutable une tendance sous-jacente à une altération de la pensée du type paranoïde-schizophrénique, avec des préoccupations épisodiques de nature hypocondriaque et des idées de persécution ; la notion d'hystérie, décrite dans la schizophrénie, compliqua encore la description, dit-il. L'amnésie de 1943, que tout le monde reconnut, masqua les signes de

paranoïa ; celle-ci reparut pleinement et l'amnésie disparut, avec la deuxième tentative, « hystéro-dramatique », de suicide.

Le Dr. Rees précisa que la psychiatrie moderne étant davantage préoccupée de la structure et de la dynamique de la personnalité totale que de l'étiquette du diagnostic, Hess se révéla sous cet angle, comme « un égocentrique, timide et renfermé, opposé à son père pendant l'enfance, dévoué à sa mère, souffrant d'idées de culpabilité, et de l'incertitude de son utilisation ; tiraillé entre une agressivité héroïque et une activité étroitement soumise à une certaine façon de vivre, prise dans le tourbillon politique, il s'identifia émotionnellement aux destinées de son pays, dont il fut amené à adopter les formes extrêmes de l'irrationnel, du fait de son besoin insatiable de dévouement et de gloire. Il se chauffa un moment, et sans aisance, au soleil des succès nazis, mais son sens obsédant de l'inadaptation et son conflit intérieur ont détruit son influence, alors qu'il détenait une situation bien au-dessus de ses moyens. »

Le Dr. Rees conclut que la structure physique de Hess, son histoire à la riche symptomatologie morbide, l'interchangeabilité et la fluidité des mécanismes compensateurs si dépendants des circonstances extérieures, mais sans preuve d'altération, l'incitèrent à le placer dans le groupe des personnalités psychopathiques du type schizoïde : la dissociation hystérique cadre avec la notion d'une tendance au dédoublement de la personnalité.

Finalement, le spécialiste anglais déclara qu'ayant essayé sincèrement de juger des faits, il pouvait sans inquiétude laisser le problème du diagnostic final au jugement de ses collègues présents et à venir.

Juges et procureurs utilisèrent les conclusions des psychiatres :

Le général Rudenko, procureur soviétique, déclara que les conclusions des experts étaient pleinement suffisantes pour déclarer Hess en bonne santé.

Sir David Maxwell Fyfe, procureur anglais, conclut que tous les rapports des spécialistes concordaient pour déclarer qu'il n'existait aucune trace d'aliénation mentale, et que le fait qu'un accusé saisisse l'accusation et ses preuves, même s'il n'a plus le souvenir de ce qui s'est passé au moment où il a commis les fautes, n'a jamais été considéré en jurisprudence comme un obstacle au jugement ou au châtiment.

Le procureur général Jackson déclara que sept psychiatres de quatre nations ayant été d'accord, il estimait que Hess ne devait pas être jugé *in absentia*, et que le procès devait continuer.

Ainsi le procès continua ; un jour de Février 1946, le psychologue Gilbert montra un journal au général Jodl ; la manchette disait que Hess était parti en Angleterre avec l'assentiment de Hitler ; Jodl sur-



sauta et déclara : « J'étais là, je n'ai jamais vu une colère semblable ; il était bon à lier. »

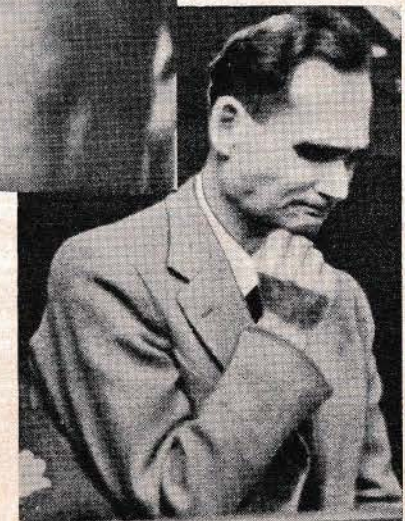
Une des secrétaires de Hess, Hildegard Fath, comparut au procès ; elle dit : « J'ai été la secrétaire de Hess de 1933 à 1941 ; à partir de l'été 1940, j'ai réuni à son intention les bulletins météorologiques sur la Grande-Bretagne. Il a laissé chez moi, lors de son départ, une lettre pour le Führer dont j'ai lu la copie ; il y annonçait son départ, et des propositions qu'il voulait faire en vue de terminer la guerre ; il n'était pas question de la Russie. Je connais très bien ses idées ; il n'a rien de brutal ; il était si bon que nous nous sentions obligés de l'aider de notre mieux, même quand il fallait travailler tard, parfois après minuit ; c'était un grand travailleur, surtout pendant les premières années de notre travail commun. Ce qui m'impressionna le plus en lui, c'était sa propreté intérieure. Il ne put jamais lutter contre les gens brutaux.

Peu à peu, il commença à souffrir d'insomnies, puis de la vésicule biliaire ; j'ai souvent pensé que s'il se mettait en colère une fois, tout irait mieux ; il gardait tous ses ennuis pour lui. Sa santé devint de moins en moins bonne ; sa faculté de concentration fut atteinte ; il se mit à rêver en plein jour, à son bureau, pendant des périodes entières. Il était très aimé dans le parti, à cause de sa conduite exemplaire, à l'exception de ceux dont la nature était si opposée à la sienne qu'il leur était impossible de composer avec un être aussi proprement construit. Son vol en Angleterre provoqua beaucoup d'inquiétude parmi ceux qui ignoraient ses raisons. Ceux qui le connaissaient surent tout de suite que dans son amour fanatique pour sa patrie, il désirait faire le plus grand sacrifice dont il était capable pour Adolf Hitler et le peuple allemand, n'avoir pas de repos avant d'apporter la paix avec l'Angleterre, au risque de sa vie, et de la perte de sa famille, de sa liberté, et de son nom honorable. »

A la fin du procès, le 31 Août 1946, Rudolf Hess prononça comme tous les inculpés une déclaration finale ou Schlusswort, qui perdit rapidement sa cohérence, et après les vingt minutes autorisées, fut écourtée par le président. Il dit en bref ceci :

« Quelques-uns de mes camarades ici peuvent confirmer que, dès le début du procès j'ai dit les choses suivantes :

- 1) Des témoins apparaîtraient ici qui feraient sous serment de fausses déclarations. Ces témoins pourraient faire l'impression la plus favorable et jouir de la meilleure réputation.
- 2) De faux affidavits seraient déposés devant le tribunal.
- 3) Les accusés et certains témoins allemands auraient des sources de grandes surprises.
- 4) Certains accusés auraient une attitude curieuse, feraient des déclarations éhontées sur le Führer, chargeraient leur propre peuple, se chargeraient faussement mutuellement, et peut-être même se chargeraient faussement eux-mêmes. Tout ce que j'ai prédit est arrivé . . .



Nuremberg :

En haut : lecture dans sa cellule  
au milieu : un regard lourd de sens  
en bas : crampe pendant une audience.



Je passe sur les critiques et je désire souligner ce qui s'est passé dans quelques pays étrangers, à l'insu des gouvernements. Entre 1936 et 1938, des procès politiques ont eu lieu où des accusés se chargeaient et même d'une façon étonnante ; lorsqu'une sentence de mort fut prononcée contre eux, ils applaudirent frénétiquement aux yeux étonnés du monde. Quelques correspondants de presse étrangers rapportèrent que ces accusés, par un moyen inconnu jusqu'alors, auraient eu leur état d'esprit transformé. En Angleterre une certaine occasion me rappela ces événements, grâce à des citations du journal parisien « Le Jour » du 7 Mars 1938 : « Il s'agit d'un moyen secret qui donne la possibilité de faire agir et parler les victimes choisies, d'après les ordres qui leur ont été donnés. » Ceci est particulièrement important en raison de l'action jusqu'à présent inexpliquée du personnel des camps de concentration allemands y compris les scientifiques, les médecins, qui ont fait des expériences horribles sur les internés. Cette remarque s'applique au comportement des personnes qui ont donné les ordres et les instructions, qui ont provoqué les atrocités des camps de concentration, qui ont donné les ordres de fusiller les prisonniers de guerre, les ordres de lynchage ; elle s'étend au Führer lui-même.

Je rappelle que le maréchal Milch a déclaré ici qu'il eut l'impression que le Führer, pendant ses dernières années, n'était plus dans son état normal ; une série de mes camarades m'ont dit que l'expression de la physionomie et l'expression des yeux du Führer, pendant les dernières années, avaient quelque chose de brutal, une propension à la folie.

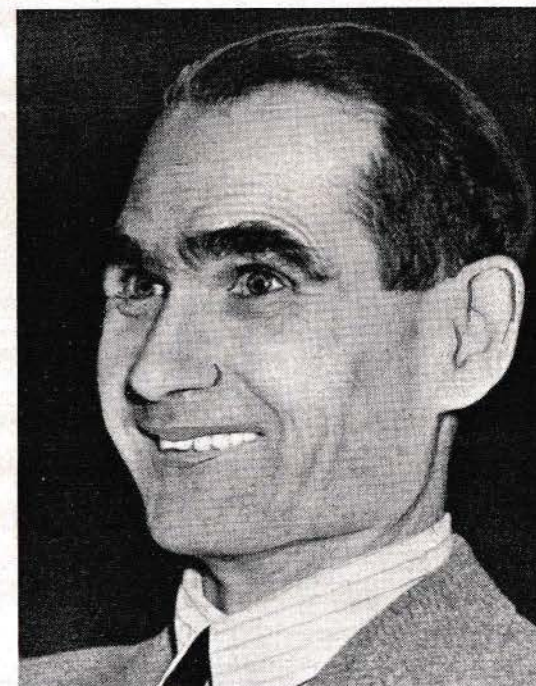
Une occasion en Angleterre m'a donné à penser à ces comptes rendus de procès. Elle tenait au fait que mon entourage, pendant ma captivité, s'est comporté à mon égard d'une façon curieuse et incompréhensible ; j'en ai déduit que ces gens agissaient dans un état d'esprit anormal. Ces hommes étaient changés de temps à autre ; à cette occasion, certains parmi les nouveaux avaient des yeux curieux, vitreux et presque rêveurs. Ces symptômes ne durèrent que quelques jours ; ces personnes faisaient ensuite une impression tout à fait normale, et on ne pouvait plus les distinguer des gens normaux.

Je n'ai pas été le seul à remarquer ces yeux curieux. Le Dr. Johnston, un médecin militaire écossais, les a remarqués aussi. Au printemps 1942, un individu vint me voir, qui désirait ouvertement me provoquer. Il avait aussi des yeux curieux. Je le dis au Dr. Johnston qui fut de mon avis. Ce qui est important, c'est qu'au procès de Moscou les accusés avaient des yeux curieux, vitreux et rêveurs...

J'ai été traité d'une façon incroyable, mais le gouvernement britannique ne le savait pas ; on a dit que des personnes seraient mortes de faim, que parmi le peu de nourriture qu'on leur donnait il y avait du verre pilé, que les médecins ajoutaient aux médicaments des produits nocifs. Toutes ces rumeurs se sont confirmées par la suite. C'est un fait historique qu'un monument a été érigé à la mémoire des 26.370 femmes

et enfants Boërs qui moururent dans les camps de concentration britanniques, de faim pour la plupart... Le peuple anglais se trouvait devant une énigme qui est la même que celle du peuple allemand devant les événements des camps de concentration en Allemagne.

Je déclare maintenant sous la foi du serment, et je jure devant Dieu tout puissant et connaisseur que je dirai la pure vérité et que je ne célerai rien, n'ajouterai rien.



Nuremberg : Le sourire de la fausse simulation

Je voudrais encore ajouter, en ce qui concerne le serment, que je ne suis pas un homme d'Eglise, que je n'ai pas de rapports intérieurs avec l'Eglise, mais que je suis un homme profondément religieux ; je suis convaincu que ma croyance en Dieu est plus forte que celle de la plupart des autres hommes. C'est pour cela que je prie le Tribunal d'apprécier bien davantage ce que je déclare sous la foi du serment en invoquant Dieu.

(S'adressant à Göring)

Je te prie de ne pas m'interrompre.



Je ne me défends pas contre des accusateurs auxquels je dénie le droit de m'accuser et d'accuser mes compatriotes ; je ne me défends pas contre des reproches qui traitent d'affaires intérieures de l'Allemagne et qui ne regardent pas les étrangers . . .

Il m'a été donné pendant de longues années de ma vie de vivre sous l'homme le plus puissant que mon peuple ait produit dans son histoire millénaire. Même si je le pouvais, je ne désirerais pas rayer ce temps de mon existence. Je suis heureux d'avoir fait mon devoir à l'égard de mon peuple en tant qu'Allemand, en tant que national-socialiste, en tant que fidèle du Führer. Je ne regrette rien. Si j'avais à recommencer, j'agirais de la même façon, même si je savais qu'un bûcher m'attend pour me faire brûler (auch wenn ich wüsste, dass am Ende ein Scheiterhaufen für meinen Flammentod brennt). Peu m'importe ce que peuvent faire les hommes. Je comparais devant le Tout-Puissant. C'est à lui que je rendrai compte et je sais qu'il m'acquittera ( . . . er spricht mich frei ). »

Le 30 Septembre 1946, le Tribunal prononça son jugement :

« Hess, adjoint du Führer, occupait le rang le plus élevé du parti. Il était responsable des actes du parti. Il avait le pouvoir de prendre toute décision au nom de Hitler en ce qui concernait la direction du parti. Il était au courant du programme d'agression contre l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Pologne.

. . . . Le 27 Septembre 1938, au moment de la crise de Munich, il s'entendit avec Keitel pour faire exécuter les ordres de Hitler, et mettre en route la machinerie du parti nazi en vue d'une mobilisation secrète.

. . . . Avec son vol vers l'Angleterre, Hess tenta de faire des propositions de paix que Hitler, disait-il, était disposé à accepter. Il convient de noter que ce vol eut lieu dix jours seulement après que Hitler eut décidé d'attaquer l'Union Soviétique . . .

Après les premiers examens des spécialistes, et la décision du Tribunal de juger Hess sans ajourner son cas, il a été suggéré de le faire examiner mentalement à nouveau. Après avoir pris connaissance d'un rapport du psychologue de la prison, le Tribunal refusa. Il se peut que Hess agisse d'une façon anormale, souffre d'amnésie, et que son état mental se soit altéré pendant le procès. Rien ne montre qu'il ne se rende pas compte de la nature des charges accumulées contre lui, et qu'il soit incapable de se défendre. Il a été représenté par un avocat désigné par le Tribunal. Rien n'indique que Hess n'était pas complètement sain d'esprit quand les faits qui lui sont reprochés ont été commis.

Verdict : coupable points 1 et 2.

Sentence : emprisonnement à vie. »

Les juges soviétiques prononcèrent un jugement séparé :

« Hess a toujours été partisan de la politique d'agression de Hitler. Son dernier crime a été sa mission en Angleterre, dont le but était la conclusion d'une paix provisoire avec l'Angleterre afin de faciliter l'agression contre l'U.R.S.S. L'échec de cette mission a conduit à l'isolement de Hess, qui n'a plus pu prendre part à d'autres crimes de l'hitlérisme. Il est toujours prouvé que Hess a fait son possible pour préparer ces crimes.

En collaboration avec Himmler, il a créé les organisations S.S. . . . Il a attribué aux Waffen S.S. une tâche particulière à l'Est, en raison de leur formation politique en matière raciale et nationale. En 1934, il proposa de munir le S.D. de prérogatives spéciales, et le 9 Juin 1934, le constitua en service unique du parti pour l'information politique et le contre-espionnage . . . Il a toujours été partisan de la théorie du surhomme, et de la supériorité de l'allemand sur les autres peuples. Il a signé les lois de défense du sang et de l'homme allemands, et les lois raciales de 1935. Le 12 Octobre 1939, il a signé le décret nommant Frank dictateur en Pologne. . . Il est l'auteur d'une législation pénale spéciale pour les Polonais.

Nous sommes pour la peine de mort. »

Condamné à vie, Hess, de retour dans sa prison, déclara qu'il n'avait pas écouté.

Le 27 Mai 1948, il fut interrogé, à la prison de Spandau, par le psychiatre américain Maurice N. Walsch ; celui-ci adressa ses conclusions au médecin-colonel F. T. Chamberlain, présent à l'examen, représentant américain au Comité médical interallié de la prison de Spandau, et psychiatre, qui estimait que les examens auxquels Hess avait été précédemment soumis n'avaient pas été très exacts.

Le Dr. Walsch conclut ainsi :

« A l'heure actuelle, Hess ne souffre d'aucun dérangement mental. Nous n'avons relevé aucun symptôme de tendance aux hallucinations, aux illusions ou aux désillusions. Au moment de l'examen, le sujet était parfaitement normal. Nous n'avons relevé aucune trace qui permette de le classer dans le type paranoïaque. Bien qu'il estime avoir une mémoire en parfait état, il ne se souvient plus de ses deux crises d'amnésie en Angleterre ; ceci renforce l'impression que nous avons, à savoir que ces deux crises sont d'origine hystérique.

Nous avons eu l'impression pendant l'entrevue que l'émotivité du prisonnier était émoussée. De toute évidence, Hess a fait de grands efforts pour nous convaincre qu'il est tout à fait normal. Il donne l'impression de quelque humilité, ainsi que d'une grande confiance en soi.

En résumé, Hess est un homme d'une intelligence supérieure, présentant certains traits de personnalité schizoïde ; il ne souffre d'aucun dérangement mental à l'heure actuelle. Ses deux crises d'amnésie et



ses deux tentatives de suicide se sont apparemment produites à des moments où il était soumis à une forte tension émotive. »

Pour ma part, j'ai approché Rudolf Hess deux fois ; la première fois à Nuremberg en 1947, dans sa cellule au moment du repas du soir ; il était étendu à plat ventre par terre et mangeait ; cette fois là, je ne l'examinai pas ; la deuxième fois à Berlin le 12 Février 1951, pendant un mois de présidence française à la Kommandatura ; Hess se plaignait constamment, et donnait des difficultés au commandant et au médecin français de la prison de Spandau. Je l'examinai à l'infirmerie, en présence de deux français, de deux américains, puis de trois russes ; les anglais ne parurent pas.

Après un examen clinique succinct, je pus très facilement relever les mensurations, examiner le visage et les mains, prendre les empreintes, et faire écrire Hess, tout en parlant avec lui.

Le règlement obligeait à n'employer que la langue allemande, mais lorsque le commandant ou le médecin français, s'approchant de moi, me disaient quelques mots, l'ancien élève du Lycée français d'Alexandrie comprenait parfaitement et souriait.

Hess se montra ce jour là très bien disposé et détendu, se soumettant à l'examen clinique le plus scrupuleux avec une grande complaisance.

Lorsque j'eus terminé, un officier russe me demanda de sortir avec lui, et laissant Hess et mes papiers, je rejoignis les trois Russes dans une pièce voisine ; ils me posèrent de nombreuses questions sur les études de médecine en France, avant de me demander si j'estimais que les troubles présentés par Hess, étaient de nature psychopathique. Puis je fus appelé par un sous-officier américain ; celui-ci me dit que Hess devait retourner dans sa cellule, et désirait me dire au revoir. Je le trouvai, en effet dans le corridor, et après quelques paroles aimables, il me serra la main et partit.

En reprenant mes papiers, notes cliniques, empreintes, écritures et dessins, je m'aperçus qu'il avait marqué chaque feuillet de sa griffe, en haut et généralement à droite.

Griffe de Hess  
(Voir page 366, par. 11)

## DEUXIEME PARTIE.

### EXAMEN MORPHOLOGIQUE.

#### A. — Mensurations.

Taille	: 178		
Envergure	: 181		+ 3 cms.
Thorax	: 25	21.70	+ 3.30
Abdomen	: 27	30.25	— 3.25
Buste	: 91	93.25	— 2.25
Membres supérieurs	: Longibras	(Le membre supérieur gauche est légèrement plus court)	
Membres inférieurs	: 87	84.55	+ 2.45
Hauteur sternale	: 145		
Tête et cou	: 33	32.20	+ 0.80

L'envergure ne dépasse la taille que de trois centimètres, annonçant une endurance et une résistance relativement faibles chez un sujet de grande taille, pourvu de nombreux signes moteurs. Le thorax dépasse la moyenne de plus de trois centimètres, indiquant une forte dominance sanguine ; l'abdomen est au contraire très inférieur à la moyenne, et prépare à ne trouver que peu de signes lymphatiques. Le buste est court de plus de deux centimètres ; les membres supérieurs sont longs, ainsi que les membres inférieurs, constituant un fort signe de tempérament unitaire, moteur. La tête et le cou sont légèrement supérieurs à la moyenne, constituant un faible signe nerveux.

En conclusion, les mensurations voient dominer les signes du tempérament unitaire, puis du tempérament sanguin, enfin du tempérament nerveux, sans signes de dominance lymphatique.

#### B. — Triade symptomatique.

Appendice xiphoïde très fort, osseux.

Six lunules unguéales pâles.

Pas d'indépendance des vitales et céphaliques, mais,

- à gauche : ligne transversale unique avec fragment céphalique et anneau de sensibilité.
- à droite : raccord entre céphalique et mentale, avec mentale en deux fragments.

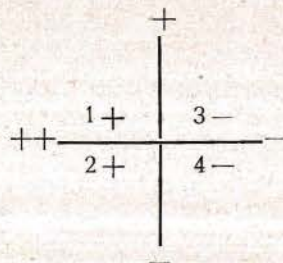
Cet ensemble complexe mais significatif, indique un naturel vigoureux et intrépide tempéré par une grande sensibilité qui établit un contraste déséquilibrant de force et de crainte.



## C. — Segment céphalique.

L'ensemble céphalique est de dimension moyenne par rapport à l'ensemble corporel ; au sein du segment céphalique proprement dit, le visage l'emporte nettement sur le crâne.

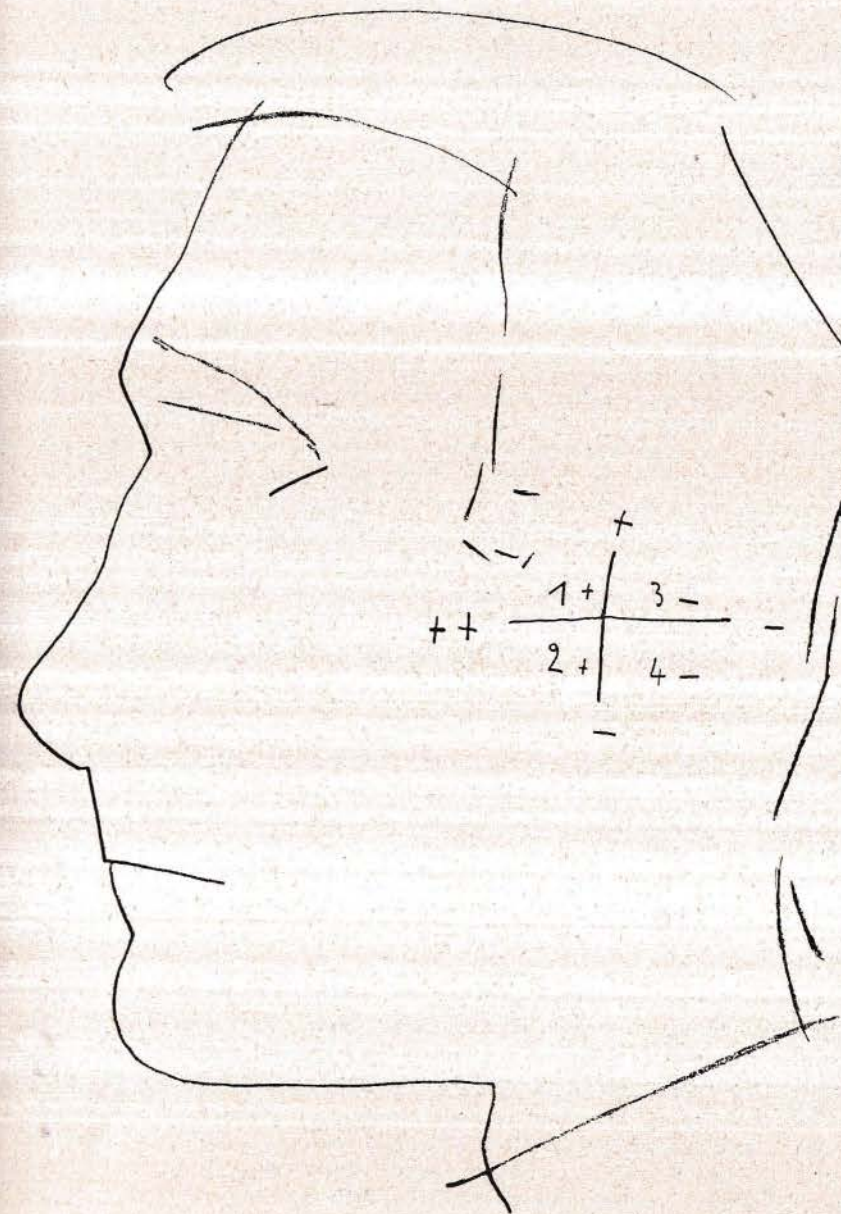
De profil, par rapport au tragus auriculaire et sur le plan horizontal, la partie supérieure l'emporte légèrement sur la partie antérieure, alors que sur le plan vertical, la partie antérieure l'emporte sur la partie postérieure d'une façon extrêmement marquée, qui fait dominer l'avancée du massif facial par rapport à un crâne postérieur et à une nuque très réduits. Le cadran antéro-supérieur vient en premier lieu, suivi de très près par le cadran antéro-inférieur, alors que le cadran postéro-supérieur vient très loin derrière suivi du cadran postéro-inférieur. L'occiput plat chez un sujet de grande taille à front fuyant, annonce toujours la prédominance de la vie instinctive et des impulsions.



Vu de face, le visage à peau mate est franchement rectangulaire, large et régulièrement évasé en allant vers le bas ; le diamètre bi-goniaque est en effet le plus large, puis vient celui de l'étage moyen du visage, et enfin celui du front. Le front est moyennement développé, et surtout au niveau de son étage inférieur, qui surplombe nettement des cavités orbitaires profondes ; l'étage moyen, lisse et présentant des plis transversaux profonds, est encore assez développé, alors que l'étage supérieur est bas et fuyant.

Le rectangle évasé du bas, large, mais assez harmonieux du visage, annonce une forte dominance unitaire, avec les sous-dominances lymphatique, particulièrement marquée, et sanguine. Le front inférieur surtout développé indique la dominance de la pensée instinctive et impulsive sur la pensée réfléchie, alors que le développement de l'étage moyen annonce l'esprit observateur ; le faible développement du front supérieur fuyant, renforce les tendances impulsives.

Les yeux sont gris-bleu, avec prédominance du gris au centre, mais surtout du bleu très clair qui leur donne à peu de distance de la pupille, leur éclat très particulier. Les sourcils bruns sont très abondants ; franchement rectilignes, ils se rejoignent au niveau de l'espace inter-



Rudolf Hess :  
Profil à Spandau



sourcilier pour constituer une ligne horizontale sombre et ininterrompue, qui ajoute à l'expression inquiète et interrogative des yeux, un caractère de rudesse et d'intrépidité.

Les yeux possèdent donc des signes unitaires et sanguins, et les sourcils constituent un bon signe sanguin, et l'annonce d'un naturel intrépide et assez rugueux.

Le nez est de dimension moyenne, assez pointu à son extrémité, et les lobules des oreilles grandes et verticales, sont complètement adhérents. La bouche est de grandeur moyenne, mince et serrée, et de direction parallèle à la ligne des yeux. La voûte palatine est haute et étroite, et les dents sont mal implantées. L'étage moyen du visage est développé dans les trois plans, et fournit un signe très fort de dominance sanguine.

L'étage inférieur est constitué par une mandibule très forte, avec un menton proéminent mais sans excès. L'expression du visage est sensible, et reflète habituellement le désarroi intérieur ; la tranquille fermeté affectée ne peut cacher la profonde inquiétude sous-jacente. Le visage présente une forte asymétrie qui fait apparaître l'hémiface droite beaucoup plus développée que l'hémiface gauche, ce qui constitue un signe nerveux, de même que la coexistence des iris bleus et des cheveux bruns.

Dans l'ensemble, le segment céphalique présente un certain nombre de signes appartenant aux quatre dominances, dans un cadre fortement unitaire, mais très affaibli par la relative disproportion entre le développement du crâne et celui du visage, et par les nombreux stigmates relevés. La solidité et l'harmonie de l'ensemble, où l'action impulsive l'emporte sur la pensée réfléchie (massif facial fort, front inférieur le plus développé, petit crâne postérieur) sont également compromises par les contrastes de force et de faiblesse présentés. Il faut noter enfin la mimique discordante des dernières années, qui contraste vivement avec l'expression voulue, de force et de résolution, des années triomphantes.

#### D. — Mains.

Les mains sont grandes, fortes, larges, et répondent à un rectangle allongé et légèrement pointu vers les doigts, qui sont arrondis, légèrement coniques et longs ; les pouces et les auriculaires sont longs, surtout à droite. Les extrémités digitales maintenues écartées, la main étant en l'air et à plat, montrent un tremblement permanent important. Les paumes ont des proportions harmonieuses, une éminence thénar forte, et, du côté droit, un renflement cubital marqué. Elles sont fortement plissées, assez molles, et les articulations métacarpo-phalangiennes sont réversibles en hyperextension.

Les nombreuses lignes des paumes, et leurs différences sensibles d'une main à l'autre, sont particulièrement significatives dans des

mains présentant une forte dominance unitaire principale, une forte dominance nerveuse secondaire, et des sous-dominances sanguine et lymphatique assez faibles. Mais la disposition de ces lignes, extrêmement atypique, est caractéristique d'un naturel très particulier, et très rarement rencontré.

A gauche, une ligne transversale barre toute la main au niveau du tiers supérieur de la paume, à la naissance de la vitale et de la céphalique ; cette ligne légèrement ondulante et très fortement tressée, accuse l'extrême tension nerveuse sous laquelle vit le sujet ; comme elle est étroitement fusionnée, à l'origine, avec la vitale, et qu'une céphalique s'échappe de son tronc après un parcours des deux cinquièmes environ à partir du bord radial de la main, on peut parler d'une fusion à l'origine des trois plis principaux : vitale, céphalique et mentale. C'est un indice très marqué de tempérament unitaire, et l'indice d'un naturel impulsif et téméraire, toujours prêt à se lancer dans des aventures impossibles, et utilisant perpétuellement le système du poing fermé et crispé.

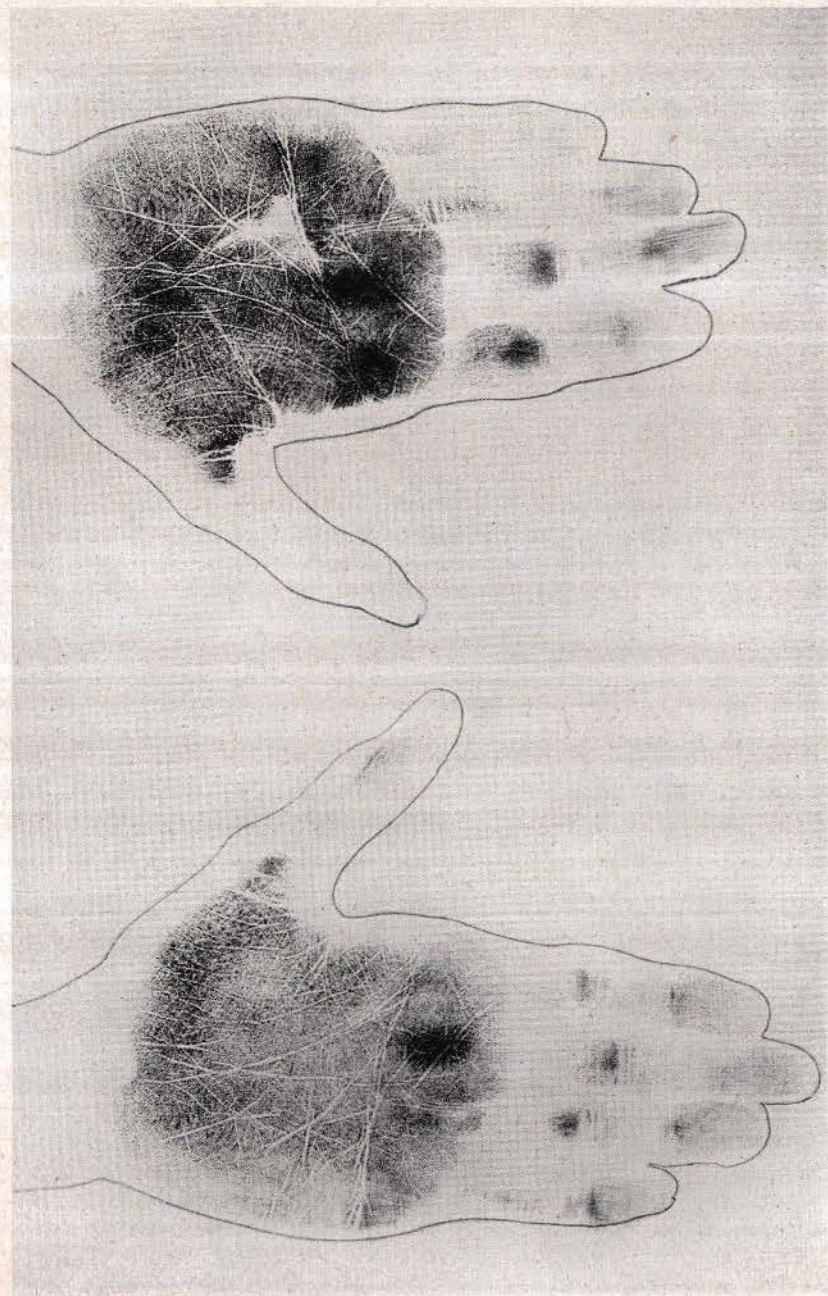
La présence d'un anneau de sensibilité au-dessus de la ligne transversale apporte un élément sensible très spécial, qui, avec la fusion des trois plis principaux, confère au naturel une grande hypersensibilité, et rend le sujet victime d'obsessions irrésistibles.

La céphalique trifurquée à son extrémité libre, apporte, par un contraste net avec la signification de la fusion des trois lignes principales, un élément hésitant et contrariant. La vitale est assez courte, grêle et tronquée, ce qui indique une réduction du temps et du degré d'utilisation vitale ; mais elle est renforcée sur l'éminence thénar d'une part, par une ligne secondaire qui lui est sensiblement parallèle, et au niveau de l'axe vertical de la main d'autre part, par une saturnienne tronquée ; ces renforcements indiquent vraisemblablement une prolongation du temps de l'utilisation vitale, malgré le faible degré de cette utilisation. Partant de l'axe vertical de la paume, à son tiers inférieur, une ligne motrice monte en haut et à gauche, et s'arrête assez court, constituant un petit signe moteur et unitaire supplémentaire.

Enfin, une deuxième saturnienne, reliée par un rameau secondaire à la première saturnienne axiale, occupe une position franchement hypothénarienne, et accuse le caractère tourmenté, sombre et instable, et annonce les idées de suicide.

A droite, la paume est à peine moins plissée qu'à gauche. La céphalique et la vitale sont étroitement fusionnées à leur origine, sur le bord radial de la main ; de plus, la céphalique, aux deux cinquièmes de son parcours environ, est franchement soudée à la mentale par une ligne de raccord ; il y a donc une ligne transversale qui barre toute la main, comme dans la main gauche, mais, à la différence de celle-ci, il y a conservation des extrémités divergentes des deux lignes céphalique et mentale. C'est l'indice d'un naturel intrépide et indomptable, mais





dépourvu de l'extrême excessivité que présente la disposition de la main gauche, et sans le caractère nettement fâcheux de celle-ci.

Cependant, la mentale tressée est constituée de deux fragments chevauchants, ce qui accuse le caractère indomptable et instable à la fois. Quant à la céphalique, elle est de longueur moyenne, et nettement bifide à son extrémité, ce qui annonce un caractère marqué d'alternances et d'hésitations, partisan du tout ou rien, et jamais satisfait. Quant à la vitale, elle est à la fois plus longue et mieux tracée que dans la main gauche, ce qui renforce d'autant plus la durée et le degré de l'utilisation vitale, qu'elle est également renforcée par une ligne secondaire thénarienne, et par une saturnienne axiale.

Il existe en effet une saturnienne qui monte le long de l'axe vertical de la paume jusqu'à une région située au-dessous de la ligne de raccord céphalique-mentale, où elle se divise en deux fragments dont le plus long atteint la base du médus. Il existe une ligne oblique franchement hypothénarienne, qui peut constituer un rameau aberrant de la saturnienne, et qui renforce le sens du même rameau dans la main gauche, en accusant le caractère sombre et tourmenté. Enfin, du bas de la paume, et s'élevant en haut et à droite vers le bord cubital de la main, on peut voir partir plusieurs lignes motrices bien tracées, qui fournissent un bon signe unitaire. Dans les deux mains, existe sous l'annulaire, une apollinienne, qui témoigne d'une certaine sensibilité artistique.

L'ensemble des plis, dans les deux mains, présente un tableau confus qui annonce clairement le déséquilibre du caractère, par le nombre et l'intensité des signes antinomiques, dont aucune trace de résolution n'apparaît.

En définitive, dans un cadre unitaire et sensible, avec appoints sanguin et lymphatique, qui constituent l'apport des mains à la construction d'un tempérament très contrasté par la virilité et la sensibilité, les plis palmaires permettent de qualifier jusque dans le détail le contraste d'antinomies très fortes et non équilibrées.

### TROISIEME PARTIE.

#### EXAMEN GRAPHOLOGIQUE.

##### A. — Genres et espèces 7 genres, 49 espèces.

1. **Vitesse** : Abrégée, dynamogénée, embrochée, inhibée, lancée, mouvementée.
2. **Pression** : Acérée, explosive, spasmodique, en relief.
3. **Forme** : Arquée, concave, dicordante, cruciale, gonflée, à harpons, jointoyée, en lasso, simple, simplifiée.



4. **Dimension** : Dilatée, étalée, grande, grossissante, inégale, surélevée, surhaussée.
5. **Direction** : Centrifuge, centripète, dextrogyre, descendante, élançée, inhibée, en recul, sinistroyre, sinueuse, tordue, inclinée.
6. **Continuité** : Automatique, chancelante, combinée, instable, liée, liée exagérément, faiblement organisée, suspendue, tremblée.
7. **Ordonnance** : Claire, espacée, stéréotypée.
1. **Vitesse** :

Abrégée : précipitation (u pour und ; a/Rh. pour am Rhein, à la quatrième ligne).

Dynamogénée : énergie et vivacité.

Embrochée : voir la griffe en haut et à droite de la page d'écriture ; cette espèce, au niveau de la signature, indique un caractère destructeur de lui-même, sujet à des impulsions déraisonnables.

Inhibée : L'écriture inhibée comprend dans ce graphisme deux modalités :

a — L'écriture inhibée par retenue, avec l'écriture jointoyée, et l'écriture spasmodique, qui prend ici une forme explosive ; ces trois espèces sont étudiées avec leurs genres respectifs.

b — L'écriture inhibée par épuisement du courant des forces chez un asthénique, avec les espèces descendante et tremblée. La marge de gauche de moins en moins large est un bon signe d'inhibition, et de fatigue, de même que la marge très irrégulière à droite, avec les espèces inhibée et très espacée, est un bon signe d'usure vitale.

Lancée : Cette espèce est particulièrement visible sur les accents : c'est l'emportement, la précipitation, l'effort inconsidéré et combatif.

Mouvementée : L'écriture à grands mouvements, qu'on trouve ici sur nombre de majuscules, et entre autres sur celle du prénom, est l'indice de l'amplification déformante de l'imagination.

## 2. Pression :

Acérée : Très visible sur de nombreuses finales, et même à l'intérieur des mots, cette espèce indique le naturel combattant et batailleur.

Explosive : Cette espèce très particulière se retrouve presque à chaque lettre de l'écriture, sous forme d'un appui vigoureux et très court, brièvement croissant et décroissant, siégeant au bas des minuscules ou des majuscules, ou à l'extrémité inférieure des jambages. On peut examiner le mot « väterliche » par exemple, troisième mot de la neuvième ligne. On trouve un spasme au niveau de chacun des montants latéraux du « a », au bas du « t », du premier « e », du « l », du « c » et du « h ». C'est une variété de l'écriture spasmodique ; elle indique un spasmodique bref, qui réagit par une projection de forces violente, subite, inattendue, et très brève. C'est ici l'indice d'un grand impatient, sujet à des accès de mauvaise humeur, à des réactions spasmodiques violentes, mais aussitôt freinées, à des décisions intem-

Kam u. später nach Jodenberg a/Rh.  
 Beer dir für der Schule Besuche ich die  
 Har der hochschule zu den chätel in der har  
 reher Schorij, so ich auch eine draßon  
 sprach kann frisse etwas ver willständigte  
 stimmt die väterliche firma is Alexander  
 zu übernehmen, macht ich in kam ber  
 in ein praktisch er kauf männliches  
 jahre durch. Vor dort stellte ich mich ab  
 billiger des Beginn des endes Weltkriegs.

Rudolf Hess



pestives, à des gestes imprudents, à des réactions brusques de colère qui ne durent qu'une seconde. Ce sont des colères sourdes et aussitôt rentrées.

L'explosion sur l'extrémité inférieure de certaines majuscules, comme au bas du « R » du prénom, ou à l'extrémité de certains chiffres, comme sur les trois chiffres « 9 » des pénultième et antépénultième lignes, dénote un état latent et incoercible d'impatience, de récrimination, de mécontentement, de vagabondage et d'exigence, qui rend ce sujet instable, épuisant et difficile à conduire. Cette espèce, dans un tel milieu graphique, et renouvelée presque à chaque lettre, indique un sujet hypersensible qui réagit à la fois par explosion et inhibition, et qui vit dans une perpétuelle et discordante instabilité mentale.

Spasmodique : Cette espèce ne figure ici que pour rappeler que la précédente en est directement issue.

En relief : indique une certaine vigueur et intrépidité.

### 3. Forme :

Arquée : Espèce visible sur certaines majuscules, comme le « N » de Neuchâtel, troisième mot de la sixième ligne ; elle indique l'ambition, et aussi la susceptibilité.

Concave : Les lignes concaves indiquent l'activité qui décline, puis se redresse par un effort volontaire.

Discordante : Indique en l'occurrence la grande instabilité.

Cruciale : Espèce bien visible sur les « F » majuscules, elle exprime le naturel combattant.

Gonflée : Très visible sur certaines majuscules, elle indique l'orgueil, l'idée importante que se fait le sujet de lui-même ; cette espèce, combinée à d'autres, indiquera aussi le besoin physique de tendresse, d'affection.

A harpons : C'est l'espèce de la ténacité. (« n » final de Berlin, dernière ligne, et sur la plongée centripète de la griffe, en haut et à droite.)

Jointoyée : Dans ce milieu graphique, c'est le signe du repliement.

En lasso : Indique ici à la fois une certaine habileté créatrice, et les idées fixes.

Simple : Indique un fond de simplicité.

Simplifiée : Espèce assez rare, mais cependant visible sur certaines majuscules, où elle exprime un certain degré d'intelligence et de culture.

### 4. Dimension :

Dilatée : Exprime une certaine vigueur.

Étalée : Cette espèce est essentiellement constituée par l'étalement de la majuscule du prénom « R » ; elle indique un degré important d'admiration de soi, médiocrité qui s'oppose à certaines simplifications.

Grande : Indique l'intrépidité.

Grossissante : Espèce visible sur la signature, et sur certains substantifs comme « Weltkrieges », dernier mot de la treizième ligne, ou certains noms propres, comme « Munchen », dernier mot de la première ligne après la signature ; elle exprime ici l'enthousiasme naïf, un certain degré de puérilisme.

Inégale : Il existe dans cette écriture un certain degré d'inégalité exprimant une forme de sensibilité intellectuelle.

Surélevée : Espèce bien visible au niveau des « F » majuscules (« Firma », quatrième mot de la neuvième ligne, « Freiwilliger », dernier mot de la douzième ligne), elle exprime le naturel orgueilleux et autoritaire.

Surhaussée : Espèce bien visible au niveau de plusieurs majuscules : « A » de « Alexandrien », cinquième mot de la première ligne, « G » de « Godesberg », cinquième mot de la quatrième ligne, « N » de « Neuchâtel », troisième mot de la sixième ligne, et sur plusieurs minuscules, en particulier des « a », comme le « a » de « Alexandrien ». Cette espèce indique l'exaltation d'un esprit non dépourvu de sensibilité.

### 5. Direction :

Centrifuge : Bien visible sur le « V » majuscule de « Von », troisième mot de la douzième ligne, c'est l'indice d'un esprit protestataire et agressif, dont les résultantes préciseront les modalités.

Centripète : Signe bien visible sur le trait final de la griffe, sur plusieurs majuscules et finales, mais surtout sur les jambages, il indique l'excitation sur le plan moteur, physique.

Dextrogyre : Ou écriture progressive, c'est l'espèce du dévouement et de la dépensivité.

Descendante : Signe d'asthénie.

Elancée : Indique le naturel enjoué, imaginatif.

Inclinée : Signe très marqué, indiquant un excès de sensibilité.

En recul : Espèce extrêmement fréquente et marquée, très visible sur de nombreuses majuscules : « I », première lettre du premier mot de la première ligne, « Ich » ; « z » première lettre du quatrième mot de la première ligne « zu » ; « B » initiale du premier mot de la cinquième ligne : « Beendigung » ; « N » initial de « Neuchâtel », troisième mot de la sixième ligne. L'importance qualitative et quantitative de cette espèce, dans ce milieu graphique, se montrera dans les résultantes ; d'ores et déjà, elle indique à la fois un négativisme exaspéré et in-traitable, en même temps qu'une profonde appréhension.

Sinistroyre : Assez visible sur un certain nombre de lassos sinistroyres, comme sur le « w » de « wo », troisième mot de la septième ligne ; indique l'accaparement égoïste.

Sinueuse : C'est une variété d'instabilité, qui s'exprime par cette discordance de direction, et indique un caractère incoordonné et flottant.



**Tordue :** C'est l'inflexion des traits de l'écriture, dont certaines lettres apparaissent courbées en tournant : sur l'initiale « A » de *Alexandrien*, par exemple, dernier mot de la neuvième ligne ; l'initiale « N » de « Nach » dernier mot de la quatrième ligne ; sur le « u » de « durch », deuxième mot de la douzième ligne, et sur bien d'autres lettres. C'est un signe d'asthénie, dans une écriture qui a encore des signes de vigueur, mais qui présente de nombreux autres signes d'asthénie ; c'est un indice d'épuisement vital global, de fléchissement de la vitalité.

#### 6. Continuité :

**Automatique :** Il existe dans ce tracé un certain degré d'automatisme qui annonce le caractère à la fois habituel, obsédé et im-pénétrable. La signature présente un certain degré d'automatisme.

**Chancelante :** C'est une écriture à la fois sinueuse et instable, qui apporte un signe supplémentaire d'asthénie.

**Combinée :** Quelques majuscules comme le « G » de « Godesberg », cinquième mot de la quatrième ligne, le « S » de « Schule », troisième mot de la cinquième ligne, et de « Schweiz », deuxième mot de la septième ligne, le « V » de « Von », troisième mot de la douzième ligne, présentent l'espèce combinée, et constituent des signes d'activité et de culture intellectuelles, mais ne sont pas des signes isolés.

**Instable :** Le graphisme possède un assez grand nombre de signes d'instabilité, qui est une variété de l'écriture discordante :

dans la pression : avec l'espèce spasmodique, qui est surtout visible sous forme d'explosions,

dans la direction : avec l'espèce sinueuse du caractère flottant et inutilement redressée du naturel tergiversateur et versatile.

**Liée :** C'est un signe d'activité cérébrale, mais il n'apparaît qu'épisodiquement.

**Hyperliée :** Dans ce milieu graphique discordant, c'est un signe d'esprit agité et brouillon ; dans le deuxième mot de la deuxième ligne après la signature, le point sur le « i » de « ich » sert à former le « c ».

**Faiblement organisée :** Médiocrité des ressources intellectuelles.

**Suspendue :** Signe bien visible sur l'initiale « H » de « Handels », premier mot de la sixième ligne ; il indique le naturel inhibé par fatigue et prudence, mais aussi l'accaparement.

**Tremblée :** Espèce très fréquente qui s'associe parfois à l'espèce tordue, et qui constitue ici un bon signe d'asthénie, et même d'atteinte du système nerveux ; elle laisse prévoir une sensibilité et une impressionnabilité malades.

#### 7. Ordonnance :

**Claire :** C'est l'indice d'un certain souci d'ordre et de droiture.

**Espacée :** Très espacée dans la marge irrégulière de droite ; signe de fatigue, d'usure.

**Stéréotypée :** L'écriture présente des stéréotypies qui annoncent la routine psychique, le fond négativiste et obsédé.

#### B. — Résultantes.

1. Simple, simplifiée, combinée et en lasso : Quelques majuscules « S », « G », « V », « B », présentent cette résultante, et témoignent d'une certaine culture et habileté créatrice.

2. Dextrogyre, aisée et élancée : On peut trouver cette résultante sur les finales des mots « *französischen* », dernier mot de la septième ligne, et « *Alexandrien* », dernier mot de la neuvième ligne ; elle indique le naturel bien intentionné et dévoué, un peu accapareur, et qui aime à être considéré.

3. Mouvementée et en spirale : Sur le « c » de « *Neuchâtel* » par exemple ; indique le naturel remuant, circulant.

4. En recul, anguleuse et cruciale : Résultante fréquente, visible sur le « f » de *Rudolf*, et sur le « B » de « *Beginn* », troisième mot de la treizième ligne. Indique l'entêtement inflexible, et la rétivité.

5. En recul et surhaussée : Résultante très fréquente, très visible sur certaines majuscules comme le « N » de « *Neuchâtel* », elle indique la rétivité quasi-inconsciente, mais invétérée du sujet qui veut tout à coup le contraire de ce qu'on propose ou décide, avec exaltation, d'une façon insupportable ; l'importance de l'écriture en recul dans ce graphisme, permet de parler d'un négativisme indéracinable ; le sujet ne saurait être persuadé ou mieux orienté ; même lorsqu'il accepte en apparence, il fait tout le contraire de ce qui a été conseillé, et qu'il a promis d'exécuter. C'est un sujet irrémédiablement intraitable. De plus, si on associe cette résultante à l'espèce gonflée, on peut en faire un symptôme non négligeable de pensée pithiatique, c'est-à-dire exagérément déformée vers un but d'accaparement et de tenace utilisation égoïste.

6. Centrifuge et élancée : On peut trouver cette résultante sur le « V » de « *Von* », troisième mot de la douzième ligne. C'est l'insurrection avec exaltation pour une idée, bonne ou mauvaise.

7. Précipitée, disloquée et inachevée : Visible sur le « p » de « *April* », deuxième mot de la deuxième ligne, et sur le « p » de « *Hauptsitz* », avant-dernier mot de la deuxième ligne. C'est le deuxième degré de l'impulsion motrice, de la tendance à agir sans réflexion suffisante.

8. Stéréotypée et tordue : Cette résultante aboutit aux inventions automatiques de la persécution obsédante ; dans un tel milieu graphique, et



avoisinant les espèces en recul et surhaussée, elle renforce le négativisme, et annonce de véritables moments d'idiotie dans le caractère.

9. Jointoyée, en lasso, tordue, inhibée et arquée : Cette résultante implique à la fois l'asthénie, dont il existe de si nombreux signes, et le mensonge, ou plutôt la dissimulation, consciente ou non.

10. Mouvementée, gonflée et discordante : Accuse le caractère chimérique et déformateur de l'imagination.

11. Embrochée, en recul, sinistroyre, en lasso, centripète, spasmodique et illisible : Cette longue résultante peut être trouvée dans la griffe déposée en mon absence par Hess sur chacun des dix ou douze feuillets où j'avais consigné les signes cliniques recueillis ; elle confirme le négativisme irréductible d'un sujet hypersensible et hyperréagissant, capteur habile et muni d'une forte excitation motrice, physique, mais dépersonnalisé et dissocié.

#### C. — Deux syndromes.

##### a) Asthénie :

Direction :	{ concave descendante tordue
Continuité :	{ suspendue tremblée

##### b) Instabilité :

caractérisée par des discordances de :

Pression :	spasmodique (explosive)
Direction :	{ sinueuse inutilement redressée
Dimension :	discordances de hauteur

#### D. — Supériorités et infériorités.

+	—
simple, simplifiée, combinée, inégale, dynamogénée, semi-arrondie, semi anguleuse, dextroyre, en relief, spontanée,	exagérée, surélevée, gonflée, arquée, lancée, discordante, peu organisée, automatique, descendante,  sinistroyre.

Les signes de supériorités et d'infériorités mettent clairement en évidence les oppositions antinomiques de tendances contradictoires qui permettent de penser à un dédoublement de la personnalité ; en effet, les mêmes espèces opposées se trouvent dans cette écriture.

#### E. — Aspect mental.

1. Le caractère profondément instable est tissé de contradictions qui s'opposent sans se résoudre ; avec des séquelles de combinaisons originales et simplifiées, il montre une discordance profonde qui l'infériorise gravement.

2. L'intelligence, qui se manifeste parfois avec netteté, est obscurcie et amoindrie par la discordance ; des idées originales, avoisinent des idées insignifiantes et médiocres qui vont jusqu'à des pensées franchement pathologiques. Des habiletés créatrices se font jour à côté de routines et d'obsessions inférieures, des signes d'originalité à côté de bizarreries et d'idées irréalisables d'un esprit commun, du bon sens avec une sottise prétentieuse, des opérations intellectuelles vives à côté d'une routine bête, d'un mauvais enchaînement des idées, et d'une imagination chimérique. De même, le jugement vif parfois pourvu du sens de l'essentiel, avoisine un jugement habituel à discernement médiocre, faible et puéril, versatile, dépourvu de réflexion et de mesure, exalté, obstiné, critique, et dépourvu d'objectivité.

3. L'activité provient de l'emportement et du besoin de mouvements épisodiques, auxquels s'opposent vivement l'inaction, l'inertie, l'obsession et l'asthénie.

4. La volonté véritable est faible, peu organisée et assez suggestible ; elle s'exprime avec rétivité et entêtement.

En conclusion, l'examen graphologique met en évidence un profond déséquilibre de la personnalité, où les antinomies s'opposent d'une façon épuisante et stérile.

#### QUATRIEME PARTIE.

##### CONSTRUCTION DU TEMPERAMENT.

Les signes unitaires, par leur nombre et leur intensité au niveau de chaque centre d'expression, l'emportent nettement sur tous les autres, et la première dominance apparaît indiscutable. Après eux les signes nerveux et sanguins, s'ils apparaissent superficiellement en nombre



égal dans les colonnes tempéramentales, sont en réalité très loin les uns des autres ; en effet, les signes sanguins se retrouvent très forts, aussi bien au niveau du thorax que du visage, des mains et de l'écriture, alors que les signes nerveux sont surtout nombreux au niveau des mains. C'est donc sans contestation possible la dominance sanguine qui vient en deuxième lieu, et la dominance nerveuse en troisième. La dominance lymphatique vient assez nettement derrière.

Le tempérament ainsi construit répond à un tracé circulaire passif qui est formé de deux parties antinomiques nettes : la première est forte et maculine, unitaire-sanguine, la deuxième beaucoup plus sensible, nerveuse-lymphatique. Les sujets de ce tempérament, d'abord énergiques et impulsifs, ont tendance à être sectaires, lutteurs, intransigeants, mais leur esprit inquiet joint à une certaine lourdeur tempère dans une certaine mesure la réalisation de ces tendances exagérées, et les rend susceptibles d'une bonne orientation lorsque l'antinomie propre à ce tempérament n'est pas excessive, et se résout au sein d'une unité suffisante de pensée et de comportement. Ce n'est pas le cas ici, car les signes très forts qui s'opposent, s'ils ne sont toutefois pas égaux puisque la moitié initiale l'emporte nettement sur la moitié terminale, ne permettent pas à la personnalité un équilibre suffisant, en raison de la discordance de ses éléments, et de la carence des moyens d'unification. De plus, la nature véritablement pathologique de nombre des signes qui concourent à la formation du tempérament ajoute un élément de déséquilibre supplémentaire.

Dans un tel cadre tempéramental déjà heurté en soi, ce n'est donc pas seulement les excès du tempérament sanguin qu'il s'agirait de réprimer pour faire accroître l'intervention de la réflexion et la sûreté du jugement, de façon à faire passer en deuxième dominance le tempérament nerveux pour obtenir la hiérarchie masculine normale, classique et équilibrée ; c'est la nature profonde même de presque chacun des signes qui concourt à l'édification de ce cadre tempéramental antinomique, qu'il faudrait modifier. Mais ce serait là bien entendu une entreprise chimérique, puisque tous ces signes, incrustés de façon indélébile, à l'exception de l'écriture, dans la chair du sujet, ne sauraient être profondément modifiés.

Il est frappant de constater, au moment de la construction de la hiérarchie tempéramentale, et de la synthèse de la personnalité tout entière, combien les antinomies d'expression morphologique rigoureuse, qui ont servi directement et indépendamment de leur sens personnel, à construire le cadre somme toute impersonnel du tempérament (allongement des membres, visage et mains rectangulaires, signes de force des mains et de l'écriture, visage asymétrique, signes de faiblesse des mains et de sensibilité de l'écriture, développement du thorax et du visage moyen, de la paume et du mouvement dans l'écriture, développement du visage inférieur, etc. . .) s'opposent vivement

entre elles sans possibilité de fusion, exactement comme le font les signes beaucoup plus personnels et individualisés du visage, des mains et de l'écriture. Il y a là une contradiction permanente qui explique le profond déséquilibre de l'ensemble.

La synthèse qui suit est essentiellement basée sur la construction tempéramentale, individualisée grâce aux signes morphologiques et graphologiques ; elle a bien entendu, dans une légère mesure, emprunté aux interrogatoires et à l'histoire personnelle du sujet.

## CINQUIEME PARTIE.

### SYNTHESE CLINIQUE.

Personnalité atteinte de dégénérescence, et désharmonique, dont la construction violemment contrastée de force et de faiblesse a fait dépasser la limite de tolérance organique. Il en est résulté une dévitalisation intense du système nerveux central qui se manifeste par des symptômes graves de dissociation cérébrale avec amoindrissement de certaines facultés, idées de persécution, et d'influence, et sursimulation avec manifestations pithiatiques, en même temps qu'un profond affaiblissement de la vitalité organique avec altération de la cénesthésie, inadaptabilité et insociabilité finales.

#### A. — Sur le plan mental :

##### a) Intelligence :

Il existe des signes d'une forme particulière de sensibilité cérébrale rattachable à l'extrême sensibilité générale, qui subsistent sous forme de signes isolés d'une certaine culture et d'une certaine évolution intellectuelle, noyés dans une masse amorphe et peu différenciée de pensées monotones et routinières, ni renouvelables ni adaptables. Certaines pensées conservent une force brute sans grande originalité ni pénétration ; dépouillées de leur coloration actuelle, elles peuvent témoigner de la nature de la pensée avant l'apparition des troubles mentaux : élémentaire et instinctive, échappant aux règles et méthodes de l'éducation cultivée, mais parfois exacte avec un don de simplification propre à une forme extrême de l'irrationnel.

L'hypersensibilité mentale est élective pour certaines images, qui prennent un tour obsessionnel, et pour certaines idées fixes sans rapport exact avec la réalité, que la dégradation générale de l'esprit met au premier plan des préoccupations.

Les aspirations du sujet sont beaucoup trop élevées pour son degré



<p>Longbras Macroscèle Visage rectangulaire Iris gris Sourcils rectilignes Bouche serrée Menton proéminent Mains rectangulaires Renflement cubital à drt. Sèmes doigts longs Lignes transversales bar- rant toute la main à droite et à gauche Lignes motrices</p>	<p>Tête et cou + 0.80 Visage asymétrique cheveux bruns iris bleus Mains légèrement pointues Doigts coniques Tremblement des extrémités digitales Paumes plissées Mentales fortement tressées Anneau de sensibilité à gauche Mentale chevauchante à droite Apoliniennes Ecriture surhaussée instable</p>	<p>Thorax + 3.30 Appendice xiphoïde fort Visage large Etage moyen fort Iris bleus Sourcils épais, larges et jointifs Paumes larges Thénars forts Vitales renforcées</p>	<p>Diamètre bi-goniaque le plus large 1 2 3 4 Paumes molles Carpes réversibles</p>
<p>Ecriture dynamogénée acérée surelevée centripète en recul embrochée</p>		<p>Ecriture mouvementée explosive gonflée</p>	<p>Ecriture inhibée</p>

1

2

3

4

1324 — Unitaire — Sanguin — Nerveux — Lymphatique.

### Hierarchie tempéramentale.

d'évolution intellectuelle, et absolues pour ses possibilités de réalisation et le degré d'endurance de son organisme dans l'ensemble. Il existe un désir tenace d'ordre et de clarté qui contraste avec les faibles ressources du bon sens et de la clairvoyance ; une recherche constante et anxieuse tendue vers une perfection inaccessible, n'aboutit qu'à des idées baroques, peu réalisables, mal étayées par une connaissance superficielle et fragmentaire, qui fragilisent d'autant plus le fonds mental prédisposé, qu'il possède un contraste frappant de simplicité réelle et d'inhibitions complexes.

La nature baroque, obsédée, irréelle et irréalisable de la pensée, est liée à la forme particulière d'une imagination exaltée, très amplificatrice et déformante, mais toujours accaparante et profitable de quelque manière ; ce mode très particulier du déroulement de certaines opérations mentales prend à l'occasion, en cas de nécessité, un aspect franchement pithiatique. La rapidité des associations est lourdement grevée par les idées fixes et les pensées obsédantes, qui orientent l'esprit et le contraignent, de sorte que les associations de pensées perdent leur caractère libre et leur vivacité.

Dans ces conditions, le raisonnement, malgré son souci de clarté et d'ordre, se trouve profondément altéré, sans méthode véritable ni organisation possible.

Il existe un degré non négligeable d'intuition lié à la prédominance de l'instinct sur le raisonnement, mais, malgré le fort développement inné de l'intuition, le développement connexe des obsessions et des autres manifestations électives de la pensée anormale a singulièrement réduit son rôle.

Le jugement, à l'instar de la personnalité tout entière, est paradoxalement construit de forces et de faiblesses, avec d'une part une rigidité et un radicalisme excessifs, et de l'autre, une naïveté puérile, une exaltation extrême, et des impulsions irréfléchies ; mais il est surtout gravement atteint par la tare inexorable d'un négativisme exaspéré, insupportable et intraitable, qui paralyse tout progrès, et suscite de véritables moments d'idiotie dans la pensée et le comportement. A la fois impulsif et versatile, exalté et sans mesure, effroyablement obstiné et sans objectivité, le jugement est bien incapable d'utiliser les données intuitives qui subsistent, et participe, bien entendu, à la grave altération générale de l'esprit.

La construction particulière du tempérament où les antinomies s'opposent constamment sans jamais se résoudre, l'asthénie grave installée sur tous les plans, les anomalies mentales rattachables à la prédisposition et à la fragilité innées du système nerveux central du fait héréditaire, ont abouti à un affaiblissement net de certaines facultés intellectuelles comme la mémoire, le raisonnement et le jugement, et favorisé un fonctionnement anarchique de l'esprit, qui échappe à un contrôle volontaire insuffisant.



b) **Caractère :**

Le caractère est aussi très violemment contrasté ; d'une part une énergie vigoureuse, intrépide, et même indomptable, de l'autre une hypersensibilité hyperréagissante qui, accolée à une certaine lourdeur, aboutit à un naturel impressionnable et inquiet. La construction particulière du tempérament pourrait s'accommoder d'un développement normal de la personnalité, et souffrir un caractère et un comportement cadrant avec les normes établies par cette hiérarchie donnée. Mais le nombre des signes et leur intensité, dans chaque partie antinomique, s'exercent sur un organisme fragilisé héréditairement, et soumis à une ambiance et une influence telles, que le contraste de force et de crainte ne permet pas l'équilibre.

Sur un fonds pareillement prédisposé, l'action du naturel impulsif et aventureux, exagérément intrépide et sans frein jusqu'à devenir destructeur, s'applique à une sensibilité de nature telle que le sujet, jouet et victime de sentiments exaltés et d'obsessions irrésistibles, est profondément désaxé et déséquilibré. Voué au tout ou rien, avec un caractère marqué d'alternances et d'hésitations, continuellement crispé et jamais satisfait, il est toujours déchiré entre des impulsions terribles et de très fortes inhibitions freinatrices.

A la fois précipité et ralenti, profondément replié sur lui-même, rapportant tout à lui sans aptitude réelle à communiquer affectivement ou rationnellement avec autrui, il est bien intentionné et même dévoué, mais susceptible et aimant scrupuleusement à être payé de retour ; il a de la droiture et de la loyauté vis-à-vis de son clan, mais sa nature réelle profonde a vite fait de pulvériser ses bonnes intentions, qui dans la réalité se bornent à des rapports superficiels faciles avec son entourage immédiat, en dehors de sa soumission à un foyer d'influence puissant.

Il possède moins d'orgueil véritable qu'une profonde satisfaction vaniteuse de sa personne.

Les grandes composantes de son caractère, s'exerçant dans le cadre tempéramental décrit, sont aggravées par le mode de réaction habituel très particulier du sujet ; celui-ci réagit en effet en permanence aux multiples incitations de son trop sensible système nerveux, par des spasmes brefs grâce auxquels il projette violemment et subitement une force inattendue et toujours très brève, mais constamment répétée. Ainsi, ses réactions vives ne durent qu'un moment, mais dénotent un état latent et incoercible d'impatience, de récrimination, de mécontentement, de vagabondage et d'exigence, qui s'exprime à la fois par explosion et inhibition, et qui le fait vivre dans une perpétuelle et discordante instabilité mentale. Ce mode très particulier de réaction, chez un sujet pourvu en somme d'une impressionnabilité malade, a provoqué, à la longue un état d'asthénie grave dont les symptômes sont nombreux sur tous les plans.

Le désordre d'un esprit obnubilé, soumis trop aisément à diverses, mais toujours fâcheuses influences, et la force de répétition des idées fixes, ont abouti à de véritables obsessions qui se mêlent à des inventions automatiques, pour créer des idées d'influence et de persécution, dont le thème a été aisément fourni par le milieu politique ambiant, et des idées hypocondriaques en rapport avec les crampes douloureuses. Sur le plan physique en effet, les symptômes douloureux provoqués par l'altération de la cénesthésie au niveau de l'œsophage, de l'estomac et du caecum, symptômes dépendant d'une fragilité organique peut-être congénitale, en rapport avec les particularités du système nerveux central, ont fourni au sujet la base des idées d'influence et d'empoisonnement qui ont marqué l'essentiel de ses pensées pathologiques.

Finalement, la grande satisfaction qu'il a de sa personne, son caractère tiraillé et discordant, son jugement faussé par ses failles et travers intellectuels comme par son éducation intellectuelle incomplète, une certaine agressivité latente enfin, en font un être profondément inadaptable et insociable, qui a atteint les premiers degrés de la paranoïa. Associant des insanités à certaines bonnes directions sans aucune possibilité de discrimination réelle, il fait une véritable salade d'incohérences et de choses justes ; c'est une sorte d'autodidacte aussi dangereux pour lui-même que pour les autres.

Incapable de s'évader de lui-même pour une action véritablement personnelle, constructrice et soutenue, comme de communiquer vraiment avec son entourage familial, professionnel ou social, il possède une grande aptitude à tout grandir et déformer à son profit, lorsque les événements lui imposent une contrainte que sa nature profonde refuse d'accepter ; il se forme alors une véritable activité irréelle, qui est la projection de sa personne telle qu'il la voudrait ; produit de son grave déséquilibre et de sa détresse interne, comme de son désir profond de s'élever très au-dessus des autres hommes, cette activité vient remplacer pour lui la réalité, et lui donner ainsi satisfaction. En définitive, il s'agit d'un caractère profondément discordant, dissocié et instable, où les idées d'influence et de persécution sur fonds d'indifférence affective, comme les idées les plus extravagantes, apparaissent comme la résultante caractérielle qui témoigne de la souffrance de l'ensemble de la personne.

Profondément tourmenté et malheureux, incapable de se composer une mentalité équilibrée en raison du jeu puissant d'antagonismes qui ne se prêtent pas à l'unification, le sujet présente de fortes tendances au suicide ; c'est un vivant contraste de force et de crainte, beaucoup trop fort pour ce qu'il a de faible.

B. — **Sur le plan vital :**

La vitalité naturelle était très grande au départ, mais la fragilité procurée par l'appoint héréditaire, et la constitution trop contrastée



du tempérament excessif, l'ont réduite ; il en est résulté dans nombre d'organes, et spécialement au niveau du système nerveux central, une dévitalisation brutale qui s'est traduite par des symptômes locaux, et par leur répercussion sur l'état mental. Il en est résulté aussi une baisse sensible de la résistance organique générale.

### C. — Sur le plan physique :

Il existe de nombreux signes de baisse de la vitalité naturelle particulièrement visibles au niveau du tube digestif, où la dévitalisation s'ajoute à l'intoxication de longue date par une hygiène et une alimentation défectueuses, et se manifeste par des spasmes de l'œsophage avec crampes de l'estomac et du caecum.

Les deux mêmes syndrômes ont abouti au niveau du système nerveux à des troubles comme les céphalées et les migraines, l'altération de l'humeur, l'affaiblissement des facultés intellectuelles, et l'aggravation du déséquilibre de l'ensemble de la personnalité. L'asthénie qui s'installe a un caractère lentement évolutif que l'âge ne fera qu'aggraver.

Les troubles trophiques comme l'amaigrissement peuvent être rattachés également à l'action conjuguée de l'intoxication digestive de longue date et à la dévitalisation.

### D. — Conclusion.

Il s'agit d'une personnalité psychopathique dominée au départ par un sensible appoint héréditaire mental, et possédant une construction tempéramentale très riche, mais dépourvue de stabilité et d'unité, du fait de la faiblesse congénitale du système nerveux central, de la forme particulièrement discordante des composantes de l'intelligence, du caractère et de la vitalité, et de l'excessive dépensivité de l'ensemble organique.

La souffrance organique s'est manifestée par différents symptômes mentaux qui témoignent davantage de l'action du rythme harassant et des contingences politiques de l'époque, sur une constitution psychopathique, que d'une maladie mentale évolutive et organisée. Cette symptomatologie très riche permet de poser le diagnostic d'une altération de la pensée du type mixte paranoïde-schizoïdique, avec préoccupations hypocondriaques et idées d'influence, compliquée d'épisodes de dissociation et de sursimulation pithiatiques, et d'altération de la cénesthésie.

L'exposé détaillé de la construction personnelle permet de comprendre beaucoup plus aisément l'ensemble de la personnalité, ses dis-

cordances et son défaut d'équilibre, que ne pourrait le faire un rattachement à tel ou tel syndrome psychiatrique, descriptif et impersonnel.

En définitive, il s'agit d'un véritable dédoublement de la personnalité par dissociation, chez un sujet très riche mais dégénéré, et construit en contrastes, passif et soumis à l'influence d'un foyer surpuissant ; une fois éloigné par les circonstances de la guerre et l'évolution de son propre déséquilibre, de ce foyer à la lueur duquel il vivait, il manifesta son impossibilité à se construire une existence personnelle en se livrant à un acte aussi absurde qu'héroïque, qui clôtura sa vie publique. Comme le dit Winston Churchill, c'est un cas médical, et non un cas criminel, à la différence de nombre de dirigeants nazis qui furent des cas médicaux, mais aussi criminels.

## SIXIEME PARTIE.

### CONCLUSION.

Le dernier en date de ceux qui ont examiné Hess, j'ai bénéficié des examens antérieurs, et de la connaissance de l'énorme documentation accumulée sur son cas. J'ai tenu cependant à utiliser strictement les données objectives de la morphologie et de l'écriture, et de la reconstruction tempéramentale et clinique, pour établir un diagnostic motivé. Je me suis efforcé de n'être pas influencé par certains des examens antérieurs ; je ne nie pas que j'aie pu l'être sans m'en rendre compte, malgré mon utilisation rigoureuse des seules données cliniques que j'ai personnellement réunies. Contrairement au psychologue américain Gilbert, et en parfait accord avec le Pr. Rees, je pense que si beaucoup de l'essentiel a été maintenant dit sur Rudolf Hess, de nouveaux moyens de connaissance sont susceptibles de nous apprendre encore beaucoup que nous ne savons pas.

Quoiqu'il en soit, à la fin de cette étude clinique sur certains chefs de la S.S., il n'était pas sans intérêt de pratiquer un examen particulièrement détaillé d'un cas aussi complexe par le moyen de la seule méthode synthétique, et de le comparer aux autres examens existants. La personnalité de Hess, discordante, désharmonique et déséquilibrée s'il en fut, a été en effet l'objet de controverses sérieuses, puisque de nombreux psychiatres, et non des moindres, ont déclaré qu'il n'était pas fou au sens strict du terme, et que la peine de mort a même été prononcée contre lui par une partie du Tribunal qui l'a jugé.

Il est juste d'indiquer que Hess n'a pas joué au sein de la S.S. le rôle que son rang dans cet organisme aurait pu lui faire jouer. Cela ne veut



pas dire que son rôle y fut purement honorifique, puisque c'est justement en raison de sa formation et de ses conceptions politiques, et de sa totale acceptation du sens et du rôle donnés à ce groupement par son fondateur, qu'il reçut le grade d'Obergruppenführer, à l'échelon suprême de la hiérarchie. Le cas de Hess vis-à-vis de la S.S. est cependant particulier, puisqu'il y représentait davantage Hitler, dans l'ombre duquel il vivait, que le Reichsführer S.S., auquel il était supérieur. On peut donc dire qu'il représenta dans ce groupement la part qu'y prit lui-même Hitler, dont Himmler n'était après tout qu'un exécutant. Il serait sans doute fastidieux et même tendancieux d'établir une discrimination entre les chefs S.S. exclusivement occupés de leurs fonctions à la S.S., et ceux qui, comme Hess, avaient leurs intérêts ailleurs; le caractère bénin, bien intentionné, sympathique et franc, sous lequel des millions d'Allemands se représentaient, et se représentent peut-être encore aujourd'hui Rudolf Hess, ne saurait venir à la décharge d'un groupement qui fut l'organe d'exécution des crimes les plus affreux et les plus massifs de l'histoire du monde. D'abord, nous savons que si Hess était superficiellement bénin et sympathique, cela n'allait pas très loin, et qu'il était surtout dévoué corps et âme à son chef de file, qui fit parler de lui d'une façon moins anodine. Ensuite, en admettant que l'idée qui prévalait, et qui prévaut encore dans le grand public, d'un Hess bon garçon, sympathique, un peu bizarre, comme un qui vient de l'Egypte, corresponde à la réalité, il n'en reste pas moins qu'il était le représentant personnel et le remplaçant très responsable, en particulier à la tête du Parti, du chef du III<sup>ème</sup> Reich. Or, si les crimes de Himmler ont été possibles, ce n'est pas le fait de son esprit extraordinairement industrieux, mais parce qu'il était le bras séculier du chef, de celui qui donnait l'étincelle, et qui avait besoin de lui pour monter la partie policière de son Etat.

Je ne puis croire que deux êtres, si dissemblables soient-ils, n'ont pas entre eux un accord invisible mais étroit qui, comme Hitler et Hess, ont vécu dix-huit ans côte à côte, l'un complétant l'autre. Donc, même s'il ne sut pas le détail exact des crimes du Reichsführer S.S., plus qu'amorcés en Mai 1941, Hess ne fut pas sans ignorer les répercussions des actes des deux hommes entre lesquels il se trouvait à la tête du III<sup>ème</sup> Reich; il ne démissionna pas, que je sache; ou peut-être faut-il croire que son vol était aussi une fuite d'un monde qui lui devenait odieux. Il représentait sans aucun doute la loyauté invincible vis-à-vis du Führer; serait-il excessif de dire que la partie de sa personne sympathique au grand nombre, était un bon garant de l'intérêt que portait Hitler à la S.S., y faisant figurer son remplaçant sous l'uniforme noir, au rang le plus élevé?

Cependant, un point semble beaucoup plus essentiel quand il est question de cet homme singulier que le destin fit grandir auprès du « plus grand des fils de l'Allemagne », comme il le dit lui-même au

Tribunal, le 31 Août 1946. C'est celui de la qualité et de la nature réelle de son état mental. Quelles perspectives, s'il était démontré que le plus fidèle et le plus cher des lieutenants de Hitler, n'était qu'un grand malade de l'esprit, dont l'emprisonnement en 1941 mit en valeur les troubles les plus graves? Or, que nous ont dit ces mains si chargées de sens, ce crâne et ce visage, ce corps, cette écriture et ces griffes, et ce cadre tempéramental où sont venus s'accumuler les innombrables signes qu'aucune savante combinaison n'a pu ramener à l'unité et à l'équilibre? La réalité est cruelle; pendant dix-huit ans, le chef du III<sup>ème</sup> Reich a eu près de lui un homme auquel il a confié entre autres importantes charges un poste au Conseil ministériel de la Défense, la surveillance des décrets, et la direction du Parti, et cet homme était plus qu'un esprit chimérique et mal équilibré; c'était un véritable psychopathe. On comprend la colère de Hitler à l'annonce de l'envol vers l'Angleterre; il comprit parfaitement le danger, et l'exploitation de l'acte insensé de son second. Il n'hésita pas cependant, le premier, à parler de folie; il n'avait pas le choix.

On comprend moins l'insistance du Tribunal à vouloir juger Hess comme s'il n'avait présenté qu'une quelconque amnésie pithiatique; certains des symptômes présentés, du fait de la sursimulation, trouvent toujours les profanes très sceptiques sur un trouble mental véritable; et si j'en crois certaines informations, cela continue à Spandau. Mais pourquoi ne pas montrer au monde cette vérité assez belle? L'adjoint du Führer était un grand psychopathe. Je n'insiste pas sur un point dont le développement eut pu être d'un effet très sûr, dans la condamnation scientifique de doctrines et de méthodes dont le germe n'est pas mort.

En effet, si Hess a été progressivement poussé de côté par son propre adjoint, le brutal et peu scrupuleux Martin Bormann, c'est qu'il n'était plus en mesure de tenir son poste; et s'il est parti pour l'Angleterre, dans cette équipée insensée qui n'a certainement pas retenu très longtemps l'attention des Britanniques, c'est bien parce que le développement, somme toute naturel de sa personnalité, sous l'effet de l'ambiance et des circonstances, l'amena à prendre cette décision tragique qui constitua le premier symptôme de son profond déséquilibre interne, mis en valeur par la nécessité de vivre une vie personnelle, lorsque Hitler, complètement pris par la guerre, le délaissa.

La richesse descriptive et symptomatologique n'ajoute rien, au contraire, au fait brutal qui fit que l'adjoint du Führer, sans mandat et visiblement bien peu au fait des rapports réels entre les nations en guerre, alla s'offrir spectaculairement à l'ironie de Lord Simon, après une descente en parachute au-dessus de la propriété d'un duc anglais avec lequel il avait pris un petit déjeuner cinq ans auparavant. Ce qui compte, c'est que, schizoïde ou schizophrène, paranoïde ou paranoïaque, Rudolf Hess deuxième homme d'Allemagne, ait été en fait un



grand dégénéré pour lequel les petites maisons semblaient un lieu plus indiqué que les Chancelleries.

L'abondance et la richesse des signes cliniques et morphologiques a permis l'étude de ce cas sous un angle nouveau ; cette étude vient confirmer les grandes lignes de l'examen d'un Rees par exemple, le meilleur des examens fournis jusqu'alors, tout en ajoutant au caractère descriptif et forcément limité de l'examen basé ou presque, sur le seul interrogatoire et la connaissance des événements passés, la notion du cadre général de la personnalité, constituée par la hiérarchie tempéramentale. Ainsi se trouve rempli le vœu de bon aloi du Pr. Rees, laissant à d'autres le soin de faire ou de compléter un diagnostic.

## CHAPITRE VI

### Ethique

#### INTRODUCTION.

Ce chapitre consacré à l'éthique de la S.S. reproduit les textes les plus significatifs de Hitler, de Himmler, et des dirigeants S.S, dans le domaine de l'éthique.

Il m'a semblé naturel en effet d'extraire du livre de Hitler et de ses discours, l'essentiel de ce qui a constitué la base éthique de l'action de ses fidèles, et parmi ceux-ci, les plus fanatiques, les S.S. La personnalité profondément dysharmonique de Hitler possédait une puissance sauvage et destructrice à la vérité, mais réelle ; magnétique et hystérique tout ensemble, elle s'attaquait furieusement à la réalité, pour la modeler et la soumettre à son excessive et discordante volonté ; pourvue de moyens puissants, essentiellement instinctive, avec des excès et des carences graves fédérés par une volonté de puissance et un orgueil incommensurables, la personnalité de Hitler se manifesta essentiellement à ses fidèles par le livre, le discours et la radio.

De là, ses mots d'ordre, et ses raisons morales d'action, furent d'abord entendus, retenus et fixés par les plus ardents d'entre eux, au premier rang desquels se tenaient les S.S. C'est en effet en tant que principal adepte des concepts hitlériens, et premier exécutant de sa volonté, que se présente Himmler, deuxième homme typique, l'un de ses premiers fidèles, qui, patiemment et sans à-coups, dès l'aube du mouvement, tissa une toile qu'il étendit sur l'Allemagne.

Cette toile était double ; d'une part une organisation unique en son genre était exclusivement chargée de la pénétration profonde de l'idéologie nazie dans toutes les couches du peuple allemand, et de la détection, en Allemagne et dans le monde, de toute manifestation, intellectuelle ou matérielle, hostile au régime hitlérien ; c'était le S.D. ou Service de Sécurité. D'autre part, un réseau policier aussi efficient qu'inexorable constituait l'instrument de l'exécutif ; c'étaient les différentes polices : secrète, d'ordre et de sûreté, entièrement aux mains de la S.S.

Mais Himmler, chef de l'exécutif, dont il avait patiemment pris en main tous les fils jusqu'à sa nomination de Ministre de l'Intérieur, en 1943, ne se contentait pas de l'appareil matériel du pouvoir ; il voulait régner aussi sur les esprits, et c'est pourquoi il endoctrinait ses S.S. afin que la conception du monde nazie, du haut de la pyramide où la S.S., cette élite, constituait la pointe, pût s'étendre jusqu'aux trois faces et à la base, et imprégner le peuple allemand tout entier.



Himmler n'était donc pas uniquement le deuxième homme auprès du dictateur, exclusivement chargé de l'exécutif, le Calife auprès de Mahomet. Incapable semble-t-il bien, d'une pensée originale, il avait cependant merveilleusement compris et assimilé qu'on ne gouverne pas un grand peuple par la seule contrainte et par la force matérielle ; c'est ainsi que ses discours et ses préoccupations personnelles allaient à cette partie de l'œuvre parlée ou écrite de son maître, susceptible de constituer une base morale d'action pour son peuple. Il s'érigea ainsi en chien de garde d'une éthique très particulière, dont il s'avisait de faire respecter à la lettre, les commandements.

C'est pourquoi ce travail montrera d'abord l'essentiel de l'éthique de Hitler, et son échelle des valeurs, pour aboutir à l'interprétation et à la réalisation qu'en firent Himmler et ses principaux lieutenants. Avec les déclarations de Himmler, généralement réservées aux généraux S.S. à l'occasion de leur réunion annuelle, on trouvera ici un court extrait de la base morale de l'organisation de la S.S. telle qu'elle ressort des textes officiels élaborés par leur chef, ainsi que l'essentiel de l'éthique particulière de quelques-uns de ses lieutenants parmi les plus significatifs : celle du général Berger, d'abord, dans l'acceptation sans réserve d'une obéissance absolue, celle du jeune général Ohlen-dorf, le philosophe du S.D., mais aussi l'homme d'action des Einsatzgruppen, celle des médecins généraux S.S. enfin, avec le Dr. Brandt, fidèle et intime de Hitler, et le Dr. Gebhardt, fidèle et intime de Himmler, depuis toujours.

La liste en eut pu être allongée, mais ceux-là ont justement été choisis en raison de leur personnalité caractéristique, et de l'étroit rapport d'identité entre leur pensée morale et leur action. Pour terminer, on trouvera de courts extraits de textes officiels émanant de la Chancellerie du III<sup>ème</sup> Reich, et concernant les directives du chef de l'Etat dans les rapports des écoles et du christianisme.

## I. — HITLER.

La soixantième édition de « Mein Kampf » utilisée, date de 1933, et provient des éditions Franz Eher Nachfolger, de Munich.

Les extraits des discours proviennent de la collection du « Völkischer Beobachter », sorte de journal officiel du III<sup>ème</sup> Reich.

La force, la puissance, la lutte et la guerre, constituent les thèmes principaux de « Mein Kampf » et des discours, avec la défense des valeurs biologiques pures, les discriminations raciales, la supériorité de la race germanique, et l'infériorité particulière de la race juive. De plus, Hitler se présente en envoyé de la Providence divine, qui l'a chargé d'une mission spéciale.

Davantage que dans « Mein Kampf », où la prise du pouvoir amena certaines suppressions dans les éditions expurgées offertes à chaque nouveau couple le jour du mariage, c'est dans les discours prononcés dans les années qui précéderent le pouvoir, qu'on trouve le véritable Hitler. C'est à cette époque, d'où sont totalement absentes les considérations diplomatiques d'après 1933, que Hitler prêcha le véritable évangile national-socialiste ; c'est là qu'on peut trouver l'essence de son action ultérieure, et en particulier les mots d'ordre qu'il donna à la jeunesse, dont l'embrigadement dans la S.S. commençait.

L'apologie de la force s'y exprime dans maint texte qui exalte la lutte pour la vie, comme si l'humanité n'avait rien appris depuis les origines, et qu'elle ait dû copier servilement la nature, dans une évolution matérielle et amoral :

« Le plus fort doit régner, et ne pas s'amalgamer au plus faible, ce qui équivaldrait au sacrifice de sa propre grandeur ». Mein Kampf, page 312.

Les soins donnés aux plus faibles s'opposent à la loi naturelle, qui se vengera en exterminant les faibles : « La procréation une fois diminuée, et le nombre des naissances réduit, la lutte naturelle pour la vie, qui ne laisse vivre que les êtres les plus forts et les plus sains, est remplacée par la passion de sauver à tout prix, même les plus faibles... Mais la vengeance viendra tôt ou tard.

Une génération plus forte éliminera les faibles ; l'élan vital (Drang zum Leben), brisera les liens ridicules d'une prétendue humanité selon l'individu, pour faire place à l'humanité de la nature, qui extermine les faibles au profit des forts (die Schwäche vernichtet, um der Stärke den Platz zu schenken) ». Mein Kampf, page 145.

C'est la force brutale qui est seule capable de fournir la décision : « Dans la lutte des idées, dans le monde et dans la vie, la force brutale, utilisée fermement et sans égards, est capable d'apporter la décision au parti qui l'utilise ». Mein Kampf, page 189.

Depuis toujours, la force a été la seule loi : « Tout au long des siècles, le principe de base a désigné la force et la puissance comme éléments déterminants. Seule, la force commande ; la force est la première loi. Les états et le monde ne sont devenus grands que par la force. Si l'on se demande si cette lutte est cruelle, on peut répondre : pour les faibles, oui ; pour l'humanité, non. » Essen, 22 Novembre 1926.

Le droit ne saurait exister sans la force ; le plus fort a tous les droits : « Il est évident que le plus fort a le droit devant Dieu et le monde, d'exécuter sa volonté. L'histoire montre que le droit comme tel ne signifie rien s'il n'est soutenu par un grand pouvoir. Les plus forts ont toujours été victorieux. La nature est une lutte perpétuelle entre la force et la faiblesse, et une victoire éternelle des forts sur les



faibles. La nature entière serait désorganisée s'il en était autrement. » Munich, 13 Avril 1923.

La force prime le droit : « C'est la force qui détermine la façon de vivre. Le droit existe seulement quand il est créé et protégé par la puissance et la force ». Neustadt an der Aisch, 15 Janvier 1928.

Un chef véritable doit être prêt à tuer son adversaire de ses propres mains : « Celui qui n'a pas la force de plonger son arme dans le cœur de son adversaire, ne sera jamais capable de conduire un peuple dans le dur combat de la destinée. » Munich, 6 Mars 1929.

D'ailleurs, pour vivre, l'homme doit tuer ; en 1929, Hitler annonçait ouvertement que son but essentiel, une fois le pouvoir conquis, serait de reconstituer des forces armées allemandes : « Si les hommes veulent vivre, ils sont contraints de tuer les autres . . . on est l'enclume ou le marteau. Je reconnais mon intention de préparer à nouveau le peuple allemand pour le rôle de marteau. J'admets librement et ouvertement que si notre mouvement est victorieux, nous nous préoccupons jour et nuit de reconstituer les forces armées que les traités nous refusent . . . Nous confessons que nous réduirons en pièces quiconque osera s'opposer à cette entreprise. Nos droits ne seront protégés que lorsque le Reich allemand sera défendu par la pointe du poignard allemand. » Munich 15 Mars 1929.

Rien n'existe que l'épée ; aucune force morale ne saurait prévaloir contre elle : « La clef du monde n'est pas la conscience internationale, c'est l'acier et l'épée. » Muehldorf, 21 Juin 1931.

De même, il n'y a pas de position intermédiaire ; on est seigneur ou esclave : « Il n'y a aucune distinction entre la guerre et la paix. La lutte est toujours là. Une paix n'est possible que lorsqu'on est seigneur ou esclave. La décision finale appartient à l'épée. » Munich, le 2 Mai 1928.

La force est la base de toute conception du monde, et la culture aryenne, la seule, est le produit de la brutalité : « La base élémentaire de toute conception du monde (Weltanschauung) c'est le fait que sur terre et dans l'univers, la force seule est décisive. Tout but atteint par l'homme, il l'a dû à son originalité et à sa brutalité. Tout ce que l'homme possède aujourd'hui dans le domaine de la culture, est la culture de la race aryenne. Il faut revenir au concept de la lutte, et à la pureté du sang. » Chemnitz, le 2 Avril 1928.

La culture est le produit d'une lutte sanglante et elle réside dans le sang : « C'est à la faveur d'une lutte sanglante que la race blanche a donné au monde ce que nous désignons par culture. Notre valeur de base est l'héritage de notre sang, notre héritage racial. » Munich, le 29 Novembre 1929.

C'est la force et la densité de population, qui créent le droit : « Ce ne sont pas les parlements qui créent les droits sur cette terre ; c'est la

force. Nous avons plus de droits que les autres nations, car notre population est plus dense. » Berlin, le 5 Mai 1930.

Après la force, Hitler glorifia le principe racial, les valeurs biologiques pures, et annonça la dégénérescence par les mélanges : « Les mélanges de sang et l'abaissement racial qui en résulte, constituent la seule cause du dépérissement de toutes les cultures ; car les hommes ne périssent pas du fait des guerres perdues, mais de la perte de résistance qui n'appartient qu'au sang pur.

« Ce qui n'est pas de bonne race dans ce monde, ne vaut rien (Was nicht gute Rasse ist auf dieser Welt, ist Spreu.) » Mein Kampf, page 324.

Le seul droit sacré, c'est la conservation du sang pur : « Il n'y a qu'un seul droit humain sacré, et ce droit est en même temps le devoir le plus saint, c'est d'avoir soin que le sang se conserve pur, afin qu'en conservant les meilleurs individus, il existe une possibilité d'un développement plus noble de ces êtres. » Mein Kampf, page 444.

C'est le sang qui a toujours constitué la force de l'Allemagne : « Les armes de la lutte sont diverses : le mensonge ou le sang. Nous avons toujours, nous Allemands, été forts par notre sang. Ce n'est pas le mensonge, mais la force du sang, qui nous rendra notre grandeur ». Weimar, le 12 Avril 1931.

C'est en fonction de la race, que la notion de valeur existe ; l'Etat doit développer d'abord les corps, puis les caractères ; l'intelligence vient en dernier lieu : « La première tâche de l'Etat est l'entretien, la culture et le développement des meilleurs éléments raciaux.

L'Etat raciste se préoccupera d'abord de cultiver des corps pleins de santé. Ensuite, viendra le développement des aptitudes de l'esprit, à la tête desquelles se trouve le caractère, au sens de l'énergie et de la force de décision, jointe à l'éducation de la responsabilité ; au dernier rang vient l'éducation scientifique ». Mein Kampf, page 451.

La pureté du sang doit être l'objet essentiel de l'enseignement : « Personne, garçon ou fille, ne doit quitter l'école sans avoir connaissance de la nécessité de la pureté du sang ». Mein Kampf, page 473.

Une éthique dangereuse pour une éthique supérieure, doit être supprimée ; elle conduit à la dégénérescence : « La conception du monde nationale-socialiste reconnaît l'importance des éléments raciaux originels de l'humanité. Elle ne saurait approuver l'existence d'une éthique dangereuse pour la vie raciale des possesseurs d'une éthique supérieure. Cette éventualité aboutirait, dans un monde abâtardi et négrifié, à la perte définitive de tous les concepts de beauté et de supériorité humains, et de toutes les représentations d'un avenir idéalisé de notre communauté humaine ». Mein Kampf, page 420—421.

La race aryenne, et particulièrement la race nordique, représente l'expression la plus élevée de l'humanité : « La race aryenne est manifestement la détentrice de toute culture, la vraie représentante de toute l'humanité . . . Notre science industrielle tout entière est



l'œuvre des Nordiques. Tous les grands compositeurs, de Beethoven à Richard Wagner, sont aryens, même s'ils sont nés en France ou en Italie. Enlevez les Germains nordiques, et rien ne subsiste que la danse des singes ». Munich, le 2 Avril 1927.

En effet, c'est « le sang et la race qui redeviendront la source de l'intuition artistique ». Berlin, 23 Mars 1933.

Le caractère racial est un don de Dieu, et l'Allemagne a enfin reconnu le principe racial : « Il est une faute sans remède, c'est l'inaptitude à reconnaître l'importance de conserver le sang et la race libres de tout mélange, car le caractère racial est le travail et le don de Dieu. Pour la première fois de notre histoire, le peuple allemand a donné toute son importance au triomphe du principe racial ». Berlin, 30 Janvier 1937.

La première application du principe racial est la lutte contre les Juifs : « La plus grande tâche de notre peuple consiste à diriger le combat qui s'annonce, des Aryens contre le péril juif mondial ». Munich, le 21 Avril 1921.

Car « la Juiverie internationale est le ferment de la décomposition des peuples et des états ». Berlin, le 30 Janvier 1943.

L'étranger, et tout particulièrement le Juif, n'a pas sa place dans l'organisme national-socialiste : « Un national-socialiste ne tolérera jamais qu'un étranger, c'est-à-dire un Juif, occupe une position officielle ; il dira : « Non, ma conception du monde me dit de tenir le sang étranger à l'écart de notre organisme national. Un national-socialiste ne tolérera jamais qu'un étranger soit l'éducateur d'un allemand, qu'un Juif enseigne notre peuple. Toutes les mesures sont justifiables, qui apparaissent nécessaires pour préserver la substance du peuple ». Munich, le 29 Novembre 1929.

C'est une lutte à mort entre l'Europe et la Juiverie : « Nous nous rendons compte de la seule fin possible de cette guerre ; la disparition des nations germaniques, ou la disparition de la Juiverie en Europe ». Berlin, le 30 Janvier 1942.

Si le peuple allemand doit maintenir aussi rigoureusement sa pureté raciale, et s'il doit écarter les étrangers, c'est pour obéir à la volonté divine : « Lorsque, aujourd'hui, nous nous présentons en tant qu'allemands soucieux de nous préserver d'être infectés par les autres peuples, nous essayons de remettre entre les mains du Créateur tout puissant, ce qu'il nous a donné. Il nous a donné notre sang, notre apparence extérieure, notre apparence purement humaine ; il nous a donné notre âme, notre valeur, et la substance de notre vie ; ce serait un acte d'infidélité envers le Créateur de ne pas lui rendre sous la même forme, ce qu'il nous a donné. C'est un péché de corrompre ou d'altérer notre être, en l'infectant de caractéristiques étrangères, et de ne pas préserver l'image de Dieu qu'il a placée dans notre nature intime ». Munich, le 25 Octobre 1930.

D'ailleurs, c'est le Tout-puissant lui-même qui veut la victoire du peuple allemand : « Nous voyons dans notre peuple la réalisation de ce passage de la Bible, qui déclare que le chaud et le froid seront acceptés, mais le tiède vomi. Les parties du milieu seront occupées et détruites ; les compromis sont terminés ; le Tout-puissant lui-même crée les conditions de la délivrance de notre peuple. Il permet la destruction des tièdes, et désire ainsi notre victoire ». Munich le 1<sup>er</sup> Janvier 1932.

Dieu décide du bien et du mal, et Hitler est l'envoyé de Dieu : « C'est avec la certitude d'un somnambule que je poursuivrai, sur la voie que la Providence m'a montrée... Au-dessus de tout juge terrestre, se tient Dieu Tout-puissant. C'est à lui de décider ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Dans ce cas, la voix de Dieu est la voix du peuple. C'est pourquoi, vous, mes camarades, êtes seuls mon juge ». Munich, le 14 Mars 1936.

Homme du destin, c'est la Providence qui l'a entouré de fidèles : « Le destin a souvent maintenu les hommes chargés d'une mission spéciale, dans l'isolement. Je désire remercier la Providence de m'avoir donné un groupe de camarades fidèles, qui ont uni leur existence à la mienne, et ont depuis lors combattu à mes côtés pour la résurrection de notre peuple ». Berlin, 30 Janvier 1937.

Hitler se présente véritablement comme appelé par la Providence : « Si la Providence m'a un jour appelé hors de cette ville pour diriger le Reich, c'est qu'elle avait une mission pour moi, en laquelle j'ai cru, et pour laquelle j'ai vécu et combattu ». Linz, le 12 Mars 1938.

La brièveté des événements est manifestement un jugement de Dieu : « Celui qui croit en Dieu doit reconnaître que lorsque le destin des nations change en trois jours, c'est un jugement de Dieu ». Klagfurt, le 4 Avril 1938.

Appelé par la Providence, Hitler a été ainsi chargé par elle, de protéger l'Allemagne contre la menace extérieure, en vue de la paix et du bien-être de l'humanité tout entière : « J'estime avoir été appelé par la Providence pour servir mon peuple, et le délivrer de son effrayante misère. C'est ainsi que depuis six ans et demi, j'ai vécu nuit et jour à seule fin de rassembler ses pouvoirs devant la désertion du reste du monde, à seule fin de les développer au maximum, et de les utiliser au salut de notre communauté nationale... C'est afin de protéger les peuples allemands contre les menaces du monde extérieur, que je les ai unis politiquement, et que je les ai réarmés... J'ai obtenu par ma seule énergie les résultats visibles aujourd'hui, et c'est pourquoi je réclame dans l'histoire une place parmi ceux qui ont fait le maximum de ce qu'on peut honnêtement demander à un seul homme.

La dimension de votre pays, Monsieur le président, peut vous faire croire que votre intervention s'applique effectivement au monde entier. Mon domaine, celui que la Providence m'a assigné et dont j'ai



le devoir de m'occuper, est plus restreint ; il ne comprend que mon peuple, mais je pense mieux servir ainsi ce que nous avons tous dans le cœur : la justice, le bien-être, le progrès et la paix pour la communauté humaine tout entière ».

Berlin, 29 Avril 1939, discours au Reichstag en réponse au message du président Roosevelt du 15 Avril 1939.

La mission de Hitler l'applique étroitement au peuple allemand : « Je ne suis qu'un aimant constamment abaissé sur la nation allemande, et qui attire l'acier du peuple ». Munich, le 24 Février 1940.

C'est la Providence qui a ordonné cette lutte, et Hitler, qui est son instrument, la mènera pour l'Allemagne, pour l'Europe, et pour l'humanité tout entière : « Si la guerre est inévitable, je préfère la diriger moi-même, non pour acquérir de la renommée, car je suis seulement épris de paix, mais parce que si la Providence a ordonné que cette lutte soit menée selon son insondable volonté, je puis seulement lui demander de m'en charger. Je porterai seul ce fardeau, et n'en partagerai avec personne la responsabilité.

Que Dieu nous donne la force de maintenir la liberté de notre peuple, de nos enfants, et des enfants de nos enfants, non seulement pour nous, Allemands, mais aussi pour les autres nations d'Europe. Car cette guerre que nous faisons n'est pas la guerre de la seule Allemagne ; c'est la guerre de l'Europe tout entière, et ainsi, c'est réellement la guerre de l'humanité tout entière ». Berlin, 30 Janvier 1942.

C'est en effet la Providence qui l'a choisi pour conduire victorieusement le peuple allemand : « Dans cette lutte, la vérité vaincra finalement, et la vérité est avec nous. Mon seul orgueil est d'avoir été choisi par la Providence pour conduire le peuple allemand, au milieu de ces événements terrifiants. J'unirai inextricablement mon nom et ma vie à la destinée du peuple allemand. Je n'ai pas d'autre requête au Tout-Puissant, que de nous bénir dans l'avenir comme dans le passé, et de me laisser vivre aussi longtemps qu'il sera nécessaire, pour le combat heureux du peuple allemand ». Berlin, 26 Avril 1942.

D'ailleurs, c'est toujours par la volonté de Dieu qu'il agit, même en détruisant : « Je crois agir conformément à la volonté du Créateur tout-puissant. En me défendant contre les Juifs, je lutte pour l'œuvre du Seigneur ». *Mein Kampf*, page 70.

Pour Hitler, la notion de la culture est étroitement liée à la notion de race : « Si l'on classait l'humanité en trois espèces : fondateurs de culture, porteurs de culture et destructeurs de culture, les représentants de la première ne seraient que les aryens. C'est d'eux que proviennent les fondements et les murs de toutes les créations humaines ». *Mein Kampf*, page 318.

Dès le début de sa lutte pour le pouvoir, il manifesta son attachement à la patrie allemande : « Nous croyons aux droits éternels de notre peuple. Nous devons apprendre à acquérir cette foi aveugle

dans les droits de notre peuple. Nous espérons et nous pensons que le jour viendra, où l'Allemagne s'étendra de Königsberg à Strasbourg, et de Hambourg à Vienne ». Munich, 1<sup>er</sup> Mai 1923.

C'est l'Allemagne nationale qu'il mit au premier plan de ses préoccupations : « Nous construisons un monument qui s'oppose consciemment à ceux qui disent : « Je suis membre d'un parti, je suis monarchiste, je suis républicain, catholique ou protestant, je suis de la classe moyenne ou du prolétariat ». Nous construisons un monument dont le mot d'ordre est : « Avant tout, je suis allemand. En tant qu'allemand, je ne fais qu'un avec le destin de mon peuple ». Munich, 21 Novembre 1928.

De même, c'est à l'âme allemande qu'il revient sans cesse : « Pensons à l'âme allemande ; alors la foi, le pouvoir créateur et la ténacité ne nous manqueront pas ». Berlin, 17 Novembre 1928.

Et beaucoup plus tard, il souligne ainsi le succès du mouvement nazi : « Une renaissance sans précédent de la vie économique, de la culture et de l'art, est apparue en Allemagne sous la direction nationale-socialiste ». Berlin, 11 Décembre 1941.

Mais c'est à la jeunesse qu'il a pensé intensément dès la rédaction de *Mein Kampf*, en s'opposant à la prédominance du « savoir » sur le « pouvoir », de « l'érudition » sur le « caractère » : « L'éducation allemande d'avant-guerre avait un très grand nombre de faiblesses. Elle mettait davantage l'accent sur le « savoir » que sur le « pouvoir », et sous-estimait la formation du caractère individuel et du sens de la responsabilité ; or, rien ne vaut la formation de la volonté et de la force de décision. Il en résultait non pas des hommes forts, mais des érudits sans caractère ». *Mein Kampf*, page 258.

Dès 1922, il marqua la nécessité pour la jeunesse de s'entraîner physiquement plutôt qu'intellectuellement ; il incita les jeunes à s'organiser dans les troupes d'assaut, future S.S. afin de devenir les défenseurs de l'Allemagne à venir, tout entière : « D'autres entraînent leur jeunesse à bien parler ; nous préférons l'entraîner physiquement. Car je vous le dis : « La jeunesse qui ne trouve pas son chemin à la place où, en dernière analyse, le destin de son peuple se joue, la jeunesse qui ne fait rien qu'étudier la philosophie, garder le nez dans ses livres, ou s'asseoir à la maison derrière le poêle, n'est pas la jeunesse allemande.

Inscrivez-vous à nos troupes d'assaut (La *Sturmabteilung*, prédecesseur de la S.S.) ; malgré les insultes, vous savez tous que ces troupes sont destinées à notre protection, et non seulement à la protection du mouvement, mais à celle de l'Allemagne future. Si vous êtes honnis, honneur à vous, garçons, d'être à votre âge détestés par les plus grandes crapules du monde. Ce que les autres apprennent après des années de durs combats : le don de distinguer un honnête homme d'un bandit, vous échoit dans votre jeune âge. Plus ils vous



haïront, plus nous vous respecterons. Nous savons que notre mouvement serait entraîné dans la boue, si vous n'étiez pas là pour nous protéger. Vous êtes aujourd'hui les défenseurs d'un mouvement appelé à révolutionner l'Allemagne de bas en haut.

Aujourd'hui, qui combat pour nous a des chances de finir en prison ; seul, un idéaliste peut vous conduire ; c'est là une source d'incalculable force ». Munich, 28 Juillet 1922.

Ce sont les jeunes qui doivent combattre pour la résurrection du pays, avec les idées, mais aussi avec les poings, et se montrer fiers d'être détestés : « Les organisations de jeunes ont un devoir sacré, aider à la résurrection de notre pays, aider et combattre, et si nécessaire, donner leur vie pour notre cause. C'est un but valable, et qui semble presque inaccessible. Mais il est accessible si vous écarterez tout ce qui s'y oppose, si vous vous sentez unis seulement par les liens du sang, et si vous faites tout votre possible pour bâtir une Allemagne germanique.

Les marxistes disent : « Si vous ne voulez pas être avec nous, je vous casserai la tête ». Nous disons : « Si vous ne voulez pas être avec nous, je vous casserai la tête ». Nous devons combattre avec des idées, mais aussi avec nos poings. Nos ennemis se rendent compte que l'avenir de notre peuple dépend de vous. Soyez fiers d'être détestés, obstinément fiers. Salut à vous ! » Munich, Novembre 1922.

Mais c'est grâce à l'héroïsme de ses chefs que le peuple allemand se maintiendra : « Aucun peuple ne peut se maintenir s'il n'a pas un certain pourcentage de héros ; aucun état ne peut exister s'il n'a pas des chefs héroïques ». Berlin, 17 Novembre 1928.

Ce sont les vertus les plus pures qui amèneront le peuple régénéré au national-socialisme, et la jeunesse hitlérienne, avant-garde des troupes d'assaut, attirera la partie héroïque de la nation : « De même que l'aimant du pacifisme attire les lâches avec une force irrésistible, de même, l'aimant du courage, du sacrifice et de la dévotion au pays attirera les plus dignes. La régénérescence du peuple allemand tout entier est l'une des premières tâches, et des plus importantes, du national-socialisme.

La tâche essentielle de la jeunesse est d'amener à la sélection systématique de ceux que leurs mérites destinent à la direction politique. La jeunesse hitlérienne est l'avant-garde des troupes d'assaut (S.A.). Grâce à elle, le million de S.A. d'aujourd'hui, obtiendra un nouveau million supplémentaire en fibre d'acier.

La tâche politique de la jeunesse hitlérienne est d'attirer toute la partie héroïque de notre nation. N'abandonnons jamais la volonté du pouvoir... Nous réussirons à créer un nouveau type politique de combattant ». Munich, 18 Novembre 1931.

C'est dans la jeunesse que s'est incarné le mouvement nazi, et le peuple allemand a fourni au monde les plus grands artistes : « Notre

mouvement s'est incarné dans la jeunesse d'un peuple de soixante-dix millions d'habitants, dont la contribution à la culture générale du monde est fournie par les noms de Albrecht Duerer, Hans Holbein, Jean-Sebastian Bach, Haendel, Beethoven, Mozart, Schubert, Wagner, Kant, Goethe, Schiller, Schopenhauer, et d'autres encore ». Message au peuple américain. *Völkischer Beobachter*, 14 Décembre 1931.

La jeunesse doit apprendre à combattre et à conquérir, elle doit être fidèle, obéissante, courageuse, dure mais pacifique, et fière : « Vous êtes devenus la plus grande organisation de jeunesse du monde ; vous devez apprendre aujourd'hui ce que nous désirons voir demain dans toute l'Allemagne. Les affaires internationales excluent la philanthropie ; on doit toujours combattre et conquérir.

Personne n'est capable de commander ce qu'il n'a pas appris auparavant, et sans y avoir été entraîné. Nous voulons que le peuple allemand soit fidèle, et vous devez apprendre la fidélité ; nous voulons qu'il soit obéissant, et vous devez pratiquer l'obéissance ; nous voulons qu'il aime la paix, et qu'il soit en même temps courageux, de sorte que vous devez aimer la paix, et aussi être courageux. Nous ne voulons pas que ce peuple s'amollisse ; nous le voulons dur, afin qu'il supporte les duretés de la vie. Et pour cela, il faut vous endurcir pendant votre jeunesse. Vous devez apprendre à être durs et à supporter des privations sans vous abandonner.

Nous voulons que ce peuple aime l'honneur, et dès l'époque de votre jeunesse, vous devez vous élever vers ce concept de l'honneur. Mais nous voulons aussi qu'un jour vous deveniez un peuple fier, et pendant votre jeunesse, vous devez vivre dans la véritable fierté d'être la jeunesse d'un peuple fier ; un jour vous deviendrez l'orgueil de cette génération.

Tout ce que nous demandons à l'Allemagne, nous vous le demandons ; voici ce que vous devez mettre en pratique ; car nous, nous disparaîtrons, mais l'Allemagne continuera de vivre en vous, et vous devez maintenir le pavillon ; vous devez être durs afin qu'il ne vous échappe pas ». Nuremberg, 8 Septembre 1934.

C'est grâce à la loyauté de son entourage, que Hitler a vaincu : « La marque la plus caractéristique de notre travail, et la plus remarquable pour la postérité, sera qu'à une époque de déloyauté et de trahison, il a été possible d'unir des partisans d'une loyauté incomparable ». Nuremberg, le 17 Septembre 1935.

C'est au cours d'un des premiers congrès du parti à Nuremberg, après la prise du pouvoir, que Hitler décrivit les qualités de la jeunesse allemande à l'avenir : rapide, résistante et dure, peu bavarde mais agissante, obéissante, disciplinée, bien portante et forte : « Jeunesse allemande ; vous voici plus de cinquante mille représentants d'une communauté qui croît d'année en année. Le temps n'est pas éloigné où l'idéal du jeune allemand était de supporter la boisson ; aujourd'hui



vous résistez aux duretés de l'hiver, vous marchez pendant des kilomètres, vous êtes rompus à la fatigue.

Ce que nous vous demandons est différent de ce qui était demandé autrefois ; à notre avis, la jeunesse allemande de l'avenir doit être svelte et souple, rapide comme le lévrier, résistante comme le cuir, et dure comme l'acier de Krupp. Nous devons fournir un nouveau type d'homme, afin que notre peuple ne succombe pas à la décadence de l'époque.

Nous ne parlons pas, nous agissons. Nous nous endurcirons à un point tel que l'orage le plus fort nous trouvera résistants. Nous n'oublierons jamais que la somme totale de toutes les vertus et de toutes les forces ne peut être efficiente que si elle est subordonnée à une volonté, à un commandement. L'autorité et l'obéissance, c'est notre grande tâche après l'entraînement physique et l'éducation. Nous devons apprendre à notre peuple que quiconque a été désigné pour commander, les autres doivent savoir qu'il est de leur devoir de lui obéir ; car il peut leur arriver une heure plus tard, d'être appelés à commander, et ils ne pourront le faire que s'ils sont obéis. L'Allemagne n'est pas une basse-cour, où chacun peut courir au hasard et caqueter ; c'est un peuple qui, dès l'enfance, apprend la discipline. Que les autres ne le comprennent pas nous est indifférent.

Le jour viendra où la jeunesse allemande sera de nouveau merveilleusement bien portante ; franche, sincère, aimant la paix. Si le reste du monde interprète mal notre discipline, ce n'est pas notre faute. Mais il ne faut jamais oublier que seuls, les forts méritent l'amitié, et que seuls, les forts accordent l'amitié. Nous voulons en conséquence être forts ; c'est notre leitmotiv. Vous êtes responsables devant moi de sa réalisation ». Nuremberg, 15 Septembre 1935.

C'est parce qu'elle a été volontaire, forte, courageuse, brave, industrielle, ordonnée et disciplinée, que la jeunesse allemande s'est transformée ; courageuse et loyale à l'avenir, elle vaincra dans la lutte qui ne saurait tarder : « Nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui par la puissance de notre volonté. La Providence récompense de leur sacrifice les forts, les courageux, les braves, les industriels, les ordonnés et les disciplinés. Avec vous, une génération nouvelle s'est levée, pleine d'un idéal plus sacré que celui de la génération précédente. L'idéal de notre époque n'est plus le gros philistin buveur de bière, mais le garçon mince et souple, fermement planté sur le sol, jambes écartées, sain de corps et d'esprit. C'est sans doute le plus grand miracle de notre temps : un nouveau type allemand grandit.

Quand je vous regarde dans les yeux, je sais que le combat de mon existence n'a pas été livré en vain. Vous serez braves et courageux, loyaux comme les Allemands l'ont toujours été, et vous connaîtrez une dévotion particulière pour le Reich éternel. Nous avons accompli des merveilles en cinq ans ; les cinq, dix, vingt, cent ans à venir les ren-

forceront. Nous sommes habitués à la lutte, et préparés au combat, s'il doit venir. Vous vous tiendrez alors à mes côtés ; derrière moi, vous maintiendrez vos pavillons hauts, et nous vaincrons sous le signe de la croix gammée ». Nuremberg, 12 Septembre 1936.

Hitler désire une jeunesse saine, fière, sachant se battre et entraînée à la dure, loyale, courageuse et déterminée : « L'unité nationale qui nous coûte tant de sang et de sacrifices au cours de ce siècle, signifie davantage pour nous que pour d'autres peuples qui ont réalisé leur unité plus facilement. Nous voulons une jeunesse saine de corps et d'esprit, et dont l'apparence annonce cette santé. Nous voulons une jeunesse fière, qui sait se battre et qui a été entraînée à la dure et aux privations. De plus, nous la voulons franche, sans détour, tricherie ou perfidie. Elle apprendra à se tenir droite, à marcher droit et à regarder chacun dans les yeux. Avec ceci dans l'esprit, notre jeunesse apprendra de bonne heure la camaraderie, pratiquera la loyauté, et apprendra à obéir. Il y a de l'orgueil à commander comme à obéir.

C'est notre vieille idée allemande de loyauté au chef (Gefolgschaftstreue), qui lie l'homme à son chef jusqu'à la mort. Cette jeunesse sera plus forte que celle du passé, car dès l'enfance, elle aura appris seulement à obéir, à être loyale, correcte, franche, courageuse, brave, déterminée ». Berlin, 1<sup>er</sup> Mai 1937.

La jeunesse doit être entraînée aux tâches difficiles, aux privations et aux sacrifices, en vue d'un combat « honnête » : « il est bon que le soleil ne brille pas sur vos têtes aujourd'hui, car nous voulons vous préparer aux jours d'orage comme aux jours ensoleillés. Je considérerais que l'éducation nationale-socialiste est inutile, si le résultat n'était pas une nation capable de surmonter les jours les plus difficiles. Vous ne serez pas capables de réaliser à l'avenir ce que vous n'apprendrez pas aujourd'hui. Au lieu d'être élevés pour jouir de l'existence, vous êtes élevés pour supporter des privations et des sacrifices, mais surtout pour développer un corps vigoureux et résistant, car je crois que sans un tel corps, un esprit sain ne peut à la longue envahir la nation.

Nous voulons lutter jour et nuit pour garder notre peuple sain et vrai, et conserver vivant le sens de l'honneur. Nous ne demandons pas de cadeaux ; nous demandons seulement à la Providence de nous permettre de participer à un combat honnête. Jamais, dans l'histoire de l'Allemagne, n'a existé une telle unité intérieure de l'esprit, une telle détermination, une telle direction. Dans des siècles, les jeunes générations se tiendront comme aujourd'hui devant leur chef du jour ; et elles jureront à nouveau fidélité à l'Allemagne. Sieg Heil! » Nuremberg, 11 Septembre 1937.

Peu avant la guerre, Hitler exposa les bases d'une sélection des chefs : le caractère passe avant l'intelligence, l'action énergique avant les aptitudes intellectuelles : « Nous sommes aux prises avec des tâches considérables. Une nouvelle réserve de chefs doit être formée, dont la



composition doit dépendre de la race. Par-dessus tout, la bravoure et l'acceptation des responsabilités doivent constituer des qualités essentielles. Quand il s'agit d'attribuer des fonctions de direction dans l'Etat ou le Parti, on doit accorder davantage d'importance au caractère qu'aux aptitudes purement académiques ou supposées intellectuelles. La connaissance abstraite ne doit pas constituer un facteur décisif, mais l'aptitude naturelle à diriger, et un sens développé de la responsabilité, qui apporte avec lui détermination, courage et endurance.

La connaissance et les qualités de chef, qui impliquent toujours l'énergie, ne sont pas incompatibles. Mais dans les cas douteux, les connaissances ne peuvent absolument pas suppléer à l'intégrité, au courage, à la bravoure et à la détermination. Je vous dis cela aujourd'hui, pensant à l'année écoulée, qui m'a montré plus clairement que toutes mes années précédentes, combien ces qualités étaient vitales et essentielles, et comment en temps de crise, un homme seul, à l'action énergique, surpasse un millier d'intellectuels faibles ». Berlin, 30 Janvier 1939.

## II. — HIMMLER.

Les discours de Himmler cités ici sont au nombre de cinq :

Un discours sur la nature et la mission de la S.S., destiné à l'enseignement politique de la Wehrmacht, et qui date de Janvier 1937,

Un discours aux officiers de la Leibstandarte S.S. « Adolf Hitler », à Metz, le 7 Septembre 1940,

Un discours à Kharkow, en Avril 1943, aux officiers des trois divisions S.S. qui venaient de participer à la prise de la ville,

Un discours aux généraux S.S., à Posen, le 4 Octobre 1943,

Un discours aux commandants en chef, à Bad Schachen, le 14 Octobre 1943.

J'ai ajouté à ces discours un bref extrait de l'organisation de la S.S., de ses tâches et de sa mission, telles qu'elles apparaissent dans une édition officielle de Munich, en 1943.

Les discours de Himmler ont été condensés, mais sans excès, et non résumés ; ils ont été surtout réduits à leurs parties traitant des questions d'éthique, qui figurent intégralement. A ma connaissance, ces discours sont inédits en français.

Ce sont les nombreuses pages manuscrites du discours de Posen qui ont permis l'étude graphologique de Himmler.

### A. — Premier discours :

#### Nature et mission de la S.S. en 1937.

Ce premier discours est extrêmement instructif, car Himmler y retrace l'histoire de la S.S. depuis sa création en 1923, et l'activité de ses principaux services. C'est en 1925 que Hitler réalisa pratiquement la S.S., mais c'est en 1929 que Himmler s'attacha à constituer une élite au sein du parti, élite basée sur le pur sang nordique, soumise à une discipline militaire, profondément endoctrinée, et ainsi capable de résister à tout événement. Himmler employa une méthode de sélection très élémentaire, basée sur l'aspect extérieur et sur l'hypothèse qu'une taille élevée garantit une certaine quantité de sang pur. Il avait échafaudé une sorte de physiognomonie aussi élémentaire que négative, qui lui servait à éliminer sur photographie tout sujet dont le visage rappelait une origine slave ou les visages des membres des conseils de soldats, en 1919.

Ce qu'il recherchait avant tout, c'était des sujets fidèles et dépourvus d'esprit critique ; il semble que la sélection qui consista à exiger des sacrifices personnels des premiers adhérents à la S.S., fut basée sur une psychologie meilleure :

« Je parlerai tout d'abord de la création, de l'organisation et des tâches de la S.S. La S.S. a été créée en 1923, en même temps que le parti, et elle a été interdite et dissoute en tant que troupe d'assaut de Hitler, le 9 Novembre 1923. Lors du rétablissement du parti, en 1925, la S.A. (Sturmabteilung) organisation de protection des réunions, a été tout d'abord interdite. Cette interdiction s'étendait à la Prusse et à la Bavière, et les manifestations politiques du Führer étaient uniquement permises en Saxe et en Thuringe, provinces entièrement rouges à l'époque. Pour que ces manifestations aient du succès il était nécessaire de les protéger contre les attaques de nos adversaires.

C'est alors qu'en 1925, le Führer donna l'ordre de créer dans les petites villes, des organisations de protection qui s'appelaient les Sturm Staffeln, ou S.S. ; c'étaient des estafettes au sens propre du mot, des petites formations de la force de dix hommes et d'un chef. Une grande ville comme Berlin ne disposait, à cette époque, que de deux estafettes comprenant uniquement deux chefs et vingt hommes. Avec ces estafettes, nous avons, en 1925 et en 1926, pu réaliser en Saxe et en Thuringe des manifestations politiques du Führer et des autres chefs de la propagande du Parti. En 1926, la S.A. fut reconnue officiellement, et, pendant quelques années, la S.S. resta à l'arrière plan. En 1929, il y a de cela maintenant huit ans, le Führer me donna l'ordre de prendre le commandement de ces unités S.S., qui ne comptaient à cette époque que deux cent quatre-vingts hommes dans le Reich tout entier, afin de former un organe d'élite au sein du Parti, et



de toutes façons, une organisation digne de confiance. Je me suis appliqué bien entendu à cette tâche, comme un national-socialiste. Je suis convaincu de la réalité de cette conception du monde, qu'à la fin, seul le bon sang peut amener une direction valable et durable ; c'est pourquoi j'ai estimé qu'il devrait être correct de considérer, d'après notre connaissance de l'histoire, seuls les porteurs de bon sang comme susceptibles de diriger et de créer, et particulièrement les porteurs de sang nordique. Je me dis alors que si j'arrivais à réunir dans une seule organisation un grand nombre d'hommes allemands de ce sang, à les soumettre à l'obéissance militaire, et à leur enseigner l'importance de ce sang nordique et de la conception du monde qui en découle, il serait alors réellement possible de créer objectivement et d'organiser une élite capable de résister à tout événement.

Cette sélection du bon sang a déjà été reconnue en théorie très souvent. Il existe beaucoup de livres sur cette question qui vont de Chamberlain à Günther, en 1926 et 1927, et bien d'autres. La question la plus difficile était celle de la sélection. Il y a deux façons de sélectionner : la méthode la plus dure, celle qui résulte d'une guerre, d'une lutte décisive (*der Kampf auf Leben und Tod*). De cette façon, le bon sang se manifeste par les bons résultats. En 1929, nous avions encore beaucoup d'anciens soldats dont l'attitude pendant la guerre avait permis de déduire la valeur réelle. Mais les guerres ne sont que des états passagers, et il fallait trouver un moyen de procéder aussi pendant la paix à une sélection, quand l'expérience du courage personnel ne peut être faite.

Là, je ne pouvais me baser que sur l'apparence extérieure, sur ce que l'homme semble être, mais j'aurais suscité immédiatement un grand nombre de critiques : « Ceci est bel et bon, m'aurait-on dit, mais si vous ne vous en tenez qu'à la taille, ou à la couleur des cheveux blonds et des yeux bleus, éventuellement encore au crâne, c'est très problématique ». Je sais tout cela très bien ; seule, cette méthode ne peut rien donner. J'ai donc d'abord exigé une certaine taille ; je n'ai pas pris d'hommes d'une taille inférieure à un mètre soixante-dix ; comprenez-moi bien, je vous en prie ; je sais que des hommes d'une taille d'une certaine dimension doivent être porteurs d'une certaine quantité du sang exigé. Toutefois, il ne suffit pas de prendre un homme de grande taille, et cela ne veut pas dire que les autres n'ont pas de ce sang, mais il y a une grande chance pour que les plus grands en possèdent ; en plus, j'ai exigé des photographies, et j'ai pu accepter ainsi de cent à deux cents hommes par an. J'ai vu moi-même toutes les photographies des candidats, et je me suis toujours demandé : voit-on chez cet homme des signes de sang inférieur, a-t-il les pommettes trop développées, ce qui signifierait une origine mongole ou slave ; d'ailleurs, l'expression slave est une expression impropre, c'est une expression populaire.

Si j'ai fait tout cela, c'est qu'il ne faut pas oublier les expériences antérieures, les membres des conseils de soldats de 1918 à 1919. Chacun de vous qui était à cette époque officier, a fait l'expérience personnelle d'un certain nombre de ces gens. C'étaient en général des gens bizarres du point de vue allemand ; (*Leute, die für unser deutsches Auge irgendwie komisch aussahen*) ; ils avaient des traits curieux, et donnaient souvent l'impression d'être étrangers ; c'était le type d'homme que l'on peut embrigader et conduire aux époques tranquilles, qui se montre même courageux et brave à la guerre, mais qui, au moment où la dernière épreuve vient peser sur son caractère et sur ses nerfs, est trahi par son sang.

Comme je savais tout cela, je me suis promis de ne prendre personne qui ne soit absolument sûr du point de vue du sang, ou qui, au moment de l'attaque, se montrerait mécontent ou infidèle, ou serait susceptible de passer à l'ennemi, d'exprimer des critiques, et de rappeler en sorte, les façons des conseils de soldats. Ceci était d'autant plus indispensable que pendant les années de lutte, nous n'avons eu au sein de la S.S. qu'une discipline volontaire, et que nous n'avions aucune possibilité de contraindre nos gens. Nous n'avions qu'une possibilité, celle que l'homme accepte volontairement la sanction, qu'il rende de lui-même son brassard, qu'il fasse volontairement l'exercice à titre de punition. Mais s'il ne le voulait pas, il pouvait partir de son plein gré. Nous avons donc suivi le principe d'élimination ci-dessus, et nous n'avons pas commis de faute importante.

Cependant, avec ce début par l'apparence extérieure, (*die äußere Siebung*), je ne pus obtenir une élite véritable. Pour le commandement, nous avions besoin d'hommes pour les mois et les années à venir. Là, je m'en suis toujours tenu à ce principe que, pour attirer les gens de valeur, il ne fallait pas de service facile, ni de plaisirs, mais des difficultés et des épreuves. Nous avons donc exigé des cotisations élevées malgré l'époque difficile, nous avons obligé nos hommes à acheter eux-mêmes leurs pantalons noirs et leurs bottes, ce qui constituait une dépense énorme pour un chômeur, qui devait payer quarante marks. S'il déclarait ne pouvoir assurer la dépense, nous lui répondions : « Va-t-en, tu n'as rien compris ; il faut que tu soies prêt à tous les sacrifices ; nous n'avons pas besoin de toi ». »

Himmler expose ensuite qu'avec la conquête du pouvoir, la S.S. fut menacée d'être envahie par le grand nombre, alors qu'il désirait avant tout des enthousiastes. Il en ferma donc la porte. Puis il montre l'étonnante sélection suivie par le futur S.S., dont les ancêtres devaient faire leurs preuves jusqu'à 1750, et qui est lui-même soumis à une étude de plusieurs années, à partir de la jeunesse hitlérienne. C'est parce qu'il est resté dur et intransigeant, qu'il a formé une élite véri-



table, dont il donne la composition, avec les étapes du solliciteur de dix-huit ans, qui met au moins trois ans à devenir un S.S.

Himmler met l'accent sur la grande activité sportive du S.S., le danger de la vie sédentaire et de l'alcool, et la jeunesse très réelle des vieux sénateurs romains, infiniment plus vigoureux et énergiques que les jeunes de l'époque :

« En 1933, les temps étaient très difficiles pour la S.S. ; c'était l'époque du développement brillant de toutes les organisations du Parti. A ce moment, nous nous sommes trouvés devant le problème le plus difficile. Nous avions à choisir entre : fermer le Parti et ses organismes, rester un organe de très haute qualité avec très peu d'adhérents et une base restreinte, ou bien ouvrir largement les organismes, afin d'élargir la base. Cette dernière solution a fait entrer au Parti un grand nombre de gens qui n'étaient ni absolument enthousiastes, ni idéalistes ; tous ces gens nous ont mis en danger par leur nombre, et c'est pour cette raison qu'en 1933, alors que les autres organismes du Parti grandissaient, j'ai fermé la S.S. ; entre 1933 et 1935, j'ai balayé tout ce qui n'avait pas de valeur. J'ai mis à la porte environ soixante mille personnes, alors que le chiffre actuel de la S.S. est de 210 000. Cette purge a fait du bien à l'Ordre. La qualité est devenue meilleure au détriment de la quantité.

Aujourd'hui, un jeune homme de vingt ans, nous le connaissons par la jeunesse hitlérienne, nous l'examinons et nous l'observons pendant quelques années. Sur cent candidats, quinze seulement sont aptes. Nous exigeons également un certificat politique de ses parents, de ses frères et de ses sœurs ; nous demandons la liste de ses ancêtres jusqu'à 1750, et bien entendu son examen médical, ainsi que le certificat délivré par la jeunesse hitlérienne. De plus, nous exigeons un certificat établissant l'absence de maladies héréditaires pour la famille tout entière. Finalement, nous examinons l'avis de la commission raciale, composée de Führer S.S., d'ethnologues et de médecins. Il ne s'agit pas alors de taille élevée, ou de couleur des yeux, car nous rejetons souvent des gens qui dépassent un mètre quatre-vingt et un mètre quatre-vingt-cinq, s'ils sont mal bâtis. Mon expérience militaire m'a montré que les premières compagnies, composées d'hommes de haute taille, mais parfois mal bâtis, marchaient plus mal que les deuxièmes.

De plus, il est important de voir comment le jeune homme se comporte devant la commission, comment il tient ses mains, s'il est discipliné, s'il a une allure de domestique, s'il est capable de répondre librement et convenablement, quelle est sa tenue, comment elle correspond à notre idéal. Nous avons eu des difficultés avec l'Armée, qui ne voulait pas comprendre les raisons pour lesquelles nous n'avions

pas accepté certains candidats ; mais nous sommes restés durs, et nous avons réussi à former une élite véritable. La S.S. est aujourd'hui organisée de la façon suivante. L'Allgemeine S.S. comprend environ cent quatre-vingt mille hommes formés de volontaires avec une profession civile- tandis que ses principaux Führer sont professionnels à partir du grade de Sturmbannführer (capitaine).

Je suis très fier que parmi les Allgemeine S.S., il n'y ait que 0,4 pour cent de chômeurs. Presque tous nos gens sont occupés ; c'est très bien ainsi ; un homme qui n'est bon que pour le sport ne m'intéresse guère ; un homme doit avoir une valeur humaine, être un sujet convenable, aboutir à quelque chose dans son domaine, dans son métier. De même, un homme qui change sans raison de métier pour la troisième fois, ne nous intéresse plus ; nous le mettons à la porte. Nous avons besoin de gens actifs. L'Allgemeine S.S. est donc civile, mais elle a son service, le soir et le dimanche, comme au temps du combat. A côté d'elle, il y a encore la Verfügungstruppe et les Totenkopfverbände, le service de Sécurité, le service racial et colonial.

Les S.S. habitent souvent dans des quartiers différents ; il eut été plus commode d'avoir tous les hommes ensemble dans une même ville, mais de cette façon la qualité aurait diminué, car je ne trouverais pas dans une ville de vingt à vingt-cinq mille habitants assez d'hommes que je puisse accepter ; c'est pourquoi nous avons beaucoup de formations à la campagne, qui se rassemblent le samedi et le dimanche.

Du point de vue de l'âge, les S.S. sont organisés de la façon suivante : un jeune homme âgé de 18 ans, est solliciteur ; trois mois plus tard, il prête serment au Führer, et devient candidat ; c'est en cette qualité qu'il passe l'examen sportif, qu'il prépare ses examens, et qu'ensuite, à l'âge de dix-neuf ans, il passe au service du travail, et finalement à l'Armée.

Deux ans plus tard, lorsqu'il est revenu de l'Armée, sauf s'il y reste comme sous-officier ou comme aspirant, il est toujours candidat. C'est à ce moment que l'idéologie du mouvement lui est alors énergiquement enseignée ; un cours élémentaire de notre conception du monde lui est ainsi apporté dans la première année. Il y apprend les lois du mariage, la législation et l'organisation familiales, et les règles de l'honneur. C'est ainsi que le neuf Novembre qui suit son retour de la Wehrmacht, il devient un homme S.S. au sens habituel, comme nous tous. Le Reichsführer S.S. est exactement un S.S. au sens de l'Ordre de la S.S., comme le simple S.S. du front. Ce neuf Novembre donc, il reçoit un poignard, et il promet à cette occasion d'observer l'ordre sur le mariage, et la législation et l'organisation familiales, que les lois S.S. défendent. A partir de ce jour, il a le droit de défendre son honneur avec ses armes suivant les droits des S.S., alors que les solliciteurs et les candidats S.S. ne possèdent pas ce droit. Le S.S. reste actif dans l'Allgemeine S.S. jusqu'à l'âge de 35 ans. Entre 35



et 45 ans, il fait partie de la réserve, et plus tard, de la section principale S.S. avec l'écusson gris ; entre 21 et 35 ans, il a beaucoup de service à effectuer, surtout jusqu'à 25 ans : marcher, participer à des épreuves sportives et à des jeux militaires de toutes sortes, destinés à découvrir les meilleurs, en particulier au jour du solstice de Juin, le 21 Juin.

Jusqu'à son cinquantième anniversaire, chaque S.S. doit faire la preuve annuelle de son rendement sportif. En effet, la moitié ou les trois cinquièmes des S.S. sont des citoyens très occupés par leur profession ; l'ouvrier travaille souvent debout, l'intellectuel est assis pendant son travail. Il faut ajouter la misère de la grande ville, qui constitue une question difficile, du point de vue militaire. La plupart des gens ne marchent plus, ils prennent le métro, le chemin de fer et l'auto. On perd ainsi l'habitude de marcher, tout au long de son existence. Tous ces gens qui n'ont plus le temps de marcher, deviennent alors pâles et gras, ce qui n'est pas bon pour l'Etat. C'est pourquoi j'ai obligé mes S.S. à faire du sport, et je les contrôle chaque année. J'arrive à un succès avec la police, car, en ma qualité de chef de la police, je vois trop d'exemples terrifiants de membres de la communauté allemande qui meurent d'alcoolisme. Il serait maladroit du point de vue psychologique, de dire à chacun individuellement : « Fais du sport afin de ne plus boire ». La chose est différente avec des jeux sportifs ; on ne saurait alors ni trop fumer, ni boire, car autrement on n'arriverait à aucun résultat.

J'ai souvent traité de la question suivante devant la jeunesse hitlérienne : qu'une génération accède à la vieillesse ou non, c'est une question vitale. Aux temps héroïques de l'histoire du monde, les hommes les plus âgés étaient les plus durs ; il n'est pas forcé que les hommes dont le corps est vieux, soient réellement des vieillards ; les Sénats des peuples de l'antiquité constituaient des institutions de granit, qui maintenaient ferme l'honneur, aux moments les plus critiques de la politique mondiale. C'est ainsi que le Sénat romain était composé de gens très âgés, mais dont les têtes étaient en granit. Lorsque les Cimbres et les Teutons envoyèrent réclamer des terres, les jeunes voulaient céder ; l'Assemblée des Anciens refusa, et ne voulut rien abandonner. Pour atteindre un âge de cette sorte, il faut soigner son peuple pendant des générations, afin que les hommes ne deviennent pas vieux trop tôt, et qu'ils restent jeunes aussi physiquement le plus longtemps possible. Nous sommes au début de nos épreuves sportives. Nous avons encore quelques centaines de S.S. qui ne possèdent pas l'insigne sportif ; ils l'auront tous ».

Puis Himmler expose la question des camps de concentration, à propos des S.S. spécialement affectés à leur garde. En 1937, il y a déjà

plusieurs camps bien remplis, et il y en aura d'autres : les communistes d'abord, puis les criminels, et surtout les personnes inférieures du point de vue racial. Les internés sont soumis à l'ordre, mais jamais à un enseignement doctrinal, car ils ont une âme d'esclave. Il s'agit donc de l'ordre le plus matériel et le plus strict :

« Je désire vous parler maintenant, à propos des Totenkopfverbände, des camps de concentration. Nous avons en Allemagne les camps de concentration suivants, et nous en aurons davantage : Dachau, Sachsenhausen, Lichtenburg, Sachsenburg, et quelques petits camps. Le nombre d'internés est de 8 000. Je vais vous expliquer pourquoi nous en avons autant, et pourquoi nous en aurons davantage. Le parti communiste est bien organisé. Une partie de ses fonctionnaires est à l'étranger, et les autres ont été arrêtés. Ceux-ci se trouvent dans les camps de concentration, car la masse ouvrière est susceptible de soutenir notre Parti pour autant que les représentants des autres idéologies ne lui enseignent pas d'autres idées. Il est évident que celui qui, pendant des années, a été communiste, a un penchant pour cette doctrine. Une partie des fonctionnaires communistes libérés s'est rendue en Russie, où ils ont suivi des cours spéciaux en vue d'une tactique nouvelle ; ils ont obtenu de merveilleux faux passeports directement du Polizeipräsidium. Ils sont ensuite revenus en Allemagne, se sont fixés dans des lieux où ils n'étaient pas connus, et il a été très difficile de les découvrir. Quand j'ai pris le commandement de la Gestapo en 1934, je n'ai plus rien publié sur le parti communiste illégal, car à mon avis, l'action des policiers doit s'effectuer en silence. En 1936, nous avons, par deux fois, liquidé la direction du parti communiste allemand, et vous n'en avez rien su par les journaux. Mais l'activité de ce parti reste considérable, car de l'autre côté, le Komintern a beaucoup d'argent, et la GPU, pour sa propagande, a un budget de un milliard trois cent millions de marks or. Nous sommes entourés par des pays qui permettent l'activité communiste. Nous nous trouvons au cœur de leurs routes, ce qui rend notre situation très difficile. C'est pourquoi, en accord avec le Führer, j'ai recommencé d'interner les fonctionnaires communistes, afin d'avoir la tranquillité, et nous allons augmenter encore leur nombre, afin de rendre impossible, par manque d'hommes, la création d'une organisation illégale.

Soyez d'abord convaincus que dans les camps, personne n'est interné à tort (von denen sitzt keiner zu Unrecht) ; c'est l'écume du crime ; ce sont des êtres manqués. Il n'existe pas de démonstration plus vivante de la réalité des lois héréditaires et raciales, qu'un camp de concentration. On y trouve des hydrocéphales, des gens qui louchent, des individus difformes, des demi-juifs, un nombre considérable de personnes inférieures du point de vue racial. Parmi ces internés, nous faisons naturellement une distinction entre ceux que nous inter-



nous pour quelques mois, pour les éduquer, et ceux qui doivent y rester longtemps. Dans l'ensemble, l'éducation est constituée par l'ordre qui y règne, mais jamais par l'enseignement d'une quelconque conception du monde, car ces internés ont pour la plupart une âme d'esclave, et parmi eux, il y en a très peu à posséder un caractère véritable. Ces âmes d'esclaves simuleraient tout ce qu'on leur demanderait. Ils répéteraient tout ce qui est écrit dans le « *Völkischer Beobachter* », mais en réalité, ils resteraient les mêmes.

L'éducation est donc réalisée par l'ordre ; cet ordre commence par les faire vivre dans des baraques propres. Il n'y a que les Allemands pour réaliser de pareilles choses ; aucun autre peuple ne serait aussi humain. Le linge de corps est changé plus souvent ; ces gens sont habitués à se laver deux fois par jour. Vous ne croiriez jamais que des types pareils existent. Dans un camp, nous avons des malfaiteurs professionnels : cinq cents hommes, dont chacun a été condamné au moins à huit ou dix ans de prison. Quelques uns ont été condamnés trente fois. Je visite une fois par an tous les camps, et j'arrive sans être annoncé. J'ai vu dernièrement un homme de soixante-douze ans qui a commis son soixante-troisième crime. Ce serait une offense pour un animal que de traiter d'animal un homme de cette espèce (wenn man solche Menschen Tiere heißen wollte) ; un animal ne se comporte pas ainsi. J'ai l'intention d'interner tous les criminels professionnels après le troisième ou le quatrième délit. Il n'y a aucune raison de les laisser se promener, d'autant plus que leur surveillance coûte beaucoup d'argent.

Tous ces gens iront donc dans des camps de concentration ; l'enseignement s'y fait par l'ordre, (die Haupterziehung erfolgt durch Ordnung), un ordre strict, la propreté et une discipline sévère. Les camps sont entourés de fils électriques ; si quelqu'un passe dans la zone interdite, on tire dessus, si quelqu'un fuit pendant le travail, on tire aussi. Si quelqu'un est arrogant, il est isolé en cellule noire, au pain et à l'eau, et suivant la loi prussienne, il peut recevoir jusqu'à vingt-cinq coups. Il n'y a rien de brutal dans cette peine, car elle ne peut être prononcée que par l'inspecteur des camps de concentration. »

Himmler présente maintenant le Service de Sécurité, organisme spécifiquement S.S., dont la tâche consiste à informer le parti, l'Etat, et le pays tout entier, des événements du monde sous l'angle national-socialiste ; le temps n'existe pas pour un service qui sert une cause unique dans l'histoire du monde, et qui est strictement préoccupé par les adversaires idéologiques du III<sup>ème</sup> Reich.

Quant au service racial, il est chargé lui, du côté positif de la lutte idéologique : les mariages des S.S., et les recherches scientifiques sus-

ceptibles de mettre en lumière les apports purement germaniques du passé historique de l'Allemagne.

Enfin, Himmler insiste longuement sur la nécessité de considérer dans l'adversaire autre chose qu'un adversaire militaire, mais d'abord un ennemi idéologique, au premier rang desquels se trouve le bolchevisme. Pour lutter victorieusement, la S.S. doit faire pénétrer profondément l'idéologie nazie dans le peuple allemand tout entier, dont toutes les qualités l'emportent de si loin sur celles des autres peuples. La supériorité allemande provient de la qualité de son sang, qui lui donne les meilleurs hommes d'Etat, les meilleurs soldats, la plus haute culture, les meilleurs caractères.

C'est dans la santé et le sang du peuple allemand que l'orateur place sa meilleure raison de confiance ; il envisage le danger d'une guerre prématurée, du fait d'un reste de fond communiste en Allemagne ; mais les jeunes générations ayant grandi, le danger sera moindre, et c'est à la S.S. d'assurer la sécurité sur ce théâtre d'opération intérieur. Seules, l'éducation idéologique et la constitution d'une élite raciale, peuvent permettre de résoudre ce grand problème.

Et Himmler termine en annonçant la tâche à venir (1937) : détruire les sous-hommes du monde entier, ligüés contre l'Allemagne, détentrice de la culture du genre humain, et peuple dirigeant de la race blanche :

« J'en viens au service de Sécurité ; il est devenu le grand service d'information du parti et finalement aussi de l'Etat, dans le cadre de notre conception du monde, (er ist der große weltanschauliche Nachrichtendienst der Partei) ; au début, à l'époque combattante, il n'était que le service d'information de la S.S. Le principe de la S.S. est de ne pas s'intéresser aux problèmes du jour. Chaque führer est nommé par Hitler, et chaque führer est renvoyé par lui. La politique nous intéresse uniquement en fonction des dizaines d'années à venir, et des siècles entiers. Par conséquent, nos hommes sont délivrés des soucis quotidiens, et savent qu'ils servent une cause qui se produit une fois tous les deux mille ans. Le service de sécurité comprend trois à quatre mille hommes, et ses domaines de compétence sont : le communisme, la juiverie, la franc-maçonnerie, l'ultra-montanisme, l'activité politique des cultes religieux, et la réaction. Les problèmes détaillés de l'exécutif ne l'intéressent pas, mais seulement les problèmes idéologiques.

Voici un exemple : « Supposons que du côté ultra-montain, on fasse une tentative de synthèse scientifique de l'homme autrichien susceptible de conduire à une transformation suisse de l'Autriche (eine Verschweizerung durchzuführen). Comme la Suisse parle encore allemand mais n'appartient plus à l'Allemagne, exactement comme la Hollande, si on cherche à porter devant l'Université, avec des arguments de propagande à base scientifique, le problème de l'homme



allemand du Sud-Est, ceci intéresse le service de Sécurité. De plus, nous sommes très intéressés par les professeurs allemands qui s'en occupent, s'ils sont en rapport avec l'étranger, et ainsi de suite. Le service de Sécurité ne s'intéresse pas aux cellules du parti communiste ; ceci concerne l'exécutif, mais il s'intéresse aux plans généraux du Komintern pour les années qui viennent, il s'intéresse aux influences du bolchevisme sur les milieux maçonniques à l'étranger, au lieu de rencontre des principaux émissaires. Par exemple, huit cents émissaires se sont rendus dernièrement en Autriche. Ils y sont depuis plusieurs mois. Quels plans ont-ils pour l'Allemagne, à quel endroit vont-ils nous attaquer ? Le feront-ils par exemple, sur le front athée, ou sur le front religieux, en soutenant les prêtres ? Quelle influence économique exercent les juifs dans les actes de sabotage et le trafic des devises ? Ce sont là des choses étudiées par le service de Sécurité comme par un Etat-Major, et qui exigent des travaux s'étendant parfois sur des années.

Nous avons aussi un service racial, qui a le devoir positif de l'éducation idéologique, contrairement au service de Sécurité, qui a le devoir négatif de découvrir l'ennemi. Le service racial s'occupe en particulier, depuis quatre ou cinq ans, des demandes de mariage ; aucun S.S. ne peut se marier sans avoir la permission du Reichsführer S.S. ; nous exigeons l'examen médical de la fiancée, des garanties idéologiques et humaines. De plus, nous exigeons la liste des ancêtres jusqu'à 1750, le certificat de santé de ses parents, et divers renseignements de police. C'est un travail immense, car on se marie beaucoup, et nous désirons que nos hommes soient mariés à vingt-six ans, et qu'ils aient beaucoup d'enfants. En plus, ce service s'occupe de l'établissement des S.S. à la campagne, et de toute l'éducation idéologique.

Il est également chargé des travaux scientifiques et des travaux concernant l'histoire ancienne. Ainsi, à Altchristenburg, nous avons découvert une fortification de trente Morgen (arpents). Ceci est très important du point de vue politique, car nos adversaires étrangers disent toujours que la Prusse orientale est une terre slave, et qu'en somme, elle leur appartient. Les Slaves font donc des percées au delà de notre frontière orientale, et toujours dans des endroits où existent des couches slaves. Si, à cette occasion, on trouve des couches germaniques, on les enterre tout simplement, et on déclare n'avoir rien trouvé que des traces slaves. Du point de vue scientifique et idéologique, notre tâche consiste à étudier ces choses sans les falsifier, et d'une façon objective. Les découvertes de Altchristenburg, que j'ai citées comme exemple, ont montré l'existence de sept couches. La première provient de l'Ordre ancien, puis vient une couche prussienne, et enfin cinq couches gothiques et pré-germaniques. Ces choses là nous intéressent, car elles sont de la plus grande importance du point de vue de la lutte idéologique et politique.

Je désire que dans chaque région où se trouve une compagnie S.S., existe un centre culturel consacré à la grandeur allemande et au passé allemand ; je désire que ce centre culturel soit remis en ordre, et dans un état digne d'un peuple de grande culture (eines Kulturvolkes würdig ist), comme par exemple les « Externsteine » ou le « Sachsenhain », près de Verden, où furent massacrés quatre mille cinq cents Saxons. Là, nous avons reconstitué des maisons dans un bocage, à l'aide de quatre mille cinq cents blocs erratiques préhistoriques, amenés de quatre mille cinq cents villages saxons. Pourquoi ? C'est très simple : nous voulons démontrer à nos hommes et au peuple allemand, que notre passé dépasse mille ans, que nous n'avons pas été autrefois un peuple barbare et sans culture, auquel il a fallu apporter la culture. Nous voulons que notre peuple soit fier de son histoire, et nous voulons pouvoir lui dire que l'Allemagne est plus éternelle que Rome (ewiger als Rom), qui compte déjà deux mille ans. C'est en Allemagne, en effet, qu'a été découverte la plus ancienne charrue, construite il y a cinq mille ans. Les lettres les plus anciennes ont été inventées par les Germains. Il suffit de regarder les textes écrits sur les rochers, il y en a partout. Nous voulons montrer à chaque allemand, qu'il soit de l'Est ou de l'Ouest de l'Allemagne, ce qui se trouve ici dans la terre, et que ce que nous y trouvons est une création de ses ancêtres. Nous pouvons montrer aujourd'hui à l'Occident que Armin n'a pas été un quelconque chef de horde sauvage (daß Armin nicht irgendein wilder Hordenführer war) mais que la lutte a été menée à son époque avec un rendement militaire supérieur, et avec des fortifications uniques à cette époque, construites par des Germains. Voilà le sens de nos préoccupations scientifiques et culturelles en ce qui concerne la préhistoire.

Nous sommes essentiellement préoccupés par la question de la sécurité à l'intérieur. Nous devons voir clairement que l'ennemi n'est pas seulement un adversaire au sens militaire, mais aussi un ennemi idéologique. Lorsque je parle d'un adversaire, j'entends par ce mot notre ennemi naturel, le bolchevisme judéo-maçon, qui possède sa capitale en Russie, sans signifier par là que la menace d'une attaque bolchevique puisse venir seulement de la Russie. Les états et les peuples menés par des cliques judéo-bolcheviques, ou influencés par elles, seront toujours des ennemis pour nous, et constitueront toujours un danger pour nous. En même temps, nous devons savoir que le bolchevisme est une organisation de sous-hommes, entièrement dominée par la Juiverie, et qu'il représente par conséquent exactement le contraire de ce qu'un peuple aryen aime et apprécie. C'est une doctrine diabolique qui s'adresse aux instincts les plus bas de l'homme, et qui en fait une religion.

Il n'y a pas d'erreur possible ; le bolchevisme, avec son Lénine conservé au Kremlin, n'a encore besoin que d'une vingtaine d'années



pour devenir une religion diabolique de la destruction, domiciliée en Asie, et destinée à la destruction du monde entier. Le bolchevisme travaille méthodiquement à la bolchevisation des autres peuples et à la destruction des hommes blancs. Un de ses premiers actes a été, avec sa direction juive de 1918, de créer une Université asiatique, avec des sections pour chaque peuple asiatique, l'étude des langues locales, des mœurs, des problèmes religieux, de l'économie. Les gens qui ont étudié à cette Université sont ensuite envoyés au sein de ces peuples respectifs, en qualité de fonctionnaires, afin d'étudier leurs désirs, leurs différences religieuses, leur fanatisme et leur misère sociale, jusqu'à la plus petite secte, avec un seul but : les persuader que seuls, les gens de Moscou peuvent les aider vraiment. L'ensemble de ce mouvement est surtout dirigé contre l'homme blanc, et surtout contre l'Allemagne ressuscitée, que l'on avait déjà cru morte et enterrée.

Si nous voulons rester immunisés contre ce poison, notre vie doit être appuyée sur la prospérité sociale, sur l'ordre social et la propreté. Le plus important, c'est la pénétration profonde de notre conception idéologique dans notre peuple tout entier (*die tiefste weltanschauliche Durchdringung unseres ganzen Volkes*), la vraie reconnaissance que notre peuple, cette minorité de soixante dix millions au cœur de l'Europe, ne peut exister que parce que nous sommes qualitativement meilleurs que les autres. Nous sommes meilleurs que les autres, qui sont plus nombreux que nous et qui le resteront toujours. Nous avons une valeur supérieure, car elle provient de la qualité de notre sang, qui est plus inventif que celui des autres, et qui nous permet de mieux conduire notre peuple que les autres, d'en faire de meilleurs soldats, d'avoir de meilleurs hommes d'Etat, d'accéder à une plus haute culture, et à des caractères meilleurs (*weil unser Blut uns befähigt . . . zu besseren Soldaten, zu besseren Staatsmännern, zu höherer Kultur, zu besseren Charakteren*). Nous sommes de meilleure qualité, car le soldat allemand comprend mieux son devoir, est plus correct et plus intelligent que le soldat des autres peuples. Nous garderons cette qualité aussi longtemps que nous garderons sains la santé et le sang de notre peuple, aussi longtemps que ce peuple admettra et appliquera les vieilles lois du maintien d'un peuple, que le national-socialisme, grâce à Adolf Hitler, nous a ramenées.

Nous resterons sains et résistants, aussi longtemps que nous ne tomberons pas dans la démocratie, ou dans l'Empire héréditaire ou légitime, qui ne provient pas du peuple lui-même. Voyons clair : nous n'existerons pendant les dizaines d'années à venir que si nous restons un peuple profondément convaincu d'avoir à s'en tenir à lui-même, à croire à sa propre force, et à la maintenir.

J'ai parlé de la pénétration de notre conception idéologique dans notre peuple, en cas de guerre. Si cette guerre devait arriver plus tôt que nous ne la prévoyons, ou que nous ne la désirons, nous ne

devons pas nous dissimuler qu'il restera toujours, dans le peuple allemand, un fonds qui constituera un point de départ pour le Komintern. Celui-ci a la tâche facile, car il est en même temps agitateur politique et espion militaire. Tout communiste est un espion militaire, qui, à partir de sa conviction que sa Patrie imaginaire est à Moscou, cette patrie des prolétaires, livre chaque secret de production, chaque secret militaire, et agit et détruit par idéologie politique, afin de provoquer la révolution. Le danger sera plus grand, si la guerre vient plus tôt. Plus tard, lorsque les jeunes générations seront devenues adultes, le danger sera moins grand. Ce danger reviendrait si le peuple allemand quittait son chemin d'aujourd'hui ; il faut compter avec ce théâtre de guerre intérieur (*Kriegsschauplatz im Innern*) ; et nous devons savoir qu'une guerre sera perdue, si nous négligeons le front intérieur.

L'intelligence de ce genre d'organisation entièrement nouvelle, et l'intelligence de ce théâtre de guerre intérieur, doivent exister partout ; elles signifient l'être ou le non-être de notre peuple allemand lorsque viendra l'heure de l'épreuve (*das Sein oder Nichtsein*). Cette question de la sécurité intérieure doit être résolue positivement à l'aide des S.S. et de la police. C'est l'ordre du Führer. Nous l'exécuterons sérieusement, car nous sommes réellement convaincus qu'il ne s'agit pas d'un travail de deuxième ordre, et que seule, l'éducation idéologique de nos hommes, et la constitution d'une élite raciale, nous permettront de résoudre ce problème.

Je vous ai brièvement exposé le rôle de la S.S. Comme lors de chaque discours devant les officiers de la Wehrmacht, je vous demande aussi de réfléchir à ces problèmes ; examinez ces idées nouvelles et propagez-les partout où vous le pouvez. Mettons-nous tous bien d'accord : les dizaines d'années qui vont suivre n'ont pas pour objet des discussions de politique extérieure susceptibles ou non d'être menées par l'Allemagne ; elles signifient la lutte pour l'extermination des sous-hommes du monde entier ligués contre l'Allemagne noyau de la race nordique, contre l'Allemagne noyau du peuple germanique, contre l'Allemagne détentrice de la culture du genre humain ; elles signifient l'être ou le non-être de l'homme blanc, dont nous sommes le peuple dirigeant (*sie bedeuten den Vernichtungskampf der genannten untermenschlichen Gegner der gesamten Welt gegen Deutschland als Kernvolk der nordischen Rasse, gegen Deutschland als Kernvolk des germanischen Volkes, gegen Deutschland als Kulturträger der Menschheit, sie bedeuten das Sein oder Nichtsein des weißen Menschen, dessen führendes Volk wir sind*). Toutefois, nous avons une certitude : celle d'avoir le bonheur de vivre juste à ce moment, qui se produit une fois tous les deux mille ans, moment qui vit naître Adolf Hitler, et d'être convaincus de pouvoir résister à tout danger pendant les bons et les mauvais jours, car nous sommes unis, et que chacun travaille pénétré de cette conviction. »



## B. — Deuxième discours.

Celui-ci, important pour la connaissance de l'éthique de la S.S., fut prononcé devant les officiers d'une formation S.S., à Metz, après la campagne de France. C'était l'époque à laquelle Himmler constituait la Waffen S.S., qu'il allait porter progressivement jusqu'à une force de près de quarante divisions. Il exalte dans ce discours la valeur et le commandement des formations de la S.S. au front, et rapporte cette valeur, et la puissance de la S.S., à son être révolutionnaire et à son idéologie.

C'est parce qu'il a su combattre la tradition, et nommer à des postes de commandement de très jeunes officiers, que la S.S. a obtenu de tels résultats. Le défaut d'instruction ne l'a pas arrêté ; les diplômes facilitent seulement la compréhension technique, ainsi que la connaissance de l'histoire militaire ; mais l'aptitude au commandement est ailleurs, et c'est d'une façon révolutionnaire, que Himmler veut donner sa chance à chacun :

« Je désire dire aujourd'hui certaines choses au Führer Corps de la Standarte « Adolf Hitler », car il est toujours très important que les officiers commandants soient tenus au courant de tout, et clairement renseignés sur tout. La guerre dure encore ; nous sommes en train de faire nos préparatifs pour attaquer l'Angleterre ou ses colonies. Tout ce que nous savons, c'est qu'il faut perfectionner nos armes, former des unités nouvelles, compléter l'armement et les formations S.S., les transformer en brigades puis en divisions, nous exercer pendant l'hiver, nous améliorer et nous perfectionner sans cesse, en un mot, nous transformer comme nous ne l'avons encore jamais fait. L'hiver apporte à la S.S. dans son ensemble, une grande quantité de formations nouvelles. C'est sur la base existant actuellement que nous allons créer la Waffen S.S., dont vous êtes les plus anciens régiments. Après vous, ont été formés les Standarte : Deutschland, Germania, der Führer, et ces régiments ont été réunis en une division.

C'est toujours avec la plus grande franchise que je m'adresse au corps des officiers, dans ce qui touche les améliorations possibles. C'est pour cette raison que nous sommes vraiment des chefs, et que je suis votre commandant ; ces questions doivent être discutées librement. J'ai fait l'expérience de certaines façons de parler de la Wehrmacht à notre égard ; à partir de 1933, la Wehrmacht a dit, et nous le savons : « Oui, le matériel humain de la S.S. est magnifique, chaque homme a une formation de sous-officier, il est toutefois dommage que leurs commandants soient si mauvais. Ils ont une merveilleuse tenue à la parade, mais la façon napoléonienne de commander, ces pauvres jeunes officiers ne l'ont pas encore. Ils n'ont pas fréquenté autant l'école que nous, et c'est dommage ; c'est très dommage. »

Après la guerre de Pologne, on a dit de nous : « Mon Dieu, tout cela était très bien, mais naturellement, ils ont eu de grandes pertes, parce qu'ils n'étaient pas tout à fait à la hauteur ». Maintenant, nous n'avons que très peu de pertes, et on en conclut que nous n'avons pas combattu. On n'imagine pas que nous ayons pu être bien commandés. Pourtant, nous pouvons comprendre et surmonter tout ceci très facilement, car les faits héroïques et les victoires parlent en notre faveur. C'est tout d'abord le front lui-même qui parle pour nous, chaque bataillon de l'Armée, chaque régiment blindé ; chaque formation qui a combattu avec nous, constitue le meilleur témoin en notre faveur. Le front reconnaît notre valeur, et du front, cette réputation atteint les Etats-Majors.

Cette même musique que nous avons entendue dans la Wehrmacht, se fait entendre aussi dans nos propres rangs. « Oui, cette division nouvelle les Totenkopf, dommage que pour ces braves S.S., il n'existe pas un commandement aussi bon que celui de la Verfügungstruppe ou la Leibstandarte ; nous les vieux, nous pouvons, mais eux, ils ne peuvent pas faire aussi bien ». Messieurs, je voudrais insister auprès de vous sur les dangers d'un tel langage. Nous sommes devenus puissants du fait de notre être révolutionnaire, et si aujourd'hui, je puis me permettre de parler de moi personnellement, c'est parce que j'ai eu à plusieurs occasions le courage de combattre la tradition, et que j'ai su faire prévaloir ma volonté politique et personnelle. Si vous regardez aujourd'hui les rangs de notre commandement des régiments S.S., vous pouvez affirmer que la majorité des commandants a, Dieu merci, obtenu quatre à cinq ans plus tôt que dans l'Armée, le commandement de son régiment. Quand vous examinez les rangs de nos commandants de bataillons, vous pouvez voir que je n'ai pas eu peur, et que je n'aurai pas peur à l'avenir, de nommer commandants des officiers capables, âgés de vingt-neuf, trente, et trente-et-un ans, et de leur confier des bataillons, de même que je n'ai pas eu peur de nommer commandants de compagnies des garçons âgés de vingt-cinq à vingt-six ans. Je n'ai pas eu peur d'agir d'une façon révolutionnaire, de prendre dans une école d'officiers des jeunes gens n'ayant que l'instruction des écoles primaires, et d'en faire à l'âge de dix-neuf ou vingt ans des Untersturmführer. On me dira que d'autres l'ont déjà fait, oui, mais d'une autre façon. En effet, il y a beaucoup d'adjudants qui, après avoir servi pendant dix ou douze ans peuvent devenir lieutenants.

Mais c'est une chose entièrement différente que d'accepter des jeunes gens comme ceux que nous prenons depuis 1934, lorsque nous avons fondé notre corps d'aspirants avec des jeunes gens ayant fait seulement des études primaires, alors que les autres ont fait leurs études secondaires, et même obtenu le baccalauréat (Abitur). L'Abitur est très précieux et constitue une grande chance pour celui qui le



possède, car cela lui facilite souvent la technique des choses, et la connaissance de l'histoire militaire, mais pour moi, ce n'est pas un principe absolu. Je ne réduirai jamais le niveau exigé des aspirants, je vais au contraire l'élever encore, mais je vais donner une chance à chacun, comme je l'ai déjà donnée dans le passé, ce qui a constitué une idée vraiment révolutionnaire. »

Himmler poursuit en affirmant que la technique matérielle et militaire la plus compliquée, ne saurait constituer une énigme pour un S.S. qui a le feu sacré, et qui est muni d'une volonté souveraine. Il en profite pour déclarer qu'avant d'être le Chef de tous les S.S., il est d'abord un S.S. comme les autres, et qu'il importe à toutes les organisations de la S.S., de se soutenir entre elles.

C'est de sa formation idéologique, que la S.S. tire sa valeur ; elle l'a montré lors des luttes contre les partisans, en Pologne, (1940) ; à cette occasion, les S.S. ont été contraints de prendre des mesures d'une dureté inouïe ; il faut prendre connaissance de ces choses, et les oublier immédiatement. C'est pour le plus grand bien de l'Allemagne. Il est nécessaire de bien savoir que toutes ces choses peuvent surprendre un soldat : « déporter, fusiller, maîtriser une population ennemie de culture inférieure », mais c'est moins facile que de partir à l'assaut. A ce sujet, l'activité du Service de Sécurité, gardien de l'idéologie nazie, est infiniment moins brillante que celle d'une troupe qui peut se couvrir de gloire, et dont on peut parler. C'est une activité silencieuse, conséquente, dépourvue de compromis, et terriblement difficile.

A l'avenir, l'éducation politique des officiers sera encore plus profonde. Grâce à elle, et à la collaboration au sein de la S.S., l'Allemagne pourra maintenir son espace vital, avec des garnisons qui iront du Sud de l'Afrique au pôle Nord. Lorsque la paix sera venue, Himmler a l'intention de se montrer plus dur encore, afin que nul ne s'amollisse, et qu'une obéissance de granit soit maintenue. Il faudra d'ailleurs être très attentif au moindre mauvais pli, qui serait répété tel quel des centaines d'années plus tard, en souvenir de l'époque hitlérienne.

La S.S. doit constituer un tout, un Ordre vivant selon ses lois propres, où tous les organismes sont solidaires. A propos du problème du logement, Himmler précise que l'argent nécessaire sera obtenu grâce au travail de l'écume de l'humanité enfermée dans les camps de concentration, où des officiers S.S. apprennent à dominer et à manier ces hommes inférieurs.

Il est en effet nécessaire que les chefs S.S. soient confortablement logés, pour avoir beaucoup d'enfants, et pour augmenter la qualité du sang dirigeant qui permettra à l'Allemagne de gouverner le monde. C'est pourquoi chaque famille doit avoir quatre fils, dont deux pour-

ront ainsi mourir au feu. C'est une des principales préoccupations de Himmler, et il demande à ses S.S. d'être des hommes de foi, et de lui faire confiance pour la réalisation de son but de toujours : la construction d'un Ordre de sang pur et nordique, au service exclusif de l'Allemagne :

« Nous ne pouvons nous maintenir qu'en tant que nazis et en tant que S.S., car nous déclarons que même l'arme la plus compliquée n'est pas une science occulte pour cette élite intelligente, qui représente le mieux notre sang. Il ne s'agit pas de magie noire (keine Schwarzkunst) que l'on ne peut pas apprendre, mais lorsqu'on possède une volonté souveraine, lorsqu'on a le feu sacré qui doit brûler dans le cœur d'un S.S., lorsqu'on applique toute sa volonté, alors on doit réussir. En particulier, je dois vous dire que nous avons à apprendre des grandes traditions militaires du passé ; nous pouvons beaucoup apprendre de cet ensemble absolument idéal. Cela doit être véritablement ainsi, mes S.S., je vous en donne l'assurance, car nous sommes tous des S.S. : je suis d'abord un S.S., et ensuite seulement, le Reichsführer S.S. ; il faut absolument que vous souteniez tous ceux qui portent la veste noire et verte, que ce soit un S.S. dans une petite ville saxonne, un membre de la Gestapo ou un officier de la police. Les choses sont différentes quand nous sommes entre nous. Nous pouvons alors exercer notre critique. On peut toujours casser un bâton, mais on ne peut pas casser un pilier.

Un autre point est très important ; il ne faut pas licencier trop tôt nos capitaines de compagnie, et d'autre part, la limite d'âge ne doit pas être dépassée, car nous aurions dans ce cas des capitaines de compagnie qui occuperaient leurs postes pendant six et cinq ans et qui, bien entendu, n'auraient plus le même allant, et le même feu que dans la jeunesse. Il faut absolument pouvoir retenir chez nous les capitaines de compagnie pourvus du meilleur sang. Nous courons à ce sujet le danger d'étouffer à l'intérieur de notre organisation, et c'est pourquoi j'ai saisi l'occasion de la mobilisation et de la guerre, pour des raisons de politique intérieure.

Ainsi, en Pologne, lorsque les troupes ont quitté le pays, les Polonais ne nous ont pas gardé beaucoup d'affection ; il faut le dire en toute franchise, ce sont là des choses qu'on ne peut pas porter à la connaissance du grand public. En certains endroits, il y a eu parfois de véritables guérillas, qui ont été beaucoup plus pénibles que la lutte proprement dite. C'est alors que nous avons eu besoin de troupes, de formations, et de gens ayant reçu une formation idéologique, pour maîtriser ces pays occupés, exactement comme en Tchécoslovaquie et en Pologne. J'ai profité de cette occasion pour renforcer nos troupes, et pour former dix nouveaux régiments. Il est évident,



Messieurs, que les commandants de ces bataillons et de ces compagnies ne bénéficient pas de votre entraînement, ni de vos facultés de soldats, vous qui êtes en activité depuis cinq ou six ans. Il faut bien se souvenir que nous avons commencé sans uniforme, sans un sous-officier, sans un officier. Nous avons réussi, et nous pouvons dire aujourd'hui : « C'est fait ». Il y avait évidemment la possibilité pour une unité de regarder les autres de haut. Par exemple, la division des Totenkopf a dit : « Oui, nous sommes mieux que les autres, mais ces régiments qui sont en Allemagne, mon Dieu, c'est terrible ce qu'ils sont vieux ». C'est pourquoi nous devons souder le corps tout entier, et c'est pourquoi j'ai choisi l'expression « Waffen S.S. » et que je l'ai introduite ; maintenant nous avons quatre-vingts à cent mille hommes S.S. sous les armes.

Je désire vous expliquer quelque chose à l'occasion des déportations qui ont eu lieu en Pologne, par un froid de moins quarante degrés ; nous avons dû déporter des milliers et des centaines de milliers de Polonais ; nous avons dû être durs. Il faut que vous entendiez ces choses, et il faut les oublier immédiatement. Nous avons eu la dureté de fusiller des milliers de dirigeants polonais ; nous avons dû faire la preuve de cette dureté, car autrement, nous aurions dû amener encore une fois pendant cet hiver, avec une température de moins quarante, des dizaines de milliers d'Allemands, prendre soin de leurs femmes, voir à ce qu'elles puissent accoucher correctement, que leurs enfants ne soient pas soumis à la misère et au froid, nous aurions dû soigner les chevaux, veiller à ce qu'ils aient le nécessaire, et nous occuper des bagages de tous ces pauvres Allemands de Wolhynie.

Enfin, nous avons dû nous occuper de cet ensemble de choses qui fait dire à un fier soldat : « Mon Dieu, comment se fait-il que j'aie cette drôle d'activité ? » Messieurs, il est souvent plus facile, et je désire vous le dire encore une fois, ou même vous le crier, il est souvent plus facile d'avancer avec une compagnie au combat que de maîtriser une population ennemie de culture inférieure, de fusiller, de déporter, de chasser des femmes hurlantes et pleurantes, et d'amener par dessus la frontière russe des citoyens allemands et de les protéger. Je voudrais aussi ajouter quelque chose. Nous devons commencer avec l'ensemble de la Waffen S.S. ce que nous avons déjà exécuté avec la S.S. et la police. Et il faut que nous comprenions que l'activité de l'homme à la veste verte est aussi importante que la vôtre.

Il faut que vous considériez que l'activité des hommes du service de Sécurité, ou de la police de Sécurité, est une partie indispensable de l'ensemble de notre activité, exactement comme votre marche l'arme à la main. Vous, vous êtes à envier, car si vous faites quelque chose, si une troupe se couvre de gloire, on peut en parler, et elle peut être distinguée. C'est souvent beaucoup plus difficile dans d'autres situations ; bien entendu, je ne veux pas diminuer la valeur de vos

activités, mais cette activité qu'on passe sous silence, cette activité muette est beaucoup plus difficile, croyez moi. Cette sorte d'état de gardien de notre conception du monde, cette nécessité d'être conséquent, d'être sans compromis, est infiniment plus difficile (Viel schwerer ist dieses stille Tun-müssen, die stille Tätigkeit, dieses Postenstehen vor der Weltanschauung, dieses Konsequenz-sein-müssen, Kompromisslos-sein-müssen).

Je viens de vous parler du danger que nous avons couru, d'étouffer dans notre corps de chefs, de ne pouvoir en sortir en raison de l'inconvénient, ou bien d'être trop vieux, ou bien de licencier des gens beaucoup trop tôt. A l'avenir, en temps de paix, il n'arrivera jamais qu'un homme ou un fœhrer capable soit employé à une tâche où il n'aura pas une activité intéressante. Bien entendu, nous allons faire en sorte de faire occuper tous les postes par les plus capables ; si nous avons quatre capitaines de compagnie, le plus capable deviendra chef de bataillon. Les trois autres auront une activité aussi utile, mais où ils seront mieux à leur place.

En temps de paix, quand notre construction de masse sera terminée, l'éducation d'officiers politiques, de Führer politiques sera plus profonde. L'époque viendra à laquelle un jeune officier passera trois à quatre ans dans la S.S. ; pendant cette période, il suivra plusieurs cours, et déjà comme jeune chef, il apprendra l'activité de toutes les autres branches de la S.S., en suivant des cours de six à huit semaines (Zugführer). De cette façon, se formera une compréhension mutuelle, une haute considération et la conviction que la tâche des autres est très difficile et très importante. Je ne laisserai aucune branche prendre de l'importance, où le corps des chefs ne sera pas au moins constitué par des Führer de réserve des Waffen S.S., qui devront avoir réussi à commander au moins une compagnie en qualité de fœhrer de réserve. C'est de cette manière que nous arriverons à un esprit de collaboration nécessaire.

Vous pouvez imaginer d'après ce que j'ai déjà dit aujourd'hui aux hommes, et vous pouvez en déduire bien davantage puisque vous êtes des chefs, quelle est l'exacte signification de la S.S. pour la sûreté de notre Reich, surtout au sens idéologique, au sens de la sûreté du sang, mais aussi au sens de nos tâches coloniales. Avec l'agrandissement de notre espace vital, nous maintiendrons des garnisons depuis le Sud de l'Afrique jusqu'à l'hiver polaire, comme aujourd'hui à Kirkenes au cap nord, où nous gardons une garnison avec deux bataillons ; de même, nous maintiendrons des garnisons sur le Bug, mais aussi à l'Occident, et Metz n'y sera certainement pas la garnison la plus éloignée. Toutes ces choses sont de la plus haute importance.

Vous allez vous étonner si je vous déclare que nous devons gagner la paix, et être durs envers nous-mêmes et si, dès la paix obtenue, je dirige avec une main de fer (wenn ich, ... ganz eisern durchführe).



Les deux premières années de paix seront particulièrement importantes pour notre avenir. Après la victoire, nous ne devons pas avoir la folie des grandeurs, nous ne devons pas nous amollir, bien au contraire, nous devons continuer de nous améliorer. Il est nécessaire de maintenir une obéissance de granit ; il serait impossible en effet, de conserver des garnisons éloignées comme celles de Kirkenes, que l'on ne peut pas toujours atteindre, même à l'aide des moyens les plus modernes, ou des garnisons dans les colonies lointaines, si l'officier qui y commande ne tient pas dur comme fer à ses ordres (Nicht eisern nach seinen Befehlen handelt) et n'applique pas absolument les ordres de base reçus.

Après la guerre, nous devons nous montrer très sévères en ce qui concerne toutes les manifestations extérieures. Un costume par exemple, c'est un grand avantage, mais c'est aussi un grand danger ; et tout ce que nous ferons après la guerre, tant qu'Adolf Hitler vivra, deviendra ensuite une tradition pour des siècles ; si nous commettons une faute, cette faute durera des siècles, car nous aurons certains descendants imbéciles qui diront : « Ils l'ont fait à l'époque d'Adolf Hitler, nous devons donc le faire nous aussi ». Si nous prenons un mauvais pli, il sera reproduit pendant des siècles ; plus une faute augmente en dimension, plus elle dure. Il est donc indispensable que nous nous améliorions beaucoup à l'avenir.

Il est juste de ne pas vous parler de mes préoccupations, jusque dans leur détail. Les hommes s'expriment sottement au casino, et disent : « Mon Dieu, ces officiers du Commandement, ils ne savent rien, ils n'ont aucune idée ». Au contraire, j'ai une idée très exacte de ce que fait la troupe, je sais exactement ce qu'elle pense, et ce qu'elle ressent. Elle pourrait bien s'imaginer aussi que je ne peux pas penser uniquement à la plus belle part que j'ai à la S.S., cette part positive que vous représentez, ce travail fait à la main, le plus positif et le plus viril. Il me faut considérer le tout, il me faut voir la S.S. dans son ensemble (die gesamte S.S.) ; sans cela, je nierais la partie la plus digne et la plus positive, celle des Waffen S.S. ; car la Waffen S.S. ne vivra que si l'ensemble de la S.S. vit. Si le Corps dans son ensemble constitue vraiment un Ordre vivant selon ses lois, on ne peut imaginer qu'une partie puisse exister sans l'autre. Vous ne pouvez pas exister sans l'Allgemeine S.S., de même que cette dernière ne peut pas exister sans vous. La police ne peut pas exister sans la S.S., de même que nous ne pouvons pas exister sans cet organe exécutif de l'Etat qui se trouve entre nos mains ; de même, le corps des Führer n'existerait pas sans les Instituts d'éducation nationale-socialiste que nous sommes en train de monter, et vice-versa, nous ne pourrions pas nous perpétuer sans le contact avec la jeunesse, de même que nous n'existerions pas sans les entreprises économiques.

C'est une idée nouvelle pour certains d'entre vous, puisque nous n'en avions encore jamais parlé.

J'ajouterai encore ce qui suit : le problème du logement, indispensable pour une base sociale saine de l'ensemble des S.S. et du Führer-corps, serait impossible si nous n'avions aucune source d'argent, car personne ne nous en fera cadeau. Il nous faut gagner cet argent, et nous le gagnerons en faisant travailler positivement l'écume de l'humanité, les internés des camps et les criminels de profession. Celui qui surveille ces internés a un service plus pénible que celui qui fait l'exercice. Celui qui l'accomplit, et vit à côté de ces hommes négatifs, apprendra en trois ou quatre mois, la façon de lutter contre les hommes inférieurs ; ce n'est pas là un travail monotone ; cette surveillance, si les officiers la font bien, c'est la meilleure façon d'apprendre à manier les hommes inférieurs et les races inférieures ; cette activité est indispensable :

- 1) afin de séparer du peuple allemand ces hommes inférieurs ;
- 2) afin de les faire travailler pour la communauté de notre peuple dans les carrières, pour permettre au Führer de construire ses grands bâtiments ;

3) ce qui est gagné en espèces de cette façon, est échangé en maisons, en terrains, en exploitations, afin que nos hommes et nos Führer puissent posséder des maisons dans lesquelles ils auront de grandes familles et beaucoup d'enfants. Tout ceci est indispensable, car si la quantité de ce sang dirigeant dont nos existences dépendent, en Allemagne, n'augmente pas, nous ne pourrions pas gouverner la terre (werden wir die Erde nicht beherrschen können). Il faut que vous voyiez très clairement ce problème ; nous ne pourrions pas alors consolider le grand Empire germanique en cours de création. J'ai la conviction que nous pouvons le consolider, mais à la condition de prendre certaines dispositions préalables ; si nous avons trop peu de fils, nos descendants deviendraient obligatoirement des lâches. Un peuple qui possède quatre fils par famille en moyenne, peut se permettre une guerre, car si deux d'entre eux meurent, les deux autres maintiendront la tradition familiale. Au contraire, dans un peuple qui n'a qu'un ou deux fils par famille, son gouvernement aura peur de prendre une décision, car il saura d'expérience qu'il ne peut se permettre une guerre. Voyez la France, c'est le meilleur exemple ; la France a dû se laisser dicter par nous le cours des événements ; elle ne nous l'a pas dicté, car elle ne le pouvait plus. Toutes ces choses vous sont peut-être étrangères, car d'autres événements, et de plus importants, sont survenus pendant les deux dernières années, et je ne pouvais vous les enseigner encore. Je ne vous les ai pas enseignées pour ne pas dévoiler des idées en cours de gestation et de création, afin que nos ennemis ne tuent pas une plante encore très délicate.

J'ai préféré parfois laisser mes propres soldats dans l'ignorance,



afin de laisser cette plante délicate se transformer en jeune arbre. Lorsqu'ils sont devenus assez grands, et la plupart le sont devenus, ces arbres ne peuvent plus être détruits. Toutes ces choses vous ont paru étranges : « Pourquoi devons-nous payer une cotisation pour le fonds du Lebensborn, pourquoi devons-nous appartenir à une communauté d'épargne, pourquoi sommes-nous obligés de faire ceci ou cela ? » « Je vous demande à l'avenir, d'être en premier lieu des hommes de la S.S., des hommes qui possèdent la foi que ce qui est fait est juste. Dites-vous bien qu'une partie s'accorde avec une autre partie, même si vous ne le savez pas à l'avance, et même si, au moment où vous l'apprenez, elle ne s'accorde pas clairement. A la fin, tout ira bien. Pour moi, le but final depuis onze ans, à partir du moment où je suis devenu Reichsführer S.S. est toujours resté le même : construire un Ordre de sang pur, pour servir l'Allemagne (einen Orden guten Blutes zu schaffen, der Deutschland dienen kann). Cet Ordre pourra être employé sans crainte d'épuisement, du fait que les plus grandes pertes pourront être contrebalancées par la vitalité de nos hommes, qui en assurera le remplacement continu.

Je veux construire un Ordre qui exprime et développe la conception contenue dans le sang nordique, afin d'attirer à nous tout le sang nordique du monde, le retirer à nos adversaires, et nous l'amener afin que dans la grande politique envisagée, nous n'ayions jamais plus à lutter contre de grandes quantités de ce sang, ni contre les valeurs qu'il représente. Nous devons attirer à nous ce sang nordique, et les autres ne doivent pas en avoir. Cette idée et ce but existent depuis des années et n'ont jamais été abandonnés. Tout ce que nous avons fait, nous a fait faire un pas en direction de notre objectif. De même tout ce que nous ferons encore, nous fera avancer dans la même direction. Mais ce but ne peut être atteint que si chacun de nous ne s'arrête pas à ce qu'il aime, à son activité, à sa compagnie, à son régiment, qu'il doit aimer, et dont il doit être fier, mais va jusqu'au grand tout, la S.S. qui n'est elle-même qu'un moyen pour arriver au but éternel : le Reich, l'idéologie créée par le Führer, le Reich qu'il a fondé, le Reich de tous les Germains. »

### C. — Organisation de la S.S.

Le texte qui suit reproduit une partie de l'organisation officielle de la S.S. telle qu'elle émane de décrets de Himmler.

C'est à partir de la meilleure race d'hommes aryens, dûment formés par la doctrine nationale-socialiste, unis et assermentés, que la S.S. est constituée. Avant d'être admis, chaque candidat doit connaître pleinement la valeur du sang et de la terre. Le S.S. est l'about-

tissant d'une sélection qui se précise de plus en plus, et qui s'étend aux ancêtres et à la future épouse.

La fidélité, l'honneur, l'obéissance et la bravoure, constituent les marques distinctives du S.S., mais l'obéissance prévaut, car c'est la plus haute vertu de celui qui combat pour ses idées. « L'hérédité biologique » est particulièrement favorisée. Le mariage est soumis à l'autorisation du Reichsführer. Quatre enfants à élever dans la doctrine nazie, constituent le minimum nécessaire. C'est en fonction de la pureté du sang de ses géniteurs, que l'enfant à naître présentera de l'intérêt pour la S.S. ; le service « Lebensborn » se chargera de lui.

Le S.S. devra particulièrement respecter le bien d'autrui, et des peines infamantes puniront le vol.

Un ordre particulier du temps de guerre invite les S.S. à assurer leur descendance quand ils partiront au front, et à assurer l'avenir des enfants de sang pur ainsi procréés, légitimes ou non.

Quant aux derniers fils d'une famille, ils seront ramenés dans leurs foyers pendant un an, afin qu'ils puissent s'y reproduire, avant d'être renvoyés au front.

« Page 417 du texte officiel. Choix des membres :

Pour remplir ces tâches, on a créé une troupe homogène, fermement unie et solennellement assermentée, à partir d'une conception du monde et de la vie, dont les tenants sont choisis dans la meilleure race d'hommes aryens.

La connaissance de la valeur du sang et de la terre, est la condition essentielle pour être admis à la S.S. Il faut que chaque membre de la S.S. soit pénétré du sens et de l'être du parti national-socialiste. Il sera instruit de la conception du monde et de la vie, et sur le plan physique, il sera entraîné afin d'être employé avec succès au combat pour les idées nationales-socialistes, soit seul, soit au sein d'une association.

Seuls, les Allemands les meilleurs d'après leur sang, sont susceptibles d'un tel combat. C'est pourquoi il est nécessaire d'opérer sans cesse une sélection parmi les S.S., d'abord d'une façon grossière, puis d'une façon de plus en plus précise.

Celle-ci n'est pas limitée aux hommes, car elle a pour but la conservation d'une parenté pure. C'est pour cela qu'il est demandé à chaque membre de la S.S. de se marier avec une femme de son espèce. D'une année à l'autre, on accroit la sévérité des mesures destinées à la conservation de la pureté de la S.S.

La fidélité, l'honneur, l'obéissance et la bravoure constituent la marque de l'action du membre de la S.S. Son arme porte l'inscription octroyée par le Führer : « Mon honneur est la fidélité » ! Les deux vertus sont liées l'une à l'autre indissolublement.

Page 418.

Celui qui y manque, devient indigne d'appartenir à la S.S.



L'obéissance est exigée de façon inconditionnelle. Elle provient de la conviction que l'idée nationale-socialiste doit dominer. Celui qui possède cette conviction et prend parti passionnément pour elle, se soumet volontairement à la contrainte de l'obéissance. C'est pour cette raison que la S.S. sera toujours prête à exécuter d'une façon aveugle tout ordre provenant du Führer ou d'un de ses supérieurs, même si les sacrifices les plus grands lui sont ainsi demandés.

L'obéissance du S.S. est la plus haute vertu d'un homme qui combat pour ses idées.

Le S.S. lutte franchement et sans ménagements contre les ennemis les plus dangereux de l'état : Juifs, Francs-maçons, Jésuites et clergé politique.

Il n'y a pas de sport qui ne soit pratiqué dans la S.S.

Page 420.

L'office principal de la race et de la colonisation des S.S. (Rasse- und Siedlungshauptamt SS) traite de la sélection de la jeunesse S.S., dirige le choix des S.S. candidats au mariage, et favorise la création de familles nombreuses, précieuses du point de vue de l'hérédité biologique. Les S.S. aptes à la colonisation, et volontaires, peuvent obtenir un domaine personnel.

Pages 421/422.

Le « SS-Hauptamt Volksdeutsche Mittelstelle » traite des nationaux étrangers d'origine allemande. Il réalise les plans de politique nationale du Reichsführer S.S., au premier plan desquels se trouve le renforcement de la solidarité de tous les Allemands, avec les conséquences pratiques de politique nationale qui en résultent.

Organisation et principes de la S.S. : I. VIII. 1942 concernant les fiançailles et le mariage.

Page 22.

- 1) Les S.S. sont une association d'hommes allemands, définis d'après le sang nordique, et spécialement sélectionnés.
- 2) Conformément à la conception nationale-socialiste du monde, et reconnaissant que l'avenir de notre peuple est fondé sur la sélection et la conservation du bon sang racial libre de toute maladie héréditaire, j'introduis pour les membres S.S. non mariés l'autorisation obligatoire du mariage.
- 3) Le but poursuivi est la précieuse hérédité allemande, libre de toute maladie héréditaire et définie d'après les données de l'homme nordique.
- 4) Le consentement du mariage n'est donné, ou refusé qu'en fonction des principes raciaux et au vu de la santé congénitale.
- 5) Chaque S.S. qui veut se marier, doit en demander l'autorisation au Reichsführer S.S.

Page 23.

- 6) Les membres de la S.S. se mariant malgré le refus d'autorisation sont écartés des S.S.
- 7) Le travail pratique des autorisations de mariage incombe à l'office des races (« Rassenamt ») des S.S.
- 8) L'office des races des S.S. tient le livre de parenté des S.S. (« Sippenbuch der S.S. »).
- 9) Le Reichsführer S.S., le directeur de l'office des races et les experts de cet office s'engagent sur l'honneur à la discrétion.
- 10) Les S.S. voient clairement qu'avec cet ordre, ils ont accompli un acte de grande importance ; la moquerie, le dédain et l'incompréhension ne nous touchent pas, l'avenir est à nous.

Le Reichsführer S.S.

signé : H. Himmler. 31. XII. 1931.

### Le code d'honneur des S.S.

- 1) Chaque S.S. a le droit et le devoir de défendre son honneur par les armes.

H. Himmler, le 9. XI. 1935.

### Fondation de l'association « Lebensborn ».

Page 25.

Quatre enfants constituent le minimum nécessaire à un mariage bon et sain. En cas d'absence d'enfants dans un ménage, tout Führer S.S. devra adopter des enfants de bonne valeur raciale, et dépourvus de maladies héréditaires, les élever dans la doctrine nazie et leur donner une formation conforme à leurs aptitudes.

Page 26.

L'association « Lebensborn e. V. » est à la disposition des Führer S.S., pour :

- 1) soutenir les familles nombreuses de bonne valeur raciale et de bonne hérédité biologique.
- 2) placer et soigner les futures mères de bonne valeur raciale et de bonne hérédité biologique, chez lesquelles un examen soigneux permet d'attendre des enfants de même valeur,
- 3) soigner les enfants,
- 4) soigner les mères des enfants.

Je m'informerai personnellement du succès de mon ordre.

Que chaque Führer S.S. ne perde pas de vue, qu'au moment du combat, seuls des sacrifices personnels et matériels nous font avancer,



et que la construction future de l'Allemagne sera impossible pour des siècles et des millénaires, à moins que chacun de nous ne soit prêt à faire son devoir.

Der Reichsführer S.S.  
signé : H. Himmler  
13. IX. 1936.

### Loi fondamentale sur la sainteté de la propriété.

Page 27.

- 1) Pour nos ancêtres, le bien d'autrui était saint et inviolable. Par exemple, une gerbe liée constituait un signe inviolable pour empêcher l'entrée sur un terrain.
- 2) Au cours de notre malheureuse histoire allemande et surtout pendant les années d'après-guerre et d'inflation, l'idée de propriété, et les sévères lois d'honnêteté, d'incorruptibilité, de probité et de sainteté du bien confié ont disparu.
- 3) Vol, soustractions, déprédations et dissipation des biens de la communauté sont à l'ordre du jour encore aujourd'hui, en Allemagne. Malheureusement, les lois ne prévoient qu'une punition trop faible pour de tels crimes. De grandes parties du peuple allemand et beaucoup de membres des S.S. aussi, prennent souvent à la légère les fautes et les crimes qui pèchent contre les lois, écrites ou non, de la propriété.
- 4) J'estime que dans la S.S., à cet égard, nous devrions revenir aux principes de nos ancêtres, et non seulement vivre sans violer une loi écrite, mais aussi vivre de façon à empêcher les plus sévères lois non écrites de notre peuple d'être violées frivolement. Pour nous autres Allemands, et surtout pour nous S.S., c'est une honte que dans d'autres pays comme en Scandinavie et au Japon, tout le monde peut laisser tout son bien à découvert, sachant que rien ne sera volé. Cette notion d'honnêteté et ces mœurs, nous voulons les réintroduire dans nos rangs, dans la S.S., et les constituer en exemples par notre vie.

..... A l'avenir, les crimes contre l'honnêteté seront punis de peines infamantes.

Le Reichsführer S.S.  
signé : H. Himmler  
9. XI. 1935.

### Ordre pour tous les S.S. et la Police.

Chaque guerre est une saignée du meilleur sang. Beaucoup de victoires équivalent à une perte de vigueur et de sang. La mort nécessaire des meilleurs n'est pas encore le pire. Ce qui est pire, c'est l'ab-

sence des enfants non procréés par les vivants pendant la guerre, et par les morts après la guerre.

(En dehors des lois civiles et des coutumes, ce pourra être une tâche pour les femmes et les filles allemandes de bon sang de devenir mères des enfants des soldats entrant en campagne, non pas à la légère, mais sérieusement.)

L'avenir de ces enfants est assuré :

- 1) Pour tous les enfants légitimes et illégitimes de bon sang, dont les pères sont tombés à la guerre ; des commissaires prendront la tutelle au nom du Reichsführer S.S. ....
- 2) Les S.S. auront soin des enfants légitimes et illégitimes procréés pendant la guerre, du point de vue matériel.

Le Reichsführer S.S.  
signé : H. Himmler  
Berlin, 28 X. 1939.

### Ordre S.S. aux derniers fils d'une famille.

Page 35.

Commandement en campagne, le 15 Août 1942.

- 1) Sur l'ordre du Führer, vous êtes retirés du front car vous êtes les derniers fils. Cette mesure est prise parce que le peuple et l'état ont intérêt à ce que vos familles ne s'éteignent pas.
- 2) Il n'a jamais été dans la manière des S.S. d'accepter un sort, sans rien faire pour le changer. Il est de votre devoir d'avoir le plus vite possible des enfants de bon sang, afin que vous ne soyez plus les derniers fils.
- 3) Aspirez à garantir la survivance de vos ancêtres et de vos familles pendant une année, afin que vous puissiez retourner au combat de nouveau.

signé : H. Himmler »

### D. — Troisième discours.

Prononcé à l'Université de Kharkow au printemps de 1943, alors que les divisions S.S. avaient pris une part importante aux combats furieux qui avaient permis à la Wehrmacht de reprendre la ville, ce discours est justement adressé aux officiers commandants ces trois divisions.

Himmler débute en y traçant un tableau général de la situation, en cette cinquième année de guerre, où l'Allemagne se tient partout aux frontières de la forteresse Europe. C'est l'ennemi russe qu'il faut



saigner à mort, auquel il faut arracher ses hommes pour les transformer en travailleurs, sans espoir de jamais les rendre. Le but de cette guerre est simple : c'est l'établissement d'un Empire germanique mondial.

Dans cette lutte, la S.S. est au premier rang, car c'est elle qui, la première, a essayé de résoudre par l'action le problème du sang, non pas le problème juif, qui n'est qu'une question de propreté, d'épouillage, mais le problème idéologique. En effet, il ne reste plus, dit-il, en Allemagne à cette époque, que vingt mille Juifs, c'est-à-dire vingt mille poux, et ils seront bientôt supprimés comme les autres l'ont été. (Himmler parle évidemment des Juifs allemands):

« Il est sans doute très étrange, de nous réunir dans une Université russe, ici à Kharkow, dans cette ville qui a joué et jouera encore un grand rôle dans l'histoire de la guerre. Cette année, comme Stalingrad, mais avec un sens opposé, cette ville est devenue capitale dans le destin de l'histoire de la guerre allemande, dans l'histoire de la guerre. C'est ainsi que je vous ai demandé à vous, les officiers commandants des trois divisions S.S. qui avez pris part à cette campagne depuis l'Anjapor jusqu'à Kharkow, qui l'avez exécutée seuls, et qui avez forcé la décision, je vous ai demandé de vous réunir ici comme cela a été notre coutume depuis des années, depuis qu'il existe des S.S., afin d'établir un certain nombre de points, du passé et de l'avenir.

Aujourd'hui, l'Allemagne se tient partout aux frontières de l'Europe ; c'est la grande forteresse Europe. Il faut s'attendre à ce que l'ennemi essaye de faire une brèche dans cette forteresse en un point quelconque, et qu'il y parvienne momentanément.

Mais la forteresse Europe, avec ses frontières actuelles, doit être préservée et le sera aussi longtemps que cela sera nécessaire. Sa base est là, dans l'Est ; ici, nous devons détruire l'ennemi russe. Ce peuple de deux cents millions d'êtres, nous devons l'anéantir sur le champ de bataille, un à un, et finir par le saigner à mort.

Comment pouvons-nous extirper le plus possible d'hommes de ce peuple, morts ou vivants ? Nous y parviendrons en les tuant et en les capturant, et dans ce cas, nous les mettrons réellement au travail, en essayant de gagner au maximum le contrôle sur tous les territoires que nous occupons, en vidant de ses indigènes tout coin dont nous disposerons, ou que nous arracherons à l'ennemi. Les Russes doivent être déportés et utilisés comme main-d'œuvre en Allemagne, ou tout simplement mourir au combat.

Rendre des êtres humains, c'est-à-dire rendre à l'ennemi sa main-d'œuvre, et lui permettre de se remettre sur pied, c'est une idée absolument mauvaise, à laquelle on ne saurait songer.

Nous allons arriver à une période où certains de nos ennemis, une fois la Russie conquise et éliminée, en viendront à conclure que ça ne vaut pas la peine de continuer cette guerre. Je sais que la fin de celle-ci, sans tenir compte du nombre de mois ni même d'années que cela prendra, aura le résultat suivant : le Reich, le Reich allemand, le Reich germanique de la Nation Allemande, aura à trouver, à juste titre, la confirmation de son évolution : un débouché et un champ d'action libre dans l'Est, et dans les siècles à venir, une Allemagne politique, un Empire germanique mondial. Ce sera le résultat, le fruit de tant de sacrifices passés et à venir.

Nous avons été les premiers à essayer de résoudre par l'action le problème du sang ; évidemment, lorsque nous parlons du problème du sang, nous ne voulons pas parler d'antisémitisme. La lutte antisémite est exactement une lutte contre les parasites. Se débarrasser de ses poux n'est pas une question d'idéologie. C'est une simple question de propreté. De même, l'antisémitisme n'a pas été, pour nous, une question d'idéologie, mais de simple propreté, qui sera bientôt terminée ; nous serons bientôt épouillés. Il ne reste plus que vingt mille poux ; une fois supprimés, la question n'existera plus en Allemagne. »

Une fois encore, Himmler identifie la valeur de l'homme germanique à celle de son sang, ce sang qui unit les Allemands de toutes les provinces d'Allemagne, et qui constitue véritablement la culture germanique. Ceux qui, en Allemagne même, lui font le reproche de vouloir constituer une nouvelle classe privilégiée et détestée, en mettant le Nordique à l'avant-garde des races, n'ont qu'une vue négative de la question.

D'ailleurs, un avenir rapproché ramènera au Reich les nations autrefois membres de l'Empire germanique, et un avenir plus lointain, les éléments nordiques du sang germanique. Tous ces pays vont voir s'organiser chez eux des formations de S.S. germaniques, et tous : Flandres, Wallonie, Pays-Bas, Danemark et Norvège, devront accepter l'idéal racial et historique du Reich germanique.

Himmler remercie le destin du don unique d'un Adolf Hitler, et met en garde ses chefs S.S. contre des erreurs de comportement vis-à-vis des nationaux d'origine allemande vivant dans les pays voisins de l'Allemagne. Tous ceux-là, et même ceux des pays les plus éloignés, reviendront bientôt à la communauté allemande, au lieu d'être abandonnés et dissous au sein de communautés étrangères. Pour commencer, les Roumains d'origine allemande vont combattre dans la Wehrmacht :

« Pour nous, la question du sang nous ramène à notre valeur, à ce qui constitue la véritable raison de base de l'unité du peuple allemand. On lui fait aujourd'hui exactement les mêmes reproches mal fondés



qu'entre 1938 et 1943 : « Si vous mettez le Nordique tellement à l'avant-garde des races, vous créerez une nouvelle scission, une nouvelle distinction de classes, une nouvelle classe détestée. Nous voulons anéantir les classes sociales, et vous organisez des classes raciales », m'ont fait remarquer des membres importants du Parti. J'ai toujours répondu la même chose : « Si vous voulez considérer négativement les événements, il n'existe rien au monde qu'on ne puisse considérer sous un angle négatif. Je vois les choses différemment parce que je les considère sous cet angle : quel est le trait qui unit l'homme de la Prusse Orientale à celui de la Forêt Noire, celui du Schleswig-Holstein à celui de Hambourg, de Munich, de Graz, de Poméranie, de Berlin ou des bords du Rhin ? Quel est l'élément qui contient tout ce qui nous est cher, précieux ? C'est ce que nous, Allemands, appelons « Kultur », ce composant germanique et nordique de notre sang ».

Au cours d'une première opération, ces peuples qui, autrefois, étaient membres de l'Empire allemand (l'Empire Romain-germanique et la nation allemande) seront incorporés dans le Reich allemand. Ils étaient nôtres jusqu'en 1806 ou seulement jusqu'à 1648 ; ce sont les Flandres, la Wallonie et les Pays Bas. Ils appartenaient au Reich. Bien plus, et c'est encore plus important, nous devons, au cours d'une deuxième opération, amener dans notre communauté et intégrer au sein des peuples germaniques, des états qui n'ont jamais appartenu au Reich allemand, je veux dire le Danemark et la Norvège, ces éléments nordiques de notre sang.

J'organiserai bientôt des sections S.S. germaniques dans ces différents pays. Nous aurons très rapidement des volontaires à y intégrer. Dans ces pays, certains chefs n'ont pas aimé cette idée et ne l'admettent pas encore. Depuis le début, je leur ai dit « Vous pouvez en prendre et en laisser ce que vous voulez. Je vous laisse libres de décider tout ce que vous voulez, mais vous pouvez être certains que votre pays aura sa Section S.S. germanique dirigée par le Reichsführer S.S. Vous pouvez essayer de résister, ou vous pouvez ne présenter aucune résistance, cela m'est égal. J'y parviendrai de toutes façons ! Je les ai prévenus brièvement, clairement et complètement dès le début ».

J'ai aussi averti les S.S. dès le commencement. Nous n'attendons pas que vous reniez votre nation, ou que vous fassiez quoi que ce soit qu'un homme fier muni d'amour propre, et aimant son pays, ne puisse faire. Nous n'attendons pas de vous que vous deveniez des Allemands par opportunisme. Par contre, nous attendons de vous que vous vous subordonniez à l'idéal du Reich germanique, un idéal basé sur un sentiment racial et historique.

De plus, il est une chose absolument certaine : à savoir que nous tous, qui sommes membres des peuples germaniques, nous pouvons être heureux et reconnaissants envers le Destin, qui une fois au cours

de milliers d'années, nous a donné un tel génie de race germanique, un chef tel que notre Führer Adolf Hitler, et vous devriez être heureux de pouvoir collaborer avec nous.

Bien que mon intention ne soit pas de discuter ici de questions officielles, j'aimerais faire allusion d'une façon à peu près officielle en tant que militaire, à ce que j'ai déjà dit des Allemands de race. Je vous demande de ne jamais commettre l'erreur psychologique de parler des Allemands provenant de Roumanie, de Hongrie ou de Croatie, en les traitant de Croates, de Roumains ou de Hongrois. Je vous demande de ne jamais commettre la faute de faire ressentir ou seulement donner à penser à un homme qui parle mal l'allemand, ou ne sait pas l'écrire, qu'il est un allemand de second ordre de ce fait. Je vous demande d'y penser encore davantage lorsqu'il s'agit de ces Allemands pris dans leur ensemble : ceux des Balkans, et plus encore, ceux d'outre-mer, ceux d'Amérique que nous devons un jour aller chercher par millions, et nous y arriverons, eux qui ont résisté pendant des siècles. Je suis certain que si un Reich allemand puissant, saisi dans son être même d'un besoin ascensionnel incroyable, et dirigé par un chef allemand, n'était pas apparu aujourd'hui ou au cours de ces dernières décades, c'aurait été la fin de ces Allemands (Deutschum).

Un être pourvu d'une personnalité très forte peut se maintenir au-dessus du niveau de son entourage pendant des années et même des dizaines d'années. Une race, si elle est dispersée en petits groupes, ne peut à la longue se maintenir au-dessus de son entourage. Nous ne devons jamais oublier que ces Allemands ne vivent généralement pas ensemble, par groupes de centaines de milliers, mais dispersés par groupe de mille dans quelques villages, deux mille ici, vingt mille ailleurs. Mais ils ne vivent pas ensemble en grand nombre. Ils sont entourés de nations étrangères (Volkstum) et subissent leur influence, et sont avant tout soumis à l'influence du peuple du pays qu'ils habitent.

Ils ne sont pas les indigènes ; ils sont membres d'un état étranger, qui en période de doute devient leur ennemi, ou lorsque tout est pour le mieux, comme par exemple en Roumanie, un observateur d'une neutralité et d'une impartialité tolérables. Mais dans l'ensemble, depuis la guerre de Trente ans jusqu'à nos jours, ils vivent dans un milieu qui a cherché non pas à fortifier, mais à détruire le sentiment dicté par leur conscience, d'appartenir à la race allemande.

J'insiste particulièrement sur cette question parce qu'à la suite de négociations, nous sommes arrivés maintenant à un accord nous permettant d'enrôler dans notre armée même, ces Allemands qui jusqu'à maintenant étaient membres de l'Armée Roumaine, par exemple ; ce qui nous permet d'espérer un grand nombre d'enrôlements parmi les populations allemandes du Sud-Est. »



C'est la lutte contre l'Asie et contre la Juiverie, lutte nécessaire à l'évolution, qui va déterminer l'union du continent européen, sous l'égide du Reich allemand. Ces combats providentiels ne font que préparer l'immense espace d'influence germanique du temps de paix, où les Allemands pourront coloniser et créer un sang nouveau, exactement comme dans une serre.

De cette façon, le continent européen deviendra un continent germanique, qui, le moment venu, sera capable de supporter victorieusement le choc de l'Asie. Sans doute, le monde des peuples de couleur devrait être lui aussi maintenu à l'écart et isolé, mais il faut aller au plus pressé, dans cette lutte gigantesque contre le Russe.

La lutte sera dure, et beaucoup prendront peur, mais ce qui importe aux S.S., c'est de rester fermes. La S.S. a une tâche supplémentaire par rapport au reste du peuple allemand : l'instruction idéologique à répandre autour de soi, et particulièrement auprès du garçon de dix-sept ou dix-huit ans qui arrive dans les rangs de la Waffen S.S., afin que la lutte raciale soit poursuivie sans pitié.

La réputation terrible des S.S. est une arme aussi, mais ce qui compte, c'est de rester loyal à l'idéal de la S.S. :

« Nous savons que ces heurts avec l'Asie et la Juiverie sont nécessaires à l'évolution. Ils sont la raison (Auftakt) qui détermine le continent européen à s'unir. Ces heurts sont les seuls moyens d'évolution possible dont nous disposons, et qui nous permettront un jour, maintenant que le destin nous a donné le Führer Adolf Hitler, de créer le Reich allemand. Ils fournissent les conditions nécessaires à notre race et à notre sang pour créer lui-même et mettre en culture les années du temps de paix, pendant lesquelles nous devons travailler et mener une vie austère et frugale à la façon des Spartiates. Ainsi sera créée une région de colonisation, dans laquelle un sang nouveau pourra naître, comme dans un jardin botanique, pour ainsi dire. C'est le seul moyen pour le continent de devenir un contingent germanique, capable de se lancer dans une, deux, trois, cinq ou dix générations, dans une lutte contre le continent asiatique, qui vomit les hordes de l'humanité.

Peut-être devrions-nous tenir aussi en échec les autres peuples de couleur, qui prendront bientôt de l'importance et dont nous devons préserver le monde, qui sera le monde de notre sang, celui de nos enfants et de nos ascendants. Pour l'instant, nous défendons uniquement le monde que nous préférons, le monde germanique, le monde de la vie nordique. Nous savons que cette lutte est nécessaire du fait de la pression croissante de l'Asie et de ses deux cents millions de Russes. Et aussi certain que je vous parle ici de l'Université de Kharkow, nous vaincrons. Nous aurons à traverser plus d'une vallée, et plus d'un

défilé étroit ; beaucoup seront fatigués en cours de route. Naturellement, la plupart de ceux-là seront ceux qui n'auront aucune raison de l'être. Vulgairement, je dirai que beaucoup s'oublieront dans leur culotte, mais la seule chose importante est que nous restions fermes. C'est ce qui nous importe à nous S.S., du point de vue de notre sphère d'action et de notre mission ; c'est un devoir supplémentaire par rapport aux membres des forces armées allemandes et du peuple allemand.

C'est là-dessus que je voudrais insister auprès de vous, c'est ce que je vous demande d'exposer au cours de l'instruction idéologique que vous donnez à vos jeunes hommes, à vos officiers supérieurs, chefs et meneurs d'hommes. C'est ce que je vous demande, à vous qui avez à faire directement à l'homme, ce jeune de dix-sept ou dix-huit ans qui nous arrive et aux nombreux qui servent parmi nous, non pas comme volontaires mais comme conscrits. Je vous demande de les surveiller, de les guider et de ne pas les laisser partir avant qu'ils ne soient réellement saturés de notre esprit, et qu'ils aient acquis ce sens du combat qui animait la vieille garde qui a lutté avant nous. C'est là ce que je vous demande, et ce que je réclame de vous.

Nous n'avons qu'un devoir, nous maintenir et continuer le combat racial sans pitié. Je vais maintenant vous répéter ce que j'ai déjà dit à d'autres aujourd'hui : nous ne perdrons jamais cette arme excellente, cette réputation redoutable qui nous précède sur les champs de bataille. De Kharkow au contraire, nous nous attacherons à lui ajouter un sens nouveau. Dans le monde, on peut nous appeler comme on veut, la seule chose qui importe, c'est que nous restions toujours ce que nous sommes, les combattants éternellement loyaux, soumis, inébranlables et imbattables du peuple germanique, du Führer, et des S.S. du Reich germanique. »

#### E. — Quatrième discours.

Prononcé devant les généraux S.S., à Posen, le 4 Octobre 1943, à l'occasion de leur réunion annuelle, ce discours tire son importance de la brutale franchise avec laquelle Himmler dévoile ses plans. Il annonce dès le début son intention de parler sans détour, et traite d'abord de la guerre en Russie, où Staline n'aurait jamais pu subsister, dit-il, s'il avait conservé les officiers du Tsar. Tout en critiquant féroce les Russes, il leur rend hommage d'avoir transformé leurs commissaires politiques en généraux, et il regrette seulement d'avoir laissé mourir de faim, au début de la campagne de Russie, d'aussi grandes masses de prisonniers de guerre russes, qui manquent maintenant pour le travail.



Sur un ton furieux, usant d'expressions grossières, Himmler annonce l'estocade finale à donner aux Russes, qui n'ont ni idées, ni idéal, ni plan politique, mais qui bénéficient seulement d'une masse d'hommes, dont les seules gouttes de sang valable sont d'origine germanique. Stigmatisant les méthodes russes, il va enseigner à la S.S. le moyen de dominer le monde, à l'abri de l'idéologie raciale.

Il oppose alors aux S.S., le Slave, partiellement religieux, bon chanteur et bon technicien, mais fainéant fini, bête dépourvue de freins, et soumis aux provocations et aux dénonciations. Le S.S., lui, doit être honnête et dévoué vis-à-vis de ses compatriotes, à l'exclusion de tous les autres peuples, dont le destin doit lui rester étranger. A l'endroit des Allemands, le S.S. doit se comporter selon l'éthique la plus supérieure ; à l'endroit des étrangers, il n'y a lieu de considérer que les besoins d'esclaves pour le développement de la culture allemande ; les enfants étrangers de bon sang seront volés, les hommes, les femmes, et les enfants sans valeur raciale crèveront d'épuisement à creuser des fossés anti-chars pour protéger l'Allemagne. Le S.S. doit y être insensible, et véritablement inoculé contre toute sentimentalité dans ce domaine.

Il doit combattre avec le seul souci de la préservation du sang germanique, et toute autre préoccupation doit lui être étrangère :

« J'ai estimé nécessaire de rassembler au début de cette cinquième année de guerre, qui s'annonce très dure, le corps dirigeant de la S.S. Sobres et justes envers nous-mêmes comme nous l'avons toujours été, nous allons pouvoir parler avec certitude, à l'occasion de cette conférence. Comme au temps de paix, je vais vous dire en quelques mots mon avis sur la situation, sur nos tâches futures, sur ce qui a été fait et réussi, et sur ce qui nous attend à l'avenir.

Tout d'abord la situation militaire en Russie... Lorsqu'en 1937 et en 1938, les grands procès spectaculaires ont eu lieu à Moscou, et que l'aspirant tsariste devenu général soviétique Tuschatchewsky, et d'autres généraux eurent été exécutés, nous fûmes persuadés, en Europe et aussi à la S.S., que Staline avait commis sa plus grande faute. C'était une erreur absolue de notre part. La Russie n'aurait pas tenu deux ans, si elle avait gardé ses généraux tsaristes. Elle a fait des généraux de ses commissaires politiques, de même que ceux qui avaient fait carrière, qui étaient devenus généraux dans l'Armée rouge, pouvaient devenir immédiatement commissaires politiques. Mais là-bas, l'adhèrent le plus stupide, je ne dirais pas de la conception du monde bolchevique, mais de la doctrine bolchevique, est fait immédiatement commandant et chef.

En 1941, le Führer a attaqué la Russie, trois mois, peut-être six mois avant que Staline n'attaquât l'Europe. Notre attaque réussit ; l'Armée

rouge, en grande partie, a été encerclée, anéantie, faite prisonnière. A cette époque, nous n'avons pas fait attention à la masse des hommes, que nous considérons actuellement comme matière première de force ouvrière. Du point de vue des générations, cela n'a aucune importance, mais du point de vue de la force ouvrière, il est très regrettable aujourd'hui que les prisonniers de guerre russes soient morts de faim par dizaines et centaines de milliers.

Après la marche victorieuse de l'été et de l'automne 1941, qui nous conduisit jusqu'à Moscou, nous fûmes frappés par la dureté et la volonté fanatique des commissaires politiques, qui envoyèrent sur le front, les masses slave et mongole.

Au début de l'année 1942, nos attaques nous conduisirent en Crimée, et par-dessus le Donetz et le Don jusqu'à la Volga. La guerre aurait pu être terminée en 1942, si tout le monde avait tenu jusqu'au bout ; le Caucase serait tombé entre nos mains. Mais le sacrifice de Stalingrad a été voulu par le destin ; je pense que ce sacrifice a été nécessaire, car si les forces ennemies n'avaient pu être réunies autour de Stalingrad, nous n'aurions pas pu fermer notre front.

En 1943, vint la grande lutte pour Kharkow ; une lutte glorieuse qui dura des semaines ; c'est notre corps blindé S.S. avec Sepp Dietrich qui fut le premier à entrer dans la ville. Nos divisions S.S. ont beaucoup appris depuis deux ans...

Je dois dire maintenant quelques mots du potentiel humain des Russes. Ils disposent approximativement de 170 à 250 millions d'hommes. Pour eux, c'est la masse qui compte, et c'est la masse qui doit être anéantie et abattue, exactement comme un cochon à qui on a donné un coup de couteau, et qui doit mourir d'hémorragie.

Jusqu'à présent, ils n'ont pu obtenir de Chinois, mais ils ont mobilisé plus d'un million d'Afghans, de Mongols et de Kirghizes. Je suis optimiste, je sais que nous allons gagner la guerre ; c'est une loi naturelle.

En ce qui concerne la lutte contre les partisans, si quelqu'un parle des sabotages, parfois considérables, provoqués par les partisans, donnez-lui un mouchoir afin qu'il essuie ses larmes. L'autre jour notre général S.S. Fegelein a fait prisonnier un général russe. Il l'a bien traité, exactement comme s'il l'avait considéré en véritable général. Il est inutile de prêter à un général russe une idée politique, un idéal politique, des vues d'avenir politiques, et d'en discuter avec lui : On peut les avoir à meilleur compte, Messieurs. Vous savez que les Slaves sont incapables de construire quelque chose, à l'exception de quelques-uns qui proviennent de l'Asie comme Attila, Gengis-Khan, Tamerlan, Lénine et Staline ; ce mélange étrange qui constitue la race slave n'est qu'une race inférieure, avec quelques gouttes d'un sang d'élite qui est le nôtre. Ils sont capables de discuter, de détruire, de résister au pouvoir local et de se révolter. Ces marchandises humaines sans



valeur sont incapables de maintenir l'ordre, aujourd'hui comme il y a sept ou huit cents ans.

C'est ainsi que notre Fegelein, ayant bien traité son général russe, celui-ci a tout raconté sur la position de ses batteries et les plans d'attaque, et les ordres de sa division. Il était à la tête d'une armée d'assaut, il nous a tout livré . . . .

Je désire vous dire quelque chose du général Wlassov qui tient des discours à Paris, à Bruxelles, et à Berlin, et qui provoque beaucoup d'étonnement chez ses auditeurs, en racontant ce qu'un bolchevique peut réaliser. Monsieur Wlassov raconte que c'est honteux pour les Allemands de traiter ainsi le peuple russe. « Chez les Russes, dit-il, il n'y a plus de châtiments corporels depuis des dizaines d'années (en effet, ils n'en ont plus, car maintenant, ils fusillent). Vous, Allemands qui êtes grossiers et barbares, vous les avez encore. » Tout l'auditoire est rempli de honte. Quelques minutes plus tard, Wlassov raconte que les Russes sont des patriotes, avec une véritable âme nationale. Sans doute n'a-t-il pas parlé du vainqueur du Maréchal Paulus, un général dont j'ai oublié le nom, qui a été pendant des années enfermé par la GPU, battu et torturé, qui s'en est tiré avec de graves maladies, et n'a vaincu Paulus que grâce à son nationalisme. Il est évident que les Russes n'ont plus de châtiments corporels, et que seuls, les généraux subissent ces peines, afin d'augmenter le rendement.

Quant à nous, dans le vieux Reich, nous sommes seulement un Reich depuis soixante-dix ans, nous n'avons pas encore eu la possibilité de dominer à l'aide d'une minorité allemande des peuples étrangers, et même des majorités étrangères, comme l'ancienne Autriche, qui, avec ses douze millions d'Allemands, a dominé quarante à cinquante millions de ressortissants d'autres peuples, dans les Balkans. Nous n'avons pas eu l'occasion de dominer grâce à une minorité, des centaines de millions d'hommes, comme l'a appris l'Angleterre en trois cents ans. Mais nous l'avons appris maintenant, et si nous pouvions voir le monde dans cent ans, nous verrions que nos petits-fils et nos arrière-petits-fils l'ont déjà fait mieux que nous. Je veux enseigner toutes ces choses aux S.S.

Je crois que notre idéologie raciale nous protège contre les fautes ; nous avons beaucoup à apprendre ; mais il est indispensable de retourner aux Slaves. Pierre-le-Grand, les derniers Tsars, Lénine et Staline, connaissaient leur peuple. Ils savaient exactement que les concepts : « fidélité, ne pas trahir quelqu'un, ne pas conspirer », n'appartiennent pas au vocabulaire russe. Il est vrai que nombre de Russes sont religieux, et qu'ils croient à la Madone de Kazan. Il est vrai que les bateleurs de la Volga chantent merveilleusement, il est vrai que le Russe est aujourd'hui un bon improvisateur et un bon technicien, qu'il aime les enfants et qu'il peut très bien travailler. Mais il est vrai aussi qu'il est un fainéant fini, une bête dépourvue de freins, qui peut torturer comme

un diable ne pourrait mieux le faire. Il est vrai aussi que chaque Russe, quelle que soit sa position sociale, a des tendances perverses, peut manger son camarade, et conserver le foie de son voisin dans sa boîte à pain.

Tout ceci se trouve dans le répertoire des sentiments d'un Slave. Cela fait partie des sentiments et de l'échelle des valeurs de ces hommes slaves. Pour celui qui ne connaît pas exactement cette bête (Der, der diese Bestie nicht genau kennt) cela constitue un grand problème.

Les Russes se connaissent très exactement, et ont trouvé un système très pratique, que ce soit les Tsars avec l'Ochrana ou Monsieur Lénine ou Monsieur Staline avec le GPU ou le NKVD. Si quatre Russes d'une même famille sont ensemble, on ne sait jamais qui est le traître ou le provocateur, le père, la mère, le fils ou la fille. Aucune conspiration n'existe, car l'appareil de surveillance voit et entend tout. Alors vient le pistolet, et les déportations ; c'est seulement de cette façon qu'on peut dominer ce peuple . . . . C'est une grossière erreur de voir notre âme insouciant et sentimentale, portée à la bonté et à l'idéalisme, nous mener vers les peuples étrangers. Je pense que Herder était ivre quand il écrivit les « Stimmen der Völker » ; nous qui sommes venus après, il nous a flanqués dans la misère. Voyez un peu les Tchèques et les Slovénes à qui nous avons appris le sentiment national. Ils n'en étaient pas capables, nous l'avons inventé pour eux . . . .

Un membre de la S.S. doit être honnête, convenable, fidèle et bon camarade envers ses compatriotes, mais pas envers les représentants d'autres pays. Par exemple, le destin d'un Russe ou d'un Tchèque ne l'intéresse pas. Dans ces peuples, nous prendrons tout ce qui est de bon sang, nous leur volerons même leurs enfants, et nous les élèverons chez nous. Il nous est absolument indifférent de savoir dans quelles conditions ces peuples vivent, dans le bien-être ou dans la misère. Ce problème nous intéresse seulement du point de vue de notre besoin d'esclaves pour le développement de notre culture (als wir sie als Sklaven für unsere Kultur brauchen, anders interessiert mich das nicht). Que dix mille femmes russes crèvent d'épuisement en creusant un fossé anti-tank ne m'intéresse qu'autant que le fossé sera prêt pour l'Allemagne. Nous, Allemands, qui sommes les seuls au monde à avoir une attitude correcte vis-à-vis des animaux, nous aurons également une attitude correcte vis-à-vis de ces bêtes humaines (Menschen-tieren). Mais c'est un crime contre notre propre sang de se faire du souci pour eux et de leur apporter un idéal quelconque, qui rendrait l'existence plus difficile à nos fils et à nos neveux. Si quelqu'un vient me dire : « Je ne puis pas utiliser des femmes et des enfants à creuser des fossés, c'est inhumain, ils vont en mourir », je dois lui répondre : « Tu es un meurtrier de ton propre sang, car si la tranchée n'est pas



finie, alors ce sont des soldats allemands qui vont mourir, ce sont des fils de mères allemandes, c'est notre propre sang ».

Voici ce que je voudrais inoculer aux S.S., et que je crois leur avoir inoculé, comme la loi la plus sacrée de l'avenir : notre souci, notre devoir, c'est notre peuple, c'est notre sang. C'est à cela que nous devons penser, c'est de cela que nous devons nous soucier, c'est pour cela que nous devons travailler et combattre, et pour rien d'autre. (Das ist das, was ich dieser S.S. einimpfen möchte und — wie ich glaube — einimpft habe, als eines der heiligsten Gesetze der Zukunft: Unsere Sorge, unsere Pflicht, ist unser Volk und unser Blut ; dafür haben wir zu sorgen und zu denken und zu kämpfen, und für nichts anderes). »

Le S.S. ayant ainsi reçu sa ligne de conduite envers tous les peuples non germaniques, Himmler indique la façon d'utiliser et de traiter les Slaves, « comme un animal » ; au passage, il parle avec mépris de l'Italie, qui vient de quitter la guerre, et regrette que les peuples des pays occupés ne soient pas attachés sentimentalement à l'Allemagne. Il s'en console aisément du fait que l'élite des pays germaniques entre dans les formations S.S.

L'essentiel est de maintenir intacte sa volonté ; le peuple allemand montre en effet quelques signes de défaillance, et on a dû fusiller un certain nombre de gens. De même, on vole beaucoup en Allemagne, mais après la guerre, le retour des S.S. amènera un regain de noblesse. C'est d'ailleurs surtout dans la classe dirigeante que se trouvent les lâches, car l'intellect pourrit le caractère ; mais il suffit de fusiller un défaitiste sur cent.

Quant aux millions d'étrangers qui se trouvent dans le Reich, il vaut mieux fusiller tout de suite ceux qui ne se conduisent pas correctement, pour n'avoir pas à en fusiller davantage plus tard. En ce qui concerne les camps de concentration, tous les criminels qui y sont enfermés sont ainsi rendus inoffensifs, et ils travaillent. L'ennemi aussi a des difficultés, mais nous gagnerons parce nous n'abandonnerons jamais. D'ailleurs, le développement considérable de la S.S., et son adaptation à la lutte politique, permettent d'être optimiste :

« Tout le reste nous est indifférent. Je désire que les S.S. se comportent ainsi envers les peuples étrangers non germaniques, et surtout envers les Russes. Tout le reste n'est que de la mousse de savon, une véritable trahison envers notre peuple, et un obstacle à la victoire rapide.

Bien entendu, dans cette guerre, il vaut mieux qu'un Russe meure et non un Allemand. Si nous employons des Russes, il faut les mélanger avec les Allemands ; un Russe avec deux ou trois Allemands dans un tank, c'est merveilleux ; mais si vous voulez avoir des compagnies russes, alors il faut monter un organe d'information. De plus, faites

que ces hommes inférieurs aient du respect pour vous, qu'ils vous regardent dans les yeux, exactement comme un animal : tant qu'il regarde dans les yeux de son dompteur, il ne lui fait rien. Voyez toujours clairement que c'est une bête. De cette façon, nous pourrions toujours maîtriser et utiliser les Russes, et nous serons toujours supérieurs aux Slaves. Ainsi et pas autrement.

En ce qui concerne l'Italie, nous devons voir clairement que la faiblesse de ce peuple est dans son sang, dans sa race. L'Italie a été un allié faible, depuis la Grèce et l'Afrique jusqu'en Russie. Il n'existe aucun peuple qui ne soit capable de battre les Italiens. L'Italie sera d'une façon absolument certaine le peuple le plus couvert de honte ; personne n'aura de respect pour eux, car partout ils se sont montrés lâches. Evidemment, il eut été préférable que cette trahison se fut produite trois mois plus tard ; mais à la guerre, on ne peut pas choisir les dates ; le destin ne le demande pas, il jette des miettes.

En ce qui concerne les territoires occupés, pour les pays germaniques, je vois clair : la masse de ces peuples ne pourra être gagnée que si cette lutte des deux empires germaniques, l'allemand et l'anglais, désigne un vainqueur. La masse lui appartiendra. Il n'est pas agréable pour nous que ces peuples viennent à nous autrement que par le sentiment, mais il est vrai que les circonstances politiques n'ont pas été favorables.

Il est tragique qu'en Hollande, en Flandre, en Norvège et au Danemark, les hommes de génie aient manqué, pour gagner les peuples au mouvement de régénération, pour les amener au sein de la communauté germanique. D'autre part, et même certainement, il est plus favorable du point de vue historique que cela soit tellement difficile. Les meilleurs sujets des pays germaniques font naturellement partie de l'élite qui vient à nous, et qui est rassemblée dans les formations des volontaires germaniques, le corps germanique, le troisième corps blindé de la S.S. Au sein des trente mille Germains, ces hommes venus à nous et éduqués par nous, constitueront les vieux combattants de la communauté germanique...

En ce qui concerne le sabotage, il faut prendre la chose très au sérieux, car il vise à affaiblir nos nerfs et notre moral. Dans cette guerre, chaque détail doit être pris au sérieux. Mais il ne faut rien prendre au tragique, car ces choses ne peuvent pas être dangereuses ; ce sont des piqûres d'épingles qui nous gênent, mais qui ne peuvent pas nous blesser mortellement. La seule chose susceptible de nous frapper sérieusement serait la paralysie de notre volonté de résistance.

Celui qui ne cède pas spirituellement, dont la volonté reste intacte, s'il ne peut pas être vaincu par la famine, ce qui est impossible chez nous, s'il reste fort du point de vue matériel et militaire, alors il ne peut pas être vaincu...

Pour ce qui est du front intérieur, le peuple allemand a été déjà



employé de toutes ses forces avant la guerre pour l'armement, pour le plan de quatre ans, pour l'Anschluss, pour les Sudètes, et pour l'occupation du protectorat de Bohême-Moravie. Il n'est pas douteux que la propagande ennemie pénètre au sein du peuple allemand. La tentation est grande d'écouter les postes émetteurs ennemis qui sont très bien organisés du point de vue psychologique. Nous avons défendu d'écouter les postes ennemis, mais nous n'avons pas été capables de punir tous ceux qui les ont écoutés. Aujourd'hui, nous punissons un peu plus, car au moment où Badoglio a commis sa cochonnerie, il y avait en Allemagne une vague de défaitisme. Aujourd'hui vous allez apprendre que le Regierungsrat X, le fabricant Y, le garçon de café Z, le chauffeur M., l'employé K., ont eu leur tête coupée pour défaitisme. On a dû fusiller beaucoup de gens ; nous avons dû le faire et moi-même j'ai dû le faire, mais il devient de plus en plus pénible de signer une sentence de mort.

Quand je suis devenu Ministre de l'Intérieur, tout le monde m'a dit, et c'est facile à dire : « Soyez surtout dur et rigoureux. Le peuple allemand attend de votre part une dureté inouïe ». Je possède déjà cette dureté, et je n'ai pas besoin qu'on me la rappelle. Il est très facile de s'exprimer ainsi mais une sentence de mort signifie une misère invraisemblable pour toute une famille, la honte pour un homme qui a été honorable. A l'avenir, tous nos actes passeront pour héroïques, tout ce qui est humain, tout ce qui n'est que trop humain sera oublié (alles Menschliche, allzu Menschliche ist dann vergessen); entre temps, les lâches seront morts et finalement, tout le monde sera héroïque, mais une famille dont un membre aura été exécuté sera déshonorée pour toujours. Je le sais et c'est très dur. . .

Je sais qu'en Allemagne on vole beaucoup, et que le concept de propriété est devenu très large, en raison de la misère, de l'oubli des principes à la suite de la guerre, et de la mauvaise éducation reçue par le peuple allemand dans ce domaine. Je ne puis pas attraper et je n'attraperai jamais tous les voleurs ; même si je le voulais, je ne le pourrais pas, car il me faudrait en attraper des milliers. Mais, je sais exactement que dans un ou deux ans nos garnisons seront enfin occupées, une partie des anciens qui auront jusqu'à huit, neuf et dix blessures nous restera, tandis que beaucoup d'autres resteront au front sous la terre ; mais j'espère qu'une partie assez considérable des S.S. pourra retourner en Allemagne, et qu'alors, la foule enthousiaste se sentira beaucoup plus héroïque que nous ne l'avons jamais été réellement, et se montrera plus noble que nous n'avons été. Cela sera toujours comme cela, et ça ne doit pas nous vexer. . .

Nous ne devons jamais perdre l'humour, mais il faut tout de même donner l'exemple à toute cette série de lâches qui se trouve au sein de chaque peuple. Il est malheureux que ces lâches se trouvent plus souvent dans la classe dirigeante que dans la partie basse ou le milieu.

Il est évident que l'intellect pourrit le caractère, et au moins la volonté et l'énergie. Dans ce sens, il me suffit d'attraper un des cent défaitistes qui crient « Hurrah » et de le faire exécuter. Alors, les quatre-vingt-dix-neuf autres restent muets pour trois mois. Et toutes les mamans disent : « Au nom du ciel, tu vas te faire tuer, ne nous rends pas tous malheureux. Un de tes camarades vient d'être exécuté, c'est dans les journaux, alors tais-toi ». Comme cela le but est atteint. L'essentiel est que les défaitistes ne pourrissent pas notre peuple. Nous procéderons brutalement et sans égards, autant que la chose sera indispensable. Cela n'amuse personne, mais il faut faire son devoir sans tenir compte des parents, des amis, du milieu, des mérites antérieurs et même du parti, si le destin de la nation l'exige. Il vaut mieux attaquer un gros bonnet qu'une petite bête. Le front intérieur restera intact si nous savons garder les nerfs en ordre, et prendre des mesures énergiques, même si cela ne nous fait pas plaisir.

Nous ne devons pas oublier que nous avons six à sept millions d'étrangers dans le Reich, peut-être même huit millions maintenant. Ils ne sont pas dangereux tant que nous frappons dur à la moindre petite peccadille (Solange wir bei der kleinsten Kleinigkeit zuschlagen). Il nous est facile de fusiller aujourd'hui dix Polonais, si on compare cette éventualité avec la nécessité d'en tuer mille plus tard, alors que cette dernière éventualité coûtera peut-être des vies allemandes.

Je ne crois pas que les communistes aient l'audace de faire quelque chose, car leurs meneurs ont été enfermés comme la plupart des criminels, dans nos camps de concentration. On pourra constater, après la guerre, la bénédiction que cela a été pour l'Allemagne, d'avoir enfermé dans les camps de concentration tout ce milieu criminel, contrairement aux sentiments faussement humanitaires. J'en prends la responsabilité. Si ceux-là avaient été en liberté, nous aurions eu des difficultés. Ces sous-hommes auraient eu leurs sous-officiers, leurs officiers, leurs soviets d'ouvriers et de soldats. Maintenant, ils sont enfermés et ils travaillent à l'armement, ils sont donc utiles à la communauté.

Il y a aussi de grandes difficultés politiques du côté ennemi. L'Angleterre et l'Amérique ne sont pas d'accord. La première dit à la seconde : « Tu dois me porter secours en Europe ». A cette occasion, un salaud veut en tromper un autre.

Cette guerre apportera la confirmation de toutes les annexions à partir de 1938 à l'Allemagne, à la grande Allemagne et à l'Empire germanique. La guerre est menée pour la liberté de la route vers l'Orient, pour l'Empire mondial allemand, pour la création de l'Empire mondial germanique (Deutsche, Grossdeutsche und dann Germanische Weltreich). Ce sera le sens de cette guerre, même si elle dure six ou sept ans. Nous ferons la guerre tant qu'il faudra, et nous conserverons une bonne attitude et l'humour tant qu'elle durera. Elle sera gagnée



par celui qui n'abandonnera jamais, même dans les situations les plus difficiles.

Je reviens maintenant au développement des S.S., qui a été énorme pendant toute la guerre, avec un rythme phénoménal. En 1939, nous avions seulement quelques régiments, et maintenant, nous avons de nombreuses divisions. Entre temps, j'ai aussi constitué une troupe pour lutter contre les partisans. C'est notre camarade von dem Bach qui en a le commandement ; j'ai la conviction que nous sommes bien adaptés à cette lutte politique. Nous avons eu de bons résultats avec les troupes spéciales, tant que ces troupes ne nous ont pas été retirées en raison des nécessités du front.

Nous avons aussi trente régiments de police et de sécurité. Les tâches de la police de sécurité et de la police d'ordre sont devenues d'autant plus grandes que les territoires à contrôler se sont étendus. Nous ne pourrions juger de leur travail qu'après la guerre. Il sera alors certainement très intéressant de causer avec nos adversaires des services secrets, et de dévoiler réciproquement nos jeux. Il ne faut pas oublier que nous occupons de grandes parties de l'Europe, mais que nous avons contre nous un très grand nombre de gens. Nous avons automatiquement contre nous tous les communistes convaincus, les francs-maçons, les démocrates et les chrétiens convaincus. Ce sont nos ennemis idéologiques, et en même temps, des sympathisants de l'ennemi. Nous avons aussi contre nous tous les nationalistes qui comprennent, bien ou mal, leur nationalisme, en France, en Norvège, au Danemark, en Hollande, en Serbie.

Je ne peux pas passer sous silence que cette année, je suis devenu ministre de l'Intérieur. J'ai donc davantage de travail, en particulier pour rétablir l'autorité du Reich, qui est souvent mal respectée, et la décentralisation des tâches d'importance secondaire pour le Reich. »

Il convient de lutter avec la plus grande énergie contre la corruption, et si Himmler, Ministre de l'Intérieur, en a le droit moral, c'est qu'il a commencé par nettoyer les rangs de la S.S.

Himmler dévoile alors la détermination de Hitler et la sienne, d'exterminer totalement le peuple juif ; cette extermination sera une page glorieuse de l'histoire allemande. Elle est justifiée moralement puisque les Juifs ont voulu tuer l'Allemagne ; à cette occasion, les Juifs seront dépouillés de leurs richesses, mais personne n'y touchera. Himmler s'adresse à des hommes qui savent ce que représente la vue de milliers de cadavres ; ils sont passés par là, et ils sont restés corrects ; ils ont accompli cette tâche par amour pour le peuple allemand, et ni leur âme, ni leur caractère, n'ont été endommagés.

Le S.S. a subi l'épreuve d'une façon positive, et c'est bien ainsi, car dans ces jours d'épreuves, c'est vers la S.S. que se tourne le peuple

allemand tout entier. C'est dans la règle, puisque le S.S. a été soumis à la loi de l'élite, dans un peuple qui a réussi, grâce à son sang nordique. La sélection a été constante, en vue d'aboutir à un Ordre sain, soumis à une loi intérieure pour des milliers d'années, et aux principes du sang, de l'élite et de la durée. Ce qui est bon et durable, c'est la dureté, la force, la lutte et la vérité. C'est après la guerre, que l'Ordre S.S. sera véritablement créé, pour fournir une élite au peuple germanique, afin de lui permettre de dominer.

La première des vertus de l'Ordre S.S. est la fidélité, entre Germains seulement bien entendu ; la deuxième est l'obéissance ; un ordre doit être exécuté, dans sa lettre et dans son esprit. Les ordres sont sacrés, et d'autant plus que l'Allemagne devient plus grande. Ensuite vient le courage ; entre peuples germaniques, auxquels les lois germaniques sont appliquées, la servitude de l'honneur suffit.

Aux autres peuples, d'autres lois fort différentes seront appliquées. Le courage civique, et la foi, viendront renforcer les vertus du S.S., ainsi que le goût de la véracité, vertu peu pratiquée en Allemagne :

« Enfin, j'ai dû lutter contre la corruption. J'agirai sans pitié. Celui qui a commis une malhonnêteté et qui sera pris, sera amené devant le Khadi, qu'il soit grand ou petit, car la poursuite publique d'une malhonnêteté ne fait que fortifier le prestige de l'Etat et du Parti. Tout le monde dit alors qu'il faut être honnête et que si quelqu'un est un gredin il faut le mettre à la porte. Cela vaut aussi bien pour nous dans la S.S. Il est évident qu'on en rencontre partout. Les organisations différentes seulement de la façon suivante : l'une cache ses faiblesses et croit qu'une couverture d'amour chrétien (die Decke der christlichen Nächstenliebe) doit être tendue sur elle, alors qu'une autre s'épure elle-même brutalement et dit : « C'était un cochon, nous l'avons fusillé, ou mis à la porte ». Cela veut dire : « Si parmi vous, il y a un cochon, son tour viendra. » En ma qualité de Reichsführer S.S., chef de la Police allemande et ministre de l'Intérieur, je n'aurais pas le droit moral d'attaquer un compatriote quelconque, si nous n'avions pas la force de procéder au nettoyage de nos propres rangs. Vous pouvez être assurés que je ne suivrai pas une route folle ; je ne tirerai pas sur les brides si brusquement que le cheval s'emporte ; je tirerai doucement, et le cheval prendra bientôt une course convenable.

Je vais maintenant vous parler ouvertement d'un chapitre difficile qui doit être ouvert pour nous, et dont nous ne parlerons jamais publiquement. Nous n'avons pas hésité, le trente Juin 1934, à remplir notre devoir et à fusiller nos camarades qui n'avaient pas fait le leur ; nous n'avons jamais parlé de ces choses entre nous. Chacun a été épouvanté, mais persuadé qu'il le ferait encore si l'ordre lui en était donné, et si c'était nécessaire.

Je pense maintenant à l'extermination du peuple juif. La chose est facile à dire. « Le peuple juif sera exterminé » dit un membre du parti,



c'est évident cela fait partie de notre programme, on le fera ». Mais, un peu plus tard, arrivent les quatre-vingt millions de braves Allemands, et chacun a son Juif convenable. Il est évident que les autres sont des cochons, mais celui-ci est un Juif épatant (Ein prima Jude). Ceux qui parlent ainsi, n'ont jamais rien vu, ils ne sont pas passés par où nous sommes passés. La plupart d'entre nous savent ce que signifie la vue de cent cadavres, de cinq cents cadavres, de mille cadavres. Etre passé par là, être resté correct à l'exception de quelques cas de faiblesse humaine, c'est ce qui nous a endurcis (Dies durchgehalten zu haben, und dabei — abgesehen von Ausnahmen menschlicher Schwächen — anständig geblieben zu sein, das hat uns hart gemacht).

C'est une page glorieuse de notre histoire qui n'a jamais été écrite, et qui ne sera jamais plus écrite, car nous connaissons les difficultés que nous aurions à combattre si aujourd'hui encore, lors des attaques aériennes, des peines de privations causées par la guerre, les Juifs étaient encore parmi nous comme saboteurs, agitateurs secrets et provocateurs. (Dies ist ein niemals geschriebenes und niemals zu schreibendes Ruhmesblatt unserer Geschichte...). Nous avons enlevé aux Juifs leurs richesses ; j'ai donné l'ordre strict, qui a été exécuté par l'Obergruppenführer Pohl, de transférer ces richesses au Reich. Nous n'avons touché à rien. Ceux qui auraient profité de ces richesses seront punis dès le début. Un petit nombre a péché contre cet ordre, et la mort les attend sans aucune pitié de notre part. Nous avons le droit moral, nous avons le devoir (das moralische Recht, die Pflicht), vis-à-vis de notre peuple, de tuer ce peuple qui a voulu nous tuer. Mais nous n'avons pas le droit de nous enrichir d'une fourrure, d'une montre, d'un mark, d'une cigarette. Nous ne voulons pas avoir extirpé un bacille, pour finalement en devenir malades et en mourir. Je ne tolérerai pas la plus petite pourriture. L'endroit où elle se sera formée sera brûlé. Mais, en général, nous pouvons constater que nous avons rempli cette tâche par amour pour notre peuple (dass wir diese schwerste Aufgabe in Liebe zu unserem Volke erfüllt haben). Et nous n'avons subi aucun dommage intérieur, ni dans notre âme ni dans notre caractère (keinen Schaden in unserem Inneren, in unserer Seele, in unserem Charakter).

De plus, avec le compte rendu de notre activité pendant cette année, je ne dois pas oublier l'importance du comportement de l'homme S.S. En ce sens, je crois que nous avons subi l'épreuve d'une façon positive. Même dans les situations les plus désespérées, le comportement de nos chefs et de nos braves S.S. a été bon ; sur le front où dans les moments les plus sombres, ils se sont surpassés, dans la vie et dans la mort, que ce soit au front ou dans la lutte contre les partisans. Leur comportement a été également bon dans la mère patrie.

Mon attitude a plus d'importance que mes paroles. L'homme du peuple, dans la détresse de son cœur et dans son angoisse intérieure, se tourne souvent aujourd'hui vers l'homme S.S. : « Quel visage fait-il,

est-il sombre, est-il désespéré, comment part ce bataillon S.S. au front, comment se comporte ce poste de gendarmerie dans ce coin des Balkans ou en Russie, que fait l'homme S.S. lors d'une attaque aérienne, reste-t-il à son poste ou se sauve-t-il, lutte-t-il contre la panique et sort-il les gens, ou au contraire, y a-t-il un chef S.S. ou un homme S.S. qui exige des droits spéciaux, qui a une voiture quand il ne doit pas l'utiliser, qui vit mieux que les autres, qui ne fait pas de service le dimanche, dont la femme a de coûteuses prétentions, qui raconte des fanfaronnades dans l'abri anti-aérien ? Ou bien nos femmes sont-elles les plus actives, plus modestes, plus courageuses, sans prêter à la critique, tout en tenant haut la tête. En général, notre attitude a été bonne, et c'est ainsi que dans cet appel aux commandants et aux généraux S.S., je désire maintenant parler du principe de l'élite, en soulignant qu'il s'agit bien de nous, de nous-mêmes.

Nous avons été soumis à la loi de l'élite, et nous avons été sélectionnés à partir de la moyenne de notre peuple. C'est par un coup de dés du destin et de l'histoire que ce peuple a constitué depuis l'origine, des générations et des siècles. Par-dessus lui, des peuples étrangers ont passé et ont laissé leur héritage. Le sang étranger est entré dans ses veines, mais malgré la misère épouvantable et les coups du destin, ce peuple a eu la force de réussir, grâce à la qualité de son sang. Ce peuple tout entier a du sang nordique-faelisch-germanique, ce qui le maintient uni, de sorte qu'en fin de compte on peut toujours parler d'un peuple allemand. C'est à partir de ce peuple, avec ses nombreuses dispositions héréditaires et après ces années de lutte pour la liberté, que nous avons cherché à sélectionner sciemment le sang nordique-germanique, puisque ce sang donnait à penser qu'il était doué des qualités créatrices, héroïques et vitales de notre peuple.

Nous nous sommes partiellement guidés sur l'image extérieure, nous l'avons étudiée, et nous avons toujours posé des conditions nouvelles. Nous avons toujours établi des épreuves nouvelles, à la fois corporelles et spirituelles, destinées au caractère et à l'âme. Nous avons toujours sélectionné et abandonné ce qui n'était pas à la hauteur, ceux qui ne convenaient pas. Tant que nous aurons la force nécessaire, cet Ordre restera sain. Lorsque nous n'appliquerons plus la loi de base de notre peuple, la loi de l'élimination et de la dureté envers nous-mêmes, à ce moment, nous serons condamnés à mort, et nous devrons périr comme toute organisation humaine, comme chaque grande époque dans ce monde finit un jour. Cet état florissant et cette récolte doivent être prospères, afin que notre peuple dure longtemps. Ne vous effrayez pas si cette loi intérieure doit être la nôtre pour des milliers d'années. C'est pourquoi nous sommes obligés, partout où nous nous rassemblons, de nous rappeler nos principes : sang, élite et durée.

La loi de la nature est ainsi : ce qui est dur est bon, ce qui est fort



est bon, ce qui provient de la lutte pour l'existence, physiquement, volontairement et mentalement, est bon du point de vue du temps. Evidemment, on peut parfois arriver à des résultats considérables par la tricherie et le double jeu. Mais dans la nature, et pour le destin du monde, ceci ne joue aucun rôle. Le trompeur est repoussé par la réalité, c'est-à-dire par la nature, tôt ou tard, si on compte, non par l'âge des hommes, mais par l'âge des mondes. Il ne faut jamais nous tromper nous-mêmes, il faut rester véridiques ; ceci doit être notre tâche, nous devons toujours nous l'enseigner à nous-mêmes, comme à chaque jeune homme et à chacun de nos subordonnés.

Après la guerre, une chose doit être claire, et je vais vous le dire aujourd'hui même ; nous commencerons à fonder véritablement notre Ordre, cet Ordre que nous avons construit pendant dix ans, auquel nous avons donné pendant dix ans avant la guerre, les principes les plus importants. Nous devons continuer, nous les vieux, pendant vingt ans après la guerre, afin qu'une tradition soit réalisée, une tradition de trente, trente-cinq ou quarante ans, par conséquent, celle d'une génération humaine. Alors, notre Ordre sera jeune et fort, révolutionnaire et actif dans sa marche vers l'avenir. Il pourra remplir son devoir, celui qui consiste à fournir au peuple allemand, au peuple germanique, une élite. Cette élite unira ce peuple germanique et cette Europe, les maintiendra ensemble, et produira les têtes qui mèneront l'économie, l'agriculture, la politique, les hommes d'état et les techniciens dont ils ont besoin. De plus, cette élite devra être suffisamment forte et capable de vivre, pour que chaque génération puisse offrir sans discussion deux ou trois fils de chaque famille sur les champs de bataille, sans que le torrent du sang germanique soit mis en danger.

Je vais maintenant vous parler des qualités les plus importantes que j'ai déjà indiquées depuis des années pour cet Ordre, pour cette Allgemeine S.S., qui est le fondement de l'Ordre ; ces qualités sont maintenant de la plus grande importance en cette cinquième année de guerre.

Premièrement, la fidélité. Dieu soit loué, nous n'avons pas eu dans nos rangs un seul cas de trahison de la part d'un S.S. La ligne de conduite doit être la suivante : si, dans votre milieu, un chef S.S. devenait infidèle envers le Führer, ou envers le Reich et même seulement en pensée, vous devez faire le nécessaire pour que cet homme quitte l'Ordre, et nous, nous ferons le nécessaire pour qu'il quitte l'existence même. Je l'ai déjà dit et je le répète encore une fois aujourd'hui, tout peut être pardonné. Mais une chose est impardonnable entre Germains, c'est l'infidélité. Elle serait impardonnable. Des cas comme celui de Badoglio en Italie, ne doivent pas se produire en Allemagne, et ne se produiront pas. Le nom de Badoglio sera à l'avenir donné aux mauvais chiens, aux quadrupèdes sans valeur, de même qu'aux temps anciens le nom de Thersite était le nom des traîtres. Nous ne pouvons dire

qu'une seule chose, et nous allons la prêcher pour toujours : « Que le peuple allemand se montre dans chacun de ses hommes et chacune de ses femmes d'une fidélité absolue, qu'il se montre digne de la valeur spéciale d'avoir pu vivre à la même époque qu'Adolf Hitler, que ce Führer qui lui est né, et qui lui a sacrifié sa vie pleine de soucis, de responsabilités et de travail, et entièrement dédiée à notre peuple germanique allemand ».

Deuxièmement, l'obéissance. L'obéissance est exigée dans la vie du soldat le matin, à midi, le soir. Le subalterne (der kleine Mann) obéit toujours ou presque toujours ; s'il n'obéit pas, il est enfermé. Le problème est plus difficile avec les chefs de l'Etat, du Parti et de l'Armée, et de temps en temps aussi chez les S.S. Je veux dire ici quelques mots très clairs qui ne laisseront aucun doute. Il est évident et naturel que les petites gens doivent obéir, il est encore plus naturel que les grands chefs de la S.S. et en particulier, le corps des généraux, soit un exemple d'obéissance sans conditions. Si quelqu'un estime qu'un ordre est basé sur une erreur de son supérieur, il va de soi qu'il a le droit et la responsabilité d'en discuter, et de présenter courageusement et franchement ses raisons.

Mais à partir du moment où ce supérieur, c'est-à-dire le Reichsführer S.S., qui est le supérieur des généraux S.S. ou le Führer lui-même, confirme l'ordre en question, il doit être exécuté, non seulement dans sa lettre, mais dans son esprit. Celui qui exécute l'ordre le fait en qualité de représentant fidèle du pouvoir. Si vous pensez que ceci est juste et que cela ne l'est pas, ou même est faux, deux possibilités existent. Si donc, quelqu'un estime qu'il ne peut pas prendre la responsabilité d'exécuter l'ordre donné, il doit le rapporter ouvertement, en disant : « je ne peux pas l'exécuter, je prie d'en être libéré ». Dans la majorité des cas, l'ordre sera confirmé ; il faut alors l'exécuter, malgré tout. Ou bien, on pensera que les nerfs du subordonné ne sont plus en bon ordre, qu'il est devenu trop faible, et on dira alors : « Très bien, qu'il prenne sa retraite ». Mais les ordres doivent être sacrés ; si les généraux obéissent, les armées obéissent également. Cette sainteté de l'ordre augmente d'autant plus que notre territoire est plus grand. Il n'a pas été difficile d'obliger à exécuter un ordre dans notre petite Allemagne. Lorsque nos garnisons seront disposées dans l'Oural, ce sera plus difficile ; là-bas, on ne pourra pas toujours contrôler l'exécution de l'ordre donné. Ce contrôle ne peut pas être effectué chez nous comme en Russie par un commissaire. Le seul commissaire que nous devons avoir doit être la conscience, la fidélité, l'obéissance. Si vous donnez l'exemple messieurs, chaque subalterne suivra cet ordre, mais vous ne pourrez jamais exiger l'obéissance de vos hommes, si vous-mêmes ne vous montrez pas obéissants, sans conditions et sans restrictions à l'égard de l'autorité placée au-dessus de vous.



Troisièmement, le courage. J'estime que le courage doit être le dernier à être rappelé, car nos chefs et nos hommes sont courageux. A ce sujet, je puis vous donner un exemple raconté par un officier esthonien fait prisonnier par les Russes et qui réussit à fuir : « Une unité de l'Armée rouge ayant attaqué, a été repoussée par les Allemands. Le commissaire politique de cette unité ayant réuni les officiers, demanda si quelqu'un avait quelque chose à dire. Un des officiers répondit que la résistance allemande avait été trop forte et qu'une attaque à cet endroit était impossible. Le commissaire politique prit alors son revolver et tua l'officier. Une demi-heure plus tard, l'attaque fut renouvelée.

Ceci est un genre de courage que nous ne désirons pas, et dont nous n'avons pas besoin. Le commissaire qui ordonne l'attaque chez nous doit être notre propre courage, notre propre fidélité, notre propre obéissance. Il y a là une différence énorme entre nous ; nous vivons sous nos lois germaniques qui s'expriment merveilleusement ainsi : « La servitude de l'honneur suffit » (Ehre ist Zwang genug). Aux peuples asiatiques, nous appliquerons les lois asiatiques. Nous ne nous mélangerons pas à eux, et si nous avons devant nous quelqu'un de sang germanique, un Norvégien ou un Hollandais de bonne race, nous ne pourrions gagner leur cœur qu'avec nos lois communes, nos lois germaniques. Si nous sommes en face d'un Russe, d'un Slave, du point de vue du sang, nous n'appliquerons jamais à son égard nos lois sacrées. Nous appliquerons les lois éprouvées par les commissaires politiques.

Je voudrais parler également ici d'un problème qui appartient au thème du courage, je veux dire le courage civique, qui n'est pas toujours en ordre. Je connais beaucoup de mes meilleurs chefs S.S. qui n'hésiteraient jamais à attaquer un Bunker ou un fort, mais qui critiquent parfois un subordonné, et quand ce subordonné est muté, ils jouent alors l'Européen sidéré (den erstaunten Mitteleuropäer) et disent : « Quel ennui ! Ceci m'est absolument incompréhensible, mon cher, je vais en parler à Berlin ; c'est encore une cochonnerie de la part du service du personnel ». Il aurait été plus juste d'avoir le courage de dire : « Monsieur, je vous ai critiqué, et c'est pour cette raison que vous allez nous quitter ».

Une autre partie du courage, c'est la foi, et là, personne au monde ne doit nous dépasser. La foi gagne les batailles, la foi mène aux victoires ; les hommes qui sont des pessimistes ou qui perdent la foi, doivent quitter nos rangs. Le poste occupé est absolument indifférent : qu'il s'agisse d'un poste d'Etat, aux Waffen S.S., au front, dans un Etat-Major, dans la police ou la police de sécurité. Les hommes faibles, ceux qui n'ont plus la foi, nous allons les éloigner de nous ; nous n'en voulons pas, ceux qui n'ont plus la force de la foi ne doivent plus vivre dans nos rangs.

J'en viens maintenant à une quatrième qualité qui est très rare en Allemagne, la véracité. Le mal le plus répandu par la guerre est le manque de véridicité des comptes rendus, les rapports inexacts que les services subalternes civils, les services de l'Etat, du Parti et de l'Armée soumettent à leurs supérieurs. Le compte rendu constitue la base de chaque décision. On peut estimer que dans de nombreux domaines, 85 % des rapports sont à moitié faux, qu'il s'agisse de personnes, de matériel, d'avancement ou de décorations. »

Le S.S. tiendra sa parole, même s'il s'agit d'une opération indigne ; la parole d'un membre de l'Ordre S.S. doit être sacrée. De même, la justice ne doit pas être seulement formelle ; l'épuration intérieure est nécessaire, l'anonymat des décisions est nuisible.

Himmler s'en prend particulièrement à la violation de la propriété, à la malhonnêteté, à la peste de la corruption, qu'il est décidé à poursuivre sans trêve ni répit. Plus tard, le marché noir sera sévèrement combattu. Les sanctions doivent atteindre tout délinquant, même s'il s'agit d'un vieux chef S.S.

Les S.S. doivent faire cesser leurs querelles intestines ; ils doivent revenir au sens de la responsabilité ; l'essentiel, d'ailleurs, c'est la réussite. Le travail doit être présenté comme un anoblissement ; les chefs S.S. ont trop tendance à se faire servir.

Fort heureusement, l'Allemagne sera pauvre après la guerre ; autrement, elle serait menacée de dégénérescence. Il y aura une décentralisation des grandes villes, grâce à la guerre ; tout le monde s'en trouvera bien. Il existe un autre danger, c'est celui de l'alcool, qui, en temps de guerre, fait perdre tant de gens ; ceux qui s'y adonneront seront sévèrement punis.

Le besoin de chefs S.S. oblige à en prendre chez les autres peuples, dans cette sixième année de guerre, qui s'annonce si difficile :

« J'en viens à un autre chapitre du même thème. En temps de guerre et en temps de paix, les S.S. ne feront plus signer de contrats écrits ; la parole donnée et la poignée de main devront signifier le contrat ; la poignée de main d'un S.S. doit valoir au moins un million, et même davantage.

Quand nous signons des contrats, nous devons les tenir, même si ce contrat a été conclu avec un agent, avec une crapule. Si je dis en Pologne que chaque personne qui dénonce un Juif obtiendra la moitié de la fortune de celui-ci, il faut tenir cette promesse. Par exemple, un Juif possède douze mille marks, et un secrétaire ou un Unterführer, préfère épargner ces quatre mille marks dus au dénonciateur polonais, auquel il ne donne que quatre cents marks. De cette façon, ce petit homme brise la promesse faite par l'organisation tout entière. Ce genre de chose ne doit pas arriver. Quand nous donnons notre parole,



elle doit être tenue. Nous devons nous comporter ainsi dans le monde entier, et de cette façon, nous les S.S., nous gagnerons à l'Allemagne des valeurs très grandes : la foi et la confiance. Ceux qui ne s'adressent pas aux services officiels, s'adresseront à nous.

Il y a toujours du désordre dans les Balkans, c'est une bénédiction. Il serait désastreux pour nous qu'ils soient d'accord. C'est la même chose au Caucase, et en Russie. C'est également un enseignement pour nous que les territoires occupés et les peuples gouvernés par nous ne se mettent jamais d'accord, qu'ils ne s'unissent jamais, car unis, ils pourraient devenir dangereux pour nous. C'est pourquoi, quand nous promettons de soutenir un petit groupement qui s'adresse à nous, il doit être impossible à un membre de l'Ordre, c'est-à-dire de la S.S. ou de la police, de rompre la parole donnée, car cette parole doit être sacrée.

Quant à la justice, il ne faut pas qu'elle soit une justice formelle, mais une justice en esprit. Or, la justice n'est pas tout à fait en ordre chez nous. Comme vous le savez, j'étudie les questions judiciaires, et en particulier, toutes les condamnations prononcées contre un chef S.S. ; j'étudie en particulier comment mes officiers se jugent entre eux. Vous connaissez le proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas entre eux. D'habitude, un officier ne fait pas de mal à un autre. A ce sujet, l'Allemagne a beaucoup à apprendre de l'ancienne armée prussienne. Une organisation est saine tant qu'elle éprouve le besoin intérieur de s'épurer. Un corps doit être éduqué de telle manière qu'il dise à un coupable : « Tu dois t'accuser toi-même » et si l'affaire est plus grave : « Tu dois payer, tu ne peux plus faire partie de notre corps, tu ne peux plus rester dans nos rangs ». Maintenant, à la place de ce besoin d'épuration qui existait encore dans l'armée de Guillaume 1<sup>er</sup>, nous avons dans toutes nos organisations, une mentalité d'avocat. On ne parle plus de l'élimination d'un mauvais sujet, mais chacun en défend un autre. On agit suivant le principe : « On ne sait pas, peut-être commettras-tu aussi quelque chose, donc sois prudent ; si tu l'aides, il t'aidera ». C'est une institution merveilleuse qui permet de falsifier l'histoire, et d'agir longtemps comme un escroc. Un jour, quand un temps plus dur viendra, une épreuve du destin, ce genre d'organisation sera brisé. Je désire donc que vous, les officiers généraux de la S.S., en tant que juges, vous surveilliez de plus près ces choses afin de ne pas les étouffer. Plus le rang est élevé, et plus le coupable doit être sévèrement puni. Le petit n'est qu'un collaborateur. S'il n'avait pas vu l'exemple de son supérieur, il n'aurait rien commis de mal.

Autre chose encore dépend du chapitre vérité. Lorsqu'une décision a été prise, je suis toujours curieux de savoir qui en a décidé, car non seulement cela permet de récompenser de petites gens, mais du point de vue positif, cela nous fait tomber, parfois, sur quelqu'un qui n'a jamais brillé suffisamment pour attirer notre attention, et de

cette manière, nous pouvons découvrir dans nos rangs, une tête intelligente, et ouvrir le chemin à un talent, peut-être à un génie. Si la décision n'a pas été bonne, alors je ne désire pas non plus que le haut commandement couvre sans raison un non-sens. Nous devons avoir suffisamment d'autorité pour nous permettre de reconnaître que nous nous sommes trompés. Avec notre travail, nous pouvons tolérer un certain pourcentage de décisions fausses. De plus, je ne désire pas que les fonctionnaires ministériels soient dissimulés derrière des indications anonymes, comme les Juifs en avaient donné autrefois l'habitude. Nous désirons éliminer l'anonymat et appliquer la claire responsabilité.

J'en arrive au respect de la propriété, à l'honnêteté, à la probité ; c'est un complexe désolant en Allemagne. Nous sommes devenus, et je le dis dans cette salle fermée, dans ce tout petit cercle, un peuple très corrompu, mais nous ne devons pas, et nous n'avons pas besoin de le prendre trop au tragique. On dit que les Finlandais sont un peuple honnête. Oui, savez-vous pourquoi ils sont honnêtes ? Ce n'est pas parce qu'ils ont des qualités intérieures extraordinaires, mais parce que leurs lois ont prescrit pendant trois cents ans durant, quel'on coupe la main à celui qui a volé un mark finlandais. Cela fait tellement mal et c'est tellement gênant, que tout le peuple est devenu à la suite de cette instruction, un peuple honnête. Nous ne le ferons pas, mais nous devons voir clair et commencer par nous-mêmes. Chez nous, nous ne pourrions maîtriser cette peste de la corruption, que si nous la poursuivions comme des barbares, sans trêve ni répit, si nous dégradons le coupable, si nous lui prenons sa position et son rang, et si nous le discréditons devant ses inférieurs. D'ailleurs, ce qu'on appelle la corruption n'est pas si grande dans nos rangs. Nous ferons la lumière sur tous les cas, devant les tribunaux, sans aucun égard.

En ce qui concerne toutes les marchandises qui nous ont manqué à partir de 1936 et de 1937, la soie, les bas, le chocolat, le café, la tentation est grande, et nous ne voulons pas être des bourreaux ; sans doute peut-on acheter tout cela en France, en Belgique ou ailleurs, au marché noir. Beaucoup ne voient là rien de criminel, mais je vous affirme que lorsque la guerre sera terminée, et la situation redevenue normale en Allemagne, ces affaires seront très sévèrement étudiées au sein de la S.S. Si nous le faisons pendant vingt ans, nous réussirons à l'avenir à obtenir une attitude modèle dans toutes les questions.

Quant aux vieux combattants du mouvement, s'ils commettent des erreurs, ils doivent être considérés comme responsables et punis, et si le délit est important, ils doivent même payer de leur vie. Nous n'aurons pas vis-à-vis d'eux d'égards spéciaux, car si nous en punissons un et que nous le fassions savoir aux autres, quatre-vingts vieux seront sauvés. Mais si nous disons une fois : « C'est un vieux nazi ou un vieux chef S.S., nous ne pouvons pas le condamner », nous devien-



drons coupables pour les quatre-vingts autres, et toute notre organisation s'écroulera.

C'est un mot très usité chez nous et sur tout le front, je vous prie d'en finir avec les querelles. Les querelles ne conduisent à rien, alors que les différences de point de vue sont fructueuses si elles sont présentées d'une façon objective. Méfiez-vous également, entre chefs S.S., de vos subalternes qui épouseront vos querelles.

Il arrive dans cette guerre des situations qui exigent un sentiment très élevé de la responsabilité. Ceci doit être très clair, il faut exclure l'anonymat, mais il existe une autre sorte de responsabilité, celle que notre ami, l'Obergruppenführer Wolff a introduite en Italie, et d'une façon merveilleuse. Il prétend que celui qui est compétent réussit, et non seulement il le dit, mais il l'applique. Il faut donc faire réussir l'homme compétent, même s'il doit utiliser un homme qui n'est pas compétent. L'essentiel est la réussite. Et ce qu'il faut réussir pour l'Allemagne et pour la S.S., doit être réalisé par celui qui en est capable et qui a compris le sens de la responsabilité suprême.

Il faut enseigner à nos hommes d'aujourd'hui, pendant la guerre et ensuite en temps de paix, que le travail n'est pas une honte. Un Untersturmführer ne peut plus porter lui-même son coffre ; un führer sort avec sa femme et il ne peut pas porter de paquets lorsqu'il est en tenue ; c'est sa femme qui les porte. C'est presque comme en Orient. Il est possible que nous allions plus loin et que nous décrétions que la femme doive marcher trois pas derrière le führer. Je voudrais prescrire la devise suivante pour les femmes et pour les hommes de cet Ordre, pour cette communauté de famille S.S. : le mot travail écrit en grands caractères, aucun travail pour l'Allemagne n'étant honteux, qu'il soit effectué avec un marteau, une bêche, une plume, une épée ou une charrue.

Grâce à Dieu, nous serons après la guerre un peuple pauvre. J'en suis extrêmement heureux, car si nous étions riches et bien portants, nous serions probablement insupportables. Nous serions abattus par nos grandeurs et nous ne saurions plus que faire. Mais, comme la guerre coûte très cher et que nous sommes obligés de la subventionner par nos propres moyens, je suis réellement convaincu que nous serons un peuple pauvre ; nous devrons donc travailler et empêcher que l'on dise : « Femme de chambre, non, ce doit être une étrangère ». Le résultat serait que comme les anciens Romains, nous aurions un peuple d'esclaves qui conduirait à la dégénérescence de notre race ; j'espère que nous ne serons jamais assez riches pour pouvoir bouffer (fressen) de la viande jusqu'à en perdre les dents. De plus, la guerre aérienne provoquera une décentralisation des grandes villes, et le Bon Dieu va nous chasser peu à peu vers la campagne. Là, les gens diront : « Ce n'est pas si mal, j'ai une chèvre, ou bien j'ai un cochon, et nous avons quelques pommes de terre ». Ce sont des bases très réelles,

et ce n'est pas si dangereux. D'ailleurs, nous ne pourrions jamais réunir l'argent nécessaire pour démonter les grandes villes. C'est le destin qui les a démontées, et nous allons les reconstruire rationnellement.

En ce qui concerne l'alcool, il ne faut pas se perdre en paroles ; au moment où nous perdons des centaines de milliers d'hommes du fait de la guerre, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre moralement des gens qui s'adonnent à l'alcool, et se perdent de cette façon. Ici, la sévérité la plus grande constitue le meilleur service que vous puissiez rendre à vos subordonnés. Les délits commis sous l'influence de l'alcool seront punis deux fois plus sévèrement.

Du point de vue pratique, nous devons surtout nous préoccuper de gagner des hommes ; nous avons besoin de chefs, et, à la Waffen S.S., pour l'instruction des nouveaux führer, je vois la nécessité de chercher du renfort au sein des autres peuples. Le travail de la police de sécurité doit prendre plus d'importance, car la guerre des nerfs et la guerre psychologique vont augmenter pendant ces cinquième et sixième années de guerre. Il ne s'agit pas de nous disputer ; en particulier, la S.S. et la police ne doivent pas oublier de collaborer, ce serait la fin de la S.S. »

La S.S. doit donc être unie, et constituer véritablement l'Ordre avec toutes ses sections, mais sans jamais oublier qu'il s'agit d'un bloc, au sein duquel l'union est nécessaire, sous peine de désagrégation. La fusion doit se faire dans tous les domaines, sous peine de revenir aux errements et à la désagrégation passés.

Car l'Empire germanique a besoin de l'Ordre S.S. jusqu'à ce qu'une forme nouvelle d'Etat, dans mille ans, ou plus, soit découverte ; c'est pourquoi il faut préserver la S.S. si soigneusement. L'union doit exister aussi avec le parti, avec la S.A., et avec l'armée, ce qui s'avère plus difficile. La S.S. est une armée politique, qui ne doit voir que le côté positif des tâches à accomplir, avec son aspect de prédication, où le problème racial, en particulier, doit être enseigné. Tout chef S.S. doit ainsi enseigner et gagner, et en particulier les officiers commandants de la Wehrmacht, dont le moral sera ainsi renforcé.

La S.S. aura aussi des auxiliaires féminines, qui devront devenir plus tard les femmes des S.S., et traitées comme telles.

C'est par la volonté, par l'âme, que la guerre sera gagnée, et par la foi, la volonté de résistance, la ténacité et l'acharnement, afin que l'ennemi reconnaisse la supériorité de la S.S. dans sa plus grande volonté d'action. Tous ceux qui s'opposeront en Allemagne, à la volonté de vaincre, seront tués froidement. C'est parce que la S.S. incarne et représente les plus hautes valeurs de l'esprit dans le monde, qu'elle gagnera la guerre ; alors, son rôle véritable commencera, avec



la reconstruction de l'Allemagne. La S.S. sera toujours mobilisée, et la loi de l'Ordre enseignée aux jeunes.

Avec beaucoup d'enfants, le peuple allemand dominera l'Europe tout entière, et colonisera l'Est, où les S.S. tiendront la frontière allemande, pour s'y entraîner et y dicter leur loi. Alors, le peuple germanique pourra s'opposer à l'Asie, pour le maintien de la beauté et de la culture, qui sans cela, disparaîtraient de cette terre. Et les S.S. plus croyants, plus obéissants, plus fanatiques et plus corrects que jamais, seront les premiers du peuple germanique :

« Ce doit être comme cela, et ce sera comme cela sous l'autorité du Reichsführer S.S. ; l'Ordre avec toutes ses sections : l'Allgemeine S.S., la Waffen S.S., la Police d'ordre, la Police de sécurité, l'administration économique, le corps d'instruction, l'enseignement idéologique, politique et racial, l'Ordre restera un bloc, un corps, un Ordre (Ein Block, ein Körper, ein Orden). Malheur à nous, si nous n'y parvenons pas, malheur à nous si les chefs voient mal leur tâche, s'ils croient faire quelque chose de bien, alors qu'en réalité ils ne font que le premier pas vers la fin. Nous avons obtenu de grands succès sur la route de l'unification. Après les luttes très dures de cette année, et les heures les plus difficiles, les Waffen S.S. sont devenus une unité fondue à partir de divisions et de parties différentes : Leibstandarte, Verfügungstruppe, Totenkopfverbände et S.S. germaniques. Ces dernières semaines, comme nos divisions « Das Reich », « Totenkopf », et « Wiking », étaient ensemble, chacun pouvait dire : « J'ai près de moi « Das Reich », ou « Totenkopf », ou « Wiking », Dieu soit loué, nous ne risquons rien (Gott sei Dank, da kann uns nichts passieren).

Mais, de même qu'elle s'est faite à la Waffen S.S., la fusion doit se faire au sein de la Police d'ordre, de la Police de sécurité et de l'Allgemeine S.S. Cette fusion prendra place dans le domaine des échanges, des postes, des renforts, de l'instruction, de l'économie et du service médical. Je m'efforce toujours de lier les parties en un tout ; malheur à nous si une de ces liaisons devait un jour se délier. Je suis persuadé que tout se perdrait en une génération ou même moins, et que tout serait à nouveau dépourvu de sens comme autrefois (Dann würde alles . . . in seine alte Bedeutungslosigkeit zurücksinken). On pourrait dire alors que c'est bien fait et que lorsqu'on n'est pas digne de l'existence (nicht lebenswert), il vaut mieux être dissous ; c'est exact. Même s'il s'agissait de notre chère S.S., je ne voudrais pas maintenir quelque chose qui ne fût pas digne de vivre. Mais je crois qu'alors je ne pourrais en porter la responsabilité devant l'Allemagne, devant la Germanie, car cet Empire germanique a besoin de l'Ordre des S.S. Il en a besoin au moins pendant les prochains siècles, alors dans mille ou deux mille ans, une forme nouvelle sera certainement découverte.

Quand nous serons au bout, alors il restera quelque chose, deux idées fondamentales à conserver et à sauver. Il en surgira quelque

chose de nouveau, exactement comme il est sorti quelque chose de la grande époque germanique du temps des chevaliers, de l'organisation Vehme<sup>(1)</sup>, de l'Armée prussienne, dont nous portons aujourd'hui le flambeau afin d'en répandre une grande lumière. Il en sera de même plus tard ; aujourd'hui, nous ne pouvons pas permettre qu'il arrive quelque chose à la S.S., et c'est pour cette raison que je vous demande à tous du fond du cœur, à vous mes chefs, à vous mes généraux, qui représentez les degrés les plus élevés de la hiérarchie de l'Ordre S.S., je vous demande de constituer toujours un tout, de constituer cet ensemble de l'Ordre, de ne jamais considérer seulement votre partie, votre secteur, mais toujours la S.S. et au-dessus de tout, l'Empire germanique et notre Führer qui a créé cet Empire, et qui le crée encore.

Nous avons absolument besoin d'une union absolue avec le parti et avec toutes ses institutions. L'union, qui est plus importante que jamais, doit être notre loi sacrée, même si nous avons des disputes sur un point particulier. Fort heureusement, nous avons cette union avec la S.A. Nous avons besoin également d'une entente avec l'armée. Nous savons aujourd'hui que nous sommes les soldats politiques, et que certaines choses nous apparaissent vieilles, mauvaises et injustes. Mais il faut voir toujours le côté positif, et considérer que votre tâche consiste essentiellement à gagner des hommes et à prêcher (Menschen zu gewinnen und Prediger zu sein). Ne voyez pas le côté négatif qui vous déplaît, mais cherchez à gagner des hommes, essayez de leur faire comprendre le sens de cette guerre et leur devoir, enseignez-leur le problème racial. En ce qui nous concerne, nous sommes tellement heureux de pouvoir dire que nous connaissons toutes ces choses ; c'est pour cela que nous sommes si forts. Donnez-vous la peine de devenir l'interprète de ces idées et de les développer. Tout commandant de compagnie à qui vous enseignerez ces idées en sera renforcé, et sa compagnie elle-même deviendra plus forte. Quant à chaque commandant de division que vous n'offenserez pas, mais que vous gagnerez, il deviendra d'autant plus dur dans cette guerre. Songez qu'il commande quinze ou vingt mille hommes. Son front sera mieux tenu, car c'est le cœur qui tient le front et non pas le corps, le fusil ou les canons (Das Herz hält die Front).

Je veux encore vous parler d'une question qui concerne les aides féminines S.S. ; elles nous permettront de nous passer de certains hommes. Je désire trouver ici une forme qui ne sera ni militaire, ni une institution de plaisir. Le peuple allemand devrait pouvoir arriver à créer une institution comme celle des Lottas finlandaises. En sélectionnant ces jeunes filles, et en faisant appel au sentiment de l'honneur, nous arriverons à des résultats impossibles à obtenir par des interdictions et des ordres militaires. C'est vous, les chefs S.S., que cette

(1) Tribunal secret qui jugeait les traîtres (la sainte Vehme).



tâche concerne. Vous devez chercher dans votre entourage, et votre famille, des jeunes filles comme vous l'avez fait pour les jeunes gens. Chaque jeune fille remplacera un homme.

Je vous prie de vous conduire en chevaliers, de rassembler tout votre sens de la justice et tous vos soins pour ces jeunes filles. Cette institution doit être taboue. Ce sont nos filles ; les sœurs de nos S.S. dont elles doivent être les fiancées et les femmes. Il faut que plus tard, quand un homme désirera épouser une jeune fille, et apprendra qu'elle a été aide féminine dans la S.S., qu'il dise : « Je peux l'épouser, tout est en ordre avec elle, ça doit être comme cela ».

L'avenir nous apportera, je le crois, de très lourdes charges. En ce qui concerne la fin de cette guerre, nous devons reconnaître qu'une guerre doit être gagnée spirituellement, par la volonté, par l'âme, car la victoire physique, matérielle n'est qu'un semblant. Celui qui abandonne, qui perd la foi, qui perd la volonté de résistance, rend ses armes. Celui qui lutte encore une heure après l'armistice, celui-là a gagné la bataille. Nous devons montrer ici notre tête dure (unseren ganzen Dickkopf), notre ténacité, notre acharnement et notre obstination. Nous devons montrer aux Anglais, aux Américains et aux sous-hommes russes que nous sommes, nous les S.S., plus durs et plus justes, que nous sommes ceux qui tiennent toujours. Nous serons aussi, dans ces cinquième et sixième années de guerre, ceux qui garderont toujours notre bonne humeur, qui ne feront pas grise mine, qui se présenteront quand il le faut, avec la plus grande volonté d'action. Nous le ferons ; ce sera un exemple pour les autres, et ils tiendront aussi. Nous devons avoir la volonté, et nous l'avons, de tuer tous ceux qui en Allemagne, pour une raison quelconque, ne veulent plus de l'activité commune. Nous devons les tuer froidement et tranquillement. Il vaut mieux en fusiller quelques-uns, que d'avoir une rupture à un moment donné. Si nous sommes en ordre du point de vue mental, du point de vue de la volonté et du point de vue de l'esprit, alors nous gagnerons cette guerre, en harmonie avec les lois de l'histoire et de la nature, car nous représentons les plus hautes valeurs du monde, et nous incarnons les valeurs les plus hautes et les plus puissantes de la nature (Wenn wir seelisch, willenmässig und geistig in Ordnung sind, dann werden wir diesen Krieg nach den Gesetzen der Geschichte und der Natur gewinnen, weil wir die höheren menschlichen Werte, die höheren und kräftigeren Werte in der Natur verkörpern).

C'est quand la guerre sera gagnée, que notre travail commencera. Nous ne savons pas encore quand se produira la fin de la guerre ; il est très possible qu'elle dure très longtemps ; nous le verrons bien. Mais, je vous ai déjà dit aujourd'hui, qu'au moment de l'armistice et de la paix, aucun d'entre nous ne pourra immédiatement dormir tranquille. Vous devez préparer tous vos commandants, et vos führer S.S. ; alors, Messieurs, nous serons à nos postes, et d'autres pourront dor-

mir. Je vais réveiller la S.S. toute entière, et commencer avec elle la reconstruction de l'Allemagne. Avec l'Allgemeine S.S., le travail germanique commencera immédiatement ; la récolte étant mûre, elle pourra être mise dans la grange.

Nous pourrons rester mobilisés pendant des années, grâce à des lois spéciales, et nous mettrons les unités de la Waffen S.S. en meilleure condition. Nous travaillerons encore pendant les six mois qui suivront la guerre comme si nous nous attendions à une grande attaque pour le jour suivant. Il sera indispensable que pendant les tractations de paix, l'Allemagne conserve une réserve de vingt-cinq à trente divisions S.S. intactes. Quand la paix sera définitivement signée, nous serons alors capables de commencer notre grand travail d'avenir. Nous coloniserons, nous enseignerons les lois de l'Ordre S.S. aux jeunes. Je suppose nécessaire à la vie de notre peuple d'apprendre à nos petits-fils les problèmes de nos ancêtres, au point d'en faire une partie de leur être même. Sans en parler, et sans que nous soyions obligés de faire des cadeaux ou de donner des avantages matériels, il est évident que nous devons avoir des enfants. Il est bien entendu que c'est de cet Ordre, qui constitue l'élite raciale du peuple allemand, que la descendance la plus nombreuse doit provenir. Nous devons en vingt ou trente ans, devenir vraiment le corps dirigeant de l'Europe tout entière. Si les S.S., tous ensemble avec les paysans, nous colonisons largement l'Est, avec un élan révolutionnaire, et sans poser de questions inutiles, alors dans vingt ans, nos frontières ethniques seront reportées à cinq cents kilomètres à l'Est.

J'ai demandé aujourd'hui au Führer que les S.S., après avoir rempli leur tâche et leur devoir de guerre, reçoivent le droit de tenir cette frontière de défense qui constituera la frontière extérieure de l'Allemagne à l'Est. Je pense que personne ne se présentera pour nous enlever cet avantage. Nous pourrons alors exercer pratiquement là-bas les jeunes à l'emploi des armes. Nous dicterons notre loi à l'Est. Nous avancerons de plus en plus, et nous arriverons jusqu'à l'Oural. J'espère que notre génération réalisera cette œuvre, que chacun aura combattu à l'Est, et que chaque division pourra passer tous les deux ou trois ans, un hiver à l'Est. Alors, nous ne nous affaiblirons jamais, nous n'aurons pas chez nous de porteurs d'uniformes qui ne viendront que parce qu'en temps de paix l'uniforme noir est plus seyant à porter. Chaque homme qui fera partie de la S.S. saura qu'il est toujours susceptible de recevoir une balle mortelle. Il s'engagera de cette façon à ne pas aller tous les deux ans danser à Berlin, ou s'amuser au carnaval de Munich, mais il sera à son poste dans l'hiver glacé de la frontière orientale. De cette façon, nous aurons une élite saine, prête à tout (Dann werden wir eine gesunde Auslese für alle Zukunft haben.).

Nous allons créer la possibilité pour le peuple germanique et pour l'Europe tout entière, dirigée par ce peuple, de créer une Europe or-



donnée qui, pendant des générations, pourra lutter victorieusement contre toutes les tentatives asiatiques d'agression. Nous ne savons pas quand ceci aura lieu. Si, de l'autre côté, existe une masse d'hommes d'un milliard ou d'un milliard et demi, alors le peuple germanique doit, comme je l'espère, avec ses 250 à 300 millions d'hommes, constituer avec les autres peuples européens, un tout de 600 à 700 millions d'hommes avec un champ de manœuvre allant jusqu'à l'Oural ; il pourra alors s'imposer à l'Asie. Malheur à nous si le peuple germanique ne peut pas gagner ce combat ; ce sera la fin de la beauté, de la culture et de la force créatrice de cette terre. Ceci est l'avenir éloigné. Nous luttons pour cet avenir et nous devons continuer l'héritage de nos aïeux. Nous voyons cet avenir car nous le connaissons, et c'est pour cette raison que nous sommes plus fanatiques que jamais, plus croyants que jamais, plus obéissants et plus corrects que jamais, car c'est notre devoir. Nous voulons être dignes d'être les premiers S.S. du Führer Adolf Hitler, dans la longue histoire future du peuple germanique.

Pensons maintenant au Führer, à notre Führer Adolf Hitler qui va créer l'Empire germanique et qui nous conduira dans l'avenir germanique.

Vive notre Führer Adolf Hitler !

Sieg Heil ! Sieg Heil ! Sieg Heil ! »

#### F. — Cinquième discours.

Ce cinquième discours, prononcé le 14 Octobre 1943, à Bad Schachen, sur les bords du lac de Constance, devant les commandants en chef, constitue un exposé des grandes idées directrices du Reichsführer S.S., à cette phase décisive de la guerre, principalement en ce qui concerne la sécurité intérieure.

Grâce aux mesures prises depuis 1933, le nombre des crimes a diminué, malgré la guerre, mais particulièrement grâce à l'incarcération des criminels politiques et professionnels, et des asociaux, dans les camps de concentration. Grâce aux sévères mesures contre le défaitisme intérieur, la défection italienne a pu être surmontée. Le châtiment suprême est le seul moyen de tirer, dans le cas d'un défaitiste, quelque chose de bon d'une vie ratée.

Himmler justifie alors les mesures d'exception prises contre les Juifs, ennemis de l'Allemagne depuis toujours, contre les francs-maçons, les démocrates, les Eglises qui se mêlent de politique, et tous ceux qui pensent rendre service à leur pays, en détestant l'Allemagne.

La lutte contre les partisans, à l'Est, a été réussie grâce aux for-

mations S.S. utilisées ; et Himmler insiste sur la nécessité de ne pas accorder trop vite la nationalité allemande à des nationaux étrangers qui se sont distingués au sein des troupes allemandes, afin qu'il n'y ait pas mélange de sangs.

Cette volonté d'éviter des mélanges de sangs se manifeste par des châtiments terribles contre les étrangers coupables de rapports avec des Allemandes, alors que d'un point de vue directement inverse, un étranger étant susceptible d'avoir du sang de valeur, les enfants de bonne race doivent être volés, ou détruits. Ce n'est pas cruel, car autrement ce sang étranger serait susceptible de s'opposer victorieusement un jour à l'Allemagne :

« Grâce aux mesures prises depuis 1933, le nombre de délits criminels a constamment diminué. En 1941, nous avons enregistré le plus petit nombre de cas criminels connus depuis la fondation du Troisième Reich, bien que nous nous trouvions déjà en guerre depuis trois ans. Cela provient des nouvelles lois du Troisième Reich, qui permettent d'éliminer ou de mettre hors d'état de nuire, les éléments criminels : éliminés par la peine de mort, appliquée plus souvent et plus brutalement que par le passé ; mis hors d'état de nuire tantôt par emprisonnement, tantôt par la mise en camp de concentration.

Vous pouvez être certains que si ces quarante mille criminels politiques et ces soixante-dix mille asociaux, ou criminels professionnels, étaient actuellement en liberté, notre sécurité se trouverait menacée. Mais puisque nous les avons sous bonne garde et que, ceci dit en passant, nous employons leur force utilement pour des buts de guerre, et fournissons ainsi beaucoup de millions d'heures de travail pour l'armement, notre situation du point de vue de la sécurité, s'est améliorée d'année en année.

A propos de la lutte contre le communisme intérieur, je constate que notre peuple, nos ouvriers, sont, pendant cette guerre, d'une honnêteté extraordinaire, et accomplissent si fidèlement leur devoir qu'ils ne nous causent pas de difficultés. Une autre question est celle du défaitisme dans les milieux intellectuels et aisés. Je vous rappelle ici la période où l'Allemagne a sans doute traversé une grande vague de défaitisme. Ce fut l'époque où nous arriva la nouvelle : « Le Duce vient d'être relevé de ses fonctions, c'en est fait du fascisme ; l'Italie se retire de l'Axe, ou se retirera prochainement ». Ce fut le temps où arrivaient les nouvelles de durs combats sur le front de l'Est. A ce moment, il y avait des gens en Allemagne qui disaient : « Tiens, c'est intéressant, on peut donc arrêter un Duce ; le fascisme est d'un seul coup anéanti et balayé ». A cette époque, je me dis ceci : « Il faut, dès le début, écarter les mauvais exemples ». Les insensés qui tiennent de tels propos n'ont jamais compris que le fascisme et le national-socialisme sont deux choses foncièrement différentes. Le fascisme est certainement le premier mouvement qui, en 1919/20, ait banni le com-



munisme de l'Italie. C'est le grand mérite historique du Duce et du fascisme. Mais beaucoup n'ont pas encore compris que le fascisme et le national-socialisme ne peuvent pas être comparés en tant que mouvements spirituels, et dans leur conception idéologique du monde.

Vous avez certainement lu dans la presse que le *Regierungsrat* Z, le garçon de café X ou l'industriel Y, ont été jugés, condamnés à mort par un Tribunal Populaire et passés par les armes, pour propos défaitistes. En mon âme et conscience, je tiens absolument à ce que de tels jugements soient rendus publics. Si la nécessité se présente, nous ne devons pas avoir de fausse pitié, et bégayer la fameuse excuse allemande : « C'est pourtant un si bon type ; sa parole a certainement dépassé sa pensée » ! Quelle sera cependant la réaction, si un *Regierungsrat* tient les propos suivants : « Nous devons faire la paix, nous ne pouvons pas gagner la guerre ; le Führer a mal manœuvré à telle ou telle occasion ». Quelle sera la réaction, si ces choses sont dites justement par un homme qu'on suppose intelligent, et que l'homme du peuple reconnaît apte à la direction ?

Si ce genre de personne commençait à détruire chez un paisible Allemand sa foi, sa confiance, sa fidélité et son obéissance, les torts qu'il ferait subir ainsi seraient inestimables. Si ces mêmes propos étaient tenus par un jeune homme d'une vingtaine d'années, cela serait sans importance. Il peut malgré tout être correct et il ne demande qu'à être éduqué. Si, par contre, cela est dit par un homme d'âge mûr, ayant rang et dignité, il tombe impitoyablement sous le coup des lois de la guerre, et il perd sa tête. Cela doit être divulgué, car c'est le seul moyen de retirer d'une vie ratée, quelque profit pour la nation, et de faire entendre raison à des milliers de bavards. C'est pourquoi j'ai toujours été pour les punitions dures et impitoyables, là où il le faut. Ce châtement n'est pas fait pour rester secret ; c'est la seule façon d'atteindre un but éducatif.

Les ennemis de la doctrine nationale-socialiste et de l'Allemagne, que nous avons depuis toujours, se dressent contre nous dans le monde entier. Les Juifs sont les premiers. Or, il existe des gens qui prétendent que nous n'aurions pas dû empoigner les Juifs de cette façon (*nicht derart anpacken sollen*). A ceci, Messieurs, je puis faire l'objection suivante : On sait pourtant qu'en 1917/18 nous ne nous sommes pas occupés d'antisémitisme ; personne ne peut nous le reprocher. Malgré cela, le Juif a combattu l'Allemagne d'alors de toutes ses forces, et a tout fait pour faire perdre la guerre ; il s'est montré tel qu'aujourd'hui. Chaque mouvement qui avait pour but de désorganiser l'Allemagne, afin de nous enlever la victoire, était dirigé par un Juif, qu'il s'agisse des démocrates, des spartakistes ou des « *Arbeiter- und Soldatenräte*. »

En second lieu, je cite les francs-maçons. Il y a des gens qui disent : « Mon Dieu, la franc-maçonnerie est pourtant une organisation inoffensive qu'on n'aurait pas eu besoin de dissoudre. La franc-maçonnerie

était une organisation juive, qui recrutait avec des moyens apparemment inoffensifs, de sots et crédules Aryens. En vérité, les francs-maçons servaient un but politique supérieur ; ce sont eux qui projetèrent, exécutèrent et prédisent les événements du mois de novembre 1918. Exactement comme les Juifs et les communistes. Il en est de même pour les Etats démocratiques et ploutocratiques. Tous nous haïssent. Ils haïssaient déjà l'Allemagne à cette époque, et aujourd'hui encore. Aux ennemis cités ci-dessus : judaïsme, franc-maçonnerie, bolchevisme, démocratie, ploutocratie, je puis tranquillement ajouter les Eglises qui se mêlent de politique (*politisierende Kirchen*). D'un côté, le protestantisme, qui forme, en Angleterre, une véritable Eglise d'Etat. De l'autre côté, le catholicisme, avec ses idées propres, ses projets et dispositifs de puissance.

Donc, où que nous allions, en France, en Norvège, au Danemark ou en Russie, tout Juif, franc-maçon, communiste, bolchevique ou marxiste est notre ennemi naturel. En outre, il se trouve dans ces pays — je pense surtout aux Etats germaniques — des nationalistes égarés, qui, excités par la gigantesque propagande anglaise et russe, pensent rendre service à leur nation, par exemple le Danemark ou la Norvège, en nous haïssant.

A l'Est, nous avons toutes ces populations étrangères qui ne nous sont pas apparentées du point de vue de la race, donc toutes les races slaves. Il est clair que ce fait rend notre situation plus difficile, mais il est certain aussi que nos ennemis comptent toutes ces forces (*weltanschauliche Kräfte*) parmi leurs alliés. En ce qui concerne la guerre contre les partisans, je sais très bien moi-même que nous devons être sur nos gardes. Avant la campagne de Russie, j'ai utilisé des forces à cette intention : à savoir deux brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie, et environ vingt régiments de police. J'ai pu constater que, pendant ce laps de temps — ce ne furent que quelques mois — pendant lequel j'ai disposé de ces effectifs, il m'a été possible de pacifier ces régions dans une large mesure, de faire diminuer la cadence des complots, et de provoquer une chute absolue de la fameuse courbe de statistiques.

En ce qui concerne les problèmes des populations étrangères sur le sol allemand, j'ai déjà dit qu'en Allemagne se trouvaient six à sept millions d'étrangers. Le problème concerne principalement la manière de traiter ces populations. On me reproche souvent de ne pas accorder la nationalité à toute la famille des hommes classés dans la « *Volksliste 3* », ayant fait leurs preuves au feu et obtenu la croix de fer de 2<sup>ème</sup> classe. Ma réponse à cette question est catégorique : « Je ne le fais pas. Je ne pense absolument pas à commettre les mêmes erreurs que nous avons, hélas, commises trop souvent pendant les années de 1914 à 1918 ».

Je puis vous rappeler, à vous, Messieurs, qui avez combattu les



Polonais pendant les années de 1918/19, et en 1921 à l'Annaberg en Haute-Silésie, que nos plus dangereux adversaires étaient nos anciens sous-officiers qui avaient eu la croix de fer. Ils étaient ressortissants étrangers, mais dressés et entraînés à la guerre par nous. Je ne pense pas donner à toute la famille la nationalité allemande parce qu'un seul homme de cette famille a été brave, et a obtenu la croix de fer. Je ne sais pas, et vous ne savez pas, quelle est la valeur morale de sa femme. Nous savons tous, par contre, que la femme polonaise ou tchèque est toujours la partie dominante du point de vue de la nationalité et de la langue des enfants. Il faut traiter prudemment toutes ces questions relatives aux mariages mixtes. C'est la raison pour laquelle, moi ou nous, la police, punissons si sévèrement les ressortissants d'une nation étrangère ayant eu des relations avec des femmes ou des jeunes filles allemandes. Chaque cas dénoncé et constaté, entraîne la comparution de la femme en cause devant un tribunal compétent. Si la complicité de la femme est prouvée, c'est-à-dire si elle a provoqué l'étranger en question — il s'agit surtout de Polonais et de Russes — celui-ci est enfermé dans un camp de concentration à vie. Dans les cas très graves, il est condamné à mort par pendaison, et exécuté immédiatement, sur les lieux mêmes. Ceci peut paraître très dur, mais je suis convaincu que nous nous devons cette dureté, à nous-mêmes et à notre peuple. Si beaucoup de gouttes de sang étranger se mêlaient au nôtre, cela signifierait un amoindrissement de la plus grande valeur que nous possédions, c'est-à-dire notre sang.

Il est évident qu'un tel croisement de peuples peut toujours produire quelques types bons du point de vue de la race. Je crois que dans de tels cas nous devons sortir ces enfants de leur milieu et les emmener chez nous, même si nous devons les enlever de force, et les voler. Une telle mesure peut paraître étrange à notre sensibilité européenne, et d'aucuns me diront : « Comment pouvez-vous être assez cruel pour enlever un enfant à sa mère ? » A cette question je puis répondre : « Comment pouvez-vous être assez cruels pour laisser un futur ennemi génial de l'autre côté, qui plus tard tuera vos fils et vos petit-fils ? Ou bien nous récupérerons ce sang supérieur pour l'utiliser chez nous, ou bien, cela peut vous paraître cruel, Messieurs, mais la nature est cruelle, nous détruirons ce sang ! Nous ne pouvons pas prendre la responsabilité de laisser ce sang de l'autre côté, pour que nos ennemis aient de grands chefs, capables de prendre la direction. Ce serait une lâcheté pour la génération actuelle, d'hésiter à prendre une décision, et de la laisser à ses descendants. »

La guerre à conduire contre le Russe a un caractère particulier, du fait de la cruauté avec laquelle les Slaves la mènent. C'est pourquoi il convient de se montrer impitoyable à l'égard de celui que ne fait pas

son devoir, depuis la rétrogradation jusqu'à la mort. Si nous n'étions pas suffisamment durs envers nous-mêmes, un adversaire plus dur, nous vaincrait. La guerre est l'apogée de la vie d'un soldat de métier, et cette lutte est la plus grande de tous les temps.

Il ne faut pas craindre de faire terminer à un officier sa carrière, avec le grade de capitaine. C'est seulement en étant croyant comme un Allemand, et dur comme un commissaire politique, que cette guerre sera gagnée. Les tueries à venir ne sont que des épisodes passagers, qui seront aisément surmontés si le corps des chefs S.S. reste ordonné, s'il conserve le goût du commandement, la foi et l'unité.

Mais surtout, c'est la fidélité au Commandant en chef qui primera toutes les autres vertus, et qui permettra, outre la victoire, de diriger l'Europe, de repousser les frontières nationales de cinq cents kilomètres à l'Est, et de créer là un immense champ de manœuvre pour les S.S. qui s'y maintiendront en forme. Il s'agit avant tout de se montrer dignes de l'insigne faveur du destin, qui après deux mille ans, a donné un Hitler à l'Empire germanique :

« Nous sommes tous d'accord, je pense, sur le fait que cette guerre ne peut être menée qu'à une fin victorieuse. Mais nous sommes aussi d'accord sur le fait que nous nous trouvons en face d'un adversaire non européen, qui ne tient nullement compte de notre tactique de guerre, qui date encore en partie du temps des guerres dynastiques (Kabinettskriege).

Nous nous trouvons en face d'un adversaire qui, dans ses propres rangs, applique avec une cruauté slave, les lois de la guerre contre nous. Je crois qu'ici nous ne pouvons lui opposer qu'une défense qui nous soit propre, une défense germanique, qui nous rende aussi durs que les hommes de l'autre côté, endurcis par leurs commissaires. Le Moyen-âge nous a transmis une très belle devise, qui se trouve inscrite dans le vestibule de la maison d'un commerçant westphalien : « Ehre ist Zwang genug » (l'honneur est la seule contrainte). Je crois cette devise valable pour nous, Germains et Allemands. Ce que nous avons à faire, nous le ferons ; chaque unité s'acquittera de sa tâche avec sa propre initiative, et son propre esprit de corps. Cependant, nous devons renoncer à la fausse camaraderie, à la pitié mal comprise, à la fausse sensibilité, et aux mauvaises excuses envers nous-mêmes. Il nous faut retrouver le courage de regarder toutes ces choses avec une franchise brutale.

Voyez-vous, dans chaque organisation, il y a des hommes bons et des hommes mauvais. Même de bons soldats ont des moments, voire des jours, des semaines, ou des mois de faiblesse. Les organisations du monde entier se sont toujours distinguées de la manière suivante : Celles qui n'ont pu se maintenir, avaient adopté le mauvais principe suivant : « Nous ne voulons pas exclure cet homme, nous ne voulons pas tenter une procédure contre lui ; notre organisation se trouve-



rait ainsi compromise ». Cette méthode est semblable à un poison qui fait mourir lentement, mais sûrement. Les autres organisations, surtout celles qui ont pu survivre, avaient adopté l'autre principe : « Servir impitoyablement, même s'il s'agit d'un ami, le traîner devant les tribunaux et le condamner ». S'il s'agit d'un cas grave, on peut dire à la personne en cause : « Tu as été officier, te voilà dégradé et ramené au rang de simple soldat. Prends donc ton fusil et va mourir au champ d'honneur, afin de réhabiliter ton nom et celui de ta famille ! » Dans les cas moins graves, on peut dire : « Il est impossible que tu retrouves ton ancien grade, qui était trop élevé pour toi ; tu n'as pas été à sa hauteur. Mais tâche de récupérer un petit grade, et quitte nos rangs après la guerre, comme un homme qui a fait son devoir honorablement ». Cependant si, dans des cas très graves, cette faveur n'a pas pu être accordée, ce soldat, ce S.S. ou ce policier, sera condamné à mort et exécuté, sans aucune possibilité de recours en grâce.

Dans ces cas, nous devons devenir extrêmement durs envers nous-mêmes. Si nous ne le devenions pas, un adversaire plus dur que nous l'emporterait sur nous. Il faut que nous assumions cette responsabilité, car nous autres soldats, nous ne vivons pas uniquement pour nous, mais nous tenons, tel un dé, le sort de la nation entre nos mains. Nous jouons aux dés le destin de l'Allemagne. C'est pour cela que nous luttons, que nous sommes devenus par pure conviction des soldats de métier. La guerre, même si elle devait durer longtemps, ne devrait jamais nous trouver fatigués. Bien qu'elle soit désagréable et difficile pour des centaines de milliers, elle doit être pour nous autres, soldats de métier, l'apogée de l'accomplissement de notre vie d'homme (Die hohe Zeit der Erfüllung unseres Manneslebens). La guerre nous donne l'unique occasion d'exprimer notre gratitude à la nation, pour les avantages reçus en temps de paix, c'est-à-dire être placés au premier rang de la société et jouir d'un standard de vie très élevé.

Nous nous trouvons dans la plus grande lutte qui ait jamais existé. Cependant, j'ignore s'il s'agit des temps les plus difficiles de l'histoire allemande. Il faut nous habituer à une plus grande franchise envers nos inférieurs et envers nos supérieurs.

Il faut, à mon sens, adopter les règles de l'ancienne armée prussienne. Lorsqu'un officier se révélait incapable, il était renvoyé comme capitaine. Ainsi disait Frédéric : « Il n'a pas réussi ». (Es ist das alte friderizianische Wort : « Er hat nicht reussiert »). Ce système, je l'ai adopté pour les S.S., où il est parfaitement possible de dégrader devant son bataillon, un chef, un officier qui n'a pas fait son devoir. Cette dégradation est exécutée impitoyablement ! Nous n'avons pas à avoir d'égards envers les individus, mais seulement envers la nation.

C'est seulement si le Führer corps de l'Empire naissant d'Adolf Hitler, c'est seulement, si nous-mêmes sommes aussi cruels qu'un commissaire, et seulement si nous sommes aussi croyants qu'un Alle-

mand qui a placé sa confiance dans l'avenir de l'Empire, que nous serons dignes d'avoir vécu à l'époque hitlérienne ! Seulement alors, nos descendants et le monde futur pourront dire : « Ils étaient dignes d'avoir vécu à cette époque ». Et je suis convaincu qu'on dira que le Reich germanique a été créé par nous tous, grâce à la lutte, à la vie, et la mort communes.

Nous avons encore une perspective grandiose devant nous. Tout ce que nous aurons à endurer pendant l'hiver prochain, au cours duquel nous serons certainement forcés de tuer et de massacrer deux à trois millions de Russes, tous ces événements ne sont que des épisodes passagers que nous devons surmonter coûte que coûte. Nous les surmonterons, ces difficultés, si les corps d'élite, le corps des chefs et celui des officiers sont en ordre, s'ils commandent, s'ils ont la foi, s'ils ont la volonté d'exclure de leurs rangs tout homme indigne. Nous traverserons ce moment difficile, ainsi que beaucoup d'autres à venir, sans jamais demander combien de temps cette guerre durera encore. Elle durera jusqu'à ce qu'elle soit terminée, jusqu'à ce que nous l'ayons gagnée. C'est la simple réponse à donner à nos soldats. Nous traverserons toutes ces difficultés, et nous gagnerons si nous sommes unis, si nous refusons de laisser percer le moindre désaccord dans les cadres supérieurs, si nous nous opposons à la moindre querelle et à la moindre jalousie entre les différentes armes et organisations.

Il faut bien savoir que nous ne remporterons la victoire, que si nous restons fidèles au serment prêté à notre Commandant Suprême, si nous sommes fidèles, confiants et unis ; la victoire nous est destinée tôt ou tard. Le jour viendra où l'un de nos adversaires sera par terre, et les autres verront qu'il est inutile de continuer la lutte. Il n'y a qu'une chose importante : rester debout et riposter. Il peut y avoir des moments graves ; nous en aurons encore plusieurs. Nous ne devons jamais perdre confiance, nous devons toujours repousser l'ennemi, et un beau jour, la guerre sera terminée. Il a fallu dix ans au vieux Fritz (Frédéric II), pour faire de l'Allemagne une puissance européenne. La fin de cette guerre signifie pour nous la route ouverte vers l'Est, la création d'un empire germanique, et la récupération de trente millions d'hommes de notre sang, ce qui fera de notre vivant une population de cent millions de Germains. Comment et de quelle manière nous procéderons, nous l'ignorons encore. Cela signifie que nous serons alors la seule puissance décisive de l'Europe. Cela signifie : préparer la paix en reconstruisant et en étendant, pendant les vingt premières années, nos villages et nos villes. Cela veut dire que les frontières nationales (Volkstumsgrenzen) seront repoussées à cinq cents kilomètres vers l'Est, et cela signifie, Messieurs, que nous aurons alors une frontière défensive à l'Est, éternellement mobile, qui nous maintiendra toujours jeunes, et grâce à laquelle nous pourrions peu à peu avancer, dans l'espace de sécurité militaire nécessaire à la future



guerre moderne, afin que nos fils et nos petit-fils ne soient pas abattus par les bombes ennemies.

Ceci, Messieurs, signifie la paix véritable, la fin de cette guerre et un avenir merveilleux que nous devons toujours avoir devant les yeux. A l'instant où nous considérons notre avenir de cette manière, les misères et les dangers actuels que nous devons surmonter, nous apparaissent moins graves parce qu'ils paraissent petits à côté de la grandeur de notre époque qui nous donne, à nous, peuple germanique, le bonheur d'avoir, pour la première fois après deux mille ans d'histoire germanique, trouvé un chef tel que notre Führer, Adolf Hitler. Montrons-nous dignes de lui, ayons la volonté sublime d'appartenir à sa suite fidèle et obéissante.

Heil Hitler! »

### III. — BERGER.

Dans cette lettre à Himmler, du 9 Mars 1943, Berger, retour du quartier général en campagne, exprime au Reichsführer S.S. combien il est ému de la confiance que celui-ci lui a manifestée, et le met en garde contre la facilité avec laquelle il accorde sa confiance, et contre sa trop grande bonté d'âme, à l'occasion d'une affaire manquée qu'il ne précise pas autrement.

Aujourd'hui, la vieille devise de la noblesse huguenote réfugiée (sans doute de vrai sang germanique parce qu'elle s'exprime en français), n'est plus valable ; le national-socialisme exige tout de celui qui le sert. Quelles que soient les difficultés de tous ordres, c'est le dévouement entier à la cause, qui permettra de surmonter les épreuves, et de transformer les généraux S.S. en personnages historiques.

Des dizaines de milliers de jeunes S.S. sont passionnément dévoués à Himmler, et prêts à donner leur vie pour lui ; malheureusement, il existe beaucoup de bons à rien parmi les chefs S.S., totalement dépourvus d'amour-propre. Un ordre donné doit être exécuté jusqu'à sa dernière conséquence, la fidélité et l'obéissance absolues doivent aussi être restaurées dans les hauts grades de la S.S., où l'on manque aussi du sens de la responsabilité.

Berger reconnaît qu'il eut fallu traiter moins inhumainement les populations de l'Est, mais il poursuit en affirmant que même avec un défaut de foi dans certaines parties du peuple allemand, et la nécessité d'agir trop vite, il s'agit de déterminer la nation appelée à diriger le monde. Il estime qu'il ne saurait y avoir qu'une alternative : la

victoire nazie ou la fin de l'ère germanique, et il assure Himmler de son obéissance absolue, quels que soient les ordres :

« Reichsführer!

Dans la vie humaine, il y a de longues périodes dépourvues d'événements d'importance, et d'autres, où de grands et importants événements se suivent rapidement. C'est ainsi que ma dernière conférence au quartier général de campagne du Reichsführer S.S. est devenue l'événement le plus décisif de ma vie. Tout d'abord, parce que mon Reichsführer m'a fait cadeau de sa confiance, et m'a parlé de choses intimes, ce que l'on fait seulement lorsque la visière est entièrement levée et lorsque l'on sait que celui auquel on confie ces choses est digne de foi, et qu'il cherchera à justifier cette confiance par son application encore plus grande en service.

Vous avez eu durant les derniers jours et les dernières semaines de grands désappointements personnels. Je les avais presque prévus ; il est sûr, Reichsführer, que vous avez parfois trop de confiance à l'égard de tout le monde, et que vous oubliez, du fait de votre bonté, qu'il y a des gens indignes de cette confiance, qu'elle oblige chacun extraordinairement, et que tous ne sont pas capables de supporter ces obligations. Nous vivons à une époque sauvage et orageuse. Nos ancêtres, au moins en ce qui concerne le corps des officiers, se trouvaient dans une situation beaucoup plus facile. La vieille devise de la noblesse huguenote réfugiée, en majorité de vrai sang germanique, était : « Mon âme à Dieu, mon épée au Roi, mon cœur aux dames ». (1) C'était vraiment facile, une séparation claire, des limites bien tracées. Aujourd'hui, le national-socialisme exige tout : l'âme, l'épée et le cœur, pour l'idée.

Après un court délai transitoire et profondément humiliant, l'idée a enfin vaincu. Comme dans une forêt tropicale après la période des pluies, tout grandit et la sève monte. Maintenant c'est le temps de l'épreuve. Ce changement, Reichsführer, il faut être juste dans ce cas, exige de chacun de grandes qualités d'auto-observation, de maîtrise de soi, et d'auto-critique. Naturellement, on ne peut pas exiger cela de tous ; pourtant, il faut pouvoir exiger de celui qui jouit de la confiance du Reichsführer S.S. qu'il apprenne justement du Reichsführer S.S., ce qui suit : « Faire passer sa propre personne au second plan, au profit du dévouement à la cause, d'autant plus que chacun de nous est en un certain sens un personnage historique ou peut le devenir, comme le sont devenus les généraux de Frédéric le Grand.

Reichsführer, ces petits désappointements, considérés par rapport à l'ensemble, ne doivent pas vous faire abandonner votre bonté ni votre chemin actuel. Je puis vous assurer de la façon la plus certaine que des milliers et des dizaines de milliers de S.S., vieux et surtout jeunes, sont

(1) en français dans le texte, avec indication: Alt-französisch, vieux français.



attachés à votre personne avec une touchante fidélité et avec amour, et sont prêts à chaque instant, non seulement à donner leur vie pour leurs principes et pour les ordres reçus, mais — ce qui est beaucoup plus difficile — à vivre suivant ces principes. Je ne suis pas de ceux qui ont leur cœur sur la langue. Quand il s'agit de questions personnelles, je suis terriblement maladroit et lourd. Si je suis habituellement habile dans l'exécution des affaires de service de mon Reichsführer à l'égard des autres, je suis d'autant plus maladroit, quand des questions personnelles sont discutées chez le Reichsführer. Les meilleurs arguments me viennent alors toujours trop tard, selon le vieux dicton souabe : « Le conseiller qui revient de la mairie est toujours plus savant qu'en y allant ».

Il existe un mal au sein du parti, et même chez nous, à la S.S. : nous avons beaucoup de Führer parmi nous, qui n'étaient pas capables de se nourrir convenablement du travail de leurs mains et qui sont venus chez nous, espérant au fond de leurs cœurs pouvoir vivre d'une façon plus facile et plus commode. Vous m'avez dit, Reichsführer, lors de notre entretien, qu'une femme a de la valeur, quand, ayant des enfants de son mari, elle est prête à exécuter avec lui le travail le plus dur. Cette attitude manque chez beaucoup de nos Führer. Il leur manque aussi ce que l'on nomme « la fierté virile devant le trône du Roi » (*Mannestolz vor Königsthronen*), c'est-à-dire, le courage de donner, évidemment sous une forme convenable, son avis personnel. Le supérieur a toujours le droit de décision ; lorsqu'il a décidé, son ordre doit être exécuté jusqu'à sa dernière conséquence (*Wenn er entschieden hat, wird dieser Befehl bis zur letzten Konsequenz durchgeführt*). Reichsführer, nous devons faire renaître chez nous cette conception du service et de la fidélité. Elle existe chez les simples S.S. et dans les grades inférieurs, et ceci m'attriste souvent lorsque j'y réfléchis. Mais elle est souvent absente dans les hauts grades. Les Führer S.S. oublient que la fidélité ne va pas seulement de bas en haut, mais aussi de haut en bas, car autrement, on ne peut pas conduire, à la longue, les gens.

De même, le sens de la critique n'est pas à la hauteur chez nos Führer. La critique est indispensable, mais, portée par nos Führer contre leurs supérieurs et contre les services les plus élevés, elle est indigne. Il est évident que seul, un grand chef S.S. a la possibilité, étant donné le caractère particulier du Reichsführer, de voir personnellement ce dernier et de lui présenter ses soucis et son avis. On connaît la vieille sentence : « Personne n'est plus compétent pour porter des critiques objectives, qu'un lieutenant de mauvaise humeur ». Certains de nos Führer n'ont pas dépassé le stade du lieutenant.

L'attitude extérieure du commandement est très bonne, mais l'évolution intérieure est défectueuse, de même que le sens de la responsabilité. Reichsführer, ceci n'est pas si terrible ; cela provient uniquement du rapide développement des choses. Je n'en parle pas pour criti-

quer, mais réellement parce que je ne veux pas que le Reichsführer soit influencé par cette dure désillusion, et amené à quitter son chemin habituel et sa grande bonté de cœur. Il y a beaucoup de gens indignes de ce traitement, mais, beaucoup aussi qui — animés par lui — seront capables d'un rendement maximum.

A propos du Ministère des Territoires occupés de l'Est, je suppose que nous, en Allemagne, n'avons rien appris de l'histoire, pour traiter les peuples étrangers. On a toujours cru qu'en donnant aux peuples de l'Est des concessions économiques et la liberté politique, on les gagnerait, et qu'ils marcheraient pour nous. Plus nous l'avons fait, et plus ces peuples ont repris conscience de leur propre valeur. A mon avis, nous avons commis une faute, quand nous nous sommes jetés sur ces peuples dans la Baltique et en Ukraine, comme de pauvres affamés (*als ausgehungerte arme Habenichtse auf diese Völkerschaften stürzten*). Une garantie immédiate de la propriété petite et moyenne, de même que la promesse de répartitions importantes après l'épreuve, auraient largement suffi, et auraient certainement empêché que ces peuples qui nous ont salué comme des libérateurs, se comportent maintenant en indifférents ou en ennemis.

Finalement, c'est aussi une question de foi, et certaines parties du peuple allemand, surtout dans les milieux dirigeants, ne sont pas persuadées que le national-socialisme est une foi nouvelle.

Somme toute, il s'agit, avec cette guerre, de déterminer la nation appelée à jouer le rôle prépondérant dans le monde, et d'abandonner l'ancienne croyance, que le Bon Dieu a dans chaque pays une autre nationalité, et qu'il doit aider à tuer les hommes de l'autre côté de la frontière. Mais ceci est un problème de développement, un problème de temps. Le destin nous a durement éprouvés, parce qu'il ne nous a pas laissé le temps nécessaire à nous développer, et nous a forcés à la décision avant que nous ayons pu amener la meilleure partie du peuple allemand à ces idées claires.

Aujourd'hui, nous nous trouvons devant une grande décision : ou bien, le national-socialisme constitue une ère nouvelle, dure, difficile, mais claire, qui pour des siècles, peut-être même pour des milliers d'années, imprimera son empreinte non pas seulement au monde germanique, mais au monde tout entier, ou bien le national-socialisme constitue la fin de l'ère germanique, comparable en cela aux rayons du soleil couchant, qui fait tout briller encore une fois par sa lumière.

Moi-même, Reichsführer, je suis tranquille et prêt à toute éventualité. J'espère me tenir de cette façon au-dessus de l'affaire (*über der Sache*) et servir ainsi de la meilleure façon mon Reichsführer, qui m'a choisi. Je me rends compte que dans les époques difficiles, ce sont toujours quelques hommes qui ont décidé du destin d'un peuple ; lorsque ces hommes tombent, ils tombent comme des chênes centenaires dans la forêt. Je ne crois pas nécessaire de souligner que j'ai le plus pro-



fond espoir qu'avec mes sacrifices les plus personnels aussi, nous allons fonder une ère nouvelle. Aussi longtemps que je vivrai, je resterai votre serviteur fidèle, sur lequel vous pourrez absolument compter, quels que soient les ordres (auf den Sie sich verlassen können, ganz gleichgültig, was Sie befehlen).

Heil Hitler!  
votre reconnaissant  
Gottlob BERGER.

Berlin-Charlottenburg, le 9 Mars 1943.  
An der Heerstrasse 95. »

#### IV. — OHLENDORF.

##### A. — Déposition.

Lors de sa comparution devant le Tribunal, Ohlendorf exposa comment il s'inscrivit à la S.S. dès 1925, sans toutefois travailler avec le parti jusqu'à 1933, en raison de ses conceptions philosophiques, différentes de celles de ses chefs. Cette époque avant la prise du pouvoir lui parut une époque de grande conscience spirituelle, et il se mit à prêcher autour de lui, jusqu'au moment où, en 1930, la décision d'une représentation parlementaire fit reculer les données idéologiques du parti.

Il revint antifasciste d'un séjour d'un an en Italie, en 1931, choqué par la dissolution de la communauté des fidèles, et l'isolement de l'homme dans un Etat absolu dont la base morale n'était que camouflage. En Allemagne, au contraire, l'homme était resté dans une communauté populaire. Hitler l'avait d'ailleurs exposé en 1935 et en 1943, mais Goebbels, qui pensait autrement, en avait limité la diffusion.

Après 1933, une littérature apparut, qui n'avait rien de commun avec la base idéologique insuffisamment développée du nazisme. La conception démocratique, qui différencie le citoyen de l'homme, diffère en cela de la tradition germanique et du national-socialisme, où l'Etat représente le peuple tout entier, au sein d'une véritable communauté naturelle. Le danger réside dans la transformation de l'Etat en entité ; ce danger prit forme en Allemagne, où une véritable anarchie compliqua la situation, au niveau de pouvoirs indépendants au-dessous du Führer.

C'est alors que Ohlendorf, qui annonçait dans ses rapports les difficultés de tous ordres, fut traité de défaitiste par Himmler, qui ne savait pas faire travailler son entourage, comme Hitler d'ailleurs. Ohlendorf estime qu'il était séparé de Himmler par le fait qu'il mettait l'homme au centre de sa politique, alors que Himmler se mettait lui-même au centre de la politique. Muni de pouvoirs considérables, avec la S.S. et la police, Himmler fut véritablement criminel de ne pas créer des conditions viables.

Vis-à-vis des Russes, l'Allemagne se trouvait en état de légitime défense, et Ohlendorf estime que nul subordonné n'a à juger de l'autorité de son chef et en particulier à considérer que le commandant suprême est susceptible de donner un ordre criminel :

« En 1925 et 1926, je dirigeais un groupe de district ; je vendais des journaux, j'affichais des tracts, je participais aux discussions, je parlais dans des réunions, j'allais d'homme à homme et de maison à maison. A cette époque également, je m'inscrivis à la S.S., mais comme je n'étais pas d'accord avec les conceptions politiques et philosophiques de mes supérieurs, je ne travaillai pas avec le parti en 1926 et 1933. De plus, entre 1929 et 1931, j'étais étudiant à Göttingen, et entièrement pris par la diffusion du national-socialisme. Mon activité de cette époque reflète entièrement mon activité ultérieure. Je pensais alors que notre époque était une époque de grande conscience spirituelle, que nous avions à décider librement ce que nous désirions, et j'estimais nécessaire à qui possédait une idée, ou constituait un mouvement, de gagner librement des adhésions. C'est ainsi que je me mis à discuter les facteurs spirituels, politiques et sociaux de l'époque, afin d'éduquer les gens et de leur permettre d'avoir un avis personnel sur ces questions.

L'année 1930 fut décisive, car le parti, après des années de construction depuis 1925, décida d'assumer le pouvoir au moyen d'une représentation parlementaire ; à cette occasion, la base idéologique fut simplifiée, et le parti institua une technique et une stratégie. On perdit alors l'occasion de poursuivre les fondations idéologiques du parti ; et je cessai mon activité dans le cadre officiel de ce dernier.

J'obtins mon doctorat d'Etat en 1931, et passai alors un an en Italie afin de me rendre compte des réalisations d'un mouvement politique au pouvoir depuis dix ans, et parallèle en apparence, au nôtre. Mais je devins antifasciste en Italie, et en revins résolu à combattre le fascisme sous toutes ses formes et à maintenir le national-socialisme à l'écart. Les dangers du fascisme étaient constitués pour moi par la sécularisation des valeurs religieuses du christianisme, et la négligence dans l'observance des lois catholiques, qui conduisaient à la dissolution de la « *communio fidelium* ». La fin de la communauté des fidèles allait de pair avec le développement des valeurs matérielles de la société ; l'individualisme rendait l'homme indépendant, et l'obligeait à dé-



pendre de lui seul. L'homme n'appartenait plus à une communauté naturelle, et la disparition de ces liens métaphysiques souleva des questions non encore résolues, en même temps qu'elle mit en danger la sécurité des états les plus grands.

Le fascisme développa un humanisme qui lui permit d'agrandir encore la notion d'Etat, un Etat absolu dont les principes à base morale n'étaient que camouflage. Le national-socialisme était diamétralement opposé à l'idéal de l'Etat fasciste ; il avait admis que la communauté naturelle avait été détruite par l'individualisme, mais il avait essayé de considérer les êtres humains comme des réalités, avec leurs valeurs propres. Membre de la communauté populaire, l'homme avait vu ainsi s'établir une relation avec l'ensemble du peuple dans lequel il était né, et dont il n'était pas membre par hasard.

**Le Président :** Exposez-vous là une opinion officielle du parti, ou bien est-ce là votre interprétation propre, votre philosophie personnelle ?

**Ohlendorf :** Ceci a été exprimé sans équivoque par Adolf Hitler, en particulier dans le discours sur la culture, de 1935, et le discours au front, du printemps 1943, aux généraux du front de l'Est. Hitler déclara que le peuple allemand étant composé d'un certain nombre de races, c'était la mission de l'Etat de veiller à la conservation des caractéristiques de ces races différentes, tout en les unissant ; mais ces deux discours ne furent pas diffusés dans le grand public, et c'est la prose de Goebbels qui apparut à leur place.

**Le Président :** Dois-je comprendre que Goebbels avait davantage de pouvoir que Hitler dans le domaine de la propagande ?

**Ohlendorf :** Tout ceci peut paraître incroyable à qui n'a pas vécu ces choses. On ne saurait mettre en doute l'autorité du Führer dans l'Etat, mais il devait laisser les mains libres dans leurs domaines respectifs à Ley, à Goebbels et à Göring en particulier, du fait qu'il n'existait pas de séances du cabinet.

Pendant la période qui s'étendit jusqu'en 1933, le national-socialisme n'avait pas suffisamment développé ses principes. Après 1933, la plupart de ceux qui adhèrent au parti, étaient tout dévoués à un programme dont ils ne savaient qu'une chose ; les chefs en qui ils avaient confiance en étaient enthousiastes. Ce sont ceux-là qui rédigèrent cette littérature, mais on ne trouve pas de nationaux-socialistes, parmi eux. Ce sont ceux qui, aujourd'hui, déclarent n'avoir jamais été nationaux-socialistes. C'est pourquoi je m'opposai dès le début à ce type de littérature, comme par exemple au juriste Dr. Carl Schmitt, avec sa doctrine de l'ami et de l'ennemi. Rien n'était plus opposé aux vues du national-socialisme que cette doctrine ; en effet, dans un peuple, tous les citoyens (Volksgenossen) font partie du peuple, et, même s'ils s'opposent sur certains points, ils ne constituent pas des ennemis à exterminer, mais des compatriotes à gagner. C'est cette

doctrine qui, aidée par la littérature nationale bolchevique dans le domaine économique, est à la base de l'idée de l'Etat totalitaire.

La tragédie de la dernière guerre tient dans le conflit de deux philosophies qui ne se sont pas comprises. Dans l'Etat démocratique, le but, c'est l'égalité des citoyens et la garantie de leur liberté ; mais le côté humain de la vie : la culture, l'économie et l'éducation sont abandonnées à l'individu lui-même, de sorte qu'il y a une différence entre le citoyen et l'être vivant. C'est en cela que cette philosophie s'oppose à la tradition germanique ; pour celle-ci, l'Etat représente le peuple tout entier, et doit prendre soin de tous les citoyens.

C'est ainsi que l'homme allemand attend de ses représentants, c'est-à-dire de l'Etat, le développement de l'être humain tout entier, et de son côté, il est prêt à se dévouer entièrement pour lui. La communauté allemande existait ainsi sans constitution, sans limitation des droits et des devoirs, avec des volontaires entièrement dévoués, mais attendant de ses chefs de régler ses conditions d'existence. Il n'est pas douteux qu'une telle philosophie comporte de graves dangers, lorsque l'élément à la dévotion de l'Etat n'est pas suffisamment pris en considération, et que l'Etat devient une entité en soi. Le national-socialisme n'échappa pas à ce danger, mais, alors que l'Etat absolu existait en théorie, une anarchie populaire se développa, particulièrement pendant la guerre. Au-dessous du Führer, existaient des pouvoirs indépendants, des désobéissances et des trahisons, et l'Etat voulu par le Führer ne lui servit plus d'instrument, et se trouva remplacé par les multiples légèretés de chefs variés.

C'est en 1940 que mes divergences avec Himmler s'accrochèrent ; il me traitait en particulier de défaitiste.

**Le Président :** Dois-je comprendre que vous vous attendiez à la défaite de l'Allemagne ?

**Ohlendorf :** Himmler me traitait de défaitiste, car dans mes rapports je mettais le doigt sur les nombreuses difficultés qui rendaient incertaine l'issue de la guerre. Je désirais en toutes circonstances, agir d'une façon constitutionnelle. Le bavaois Himmler représentait le personnelisme. Il essayait petitement d'imiter Hitler. Hitler lui-même suivait une politique qui nous fut fatale ; il avait l'habitude de donner le même travail à plusieurs individus. Himmler faisait de même, bien qu'il n'ait pas eu à craindre de voir un de ses employés devenir trop puissant. C'est ainsi qu'en matière culturelle, il y avait cinq services différents ; quand je suggérai à Himmler de lier ces questions en une seule, il renouvela les critiques qu'il m'avait faites à Varsovie. C'était un homme pratique et opportuniste, incapable d'une action organisée ; il aimait employer des gens au jour le jour, et les laissait tomber de la même façon. Ceci me paraissait très dangereux. C'est ainsi qu'il confiait des tâches à des incapables, craignant peut-être aussi de voir se créer des autorités en dehors de lui.



La différence essentielle entre nous provenait de mon désir de faire de l'homme le sujet de la politique, alors qu'il considérait la politique du seul point de vue de sa personne, et qu'il subordonnait tout à sa position tactique. J'estimais que c'était surtout à cause de ce qu'il n'avait pas fait, que Himmler était devenu un parasite de notre peuple. Son pouvoir était une coquille vide, et c'est là que se trouve son crime, car, avec la police, avec les S.S., et plus tard avec le Ministère de l'Intérieur, il a eu le pouvoir de se rendre compte de ce qui n'allait pas, et de créer des conditions viables.

Je ne connaissais pas les plans d'extermination des Juifs, mais je connaissais l'histoire du communisme, et la façon dont les Bolcheviques avaient mené la guerre civile, les guerres avec la Finlande et la Pologne, l'occupation des Pays baltes, ainsi que la dénonciation par la Russie, des conventions internationales. De même que la classe ennemie doit être détruite à l'intérieur, de même, la nation ennemie doit être détruite à l'extérieur. A mon avis, le Reich se trouvait en état d'urgence, et de légitime défense, et nous n'eûmes pas la possibilité de juger vraiment de la situation.

En Allemagne, d'après l'interprétation générale de la loi, même un juge peut discuter la légalité d'une loi ou d'un ordre. Aucun des inculpés n'eut la possibilité de juger réellement de la situation. D'ailleurs, la tradition européenne m'a appris que le subordonné n'a pas à juger l'autorité du commandant en chef, ni celle de l'Etat ; il doit seulement se préoccuper de Dieu et de l'histoire. Quant au paragraphe 47 du code militaire, créé pour prévenir des excès par des officiers ou des soldats, je ne puis imaginer qu'il permette de faire considérer comme un crime un ordre personnel du commandant suprême. »

D'après Ohlendorf, si le monde entier fut indigné par les exterminations à l'Est, c'est parce que les faits furent isolés de leur contexte, et rapportés aux seuls S.S. ; les préparatifs d'un conflit nouveau montrent d'ailleurs que cette guerre totale n'est pas terminée. De plus, l'extermination de civils, avec les femmes et les enfants, par pression sur un bouton, n'a pas une valeur morale plus grande que les froides exterminations massives, tout comme d'ailleurs, les conséquences de mesures politiques.

C'est avec la victoire du bolchevisme en Russie que le conflit a vraiment commencé. Les Juifs avaient en Russie une influence disproportionnée avec leur nombre. Pour refuser d'exercer plus longtemps son commandement, Ohlendorf manquait du sentiment de l'illégalité, et il se sentait lié à ses hommes.

Au sein du S.D., il lutta pour la conquête de la liberté intérieure, afin d'amener le libre développement de la volonté de Dieu, dans la nature et dans l'histoire.

En Russie du Sud, c'est parce qu'elles avaient du sang juif, que certaines peuplades furent exterminées, mais le critère employé par

Ohlendorf était constitué par les ordres qu'il recevait, et à cet égard, les ordres étaient clairs : les Juifs de Russie devaient être tués.

Il affirme qu'il essaya par deux fois de se soustraire à l'ordre, puis qu'il l'exécuta finalement, sans toutefois souscrire aux opinions de Hitler sur l'assujétissement des races inférieures. Il trouve des critiques fort pertinentes pour diminuer le sens des paroles ou des actes de Hitler, de Gottfried Feder, de Rosenberg ou de Franck. A son avis, Hitler lui-même n'avait pas pris le pouvoir pour toujours, et ne désirait pas la dictature :

« Quant à la réprobation que le monde entier montra vis-à-vis des exterminations à l'Est, elle eut plusieurs raisons. D'abord, ces faits furent représentés comme des excès isolés dus aux S.S. On les isola de leur contexte, et on en rendit les S.S. seuls responsables. En réalité, ces exécutions à l'Est étaient les conséquences de la guerre totale, conséquences inévitables lorsque la philosophie d'un pays prévaut, qui a pour but la destruction de toute résistance à sa conquête du monde. D'ailleurs, cette guerre n'a pas été terminée, et les préparatifs d'un conflit éventuel semblent indiquer que ce qui se passa à l'Est n'est qu'un prélude.

D'autre part, la lutte d'homme à homme qui fit paraître honorables les exécutions, a été dépassée ; aujourd'hui, les adversaires essaient d'exterminer autant d'ennemis que possible en préservant leurs propres forces. On considère que le fait de tuer des civils froidement est particulièrement cruel, mais je ne puis conférer une valeur morale plus grande, au fait de tuer un nombre beaucoup plus considérable de civils, hommes, femmes et enfants en appuyant sur un bouton. Je pense que le temps viendra où toutes les différences morales, en matière d'exécution pour des buts de guerre, disparaîtront. Je ne puis admettre que des facteurs politiques, et les conventions politiques et économiques qui ont abouti à des actes de violence contre des millions de personnes, aient une valeur morale supérieure, du fait que leurs conséquences n'ont pas été expressément publiées. C'est pourquoi je pense que ce conflit n'a pas commencé en 1941, mais avec la victoire du bolchevisme en Russie ; le jugement de l'histoire ne pourra se faire que lorsque toutes les phases de ce conflit seront connues.

En Russie, je pus me convaincre que le bolchevisme avait séparé des millions d'hommes de leurs familles, lors de l'expropriation des koulaks. Cet Etat aurait eu encore moins d'égards pour une population étrangère. Il était évident aussi que les Juifs de Russie étaient en nombre beaucoup plus bas que les Juifs des positions dirigeantes. En Crimée, par exemple, 90 % des dirigeants étaient des Juifs, et ceci n'était pas particulier à la Crimée, comme me l'ont montré des conversations avec d'innombrables Ukrainiens, Russes et Tartares. Il nous était évident que la juiverie jouait en Russie bolchevique un rôle important et disproportionné.



Pour refuser de continuer d'exercer mon commandement, j'aurais dû avoir le sentiment de l'illégalité, et la possibilité de faire appel à une plus haute autorité ; je n'avais ni l'un ni l'autre. Aussi longtemps que je pensais en termes politiques, je ne me considérais plus comme une personne susceptible de penser et d'agir de façon responsable vis-à-vis d'elle-même ; je me sentais responsable pour les cinq cents hommes de mon groupe ; en simulant une maladie, j'aurais pu échapper à ma mission, mais j'aurais trahi mes hommes, et je n'aurais pas été convaincu que mon successeur se fût occupé d'eux de la même façon que moi.

Grâce au S.D., je combattis Ley, Goebbels et Bormann ; Ley, parce qu'il s'opposait au développement des idées sociales ; Goebbels, parce qu'il niait le développement mental de la liberté intérieure, et faisait passer au nihilisme les valeurs absolues de l'existentialisme moderne ; Bormann enfin, parce qu'il éliminait la tension naturelle entre l'individu et la communauté, au détriment de l'individu. Le but du S.D. était de faire se développer une façon de vivre où la conscience et la liberté intérieure eussent été accrues. Par liberté intérieure, j'entends les liens volontairement acceptés, les raisons d'action, la volonté évidente de Dieu, dans la nature et dans l'histoire. C'est là un tableau différent de celui qu'on avait au S.D. à l'extérieur ; on l'imaginait tout puissant, mais, à l'exception de l'usage que fit Göring de nos rapports, en 1939 et 1940, il était plutôt traité en enfant naturel qu'on désirait cacher. Plus tard, Goebbels interdit nos rapports, et notre pouvoir jusqu'à la fin fut constitué par les connaissances de mes experts.

**Procureur Heath :** Parlons des Karamians et des Krimschaks ; ces derniers venaient d'Italie et avaient du sang juif, de sorte que l'ordre était de les tuer, alors que les premiers, qui vivaient en Russie du Sud, n'avaient pas de sang juif mais étaient de confession juive ; ceux-là, Berlin vous donna l'ordre de ne pas les tuer ?

**Ohlendorf :** Oui, les Juifs de l'Est étaient considérés comme les vecteurs du bolchevisme, du fait de leur personne, de leur caractère, et non du fait de leur foi, de leur religion.

H : A cause de leur sang ?

O : Leur sang, bien entendu, avait quelque chose à y voir.

H : De sorte que le critère, le test, employé dans votre tuerie, pour différencier les Karamians des Krimschacks, c'était le sang ?

O : Les critères que j'employais étaient les ordres que je recevais, et il n'est pas douteux que d'après l'ordre du Führer, les Juifs de Russie devaient être tués.

H : Vous nous avez dit avoir refusé deux fois, d'obéir à l'ordre de Heydrich de rallier les Einsatzgruppen ; or, vous avez tué tous ces gens, dites-vous, parce que vous en avez reçu l'ordre.

O : J'ai déjà dit à plusieurs reprises que personnellement je n'ai jamais tué personne.

H : Walter Schellenberg a dit qu'à votre retour de Russie, vous lui aviez reproché de n'être pas un bon national-socialiste, de n'avoir pas fait ses preuves. Il vous a répondu que vous n'étiez pas très fort, car lui, savait très bien comment éviter de prendre du service dans les Einsatzgruppen, et vous non.

O : C'est grotesque ; Schellenberg aurait saisi n'importe quelle occasion de prendre un Einsatzgruppe, pour complaire à Himmler.

H : Vous avez déclaré que ces tueries ne faisaient pas partie d'un programme d'extermination. Vous rappelez-vous ces paroles de Hitler, à Nuremberg en 1933 : « Une race supérieure assujettit une race inférieure ; cette sujétion est basée sur le droit du plus fort, qui est le seul droit concevable, parce que fondé sur la raison ? ».

O : Je n'ai jamais compris cela.

H : N'est-ce pas Gottfried Feder qui déclara que le dogme de la race des Seigneurs constituait la base émotionnelle du mouvement nazi ?

O : C'est par vanité qu'il arriva à cette idée.

H : Et Rosenberg, disant que les Slaves devaient travailler pour les Allemands, et mourir dans la mesure où ces derniers n'auraient pas besoin d'eux ?

O : Rosenberg ne pouvait être un ennemi des Slaves ; c'était un balte.

H : Et Franck ; où le placez-vous dans la hiérarchie nazie ?

O : C'était un cas pathologique ; Hitler lui-même le pensait.

H : C'est un de vos griefs contre le nazisme, des psychopathes et des irresponsables, au pouvoir dans une dictature.

O : Ce n'est pas un cas isolé, c'est arrivé fréquemment en politique.

H : Un an d'études en Italie vous convainquit que l'autocratie personnelle de Mussolini n'était pas bonne ; quelle différence y avait-il avec le pouvoir de Hitler ?

O : Hitler n'avait pris le pouvoir que pour un temps donné, et il l'avait pris légalement ; même pendant la guerre, il voulait édifier un Sénat, une sorte de système parlementaire ; il s'est souvent plaint de n'avoir pas trouvé l'homme capable de donner une forme légale à l'Etat. Je ne crois pas qu'il désirait la dictature. »

Ohlendorf s'explique alors sur la raison qui fit mettre à mort jusqu'aux enfants, dont l'exécution froidement réalisée ne lui paraît pas plus immorale que les bombardements aériens. Il n'admet pas que les peuples vaincus et occupés par l'Allemagne se trouvaient sur un plan moral plus élevé ; le bolchevisme était trop proche de l'Allemagne. Il admet qu'il devait exécuter un ordre du Führer sans tenir compte de sa nature, humaine ou inhumaine.

Quant à savoir si l'ordre était moral ou non, Ohlendorf déclare que



la question ne se pose pas pour lui, car il n'était pas dans le cas de juger de la responsabilité d'un homme d'Etat placé, avec son peuple, devant l'alternative d'être ou de ne pas être. Cet ordre lui paraît dans la ligne logique des événements, qui, depuis 1933, ont concouru à l'encerclement de l'Allemagne. C'est en tant que soldat qu'il a abdiqué sa conscience morale entre les mains de Hitler.

Ohlendorf refuse longuement d'exprimer un jugement moral sur l'ordre d'extermination à l'Est ; le président lui montrant alors que chaque ordre a un contenu moral, et lui demandant s'il aurait tué sa propre sœur après en avoir reçu l'ordre, il répond encore qu'il ne saurait isoler ce fait des autres, car tout ce qu'il a vu, pendant cette guerre, lui semble au-dessus d'une appréciation morale. La question de savoir s'il aurait fait exécuter sa propre sœur lui semble futile, aujourd'hui même (1948) où des millions de gens sont menacés de mourir de faim, et il n'est pas dans le cas d'analyser moralement un tel déroulement historique.

Reconnaissant le caractère inhabituel de la question, le président la pose à nouveau cependant, en raison du caractère non moins inhabituel de l'accusation. Ramenant fermement Ohlendorf à la situation, il rappelle qu'indépendamment des circonstances, la mise à mort de personnes sans défense inclut une donnée morale. Ohlendorf répond alors que dans le cas d'un ordre présentant un caractère de nécessité militaire, il eût fait exécuter sa propre sœur :

« H : Admettez-vous qu'il n'y avait aucune base rationnelle à la mise à mort des enfants, en dehors de l'extermination raciale ? »

O : Je crois qu'il est très simple de fournir une explication, en se basant sur le fait que l'ordre avait pour but une sécurité permanente ; les enfants grandiraient et, étant des enfants de parents mis à mort, constitueraient un danger aussi grand que celui des parents.

H : C'est exactement la conception de la race des maîtres, avec l'extermination des autres races, pour supprimer une menace réelle ou imaginaire pour le peuple allemand.

O : Bien qu'ayant assisté à trois exécutions de masse, je n'ai jamais vu d'enfants exécutés, mais j'ai vu de nombreux enfants tués dans cette guerre au cours de raids aériens, exécutés pour la sécurité d'autres nations ; les ordres étaient de bombarder, qu'il y ait des enfants tués ou non.

H : Essayez-vous d'établir une comparaison entre le bombardier qui laisse tomber ses bombes en espérant qu'il ne tuera pas d'enfants, et vous-même, qui avez fait tuer délibérément des enfants ?

O : Je ne puis pas imaginer que les aviateurs qui ont systématiquement bombardé une ville, mètre carré par mètre carré, avec des bombes incendiaires, puis avec des bombes explosives, puis avec des bombes au phosphore, comme à Dresde par exemple, pouvaient espérer ne pas tuer des civils et des enfants. Ces bombardements ont été

annoncés en toute connaissance de cause par les dirigeants alliés, avec l'espoir que cette terreur démoraliserait le peuple, et briserait la puissance militaire allemande.

H : Admettons ; je pense qu'il y a de la vérité dans ce que vous dites. Ne pensez-vous pas qu'après l'invasion sans provocation de la Pologne, après l'invasion de la Norvège, des Pays-Bas, de la France, de la Yougoslavie et de la Grèce, après la mise au pas de la Roumanie et de la Bulgarie, après votre essai de détruire la Russie, ne pensez-vous pas que les peuples qui ont résisté à votre tyrannie se trouvaient sur un plan moral plus élevé, quand, pour détruire cette tyrannie, ils ont eu recours aux mêmes cruautés épouvantables dont vous avez donné l'exemple ; répondez s'il vous plaît !

O : Vous admettez que je considère les événements de guerre auxquels vous vous référez, d'une façon différente de la vôtre. Nous étions plus près du bolchevisme que vous, en Amérique, et nous nous en sommes rendu compte plus tôt. Je pense que parmi vos hommes d'Etat, aucun ne croit que Roosevelt ne s'est pas trompé, lorsqu'en 1942, il a déclaré que nous n'étions pas dans un état d'urgence vis-à-vis de la Russie, non seulement un état d'urgence pour l'Allemagne, mais aussi pour l'Europe. Quant au fait que l'ordre du Führer comprenait aussi les enfants, j'ai simplement essayé de répondre sans exprimer mon opinion personnelle.

**Procureur Walton :** Pensiez-vous devoir exécuter un ordre du Führer sans tenir compte de votre accord personnel ?

O : Oui !

W : Sans tenir compte de ce qu'il vous apparaissait humain ou inhumain ?

O : Oui !

W : Pensiez-vous devoir exécuter cet ordre, même jusqu'à la mort ?

O : Jusqu'à ma propre mort ? Naturellement.

**Procureur Heath :** Pensez-vous que l'ordre que vous avez reçu du chef de l'Etat était moral ou non ? Un inculpé qui réclame des circonstances atténuantes en raison d'un ordre supérieur, s'il a approuvé cet ordre et n'a pas été soumis à la contrainte, alors sa demande est sans objet ; s'il a exécuté cet ordre en raison de la contrainte, tout en le désapprouvant, c'est autre chose.

O : J'ai déjà dit que l'ordre était mauvais, mais je l'ai exécuté sous la contrainte militaire, sachant qu'il s'agissait de mesures d'urgence en matière d'auto-défense. L'ordre en tant que tel, même aujourd'hui, je l'estime mauvais, mais la question de savoir s'il était moral ou immoral ne se pose pas pour moi, car un chef qui traite de questions aussi sérieuses, décide de sa propre autorité, et je ne suis pas qualifié pour examiner et juger sa responsabilité.

H : Je pense, Votre Honneur, que le témoin cherche en fait à éluder la véritable question. Quand il connut l'ordre, à Pretzsch, il le



crut impossible à exécuter. Il ne s'agit pas de savoir si l'ordre était difficile, ou sage, mais s'il était bon ou mauvais ; la question est de nature morale. La contrainte de l'ordre supérieur s'applique à la contrainte morale, et non à la sagesse de l'ordre.

O : Je n'ai pas dit « impossible », j'ai dit « inhumain »

H : L'ordre était-il moralement bon, ou moralement mauvais ?

O : Je ne suis pas dans le cas de juger de la responsabilité d'un homme d'état, qui ainsi que le montre l'histoire, a considéré que son peuple se trouvait placé devant l'alternative : être ou ne pas être ; je ne puis juger si une mesure prise dans une telle lutte contre le sort, lutte dont le chef est responsable, est morale ou immorale.

**Le Président :** Dois-je comprendre que si vous ne voulez pas vous prononcer sur le caractère moral de cet ordre, vous estimez qu'il ne pouvait qu'amener des circonstances fâcheuses pour l'Allemagne ?

O : Non seulement pour l'Allemagne ; j'estime que c'est encore plus grave : je considère cet ordre comme le développement logique de ce qui a débuté, ou en tout cas, de ce qui est devenu évident en 1935, avec l'encerclement de l'Allemagne. De telles mesures amènent des phénomènes de haine et de revanche, qui accroissent l'insécurité générale du monde, par exemple le plan Morgenthau, destiné à affaiblir l'Allemagne pour l'empêcher de menacer à nouveau la sécurité de quiconque. A un moment de développement historique, la chaîne de haine et de méfiance doit être brisée ; mais il s'agissait là d'une séquence continue, apportant davantage de haine.

P : Je ne vous demande pas de juger la morale de Hitler, mais je vous demande d'exposer votre propre conception morale.

O : Vous ne me demandez pas une appréciation morale abstraite, mais une appréciation morale et un jugement sur un acte de Hitler ; c'est pourquoi je porte un jugement sur cet acte de Hitler.

H : Vous avez abdiqué votre conscience morale entre les mains de Hitler, n'est-ce pas ?

O : Non, j'ai abdiqué ma conscience morale du fait que j'étais soldat, et un rouage relativement petit, d'une immense machine. Je n'ai fait que ce qui se fait dans n'importe quelle armée, lorsque quelqu'un reçoit un ordre.

H : Ce n'est pas le pouvoir de contrainte de l'ordre de Hitler qui vous fit surmonter vos scrupules moraux, mais le fait que vous aviez abdiqué entre les mains de Hitler, le pouvoir de décider pour vous, des questions morales ?

O : Non ; soldat, j'ai reçu un ordre, et j'ai obéi en soldat.

H : En tant que soldat, vous aviez encore une conscience morale qui vous permettait de juger les ordres que vous receviez. En fait, vous avez refusé à l'époque, et vous refusez aujourd'hui, d'exprimer un jugement moral.

O : Oui.

**Le Président :** Lorsque l'ordre d'extermination de Hitler fut donné, avez-vous été choqué au point de vous inquiéter s'il s'agissait vraiment d'un ordre donné par Hitler, ou bien l'avez-vous accepté sans inquiétude, sans questions, sans doutes, et sans enquête ?

O : Ce fut un choc pour moi, et j'en discutai longuement avec Streckenbach. Il était évident, après l'exposé qu'il me fit, qu'il s'agissait là d'un ordre du Führer qui ne pouvait être ni retiré ni annulé.

Le Pt : Vous n'avez pas voulu répondre à la question de Monsieur Heath sur le point de vue moral, et vous avez déclaré qu'il ne vous appartenait pas d'en décider, mais avec chaque ordre, chaque demande ou requête, que vous le vouliez ou non, se trouve instinctivement incluse une estimation morale, (there instinctively goes a moral appraisal, you may agree with it or not) de sorte qu'en recevant cet ordre d'aller tuer, vous aviez instinctivement à l'estimer. Le soldat qui se rend au combat sait qu'il doit tuer, mais il comprend qu'il s'agit de lutter avec un ennemi également armé. Vous, vous alliez fusiller des gens sans défense. La moralité de cet acte n'est-elle pas entrée dans votre esprit ? Supposons que l'ordre vous ait été donné, et je ne mets aucune offense dans cette question, de tuer votre sœur ; n'auriez-vous pas instinctivement apprécié moralement la nature de cet ordre ; non politiquement ni militairement, mais moralement, comme une question d'humanité, de conscience, de justice d'homme à homme ?

O : Je ne suis pas dans le cas, Votre Honneur, d'isoler ce fait des autres. C'est probablement en raison des événements de 1943, 1944 et 1945, alors que j'enlevai de mes propres mains des femmes et des enfants à l'asphalte brûlant, que de mes propres mains j'enlevai de la poitrine de femmes enceintes de gros morceaux de pierre, et de mes propres yeux vis mourir soixante mille personnes en vingt-quatre heures, que je ne suis pas aujourd'hui dans le cas de fournir un jugement moral sur cet ordre, car ces faits me semblent au-dessus d'un standard moral. Pour moi, ces années constituent un tout séparé du reste, un tout plein d'une âpreté à détruire et à être inhumain, et je ne suis pas dans le cas d'isoler tel ou tel événement de cette époque, et de lui attribuer une valeur morale. Je vous demande de le comprendre d'un point de vue humain.

H : Puis-je demander une réponse à la dernière question de la Cour, à savoir : si vous aviez reçu l'ordre de Hitler de tuer votre propre sœur, l'auriez-vous exécuté, ou bien auriez-vous été livré à un conflit moral sur la nature de cet ordre ?

O : J'estime cette question futile ; elle concerne des gens, la vie et la mort de gens, de millions de gens qui, même aujourd'hui, sont près de mourir de faim ; c'est pourquoi je puis seulement dire que cette question est futile. Il se trouve que des événements eurent lieu au cours de l'histoire qui, entre autres choses, ont conduit à certaines



actions commises en Russie, et vous voulez me faire analyser moralement ce déroulement historique. En fait, je refuse une appréciation morale pour autant que ma propre conscience est en cause.

H : Supposons qu'en Russie Soviétique, vous ayez trouvé votre sœur dans un groupe de Tziganes, non pas de Juifs, de Tziganes ; elle vous est amenée pour être exterminée en raison de sa présence dans ce groupe. Qu'auriez-vous fait ? Elle se trouve là, incluse dans un de ces déroulements de l'histoire que vous avez décrits.

**Dr. Aschenauer :** Je m'oppose à cette question.

H : Votre Honneur, je pense que nous avons trouvé là un test, en plaçant une personne de sa propre chair et de son propre sang dans le courant historique sur lequel il ne veut pas porter de jugement. Je lui demande maintenant si, dans ce cas, il aurait trouvé moral ou immoral, de tuer sa propre chair et son propre sang.

Le Pt : Il n'est pas douteux que cette question a un caractère extraordinaire, et qu'elle ne serait pas tolérée, dans un autre procès que celui-ci, qui a certainement un caractère extraordinaire et inhabituel. Il s'agit ici d'une accusation qui, à la connaissance du Tribunal, ne s'est jamais présentée dans l'histoire de l'humanité : un homme est accusé de la responsabilité d'avoir éteint des vies humaines par centaines de milliers ; centaines de milliers, non, mais quatre-vingt-dix mille. S'il n'était pas accusé d'une chose aussi monstrueuse, il ne me semblerait pas nécessaire de le faire répondre à la question sur la nature morale de l'ordre, mais le point de savoir ce qu'il pense de l'ordre de Hitler de tuer sa propre chair et son propre sang, me paraît entièrement pertinent, non futile, et le témoin y répondra.

O : Je considère cette question futile parce qu'elle mêle une affaire complètement privée à une affaire militaire, c'est-à-dire deux événements qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre.

Le Pt : Ne perdons pas de vue la situation. Vous êtes accusé dans un procès où des charges très sérieuses ont été fournies contre vous. Votre vie et votre carrière se trouvent soumises à l'examen et à l'investigation de ce Tribunal. Une question est soulevée au sujet d'un ordre reçu par vous, concernant l'exécution de personnes sans défense. Vous admettez qu'en temps normal, cette proposition serait incroyable et intolérable, mais vous prétendez que les circonstances n'étaient pas normales, et qu'en conséquence, ce qui n'aurait pu être accepté qu'avec un jugement terrifié, était accepté à cette époque comme une tâche morale. L'accusation prétend qu'indépendamment des circonstances, la mise à mort de gens sans défense inclut une donnée morale, et que, de toutes façons, vous n'auriez pas dû faire ce que vous avez fait. En matière d'illustration, l'accusation suppose qu'au cours des exécutions de cette tâche, vous ayez eu à décider de la mise à mort, parmi des centaines d'inconnus, d'une personne bien

connue de vous. Il me semble que cette comparaison est pertinente, et maintenant, veuillez, s'il vous plaît, prêter attention à cette question.

O : Si cette demande m'avait été adressée dans les mêmes conditions, c'est-à-dire dans le cas d'un ordre présentant une nécessité militaire absolue, alors j'aurais exécuté cet ordre.

H : C'est tout, Monsieur. »

## B. — Déclaration finale.

Lors de la séance réservée à l'audition de la déclaration finale de chaque inculpé, à la fin des débats, Ohlendorf parla beaucoup plus longuement que ses co-accusés, et en quelque sorte en leur nom ; il exposa comment le national-socialisme, contemporain d'une crise religieuse, avait succédé, en somme, à l'idée chrétienne en faillite. Celle-ci, subsistant formellement le dimanche, vit disparaître toute relativité politique métaphysique.

La jeunesse allemande fut très sensible à cette décadence spirituelle et politique, et, au milieu de conditions matérielles désastreuses, elle aspira à un support spirituel, tout en étant devenue trop réaliste pour admettre que la base morale de l'existence consisterait à tenir les yeux fixés sur l'au-delà. C'est ainsi qu'elle aboutit à une conception totalitaire comportant un ordre capable de stabiliser et de fixer les intérêts mouvants des groupes.

Les grands développements de l'humanité portent sur des périodes très longues ; il n'était pas ridicule de parler d'un Reich de mille ans. Cette jeunesse se convainquit que les grands développements historiques allaient de pair avec les valeurs éthiques les plus pures. Ohlendorf rappela alors les descriptions effrayantes de l'histoire ordonnée par le Dieu même de Moïse, pour qui mille ans n'est qu'un instant. Les formes changent, mais toute idée véritable existe déjà dans la religion et les philosophies passées, chaque époque ayant cherché à réaliser ses buts par son éthique et ses moyens propres, constituant ainsi l'histoire, au sein de laquelle se tient l'homme, qui en est à la fois le sujet et l'objet.

L'homme type est celui qui est animé par des données religieuses et éthiques, mais, du fait des limites de sa puissance individuelle, il existe toujours une tension tragique entre l'éthique et son application. Une tension grandit ainsi, qui fait que Dieu agit véritablement dans l'histoire, tension entre les conceptions de l'histoire et les réalités historiques.

Les éléments de la création s'étant dévoilés aux hommes désormais sans lien idéal commun entre eux, la contre-idée du bolchevisme



grandit, avec sa force, mais aussi avec ses martyrs. Le national-socialisme a disparu, mais la crise persiste, aggravée par la rupture entre l'Est et l'Ouest.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'échelle des valeurs métaphysiques, le christianisme et l'individualisme s'opposent irrémédiablement :

« S'il plaît au Tribunal, dans toute la littérature sérieuse publiée au cours de ces deux dernières années sur le problème du national-socialisme, et particulièrement dans la littérature religieuse, tous les auteurs sont tombés d'accord sur le fait que le national-socialisme n'est pas la cause d'une crise spirituelle, mais qu'il est proprement apparu avec elle. Cette crise s'est déroulée au cours des siècles derniers, et particulièrement au cours des dernières décades. Elle est, d'une part, religieuse et spirituelle, d'autre part politique et sociale.

Or, les littératures catholique et protestante sont d'accord pour déclarer que depuis l'application des libertés gallicanes, la religion chrétienne a été peu à peu éliminée des affaires de l'Etat et de toute possibilité de développement historique. L'idée chrétienne qui, autrefois, avait un caractère d'obligation pour l'humanité dans l'établissement d'un certain système social, dans le fait que l'individu devait se tourner vers l'au-delà, cette idée chrétienne a fait faillite, et cette faillite a eu un effet double.

D'une part, l'homme s'est mis soudainement, au cours des siècles derniers, à manquer de valeurs absolues et uniformes dans la vie. Il n'a plus trouvé de guide ferme dans l'existence, de raisons profondes à ses actions. Les valeurs religieuses, et la loi religieuse, ont pris une place de plus en plus petite dans ses pensées et dans ses actes, de sorte que les valeurs chrétiennes, si tant est qu'elles aient subsisté, ne l'ont fait que dans une sorte de séparation entre un chrétien du dimanche, et un individu très peu chrétien de la semaine. De ce côté de la tombe, dans notre univers temporel, on a perdu absolument tout concept de la fin dernière de l'homme.

D'autre part, la société qui s'est organisée, et séparée en Etats, n'a plus trouvé dans son développement naturel, de valeurs uniformes susceptibles de constituer un objectif permanent pour une politique sociale, ou pour la politique de l'Etat. Les individus et les groupes majoritaires ayant dorénavant le pouvoir de faire de leurs buts particuliers, l'objet de la société et de la politique, la relativité politique métaphysique fut perdue, de sorte que l'ordre social et politique existant fut abandonné aux concepts opposés d'autres individus et d'autres groupes. Les tentatives de maintenir le statu quo dans l'ordre politique et dans les rapports entre les nations, se virent opposer la volonté de faire disparaître le statu quo, même par la guerre ou la révolution.

C'est par la faute de cet état de choses que la jeunesse de ma génération, consciente des conditions sociales qui l'entouraient, se rendit parfaitement compte des effets immenses de cette décadence spirituelle, religieuse, politique et sociale. En Allemagne, trente partis combattaient pour le pouvoir, et représentaient des intérêts très opposés. Cette jeune génération ne reçut aucune formation lui permettant de se considérer comme chargée d'un sens humain, d'une certaine idée à défendre.

Son avenir social était désespéré. Dans ces conditions, nous nous sommes retournés vers des valeurs purement spirituelles, car nous ne pouvions plus considérer la richesse comme un but, alors que toutes les richesses croulaient autour de nous, après des années d'inflation, de crises financières et de détresse économique ; des fortunes vieilles de plusieurs siècles étaient alors réduites en poussière.

Cette jeune génération aspirait à un support spirituel, afin de parvenir à un but situé dans les limites de l'ordre social de sa naissance, but qui maintiendrait une dignité humaine véritable, des objets humains réels, et constituerait le centre spirituel, religieux, de son propre développement. Cette génération, en raison de ses souffrances, était devenue trop réaliste pour admettre de trouver une nouvelle base morale à l'existence de l'homme parvenu à cette situation historique, en tenant simplement ses yeux fixés vers l'au-delà.

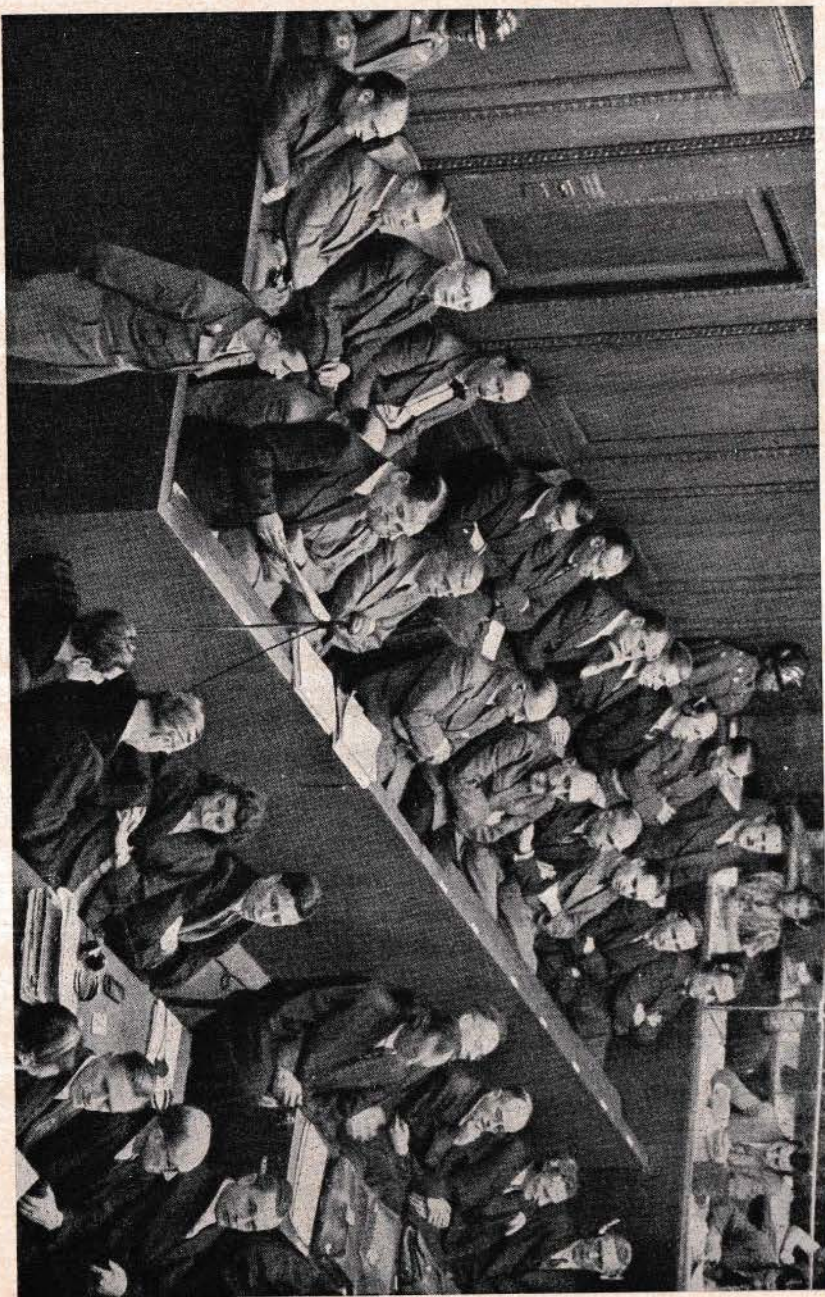
Les conditions de la vie sociale quotidienne étaient beaucoup trop marquées, pour minimiser leur signification vis-à-vis de l'existence humaine. En vérité, la séparation en homme du dimanche et en homme de la semaine, apparaissait comme l'une des causes les plus profondes des souffrances spirituelles et matérielles. Il devient ainsi compréhensible que cette génération ait cherché de nouvelles valeurs religieuses. La dépendance de chacun vis-à-vis de la constitution de la société, de la nation et de l'Etat, était également trop étroite pour ne pas devoir chercher les moyens de remplacer la domination changeante des intérêts des groupes, par un ordre basé sur une conception totalitaire, qui aurait ainsi une incidence sur chaque existence individuelle, sans tenir compte de l'état social provoqué.

C'est ainsi que nous avons vu cette idée dans le national-socialisme, qui nous parut constituer la base d'un ordre nouveau. Et lorsque nous parlions d'un Reich de mille ans, il ne s'agissait pas d'exprimer frivolement la prétention de gouverner pendant mille ans, mais c'était parce que nous savions que les grands développements de l'humanité prennent des siècles, ou même des milliers d'années pour mûrir, et donner cours à de nouveaux développements.

Nos esprits n'étaient pas impatients mais nous considérions l'histoire de l'humanité, y compris l'histoire religieuse, et celle des hauts et des bas des Etats et des nations, afin de découvrir les idées directrices de l'ascension et du déclin de l'humanité, et afin de dé-



Ohlendorf: « La jeunesse de ma génération se rendit compte de la décadence spirituelle, religieuse politique et sociale ». (Nuremberg 1948, déclaration finale). De gauche à droite 1er rang : Ohlendorf, Jost, Naumann, Schulz, Six, Biobel, Blume, Sandberger, Selbert, Steinle ; 2ème Rang : Biberstein, Braune, Haensch, Nosske, Ott, Klingenhöfer, Fendler, v. Radetzky, Ruehl, Schubert, Graf.



couvrir les indications qui nous permettraient de répondre exactement aux besoins de notre époque, eu égard aux expériences et aux souffrances de l'histoire. Notre étude de l'histoire nous procura la certitude que les véritables événements historiques vont de pair avec les buts religieux élevés, et les valeurs les plus pures de l'éthique et de la morale.

Depuis le début de ce procès, l'accusation et la défense ont sans cesse rappelé la loi morale et religieuse contenue dans les dix commandements de Moïse. Personne ne peut nier leur caractère d'obligation, et personne ne peut échapper à la sévérité sacrée des commandements ; mais ce serait commettre une grossière erreur que d'ignorer dans les livres de la Loi de Moïse, les descriptions effrayantes de l'histoire telle qu'elle fut ordonnée par le Dieu même qui transmet à Moïse les dix commandements. Ce n'est pas une phrase religieuse vide de sens que de dire que devant Dieu, mille années ne sont qu'un moment.

Tout familier de l'histoire sait que ce sont les formes et les moyens extérieurs qui changent au cours des siècles, mais en 1948, on ne conçoit ou on ne discute aucune idée qui n'ait constitué le vivant contenu des religions et des philosophies de l'Inde, des mystères persans et égyptiens, de la philosophie grecque, des systèmes politiques et des batailles des villes-états grecques, de la philosophie néo-platonicienne, des grands sentiments des premiers chrétiens, des conceptions romaines de la loi et de l'Etat, des grandes impulsions de l'Eglise catholique et du protestantisme évangélique, enfin.

Ce serait également une erreur grossière de parler des ténèbres du moyen âge, en invoquant une plus grande humanité des guerres modernes vis-à-vis des guerres du moyen âge ou des temps éloignés, connus sous le terme d'âges barbares (Barbarenum). Chaque époque a cherché à réaliser son idéal par ses martyrs, avec ses buts moraux, son éthique et sa force propre ; mais, indépendamment de ses buts et de ses forces, chaque âge constitue de l'histoire humaine, au sein de laquelle les individus et les nations ont lutté pour leur existence, pour des buts petits ou grands, individuels ou collectifs ; le degré de terreur dans sa forme extérieure dépendait essentiellement des souffrances internes et externes, et des motifs sincères ou non de ces combats. L'homme, sujet et objet de l'histoire, se tient au milieu du développement formé par ces deux impulsions de l'histoire. Il se rangera d'un côté, ou sera entraîné par l'un ou l'autre côté.

La méditation sur la nature de l'homme amène à penser que celui qui est animé par des données religieuses, éthiques et morales, qu'il essaye de comprendre en lui pour les appliquer à l'histoire vivante, se rapproche le plus de l'homme-type. Mais les limites de la puissance individuelle de l'homme, comme le fait qu'il se meut dans un monde de groupes surpuissants et de conditions sociales qui peuvent ignorer



entièrement ses intentions et dispositions, semblent toujours devoir causer une tension tragique entre les données religieuses, éthiques et morales, et leur application à la vie individuelle, du fait que les buts et la réalisation ne coïncideront jamais.

Cette tension grandit, et prend un caractère aigu dans l'histoire des nations, aussi bien dans le corps vivant des nations elles-mêmes, que dans leurs relations entre elles. C'est ainsi que toutes les religions, et en particulier la religion chrétienne, enseignent que Dieu agit dans l'histoire (*Gott in der Geschichte wirkt*). Les événements des années précédentes ont ébranlé ces conceptions, et cependant, quiconque possède quelque esprit religieux ne peut se soustraire à cet enseignement.

Le degré de tension entre les conceptions de l'histoire, route vers Dieu et en Dieu (*Weg in und zu Gott*) et la réalité historique telle que les manifestations extérieures de la puissance et de l'impuissance humaines, de la sagesse et de l'erreur humaines, ont conduit à une crise générale de l'existence humaine telle que les éléments de la création s'étant dévoilés à l'homme, et l'homme et les êtres humains ne se sentant plus liés les uns aux autres par un idéal commun, la contre-idée du bolchevisme s'érigea en idole, non seulement pourvue de force et de puissance, mais aussi de martyrs (*die Gegenidee des Bolschewismus entgegengrat und nicht nur Macht und Gewalt sondern auch Märtyrer fand*). A la fin de la deuxième guerre mondiale marquée par la fin du national-socialisme, la crise spirituelle religieuse, politique et sociale, persiste encore. Le lien qui unissait l'Est et l'Ouest a disparu, et ceci a rendu la crise encore plus apparente.

L'analyse de l'époque actuelle montre qu'aujourd'hui comme autrefois, la dernière notion de valeurs de l'homme et des peuples, fait défaut pour établir une échelle de leur condition, de leurs pensées et de leurs actions. L'échelle des valeurs métaphysiques manque. Il n'est absolument pas douteux que le christianisme relié à Dieu par ses idées et des lois fondamentales d'une part, et l'individualisme, qui place l'homme au centre du monde comme expression extérieure de l'humanité dans l'univers dans la détermination des libertés de base des Etats d'autre part, sont opposés l'un à l'autre d'une façon diamétrale et irréconciliable. »

L'idée démocratique, même acceptée dans son sens humain le meilleur, ne saurait remplacer, ni une obligation métaphysique, ni une idée religieuse. C'est une idée formelle, qui ne fournit pas ses raisons. Rien ne saurait donc diminuer la tension entre les nations, ni remplacer la force, qui se trouve dorénavant régir les rapports entre nations, par une idée éthique, d'obligation morale.

Il en résulte une tension grandissante que Ohlendorf ressentit particulièrement en Allemagne, où il toucha du doigt le mépris de la vie

humaine, des responsables du développement historique ; mais il ressent tout pareillement les excès des tenants de la politique d'aujourd'hui. Ohlendorf accuse les vainqueurs d'avoir privé les vaincus des bases mêmes de la morale. Privés du support éthique et moral fourni par leur idéologie politique aujourd'hui décriée, les vaincus abandonnèrent toute dignité, mais la marche de l'histoire ne s'arrêta pas pour autant, et mit les vainqueurs en contradiction avec eux-mêmes.

Ohlendorf affirma que le peuple allemand ne saurait supporter seul la culpabilité, mais les idées accumulées trouveront bien un support humain capable de supprimer la tension accumulée.

La tension actuelle s'enfonce très loin dans le passé, et le développement historique où les inculpés se sont trouvés inclus, s'est déroulé sans participation de leur volonté. Tous ont accompli leur tâche, persuadés qu'une volonté pure et justifiée se trouvait derrière eux. Ce sont les mêmes bons citoyens qu'on peut trouver dans tous les pays, et ils n'ont rien de criminel ; bien au contraire, ils ont servi de bouclier contre un ennemi commun.

L'enseignement de l'histoire apprend que l'avenir est le résultat de lois morales inexorables, compte tenu de la tension qui existe entre une idée morale et la réalité historique.

Ohlendorf a toujours cru à la présence de Dieu dans l'histoire, et c'est avec les données de la plus haute éthique qu'il a compensé les forces puissantes de l'histoire quotidienne. Les vainqueurs ayant déclaré contraires à l'éthique et à la morale, les bases éthiques et morales du peuple allemand, doivent donner aux inculpés, et aux Allemands en général, une place dans la réalité historique, afin de ne pas les réduire au désespoir ; ils doivent les soumettre à la fermeté de la loi, et non pas à la puissance et à la force :

« Ceci sera toujours vrai de tout ordre social ou de toute constitution politique pour qui l'homme sera la seule mesure et le seul objet de la politique. Si les idées et les conceptions de la démocratie, en tant qu'elle représente les idées mêmes de la dignité et de la liberté humaine, doivent constituer la seule mesure pour le jugement du passé historique, on ne doit pas oublier que l'idée démocratique ne remplace (*kein Ersatz*) ni l'obligation métaphysique perdue de l'idée chrétienne, ni une idée religieuse quelconque.

L'idée démocratique est une idée formelle ; elle manque de toute certitude susceptible de comprendre la totalité de la vie humaine ; elle assigne des devoirs et des privilèges à l'homme et à ses organisations sociales. Elle apporte les libertés individuelles, mais elle n'en donne pas la raison. Elle ne le veut d'ailleurs pas, car ceci s'opposerait à l'objectivité de ses buts. Le fait de conférer cette idée d'autorité de juger, en attribuant à ses représentants une légitimité issue de principes



religieux et moraux, se rapporte à l'existence supposée mais entièrement injustifiée, d'une idée d'obligation et d'une loi d'obligation qui n'existent pas.

Du fait de l'absence de cette obligation métaphysique, son usurpation sera toujours considérée comme l'effort d'un groupe pour maintenir le statu quo, et ne servira pas à diminuer la tension entre les nations. Rien ne peut en sortir qui remplacerait la force par une idée d'obligation pour tous, d'où sortiraient des raisons englobant une conception humaine de la loi, et créant la base d'une histoire commune des nations.

La période la plus récente de l'histoire ne diffère pas d'une autre période par le fait que la lutte a éclaté pour des principes moraux et éthiques, grâce à certaines suppositions historiques pour l'existence des nations, même si en apparence cela semble différent à un examen superficiel. Je me considère comme l'un de ceux qui, non seulement se sont rendus compte de l'opposition de ces deux forces dans l'histoire, mais encore de l'intensité de cette tension, et je me suis efforcé de trouver une solution.

J'ai répété sans cesse que j'étais torturé par la peur des excès (Hybris) en actes et en paroles de ceux qui étaient responsables en Allemagne du développement historique. Leur mépris de la vie humaine et leur ignorance des idées fondamentales des conceptions religieuses et morales de leur propre peuple, ont transformé pour moi les conséquences attendues de ces excès en une peur torturante ; mais la peur que j'ai des excès visibles de la politique d'aujourd'hui est encore plus grande.

Il y a déjà deux ans et demi que je me trouve au Palais de Justice de Nuremberg, et l'érection du mensonge répété et effectif en force mentale (die Lüge als geistige Gewalt) dont je suis le témoin depuis deux ans et demi à Nuremberg, a augmenté encore ma crainte. Des êtres humains qui, dans des conditions normales, étaient de bons citoyens de leur pays, furent privés par les vainqueurs, de leurs fondements et de leur conception de la loi, de la coutume et de la morale. Le fait qu'ils avaient été privés de leurs conceptions avait remplacé pour la majorité d'entre eux les valeurs religieuses perdues, par un support éthique et moral ; et le fait que leurs existences, justifiées jusqu'alors par ces conceptions, étaient maintenant qualifiées de criminelles, les amenèrent à abandonner leur dignité humaine, ce qu'ils n'auraient jamais dû faire.

Alors qu'ils s'efforçaient d'échapper au verdict attendu et véritablement annoncé d'avance, les puissances victorieuses ayant condamné leurs conceptions fondamentales de l'existence, la marche réelle de l'histoire ne s'arrêta pas, et dans ses conséquences pour les peuples en cause, mit les puissances qui s'étaient arrogé le pouvoir de justice, en contradiction avec leurs propres verdicts.

-3-

wurden in dem mir zugeteilten Gebiet eine Anzahl unerwünschter Elemente, die sich aus Russen, Zigeunern, Juden und anderen zusammensetzten, exekutiert. Alle Juden, die als solche erfasst wurden, sollten innerhalb meines Gebietes hingerichtet werden. Es war mein Wunsch, dass diese Hinrichtungen in militärischer und den Umständen angemessenen menschlichen Art und Weise durchgeführt wurden. Aus diesem Grunde habe ich eine Anzahl von Hinrichtungen selbst inspiziert, zum Beispiel Exekutionen, die vom Kommando 11 B unter Leitung von Dr. Werner BRAUNE durchgeführt worden sind, ferner Hinrichtungen des Kommandos 11 A von Sturmbannführer ZAPP in Nikolajew, eine kleinere Exekution des Kommandos 10 B unter Leitung von Alois PERSTERER in Ananjew. Es war aus technischen Gründen (z. B. wegen der Wegverhältnisse) nicht möglich, sämtliche Massensexekutionen zu inspizieren. Soweit ich aus persönlichen Gründen an der Inspizierung verhindert war, befahl ich Mitgliedern meines Stabes, mich bei solchen zu vertreten. Ich erinnere mich, dass SCHUBERT eine Exekution inspizierte, die vom Kommando 11 B unter BRAUNE's Leitung in Simferopol im Dezember 1941 durchgeführt worden ist. Die einzigen Leute, die ich allgemein zu Inspektionsaufgaben einsetzte, waren ausser SCHUBERT, Willi SEIBERT, Hans GABEL. Letzterer war Hauptmann der Schutzpolizei und Kommandeur der mir zugeteilten Schutzpolizeikompanie. Einzelheiten, ob und zu welchen Exekutionen ich die beiden Letztgenannten gesandt habe, sind mir nicht mehr erinnerlich.

-4-

Déclaration de Ohlendorf avec griffe manuscrite en bas à droite



Je souhaite que le tribunal puisse bien se rendre compte des formules trop simplifiées et trop générales de la période d'après guerre, et en contempler les événements du point de vue des deux forces fondamentales qui en ont toujours décidé le cours. Non seulement un seul peuple n'est pas coupable (*nicht ein Volk allein ist schuldig*), mais ce sont les idées et le poids des conditions concrètes qui se créent dans les nations combattant pour leur survie et pour leur avenir, qui trouvent des supports humains capables de vaincre des tensions accumulées. La situation complète devant laquelle se trouvent aujourd'hui les peuples après cette guerre, montre que la tension qui persiste encore et qui grandit chaque jour, s'enfonce profondément dans le passé, très loin au-delà du peuple allemand et de sa volonté.

Je demande que la Cour, dans ses délibérations, veuille bien considérer que les inculpés ont été projetés dans un développement historique dont ils ne sont pas la cause première, et qui s'est déroulé indépendamment de leur volonté. Aucun d'entre eux n'a choisi lui-même sa place dans le cours de ce développement historique, dont le résultat a eu pour effet de le placer sur le banc des accusés. Ils ont entrepris leur tâche fermement convaincus que derrière eux, se tenait une volonté pure et justifiée. Ils ont senti que leur travail était nécessaire, même s'il s'opposait à leurs propres tendances intérieures et leurs intérêts humains, car l'existence de leur peuple était en danger de mort.

C'étaient les mêmes bons citoyens que vous pouvez trouver par millions dans votre pays et dans tous les pays. Ils n'ont jamais pensé à des activités criminelles, ou à des buts criminels ; ils sentaient qu'ils avaient été jetés dans une guerre gigantesque, inévitable, terrible et unique qui devait non seulement décider de la survie de leur peuple, de leurs familles et d'eux-mêmes, mais dans laquelle ils se trouvaient être le bouclier des autres peuples contre un ennemi commun. Ils n'avaient aucun moyen de juger de la nécessité et des méthodes de cette guerre, dont ils n'étaient pas responsables, et dont ils ne pouvaient pas être tenus pour responsables. Toute autre attitude aurait été en contradiction avec les coutumes millénaires des états, et avec les responsabilités des plus hauts dirigeants des peuples. Ils devaient accepter les méthodes et les ordres de cette guerre comme tous les soldats de tous les pays ; ceux qui considèrent l'histoire, et concluent de ses enseignements que l'avenir est le résultat de lois morales inexorables, se trouvent comme toujours devant la tension qui sépare les deux forces fondamentales de l'histoire : c'est-à-dire d'une part, l'aspiration vers la réalisation d'idées morales et éthiques, d'autre part la puissance de l'histoire réelle, avec sa force écrasante. Ils ont également senti le besoin de paix des hommes, mais la passion de leur existence morale incluait une sensation métaphysique d'obligation (*metaphysisch empfundene Forderung*) vis-à-vis de la sauvegarde de l'existence de leur peuple.

Je n'ai jamais dans mon existence, perdu la croyance de Dieu présente dans l'histoire (*dass Gott in der Geschichte wirkt*) ; même si nous ne pouvons pas toujours comprendre ses voies, rien ne saurait me priver de ma certitude que la vie et la mort de l'homme ici-bas ont un sens, et doivent être considérées d'une façon positive. Je n'ai jamais manqué, dans mon existence, de compenser les forces puissantes de l'histoire quotidienne, par des notions religieuses morales et éthiques ; j'ai toujours considéré l'histoire comme la réalisation d'idées dont les hommes constituaient le sujet et l'objet, et qui en même temps allait bien au-delà d'eux.

J'espère que le Tribunal utilisera les faits historiques qui se tiennent à l'arrière-plan de la période écoulée, faits qui ont été dévoilés au cours de ces deux dernières années, et qui menacent non seulement le peuple allemand dans son existence, mais le monde entier ; ainsi, le Tribunal pourra prendre en considération les réalités de l'histoire dans ses éléments idéologiques et matériels.

Les puissances victorieuses ayant déclaré le peuple allemand coupable, et illégale, immorale, et contraire à l'éthique, la base légale, morale et éthique de son passé, le peuple allemand, et ses représentants entendus ici à Nuremberg, se sont sentis déracinés et désorientés. C'est ainsi que les souffrances légales, morales et éthiques du peuple allemand, ont dépassé la souffrance matérielle, qui menace son existence physique. Puisse le verdict de cette Cour prendre en considération la réalité des conditions et du développement de l'histoire, et donner aux allemands, individuellement et collectivement, l'opportunité d'une réalisation véritable, faute de quoi, ils seront pris par le désespoir, leur existence étant désormais placée en dehors de la réalité historique (*ausserhalb der geschichtlichen Wirklichkeit*), et leur destin futur basé non pas sur la fermeté de la loi, mais sur la puissance et la force. »

## V. — MÉDECINS S.S.

Bien qu'ayant vécu auprès de Hitler, le Dr. Karl Brandt tient parmi les médecins S.S. une place de premier rang. « Je n'ai jamais vu dans la S.S. un groupe d'hommes réunis pour commettre des crimes, surtout dans la *Waffen S.S.*, dit-il ; si je pense aux jeunes officiers de la *Waffen S.S.* qui servaient au Quartier général de Hitler comme officiers d'ordonnance, trois ont été tués, et le quatrième grièvement blessé, de sorte que lorsque je porte cet uniforme, c'est toujours avec le sentiment d'une obligation morale spéciale, et avec orgueil. »

Lors des discussions sur l'éthique des expériences humaines, le Dr.



Karl Brandt assura que la personnalité de Himmler avait sans aucun doute joué un grand rôle : « Ancien instituteur, il n'avait jamais perdu la marque de ce métier ; il était tenté par la prise en mains, et la réalisation de toutes sortes de choses. Il était méfiant et ne confiait ses desseins à personne. Dans le domaine scientifique, c'était un dilettante, qui fabriquait de la porcelaine, voulait faire de l'essence à partir d'eau et de charbon, et voulait absolument pénétrer dans le domaine médical ».

Au sujet des expériences pratiquées sur des sujets non volontaires en temps de guerre, Brandt déclara : « Je pense qu'en raison des circonstances de l'état de guerre, l'institution de l'Etat écarte complètement la responsabilité du médecin, lorsque l'expérience finit fatalement, et la prend à son compte. Le médecin n'est qu'un instrument, comme un officier qui reçoit au front l'ordre de conduire un groupe de soldats vers une position où ils seront en danger de mort. Je ne pense pas que le médecin, du point de vue moral et éthique, effectuerait cette expérience sans l'assurance officielle et légale que lui donne l'Etat autoritaire d'une part, et l'ordre d'exécution qu'il en reçoit, d'autre part.

Quand on considère la nature autoritaire de notre Etat, les sentiments personnels et professionnels, comme les obligations éthiques, doivent céder le pas à la nature totalitaire de la guerre.... Cette direction autoritaire interfère avec la personnalité et les sentiments personnels des hommes. Lorsque la personnalité est dissoute au sein du corps collectif, toute demande qui lui est soumise, est dissoute au sein du concept de système collectif.... La chose difficile, c'est que, pendant toute cette période, la personne individuelle n'avait pas de sens ; plus la guerre progressait, plus ce principe se renforçait avec la guerre totale, et les ordres de l'Etat. C'est un destin tragique pour beaucoup, que d'avoir eu à exécuter de tels ordres, dans le cadre de ces expériences, ou dans des situations analogues. Si l'on ne considère pas la situation entière de l'Allemagne à cette époque, on ne peut absolument rien comprendre ».

Contrairement au commissaire général de la Santé, strictement dépendant de Hitler, le Pr. Karl Gebhardt était un intime de Himmler, depuis leur enfance commune. Il s'exprima sur son compte à sa façon abondante et désordonnée, mais vive et expressive, ironique et souvent mordante. A peine âgé de vingt-cinq ans, il avait participé au putsch de la Feldherrnhalle à Munich, en 1923, aux côtés de Hitler et de Himmler ; l'amitié de Himmler, et la valeur personnelle de chirurgien, d'organisateur et d'homme d'action, de Gebhardt, lui avaient valu les plus hauts postes pendant la guerre.

Il convint que l'élite allemande, dont une partie émigra, comme Thomas Mann, qu'il soignait, ne recevait pas le moindre appui, dans ses besoins et ses soucis, du peuple allemand, et n'avait pratiquement aucun pouvoir. L'Allemand n'est jamais passé, dit-il, de l'état de serf

à celui de bourgeois, au sens démocratique, et il est entré dans le Troisième Reich avec une certaine suspicion, et peut-être comme un somnambule. Il reconnut également que la jeunesse n'avait obéi que parce que nous « les généraux et les professeurs, marchions en tête ».

Gebhardt parla longuement de Himmler : « Je sais que l'ombre de Himmler pèse sur tout le monde, dit-il ; ce n'était ni un homme exceptionnel, ni un cas pathologique, et il n'avait pas non plus deux visages. Il n'était jamais intéressant. D'autre part, si vous me permettez de laisser de côté ces indicibles atrocités pour un moment, Himmler était un homme avec un programme de travail très simple et très rempli.... Nous avons passé notre enfance ensemble. La famille de Himmler était celle d'un maître d'école très strict, qui élevait son fils avec sévérité....

Himmler n'avait pas d'originalité, mais il était extraordinairement industrieux, et la S.S. constituait un instrument de pouvoir susceptible d'être utilisé pour le meilleur et pour le pire. On ne doit pas prendre pour un blasphème le fait que Himmler déclarait que dans cette collectivité, il fallait reconstituer une forme d'aristocratie ; on peut trouver dans la S.S. les meilleurs des Allemands, mais malheureusement aussi les pires ; on abusa plus tard du serment d'obéissance absolue, mais nous avons tous grandi à une époque où il n'y avait pas de serment, et je puis tout juste me rappeler qu'il y avait un empereur et un roi. Les professeurs n'avaient plus d'autorité, et les officiers se voyaient arracher leurs épaulettes.... Il y avait partout des serments secrets jamais tenus, et c'était une grande force d'avoir un ordre lié à une moralité absolue. Le serment disait : « Etre absolument fidèle ; quoi qu'il arrive, considérer l'avenir, et obéir d'une façon absolue pour aider finalement l'Allemagne ».

On nous avait dit qu'en 1917, nous aurions gagné la guerre si nous avions été un peu plus fidèles ; aucun gouvernement ne peut tenir par la tromperie et le marché noir, et maintenant, une pensée nouvelle s'exprimait : « Soyez obéissants, ne posez pas de questions, et l'Allemagne ira mieux un jour ».... Himmler, à l'occasion de notre voyage commun en Autriche, au moment de l'Anschluss, me confia le conflit très personnel de son existence. C'était un homme qui n'avait vraiment reçu aucune formation universitaire ; il était équilibré mais à demi-instruit.... Je pense que chaque période révolutionnaire possède ainsi son deuxième homme typique, qui prend sur lui le caractère odieux de la sévérité, et qui exécute comme le Calife, pendant que Mahomet sourit....

Himmler s'estimait le général d'un ordre qui n'avait qu'une seule règle, Adolf Hitler. Grâce à une technique soigneuse du camouflage, il s'arrangea pour montrer qu'il recevait toujours ses ordres de Hitler. Il avait des opinions politiques étranges, ayant à la base un Etat idéal allant de Hegel à Lénine, et de Staline à Hitler ; pour lui, l'Etat était l'objet principal, et l'individu devait lui être entièrement subordonné.



Un ordre était sacré ; les discussions devaient avoir pris place à l'avance, et, dans une interprétation presque hystérique du vieux concept militaire, il pensait qu'une fois l'ordre donné, il doit être exécuté.

Je pense qu'une telle autorité n'est possible que lorsque la personne qui donne l'ordre est omnisciente, et étroitement liée par des concepts moraux. C'est une conception à laquelle nous arrivons aujourd'hui (1947), mais à l'époque, nous n'avions aucune idée de la façon de donner des ordres, et nous étions heureux de nous trouver dans une situation claire. J'ai vu mourir beaucoup de gens ; les lâches ont toujours une raison philosophique pour expliquer leur lâcheté, et pour ne pas mourir. En ce qui me concerne, j'ai toujours exécuté les ordres qui m'ont été donnés, et je l'ai toujours exigé de mes subordonnés. Cependant, aujourd'hui, un S.S. ne peut se référer à son serment devenu absurde, puisque son chef suprême s'est suicidé. . . .

Les relations de Himmler avec Hitler étaient les mêmes que celles de Robespierre avec la Révolution française ; celui-ci avait été l'éternel second, avec une obéissance absolue à son idéal. Himmler joua sa chance de devenir avec la Waffen S.S., qui atteignit près de quarante divisions, le chef de la plus grande partie des forces armées. Avec Hippocrate, il avait pour saint Frédéric-le-Grand, dont il possédait le testament, où il est dit qu'un ordre ne doit pas laisser percer les intentions de celui qui le donne, de façon à empêcher l'exécutant d'approuver ou de fournir son avis dans le sens qu'il croit désiré.

Je crois fermement, et ceci constitue sa bonne part, ou sa part catastrophique, que Himmler croyait toujours ce qu'il disait, au moment qu'il le disait, et que tout le monde croyait Himmler, quand il parlait. Sans considération pour son caractère, honnête ou cruel, il avait une méthode de travail très simple. Il faisait des expériences dans tous les domaines : médecine, porcelaine, or ; tout d'un coup, toutes les divisions du front durent boire de l'eau, avec du porridge pour leur petit déjeuner ; il s'occupait de vitamines, de nourriture concentrée, de vêtements camouflés, de voitures amphibies, et il y avait de vrais morts au cours des exercices S.S., parce qu'il y avait toujours de vraies balles.

On ne peut pas dire, parlant de sa personnalité, que tout ce qu'il faisait n'avait pas de sens. Mais bien entendu, en ce qui concerne les hommes, toute erreur provoque une catastrophe, et c'est ce qui nous a mis dans la terrible situation actuelle . . . C'est de son cercle d'amis, dangereux mélange de personnalités originales et d'industriels, que Himmler recevait les suggestions qui conduisirent aux milliers d'expériences dans tous les domaines. Il était le représentant d'une idée très ancienne, devenue sauvage, et qui avait été mécomprise. Alors que le développement moderne créait des spécialistes, il rêvait d'Universités du domaine général, et commettait la faute de se placer au

centre de l'Univers. Il obtint du bon, et beaucoup de mauvais. Le mauvais, c'est qu'il prenait toujours les décisions ; lorsqu'une idée naissait, elle devait passer par lui, qui se trouvait lié à cet étrange groupe de chef des camps de concentration et de chefs des Waffen S.S.

Puis-je préciser que notre situation malheureuse présente un gros avantage ? Jamais, dans mon existence, je n'ai été aussi libre mentalement qu'aujourd'hui, et je vois maintenant quel groupe étrange nous formions, et de quelles choses impossibles nous étions occupés . . . Tout à fait à la fin, et d'accord avec Ohlendorf, j'avais suggéré de nous emparer de la radio, avec les S.S. restants, pour que Himmler puisse relever les derniers S.S. de leur serment ; je suggérai aussi que le jour suivant, Himmler se rende, à la tête de ses généraux. Ohlendorf fit le brouillon, et pendant une nuit, je suppliai Himmler. Celui-ci hésita jusqu'à trois heures du matin, mais quand j'arrivai, le matin suivant, la maison était vide ; à midi, je partis avec Ohlendorf. . . .

A propos des expériences, je pensais naïvement que dans un Etat totalitaire, quand l'autorité dit : « Je suis la Cour et je décide », elle doit alors en prendre la responsabilité. Et Himmler lui-même me dit : « Comment voulez-vous prendre la responsabilité, vous n'êtes que des instruments ; nous, l'Etat, Hitler et Himmler, nous commandons, nous prenons la responsabilité, et nous vous assurons que vous n'encourez aucune sanction. C'était aussi légal que possible, sous le III<sup>ème</sup> Reich . . . Pour moi, Himmler était l'homme qui pouvait exécuter d'un trait de plume des milliers de gens. Il me dit que les expériences provenaient du désir exprès du Führer, et le désir du Führer était un ordre d'Etat. Je ne discutai pas cet ordre, je ne demandai pas si Lammers (Ministre de la Chancellerie) avait contresigné, mais Hitler l'avait donné, Himmler devait le réaliser ; Himmler était mon chef, et j'étais lié par le serment S.S. . . . »

A propos du serment d'Hippocrate, Gebhardt déclara qu'il ne s'agissait pas d'un principe moral tellement clair, et que ce prétendu serment était en réalité dû au grand prêtre Asclépiade, beaucoup plus ancien ; d'ailleurs, assura-t-il : « Je pense pouvoir dire que chaque éthique fait partie d'un principe philosophique, et chaque principe philosophique dépend de son temps, de la situation, et de l'échelle des valeurs dans laquelle vous l'incluez . . . La question se pose de savoir quels sont les principes suprêmes où le médecin puise son activité morale.

J'estime convenable de mettre Hippocrate à sa véritable place dans l'histoire ; c'était un prêtre, qui croyait personnellement à l'intervention divine, et qui pensait que dans le cas des malades mentaux, les Dieux avaient déformé leur esprit . . . Il n'existe pas de livre auquel Himmler se référait plus souvent que le livre d'Hippocrate. Depuis 1940 ce livre se trouvait sur son bureau ; il pensait que cette sacrée idéoplastique, qui permet de juger des êtres humains d'après les



formes extérieures, avait une base classique, alors que le facteur efficace, c'est le degré de l'effort. C'est de lui que dépendent les réserves biologiques et morales de l'être humain. En 1940, j'ai essayé d'enseigner cela à Himmler, pour corriger ses conceptions sur Hippocrate, mais c'était un profane, qui en avait retiré ce qu'il considérait utile. Je pense que le médecin qui a un sentiment profond d'honnêteté, et l'homme qui croit en Dieu, sont les plus enclins à aider les pauvres. J'espère qu'aucun jeune médecin ne deviendra médecin dans un Etat totalitaire. »

Puis Gebhardt rappela que Hitler, alerté par Himmler, avait admis le principe des expériences médicales humaines : « Hitler en avait accepté le principe lorsque l'intérêt de l'Etat était en jeu ; à ce moment, elles étaient protégées par la loi, non soumises à sanctions, et au contraire, celui qui n'aurait pas accepté d'exécuter cet ordre militaire, aurait été puni. D'après Himmler, le chef de l'Etat estimait qu'on ne pouvait laisser intacts certains des prisonniers des camps de concentration, alors que les soldats combattaient, et que des femmes et des enfants souffraient des raids aériens et des bombes ».

Peu après son maître, le Dr. Fritz Fischer exposa qu'il avait agi, au temps des expériences, en tant que soldat Fischer, et qu'en 1942, l'individu ne pouvait pas obéir à sa loi intérieure ; dans un Etat libre, il n'aurait pas fait ce qu'il a fait, mais s'il s'est trouvé dans une situation de guerre, dans un Etat totalitaire, comme un aviateur qui lance une bombe, et ce n'est pas par cruauté qu'il a expérimenté sur les jeunes Polonaises, mais uniquement « pour nos blessés, dans le cadre de l'Etat ».

Quant au Dr. Joachim Mrugowsky, auteur d'un livre sur l'éthique médicale, où il déclara entre autres que « seul avait le droit de s'appeler médecin, celui qui ressentait le côté religieux de sa profession, et responsable direct des plus effroyables expériences humaines qui se puissent imaginer, il déclara d'abord que Himmler avait défendu de diffuser son livre d'éthique aux médecins S.S. Puis, sur le point de savoir si un médecin pouvait, dans certaines circonstances, violer son serment de ne jamais nuire à son malade, il établit une distinction. Un détenu de camp de concentration n'étant pas un malade, il ne saurait y avoir entre lui et le médecin, les rapports habituels de malade à médecin ; par conséquent l'Etat, qui, en temps de guerre, dispose entièrement de ses citoyens, et fixe même la façon dont ils mourront : par noyade dans la Marine, par écrasement dans l'Armée de l'Air, par exemple, l'Etat a le droit de sélectionner des gens pour la lutte contre la maladie, ou les épidémies, et Mrugowsky ne voit pas pourquoi les détenus des camps de concentration auraient été exceptés.

« Un médecin, ajouta-t-il, n'est pas justifié à pratiquer ce genre d'expériences de sa propre initiative, mais il est obligé d'obéir à un ordre donné par l'Etat, quand les plus hautes autorités ordonnent ces

expériences avec un but précis, et une définition exacte du genre de personnes à utiliser ».

Ainsi, quatre des plus caractéristiques parmi les médecins S.S. du III<sup>ème</sup> Reich, le commissaire à la Santé, créature de Hitler, faisant fonction de ministre, d'abord, l'intime de Himmler, chirurgien connu et grand organisateur S.S. du temps de guerre, ensuite, puis deux médecins expérimentateurs, enfin, nous ont donné leur opinion en matière d'éthique.

## VI. — Martin BORMANN.

### Directives de la Chancellerie du Reich concernant la religion chrétienne.

Dans une lettre du 25 Avril 1941, Martin Bormann prescrivit aux écoles de réduire, puis de supprimer les exercices religieux, d'instaurer un service du matin national-socialiste, et de remplacer les dix Commandements de Dieu par des formules nationales-socialistes.

Il conclut en affirmant l'incompatibilité de la doctrine chrétienne avec l'idéologie nazie.

Le 17 Juin 1938, une ordonnance avait interdit toute discussion religieuse dans le Service du Travail.

Le 16 Juillet 1941 enfin, à la suite d'une conférence de Hitler, Martin Bormann transmit aux Gauleiter une ordonnance secrète sur les relations du national-socialisme avec le christianisme. Il y disait que l'idéologie nazie étant infiniment supérieure aux concepts chrétiens, d'ailleurs d'origine juive, la jeunesse n'avait plus rien à apprendre, à l'avenir, du christianisme.

En conséquence, l'Etat nazi se devait de refuser son appui aux Eglises, aussi bien protestante que catholique, le Führer ayant dorénavant bien en mains la direction du peuple, qui devait recevoir ses directives du Parti et de ses organisations, et non des prêtres, astrologues, devins et autres charlatans :

« Nous engageons les écoles à réduire et à supprimer de plus en plus les services religieux du matin. De même, les prières confessionnelles et extra-confessionnelles ont déjà été remplacées dans plusieurs parties du Reich, par des formules nationales-socialistes. Je vous salue gré de bien vouloir me donner votre opinion au sujet de l'institution d'un service du matin national-socialiste, qui remplacerait les services religieux du matin qui ont actuellement lieu une fois par semaine dans les écoles.

Bormann suggère que certains des dix commandements pourraient être incorporés au catéchisme nazi de cette façon : « Tu seras courageux, tu ne seras pas lâche ; tu croiras en la présence de Dieu dans



la nature, dans les animaux et les plantes ; tu conserveras la pureté de ton sang ».

Bormann conclut : « Le christianisme et le nazisme sont des phénomènes provenant de causes différentes. Les principes en sont si différents qu'il n'est pas possible de créer une doctrine chrétienne entièrement compatible avec l'idéologie nazie ; de même, les communautés de foi chrétienne ne pourront jamais s'accomoder totalement de l'idéologie nationale-socialiste ».

17 Juin 1938.

« Toute discussion religieuse est interdite au sein du Service du Travail du Reich, parce qu'elle trouble l'esprit d'harmonie de tous les camarades de travail, hommes et femmes ».

Le Reichsleiter Martin Bormann, à la suite d'une conférence réunie par Hitler à son quartier général le 16 Juillet 1941, promulgua une ordonnance secrète adressée à tous les Gauleiter, et intitulée « Relations du national-socialisme et du christianisme » :

Les conceptions nationale-socialiste et chrétienne sont inconciliables. Notre idéologie est infiniment plus élevée que les concepts du christianisme qui, dans leurs points essentiels, dérivent du Judaïsme. C'est pour cette raison aussi que nous n'avons pas besoin du christianisme. Si donc, notre jeunesse n'apprend plus rien à l'avenir de ce christianisme, dont les doctrines sont de beaucoup inférieures aux nôtres, le christianisme s'éteindra de lui-même.

Il résulte du caractère inconciliable des conceptions nationale-socialiste et chrétienne, que nous devons éviter l'affermissement des confessions existantes, et refuser notre assistance aux confessions chrétiennes nouvelles. Il n'est pas nécessaire de faire ici une discrimination entre les diverses confessions chrétiennes. C'est pour cette raison que la pensée d'instituer une Eglise protestante nationale qui grouperait les diverses Eglises protestantes a été définitivement abandonnée, parce que l'Eglise protestante nous est tout aussi hostile que l'Eglise catholique. Tout renforcement de l'Eglise protestante ne ferait que se retourner contre nous.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Allemagne, le Führer a consciemment et totalement en mains la direction du peuple. Avec le Parti, ses membres et ses organisations annexes, il a créé pour lui-même et, partant, pour les dirigeants du Reich allemand, un instrument qui le rend indépendant de l'Eglise. Toutes les influences qui pourraient ou entraver ou nuire à la direction du peuple exercée par le Führer avec l'aide de la NSDAP, doivent être éliminées. De plus en plus, le peuple doit être séparé de l'Eglise et de ses agents, les prêtres. Bien entendu, les Eglises se défendront ; mais jamais plus on ne devra accorder aux Eglises, une influence sur la direction du peuple. Cette influence doit être brisée complètement et de façon définitive.

Seuls les chefs du Reich et, en leur nom, le Parti, ses membres et ses organismes annexes, ont le droit de diriger le peuple. De même que les influences néfastes des astrologues, devins et autres charlatans ont été supprimées par l'Etat, de même il faut ôter à l'Eglise la possibilité d'exercer une influence. Ce n'est que lorsqu'on y sera parvenu que les chefs de l'Etat auront une influence totale sur chaque citoyen. Ce n'est qu'alors que le peuple et le Reich verront leur existence assurée pour l'avenir ».

## CONCLUSION.

L'éthique de la S.S. a été formée patiemment au cours des vingt-cinq années de l'époque hitlérienne. Née en 1925 de la nécessité de protéger les propagandistes du parti, la S.S., imaginée et voulue par Hitler, fut réalisée par Himmler. Elle personnifie admirablement, elle incarne exactement l'idéologie hitlérienne que les efforts de la personne de Himmler firent passer dans les faits.

Il est vain de vouloir expliquer ce phénomène pour des raisons matérielles, par la détresse et la misère du peuple allemand après la défaite de 1918 ; il est exact de l'expliquer par sa détresse morale, et la satisfaction d'avoir enfin « des ordres et une situation clairs ».

La S.S. protégeait les pionniers de la nouvelle conception, et son admission apparaissait déjà comme une distinction ; l'adhésion, à l'époque héroïque, exigeait du courage et de l'esprit de sacrifice, en raison de l'opposition, et de l'opinion défavorable des organes de l'Etat. Il est juste de reconnaître qu'au début, la sévère sélection pratiquée n'admit pas les éléments criminels, et il semble que ceux qui s'y introduisirent, furent exclus par la suite. Bien entendu, la défense des réunions publiques dut attirer un certain nombre de sujets qui ne craignaient pas la bagarre, et qui même s'y complaisaient. Davantage que les tendances spécifiquement criminelles, ce furent donc des tendances impulsives, et un fonds de violence, qui, entre autres traits du caractère amenèrent au début des recrues à la S.S. Les criminels ne vinrent que par la suite, et dans certaines formations bien déterminées, comme la brigade Dirlewanger.

Ceux des S.S. qui accomplirent des crimes, y furent amenés par une formation doctrinale intensive et l'obéissance fanatique, passive et absolue, qui recouvrirent leurs propres tendances à la violence, et leur insensibilité.

Il est exact que de nombreux exemples montrent que les membres de la S.S. qui avaient péché contre les lois en vigueur, ou contre les lois fondamentales de la S.S., à l'égard de la femme, de la famille, de



l'alcool, du bien d'autrui, furent poursuivis en justice, et expulsés de la S.S. Les défenseurs de l'organisation veulent en déduire que les plus hautes vertus y étaient pratiquées, et que les éléments criminels, non seulement n'y étaient pas admis du fait de la sélection, mais en étaient exclus à leur première manifestation. Les mêmes prétendent que le but de l'éducation et de l'enseignement dans la S.S. ne consistait pas à former des idéologues aveuglés par la rage, mais des hommes d'un caractère ferme et impeccable, donnant par leur tenue et leur conduite exemplaires, le bon exemple à leurs compatriotes. Tout ceci est à étudier à la lueur des actes et des exposés de leur éthique.

Leur défenseur officiel, le Dr. Pelckmann, dans son plaidoyer prononcé le 26 Août 1946 devant le Tribunal Militaire International, employa cette image : « Une hache qui quitte l'enclume du forgeron ne sait pas si elle rend des services à l'humanité, où si elle sera utilisée comme un instrument de meurtre, ne serait-ce qu'à l'aide de son manche ».

Il reste à étudier maintenant quelle fut la nature profonde de l'éthique particulière qui fit de cette hache un instrument de meurtre, la mesure dans laquelle l'éthique hitlérienne se rattacha à tel ou tel thème favori et lointain de l'éthique allemande, de quelle éthique véritable enfin, se réclama Himmler à l'usage de ses S.S., et quelle éthique invoquèrent ceux-ci, pour justifier leur action.

Hitler se fit l'apologiste de la force brutale, de la force qui est la seule loi, le plus fort ayant tous les droits devant Dieu et devant le monde. Pour lui, la force prime le droit, et aucune force morale ne prévaut contre elle. Il semble être revenu à cette notion de la prédestination des Germains au culte de la force pure ; alors que pour les Latins, le roi, Rex, est celui qui conduit, unissant la force au savoir, et pour les Grecs, celui qui dirige (Basileus), pour les Germains, le Roi (King, König, Canning), est le fort, le puissant.

Alors que les nations latines placent la civilisation dans l'élément moral de la vie humaine, les Germains rapportent aisément tout à la force, et n'imaginent pas qu'on puisse faire de grandes choses avec la douceur et la bonté, qu'ils taxent de faiblesse et d'impuissance. Le premier objet de la pensée hitlérienne, c'est la force ; pour lui la beauté morale sans la puissance est une duperie, et la force constitue la supériorité selon la nature. Hitler n'a eu que railleries et sarcasmes à l'endroit de la bonté ridicule des chrétiens en particulier, qui perpétue les faibles. Heureusement, dit-il, la nature se vengera, et exterminera les faibles.

Pour Hitler, nulle puissance réelle n'appartient à l'idée, à la bonne volonté, à la justice et à l'amour ; tout droit est illusoire, s'il n'est pas capable de s'appuyer sur la force, de sorte que seules sont bonnes, valables et efficaces, les forces qui constituent des moyens matériels puissants. Vouloir une fin, c'est en vouloir les moyens. Cette formule

redoutable par l'utilisation brutale et évidemment efficace, des moyens matériels les plus directs, par opposition à la lente et pénible ascension morale individuelle, se trouve incluse dans l'éthique hitlérienne tout entière.

Ainsi, la formule célèbre se dessine : Macht geht vor Recht, la Force prime le Droit.

En réalité, il ne faut ni diviniser ni avilir la Force, qui, moralement est une vertu, et physiquement, un bien, mais il faut la mettre au service du Droit, alors que la force pour la force est haïssable. Déjà, le Dieu d'Aristote, tout intelligence et bonté, pénétrait de désir et de pensée la force matérielle. L'affirmation hitlérienne redoublée de tout soumettre dans le monde, à la loi prétendue naturelle de la Force, n'est qu'un retour à la loi de la jungle, une négation de la loi morale, et une régression, malgré l'affirmation brillante que la force n'est pas le droit, que plus elle est considérable, plus elle est noble, et qu'une force souveraine est divine.

Quant aux préceptes hitlériens qui exaltent la lutte, la guerre, l'extermination des faibles, le courage de tuer son adversaire, la nécessité, pour l'homme, de tuer pour vivre, ils découlent directement de l'apologie de la Force, et de son usage sans limite.

En effet, Hitler est chargé sur terre d'une mission spéciale ; c'est un envoyé du Tout-Puissant et de la divine Providence ; Dieu décide du bien et du mal, et Hitler est son envoyé ; c'est l'homme du Destin, appelé et choisi par la Providence, élu de Dieu, et qui agit toujours par la volonté de Dieu, afin de mener la lutte pour l'Allemagne, pour l'Europe, et pour l'humanité tout entière.

Ceci est à rapporter à la conception particulière de l'histoire qu'ont bon nombre d'historiens et de philosophes allemands. Pour eux, l'histoire n'est pas la suite des événements qui marquent la vie de l'humanité ; c'est le jugement de Dieu dans le domaine des compétitions des peuples. La lutte est nécessaire, c'est une des plus grandes, sinon la plus grande loi de la nature, et l'histoire désigne les nations et les hommes élus par la Providence. C'est le succès qui sanctionne le choix de Dieu.

Je me rappelle nombre de conversations très libres avec le Dr. Brandt, et avec Ohlendorf ; l'un comme l'autre m'avaient frappé en me répétant avec conviction que le succès seul était à considérer, et qu'il manifestait visiblement le choix du Seigneur. Ces affirmations m'apparaissaient surprenantes dans la bouche de deux condamnés à mort.

Elles sont à rapporter à la thèse allemande qui veut que si un peuple, ou un homme, apparaît capable de dominer les autres, c'est manifestement l'élu et le représentant de Dieu sur terre ; il parle et agit en son nom.

Ceci ramène au principe hégélien de l'identité radicale du fait et



de l'idée, et à la réduction de l'être à la pensée, des faits aux lois, du contingent au nécessaire. Car ce peuple, lieutenant de Dieu sur terre existe, c'est le peuple allemand, depuis la victoire remportée par Arminius sur Varus à Teutobourg, l'an 9 après Jésus-Christ.

En effet dit Fichte, le moi est effort ; il doit y avoir des nations subjuguées, qui résistent pour que la nation la plus forte se développe pleinement. C'est ainsi qu'on aboutit par déduction transcendante, à la nation idéale, qui ne doit pas rester idée, mais se réaliser. Or, cette nation existe, qui l'emporte sur toutes les autres en science et en puissance, et à qui incombe de réaliser sur terre, l'œuvre de Dieu : c'est la nation allemande, qui représente la race la plus supérieure, et la plus haute de la création.

Et Fichte fut entendu qui, à l'Université de Berlin, occupé en 1807 et 1808 par les troupes français, adjura ses compatriotes de prendre conscience de leur supériorité et de leur génie propre.

Depuis lors, l'idée fichtéenne fit du chemin jusqu'au jour où Hitler la reprit à son compte. Seules comptent, dit-il, les valeurs biologiques pures telles qu'elles existent dans le pur sang germano-nordique ; seules comptent la culture aryenne, la race aryenne et sa pureté raciale, et le seul devoir sacré, c'est la conservation du sang pur. La race aryenne nordique est la détentrice de toute culture, la vraie représentante de toute l'humanité, et c'est par application de la volonté divine que le peuple allemand doit maintenir sa pureté raciale. La race germanique est supérieure à toutes les autres, et la lutte contre l'étranger, contre le Juif, contre le Slave, contre les races inférieures, est sainte. Le Tout-Puissant veut la victoire du peuple allemand, qui a fourni au monde les plus grands artistes, et les plus grands savants. La Patrie allemande est la première et la seule.

Ainsi s'exprima Hitler, mais il ne fit que reprendre là les thèmes les plus discutables d'une pensée germanique bien connue, que Fichte exposa si brillamment, lorsqu'il s'essaya dans ses discours à la nation allemande, à faire prendre conscience à son peuple, de sa pure essence germanique (Deutschheit), afin de la faire régner sur le monde.

Fichte est à l'origine de la discrimination entre Allemand et étranger ; son idée directrice peut s'exprimer ainsi : l'Allemand est à l'étranger comme le bien est au mal. Pour lui, les idées et les œuvres du peuple allemand expriment seul le vrai et le bien, alors que l'erreur et le mal émanent de l'étranger. La science par excellence est l'histoire, où Dieu manifeste sa prédilection aux peuples de son choix, et, au premier rang de ceux-là, à l'Allemagne.

Les préoccupations propres aux descendants des Gréco-latins, de créer dans le monde une force morale qui permettrait à l'homme, premier objet de la Création, et supérieur à tous les autres êtres animés, de prévaloir par des vertus proprement humaines telles que l'intelligence, la bonté et la justice, et de dominer grâce à elles les forces

matérielles, ces préoccupations ne se retrouvent guère dans la pensée philosophique allemande en général, et encore moins dans celle de Hitler en particulier.

Elue de la Providence, et seule élue, l'Allemagne est au-dessus de tout, dans le monde, comme le dit d'ailleurs une strophe bien connue (Deutschland über alles, über alles in der Welt).

Hitler exalta le patriotisme naturel à l'Allemand, qui appartient à un pays où tout le monde travaille pour l'amour de la patrie : « Sanctus amor patriae dat animum », dit l'épigraphe des monuments historiques. Mais s'il exalta cette religion de la patrie, il exprima et développa aussi le mépris de la patrie des autres, et il concourut à une systématisation du patriotisme et à un dénigrement non moins systématique de la patrie des autres, contrairement à certains représentants qualifiés de l'élite allemande, qui, tels Frédéric II, Goethe, Schopenhauer et Nietzsche, reconnaissaient et appréciaient les supériorités étrangères là où elles étaient.

De sorte que, négligeant l'impératif catégorique et le moralisme de Kant, qui s'était adressé à la valeur transcendante d'un individu général et abstrait, mais rationnel et humain, Hitler prit à Fichte ce que celui-ci avait attribué à son moi concret de Germain, pour adorer, diviniser et exalter, non pas seulement la force en soi, mais la force en tant qu'allemande. On assiste avec lui à une véritable tentative de déification de l'idée que l'Allemagne a d'elle-même. C'est à l'Allemagne que Hitler a subordonné la beauté, la science, la civilisation ou la religion, le Germain ne pouvant être primé par quoi que ce soit.

C'est ainsi qu'au lieu de chercher des modèles dignes d'estime dans les exemples les plus élevés des pays de l'Antiquité, dans la civilisation gréco-latine ou même dans les nations modernes, Hitler prit la nature allemande pour règle et pour canon. Le peuple allemand, dit Ferrero, n'a jamais senti profondément l'influence de la véritable latinité. Le sens de la mesure, l'esprit de limitation et de précision, qualités essentielles de la latinité, lui ont toujours répugné ; en lui, un fonds de mysticisme invincible, le porte à chercher l'infini dans ce qui est vague, confus et indéfini. Il a fini par se croire le peuple élu, le levain de la terre, le modèle du monde, et par employer couramment le mot « colossal », pour exprimer le suprême degré de la perfection.

Pour Hitler, en effet, il n'y a pas de droits naturels des peuples ; il y a des Naturvölker, les Halbnaturvölker, les Kulturvölker, et les Vollkulturvölker ; les premiers étant progressivement soumis aux autres, les plus chargés de culture étant ceux qui possèdent tous les droits. Ne connaissant que la loi du succès terrestre, ce jugement de Dieu, il en déduit que la nation capable d'imposer sa volonté à tous est l'instrument nécessaire de la volonté divine. Il s'agit avant tout, pour l'Allemand, de mettre strictement en pratique la mirifique théorie fichtéenne ; prendre conscience de sa force, de sa supériorité, de son



génie propre, et bien se persuader que rien de ce qui est allemand n'est aussi excellent dans les autres nations.

La cause de l'Allemagne s'est identifiée avec celle de Dieu, de ce vieux Dieu allemand, dont le nom orne les boucles des ceinturons des guerriers, avec la devise : « Gott mit uns ». Hitler a repris là le fil traditionnel provisoirement dénoué, qui fit dire à Bismarck : « Wo Preussens Macht in Frage kommt, kenne ich kein Gesetz », et à Guillaume II : « L'humanité, pour moi, finit aux Vosges ». De même que Hitler est l'envoyé de Dieu, l'Allemand est le soldat de Dieu ; il ne saurait faillir à sa mission.

L'élite véritable allemande, Leibnitz, Goethe, Beethoven, et d'autres, n'ont jamais prétendu que l'Allemand devait se considérer comme le substitut de Dieu sur terre, mais Hitler, reprenant Fichte, réaffirma l'identification du moi absolu avec Dieu-même, avec la race allemande, le peuple allemand étant le premier-né de Dieu. Il remit en valeur la mystique pangermaniste qui s'exprime au fronton du Dôme, à Berlin : « Unser Glaube ist der Sieg, der die Welt überwunden hat ».

Il en résulte la dangereuse croyance que tout ce qui a pour but le triomphe de l'Allemagne et de la culture allemande, est légitime, et que l'excellence des fins poursuivies par elle, sanctifie tout ce qu'elle fait. De même, pour Hitler, la supériorité native et culturelle, assigne à l'Allemagne d'imposer au monde une culture spécifiquement allemande.

Hitler n'a jamais omis de représenter que si l'Allemagne était contrainte à la guerre, elle représentait la grandeur morale et la culture, en face de nations de culture inférieure. Ce culte de la force, cette divinisation de l'Etat allemand, conduisent fatalement à l'asservissement des autres nations. Il est naturel de ramener à Fichte, les changements profonds que nous pouvons constater en Allemagne depuis 1806. A cette époque, elle se croyait encore une nation parmi les nations ; mais Fichte lui révéla alors, sous le coup de la défaite et de l'occupation étrangère, qu'elle était la nation-type, la race primitive, la seule pure de tout mélange corrupteur. On sait quel sort fit Hitler à ce concept de la race, dont retentit toute la littérature nationale-socialiste, et qui vit sa fin dernière avec la fumée des crématoires.

Il faut supposer chez Hitler et ses fidèles un fonds d'orgueil extraordinaire, pour passer ainsi de l'adoration de Dieu, à l'adoration de soi-même. Les philosophes l'y aidèrent, qui eurent une propension nette à mettre le moi allemand à la place de Dieu. Tel Kant disant : « Le monde extérieur est un objet qui forme le sujet pour pouvoir prendre conscience de lui-même en s'y opposant » et Fichte : « Le moi crée cet objet de toutes pièces, sans rien emprunter à un monde extérieur qui n'existe à aucun degré ». C'est ainsi qu'après Iéna, Fichte conclut que le génie allemand constituait le support du moi absolu, et fut ainsi à la base de la divinisation du Germanisme qu'on peut aisé-

ment décélérer chez Hitler et ses fidèles. De même, l'idée s'est incarnée dans la nation allemande, nation par excellence, de même l'Allemand, homme universel (All Mann) n'a pas de valeur propre en tant qu'homme, mais seulement en tant que partie d'un tout, et réalité substantielle et supérieure de toute vertu. En effet, l'esprit allemand conçoit le tout, et il est le tout, la conscience allemande ne fait qu'un avec la conscience universelle, car il voit les choses du dedans (Innerlichkeit), alors que les autres hommes les voient du dehors. Confident de Dieu, envoyé du Très-Haut, comme Hitler, l'Allemand contient en lui toute activité, toute semence, et c'est à lui qu'il appartient de composer un système humain universel. Les autres nations sont forcément très inférieures par les formes dérivées, seules, qu'elles possèdent. L'Allemand possède le devoir moral de se suffire, et possède ce caractère de fin en soi.

D'où la nécessité absolue pour les Allemands de penser uniquement sous l'action de l'idée allemande. Fichte dit : « Il nous faut une éducation qui engendre la nécessité que nous avons en vue. Il nous faut créer dans l'homme une volonté infaillible, sans nul égard pour les sentiments des individus ». Cette volonté infaillible, Hitler voulut la développer dans la jeunesse allemande, qu'il désirait parée de toutes les vertus du caractère, sinon de l'intelligence. Il voulait cette jeunesse héroïque, pour qu'elle puisse attirer à elle la partie héroïque du peuple allemand, mais il la voulait essentiellement obéissante, fidèle, courageuse, dure, fière, loyale, disciplinée, saine, forte, industrielle et ordonnée.

La première de ces vertus, et sans aucun doute la plus appréciée du chef allemand est l'obéissance, l'obéissance dans la discipline ; c'est là une chose sacrée, qui justifie tout ce qui est commandé. Les soldats allemands ne sont responsables que devant leur chef, qui n'est responsable que devant Dieu. Combien de fois n'ai-je pas eu la démonstration à Nuremberg, au cours des douze procès auxquels il m'a été donné d'assister, et qui virent s'expliquer sur leurs actes, les plus grands noms du III<sup>ème</sup> Reich, de ne pouvoir saisir jusqu'au bout le fil de la responsabilité. Comme le dit le Président du procès des groupes d'extermination : « Une figure invisible se tient dans le box des accusés, celle de Hitler ». Ceci était tellement exact que tous les fils convergents des responsabilités individuelles, qu'elles appartenissent à des subalternes ou à de grands chefs, généraux pleins de pouvoirs ou ministres, remontaient insensiblement mais inexorablement vers Hitler, qui n'était plus là pour les tenir en mains. Beaucoup se demandèrent, devant cette fuite identique, sans cesse renouvelée mais d'un caractère saisissant, ce qu'eût pu dire le maître du III<sup>ème</sup> Reich en personne. Il eut invoqué Dieu et sa mission, sans aucun doute.

Il semble que le chef-d'œuvre du dictateur ait été constitué par la formation morale de l'homme allemand, l'abolition complète de l'idée



de droit, et la substitution de la notion de devoir. Il est juste de reconnaître que le Germain est un homme qui obéit, qui place, dans l'obéissance à l'autorité, le tout de la vie morale, et qui estime que quiconque a obéi à son chef est sans reproche possible. Il est très inutile de rappeler en quels termes véhéments cette notion de l'obéissance inconditionnelle, voulue en temps de guerre par le chef tout puissant d'un Etat totalitaire, fut proclamée par les plus grands serviteurs de l'Etat ; tel, le maréchal Keitel dans sa déclaration : « Sans doute, ai-je été trop loin dans mon obéissance ».

En 1897, l'empereur Guillaume II rappela que l'empereur n'était responsable que devant Dieu, sans que sa responsabilité puisse être partagée par des ministres, des assemblées, ou par le peuple. Tout ordre donné par l'empereur ou par le chef de l'Etat, émane donc de Dieu, et les événements qui se produisent au cours d'une guerre, par exemple, et qui sont communément qualifiés d'atrocités, même s'ils ont un caractère systématique, constituent des faits de guerre dont seul, le plus haut chef est responsable devant Dieu. Or, l'Etat étant le chef-d'œuvre de la morale, et sa mission étant d'être fort et autoritaire, il est, tel l'individu lui-même, d'autant plus moral qu'il est davantage ce qu'il doit être.

« Vous n'êtes que des exécutants, dit Himmler à ses médecins ; comment voulez-vous parler de votre responsabilité, alors que l'Etat, Hitler et moi, nous commandons ? » Il n'existe pratiquement dans ces conditions pas de libre arbitre, alors que la liberté morale est une nécessité encore plus importante que les nécessités matérielles ; mais l'Allemand, et particulièrement l'Allemand modelé par l'éthique brutale du III<sup>ème</sup> Reich, dont la volonté était étroitement confondue avec la nécessité universelle, dont la liberté n'était que l'unité des parties dans un Tout (Einheit des Einzelnen mit dem Ganzen), avait assisté impavide, semble-t-il, à la domestication de ses forces morales.

De plus, les Allemands s'estiment seuls juges de leur sincérité, et n'ont absolument pas cure du jugement des autres ; c'est un sujet qui ne saurait être l'objet d'une étude ou d'une discussion ; combien de fois n'ai-je pas eu l'occasion de m'en apercevoir, au cours de ces longs débats d'instruction en audiences publiques de la procédure américaine.

On peut conclure que Hitler fit instinctivement siennes, les positions les moins défendables de l'éthique allemande. Il les imprégna seulement de sa marque particulière, faite à la fois d'une énergie volontaire sauvage mais vibrante, harmonisée avec les masses réceptrices et passives, d'un défaut de mesure inouï qui aboutit au massacre des siens et de son pays, et d'un fanatisme croissant avec l'implacable déroulement des événements déclenchés par lui.

Le rôle de Himmler consista à reprendre tous les thèmes hitlériens, à les exposer sans les pénétrer ni les expliquer, et comme allant de soi,

et à les diffuser par voie de répétition et d'affirmation, tout en préparant secrètement, inexorablement et sans bruit, la base matérielle, organique, peut-on dire, le réceptacle à cette semence. Malgré tout ce qui a pu être dit sur ce professionnel de la police secrète d'Etat, passionné d'action souterraine avec les innombrables fils tenus et tendus de ses trames, il serait complètement faux de ne voir en lui qu'un maître policier, une sorte de Fouché du III<sup>ème</sup> Reich. Car Himmler, ce chef incontesté d'un appareil policier extraordinaire, possédait une éthique, et qu'il diffusait à ceux qu'il jugeait dignes, aux plus grands chefs S.S. bien entendu, auxquels il fournissait ainsi une base morale d'action.

Ce personnage sans originalité, pourvu d'une énergie volontaire extraordinaire, et d'une intelligence peu sensible, mais vigoureuse, réelle et pratique, était intellectuellement limité à un certain nombre de concepts élémentaires qu'il avait empruntés à son maître, et qu'il avait adoptés une fois pour toutes. Mû par une volonté d'action soumise à un ordre matériel rigoureux, dépourvu de toute sensibilité morale, il suivait comme un automate la voie ouverte par son chef de file, et il confondit avec allégresse, et sans même soupçonner l'existence d'un autre ordre, un ordre tout matériel avec l'ordre tout court. Moins qu'à demi-instruit, pourvu d'un entêtement forcené et d'une certaine aptitude à sentir instinctivement la partie positive, réalisable, matérielle, et utilitaire d'une question, il eut une vie mentale contrainte, obsédée, et aggravée par l'orgueil.

Il existait chez lui une valeur rigoureusement matérielle et vitale, biologique, extraordinairement développée par rapport à la valeur qualitative, intrinsèque, de la pensée et de l'esprit. Le support matériel et vital de sa personne l'emportait ainsi sur la pensée, le contenant sur le contenu, le matériel sur l'immatériel. Son caractère profondément trompeur et dissimulé put faire croire à des observateurs inexpérimentés ou peu pénétrants, qu'il avait deux visages, comme Janus. Mais c'était faux ; son visage était un. Sa nature inflexible, tyrannique, laborieuse et industrielle, en faisait un instrument redoutable d'exécution. Doué d'une force brute élémentaire considérable, mais de fibre et d'étoffe grossière, il se dévoua tout entier à son maître, auquel il resta fidèle jusqu'au bout.

Himmler agit beaucoup, avec ordre, régularité et insensibilité ; il parla peu, et seulement aux plus hauts dignitaires de l'Ordre qu'il construisit si patiemment de ses mains, en vingt ans d'efforts secrets jamais relâchés, laissant parler et faire, mais bâtissant dans l'ombre, et gardant sans faiblesse, les yeux sur l'objectif.

Il n'interpréta aucun des concepts hitlériens ; il les simplifia plutôt, si c'était possible, et il eut l'immense mérite, aux yeux de celui-ci, de faire passer dans la réalité, une idée qui poursuivait toujours les maîtres des empires, l'édification d'une élite dévouée corps et âme



au national-socialisme et à ses chefs. Matériellement parlant, le résultat se solde, d'une part par la mise hors de combat, au feu, du tiers au moins des divisions S.S., soit près de trois cent mille hommes, souvent engagés aux endroits difficiles, et d'autre part par l'extermination d'un nombre difficile à fixer exactement de millions d'adversaires politiques ou soi-disant tels, du III<sup>ème</sup> Reich, y compris les femmes et les enfants. Mettons six millions pour fixer les idées, puisqu'aussi bien le chiffre des victimes juives seules est estimé se trouver entre cinq et sept millions, et que ces malheureux furent pratiquement tous victimes d'une ou de l'autre formation S.S. A ces chiffres, il faut ajouter tous les représentants des « races inférieures » et des ennemis « idéologiques », à l'arrière des théâtres de guerre : Russes, Tziganes, peuplades d'origine juive, partisans, et victimes des représailles les plus sauvages, dans les territoires occupés.

Moins encore que Hitler, qui, dans son livre broussailleux, quasi illisible et écrit avec du fiel, comme dans ses discours frénétiques destinés à la transe, ne traite jamais longuement ni clairement d'un sujet métaphysique ou philosophique, Himmler n'aborda les hautes sphères de l'esprit. Son éthique se traîna lourdement avec le sang nordique, l'apologie de l'Allemagne et de l'Allemand, la haine et le mépris des sous-hommes ligués contre l'Allemagne, et la nécessité de construire un Ordre de bon sang pour mille ans, jusqu'à l'énoncé impérieux des vertus obligatoires du S.S., au premier rang desquelles brillent bien entendu la fidélité, l'obéissance et la discipline.

Son ami Gebhardt dit de lui que son Etat idéal commençait avec Hegel pour finir à Lénine. De Hegel en effet, il marqua le caractère insupportable de la contradiction, qui doit être supprimée quand elle est rencontrée, ce qu'il exprimait par la nécessité d'être toujours positif. Nombre de ses généraux, bâtis élémentairement, mais avec une structure organique vigoureuse, avaient cette préoccupation d'être toujours positifs. Plusieurs d'entre eux me dirent au début de l'examen : « Je serais bien surpris que vous trouviez chez moi un signe négatif ».

Himmler avait donc une méthode rationnelle et infaillible pour lever les contradictions ; il les niait, et affirmait sans plus son propre point de vue qui était en effet toujours positif, au sens de l'action à faire, et de l'attitude à adopter. Il ne parlait pas de la force ; il en possédait une dose suffisante, sur le mode le plus grossier bien entendu, pour n'avoir pas à en parler ; de plus, nourri et éduqué à l'ombre de Hitler, il fut assez habile pour ne dévoiler ses fins dernières qu'au moment choisi par lui, lorsque, la situation de guerre l'y obligeant, il se crut assez fort pour parler crûment à ses généraux.

Il se plaignit parfois, mais à peine, du peu d'amour qu'attiraient ses S.S. en Allemagne, et les Allemands en général à l'étranger, mais il préférait visiblement être haï et craint.

Le premier de ses leitmotiv fut la nécessité de créer un Ordre de

pur sang nordique. Il mit visiblement l'accent sur cette théorie de la race pure, du peuple élu, et du sang privilégié, qu'on peut aisément retrouver avant Hitler, en Allemagne. La raison des développements constants qu'il fit de cette théorie est aisée à percevoir ; Himmler avait dès l'époque héroïque du nazisme, jeté son dévolu sur cette réalisation d'une élite à base de pureté raciale, c'est-à-dire, pour lui, à base de sang pur.

Or, s'il n'est pas douteux que le sang est le liquide organique vital et vivant par excellence, vecteur des empreintes raciales, familiales et individuelles, non seulement pourvu de propriétés chimiques matérielles mais d'une vie spécifique impondérable, à la fois puissance de vie et de matérialisation, rien n'est moins sûr que sa pureté en général, et celle du sang nordique en particulier.

On ne saurait même pas supposer qu'il s'agit d'un symbole, puisque Himmler nous a bien prévenus qu'un sujet de grande taille avait plus de chance qu'un autre, de posséder une partie appréciable de ce sang. Quelles que soient les critiques nombreuses à porter contre une théorie raciale aussi scientifiquement controuvée, il est cependant capital de constater l'importance accordée au sang par les nazis, en tant que support matériel des plus hautes vertus. Sans doute peut-on y voir une résurgence des croyances des peuplades primitives dans les vertus magiques du sang, telle que le psychiatre américain Léo Alexander le rappelle pour Hitler, qui ayant lu à la prison de Landsberg, le livre traitant des coutumes de ciment du sang (Blutkitt) chez les Mongols de Gengis-Khan, aurait eu l'idée vraiment satanique de cimenter entre eux les S.S. par l'effusion de sang des crimes perpétrés en commun ; mais on peut y voir également le souvenir encore aigu des légendes germaniques, comme celle du Saint-Graal, réceptacle permanent des forces spirituelles, coupe remplie d'un liquide analogue au sang, à laquelle accède après ses épreuves le héros wagnérien, dans cette œuvre panthéistique et antichrétienne, où le Christ n'est plus qu'un initié sous les traits de Parsifal.

Quoiqu'il en soit, Himmler mit au premier rang des préoccupations de ses fidèles, la pureté du sang avec tout ce que comporte l'observation pratique de cette règle dans le comportement du S.S. vis-à-vis des personnes de sang impur, c'est-à-dire de race inférieure. A ce sujet, les consignes de Himmler sont formelles : en raison de leur sang, les Allemands sont meilleurs que les autres ; noyau de la race nordique et du peuple germanique, détentrice de la culture du genre humain, nation dirigeante de l'homme blanc, vouée à l'Empire universel, l'Allemagne se doit de conserver sa pureté raciale, et même de l'accroître, en se préservant du sang étranger bien entendu, en détruisant ce sang quand il est véritablement inférieur, et en le prenant, fut-ce au prix du vol des enfants à leur mère, s'il est de bonne qualité. De plus, le vol



étant impossible, il convient de détruire aussi ce sang de bonne qualité, susceptible de concurrencer un jour le sang allemand.

Sachant comment il fut obéi, on peut estimer que cette consigne du sang a dominé toute l'éthique de la S.S. Il est puéril de marquer chez les S.S. le manque d'esprit de réciprocité, quand il s'agit de non-Allemands ; en l'occurrence, les Allemands ne sont pas les autres, ils sont à part des autres et au-dessus d'eux, parce qu'ils sont eux, et que hors d'eux, il n'y a rien ni personne. Le terme ne manque d'ailleurs pas au chef S.S. pour désigner une humanité qui n'est pas allemande : ce sont des sous-hommes, ou des sujets de race inférieure ; on sait ce que cette barbarie en fit.

Ce n'est évidemment pas la première fois que l'Allemagne est partie en guerre pour donner une leçon à des peuples de culture inférieure, mais Himmler, qui exalta dans la S.S. la loyauté absolue des Allemands entre eux, détruisit formellement toute réciprocité entre Allemands et non-Allemands ; il magnifia ainsi la notion de supériorité native et culturelle assignée à son pays, afin d'imposer au monde la culture allemande. Pour lui, l'Allemagne en guerre ne doit jamais oublier qu'elle représente la grandeur morale et la culture, en face des nations de culture inférieure, et il met en pleine pratique la ruée germanique sur le champ de bataille (« so ziehen wir aus zur Hermannschlacht, und wollen wir Rache haben »).

Il ne craignit pas de qualifier de page la plus glorieuse de l'histoire allemande, la froide extermination des victimes juives sans défense, ces meurtres indicibles perpétrés par les S.S. restés corrects, sans le moindre dommage à leur intelligence et à leur caractère. On pourrait multiplier ces citations d'une insensibilité si totale qu'elle semble irréelle, mais elles parlent par elles-mêmes. Il est donc permis de se demander à quoi peut bien se réduire l'éthique d'un homme et d'une troupe qui ont froidement ordonné et réalisé ces horreurs des millions de fois renouvelées.

Même chez l'être le plus grossier, à la fibre la plus insensible, on imagine avec peine la soumission à une morale basée sur la destruction systématique de tout ce qui s'oppose de si loin à la nation allemande. Peut-on parler d'éthique devant de tels cas d'anesthésie morale ? Il convient de rappeler que c'est justement à ceux qui devaient ordonner personnellement des massacres sans rapport avec la guerre, et réalisés sur des victimes absolument sans défense, que les consignes d'observation des vertus morales les plus pures, étaient données, et à peine évoquée la « correction » des millions d'assassinats. Exigez de vos hommes l'héroïsme, disait Himmler, insufflez leur le feu sacré, la volonté, la dureté envers eux-mêmes, une discipline de fer, mais exigez aussi qu'ils soient honnêtes, loyaux, fidèles, obéissants, justes et bons entre eux. Mais qu'ils soient impitoyables envers les autres peuples, qu'ils les exterminent, qu'ils leurs volent leurs sujets

de valeur, ou qu'ils les tuent aussi, mais qu'ils ne trichent pas entre eux, qu'ils ne volent pas surtout, et qu'ils pensent obstinément à cet Ordre germanique à créer.

Et Himmler de développer les thèmes du travail, de l'honneur, de la pauvreté, de la foi, de l'honnêteté, de la justice non seulement formelle mais en esprit, du courage. Et je passe sur ce qu'on sait du traitement des ennemis politiques, sur ces tueries que le monde découvrit avec horreur. Est-ce le lieu de rappeler le thème de Fichte : « Le moi ne peut se poser qu'en s'opposant ? » Peut-on attribuer à l'action de Himmler la valeur si souvent présente dans la littérature allemande du non-être, de la force, de la contradiction, de la douleur, du mal, qui sont la base de l'être ? Peut-on lui rapporter cette notion que rien ne peut se réaliser qu'en s'opposant à son contraire, que Dieu ne peut naître que du diable ?

Même chez Leibnitz et Kant, le bien ne peut se réaliser qu'en s'opposant au mal. « La nature veut la discorde, dit Kant, elle sait mieux que l'homme ce qui lui est bon ». Et chez Goethe, l'agent de la rédemption de Faust, c'est Méphisto, c'est le mal. Du mal seul peut naître le bien. Le bien est incapable, par lui-même, de se réaliser ; c'est une idée, une abstraction ; au mal appartient la puissance, la faculté de création. Dieu ne peut être que créé par le diable ; le mal est bon parce qu'il crée, le bien est mauvais parce qu'il est impuissant. Seul, le bien serait resté idéal ; aux prises avec le mal, il se réalise.

Méphisto ne dit-il pas : « Je suis une partie de cette force qui toujours veut le mal, et toujours crée le bien » ? Ce n'est qu'en déchaînant les puissances du mal qu'on a une chance de réaliser quelque bien. Dans le prologue de Faust, Dieu dit : « Livré à lui-même, l'homme s'adonne au repos ; je lui donne un diable qui l'excite et l'empêche de s'endormir ». Himmler a-t-il été le diable providentiel et inconscient, qui a stimulé l'activité de son peuple, et finalement, à travers le mal, cultivé sa vertu ?

Dans cette guerre d'autant plus « humaine et courte » qu'elle fut totale et cruelle, où les lois furent, semble-t-il ignorées, Himmler a-t-il été ce démon providentiel qui a libéré au nom de cet autre démon son maître, les énergies élémentaires de la nature, dégagé le maximum de force, pour obtenir le maximum de résultat, et finalement révolté la morale vulgaire pour coller plus étroitement à la morale transcendante, en déchaînant le plus largement possible les puissances du mal ?

Ou bien ne s'agit-il que d'un maximum de science et d'un maximum de barbarie, d'une fureur dévastatrice, d'une utilisation frénétique de la force patiemment accumulée ? Sans doute d'aucuns pourront-ils rappeler que les voies de Dieu sont insondables, et que cette dévastation effroyable comporte la partie minuscule de vérité que toute erreur même la plus grossière comporte, parcelle infinitésimale de vérité qui



a servi de support à cette théorie allemande de la nécessité du mal qui excite l'homme en provoquant son effort.

Mais n'est-il pas évident plutôt que la part très essentielle de cette guerre est constituée par le heurt brutal et de front, de la civilisation classique et chrétienne, par une forme particulièrement redoutable et aiguë du germanisme ? L'opposition du national-socialisme au christianisme n'est pas à faire ; les simples textes officiels de Martin Bormann en font foi. Or, notre humanisme tout imprégné de christianisme pense avec raison que l'humanité, dans sa lente évolution vers le progrès, c'est-à-dire vers l'intelligence et la moralité, tend à respecter de plus en plus la liberté individuelle, et la personnalité humaine. Elle ne tend pas à détruire, ni même à réduire en esclavage, comme le prétendait Hitler, qui posait brutalement la fausse alternative : seigneur ou esclave. Il n'y a pas identité entre les deux formes extrêmes de l'être, entre la matière et l'esprit, entre le mal et le bien, entre Dieu et le diable. Et l'on en vient à considérer Himmler, et Hitler, comme des monstres disparates et contradictoires, dont la nature a horreur, et qui se sont rayés eux-mêmes du nombre des vivants.

La destruction de la réciprocité dans les rapports humains, voilà sans doute ce qui constitue la faute la plus grave contre l'éthique, malgré les prétextes et les raisons dont Himmler entoura ce barbare concept, générateur des immenses tueries qui déshonorèrent ses phalanges sacrées. Car l'Evangile dit : « Tout ce que vous voudriez que les hommes fissent pour vous, faites le pour eux ; voilà la Loi et les prophètes ». Au lieu de ramener la justice à la force, l'homme chrétien se courbe devant Dieu, et s'incline devant la vérité. Le S.S. a établi le principe et la fin de toutes choses dans la force, mais cette force était monstrueuse, et comme tous les monstres, elle n'était pas viable, malgré les apparences trompeuses et véritablement diaboliques qu'elle présentait aux hommes épris d'absolu et de positif. Depuis l'antiquité grecque, les lois morales n'ont rien à faire avec la force, mais avec la charité et la justice.

Il convient une dernière fois de rappeler à propos de la force, la nature très particulière de la mentalité d'un Himmler, assemblage robuste et mécanique de matériaux grossiers inaccessibles aux principes élevés de l'ordre moral qui doivent soumettre la force.

A l'idée gréco-latine de l'homme qui constitue à lui seul un univers, et qui est susceptible de s'accroître en s'efforçant de se rapprocher d'un certain idéal de beauté, de justice, de bonté et de charité, Himmler était particulièrement disposé à considérer que l'homme ne possède aucune valeur en tant qu'homme, mais seulement une réalité substantielle en fonction de la collectivité ; la personne humaine se trouve ainsi réduite à ses éléments constitutifs matériels, qu'elle possède en commun avec tous les hommes ; elle est fondue dans le creuset collectif dont la réalité la plus haute est fournie par l'Etat, intermédiaire

entre le monde et Dieu. C'est ainsi que l'esprit universel collectif détruit le libre arbitre, et que le succès sanctionne la valeur (Weltgeschichte, Weltgericht), d'où la parole expressive et imagée de Hegel sous l'occupation française : « J'ai vu passer à cheval l'âme du monde ».

La coexistence dans l'esprit de Himmler des idées morales les plus pures, à l'intention de ses S.S. dans leurs rapports avec des compatriotes, avec les idées les plus atroces, destinées aux mêmes S.S. dans leurs rapports avec des étrangers, pose à nouveau cette question ancienne de l'idéalisme et du réalisme le plus exclusif, comme si, chez le même homme, deux cerveaux coexistaient sans se pénétrer. Mais dans la réalité, et malgré la difficulté sinon l'impossibilité, pour un esprit latin à pénétrer clairement une situation d'apparence aussi contradictoire, il n'y a pas opposition véritable entre cet idéalisme et ce matérialisme. L'idéalisme enveloppe le réalisme sans le pénétrer, et les deux coexistent comme s'il s'agissait de fonctions cérébrales cloisonnées. Mais la conception platonicienne et humaniste, qui ne résume pas en elle l'univers, imagine malaisément pareil voisinage chez l'homme fait d'intelligence et de sentiment, qu'elle a appris à considérer sous une forme unitaire avec des aspects multiples, et chez qui Descartes lui a appris que les progrès et les vertus non fondés sur la vérité sont illusoires.

Ainsi Luther a pu laisser croire qu'il avait deux personnalités, d'une part une vie religieuse intense, et d'autre part des œuvres fort opposées au salut. La science n'a rien à faire à cela, qui n'a pas pénétré l'âme, ni influé sur le caractère. La Harpe disait : « Il y a une barbarie savante ».

Il n'est pas douteux que si la justice représente pour le reste des hommes une entité précise, universelle et invariable, elle fut toute autre chose pour Himmler, qui ayant puisé à la bonne source, et une fois pour toutes, la notion du bien et du mal, s'estimait lui-même la justice vivante, absolue, inexprimable, infaillible et souveraine, ce qui l'a infailliblement conduit à ignorer les obligations qui s'imposent d'ordinaire à la conscience des hommes. C'est ainsi que s'attribuant une connaissance infiniment supérieure aux autres hommes, des obligations morales, Himmler s'arrogea des droits, et non pas des devoirs. De même, demandant aux moyens qu'il employait la seule réalisation des fins qu'il s'était tracées, Himmler n'envisagea même pas que ses moyens pussent être cruels, inhumains ou monstrueux. Si on met de côté son caractère cruel ou honnête, Himmler était un homme simple avec un programme de travail très chargé, dit Gebhardt.

Un exemple typique de la conformité de la parole et de l'action par l'intermédiaire d'un principe vivant, d'où s'écoule toute vérité, alors que toute lettre est morte, est fourni par la décision de Himmler de remplacer les contrats écrits par la poignée de main du S.S. Ainsi Faust à Méphisto : « Quoi, tu me demandes une signature, pédant ? N'as-tu



donc jamais eu affaire à un homme ? La parole meurt en passant par la plume ».

La grossièreté de l'intelligence d'un Himmler, cet orgueil sans fonds et sans frein, cette ambition démesurée, cette force brute, c'est cela qui constitue cette hybris si redoutée des Grecs, et assez comiquement et également dénoncée par Ohlendorf chez ses compatriotes et chez les vainqueurs. En même temps, Himmler présente tous les symptômes de cette « furor teutonique », avec sa rage grossière, sa brutalité et sa démesure. L'épaisseur de la fibre sensible qui est fonction directe du développement de la civilisation morale, est mince ; sous couvert d'une discipline de fer et d'une obéissance aveugle, il a violé et fait violer par les S.S., si souples et si dociles, toutes les lois divines et humaines. Ceux-ci ont obéi sans autre considération morale, dès que leur chef en eut donné l'ordre. C'est ainsi que le développement de la fibre morale fut en retard sur le développement politique, militaire et scientifique.

Himmler ayant tiré sa morale d'un impératif indépendant, il en vint à diviniser le « moi » allemand, de sorte que toute la grossièreté et la brutalité de sa nature aboutit à n'établir plus de distinction entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, mais seulement entre Allemand et non Allemand. La grossièreté de sa fibre le rendit insensible à toute échelle de valeur qualitative, et seulement sensible à un concept racial qu'il transforma en apothéose de l'être allemand, en tant qu'allemand, et qu'il utilisa à des fins conformes aux tendances de sa nature.

Quant à ses S.S., à quelque échelon qu'ils fussent, et à quelque corps qu'ils appartenissent, ils manifestèrent leur conception de l'éthique en exécutant scrupuleusement les ordres reçus quels qu'ils fussent, à quelques très rares exceptions, dont le général de la police Jost, qui fut envoyé au front comme sous-officier, fut le meilleur exemple.

Ohlendorf, qui, tout comme Martin Luther et Himmler, parut être double à ses juges qui rappelèrent le cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde, fit les déclarations les plus intéressantes du point de vue de l'éthique ; elles furent malheureusement altérées par son souci de défendre, dans une certaine mesure, sa tête. Toutefois, cet humaniste assassin, bien que très orienté vers la spéculation intellectuelle de par sa constitution tempéramentale, exprima avec aisance un certain nombre de concepts moraux non dépourvus d'intérêt.

A tout prendre, et malgré les différences d'origine, de formation et de tempérament entre les deux hommes, il ne se différencia guère de Himmler, et on ne saurait rappeler la plupart de ses idées éthiques sans répétition, tant il est vrai que chez des individus aussi différents, le moule nazi et S.S. avait durement imprimé sa marque.

Intellectuel en rupture d'Université, Ohlendorf devait fatalement se heurter aux hommes d'action comme Himmler et Heydrich ; cepen-

dant, ses raisons intellectuelles et morales ne se différencièrent guère de celles que ces deux là eussent pu donner, dans des circonstances identiques, et compte tenu de leurs discours, de leurs écrits ou de leurs actions. Le subordonné n'a pas à juger de l'autorité morale de son chef, surtout quand il s'agit du chef de l'Etat, l'Allemagne avait le droit moral de faire aux Russes la guerre qu'elle leur a faite, car en cas d'invasion russe, les bolcheviques se seraient comportés comme ils l'avaient fait partout ; toutes les différences en matière d'exterminations sont inexistantes ; enfin, les critères moraux qu'il employait, étaient constitués par les ordres qu'il recevait.

L'ordre qu'il exécuta si bien, en faisant disparaître quatre-vingt-dix mille personnes avouées par lui, n'était que la conséquence logique de l'encerclement de l'Allemagne depuis 1933 ; finalement, c'est en tant que soldat qu'il avait abdiqué sa conscience morale entre les mains de Hitler.

Au cours de sa déclaration finale, dont je devais discuter si souvent avec lui, Ohlendorf exposa d'une façon tendancieuse, et d'ailleurs inexacte, la faillite de l'idée chrétienne, et l'acceptation du nazisme destiné à remplacer l'échelle défailante des valeurs. Il minimisa aisément son rôle de massacreur de masses, en rappelant le caractère effrayant de l'histoire contemporaine de Moïse, et en soulignant que les grands événements prennent des siècles à se développer, et que chaque époque a son éthique qui lui est propre ; les religions changent, mais leur contenu reste le même, et c'est l'homme qui est l'objet et le sujet de l'histoire. C'est la tension entre les données éthiques et leur réalisation qui l'effraye ; Dieu a agi manifestement dans l'histoire, et aujourd'hui encore, l'échelle des valeurs métaphysiques manque.

Parvenu à ce point, Ohlendorf, qui semblait faire une apologie non déguisée du christianisme, ne dit cependant pas pourquoi il semblait être revenu à une conception chrétienne du monde qu'il avait d'abord déclarée en faillite. Bien entendu, il prétendit que tôt ou tard, les idées trouvaient des supports humains capables de vaincre les tensions accumulées, et qu'il fallait avant tout considérer l'ensemble de la question, dans le monde entier, et depuis toujours.

Bien qu'ayant fait longuement l'apologie de la fatalité des développements historiques, et de l'irresponsabilité de l'homme, projeté au centre de ces développements, il fit appel aux notions éthiques les plus hautes, qui lui avaient tellement manqué pendant son commandement en Russie.

Finalement, cette déclaration fut un mélange disparate de conceptions humanistes destinées à influencer favorablement les juges à l'endroit d'un orateur aussi distingué, d'un certain nombre de critiques peu poussées de la situation actuelle, mais surtout d'une éthique spécifiquement S.S. où l'insensibilité la plus absolue à l'endroit des victimes et l'absence totale de conscience d'avoir été profondément crimi-



nel, comme l'absence totale de remords, éclataient visiblement. Le rappel des grandes lignes de la philosophie de Hegel et de Fichte ne suffit pas à donner à cette déclaration, dont certains passages sont bien venus, une cohésion et une homogénéité que ni la personne, cependant brillante, de l'orateur, ni les circonstances particulièrement graves pour lui qui risquait sa tête, et qui la perdit, ne permettaient un tout plus cohérent. Telle quelle, cette déclaration constitue cependant un bon morceau d'éthique où transperce l'orgueil, la froide cruauté, l'obéissance absolue, en somme, à des dogmes dûment acceptés, l'insensibilité morale totale coexistant paradoxalement avec une grande sensibilité intellectuelle, et, en fait, le retard du développement de la fibre morale sur la fibre intellectuelle, du jeune Barbare arrogant généreusement aux autres cette hybris traditionnelle et néfaste.

Quant aux médecins, ils se montrèrent les dignes sujets d'un Etat totalitaire, auquel ils laissèrent aisément, semble-t-il, responsabilité et charge morale.

Gebhardt compléta le portrait de Himmler que nous avons, et mêla au cours d'un exposé de huit jours les notions politiques aux notions professionnelles, éthiques et morales, pour aboutir à se libérer de toute charge morale au profit de l'Etat totalitaire où trônait son ami Himmler.

Dans son livre sur la S.S. (Der S.S. Staat) l'écrivain catholique autrichien Eugen Kogon, qui passa six ans à Buchenwald, déclare que les S.S. ne diffèrent guère des prétoriens de tous les temps, des disciples de Mahomet, des troupes d'élite mongoles de Gengis-Khan, des janissaires ou des derviches du Mahdi. Il les estime dépourvus d'un idéal véritable et seulement capables d'appliquer leur critique au point de savoir si leurs tendances instinctives concordaient avec les buts S.S. Ils appelaient cela : « Maîtriser le salaud intérieur » (den inneren Schweinehund überwinden). Cela ne signifiait pas, dit Kogon, qu'ils devaient résister à certains désirs personnels que l'éthique chrétienne, par exemple, leur disait être mauvais, car l'éthique S.S. n'avait rien de commun avec de pareilles normes. La seule question était de savoir si les instincts, ou les sentiments, étaient favorables ou nuisibles aux buts des S.S. La cruauté était une dureté indispensable, et la pitié une manifestation du salaud intérieur. La pratique d'un certain nombre de vertus de famille, par exemple, n'excluait nullement des tâches infamantes et toutes sortes d'excès. Ils avaient d'ailleurs en général peu d'aptitude à la critique.

Le système de transmission des ordres laissait une grande responsabilité, le meilleur S.S. étant celui qui savait ce qui était important (worauf es ankam), agissant avec initiative « dans l'esprit du Reichsführer ».

Eugen Kogon explique la vie en quelque sorte double des S.S. par le système de séparation cérébrale des événements de terreur et d'hor-

reur d'une part, et de naïveté et de paix de l'autre, que recrée la nature avant la dissociation des facultés mentales. C'est l'infériorité de leur esprit qui attirait beaucoup de S.S., sous une prétendue supériorité.

C'est ainsi que cette sorte d'Islam nordique, comme dit Maurras, avait ses troupes d'élite « ralliées par un nationalisme énergique, à la tradition des Germains », vecteurs de cette « intelligente et savante malédiction de la Germanie », et qui purent faire croire que :

« Seule une race abandonnée  
Des justes Dieux, est condamnée  
Au crime qui ne sert à rien ».

De même, Goethe a dit : « il faut déplorer qu'ils (les Allemands) ne connaissent pas le charme de la vérité, et il est désagréable que ce brouillard, cette fumée, et ce manque de mesure digne des Vandales, leurs soient si chers.

Il est pitoyable qu'ils se donnent ingénument à n'importe quel triste gredin qui fait appel à leurs instincts les plus bas, les confirme dans leurs vices, et leur apprend à considérer leur nationalité comme l'isolement et la brutalité ».

Appliqué à la S.S., ce jugement sévère du siècle dernier prend une résonance particulière. Mû par Hitler, et porté par sa construction personnelle, Himmler crut pouvoir assigner à ses S.S. des tâches meurtrières et cruelles, tout en leur fixant un idéal moral élevé. C'était méconnaître gravement la nature de la loi morale universelle, qui ne connaît pas d'égoïsme même sacré, ni de crimes permis. Il est juste de penser que la loi morale est étroitement comparable à la vérité, elle aussi universelle, et valable en tous lieux et en tous temps. Quiconque viole l'une ou l'autre, est assuré de sa perte.

Mais il est juste aussi de partager l'espoir énoncé par Sa Sainteté Pie XII le 2 Juin 1945, lorsqu'il déclara espérer que l'Allemagne pourrait s'élever à une dignité et à une vie nouvelles, quand le spectre satanique du national-socialisme aurait été extirpé, et que les coupables auraient expié leurs crimes.



## Conclusion générale

Cette étude a porté sur une quarantaine de chefs S.S., dont la moitié environ avait atteint le rang d'officier général, et dont certains avaient occupé les plus hauts postes et assumé les plus hautes responsabilités non seulement dans la S.S., mais dans l'Etat nazi.

Ces quarante personnages peuvent être rangés en deux catégories suivant la nature de l'influence subie, celle de Himmler ou celle de Hitler.

Il était naturel au plus grand nombre d'être accordé à Himmler, chef incontesté et animateur de cette phalange, grâce à laquelle il voulait reconstituer une aristocratie. Tous ceux-là, chefs des groupes d'extermination, généraux et chefs des grands services, étaient visiblement prédisposés par leur défaut d'évolution générale, la bassesse de leur nature, ou la violence de leurs sentiments, à subir intensément l'influence de la pensée martelante de leur Reichsführer S.S. Leurs traits communs sont nombreux, et s'ils furent souvent de braves soldats, ils poussèrent l'obéissance jusqu'au crime. Ils acceptèrent aisément les conceptions grossières et bornées de la personne humaine épelées par leur chef qui les avait héritées lui-même de Hitler : mépris absolu des races dites inférieures, culte du sang et de la race nordique. Ainsi, sous le couvert de l'obéissance absolue, exigée au nom du grand Reich et de la race germanique, les pires violences et méfaits ont été aisément acceptés. Tous ces chefs S.S. ne furent que les applicateurs zélés de celui qui était lui-même le premier d'entre eux, et le meilleur élève de Hitler.

Deux des généraux S.S. étudiés ici, de par leur personne et leurs fonctions, méritent une mention particulière ; Rudolf Hess et Karl Brandt étaient des créatures du Führer ; s'ils furent à la S.S., et non seulement à titre honorifique, ce fut surtout pour avoir reconnu dans cet ordre le support matériel de l'idéologie nazie. Peu aimés de Himmler, dont l'insensibilité et la brutalité ne durent pas abuser longtemps ces deux grands sensibles, ils avaient en commun, outre une hiérarchie tempéramentale identique, l'inimitié de Martin Bormann, qui remplaça le premier et fit condamner à mort le second. Beaucoup plus près l'un et l'autre de Hitler, ils avaient pour celui-ci cet attachement admiratif et sans bornes qui relie son sujet à l'hypnotiseur. Mais il serait inexact de croire que le remplaçant du Führer, quand il assignait des tâches très particulières aux Waffen S.S. en Russie, en raison de leur formation politique et raciale, tout comme le Commissaire du Reich à la Santé, quand il déclarait en 1947 n'avoir jamais revêtu

l'uniforme S.S. sans un sentiment de haute prédilection, ne marquaient là qu'un intérêt épisodique pour la S.S. A l'écart de la vie intime de cet organisme, du fait de leurs fonctions auprès du Führer et de leur peu de sympathie pour la personne de Himmler, ils ne s'en montrèrent pas moins parfaitement conscients de la place de la S.S. dans l'Etat, et fiers de lui appartenir au rang le plus élevé.

Après tous ceux-là, plats valets de Himmler comme le plus grand nombre, d'abord inféodés à Hitler comme les deux derniers, ou tiraillés entre les deux, et participant de l'un et de l'autre, comme Karl Wolff, prend place l'exception à la vérité remarquable du seul Ohlendorf. Tous les généraux S.S. étudiés ici ont brillé davantage par la force d'agressivité redoutable de leur caractère, que par la qualité de leur pensée. Que la pensée de Ohlendorf, ce « remueur professionnel d'idées », ait perpétué les thèses classiques et les moins défendables de la dialectique prussienne, il n'en reste pas moins que c'est par l'esprit que Ohlendorf a marqué et agi.

Il peut être bon d'imaginer la dimension et la portée de son influence sur les très jeunes gens qui l'écoutaient et le suivaient, car c'est par la pensée et par la parole qu'il agissait ; qui pourra dire que ses constructions d'un idéalisme aussi rigoureux qu'inhumain, n'ont pas déterminé grandement beaucoup de jeunes esprits ? Dès lors, son action pratique personnelle, celle qui s'exerça en Ukraine et en Crimée, prend l'aspect mineur d'un prolongement naturel et professionnel de la pensée, d'une mise en pratique allant de soi, d'une politique de forme non seulement admise, mais prêchée et délibérément réalisée.

Il est très instructif d'opposer en quelque sorte Ohlendorf à la S.S., puisque aussi bien il nous apparaît très différent des autres chefs S.S., du fait de sa construction personnelle, et de sa mésentente avec Himmler, sans doute intentionnellement exagérée pour les besoins de la cause pendant le procès, mais non moins réelle.

Construit avec une première dominance nerveuse, cérébrale, qui l'emportait considérablement sur toutes les autres, et possesseur de signes extraordinaires d'une sensibilité dévoyée, Ohlendorf développa avec la plus grande maîtrise oratoire des thèmes chers à une certaine forme de pensée germanique : « Tout ordre émane d'un chef, et quand il émane du chef de l'Etat, il vient de Dieu lui-même, qui agit dans l'histoire, dont l'homme est surtout l'objet avant d'être le sujet ». Ohlendorf développa à l'extrême une disposition singulière à mettre le moi allemand à la place de Dieu, la conscience allemande à la place de la conscience de l'univers.

Enfin, dans la réalisation de l'histoire, c'est-à-dire des dessins de Dieu, ce qui compte c'est la force, principe premier et fondamental, supériorité selon la nature, loi suprême et inviolable, sans laquelle rien ne se fait, qui précède le droit, et qui est le droit.



La première et la plus forte objection, à l'issue de cette étude clinique et éthique, c'est l'opposition brutale de ces assertions, à l'humanisme dont Ohlendorf fit complaisamment étalage. Quel humanisme véritable accepterait de considérer l'homme comme le seul objet d'une Histoire dans laquelle Dieu agit et se manifeste sans que l'homme puisse faire autre chose que souffrir et subir ? Il n'y a, malgré l'apparence, qu'une faible différence entre Himmler et Ohlendorf, dont les conclusions ont démenti le faux humanisme, au même titre que les exterminations. Ceci est une raison supplémentaire de considérer que sa personne n'est pas double, et qu'il ne présente pas plus que Himmler un cas de dédoublement de la personnalité. En réalité, ses préoccupations humanistes n'ont jamais dépassé chez lui les limites d'une curiosité intellectuelle à forme de jeu plus ou moins utilitaire ; quand il s'est agi d'une chose sérieuse, celle qu'on expose au cours d'un raisonnement mûrement et déductivement amené, ou d'une action qui s'étend sur une année de vie d'homme, alors, les deux morceaux apparemment séparés de l'idéaliste et du matérialiste, de l'humaniste et du chef de groupe d'extermination, se recollent aussitôt, comme après une analyse et une synthèse bien faites, les parties viennent se recoller et se fondre au sein du tout.

Il me paraît nécessaire de bien montrer ici que Ohlendorf, dans cette phalange sacrée, ne constitue pas une exception due au hasard ; c'est justement parce qu'il était pratiquement le seul à posséder cette construction, parce qu'il était muni d'un tempérament nerveux, intellectuel, cérébral, apte à réfléchir, combiner, associer, raisonner, exposer, qu'il se trouva en opposition avec Himmler, et isolé en quelque sorte dans la S.S. Himmler n'avait que faire de ses spéculations dépassées par l'action, et il le lui fit bien voir. Il avait besoin d'hommes d'action, d'organiseurs et d'exécutants. Ohlendorf n'était rien de cela ; d'où sa qualification « d'insupportable Prussien, remueur professionnel d'idées ».

Himmler, tyran mineur, émanation du tyran, n'avait nul besoin d'un Ohlendorf pour fournir à ses actes, une base politique et morale ; la parole de Hitler lui suffisait. Tout le reste était vain, et surtout quand la pensée émanait d'un membre de cette S.S. vouée à la seule obéissance. Et peut-être fut-ce pour mettre Ohlendorf à l'épreuve qu'il lui fut donné un commandement d'Einsatzgruppe. La S.S. n'était pas un cerveau ; c'était un bras.

S'il était donc naturel de voir un différend s'élever entre Himmler et Ohlendorf, il faut surtout y voir le conflit de deux tempéraments, celui de l'intellectuel aux prises avec l'homme d'action ; mais le conflit n'alla jamais très loin, puisque le ciment qui unissait ces deux hommes si dissemblables, était assez fort pour les faire se supporter ; ce ciment, c'était leur formation identique, leurs conceptions identiques, leurs buts identiques au sein de la S.S. C'est pourquoi rien de grave ne se

passa. Un intellectuel ne saurait sérieusement gêner un homme d'action quand les deux professent absolument les mêmes principes, et adorent le même Dieu.

Il reste en terminant à bien marquer que cette étude, limitée volontairement à des personnages pour la grande majorité personnellement examinés, ne prétend pas rendre compte de la mentalité de la S.S. dans sa totalité. Beaucoup de grands chefs S.S. manquent à l'appel qui eussent fourni une part importante à cette construction. Le S.D., organisme si caractéristique, est représenté par Ohlendorf et plusieurs chefs des Einsatzgruppen ; mais je n'ai pu examiner Walter Schellenberg, le jeune général du S.D. avec qui je passai un long moment ; il était sur un lit d'hôpital, à l'hôpital de la ville de Nuremberg, un factionnaire noir à sa porte ; il avait le foie percé d'un tube, et son état ne permit qu'un interrogatoire insuffisant ; la faute en est à une amibe de Dakar.

Beaucoup d'autres encore eussent pu être examinés, mais je me suis limité volontairement à des représentants supposés caractéristiques, de cette organisation, et qui ont pu être l'objet d'un examen complet.

En terminant, je citerai un mot de l'ami de Himmler, le Dr. Gebhardt, qui, rappelant le caractère sacré qu'un ordre revêtait aux yeux du Reichführer S.S., dit : « A l'époque (au moment de la formation de la S.S.), nous n'avions aucune idée de la façon de donner des ordres, et nous étions heureux de nous trouver dans une situation claire (eine klare Ordnung uns gegeben wurde). C'est là sans doute un des nœuds du problème de la S.S., sinon le problème tout entier. Himmler, imprégné de l'idée hitlérienne, eut la force de faire appliquer les ordres, tous les ordres ; il trouva des obéissances.

Du point de vue méthodologique, je me suis efforcé d'appliquer à ces examens un esprit rigoureusement clinique, et d'accumuler les signes objectifs et fixes révélateurs de la personnalité.

Les personnages introduits dans cette étude et examinés sur pièces, en raison de leur suicide, ont été limités à quelques-uns, comme Himmler et Conti, dont les signes subsistants étaient assez importants pour justifier une étude de ce genre, et en raison du rôle joué par eux dans la S.S. et dans l'Etat. Cette pratique, ne saurait être recommandée ; l'absence d'un trop grand nombre de signes morphologiques, que les meilleures photographies ne sauraient fournir, limite l'analyse, et voue par conséquent le psychologue à utiliser une intuition sans base suffisante. Il en résulte fatalement des extrapolations hâtives et sujettes à caution. En l'occurrence, on peut tout au plus justifier ce procédé lorsqu'on possède au moins de très bonnes photographies du visage et du crâne sous plusieurs angles, de nombreux fragments d'écriture, et des interrogatoires bien conduits ou des discours. C'était le cas ici, mais le procédé est peu recommandable ; on peut avoir la chance de



trouver l'essentiel de la personnalité dans le visage, le discours ou l'écriture, mais les mensurations corporelles, les mains et surtout la synthèse tempéramentale, feront toujours terriblement défaut pour caractériser pleinement le sujet.

C'est là sans doute la conclusion la plus certaine de ce travail ; l'homme n'est connaissable que par synthèse, mais celle-ci, pour être valable, et pour conduire à son terme le plus lointain l'investigation scientifique rigoureuse, doit reposer sur une analyse qui doit s'exercer elle-même sur tous les éléments de la personnalité. Ainsi, la marge d'incertitude non scientifique laissée au nécessaire détecteur humain, sera-t-elle réduite au maximum.

J'imagine sans peine les vives critiques qu'une méthode donnant une telle importance à la morphologie et à la graphologie, arts anciens mais sciences nouvelles, est susceptible de soulever, au nom de l'idéal expérimentaliste. Cependant, il me paraît possible d'établir des connexions intelligibles entre les formes corporelles et l'écriture, d'une part, et les traits de comportement, ou même la personnalité dans son ensemble. A l'exception des lignes de la main, modeste élément parfois, d'un diagnostic du caractère, et dernières venues pour moi d'un apprentissage difficile parce que solitaire, mais confirmées aujourd'hui, après des années de répugnance, par des milliers d'expériences concordantes, l'intelligibilité de ces connexions me paraît susceptible de preuve.

On peut dédaigner le livre du Zohar, qui dit : « De même que le firmament est marqué d'étoiles, de même, l'enveloppe extérieure de l'homme est marquée de signes visibles... La physionomie de l'homme est le livre sur lequel sont inscrits ses actes et son état d'âme... Les mains cachent de grands mystères... », et la Bible même qui s'exprime ainsi : « Il met un sceau sur la main de tous les hommes, afin que tout mortel reconnaisse son Créateur ». Mais, si on s'en tient au cachet d'individualité absolue des visages, des écritures et des mains, on est amené à conclure qu'il est logique de reconnaître dans ces différences, les différences mêmes des composantes essentielles de la personne, surtout dans le domaine de l'intelligence et du caractère, au moins dans leur état potentiel.

Je ne désire pas discuter plus avant de cet enregistrement subtil de la pensée qu'est l'écriture ; son étude a quitté l'empirisme pour le domaine scientifique, avec Crépieux-Jamin. Mais est-il excessif, ou déplacé, d'inclure l'étude des formes corporelles et de l'écriture dans la clinique, et de prendre à son compte les critiques mêmes, faites à la psychologie clinique dans son ensemble :

1. La clinique n'est pas une science, mais un art orienté vers la pratique.
2. L'administration de la preuve est insuffisante.
3. La clinique ne s'occupe que des cas individuels.

4. La clinique ne permet pas de prévoir, comme les sciences de la nature.

Daniel Lagache<sup>(1)</sup>, fit à ces critiques plusieurs observations :

« 1. On ne saurait demander à une recherche un autre ordre de rigueur que celui que comportent les propriétés positives et originales de son objet.

2. Les techniques d'observation clinique sont devenues de plus en plus objectives. L'observation est de plus en plus souvent une relation complète et fidèle de l'histoire et du comportement du sujet, avec un minimum d'interprétation. Nous avons de nombreuses histoires de cas qui comptent des dizaines, des centaines de pages. L'observation recourt à divers procédés d'enregistrement et de mesure....

3. La clinique est aujourd'hui « armée » de procédés expérimentaux et psychométriques, bien que l'historique et l'observation conservent le premier rang dans la hiérarchie des techniques.

Au total, l'intuition ne conserve dans la recherche clinique qu'un rôle prospecteur, non moins indispensable que dans toute recherche scientifique. Mais rien n'empêche que l'étude clinique d'un cas ait en droit la valeur d'une expérimentation bien contrôlée....

Le cas individuel n'est qu'une partie d'un échantillonnage plus étendu, qui peut être traité statistiquement.... La difficulté de définition et d'identification correcte des unités statistiques... nécessite un travail clinique aussi achevé que possible à la base....

La clinique ne permet pas de prévoir comme les sciences de la nature. Certes, la prévision ne peut être aussi rigoureuse que dans le domaine physique, à cause de l'intrication des facteurs et de la singularité de cette intrication dans chaque cas particulier. Dans la majorité des cas, le problème de la prévision ne peut être résolu statistiquement. C'est pourquoi, à connaissances théoriques et techniques égales, le praticien expérimenté conserve une supériorité sur le débutant....

Du point de vue pratique, il semble évident que toute application restera peu ou prou clinique, puisqu'elle implique l'accommodation de connaissances générales à des problèmes particuliers.»

Ces critiques, et les pertinentes observations qu'elles ont provoquées, me paraissent pouvoir être appliquées « *mutatis mutandis* », à cette partie concrète de l'observation clinique qui tient compte des facteurs morphologiques et graphologiques. De plus, la méthode de synthèse clinique ne se contente pas des seuls éléments et signes visibles, tous susceptibles d'enregistrements divers : films, empreintes, mensurations, écritures, et par conséquent d'une étude rigoureuse-

<sup>1)</sup> Psychologie clinique et méthode clinique, dans la revue « L'Evolution psychiatrique » d'Avril — juin 1949.



ment scientifique pratiquement « *in vitro* » ; elle soumet encore les signes recueillis au puissant recoupement de l'interrogatoire, clef de voûte de la psychologie clinique, et ne néglige pas les autres moyens d'investigation. Enfin, elle propose une interprétation de la personne, qui tient compte aussi bien des éléments de résistance organique cliniquement appréciables, que des signes de la vitalité, dont la dualité de constitution crée le lien entre le mental et le physique. Ce faisant, et par le truchement de ce fil d'Ariane qu'est la notion de tempérament, elle vise à l'interprétation molaire de la personnalité, une, sous ses aspects multiples. Elle est susceptible d'une étude statistique, et les signes qu'elle relève dans l'économie tout entière, lui donnent les moyens de prévision basés sur la connaissance des tempéraments de même hiérarchie, et le comportement habituel aux sujets porteurs des signes d'individualité recueillis.

L'intuition, « indispensable comme dans toute recherche scientifique », est bien entendu particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit de rassembler et de hiérarchiser des matériaux qualitatifs et quantitatifs, pour aboutir à un composé souvent fort dissemblable des éléments de l'analyse. L'intuition ne saurait être absente d'une étude de l'homme, sous peine d'en voir altérer le sens ; l'appréciation de la partie qualitative des éléments de la personnalité est impossible sans le recours à l'intuition ; cela n'exclut pas le rôle des instruments d'analyse vis-à-vis des éléments quantitatifs.

Si j'ai mis l'accent sur les données morphologiques et graphologiques de ce travail, c'est avec l'intention bien arrêtée d'en montrer toute l'utilisation possible ; mais la présentation de ces cas individuels doit certainement beaucoup plus à leur histoire et aux interrogatoires qu'elle ne le montre, du fait de la prépondérance délibérément accordée aux signes du corps et de l'écriture. Indépendamment de l'utilisation de l'histoire, des antécédents, et des interrogatoires, dans l'édification de la conclusion de chaque cas particulier, il n'est pas possible de conduire, jusqu'à son terme ultime, une investigation pure de toute influence provenant d'un foyer aussi généreux. Le morphologiste et le graphologue au fait des antécédents et de l'histoire, n'est pas libre. Il en irait autrement si le sujet était inconnu, et l'expérience rigoureuse vaudrait d'être tentée.

En définitive, s'il est permis de rapporter à la psychologie clinique, cette investigation qui ne vaut que par son esprit de synthèse et de reconstruction, et qui présente les mêmes supériorités et les mêmes failles que tous les examens dépendant de l'homme, on peut apprécier la variété et la richesse des signes objectifs fournis, et espérer mettre en défaut la parole d'André Gide, que « tout portrait d'autrui en vient à ressembler autant et plus au peintre qu'au modèle ».<sup>(1)</sup>

1) André Gide — Journal, 25 novembre 1946.

Il est bon de rappeler que l'impuissance presque totale des physiognomistes, bio-typologues, chirologues et même graphologues, à rendre compte d'une façon valable de la personnalité, provient de leur inaptitude foncière à appliquer à l'homme une méthode d'analyse et de synthèse rigoureuse. Pour un signe heureux très fort et très expressif décelé au niveau d'un des centres d'expression, toute généralisation et tentative d'explication totale de l'homme par un seul centre est vouée à l'échec. C'est la marque de l'homme de n'être tout entier dans aucun de ses centres, et c'est la difficulté de la méthode de synthèse clinique, d'étudier, de soupeser, de comparer, et de hiérarchiser tous les signes de tous les centres, avant de conclure. Il s'ensuit inévitablement une étude très longue et difficile, qui dépasse singulièrement les vagues correspondances morphologiques et graphologiques traînant dans les manuels.

Enfin, la leçon de Socrate ne doit jamais être oubliée ; c'est le rappel de notre part libre, et de notre possibilité d'évolution individuelle ; il avait le visage des défauts que lui prêtait son insulteur ; mais il était cependant devenu le divin Socrate.

Quant à la S.S., objet de cette étude, elle est susceptible, par l'usage bouleversant qu'elle fit des plus grandes vertus appliquées aux plus grands crimes, de poser la question de l'unité et de l'identité au sein d'une même personne, des deux formes extrêmes de l'être dans leurs manifestations les plus rigoureuses : Dieu et le diable, le bien et le mal, l'esprit et la matière. Elle ramène ainsi à cette pensée pénétrante et terrible de Emile Boutroux : « Le germanisme recèle un monstre qui contient en soi des éléments disparates et contradictoires. Or, la nature est l'ennemie des monstres... Le germanisme veut aussi dépasser et dominer la nature ». Et de revenir à la pensée de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête », pour poser la question : « L'Allemand serait-il la seule exception ? »

Or, plusieurs de ces ministres et de ces généraux, à partir de cette sorte de démon voué au mal et à la destruction, puisant des forces dans l'isolement et la vie quasi ascétique qu'était Hitler, à partir de Himmler même, autre démon du mal avec sa construction brutale mais simple et vigoureuse, et son programme de travail bien rempli, furent par quelques côtés des anges, des anges noirs certes, et des démons.

J'en puis témoigner pour ceux d'entre eux que j'ai bien connus pour les avoir approchés, seuls, jusqu'à vingt fois : Karl Brandt, Gebhardt, Ohlendorf, pour les principaux, et même le pauvre Hess. Mais, qui veut faire l'ange fait la bête, a dit encore Pascal, et ce sera sans doute le mérite de ces examens à la fois cliniques et éthiques, en montrant l'unité de la personne sous ses aspects multiples, que d'avoir mis à nu la nature complexe et particulière de chacun de ces hommes dans l'unité de leur essence et de leur existence, mais aussi dans leur



démésure<sup>(1)</sup>, et leur degré relativement bas, dans l'échelle de l'évolution. Ainsi, l'abandon, délibéré ou inconscient, des lois morales universelles, a fait pourrir les efforts souvent désespérés de ces hommes vers un idéal au-dessus de l'idéal traditionnel, et les a fait verser dans une indicible et froide barbarie.

Même si nous avons été les Faust de ces Méphisto, et rudement forcés au bien par le mal, nous devons au moins tirer une leçon de ce drame affreux: à l'époque où la science est parvenue à la connaissance et à l'utilisation de la matière jusqu'à l'atome et à la molécule, le progrès moral ne doit pas être compté pour rien dans l'évolution de l'humanité. Ce qui perdit ces hommes fut annoncé il y a deux mille ans par Saint Paul aux Corinthiens: « On ne peut boire à la fois au calice du Seigneur et au calice des démons » (I — Cor. X — 20-21). La morale millénaire confirme ainsi la science synthétique de l'homme. L'une soutenant l'autre, l'homme, cet infirme, pourra s'en faire des béquilles, dans sa marche en avant.

Coblence, 1<sup>er</sup> Mai 1952.

(1) 324 (225) Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part et d'autre, il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini; et il s'en présente, des vices, en foule, du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus. On se prend à la perfection même. (357).

327 (109) ... C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu. La grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

328 (235) Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un est l'autre (418).

329 (427) L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. (358).

Pascal — Pensées — Marques de la grandeur de l'homme in l'Œuvre de Pascal, Bibliothèque de la Pléiade (Jacques Chevalier, pages 908 et 909 Paris. 1936. —

## INDEX DES NOMS PROPRES.

### ACTION BARBEROUSSE

(Plan d'invasion de la Russie) : 325, 326, 328, 333.

### ACTION REINHARD

(Pillages à l'Est) : 234, 240—242, 260, 261.

### ACTION OSTI

(Pillage industriel à l'Est) : 234, 242—243, 260, 262.

### AFGHANS

(Peuple de l'Afghanistan — entre l'Inde et la Perse) : 427.

### ALEXANDER (Léo)

(Psychiatre américain) : 267, 503.

### ALEXANDER

(Maréchal britannique, commandant en Italie) : 266.

### ARISTOTE

(384—322 av. J. C.) : 495.

### ARMINIUS (Hermann)

(Chef des Chérusques — vainqueur de Varus en l'an 9 après J. C.) : 496.

### ASCHENAUER

(Avocat de Ohlendorf) : 35, 48—49, 178, 474.

### ASCLEPIADE

(médecin grec, 124—96 avant J. C.) : 489.

### ATTILA

(Roi des Huns — s'intitulait le fléau de Dieu — 445) : 427.

### AUSCHWITZ

(camp de concentration) : 108, 214, 236, 312.

### BACH (Johann Sebastian)

(1685—1750) : 389.

### BACH (von dem)

(Général S.S.) : 179, 213.

### BACH-ZELEWSKY

(Général S.S.) : 179, 213.

### BADOGLIO

(Maréchal italien) : 334, 432, 438.

### BAD-SCHACHEN

(Station balnéaire sur le lac de Constance) : 450.

### BARTHEZ

(Médecin naturiste) : XIII.

### BEETHOVEN (Ludwig van)

(1770—1827) : 384, 389, 498.

### BEHRENS (Dr.)

(adjoint du général S.S. Berger) : 184, 187.

### BERGER (Gottlob)

(Général S.S.) : 4, 186, 208—232, 265, 380, 458—462.

### BERGOLD

(Avocat allemand) : 128.



- BERNADOTTE (Comte) Suédois  
(Président de la Croix-Rouge Internationale en 1945) : 4, 41.
- BIBERSTEIN (Ernst)  
(Lt.-Colonel S.S.) : 32, **127—131**, 176.
- BICKENBACH  
(Professeur de clinique médicale à la Faculté de Strasbourg,  
1942—1944) : 317.
- BISMARCK, (Otto, Prince de)  
(Chancelier de l'Empire 1815—1898) : 179, 498.
- BLOBEL (Paul)  
(Colonel S.S.) : 31, 32, **106—110**, 123, 156, 175.
- BLOMBERG (von)  
(Maréchal allemand) : 339.
- BLOME (Dr.)  
(Général S.A., adjoint au Secrétaire d'Etat à la Santé, Conti) : 286.
- BLUM (Léon)  
(Président du Conseil Français 1872—1950) : 266.
- BLUME (Walter)  
(Colonel S.S.) : 30, 32, **111—115**, 123, 175.
- BOËRS  
(Africains du Sud) : 349.
- BORMANN (Martin)  
(Ministre du Reich, général S.S.) : 36, 40, 280, 324, 328, 329, 377, 468, 491,  
492, 506, 512.
- BOUTROUX (Emile)  
(Philosophe français 1845—1921) : 519.
- BRAMTIGAN  
(Officier S.S.) : 213.
- BRANDT (Dr. Karl)  
(Commissaire du Reich à la Santé) : 4, 172, **278—283**, 318, 380, 485, 486,  
495, 512, 519.
- BRANDT (Rudolf)  
(Commandant S.S. adjoint de Himmler) : 213, 215, 240.
- BRAUN (Eva)  
(épouse de Hitler) : 344.
- BRAUNE (Werner)  
(Lt-Colonel) : 32, **131—135**, 177, 483.
- BREIKAMP  
(Général S.S.) : 26.
- BRODOWSKI  
(Général allemand) : 210.
- BUCHENWALD  
(Camp de concentration) : 214, 234, 290, 298, 301, 310, 510.
- BUG  
(affluent de la Vistule) : 411.
- CAJETAN (Cardinal)  
(Commentateur de Saint-Thomas) : XII.

- CALIFE  
(Souverains qui exercèrent le pouvoir après Mahomet) : 24, 380, 487.
- CALLOS  
(Baron hongrois) : 212.
- CAMERON (Dr. Ewen)  
(Professeur de psychiatrie américain) : 340, 341.
- CAMPS DE CONCENTRATION : **234—237**.  
voir aussi : Auschwitz  
Buchenwald  
Dachau  
Lichtenburg  
Mauthausen  
Natzweiler  
Oranienburg  
Ravensburg  
Sachsenburg  
Sachsenhausen.
- CANARIS (Amiral)  
(Chef de l'Abwehr) : 328, 329.
- CARTON (Dr. Paul)  
(médecin français ; chef de l'école naturiste 1875—1947) : XI, XII.
- CHAMBERLAIN  
(Médecin colonel américain) : 351, 394.
- CHEMNITZ  
(Ville de Saxe, sur le Chemnitz, affluent de l'Elbe) : 382.
- CHURCHILL (Winston S.)  
(Premier Ministre britannique) : 41, 266, 331, 332, 334, 335, 336, 375.
- CLAUBERG  
(Médecin S.S., professeur de gynécologie) : 239, **312—314**.
- CONTI (Dr. Leonardo)  
(Secrétaire d'Etat à la Santé publique, Général S.S.) : 4, 278, **283—286**, 515.
- CORMAN (Dr. Louis)  
(médecin français, spécialiste de morpho-psychologie) : XI.
- CREPIEUX-JAMIN  
(graphologue français) : X, 516.
- DACHAU  
(Camp de concentration) : 211, 239, 264, 309, 399.
- DARRÉ  
(ministre du Reich) : 38, 210.
- DELAY (Jean)  
(Professeur de clinique neuro-psychiatrique à la Faculté de médecine de  
Paris) : 340, 341, 342.
- DESCARTES  
(1596—1659) : 507.
- DICKS  
(médecin commandant anglais) : 330, 334.
- DIETRICH (Otto)  
(adjoint de Goebbels à la Presse) : 210.
- DIETRICH (Sepp)  
(Général S.S.) : 427.



- DING (Dr.)  
(médecin S.S., chef du laboratoire du typhus à Buchenwald) : 298.
- DIRLEWANGER  
(commandant d'unité spéciale S.S.) : **212—214**, 230, 493.
- DURER (Albrecht)  
(Peintre et graveur de Nuremberg 1471—1528) : 389.
- EICHMANN  
(Général S.S.) : 267, 276.
- EINSATZGRUPPEN  
(organisation) : **26—33**.
- FATH (Hildegard)  
(secrétaire de Hess) : 326, 346.
- FAUST  
(drame de Goethe sur la destinée de l'homme) : 505, 520.
- FEGELEIN  
(général S.S.) : 210, 427, 428.
- FELDHERRNHALLE  
(Avenue de Munich, où se déroula la tentative avortée du Putsch de Hitler de 1923) : 486.
- FENDLER (Lothar)  
(commandant S.S.) : 33, **152—155**, 178, 180.
- FERRERO (Guglielmo)  
(historien italien 1871—1942) : 497.
- FICHTE  
(philosophe allemand, auteur des Discours à la Nation allemande — 1807—1808) : 171, 496, 497, 498, 499, 505, 510.
- FISCHER (Fritz)  
(chirurgien S.S., Assistant de Gebhardt) : **305—309**, 490.
- FOUCHÉ  
(ministre de la Police de Napoléon 1759—1820) : 501.
- FRANK  
(ministre du Reich) : 40, 84, 351, 467, 469.
- FREDERIC II (dit le Grand)  
(Roi de Prusse : 1712—1786) : 24, 456, 457, 459, 488, 497.
- FRIED (Edrita)  
(psychologue américaine) : 70.
- GALIEN  
(médecin grec 131—201) : XII.
- GASOR VANJA  
(ministre hongrois) : 212.
- GEBHARDT (Karl)  
(Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Berlin, Général S.S.) : 24, 82, 173, 265, **293—297**, 298, 305, 380, 486, 487, 489, 490, 502, 507, 510, 515, 519.
- GENZKEN (Dr. Karl)  
(Chef du Service de Santé de la Waffen S.S.) : **4**, **289—292**.
- GENGIS KHAN  
(conquérant tartare, fondateur du 1<sup>er</sup> empire mongol.) 427, 503, 510.

- GESTAPO  
(Abréviation de Geheime Staatspolizei — Police secrète d'Etat) : 2, 6, 26, 32, 33, 78, 127, 131, 160, 161, 177, 235, 399.
- GHETTO de VARSOVIE : 234, **237—239**, 260, 261.
- GIDE (André)  
(1869—1951) : 518.
- GILBERT  
(psychologue américain) : 330, 338, 339, 342, 345, 375.
- GLOBOCNIK  
(Général S.S.) : 240, 267, 276.
- GOEBBELS  
(Ministre du Reich) : 36, 40, 81, 326, 462, 464, 468.
- GORING (Hermann)  
(Maréchal du Reich) : 6, 33, 36, 81, 87, 322, 326, 328, 337, 338, **464**, **468**.
- GOETHE (Johann Wolfgang von)  
(1749—1832) : 389, 497, 498, 505, 511.
- GRAF (Mathias)  
(officier S.S.) : 33, **167—170**, 178, 180.
- GRAHAM (Gibson)  
(Médecin commandant anglais) : 330, 334.
- GRAWITZ (Dr.)  
(Chef du Service de Santé de la S.S.) : **4**, **287—289**, 313, 315.
- GROTHMAN (Walter)  
(Lt.-Colonel S.S.) : 264.
- GUILLAUME I<sup>er</sup>  
(Empereur d'Allemagne de 1871 à 1888) : 119.
- GUILLAUME II  
(Empereur d'Allemagne 1859—1941) : 119, 498, 500.
- HAENDEL (Georges Frédéric)  
(1685—1759) : 389.
- HAENSCH (Walter)  
(Lt.-Colonel S.S.) : 32, **135—137**, 177.
- HAMILTON (Duc de)  
(Membre de l'aristocratie anglaise) : 326, 329, 330, 331, 335, 344.
- HAUSHOFER (Karl et Albrecht)  
(Père et fils, Professeurs de géopolitique à Munich) : 320, 325, 326, 331, 339, 344.
- HAUSSMANN (Emil)  
(Commandant S.S.) : 33, **147**, 177.
- HEATH  
(Procureur américain dans le procès des groupes d'extermination) : 44, 45, **468—475**.
- HECKENSTALLER  
(Général S.S.) : 264.
- HEGEL (Georg-Wilhelm)  
(Philosophe allemand 1770—1831) : 487, 502, 507, 510.
- HERDER (Johann Gottfried von)  
(Ecrivain allemand 1744—1803) : 429.
- HESNARD (Angelo)  
(Psychiatre français) : IX.



- HESS (Rudolf)  
(Adjoint et remplaçant de Hitler) : 4, 184, **319—378**, 512, 519.
- HEYDRICH (Reinhard)  
(Général S.S., chef du S.D., gouverneur de Bohême-Moravie) : 3, 6, 26, 31, 36, 38, 39, 41, 91, 94, 146, 173, 188, 264, 267, 276, 293, 468, 508.
- HIMMLER (Heinrich)  
(Reichsführer S.S., Ministre de l'Intérieur) : 1, 2, 3, **4—25**, 36, 38, 39, 40, 41, 44, 47, 78, 82, 83, 88, 91, 99, 173, 174, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 232, 233, 235, 237, 239, 240, 260, 261, 263, 264, 265, 267, 275, 276, 277, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 293, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 318, 328, 351, 379, 380, **392—458**, 459, 463, 465, 466, 469, **486—491**, 493, 494, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 519.
- HINDENBURG (Paul von, maréchal)  
(Reichspräsident 1847—1934) : 243.
- HIPPKE (Erich)  
(Inspecteur général du Service de Santé de la Luftwaffe) : 265.
- HIPPOCRATE  
(Médecin grec, 460 av. J. C.) : XII, 312, 488, 489, 490.
- HIRT  
(Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Strasbourg, 1941—1944) : **315—318**.
- HITLER (Adolf) Führer  
(Chancelier du III<sup>ème</sup> Reich) : 1, 2, 3, 4, 6, 23, 24, 27, 36, 40, 42, 43, 44, 49, 81, 82, 83, 84, 86, 94, 95, 103, 105, 111, 112, 116, 123, 131, 132, 136, 137, 141, 146, 148, 172, 173, 175, 176, 179, 182, 184, 185, 188, 189, 207, 210, 211, 212, 214, 215, 243, 260, 263, 264, 275, 276, 277, 278, 280, 297, 305, 312, 318, 320, 322, 323, 324, 325, 326, 328, 329, 331, 332, 333, 335, 336, 339, 344, 346, 348, 350, 351, 376, 379, **380—392**, 393, 397, 399, 401, 404, 405, 406, 412, 413, 415, 419, 421, 423, 424, 434, 438, 439, 450, 452, 455, 456, 458, 462, 463, 464, 465, 467, 469, 472, 473, 474, **485—500**, 502, 503, 506, 509, 511, 512, 513, 514, 519.
- HOESS  
(Général S.S.) : 267.
- HOHENLYCHEN  
(Hôpital S.S.) : 264, 265, 293, 305.
- HOHN  
(Professeur, Chef du S.D.) : 38.
- HOLBEIN (Hans)  
(Portraitiste allemand — 1497—1543) : 389.
- HORN  
(Capitaine, nom d'emprunt de Rudolf Hess à son arrivée en Angleterre) : 329.
- HOVEN (Waldemar)  
(Médecin S.S., médecin-chef de Buchenwald) : **301—305**.
- JACKSON (Justice Robert, H.)  
(Procureur général américain au Tribunal militaire international) : 345.
- JECKEL  
(Chef de la S.S. et de la Police en Ukraine) : 48.
- JESSEN  
(Professeur de Ohlendorf) : 38.

- JODL (Alfred)  
(Général, Chef d'Etat-Major de l'O.K.W.) : 345.
- JOHNSTON  
(Médecin-capitaine anglais) : 330, 348.
- JONES (Ellis)  
(médecin-commandant anglais) : 330, 337.
- JOST (Heinz)  
(Général S.S.) : 26, 32, **90—94**, 173, 180, 215, 508.
- JUIFS : **27—33**, 36, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 82, 83, 103, 105, 107, 108, 116, 119, 123, 132, 135, 137, 141, 145, 146, 148, 157, 173, 177, 178, 180, 186, 208, **210—212**, 214, 230, **237—239**, 240, 242, 323, 334, 335, 342, 420, 424, 436, 450, 452, 466, 467, 483.
- KALTENBRUNNER  
(Général S.S., Chef du S.D.) : 40, 212.
- KANT (Immanuel) (1724—1804)  
83, 389, 497, 498, 505.
- KARAMIANS  
(Peuplade d'origine juive du Sud de la Russie) : 468.
- KEITEL (Maréchal)  
(Chef du Haut-Commandement des forces armées allemandes) : 43, 45, 210, 280, 350, 500.
- KELLEY (Douglas)  
(Médecin-commandant anglais) : 330, 337.
- KERSTEN (Felix)  
(Naturiste suédois) : 265.
- KESSELRING  
Maréchal allemand, commandant en chef en Italie) : 266.
- KHARKOW  
(Capitale de l'Ukraine) : 419, 420, 424, 427.
- KIRGISSES  
(Peuple de l'U.R.S.S. à la frontière du Turkestan chinois) : 427.
- KIRKPATRICK (Sir Ivone)  
(Haut fonctionnaire du Foreign Office) : 331, 332.
- KLAGENFURT  
(Ville d'Autriche) : 385.
- KLINGELHOFER (Waldemar)  
(Commandant S.S.) : 33, **148—151**, 177.
- KOCH  
(Gauleiter, Commissaire du Reich pour l'Ukraine) : 40.
- KOGON (Dr. Eugen)  
(Ecrivain catholique autrichien emprisonné à Buchenwald, Président de l'Europa-Union) : 510.
- KOMINTERN  
(Direction du communisme international ; dissous en 1943) : 402, 405.
- KRAMER  
(Commandant S.S. du camp de Natzweiler, en Alsace) : 315.
- KRASNUSHKIN (Eugène)  
(Médecin psychiatre russe) : 340, 343.
- KRIEGSMARINE : 232, 260.
- KRIMTSCHAKS (peuplade d'origine juive, de la Russie du Sud) : 27, 28, 43, 468.



- KRUGER  
(Général S.S.) : 213.
- KURSHAKOV (Nicolas)  
(Médecin psychiatre russe) : 340, 343.
- LAGACHE (Daniel)  
(Professeur de philosophie à la Sorbonne) : IX, X, 517.
- LA HARPE  
(Poète et critique français) : (1739—1803) : 507.
- LAMMERS (Hans Heinrich)  
(Ministre du III<sup>e</sup> Reich) : 210, 215, 280, 489.
- LANDSBERG (prison de)  
(au Sud de Munich en Bavière) : 35, 320, 503.
- LEIBNITZ (Gottfried)  
(1646—1716) : 498, 505.
- LEITGEN  
(Adjoint de Rudolf Hess) : 326, 328, 329.
- LENINE (Wladimir Oulianov)  
(Président du Conseil des Commissaires du peuple de l'U.R.S.S.  
1870—1924) : 403, 427, 428, 429, 487, 502.
- LEWIS (Nolan D. C.)  
(Psychiatre américain) : 340, 341.
- LEY (Robert)  
(Chef du Front du Travail) : 36, 39, 40, 81, 464, 468.
- LICHTENBURG  
(Camp de concentration) : 399.
- LINZ  
(Ville d'Autriche sur le Danube) : 385.
- LORENZ (Werner)  
(Général S.S., chef des Volksdeutsche Mittelstelle) : 4, 183—208.
- LOTTAS  
(Association de jeunes filles Finlandaises) : 447.
- LUTHER (Martin)  
(Réformateur religieux de l'Allemagne 1483—1546) : 507, 508.
- MAC LEAN  
(Paysan écossais qui découvrit Rudolf Hess dans son champ) : 329.
- MAHDI  
(chef de la révolte contre les Anglais, en 1883, au Soudan) : 510.
- MAHOMET  
(Fondateur de l'islamisme 570—632) : 24, 380, 487.
- MANN (Thomas)  
(Romancier allemand 1871—...) : 486.
- MANSTEIN (Maréchal von) : 46, 47.
- MARC-AURELE  
(Empereur romain, Stoïcien) : XII.
- MAURRAS (Charles)  
(Ecrivain et homme politique français 1868—1952) : 511.
- MAUTHAUSEN  
(Camp de concentration) : 234.
- MAXWELL FYFE (Sir David)  
(Procureur anglais) : 3, 345.

- MEISSNER (Otto)  
(Ministre du Reich) : 210.
- MEPHISTO  
(Le diable dans le Faust de Goethe) : 505, 520.
- MESNY  
(Général français) : 210, 230.
- MESSERSCHMITT (Willy)  
(Constructeur d'avions) : 325, 329, 333.
- MEURER  
(Chef d'Etat-Major du général S.S. Berger) : 240.
- MILCH (Ehrhard)  
(Maréchal, Inspecteur général de la Luftwaffe) : 128, 188, 265, 348.
- MOÏSE  
(Législateur des Hébreux ; reçut de Dieu le Décalogue) : 50, 85.
- MORAN (Lord)  
(Président du Collège Royal des médecins anglais) : 340, 341, 343.
- MORGEN (Konrad)  
(Juge S.S.) : 213.
- MOZART (Wolfgang Amadeus)  
(1756—1791) : 389.
- MRUGOWSKY (Dr. Joachim)  
(Directeur de l'Institut d'Hygiène des S.S.) : 297—300, 490.
- MUELLER  
(Général S.S., chef de la Gestapo) : 78, 135, 211.
- MUENCH (Klara)  
(Nom de jeune fille de la mère de Rudolf Hess) : 319.
- MUNICH  
(Capitale de la Bavière) : 382, 384, 385, 386, 387, 388.
- MUSSMANN (Michael)  
(Capitaine de vaisseau américain, l'un des trois juges du procès contre Pohl, Président du tribunal contre Ohlendorf et les chefs des groupes d'extermination) : 41, 45, 48, 49, 237, 464, 465, 472—474.
- MUSSOLINI (Benito)  
(Chef de l'Etat fasciste italien de 1921 à 1943) : 452, 469.
- NATZWEILER  
(Camp de concentration près de Strasbourg) : 315.
- NAUMANN (Erich)  
(Général S.S.) : 26, 32, 94—98, 174.
- NEBE  
(Général S.S.) : 26, 148.
- NEURATH (Constantin von)  
(Ministre du Reich) : 7.
- NIEMOELLER (Pasteur)  
(enfermé dans un camp de concentration sous le III<sup>e</sup> Reich) : 266.
- NIETZSCHE (Frédéric)  
(1844—1900) : 497.
- NOSSKE (Gustav)  
(Lt.-Colonel S.S.) : 33, 137—141, 177, 180, 215.



## NUREMBERG

(Ville de Bavière, siège du Tribunal militaire international, et des douze procès qui suivirent, intentés par le gouvernement américain) : 50, 80, 99, 135, 137, 171, 182, 211, 213, 236, 263, 267, 275, 283, 290, 310, 330, 337, 342, 352, 389, 390, 469, 482, 485, 499.

## OHLENDORF (Otto)

(Général S.S.) : XVII, 26, 30, 31, 32, 33—90, 119, 131, 163, 164, 171, 172, 173, 176, 178, 181, 182, 380, 462—485, 489, 495, 508, 509, 513, 514, 519.

## ORANIENBURG

(Camp de concentration près de Berlin) : 214.

## OTT (Adolf)

(Lt.-Colonel S.S.) : 33, 141—145, 177.

## PARRI

(Président du conseil italien) : 265.

## PARSIFAL

(Héros de l'œuvre maitresse de Wagner) : 503.

## PASCAL (Blaise)

(1623—1662) 519.

## PAUL (Saint)

(Apôtre des Gentils, mort en 67 après J. C.) : XII, 520.

## PAULUS (Maréchal von)

(Commandant les armées allemandes devant Stalingrad ; vaincu, essaya de constituer dans la Wehrmacht prisonnière, un mouvement pro-russe) : 334, 428.

## PELCKMANN (Dr.)

(Avocat des S.S. au procès international) : 494.

## PHILIPPS (Juge américain) : 236, 237, 330.

## PIE XII (Sa Sainteté)

(Elu pape en 1939) : 511.

## PIERRE le GRAND

(Tsar de Russie) : 428.

## PINSCH

(Adjoint de Rudolf Hess) : 326, 328.

## POHL (Oswald)

(Général S.S., Chef administratif de la S.S., exécuté en 1951) : 4, 36, 39, 40, 232—263, 280, 436.

## POSEN (POZNAN)

(Capitale de la Posnanie ; Polonaise depuis 1945) : 6, 155, 189, 208, 214, 286, 425.

## PRAWITZ

(Commandant S.S.) : 210.

## PROEHL (Ilse)

(Nom de jeune fille de la femme de Rudolf Hess) : 320.

## PYTHAGORE

(Philosophe et mathématicien grec, VI<sup>ème</sup> av. J. C.) : XII.

## RADETZKY (Waldemar von)

(Commandant S.S.) : 33, 155—160, 178, 180.

## RAEDER (grand amiral) : 339.

## RASCH (Otto)

(Général S.S.) : 26, 32, 33, 98—99, 174.

## RASCHER (Siegmond)

(Médecin S.S.) : 265, 309—312.

## RAVENSBRUCK

(camp de concentration) : 298, 310.

## REES (Dr. J. R.)

(Médecin psychiatre anglais) : 330, 334, 336, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 375.

## REICHENAU (Maréchal von) : 107.

## RIBBENTROP (Joachim von)

(Ministre des Affaires étrangères du Reich) : 328, 339.

## RIDDOCH (Dr. Georges)

(Neuro-psychiatre anglais) : 340, 341, 343.

## RITTER (Karl)

(Ambassadeur allemand) : 210.

## ROBESPIERRE (Maximilien de)

(Conventionnel, membre du Comité de Salut public 1758—1794) : 488.

## ROHM

(Général des S.A.) : 2.

## ROOSEVELT (Franklin Delano)

(Président des Etats-Unis pendant la deuxième guerre mondiale) : 386.

## RORSCHACH (Test de) : 35, 70, 71, 80, 88, 337, 338.

## ROSENBERG (Alfred)

(Ministre du Reich pour les territoires occupés de l'Est) : 85, 91, 173, 213, 325, 326, 341, 467, 469.

## RUDENKO

(Procureur général soviétique) : 345.

## RUEBE (Adolf)

(Sous-officier S.S.) : 146.

## RUEHL (Felix)

(Lieutenant S.S.) : 33, 160—163, 178, 180.

## SAINT-GRAAL

(Vase symbolique des Légendes de la Table Ronde, conquis par Parsifal) : 503.

## SACHSENBURG

(Camp de concentration) : 399.

## SACHSENHAUSEN

(Camp de concentration) : 399.

## SANDBERGER (Martin)

(Colonel S.S.) : 32, 115—119, 176.

## SAUCKEL

(Chef de la main-d'œuvre, Général de S.S.) : 91.

## SCHELLENBERG (Walter)

(Général S.S., un chef du S. D.) : 40, 469, 515.

## SCHILLER

(Procureur américain) : 189.

## SCHILLER (Frédéric)

(Poète et historien allemand 1759—1805) : 389, 511.

## SCHMITT (Dr. Karl)

(Juriste du III<sup>e</sup> Reich) : 464.

## SCHIRACH (Baldur von)

(Chef des jeunesses hitlériennes) : 337.



SCHROEDER (Paul)  
(Psychiatre américain) : 340, 341.

SCHOPENHAUER (Arthur)  
(1788—1860) : 389, 497.

SCHRODL  
(Secrétaire de Hess) : 326.

SCHUBERT (Heinz)  
(Capitaine S.S.) : 30, 33, **163—167**, 180, 215, 389, 483.

SCHULTE-STRATHAUS  
(Astrologue de Rudolf Hess) : 325, 326.

SCHULZ (Erwin)  
(Général S.S.) : 32, **99—102**, 131, 174, 180.

SCHUSCHNIGG  
(Président du Conseil d'Autriche) : 266.

SCHWERIN von KROSIGK  
(Ministre des Finances du III<sup>ème</sup> Reich) : 210.

SCHWINGE  
(Professeur allemand de droit) : 179.

SEIBERT (Willi)  
(Colonel S.S.) : 32, **119—123**, 176, 483.

SEPP (Eugène)  
(Psychiatre russe) : 340, 343.

SIEVERS (Wolfram)  
(Secrétaire général de l'Institut S.S. Ahnenerbe) : 240, 318.

SIMON (Lord)  
(Chancelier de l'Echiquier) : 332, 333, 334, 377.

SIX (Franz)  
(Général S.S.) : 32, **102—106**, 174, 175.

SOCRATE  
(Philosophe grec, 400 av. J.C.) : X, 519.

SPANDAU (prison de) (à Berlin) :  
351, 352.

SPEER  
(Ministre du Reich pour l'armement) : 40, 280, 324, 328, 329.

SS (Abréviation de Schutzstaffel) (Organisation) : **1—4**.

STAHLECKER  
(Général S.S.) : 26, 30, 31, 32, 116.

STALINE (Joseph, maréchal)  
(Président du Conseil des Commissaires du peuple ; né en 1879) : 335,  
425, 426, 427, 428, 429, 487.

STALINGRAD  
(ville de la Russie du Sud, sur la Volga) : 40.

STEIMLE (Eugen)  
(Colonel S.S.) : 32, **123—126**, 176.

STEVENSON (Robert Louis)  
(Romancier anglais du XIX<sup>e</sup>) : 78, 80, 81.

STRASSER (Gregor)  
(un des premiers compagnons de Hitler) : 322.

STRAUCH (Eduard)  
(Lt-Colonel S.S.) : 33, **145—147**, 177.

STRECKENBACH  
(Chef du personnel du S.D.) : 27, 41, 99.

STREICHER  
(Gauleiter de Franconie, éditeur du « Stürmer ») : 38.

STUCKART  
(Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur) : 210.

SUDETES  
(Minorités allemandes en Tchéco-Slovaquie) : 432.

SZYMANOWSKY (voir Biberstein).

TAMERLAN (Fondateur du second empire mongol 1336—1405) : 427.

TENNYSON (Alfred, Lord)  
(Poète anglais du XIX<sup>e</sup>) : 182.

THADDEN (von)  
(Conseiller d'ambassade) : 105.

THOMAS (d'Aquin, Saint)  
(Théologien catholique du XIII<sup>e</sup>) : XII, 87.

THOMAS  
(Général S.S.) : 26, 135, 179.

TUCHATCHEWSKY (Général russe disparu en 1938) : 426.

TZIGANES : 27, 28, 31, 41, 43, 45, 47, 83, 94, 137, 164, 474, 483.

UDET  
(Général d'aviation allemand) : 328.

VEESENMAIER (Edmund)  
(Ministre et plénipotentiaire allemand) : 210.

VOLKSDEUTSCHE MITTELSTELLE  
(Organisation des nationaux étrangers d'origine allemande) : **183—190**,  
206, 207.

VOMI (abréviation de Volksdeutsche Mittelstelle).

WAFFEN S.S.  
(Formations armées de la S.S.) : **393—405**, **414—419**.

WAGNER (Richard, 1813—1883) : 384, 389.

WALSCH (Maurice N.)  
(Psychiatre américain) : 351.

WALTON  
(Procureur américain) : **45—48**, 471.

WEHRMACHT  
(Ensemble des forces armées allemandes) : 3, 4, 26, 33, 44, 45, 83, 152, 186,  
187, 215, 231, 405, 407.

WEINMANN  
(Chef S.S. de commando en Russie) : 123.

WEIZSAECKER (Ernst von)  
(Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du III<sup>e</sup> Reich) : 210.

WLASOV (général russe qui combattit avec les Allemands pendant la  
deuxième guerre mondiale) : 428.

WOLFF (Karl)  
(Général S.S.) : 4, 39, 188, **263—277**, 444, 513.

ZELEWSKY voir BACH-ZELEWSKY.

ZOHAR (Sepher Ha)  
(livre hébreu ; commentaire du Pentateuque) : 516.



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
ACTION REINHARD	
Photocopie . . . . .	241
BERGER (Gottlob), Général S.S.	
visage . . . . .	209
main droite . . . . .	219
écriture . . . . .	221
tableau du tempérament . . . . .	225
BIBERSTEIN (Ernst), Lt.-Colonel S.S.	
visage face . . . . .	127
écriture . . . . .	129
BLOBEL (Paul), Colonel S.S.	
visage face . . . . .	107
écriture . . . . .	109
BLUME (Walter), Colonel S.S.	
visage face . . . . .	111
écriture . . . . .	113
BRANDT (Docteur Karl), Général S.S.	
visage face . . . . .	279
main droite . . . . .	281
main gauche . . . . .	281
écriture . . . . .	282
BRAUNE (Werner), Lt.-Colonel S.S.	
visage . . . . .	132
écriture . . . . .	134
CLAUBERG (Docteur), Général S.S.	
Portrait . . . . .	313
écriture . . . . .	314
CONTI (Docteur Leonardo), Général S.S.	
visage face . . . . .	284
écriture . . . . .	285
EICKE, Général S.S. (avec Karl Wolff)	
visage . . . . .	266
FENDLER (Lothar), Commandant S.S.	
visage . . . . .	152
écriture . . . . .	154
FISCHER (Docteur Fritz), Commandant S.S.	
visage face . . . . .	306
visage profil . . . . .	306
main gauche . . . . .	307
écriture . . . . .	308
GEBHARDT (Docteur Karl), Général S.S.	
visage face . . . . .	293
visage profil . . . . .	293
main gauche . . . . .	294
main droite . . . . .	294
écriture . . . . .	296



GENZKEN (Docteur), Général S.S.	
visage face . . . . .	290
visage profil . . . . .	290
main gauche . . . . .	291
main droite . . . . .	291
écriture . . . . .	292
GRAF (Mathias), Officier subalterne S.S.	
visage . . . . .	168
écriture . . . . .	170
GRAWITZ (Docteur Ernest), Général S.S.	
visage . . . . .	287
signature . . . . .	288
HAENSCH (Walter), Lt-Colonel S.S.	
visage . . . . .	136
HAUSSMANN (Emil), Commandant S.S.	
visage face . . . . .	147
HESS (Rudolf), Général S.S.	
buste . . . . .	327
visage . . . . .	321-324-347-349
profil (crayon) . . . . .	355
main droite . . . . .	358
main gauche . . . . .	358
écriture . . . . .	352-361
tableau du tempérament . . . . .	370
HIMMLER (Heinrich), Reichsführer S.S.	
masque mortuaire . . . . .	5
visage face . . . . .	7
visage profil . . . . .	9
signature . . . . .	12-13-20
écriture . . . . .	11-15-17-19
HIRT (Docteur August), Commandant S.S.	
visage face . . . . .	315
écriture . . . . .	316
HOVEN (Docteur Waldemar), Commandant S.S.	
visage face . . . . .	301
visage profil . . . . .	301
main gauche . . . . .	302
main droite . . . . .	302
écriture . . . . .	304
JOST (Heinz), Général S.S.	
Jost et Ohlendorf . . . . .	47
visage face . . . . .	91
écriture . . . . .	93
KLINGELHOFER (Waldemar), Commandant S.S.	
visage . . . . .	149
écriture . . . . .	150
LORENZ (Werner), Général S.S.	
visage . . . . .	184
écriture . . . . .	197

main gauche . . . . .	200
main droite . . . . .	200
tableau du tempérament . . . . .	201
MRUGOWSKY (Docteur Joachim), Colonel S.S.	
visage face . . . . .	297
visage profil . . . . .	297
main gauche . . . . .	298
main droite . . . . .	298
écriture . . . . .	300
NAUMANN (Erich), Général S.S.	
visage face . . . . .	96
écriture . . . . .	97
NOSSKE (Gustav Adolf), Lt-Colonel S.S.	
visage . . . . .	138
écriture . . . . .	140
OHLENDORF (Otto), Général S.S.	
visage . . . . .	34-37-55-56
déclaration finale . . . . .	478
main gauche . . . . .	58
main droite . . . . .	58
écriture . . . . .	61-64-67
tableau du tempérament . . . . .	73
Ohlendorf et Jost . . . . .	47
condamnation à mort . . . . .	79
extraits d'affidavit (photocopies) . . . . .	XVII-483
OTT (Adolf), Lt-Colonel S.S.	
visage . . . . .	142
écriture . . . . .	144
POHL (Oswald), Général S.S.	
visage . . . . .	233-238
main gauche . . . . .	246
main droite . . . . .	246
écriture . . . . .	250
tableau du tempérament . . . . .	256
RADETZKY (Waldemar von), Commandant S.S.	
visage . . . . .	156
écriture . . . . .	158
RASCH (Otto), Général S.S.	
visage face . . . . .	98
RASCHER (Docteur Sigmund), Commandant S.S.	
visage . . . . .	310
écriture . . . . .	311
RUEHL (Félix), Capitaine S.S.	
visage . . . . .	160
écriture . . . . .	162
SANDBERGER (Martin), Colonel S.S.	
visage face . . . . .	115
écriture . . . . .	118



SCHUBERT (Heinz), Lieutenant S.S.	
visage . . . . .	164
écriture . . . . .	166
SCHULZ (Erwin), Général S.S.	
visage face . . . . .	100
écriture . . . . .	101
SEIBERT (Willy), Colonel S.S.	
visage face . . . . .	120
écriture . . . . .	121
SIX (Franz), Général S.S.	
visage face . . . . .	103
écriture . . . . .	104
S.S. (Poignard des) . . . . .	XVI
STEIMLE (Eugen), Colonel S.S.	
visage face . . . . .	124
écriture . . . . .	125
STRAUCH (Eduard), Lt.-Colonel S.S.	
visage . . . . .	146
WOLFF (Karl), Général S.S.	
visage, profil . . . . .	264
visage (avec Eicke) . . . . .	266
écriture . . . . .	269

## BIBLIOGRAPHIE

- ADLER (A.) — Le tempérament nerveux. Paris. Payot. 1948.
- ALLENDY (A.) — Les tempéraments. Paris. Vigot. 1922.
- ARISTOTE — De l'âme chrétienne.
- ARPENTIGNY (d') — La science de la main.
- BAHNSEN (Julius) — Beiträge zur Charakterologie. 1867.
- BAINVILLE (Jacques) — Histoire de deux peuples continuée jusqu'à Hitler. Paris. 1933.
- L'Allemagne (2 volumes). Paris. Plon. 1939.
- BARTH (Karl) — Dogmatik im Grundriss im Anschluss an das Apostolische Glaubensbekenntnis, Munich. Kaiser 1947.
- Die Christliche Lehre nach dem Heidelberger Katechismus (Vorlesung). Munich. Kaiser 1949.
- Das christliche Verständnis der Offenbarung (Vorlesung). Munich. Kaiser. 1948.
- Die kirchliche Lehre von der Taufe. Munich. Kaiser. 1947.
- BERARDINELLI (W.) — Biotipologia. Rio de Janeiro. 1933.
- Noções de Biotipologia. Constituição.
- Temperamento. Character. Rio. 1933.
- BERGSON (Henri) — L'énergie spirituelle.
- Evolution créatrice.
- BERTILLON (A.) — Instructions signalétiques.
- BIBLE (La sainte) — Traduction de l'Abbé Crampon. Desclée. Paris.
- BINET — Une expérience cruciale en graphologie. 1907.
- BOEHME (Jacob) — Sämtliche Schriften Bd. 3/4. Stuttgart. Fromman. 1942.
- BOUCHER (Maurice)
- Le sentiment national en Allemagne. Editions du Vieux Colombier. Paris. 1947.
- BOUTROUX (Emile) — Etudes d'histoire de la philosophie allemande Paris. Vrin. 1926.
- BOVEN (W.) — Science du caractère — Neuchâtel — 1931.
- Introduction à la caractérologie. 1946. Rouge. Lausanne.
- BREHIER (E.) — Histoire de la philosophie allemande. Paris. 1921.
- BROCKHAUS — Encyclopédie générale. 1941.
- BUSEMANN (Adolf) — Die Einheit der Psychologie und das Problem des Mikropsychischen. Stuttgart. Klett. 1948.
- Stil und Charakter. Meisenheim/Glan. Westkulturverlag. 1948 (166 pages).
- CARREL (Alexis) — L'homme cet inconnu. 1935.
- Réflexions sur la conduite de la vie. Plon. Paris. 1950.
- CARTON (Paul) — Diagnostic et conduite des tempéraments. Paris. 1926.
- La mentalité par l'écriture.
- CATTELL (Raymond B.) — A guide to mental testing. University of London Press. 1936.
- CHURCHILL (Winston S.) — The second world war. Vol. III. The grand alliance.
- CLAPAREDE (E.) — Les types psychologiques. Genève.



- CORMAN (Louis) — Visages et caractères. Plon. Paris. 1932.  
 — Quinze leçons de morpho-psychologie.  
 — Initiation morpho-psychologique.
- CREPIEUX-JAMIN (J.) — Les bases fondamentales de la graphologie et de l'expertise en écriture. Alcan.  
 — L'A.B.C. de la graphologie. 1934.  
 — L'écriture et le caractère.  
 — Traité pratique de graphologie.  
 — Les éléments de l'écriture des canailles.  
 Librairie Alcan. Paris.
- DELAY (J.) — La psycho-physiologie humaine. Presses universitaires. Paris 1945.
- Deutschland (Das christliche). — 1933—1945. Dokumente und Zeugnisse. Edition Herder. Fribourg.
- DUMAS (Georges) — Nouveau traité de psychologie. Alcan. Paris. 1932.
- ECKERMANN — Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens. Verlag von Th. Knaur Nachf., Berlin W. 50. 1833.
- EICKSTEDT (E. von) — Rassenkunde und Rassengeschichte. 1933.  
 — Grundlagen der Rassenpsychologie. 1936.
- FERRARI, HENRICOURT et RICHET — Essais de graphologie expérimentale. 1886.
- FESSARD (A.B.), LAUGIER (H.), WEINBERG (D.) — Une expérience d'application de la biotypologie à l'orientation professionnelle. Paris. 1935.
- FICHTE (Immanuel Hermann) — Psychologie 1864.
- FICHTE (J. G.) — Die Bestimmung des Menschen. Leipzig, Meiner. 1945.
- FRANÇOIS-PONCET (André) — Souvenirs d'une ambassade à Berlin. 1946.  
 — De Versailles à Potsdam. Flammarion. Paris. 1948.
- GALTON (Francis) — Inquiries into human faculties. 1883.
- GAUSS (P.) — Das Buch vom deutschen Volkstum (3 volumes). 1934—1938.
- GAXOTTE (Pierre) — Frédéric II. 1938.
- GEBHARDT — Handbuch (Martin Luther). 1928.
- GEMELLI (Agostino) — Sulla natura et sulla genesi del carattere.  
 — Rivista di Psicologia. 1933.  
 — Les méthodes de diagnostic du caractère (Biotypologie) 1937.
- GEGENWART (Revue mensuelle) — Fribourg-en-Brisgau.
- GILBERT (G. M.) — Nuremberg diary. Farrar-Strauss. N. Y. 1947.
- GISEVIUS (H. S.) — Jusqu'à la lie (Bis zum bitteren Ende) (2 volumes) Calmann. Lévy. 1948.
- GOEBBELS (Josef) — Tagebücher aus den Jahren 1942—1943. Publié par Louis P. Lochner — Atlantis Verlag. Zurich. 1948.
- GOERRES (Josef, Professeur d'histoire à l'Université de Munich). Die christliche Mystik de J. Goerres. Regensburg und Landshut 1836. Verlag von G. Josef Manz (4 volumes).
- GOETHE (Johann Wolfgang v.) — aus Eckermann — Gespräche mit Goethe.
- HAUSHOFER (Karl) Munich — Grenzen in ihrer geographischen und geopolitischen Bedeutung. 1925.  
 — Das politische Erdbild der Gegenwart. 1931.  
 — Wehrgeopolitik. 1934.

- HEGEL (G. W. F.) — Philosophie der Geschichte. 1848.  
 — Phänomenologie des Geistes (herausgegeben von J. Hoffmeister). Leipzig, Meiner. 1949.  
 — Wissenschaft der Logik (2 volumes). 1947 (404+511 pages).  
 — Sämtliche Werke — Jubiläumsausgabe in 20 Bänden. Stuttgart. Fromann. 1949.
- HEIDEGGER (Martin) — Vom Wesen der Wahrheit. Francfort. Klostermann 1949. (27 pages)  
 — Was ist Metaphysik? Francfort. Klostermann 1949 (47 pages).  
 — Über den Humanismus. Francfort. Klostermann ; 1949. (47 pages)  
 — Sein und Zeit. 6. Aufl. Heft 1. Tübingen. Nesmarius 1949 (438 pages).  
 — Vom Wesen des Grundes. 3. Auflage. Francfort. Klostermann. 1949 (50 pages).
- HELLPACH (W.) — Deutsche Physiognomik. Heidelberg. 1942.  
 — Sinne und Seele — 12 Gänge in ihrem Grenzdickicht. Stuttgart. Enke. 1946.  
 — Einführung in die Völkerpsychologie. 2. Auflage. Stuttgart. Enke. 1944 (151 pages).  
 — Deutsche Physiognomik. Berlin. De Gruyter. 1949 (229 pages).  
 — Völkerentwicklung und Völkergeschichte unterm Walten und Wirken von bindendem Gesetz. Stuttgart. Hippokrates Verlag. 1944. (120 pages).  
 — Das Wellengesetz unseres Lebens. Hambourg. Wegner. 1942 (162 pages).  
 — Sozialpsychologie. Stuttgart. Enke. 1946 (191 pages).
- HIMMLER (Heinrich) — Discours du Reichsführer S.S.  
 1. Réunion annuelle des généraux S.S. à Posen, le 4 Octobre 1943 Photocopie du document original. 132 pages, dont les vingt dernières manuscrites. (Fait partie d'un ensemble de discours de Himmler comportant 191 pages dactylographiées, avec notes manuscrites). Le discours de Posen se trouve intégralement en langue allemande dans le Tome XXIX — pages 110 à 173 du compte-rendu officiel du Procès contre les grands criminels de guerre — Tribunal Militaire International à Nuremberg du 14 - XI - 1945 au 1er - X - 1946. Edité à Nuremberg en 1948. Imprimerie Nationale, 27 rue de la Convention. Paris.  
 2. Auszug aus der Rede des Reichsführers S.S. vor dem Führerkorps der estnischen S.S.-Freiwilligen-Brigade am 28. IX. 1943, à Heide-lager. (6 pages, avec deux brouillons corrigés à la main.) — Photocopie de l'original.  
 3. Rede vor den Junkern in Bad Tölz (Bayern) am 27. X. 1943 (17 pages). — Photocopie de l'original.  
 4. Discours à Kharkow. Avril 1943, devant les généraux S.S. (18 pages, avec un brouillon d'une vingtaine de pages). Photocopie de l'original.  
 5. Allocution aux officiers des Gardes du corps S.S. (Leibstandarte S.S.) « Adolf Hitler », le 7. IX. 1940 à Metz. Mission des S.S. et de l'Allemagne. (Tome XXIX, pages 98 à 110, du compte rendu officiel du Tribunal Militaire International. Nuremberg. 1948.)  
 6. Conférence sur la nature et la mission de la S.S. parue dans le cours



- d'enseignement de politique nationale pour l'armée. Numéro de Janvier 1937. Berliner Börsen-Zeitung. (Tome XXIX du compte rendu officiel du Tribunal Militaire International, pages 206 à 234). Nuremberg. 1948.
7. Explication officielle des buts, du choix des membres et de l'organisation des S.S. Organisationsbuch der N.S.D.A.P. Munich. 1943. (Tome XXXI du compte rendu officiel du Tribunal Militaire International (Pages 42 à 51). Nuremberg. 1948).
  8. Exposé de l'organisation et des principes des S.S. terminé le 1<sup>er</sup> Août 1942. Der Soldatenfreund. Taschenjahrbuch für die Wehrmacht mit Kalendarium für 1943. Adolf Sponholtz Verlag, Hannover 1942. (Compte rendu officiel du Tribunal Militaire International. Tome XXXI. pages 172 à 195.)
  9. Discours à la réunion des commandants en chef à Bad Schachen (Baden), le 14. X. 1943. Sicherheitsfragen. Herausgegeben vom N.S.-Führungsstab des Oberkommandos der Wehrmacht. (Tome XXXVII, pages 498 à 523 du compte-rendu officiel du Tribunal Militaire International. Nuremberg. 1948.)
- HIPPOCRATE — Œuvres — (2 volumes). Delahaye. Paris. 1885.
- HITLER (Adolf)
- a) Discours — Völkischer Beobachter. Journal Officiel du III<sup>ème</sup> Reich. Collection.
  - b) Mein Kampf (60<sup>ème</sup> édition. 1933) édition Franz Eher Nachfolger. Munich.
  - c) Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier (1941, 1942) recueillis par le Dr. Henry Picker, publiés par l'Institut allemand pour l'histoire de l'époque nationale-socialiste, sous la direction de Gerhard Ritter, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg. Athenäum Verlag. Bonn 1951. (463 pages.)
- HUSSERL (Edmund) — Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik. Hambourg. Claassen und Goverts. 1948 (478 pages).
- JANET (Pierre) — L'évolution de la personnalité 1929. Chahin. Paris.
- JASPERS (Karl) — Allgemeine Psychopathologie 1913. Heidelberg et Berlin.
- Einführung in die Philosophie. Zurich. 1950.
  - Der Philosophie Glaube. Munich. Piper. 1948 (136 pages).
  - Die Schuldfrage. Wiesbaden. 1947.
  - Philosophie. 2. Auflage. Berlin. Göttingen. Heidelberg. Springer. 1948 (912 pages).
  - Vernunft und Existenz. 5. Vorlesung. Bremen. Storm. 1947 (123 pages).
  - Von der Wahrheit. Munich. Piper. 1949 (1.102 pages).
  - Vom Ursprung und Ziel der Geschichte. Munich. Piper. 1949 (349 pages).
- JUNGER (E.) — Sprache und Körperbau. Francfort. Klostermann. 1949 (86 pages).
- KANT (Immanuel) — Grundlegung zur Metaphysik der Sitten. Leipzig. Meiner 1947 (102 pages).
- Kritik der Urteilskraft. Leipzig. Meiner. 1948 (394 pages).
  - Metaphysik der Sitten. Leipzig. Meiner. 1949 (378 pages).
  - Der Streit der Fakultäten. Heidelberg. Rausch 1947 (187 pages).

- KEYSERLING (Hermann, Graf) — Das Buch vom Ursprung. Baden-Baden. Bühler. 1947 (307 pages).
- KINDERMANN (H.) — Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen. 1928.
- Sturm und Drang im Kampf um die deutschen Lebensformen in « Von deutscher Art in Sprache und Dichtung ». 1941.
- KLAGES (Ludwig) — Die Grundlagen der Charakterkunde. Bonn. Bouvier. 1948 (253 pages).
- Graphologie. 4. Auflage. Heidelberg. Quelle und Mayer 1949 (95 pages).
  - Grundlagen der Charakterkunde. 1926. Barth. Leipzig.
  - Expressions du caractère dans l'écriture. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris. 1947.
  - Handschrift und Charakter. Bonn. Bouvier. 1949 (257 pages).
- KRETSCHMER (Ernst) — Geniale Menschen. Berlin. Göttingen. Heidelberg. Springer. 1948 (223 pages).
- Körperbau und Charakter. 1936. Springer. Berlin.
- LAGACHE (Daniel) — L'unité de la psychologie. Paris. 1949.
- L'esprit de la psychologie contemporaine dans « l'Année psychologique ».
  - Psychologie clinique et méthode clinique dans l'évolution psychiatrique. 1949.
  - L'emploi clinique des tests et le diagnostic du caractère. Faculté de Strasbourg. 1941.
- LAIGNEL-LAVASTINE — Influence du tempérament sur le caractère. Paris. 1928.
- Corrélations morphologiques. Paris. 1929.
- LAUGIER (Henri) — Une science nouvelle : La biotypologie. Paris. 1935.
- LAUGIER-TOULOUSE-WEINBERG — Biotypologie et aptitude scolaires.
- LAVATER (Johann Caspar) — Physiognomische Fragmente. Munich. Heimeran 1948 (223 pages).
- LEIBNIZ (Gottfried, Wilhelm) Werke, Band 1. Protogaea. Stuttgart. Kohlhammer. 1949 (182 pages).
- Die Hauptwerke. 3. Auflage. Stuttgart. Kröner 1949 (294 pages).
  - Monadologie. Stuttgart. Reclam. 1948 (72 pages).
- LE SENNE (René) — Etude des tempéraments (Revue de la psychologie des peuples). Paris. 1946.
- Introduction à la philosophie. Paris. 1935.
  - Traité de caractérologie. Presses Universitaires. Paris. 1947.
- MABILLE (P.) — Construction de l'homme. Flory. 1938.
- L'Architecture céphalique et son inscription géométrique Paris. 1948.
- MAC AULIFFE — Les tempéraments. Paris. 1926.
- La personnalité et l'hérédité. 1932.
- MANN (Thomas) — Friedrich II. und die grosse Koalition. 1915.
- MANOUVRIER (L.) — Aperçu de céphalométrie anthropologique. 1889.
- Généralités sur l'anthropométrie. Paris. 1900.
- MARTINY (M.) — Essai de biotypologie humaine. Paris. 1948.
- MAURRAS (Charles) — Devant l'Allemagne éternelle. Editions à l'Etoile Paris. 1937.



- MAXWELL-FYFE (David, Sir procureur général-adjoint britannique au Procès contre les grands criminels de guerre.)  
 — Réquisitoire contre les associations (Tome XII, pages 186 à 257 du compte rendu officiel du Tribunal Militaire International. Nuremberg. 1948. Imprimerie Nationale. Paris).
- MEINECKE (Friedrich) — Die deutsche Katastrophe. Wiesbaden. 1946.  
 — Die Entstehung des Historismus. Munich. Leibniz Verlag. 1946 (637 pages).
- MERLEAU-PONTY (Maurice) — Phénoménologie de la perception. Paris. 1945.
- MINDER (Robert) — Allemagne et Allemands. Tome 1. Edition du Seuil. Paris 1948 (480 pages).
- MORGAN (J. H., Brigadier general) — Assize of arms (2 volumes) (Disarmament of Germany) 1919—1939. Methuen limited. London. 1945.
- MUCKERMANN (Hermann) — Der Sinn der Ehe. Bonn, Verlag der Buchgemeinde. 1947 (230 pages).
- MURRAY (Henry A.) — Explorations in personality. New-York 1930.  
 — Thematic aperception test. Cambridge. 1943.
- NADLER (J.) — Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften (4 volumes). 1913.  
 — Die literarhistorischen Erkenntnismittel des Stammesproblems in Schriften der Gesellschaft für Soziologie. VII. 1931.  
 — Rassenkunde, Volkskunde, Stammeskunde, in Dichtung und Volkstum. 1934.
- NIETZSCHE (Friedrich) — Die Geburt der Tragödie. Stuttgart. Kröner. 1946 (382 pages).  
 — Werke und Briefe. Munich. C. H. Beck. 1942 (502 pages).
- PASCAL (Blaise)  
 Oeuvres complètes. Texte établi et annoté par Jacques Chevalier. Bibliothèque de la Pléiade. Paris. 1936.
- PAUL (G.) — Rassen- und Raumgeschichte des deutschen Volkes. 1940.
- PELCKMANN (Horst, Dr.) — défenseur des S.S. — Plaidoirie — Tome XXI (pages 596 à 654) compte rendu officiel du Tribunal Militaire International. Nuremberg 1948. Imprimerie Nationale. Paris.
- PENDE (Nicola) — Principii e metodi di studi della biotipologia umana.  
 — La Scienza moderna della Persona umana. 1934. 1927.  
 — La biotipologia umana. 1934.
- PHILOSOPHIE — (Christliche P. in Deutschland 1920 bis 1945). Regensburg. Habel. 1949.
- PIERON (H.) — Le problème des types d'intelligence (Biotypologie). 1936.
- PIRENNE (Jacques) — Les grands courants de l'histoire universelle. 1946.  
 — la Sainte Alliance. Neuchâtel. 1932.
- PLATON — Apologie de Socrate — Le Timée — Lettres — Le Banquet — Gorgias — Phaëdon ou l'immortalité de l'âme — L'Etat (Collection Guillaume Budé — Paris. 1926—1935).

- PROCES — Procès contre les grands criminels de guerre devant le Tribunal Militaire International à Nuremberg. 14. XI. 1945 au 1. X. 1946. 42 volumes imprimés à Nuremberg entre 1948—1949, en vente à l'Imprimerie Nationale. 27 rue de la Convention. Paris XVème. (Les comptes rendus officiels des débats existent en français, les livres de documents ont été imprimés dans la langue d'origine, pour la plupart en allemand.)
- RAUSCHNING (Hermann) — Deutschland zwischen West und Ost im Christian-Verlag. Berlin. Hambourg. Stuttgart. 1950.
- REED (J. L.) et LOVE (A. G.) — Biometric studies on U.S. Army officers. 1931/32/33.
- REES (J. R.) — The case of Rudolf Hess. Heinemann. Londres. 1947.
- RIBOT (Th.) — Sur les diverses formes du caractère. Paris. 1892.
- RIVAUD (Albert) — Les crises allemandes 1919—1931 (1932).  
 — Le relèvement de l'Allemagne. 1940.
- RORSCHACH — Psychodiagnostik. Leipzig. 1921.
- ROSENBERG (Alfred) — Le mythe du XXème siècle — Hoheneichen Verlag, Munich. 1940 (712 pages).
- RUNDSCHAU (theologische). Tübingen.
- SALSANA (E.) — Biotipologia criminal. Buenos-Aires. 1934.
- SAINTE-BEUVE — Jugement sur la Prusse. Lundis. 1850 (Tome III, page 149).
- SCHMIDT (Paul, Dr.) — Statist auf diplomatischer Bühne — 1923—1945. Athenäum-Verlag. Bonn. 1950.
- SCHNEIDER (Reinhold) — Faust Vermächtnis in das goldene Tor. Baden-Baden. 1. III. 1946.
- SCHOPENHAUER (Arthur) — Sämtliche Werke.  
 — Die Welt als Wille und Vorstellung. Wiesbaden. Dieterlich. 1949. (655 pages).  
 — Parerga und Paralipomena. Wiesbaden. Dieterlich. 1946 (576 pages).
- SCHWEITZER (Albert) — Kulturphilosophie. Verfall und Wiederaufbau der Kultur. Munich. Biederstein. 1948 (65 pages).  
 — Kultur und Ethik. Munich. Biederstein. 1948 (280 pages).  
 — Kulturphilosophie. Tome II. 1923.
- SEDIR — Les tempéraments d'après Jacob Boehme. 1906.
- SIGAUD — La forme humaine. Paris. 1914.
- SPEARMAN (Ch.) — Nature of intelligence and principles of cognition. Mac Millan. Londres. 1923.  
 — Abilities of man. Mac Millan. Londres. 1932.
- SPENGLER — Preussentum und Sozialismus. 1919.
- TERMAN — Genetic studies of Genius. Stanford University Press. 1925.
- THOMAS d'AQUIN (Saint) — Somme théologique.
- THOORIS — Morphologie humaine. Travaux de l'Ecole française. Lyon. 1934.  
 — Morphologistes et biométriciens. 1938.  
 — La psychologie par les mains. 1942.
- TOULOUSE (Ed.) — Objet de la biotypologie — application pratique. 1933.
- TOULOUSE et PIERON — Technique de psychologie expérimentale. Paris. 1911.
- UNIVERSITAS — (Zeitschrift für Wissenschaft, Kunst und Literatur) Stuttgart.



- VALLEJO-NAJERA — Critica y resultados de los metodos psicobiologicos. Madrid. 1941.
- VALLOIS (H.) — L'intérêt de l'anthropométrie et de la morphologie en biotypologie et en médecine. Paris. 1948.  
— La technique anthropométrique.
- VANNIER (L.) — La typologie. Doin.
- VERMEIL — L'Allemagne. Paris. 1940.  
— L'Allemagne contemporaine (1919—1924.) 1925.  
— L'Empire allemand de 1870 à 1900.  
— Histoire du Monde. Tome XII. 1926.  
— L'Allemagne, des congrès de Vienne à la révolution hitlérienne 1934.  
— La pensée politique de Hegel. Revue de Métaphysique et de Morale 1931. (III)  
— Pourquoi une religion nationale en Allemagne ? Revue de Métaphysique et de Morale. I. 1939.
- VIOLA (G.) La costituzione individuale. Bologne. 1932—1933.  
— Il mio metodo di valutazione delle costituzione individuale. 1937.
- WAHLER (M.) — Der deutsche Volkscharakter. 1937. Reich und Volk der Deutschen.  
— Der deutsche Volkscharakter, eine Wesenskunde der deutschen Volksstämme und Volksschläge. 1937.
- WALKER (Kenneth) — Diagnostic of man. Jonathan Cape. Londres. 1942.
- WALLON (Henri) — Psychologie appliquée. 1927.  
— De l'acte à la pensée. 1945. Flammarion. Paris.
- WEIZSÄCKER (Viktor, von) — Der Gestaltkreis. Theorie der Einheit von Wahrnehmen und Bewegen. Stuttgart. Thieme 1947 (208 pages).
- WINNIG (August) — Der deutsche Ritterorden. Blaue Bücher. 1940.
- YUNG (C. G.) — Aufsätze zur Zeitgeschichte. Zurich. 1946.  
— Diagnostische Assoziationstudien. Leipzig. 1906—1910.  
— Psychologische Typen. 1923. Zurich-Leipzig.
- ZOHAR (Le livre du) — Traduction de Pauly.

## TABLE DES MATIERES

	Page
PREFACE . . . . .	IX
<b>Introduction</b>	
Exposé méthodologique succinct . . . . .	XIII
<b>Chapitre I</b>	
<b>S.S.</b>	
GENERALITES SUR LA S.S. . . . .	1
Himmler : Etude morphologique . . . . .	4
Etude graphologique . . . . .	10
Synthèse . . . . .	20
Conclusion . . . . .	23
<b>Chapitre II</b>	
<b>LES GROUPES D'EXTERMINATION</b>	
Introduction . . . . .	26
Les 24 chefs de groupe ou de commandos . . . . .	32
Le Général Otto Ohlendorf : . . . . .	33
Interrogatoire . . . . .	35
Contre-interrogatoire . . . . .	43
Déclaration finale . . . . .	49
Examen morphologique . . . . .	51
Mensurations . . . . .	51
Triade . . . . .	53
Segment céphalique . . . . .	54
Mains . . . . .	57
Ecriture . . . . .	60
Test de Rorschach . . . . .	70
Tempérament . . . . .	72
Synthèse . . . . .	74
Conclusion . . . . .	78
Le Général Heinz Jost : . . . . .	90
Tempérament . . . . .	92
Synthèse . . . . .	94
Le Général Erich Naumann . . . . .	94
Le Général Otto Rasch . . . . .	98
Le Général Erwin Schulz . . . . .	99
Le Général Franz Six . . . . .	102
Le Colonel Paul Blobel . . . . .	106



	Page
Le Colonel Walter Blume . . . . .	111
Le Colonel Martin Sandberger . . . . .	115
Le Colonel Willy Seibert . . . . .	119
Le Colonel Eugen Steimle . . . . .	123
Le Colonel Ernst Biberstein . . . . .	127
Le Colonel Werner Braune . . . . .	131
Le Lieutenant-Colonel Walter Haensch . . . . .	135
Le Lieutenant-Colonel Gustav Adolf Nosske . . . . .	137
Le Lieutenant-Colonel Adolf Ott . . . . .	141
Le Lieutenant-Colonel Eduard Strauch . . . . .	145
Le Commandant Emil Haussmann . . . . .	147
Le Commandant Waldemar Klingelhöfer . . . . .	148
Le Commandant Lothar Fendler . . . . .	152
Le Commandant von Radetzky . . . . .	155
Le Capitaine Felix Ruehl . . . . .	160
Le Capitaine Heinz Schubert . . . . .	163
Mathias Graf . . . . .	167
Conclusion . . . . .	171

### Chapitre III

QUATRE GENERAUX . . . . .	183
Werner Lorenz : . . . . .	183
Examen morphologique . . . . .	190
Mensurations . . . . .	190
Triade . . . . .	191
Segment céphalique . . . . .	191
Mains . . . . .	193
Ecriture . . . . .	194
Tempérament . . . . .	198
Conclusion . . . . .	206
Gottlob Berger : . . . . .	208
Introduction . . . . .	208
Assassinat du Général Mesny . . . . .	210
Question juive . . . . .	210
Unité Dirlwanger . . . . .	212
Camps de concentration . . . . .	214
Waffen S.S. . . . .	214
Main-d'œuvre . . . . .	215
Examen morphologique : . . . . .	216
Mensurations . . . . .	216
Triade . . . . .	216
Segment céphalique . . . . .	217
Mains . . . . .	218
Examen graphologique . . . . .	219
Tempérament . . . . .	226
Synthèse . . . . .	226
Conclusion . . . . .	229

	Page
Oswald Pohl : . . . . .	232
Biographie . . . . .	232
Camps de concentration . . . . .	234
Ghetto de Varsovie . . . . .	237
Expériences médicales . . . . .	239
Action Reinhard . . . . .	240
Action Osti . . . . .	242
Examen morphologique : . . . . .	243
Mensurations . . . . .	244
Triade . . . . .	244
Segment céphalique . . . . .	244
Mains . . . . .	247
Examen graphologique . . . . .	247
Tempérament . . . . .	254
Synthèse . . . . .	255
Conclusion . . . . .	260
Karl Wolff : . . . . .	263
Biographie . . . . .	263
Examen morphologique . . . . .	268
Examen graphologique . . . . .	268
Synthèse . . . . .	273
Conclusion . . . . .	275

### Chapitre IV

MEDECINS S.S. . . . .	278
Pr. Dr. Karl Brandt, Général S.S. . . . .	278
Pr. Dr. Leonardo Conti, Général S.S. . . . .	283
Pr. Dr. Ernst Grawitz, Général S.S. . . . .	287
Dr. Karl Genzken, Général S.S. . . . .	289
Pr. Dr. Karl Gebhardt, Général S.S. . . . .	293
Pr. Dr. Joachim Mrugowsky, Colonel S.S. . . . .	297
Dr. Waldemar Hoven, Commandant S.S. . . . .	301
Dr. Fritz Fischer, Commandant S.S. . . . .	305
Dr. Sigmund Rascher, Commandant S.S. . . . .	309
Pr. Dr. Clauberg, Général S.S. . . . .	312
Pr. Dr. August Hirt, Commandant S.S. . . . .	315

### Chapitre V

RUDOLF HESS . . . . .	319
1ère Partie : . . . . .	319
Introduction . . . . .	319
Vie politique . . . . .	320
Préparation du vol vers l'Angleterre . . . . .	325
Vol et parachutage . . . . .	328
Internement en Angleterre . . . . .	330



Interrogatoires en Angleterre . . . . .	331
Arrivée à Nuremberg . . . . .	337
Examens psychiatriques . . . . .	340
Déclaration finale . . . . .	346
<b>2ème Partie :</b> . . . . .	353
Examen morphologique : . . . . .	353
Mensurations . . . . .	353
Triade . . . . .	353
Segment céphalique . . . . .	354
Mains . . . . .	356
<b>3ème Partie :</b> . . . . .	359
Examen graphologique . . . . .	359
Tempérament . . . . .	367
Synthèse . . . . .	369
Conclusion . . . . .	375

## Chapitre VI

### Ethique

	Page
Introduction . . . . .	379
I Hitler . . . . .	380
II Himmler . . . . .	392
A : 1 <sup>er</sup> Discours . . . . .	393
B : 2 <sup>e</sup> Discours . . . . .	406
C : Organisation de la S.S. . . . .	414
D : 3 <sup>e</sup> Discours . . . . .	419
E : 4 <sup>e</sup> Discours . . . . .	425
F : 5 <sup>e</sup> Discours . . . . .	450
III Berger . . . . .	458
IV Ohlendorf . . . . .	462
A : Déposition . . . . .	462
B : Déclaration finale . . . . .	475
V Médecins S.S. . . . .	485
VI Martin Bormann . . . . .	491
Conclusion . . . . .	493

Conclusion Générale . . . . .	512
Index des noms . . . . .	521
Table des Illustrations . . . . .	535
Bibliographie . . . . .	539
Table des matières . . . . .	547

Imprimé en Allemagne  
par la Neustadter Druckerei, Neustadt/Palatinat  
en accord technique avec  
l'Imprimerie Nationale de France  
1953